

# L'Amazonie comme identité, géographie imaginaire et cartographie littéraire au Brésil du XIXe siècle. Le vécu au service de l'imaginaire

Nataly Jollant

## ► To cite this version:

Nataly Jollant. L'Amazonie comme identité, géographie imaginaire et cartographie littéraire au Brésil du XIXe siècle. Le vécu au service de l'imaginaire. Littératures. Université de la Sorbonne nouvelle - Paris III, 2019. Français. NNT : 2019PA030031 . tel-03438100

HAL Id: tel-03438100

<https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-03438100>

Submitted on 21 Nov 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**UNIVERSITÉ SORBONNE PARIS CITÉ  
UNIVERSITÉ SORBONNE NOUVELLE - PARIS 3**

**ED 122 – EUROPE LATINE – AMÉRIQUE LATINE**

**EA 3421 – Centre de Recherches sur les Pays Lusophones**

**Thèse de doctorat en Études lusophones**

**Nataly JOLLANT**

**L’AMAZONIE COMME IDENTITÉ, GÉOGRAPHIE  
IMAGINAIRE ET CARTOGRAPHIE LITTÉRAIRE  
AU BRÉSIL DU XIX<sup>E</sup> SIÈCLE.**

***LE VÉCU AU SERVICE DE L’IMAGINAIRE***

Soutenue le 20 novembre 2019

Thèse dirigée par  
Madame Claudia PONCIONI  
Monsieur François-Michel LE TOURNEAU

**Jury :**

Mme Claudia PONCIONI, professeur des Universités émérite  
Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3

M. François-Michel LE TOURNEAU, directeur de Recherches  
Centre National de la Recherche Scientifique – CNRS

Mme Jacqueline PENJON, professeur des Universités émérite  
Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3

Mme Iris KANTOR, professeur des Universités  
Université de São Paulo – USP

Mme Vania PINHEIRO CHAVES, professeur des Universités  
Université de Lisbonne

Mme Catherine HEYMANN, professeur des Universités émérite  
Université Paris Nanterre

# **Titre : L'Amazonie comme identité, géographie imaginaire et cartographie littéraire au Brésil du XIX<sup>e</sup> siècle : le vécu au service de l'imaginaire**

## **Résumé**

Les imaginaires étrangers et nationaux sur l'Amazonie brésilienne sont le fruit d'un long et imparfait travail de construction historique et littéraire initié par les Européens au XVI<sup>e</sup> siècle. Les premiers textes sur la région rendent compte d'un lieu lointain, exotique et sauvage. Ces représentations demeureront à jamais associées à l'espace amazonien, y compris au XIX<sup>e</sup> siècle lorsque le Brésil entreprend son processus d'émancipation politique et de construction identitaire. Dans ce vaste chantier où est bâtie en même temps l'unité nationale, il convient de comprendre comment les imaginaires étrangers ont pu façonner les imaginaires locaux. Les hommes de lettres amazoniens apporteront une contribution remarquable à ce processus de constitution d'une identité collective. Voulant assurer à l'Amazonie une place importante dans l'architecture nationale, ils font appel aussi bien aux traditions des peuples autochtones qu'aux savoirs des Européens. À travers l'analyse des récits de voyage, de la presse, de la littérature régionaliste, à la lumière des théories scientifiques et des courants littéraires, à la croisée de plusieurs disciplines, nous analysons la formation des imaginaires sur l'Amazonie, la façon dont ils se sont consolidés au fil des siècles et dans quelle mesure des écrivains amazoniens s'en sont approprié pour bâtir une littérature régionaliste.

**Mots clés :** Amazonie, identité nationale, imaginaire, littérature de voyage, littérature régionaliste.

**Title : The Amazon as an identity, imaginary geography and literary cartography in Brazil in the 19<sup>th</sup> century : the experience at the service of imaginary**

## **Abstract**

Foreign and national imaginaries of the Brazilian Amazon are the result of a long and incomplete historical and literary construction started by Europeans in the 16<sup>th</sup> century. The first texts about the region gave accounts of a faraway, exotic and wild place. These representations would be permanently associated to the Amazonian space, in particular during the 19<sup>th</sup> century, when Brazil initiated its process of political emancipation and identity formation. In the vast project of constructing a national identity, it is important to understand how foreign imaginaries shaped the local imaginaries. And the Amazonian writers had a remarkable participation in establishing a collective identity. Wanting to secure a place for the Amazon in the national architecture, they used the traditions of the indigenous people as well as the knowledge of the Europeans. Using the study of travel narratives, of the press, of regionalist literature, through the lens of scientific theories and literary currents, and at the intersection of various disciplines, we will analyze the formation of imaginaries of the Amazon, how they have consolidated throughout the centuries, and to what extent Amazonian writers appropriated them to create a regional literature.

***Key words :*** Amazon, national identity, imaginary, travel writing, literary regionalism.

# Título : A Amazônia como identidade, geografia imaginária e cartografia literária no Brasil do século XIX : a vivência ao serviço do imaginário

## Resumo

Os imaginários estrangeiros e nacionais sobre a Amazônia brasileira são frutos de um longo e imperfeito trabalho de construção histórica e literária, iniciado no século XVI pelos europeus. Os primeiros textos sobre a região dão conta de um lugar distante, exótico e selvagem. Representações que serão associadas para sempre ao espaço amazônico, notadamente no século XIX quando o Brasil inicia seu processo de emancipação política e de construção identitária. No vasto projeto de constituição da identidade nacional, importa compreender como os imaginários estrangeiros modelaram os imaginários locais. Outrossim, os escritores amazônicos tiveram notável participação no estabelecimento de uma identidade coletiva. Buscando assegurar um lugar para a Amazônia na arquitetura nacional, eles recorreram tanto às tradições dos povos autóctones quanto aos saberes dos europeus. Através da análise de narrativas de viagem, da imprensa, da literatura regionalista, à luz de teorias científicas e de correntes literárias, e na intersecção de várias disciplinas, são analisados a formação dos imaginários sobre a Amazônia, de que forma os mesmos se consolidaram ao longo dos séculos e em que medida os escritores amazônicos deles se apropriaram para criar uma literatura regionalista.

**Palavras chave :** Amazônia, identidade nacional, imaginário, literatura de viagem, literatura regionalista.

*À Dimitri,  
le compagnon de tous les instants.*

## Remerciements

Ce travail est le fruit d'un effort individuel et collectif, solitaire et solidaire, pesant et plaisant. Des conditions divergentes mais essentielles pour l'avancement de la recherche. Il s'est construit au fil des années avec l'appui d'enseignants et de collègues, la contribution d'un certain nombre d'institutions et le soutien des nôtres. C'est pourquoi nous sommes redevables à tous ceux qui nous ont aidée à le réaliser.

Tout d'abord, notre profonde gratitude va à Madame Claudia Poncioni. Sous sa direction nos recherches furent aussi fructueuses que réjouissantes. Ses conseils bienveillants, sa générosité à toute épreuve et son soutien indéfectible nous ont poussée à vouloir donner le meilleur de nous-même pour espérer être à la hauteur de son excellence. Notre rencontre fut sans doute la plus belle de notre parcours académique.

Notre gratitude va également à Monsieur François-Michel Le Tourneau grand spécialiste de l'Amazonie brésilienne pour avoir accepté de codiriger ce travail. Nous avons eu la chance de croiser son chemin et de partager la passion qui est la sienne pour l'Amazonie. Ses suggestions et ses commentaires ont été très précieux.

Nous remercions nos collègues et nos amis Annie et Michel Vaillant, Carolina Torrejón, Dalila et Fernando Petry, Didier Lamaison, Emmanuelle Salmon, Jean-Yves Mérian, Juliana Coelho, Marie Frisson, Marcos Moraes, Maria-Clara Machado et Valéria Bezerra pour les moments d'échange et de partage. En particulier, nous remercions Paula Zambelli dont l'amitié a rendu notre parcours doctoral infiniment moins solitaire.

Nous remercions également les enseignantes de la Session de Portugais de l'Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3, notamment Mesdames Jacqueline Penjon, Catherine Dumas, Ana Sardinha-Desvignes, Ilda Mendes dos Santos et Maria-Cristina Pais-Simon qui, depuis la licence, ont soutenu nos efforts.

Plusieurs Institutions en France et au Brésil ont également contribué à la construction de ce travail. Ainsi, nous remercions l'École Doctorale 122 – Europe latine - Amérique latine de l'Université Sorbonne Nouvelle pour le soutien logistique dont nous avons bénéficié tout au long de notre recherche. Merci à la Région Île de France pour nous avoir octroyé une bourse nous permettant de mener à bien nos recherches sur le terrain dans plusieurs États du Brésil. Merci également au personnel qui nous a très bien accueillie à la Bibliothèque National de France (BNF), à la Bibliothèque Sainte Geneviève, à la Société de Géographie de Paris, à la Bibliothèque des études portugaises, brésiliennes et d'Afrique lusophone de Paris 3, à la Bibliothèque de Littérature Générale et Comparée de Paris 3, à la Biblioteca Nacional (RJ), à la Fundação Casa Rui Barbosa, à l'Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro (IHGB), à l'Academia Brasileira de Letras (ABL), à l'Arquivo Nacional (AN), à l'Instituto de Estudos Brasileiros (IEB), à la Biblioteca Brasiliiana Mindlin, à l'Arquivo Público do Estado do Pará et à la Primeira Comissão Demarcadora de Fronteiras, nos interlocuteurs ont été bien trop nombreux pour que nous les citions ici, ils sauront se reconnaître.

Au terme de notre parcours, nous ne saurons jamais assez remercier Dimitri Jollant et Marine Jollant dont l'appui, la patience et la présence sans faille à nos côtés sont nos plus beaux cadeaux. Pour finir, nous remercions nos parents, Vera Lúcia Alves et José Ribamar Ramos, ainsi que nos frères, nos sœurs et toute notre famille pour leur soutien. Ils sont toujours présents dans notre esprit et les souvenirs de la vie que nous avons partagée en Amazonie nous ont été d'une grande inspiration.

# Sommaire

<b>INTRODUCTION : POUR UNE IDENTITE AMAZONIENNE.....</b>	<b>9</b>
<b>PARTIE I. DE LA CONSTRUCTION DES IMAGINAIRES SUR L'AMAZONIE.....</b>	<b>21</b>
1. AMAZONIE, GEOHISTOIRE D'UN MYTHE .....	24
2. À LA RECHERCHE DE « L'HISTOIRE DE L'AMAZONIE » .....	49
3. CARTOGRAPHIE DU REEL ET IMAGINAIRE GEOGRAPHIQUE .....	73
<b>PARTIE II. L'AMAZONIE VUE DEPUIS LA FRANCE.....</b>	<b>102</b>
1. LES IMPRIMES FRANÇAIS DU XIX <sup>E</sup> SIECLE .....	106
2. DES ROMANS D'AVENTURE EN AMAZONIE.....	124
3. L'AMAZONIE DES RECITS DE VOYAGE .....	141
<b>PARTIE III. ÉCRIRE L'AMAZONIE : LES ECRIVAINS AMAZONIENS AU SERVICE DE LA NATION 170</b>	
1. LE NORD COMME IDENTITE.....	174
2. LES HOMMES DE LETTRES AMAZONIENS ET L'AMAZONIE .....	199
3. L'AMAZONIE DANS LA LITTERATURE DE FICTION .....	221
4. DE L'ETHNOGRAPHIE AMAZONIENNE AU DROIT DES INDIENS.....	238
5. LA CULTURE POPULAIRE AMAZONIENNE COMME BIEN CULTUREL D'EXPORTATION .....	257
6. LES HOMMES DE LETTRES AMAZONIENS ET L'APPRENTISSAGE DE LA NATION .....	275
<b>CONCLUSION : CEUX QUI VIENNENT DE « LA-BAS » .....</b>	<b>293</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE.....</b>	<b>303</b>
<b>TABLE D'ILLUSTRATIONS .....</b>	<b>336</b>
<b>INDEX DES NOMS DE PERSONNES .....</b>	<b>341</b>
<b>ANNEXES.....</b>	<b>347</b>

## Introduction : pour une identité amazonienne

Après les récents échanges entre les gouvernements brésilien et français à propos de l'Amazonie en 2019, la polémique autour de l'internationalisation de la région refit surface. Cette instance pour lui conférer un statut international vient du fait que son territoire et sa forêt sont considérés par beaucoup comme un patrimoine de l'humanité. Objet de nombreuses études scientifiques où s'expriment des représentations qui la pensent comme le « réservoir de la planète », derrière les données objectives apportées par les sciences, un substrat mythique enchanter et fascine jusqu'à nos jours. Ce substrat puise ses origines dans les premières descriptions que les Européens firent de la région depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, qui l'associèrent à jamais aux images archétypales de l'enfer ou du paradis.

Neide Gondim résume très bien le processus de création historique et littéraire de l'Amazonie par les Européens quand elle affirme que l'Amazonie est une « invention » de l'Occident<sup>1</sup>. En fait, l'Amazonie qu'elle soit brésilienne, bolivienne, péruvienne, équatorienne, colombienne, vénézuélienne, surinamaise ou guyanaise(s) est l'aboutissement imparfait d'un long travail d'écriture historiographique accompli par des voyageurs, des explorateurs, des chroniqueurs, des missionnaires, des aventuriers et des romanciers qui durant des siècles s'inspirèrent de mythologies des plus diverses origines pour fixer les imaginaires européens sur la région. Aux descriptions issues des récits de voyage et de la littérature de fiction se sont ajoutés la cosmogonie et les mythes des peuples autochtones. Dans le cas de l'Amazonie brésilienne, cet ensemble donna lieu à des représentations qui ont fini par façonner pour toujours les regards que les Brésiliens eux-mêmes portent sur cette partie de leur territoire.

L'intérêt écologique et économique que l'Amazonie éveille dans le monde entier ne va pas de pair avec l'intérêt pour l'histoire ou la littérature qu'elle inspire. Le corpus de la littérature de voyage sur la région est assez vaste, mais suscite peu

---

<sup>1</sup> Neide Gondim, *A invenção da Amazônia*, 2<sup>ème</sup> éd., Manaus, Valer, 2007.

d'intérêt dans le milieu universitaire, notamment dans les domaines de l'histoire et de la littérature. Plus spécialement, quand il s'agit de porter un regard critique sur le processus de « construction » symbolique de la région dans les récits de voyage et dans la littérature de fiction régionaliste. À titre d'exemple, les premiers auteurs brésiliens du XIX<sup>e</sup> siècle à faire de l'Amazonie une matière de fiction demeurent peu ou mal connus dans leur propre pays. Ce travail se propose ainsi d'analyser et de comprendre comment se sont construits au fil des siècles les imaginaires sur l'Amazonie brésilienne en particulier, dans quelle mesure ils contribuèrent à l'éclosion d'une littérature spécifique et comment cette littérature a participé au processus identitaire brésilien du XIX<sup>e</sup> siècle.

La démarche qui est la nôtre se trouve à la croisée de plusieurs disciplines : l'histoire, la géographie, la cartographie, la littérature, l'ethnographie. Cette interdisciplinarité se réclame d'une part de celle des hommes de lettres brésiliens du XIX<sup>e</sup> siècle qui, touchant à plusieurs domaines du savoir, essayèrent de porter l'immense projet d'écriture de leur histoire et de leur littérature. D'autre part, les récits de voyage eux-mêmes appellent de par leur caractère pluridisciplinaire et polymorphe à une analyse interdisciplinaire.

Notre approche de la construction littéraire de l'Amazonie s'inscrit dans le champ de l'histoire culturelle. Discipline qui connaît ces dernières décennies en France un grand essor<sup>2</sup>. En fait, c'est dans ce champ épistémologique que des chercheurs en histoire et en littérature ont trouvé un terrain de dialogue enrichissant capable de permettre de nouveaux éclairages sur la façon dont leurs respectifs domaines rendaient compte du rôle des échanges internationaux dans l'établissement d'une unité nationale, notamment au XIX<sup>e</sup> siècle.

---

<sup>2</sup> Voir les travaux de Pascal Ory, de Jean-Yves Mollier, de Philippe Poirrier et de Roger Chartier. Pascal Ory, *L'histoire culturelle*, Paris, P.U.F., 2015. Jean-Yves Mollier, « Histoire culturelle et histoire littéraire », *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. 103 / 3, 2003, p. 597. Philippe Poirrier, *Les enjeux de l'histoire culturelle*, Paris, Éd. du Seuil, 2004, (« Points Histoire », 342). Philippe Poirrier (éd.), *L'histoire culturelle : un « tournant mondial » dans l'historiographie ?*, Dijon, Éditions Universitaires de Dijon, 2008, (« Sociétés »).

Les travaux d'Anne-Marie Thiesse illustrent parfaitement la richesse que le croisement entre l'histoire et la littérature peut apporter pour l'analyse et la compréhension du rôle des écrivains dans la constitution des nations. Son ouvrage *La création des identités nationales*<sup>3</sup> et ses nombreux articles sur la question, ont nourri et enrichi généreusement notre réflexion. Ainsi, est-il légitime de se questionner si le processus qu'elle met au jour, pour les États-nations européens qui se sont formés entre le XVIII<sup>e</sup> et le XIX<sup>e</sup> siècle, peut éclairer notre démarche d'analyse pour l'identité amazonienne ?

Les travaux d'Anne-Marie Thiesse montrent clairement que la construction des nations obéit à un cahier des charges assez précis : l'identification des ancêtres, ce qui implique la quête d'une histoire et de mythes fondateurs partagés ; l'existence d'une littérature, à qui incombe la tâche de disséminer les représentations de la nation ; une langue commune qui peut permettre aux individus non seulement de communiquer, mais d'être capables de partager leurs idées ; une culture qui tout en condensant des valeurs transnationales peut faire ressortir les particularités régionales, grâce à l'émergence d'un folklore et d'un patrimoine communs<sup>4</sup>.

Dans le cadre de notre recherche, nous nous proposons d'analyser la participation des hommes de lettres amazoniens à la constitution d'une littérature nationale et, par conséquent, d'une identité collective brésilienne. Aussi notre analyse prendra-t-elle en compte leur appropriation de la culture, du paysage, d'une ancestralité et des traditions originelles de l'Amazonie. Au Brésil du XIX<sup>e</sup>, la création des identités nationale et culturelle se fit sous l'impulsion de la France. Voulant s'éloigner culturellement du Portugal après son autonomie politique en 1822, le Brésil se tourna vers ce pays<sup>5</sup>, qui devient le miroir dans lequel la naissante nation sud-américaine essaie de se regarder.

---

<sup>3</sup> Anne-Marie Thiesse, *La création des identités nationales Europe XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Éd. du Seuil, 2001.

<sup>4</sup> *Ibidem*.

<sup>5</sup> Au XIX<sup>e</sup> siècle, la France rayonnait au Brésil comme un lieu de culture et de civilisation. Le pays fut la principale référence culturelle pour l'Empire et même pour la République, à tel point que l'élite intellectuelle brésilienne s'y rendait pour parfaire son éducation.

En France, notamment à la fin de ce même siècle, des mouvements régionalistes surgirent et ils reflétèrent l'envie des provinces d'être intégrées à la nation<sup>6</sup>. Au Brésil, nous remarquons la même envie des régions de participer de l'installation de l'État-nation. La circulation d'artefacts culturels et de savoirs entre les deux pays étant très intense au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, ces échanges facilitèrent l'implantation au Brésil de théories telles que le positivisme, l'évolutionnisme et le déterminisme, mais aussi de courants littéraires comme le romantisme, le réalisme et le naturalisme, ainsi que de sciences naissantes à l'époque comme l'ethnologie, l'anthropologie et la sociologie. La question est donc de savoir à quel point cette panoplie de concepts, de courants et de théories a pu influencer la lecture que les hommes de lettres amazoniens firent de leur Amazonie.

Cette réflexion autour de la circulation transatlantique d'hommes et d'objets permet de nouveaux éclairages sur la façon dont se sont constitués les cultures nationales dans un contexte international<sup>7</sup>. Elle fait ainsi ressortir le rôle de la presse et celui des médiateurs culturels dans la propagation des symboles nationaux en deçà et au-delà les frontières des pays. Dans le cas de l'Amazonie, nous chercherons à mettre en lumière les principaux médiateurs culturels qui œuvrèrent à une meilleure connaissance de la région en France au XIX<sup>e</sup> siècle. Nous analyserons à quelles images ils eurent recours pour divulguer l'Amazonie lors d'une vaste campagne de propagande d'appel aux immigrants. Cette propagande est à mettre bien évidemment dans le cadre des débats qui avaient lieu au Brésil autour de la formation sociale du pays.

---

<sup>6</sup> Romain Pasquier démontre très bien comment le régionalisme s'est construit en France. Voir Romain Pasquier, *Le pouvoir régional*, Paris, Presses de Sciences Po, 2012.

<sup>7</sup> La circulation transatlantique d'idées et d'artefacts culturels fait l'objet de plusieurs projets de recherche internationaux ces dernières années. À titre d'exemple, nous pouvons citer le réseau Transfopress – Réseau transnational pour l'étude de la presse en langue étrangère, qui depuis 2013 propose d'apporter de nouveaux éclairages sur la construction des identités et des cultures nationales à travers la consultation et l'analyse de la presse mondiale du XIX<sup>e</sup> siècle. Également le projet de coopération international « Circulation Transatlantique des Imprimés – la mondialisation de la culture au XIX<sup>e</sup> siècle », qui rassemble des chercheurs autour des imprimés et de la circulation d'idées entre l'Angleterre, la France, le Portugal et le Brésil et qui est à l'origine de plusieurs publications sur les échanges transatlantiques.

Dans ce contexte, il importe de comprendre les mécanismes qui régissent l'imaginaire national. Cela pourrait nous fournir par la suite un éclairage sur la façon dont le Brésil se représentait à lui-même et sur les représentations qu'il se faisait des autres pays. En ce sens, nous nous sommes nourris des travaux sur l'imaginaire qui profitèrent du dialogue fécond entre plusieurs disciplines depuis les années 1950, de l'histoire à la littérature en passant par la philosophie, la psychologie et l'anthropologie. En effet, depuis qu'il est devenu un terrain fertile pour l'anthropologie et pour la philosophie, nombreux furent ceux qui s'y sont intéressés<sup>8</sup>.

Parmi les anthropologues, le nom de Gilbert Durand (1921-2012) sort du lot. Il fut à l'origine en 1966 du Centre de recherche sur l'imaginaire et proposa une approche qui visait à comprendre la façon dont les images interagissent et s'organisent. Ainsi, s'est-il servi des mythes<sup>9</sup>, des traditions, des œuvres littéraires, de la peinture et de la musique pour démontrer que les images et les symboles façonnent nos manières de vivre et de penser. Aussi son ouvrage *L'imaginaire*<sup>10</sup> a-t-il nourri notre réflexion sur le sujet.

Inscrits dans la lignée des travaux de Gilbert Durand, les réflexions récentes menées par Jean-Jacques Wunenburger nous ont également aidé à comprendre les mécanismes qui régissent le régime des images. Son ouvrage homonyme *L'imaginaire*<sup>11</sup> et ses nombreux articles sur la question proposent une définition qui fait appel aux dimensions mentales et matérielles de l'imaginaire, mettant l'accent sur la façon dont les images interagissent et modifient la perception du « réel ». Si nous appliquons à l'Amazonie ces notions, une question survient :

---

<sup>8</sup> Lévi-Strauss mais aussi Sartre (1905-1980), Bachelard (1884-1962), Ricoeur (1913-2005), Deleuze (1925-1995), Derrida (1930-2004) comptent parmi ceux qui contribuèrent aux recherches sur l'imaginaire.

<sup>9</sup> Parmi les éléments qui font partie de l'imaginaire, les mythes ont une importance capitale. De fait, les recherches sur l'imaginaire de Gilbert Durand prirent l'essor en même temps que la « mythocritique ». Elle inspira les travaux de Pierre Brunel dont les études nous fournirent des aides pour une compréhension du mythe.

<sup>10</sup> Gilbert Durand, *L'imaginaire : essai sur les sciences et la philosophie de l'image*, Paris, Hatier, 1994.

<sup>11</sup> Jean-Jacques Wunenburger, *L'imaginaire*, Paris, puf, 2016.

dans quelle mesure les représentations nées en dehors de ses frontières eurent-elles une influence sur la constitution de son identité culturelle ?

Parmi les rares travaux tournés vers l'étude des représentations de l'Amazonie l'essai *A invenção da Amazônia*, de Neide Gondim, est incontournable. Paru en 1994, il fut l'objet une deuxième édition en 2007 et d'une troisième en 2019. L'ouvrage propose une analyse assez détaillée de la construction des discours sur la région dans les chroniques et récits de voyage et dans la littérature de fiction. Il fournit un point de vue critique sur la construction de l'histoire sociale amazonienne sous l'angle de l'ethnocentrisme européen. *A invenção da Amazônia* montre bien également à quel point certaines représentations de la région sont le fruit d'une construction littéraire et culturelle à partir des rêveries et des mythes.

La démarche qui fut celle de Neide Gondim ouvrit la voie à une réflexion sur la construction des regards étranger et national sur l'Amazonie, mais ne rend pas compte du rôle des écrivains amazoniens. Ainsi, d'une part, notre projet s'inscrit dans la continuité des travaux de Neide Gondim, car il se propose d'apporter un regard sur la façon dont les imaginaires nationaux et étrangers sur la région se sont établis au XIX<sup>e</sup> siècle. D'autre part, il s'en démarque, car nous cherchons à comprendre la contribution des hommes de lettres amazoniens à la création d'une identité littéraire et culturelle amazonienne dans le contexte particulier de création de l'État-nation brésilien.

En effet, longtemps considérée comme une littérature périphérique, l'œuvre des écrivains amazoniens Inglês de Sousa (1853-1918) et José Veríssimo (1857-1916) sera ici prise en considération. Ces deux hommes de lettres furent pionniers dans la construction d'une fiction régionaliste, faite par des natifs et inspirée de la matière amazonienne. Avant leurs entreprises, rares furent les écrivains brésiliens à s'inspirer de la région<sup>12</sup>. Leurs efforts pour mettre l'Amazonie au goût du jour dans un pays très centralisé culturellement méritent ainsi une attention

---

<sup>12</sup> Dans la fiction littéraire, Lourenço da Silva Araújo Amazonas (1803-1864) figure parmi les premiers à réaliser un roman situé en Amazonie, avec son œuvre *Simá : Romance Histórico do Alto Amazonas*, publiée en 1857.

particulière. Ils œuvrèrent sur plusieurs fronts, la littérature de fiction, la presse, les essais, et firent appel à plusieurs domaines du savoir tels que l'ethnographie, la géographie, l'histoire, le droit, et l'éducation pour essayer d'intégrer l'Amazonie à la nation.

De fait, les regards stéréotypés que les Brésiliens d'autres régions et les étrangers posèrent sur le milieu amazonien faisaient qu'il fut (et il l'est encore) perçu comme un lieu à mi-chemin de la civilisation, une sorte d'« Extrême-occident »<sup>13</sup> pour utiliser la célèbre expression d'Alain Rouquié. À titre d'exemple, en France on fait difficilement la différence entre l'Amazone (le fleuve) et l'Amazonas (l'État) ou encore l'image d'une « forêt vierge » inhabitée est souvent associée à la région. Par ailleurs, il faut rappeler, bien que notre travail traite surtout de l'Amazonie brésilienne, qu'il n'y a pas qu'une seule Amazonie, puisque l'Amazonie « internationale » comprend neuf pays<sup>14</sup> et parce que chacune a sa propre construction identitaire et culturelle, riche et complexe.

Comprendre les transformations sociales, politiques, culturelles et économiques de l'Amazonie, du Brésil et du monde au XIX<sup>e</sup> siècle à la lumière des histoires culturelle, littéraire et sociale pourrait ainsi nous aider à comprendre la façon dont les hommes de lettres amazoniens rendirent compte de l'Amazonie dans leurs travaux. Ce fut à partir de l'Empire brésilien que prit son essor un sentiment patriotique au Brésil. À la fin de ce même siècle, le gouvernement brésilien essayait d'achever le travail d'établissement des dernières frontières de son territoire national, notamment dans la région amazonienne.

Entre ces deux faits, les hommes de lettres brésiliens s'engagèrent dans la construction d'un sentiment national. D'abord, le romantisme de José de Alencar (1829-1877) et de Gonçalves Dias (1823-1864), pour s'arrêter à ces exemples, mit la fiction littéraire au service de la cohésion nationale. Ces écrivains entamèrent le

---

<sup>13</sup> Alain Rouquié, *Amérique latine : introduction à l'Extrême-Occident*, Paris, Éditions du Seuil, 1998.

<sup>14</sup> le Brésil, la Bolivie, le Pérou, l'Équateur, la Colombie, le Venezuela, la Guyane, la Guyane française et le Suriname.

même combat dans la presse, qui devint un espace de discussions des thèmes nationaux. À titre d'exemple, nous pouvons citer les débats entre les écrivains à propos de la littérature brésilienne ou à propos de l'immigration. Dans un vaste pays qui peinait à rassembler ses régions autour de l'idée de nation au XIX<sup>e</sup> siècle, l'apport de la littérature et de la presse fut ainsi fondamental.

Dans ce contexte, l'entreprise d'Inglês de Sousa et José Veríssimo pour inscrire l'Amazonie dans la fiction littéraire nationale ne fut pas une mince affaire. Ce qui explique leurs efforts pour donner des images très enjolivées de l'Amazonie dans la littérature. Des images qui allaient à contre-courant du cliché très répandu dans le reste du Brésil d'un lieu de « non-civilisation ». En effet, ils fournirent une lecture endogène de l'homme et du milieu amazonien qui ouvrait la possibilité à des idées moins stéréotypées de la région.

Leurs travaux sont à mettre bien évidemment dans le cadre de l'âge d'or du caoutchouc en Amazonie, qui fit de la région un lieu indispensable pour l'économie mondiale, et s'inscrivent dans le contexte d'émergence d'un régionalisme littéraire qui s'insérait, à son tour, dans le projet alors en cours de construction d'une unité nationale. À l'initiative de cette littérature régionaliste, on trouve l'écrivain Franklin Távora (1842-1888). Théoricien et metteur en scène de la « Littérature du nord » (*Literatura do norte*), dans les années 1870, il mettait l'accent sur la culture populaire comme source d'une identité culturelle originelle. Dans cette littérature, l'Amazonie trouva toute sa place, car l'écrivain tâchait d'exalter la région et ses homologues amazoniens.

Aux côtés de la contribution de la fiction littéraire à l'établissement de la nation, celle de la presse nationale et internationale fut tout aussi importante. Távora lui-même a développé la défense de sa « Littérature du nord » dans la presse brésilienne et étrangère. Du côté des écrivains amazoniens, José Veríssimo et Inglês de Sousa publièrent une partie de leur œuvre de fiction dans la presse. Dans ce cadre, la figure des médiateurs culturels fut tout aussi essentielle. Pour ce qui est de l'Amazonie, une figure se démarque au XIX<sup>e</sup> siècle par ses efforts pour divulguer la région en Europe. Il s'agit de Frederico José de Santa-Anna Nery

(1848-1901), dont les travaux sont incontournables pour la compréhension d'une construction symbolique de l'Amazonie en France.

De fait, entièrement tournés vers les lecteurs français et faits pour séduire de possibles immigrants au Brésil, les travaux de divulgation de l'Amazonie entrepris par Santa-Anna Nery firent appel à une publicité fondée sur l'imaginaire d'une terre de promesses, où les distances, les difficultés, les dangers qui pouvaient être liés au monde amazonien étaient passés sous silence au profit des possibilités d'exploitation et de commerce que l'Amazonie pouvait représenter. Ainsi, l'histoire, la géographie, la littérature, la langue, la culture, les traditions, les peuples amazoniens devenaient un produit culturel destiné à séduire les Français.

Notre approche interdisciplinaire de l'œuvre de ces trois hommes de lettres amazoniens prend en compte un corpus assez vaste : des œuvres de fiction littéraire et de vulgarisation, d'articles dans la presse, des essais et des documents d'archives<sup>15</sup>, et il essaiera donc de répondre à quelques questionnements : comment les écrivains amazoniens rendirent-ils compte de l'Amazonie dans leurs œuvres ? Dans quelle mesure leurs travaux contribuèrent-ils à la création de la nation brésilienne ? Quelles sont les origines de cette fiction « amazonienne » et les limites d'une la production littéraire périphérique dans un Brésil fort centralisé au XIX<sup>e</sup> siècle ? Et encore, dans quelle mesure la culture populaire et le paysage amazonien donnèrent-ils un caractère très propre aux premières manifestations de la littérature régionaliste au Brésil ?

Notre réflexion s'articule autour de trois parties. La première et la deuxième partie comptent trois chapitres chacune et posent les bases d'une réflexion sur l'histoire des imaginaires européens, notamment français, sur l'Amazonie dans la littérature et dans la presse. La troisième partie est composée de six chapitres et s'articule autour d'une réflexion sur la façon dont les hommes de lettres amazoniens se sont

---

<sup>15</sup> Nous avons eu la possibilité de réaliser des recherches dans plusieurs archives brésiliennes et françaises qui nous ont permis d'assembler une importante documentation autour de José Veríssimo, d'Inglês de Sousa et de Santa-Anna Nery.

approprié des imaginaires brésiliens et étrangers pour en faire une fiction régionaliste.

Dans la première partie de ce travail, nous nous proposons donc d'analyser et de comprendre comment les images de l'Amazonie se sont construites progressivement à partir des expéditions menées par des Européens au Brésil. Nous revisiterons les successives représentations du Brésil en général et de l'Amazonie en particulier propagées par les chroniques et les récits issus de ces expéditions. Il sera également question de comprendre le mécanisme de création d'une histoire, d'une ethnologie, d'une cartographie inspirées de l'Amazonie du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle.

De fait, l'écriture de l'histoire amazonienne trouve son origine dans les récits et chroniques pionniers datant du XVI<sup>e</sup> siècle. Ces textes mettaient en avant un territoire regorgeant de richesses et d'exotisme, véhiculant un regard façonné par l'impact de la rencontre avec une altérité à laquelle les Européens n'étaient pas préparés. Il fallait donc essayer de l'analyser à partir d'un référentiel « exotique » qui ne leur était pas inconnu, et en ce sens les mythes originaires de l'Antiquité classique jouèrent un rôle de prime importance. L'exemple le plus éminent en est celui du mythe des Amazones guerrières. Originaire de l'Antiquité classique, il fut repris par des religieux qui accompagnaient les expéditions dans le « Nouveau Monde », comme l'expédition, entre 1541 et 1542, de Francisco de Orellana (1511-1546). Les récits inspirés de cette expédition, notamment ceux de Gaspar de Carvajal (1504-1584) furent à l'origine du mythe des Amazones équatoriales, et de l'appellation même d'Amazone/Amazonas.

Ce mythe fut actualisé par d'autres chroniqueurs comme André Thevet (1516-1590), qui à défaut d'avoir jamais mis les pieds dans le bassin de l'Amazone, écrivit un récit affirmant que la région était bel et bien le berceau d'une tribu de femmes guerrières. Un autre exemple de cette transposition des mythes fut celui de l'Eldorado. Aussi présent dans le récit de Carvajal, il en inspira d'autres comme ceux de Sir Walter Raleigh (1552-1618) qui nourrit à son tour une cartographie merveilleuse, celle de Jodocus Hondius (1563-1612), ainsi que

plusieurs représentations de l'Amazonie l'associant à jamais à la « Terre promise ».

Néanmoins, pour connaître véritablement les richesses amazoniennes, il était nécessaire de se rendre sur place. Mais pénétrer vers son intérieur était une entreprise périlleuse, longue et coûteuse. Ainsi fallut-il attendre le XIX<sup>e</sup> siècle pour que la région devienne l'objet de missions scientifiques produisant des récits *a priori* plus objectifs, comme ceux d'Henri Coudreau (1858-1899), mais encore très inspirés par les récits pionniers.

La seconde partie de ce travail met en évidence les images de l'Amazonie qui furent véhiculées en France au XIX<sup>e</sup> siècle. En ce sens, nous proposons une analyse de la presse française à travers la lecture des principaux imprimés qui divulquaient des informations sur la région, tels que les bulletins de sociétés savantes ou encore le *Journal des voyages*. La lecture des « récits d'aventures » ainsi que des récits de voyage en Amazonie fait également partie de notre analyse. Parmi ceux qui contribuèrent beaucoup à la vulgarisation de l'Amazonie en France au XIX<sup>e</sup> siècle, l'explorateur Henri Coudreau mérite surtout l'attention.

Il mena plusieurs expéditions dans la région entre 1883 et 1899. L'originalité de sa démarche réside dans sa défense acharnée d'une colonisation française en Amazonie. Pour ce faire il essaya de la détacher du côté mythique auquel elle était encore très liée, tout en reprenant l'utopie de la « Terre promise ». Les récits comme ceux d'Henri Coudreau inspirèrent d'autres récits, tels que les « récits d'aventures » comme *La Jangada* (1881) de Jules Verne (1828-1905). Et l'ouvrage de Verne alimenta, à son tour, les débats sur la littérature nationale au Brésil.

La troisième partie de ce travail est enfin l'occasion d'exercer nos analyses sur l'œuvre des hommes de lettres amazoniens Inglês de Sousa, José Veríssimo et Santa-Anna Nery. Nous cherchons à mettre en évidence le processus par lequel ces écrivains du XIX<sup>e</sup> siècle, au travers d'adaptations et d'appropriations, s'emparèrent des imaginaires étrangers sur l'Amazonie. Cette triade d'hommes de lettres amazoniens œuvra pour la mise en place d'une littérature et d'un folklore

régional, dont le but était de contribuer au patrimoine national brésilien. Aussi, l'histoire, la littérature, l'ethnographie, la géographie et le folklore amazonien furent-elles mises au service de la nation brésilienne. Leur œuvre peut ainsi être considérée à travers ce prisme. Ils furent tous trois responsables de la construction littéraire de l'Amazonie.

L'identité nationale ne peut se construire que par la mise en perspective de ses particularités dans un cadre transnational. En ce sens, les récits de voyages et d'exploration fournirent matière à l'éclosion d'une littérature et d'une histoire proprement amazoniennes. Inglês de Sousa, éloigné de sa région natale dès l'adolescence, s'inspira des récits de voyage pour « reconstituer » le paysage physique et humain. José Veríssimo (1857-1916) se prévalut de l'ethnographie pour rendre compte de l'homme amazonien, ainsi que des récits de voyage dans la construction de son paysage littéraire. Santa-Anna Nery eut également recours aux récits de voyage, mais comme source documentaire dans sa quête pour faire connaître en Europe nombre d'aspects économiques, géographiques, historiques et sociaux de l'Amazonie. Dans le vaste chantier de réflexion sur l'identité brésilienne, leurs apports peuvent être une clef pour la compréhension des disparités de traitement entre l'Amazonie « imaginaire », qui servait de symbole national au Brésil, en opposition à l'Amazonie « réelle », qui restait dans l'oubli. Une réalité qui demeure encore de nos jours.

# Partie I. De la construction des imaginaires sur l'Amazonie

Dans le processus de création des identités nationales, les mythes fondateurs et l'Histoire occupent une place de toute première importance. En ce qui concerne l'Amazonie brésilienne, les récits de voyage sont incontournables dans le processus de construction de son Histoire. Dans l'analyse de la constitution au XIX<sup>e</sup> siècle des imaginaires brésiliens et étrangers sur l'Amazonie, notre hypothèse est que son point de départ peut être une étude attentive des chroniques et des récits de voyage entrepris sur le littoral du Brésil depuis l'arrivée des Européens au XVI<sup>e</sup> siècle. En effet, l'approche européenne de la région s'est fortement inspirée des premiers textes écrits suite à la découverte et à l'exploration des côtes brésiliennes, textes qui sont restés très longtemps une référence incontournable pour d'autres récits concernant l'intérieur des terres lorsque la conquête et l'appropriation de ces espaces se sont déroulées au fil des siècles.

L'imaginaire, ou plutôt les imaginaires, dont il est question dans ce travail tiennent à la fois des expériences vécues, mais aussi du domaine de l'imagination et du symbolique. Ce terme hétérogène et hétéroclite sera ici abordé à travers une définition empruntée au philosophe Jean-Jacques Wunenburger : « [l'imaginaire est] un ensemble de productions mentales ou matérialisées dans des œuvres, à base d'images visuelles (tableau, dessin, photographie) et langagières (métaphore, symbole, récit), formant des ensembles cohérents et dynamiques »<sup>16</sup>. Ces ensembles, d'après le philosophe, relèvent « d'une fonction symbolique au sens d'un emboîtement de sens propres et figurés qui modifient ou enrichissent le réel perçu ou conçu. »<sup>17</sup>

---

<sup>16</sup> Jean-Jacques Wunenburger, *L'imaginaire*, *op. cit.*, p. 10.

<sup>17</sup> *Ibidem*.

Véritable « “musée” de toutes les images passées, possibles, produites et à produire »<sup>18</sup>, d’après Gilbert Durand, l’imaginaire se nourrit aussi bien des images personnelles – mémoires, souvenirs –, que des images culturelles – langue, histoire, etc. – et des images universelles – des archétypes comme le feu, l’eau. Ces images une fois extériorisées en culture matérielle deviennent « des catalyseurs à engendrer de nouvelles rêveries »<sup>19</sup>.

Dans le cas des imaginaires sur l’Amazonie, qui nous intéressent plus précisément, les récits de voyage furent l’un des supports principaux pour l’extériorisation de toute sorte d’images qui ont fait souvent appel aux archétypes de l’enfer et du paradis, ainsi qu’à des mythes fondateurs. Ces mythes fondateurs, empruntés à la culture classique et mélangés aux épopées des peuples primitifs, aidèrent à constituer le socle sur lequel l’identité amazonienne allait, petit à petit, être bâtie. Le cas des Amazones équatoriales en est l’un des exemples le plus emblématique : à l’origine de ce mythe, l’imaginaire archétypal des femmes guerrières. Pérennisé dans les récits de voyage depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, il façonna – jusqu’au XIX<sup>e</sup> siècle et au-delà – la manière dont les Européens et les Brésiliens eux-mêmes allaient porter leur regard sur la région.

En même temps, les récits de voyage ont figé dans leurs représentations du territoire, de la faune, de la flore et des peuples amazoniens, des images qui relèvent de la fonction symbolique mise en avant par Wunenburger. Les symboles devenant plus réels que la réalité elle-même<sup>20</sup>, certaines de ces images ont aidé à créer de surréalités. Ce fut le cas de l’Eldorado amazonien, dont la représentation figurait sur plusieurs cartes réalisées entre le XVI<sup>e</sup> et le XVII<sup>e</sup> siècle. Inspirées des récits de voyage, ces cartes plaçaient dans le bassin de l’Amazone une ville d’or ou un lac d’or dénommé Parime.

---

<sup>18</sup> Gilbert Durand, *L’imaginaire*, op. cit, p. 3.

<sup>19</sup> Jean-Jacques Wunenburger, *L’imagination mode d’emploi ?*, Paris, Éditions Manucius, 2011, p. 14.

<sup>20</sup> Claude Lévi-Strauss, « Introduction à l’œuvre de Marcel Mauss », dans *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF, 1968 (« Bibliothèque de sociologie contemporaine »), p. 28.

Cet imaginaire en entraîna un autre : celui d'une région à la nature luxuriante ayant des ressources naturelles inépuisables. Par la suite, les ruées successives vers le caoutchouc et vers l'or du territoire du « contesté franco-brésilien », au tournant des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, allaient consolider cet imaginaire d'opulentes richesses matérielles qui allait de pair avec l'opulence naturelle de la forêt. Mais si l'imaginaire est omniprésent dans les récits de voyage, que dire de la part de « réel » qu'ils sont censés contenir ou exprimer ? L'essor des sciences au XIX<sup>e</sup> siècle, et le fait qu'elles étaient fortement associées aux voyages d'exploration fournirent une caution scientifique à ces voyages. L'homme et le milieu amazonien devirent l'objet de l'ethnologie, de la taxonomie, de la toponymie et de la cartographie.

Ces nouvelles sciences constitueront les strates dont l'étude archéologique permettra à l'Amazonie de retracer son Histoire. Néanmoins, si certaines données contenues dans les récits de voyages scientifiques et d'exploration peuvent être considérées comme des éléments « réels », n'étant pas un produit de la pensée, la façon dont elles ont été exploitées et l'utilisation qu'on en a faite furent évidemment soumises et fortement conditionnées à des repères culturels.

Dans la première partie de ce travail, nous nous attacherons à analyser comment les stéréotypes sur l'Amazonie se sont formés et façonnés au long des siècles. De l'approche proposée par les premiers chroniqueurs au siècle de Grandes Découvertes en passant par les récits de voyage et d'exploration du XIX<sup>e</sup> siècle, l'accent sera mis sur les enjeux qui ont conditionné les regards portés sur la région au fil du temps. Il s'agira notamment d'analyser le rôle des récits de voyage dans ce processus et de comprendre les mécanismes qui ont contribué à consolider certains imaginaires tout en délaissant d'autres.

# 1. Amazonie, géohistoire d'un mythe

Le jeu de miroirs entre les récits pionniers sur le littoral du Brésil, couvert par la forêt tropicale humide et habitée par les Tupi, et ceux sur l'*Hylaea* sauvage du « pays des amazones »<sup>21</sup> dépasse les analogies qui visaient à instaurer une sorte de familiarité entre ces deux mondes. Nous nous retrouvons à leur lecture aussi bien face à un procédé de construction symbolique d'un « ailleurs » sauvage et méconnu, que devant le miroir de l'altérité, qui mit face à face deux mondes aux antipodes l'un de l'autre : celui des Européens et celui des Indiens d'Amérique. C'est aussi la conception de l'espace amazonien à travers les regards étrangers qui vont agir sur les imaginaires locaux et vice versa.

Notre propos dans ce chapitre est d'analyser comment les imaginaires sur l'Amazonie se sont formés au fil des siècles, et quelle fut la contribution des récits de voyage.

## 1.1 De la découverte du Nouveau Monde à celle de l'Amazonie : *Terraes incognitae*, images du Brésil au XVI<sup>e</sup> siècle

« Tout acte de naissance établit une filiation. »<sup>22</sup> Ainsi commence la première partie de l'essai d'Anne-Marie Thiesse consacré à l'analyse des recherches entreprises par les Européens afin de déterminer leurs origines ; ce fut en effet le premier jalon des processus de création identitaire que les nations européennes connurent au XIX<sup>e</sup>. Et ce fut le cas pour le Brésil qui, à la même époque, à l'instar des pays européens et nord-américains, cherchait à identifier ses ancêtres.

---

<sup>21</sup> Cette expression, utilisée pour nommer la partie septentrionale du Brésil, apparaît déjà dans certaines cartes au début du XVIII<sup>e</sup> siècle comme celles dressées par Nicolas de Fer (1647?-1720) ou encore Guillaume de l'Isle (1675-1726). Voir annexe 1.

<sup>22</sup> Anne-Marie Thiesse, *La création des identités nationales*, op. cit., 2001, p. 21.

En ce sens, la lettre du Portugais Pero Vaz de Caminha (1437-1501) accordait au Brésil une filiation européenne, tout en le renvoyant à ses singularités. En effet, cette lettre rapportait au roi Dom Manuel (1469-1521) la toute dernière trouvaille d'une expédition menée dans les régions australes du globe en 1500<sup>23</sup>, une terre que l'on nommait alors *Ilha de Vera Cruz*, décrite comme un lieu d'abondance et d'exotisme. Ce terme, tel qu'il est ici employé, prend en compte le sens donné par Roger Mathé : « le caractère de ce qui nous est étranger, et le goût de tout ce qui possède un tel caractère »<sup>24/25</sup>

Dans ce récit pionnier sur des terres jusqu'alors méconnues ou inconnues des Européens sont présents certains éléments qui, par la suite, allaient demeurer associés à jamais à la représentation du Nouveau Monde et de ses habitants : l'excès de liberté des femmes et des hommes qui « ne se [souciaient] nullement de cacher ou de montrer leurs parties honteuses »<sup>26</sup>, et une nature tout aussi riche qu'exubérante, où « tout [pourrait] y être cultivé »<sup>27</sup>.

La lettre, restée inédite durant de longs siècles, se trouvait oubliée dans les archives royales portugaises de la Torre do Tombo avant d'être publiée en 1817 dans la *Corografia Brasílica* du père Manuel Aires de Casal, ouvrage édité par l'Impressão Régia do Rio de Janeiro<sup>28</sup>, peu de temps après le déménagement au Brésil de la cour portugaise et peu de temps avant l'indépendance de ce pays (1822).

---

<sup>23</sup> Il s'agit, bien évidemment, de l'expédition menée par Pedro Álvares Cabral sur ordre du Roi Dom Manuel qui, le 9 mars 1500, quitta Lisbonne en direction de l'Inde. À la hauteur des îles du Cap Vert, l'expédition s'éloigna de sa route vers l'ouest, ce qui la mena à arriver, le 22 avril 1500, dans une contrée inconnue des Européens et aussitôt baptisée Ilha de Vera Cruz.

<sup>24</sup> Roger Mathé, *L'exotisme*, Paris, Bordas, 1972, p. 14.

<sup>25</sup> Pour une analyse historique du mot, voir Anaïs Fléchet, « L'exotisme comme objet d'histoire », *Hypothèses*, vol. 11 / 1, 2008, p. 15-26.

<sup>26</sup> Pero Vaz de Caminha, 1500 : *La lettre de Pero Vaz de Caminha au roi Manuel sur la découverte de la terre de la Vraie Croix dite aussi Brésil*, trad. Jacqueline Penjon et Anne-Marie Quint, édition bilingue, Paris, Chandigne, 2011, p. 23.

<sup>27</sup> *Ibidem*, p. 59.

<sup>28</sup> Jaime Cortesão, *A carta de Pêro Vaz de Caminha*, Lisbon, Impr. Nacional-Casa da Moeda, 1994, 250 p., (« Obras completas », 7), p. 21.

D'autres écrits avaient précédé, dès le XVI<sup>e</sup>, la publication de cette lettre essentielle : *Mundus Novus* (1504), *Véritable histoire et description d'un pays habité par des hommes sauvages, nus, féroces et anthropophages* (1557), ou encore *História da Província de Santa Cruz* (1576)<sup>29</sup>, pour n'en citer que quelques-uns.

Fruits du travail de chroniqueurs, de militaires, d'explorateurs, de voyageurs ou de simples aventuriers, en tout cas d'étrangers, ces publications présentaient des images qui faisaient écho à celles figurant dans la lettre de Pero Vaz de Caminha : l'étrangeté du paysage, l'immensité des forêts et la singularité des mœurs et coutumes des femmes et des hommes qui l'habitaient.

L'étonnement des Européens face à cet « ailleurs » si éloigné et déroutant amène à réfléchir sur la façon dont ils ont pu le concevoir. Quand nous nous penchons sur la période des grands voyages du XVI<sup>e</sup> siècle, force est de constater que l'histoire du Nouveau Monde, aussitôt nommé Amérique<sup>30</sup>, est avant tout celle de la construction d'un récit. Issus de la rencontre entre deux univers aussi éloignés que distincts, les représentations contenues dans les récits de voyage européens agirent sur la construction symbolique de l'identité de l'*Autre*, tout en participant à la construction d'une identité européenne. Le vers rimbaudien « Je est un autre »<sup>31</sup> nous amène à Todorov<sup>32</sup>, qui affirme que ce fut bien la rencontre entre les Indiens d'Amérique et les Européens qui allait changer à jamais le rapport de ces derniers à l'altérité puisque que :

---

<sup>29</sup> Amerigo Vespucci, *Mundus Novus*, Paris, [s.n.], 1504. Hans Staden, *Warhaftige Historia und beschreibung eyner Landtschafft der Wilden Nacketen, Grimmigen Menschfresser-Leuthen in der Newenwelt America gelegen*, Marburg, Kolbe, 1557. Pero de Magalhães Gandavo, *História da província de Sancta Cruz a que vulgarmente chamamos Brasil*, Lisboa, officina de Antonio Gonsaluez, 1576.

<sup>30</sup> L'étymologie du mot « Amérique » vient d'Amerigo, prénom de Vespucci (1454-1512). Ce mot fut créé par Martin Waldseemüller. Dans sa *Cosmographie* (1507), il proposa d'appeler ainsi la « quatrième partie du monde ». Voir : Marianne Mahn-Lot, « Amérique (Histoire-Découverte) », dans *Universalis* éducation [en ligne], Encyclopædia Universalis, consulté le 26 février 2017, URL : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/amerique-histoire-decouverte/>

<sup>31</sup> Arthur Rimbaud, « Lettre du Voyant », à Paul Demeny [en ligne], 15 mai 1871, URL : [https://fr.wikisource.org/wiki/Lettre\\_de\\_Rimbaud\\_%C3%A0\\_Paul\\_Demeny\\_-\\_15\\_mai\\_1871](https://fr.wikisource.org/wiki/Lettre_de_Rimbaud_%C3%A0_Paul_Demeny_-_15_mai_1871).

<sup>32</sup> Todorov reprend l'expression de Rimbaud dans son essai sur l'Amérique. Tzvetan Todorov, *La conquête de l'Amérique : la question de l'autre*, Paris, Seuil, 1982, p. 11.

Dans la « découverte » des autres continents et des autres hommes il n'y [avait] pas vraiment ce sentiment de radicalité : les Européens n'ont jamais tout à fait ignoré l'existence de l'Afrique, ou de l'Inde, ou de la Chine : le souvenir en est déjà présent, depuis les origines. [...] Au début du seizième siècle, les Indiens d'Amérique sont, eux, bien présents, mais on en ignore tout, même si, comme on peut s'y attendre, on projette sur les êtres nouvellement découverts des images et des idées concernant d'autres populations lointaines<sup>33</sup>.

Le sentiment de radicalité auquel Todorov fait référence se retrouve dans les chroniques et récits de voyage qui furent, à n'en pas douter, fondateurs, comme ceux que nous venons de citer. Ce sentiment constitue ainsi une variante non négligeable dans la représentation de l'espace et des êtres qui peuplent l'Amérique. D'autant plus que dans l'esprit européen, penser un monde au-delà de l'océan Atlantique supposait autant un exercice d'imagination qu'un exercice de transposition. Si auparavant, durant tout le Moyen Âge, l'Inde faisait office de terre de tous les mystères, au XVI<sup>e</sup> siècle l'Amérique australe, notamment le Brésil, allait peu à peu prendre la relève. Et, quelques siècles plus tard, ce sera le tour de l'Amazonie de devenir la « nouvelle Inde ».

Rappelons à ce propos le voyage pionnier de Christophe Colomb (1451-1506). Dans sa quête d'une voie navigable pour arriver en Asie, sans passer par la route orientale portugaise (en effet le contournement de l'Afrique était interdit aux Castillans)<sup>34</sup>, il traversa l'Atlantique, arriva aux Grandes Antilles et, en 1492, il « ouvre le premier chapitre de l'histoire des "Indes espagnoles" »<sup>35</sup>. Neide Gondim, dans son ouvrage majeur *A invenção da Amazônia*, étudie finement le rapprochement que les Européens firent entre l'Amazonie et l'Inde.

---

<sup>33</sup> *Ibidem*, p. 12.

<sup>34</sup> Cette interdiction est due notamment aux bulles papales *Romanus Pontifex* (1455) et *Aeterni Regis* (1481). La première donna au Portugal le monopole du commerce avec toute la région située au sud du cap Bojador. La deuxième donna aux Espagnols les Canaries, mais les obligea en retour à abandonner la côte africaine.

<sup>35</sup> Armelle Enders, *Nouvelle histoire du Brésil*, Paris, Chandeigne, 2008, (« Série lusitane »), p. 25.

Selon l'auteure, « a Amazônia não foi descoberta, sequer foi construída. Na realidade, a invenção da Amazônia se dá a partir da construção da Índia, fabricada pela historiografia greco-romana, pelo relato dos peregrinos, missionários, viajantes e comerciantes. »<sup>36</sup> En ce sens, Neide Gondim montre à quel point l'imaginaire européen sur l'Inde allait parasiter celui qui se construisait sur l'Amazonie. En effet, sur ces terres à l'ouest de l'Atlantique sud, c'est une nouvelle Inde qu'on imagine et où on y transpose certains mythes de l'antiquité gréco-romaine, tout en mettant en valeur des perspectives qui prennent en compte les singularités culturelles des puissances de l'époque, comme le souligne, à juste titre, Ana Maria Belluzzo :

Para que se esclareçam melhor aspectos da construção heteronômica da imagem do índio americano, é preciso considerar a inscrição do fato novo nos contextos culturais europeus. Com a descoberta do novo continente, os europeus veem-se obrigados a repensar a própria cultura e rever as bases sobre as quais ergueram sua visão de mundo. A mentalidade portuguesa, por exemplo, imagina o índio inscrito emblematicamente nos quadros de arte religiosa, imagem do bem ou do mal. A imaginação francesa elabora o índio como tema pagão, por meio dos artifícios da arte cortesã, aristocrática. A versão germânica e, em certa medida a dos Países Baixos, privilegia a empatia, o fenômeno psicológico, com a introdução do sentimento em relação ao que se observa, de modo a não permitir a serena contemplação, colocando em cena dimensões da própria interioridade do observador.<sup>37</sup>

Le modèle de représentation qui faisait appel aux réalités merveilleuses et aux mythes semblait être le point de convergence entre ces diverses approches culturelles. Néanmoins, il s'avéra insuffisant pour appréhender, décrire et rendre compte de cette *terræ incognitæ* tant convoitée par les Européens. Sur ce versant de l'histoire culturelle vint s'ajouter une approche géographique. L'horizon des possibilités proposé par les cosmographies et, ensuite par les cartographies, semblait alors correspondre aux besoins impériaux de tracer de nouvelles lignes. Dans le deuxième chapitre de ce travail, nous nous intéresserons de plus près au processus qui allait permettre à la perspective géographique de s'affirmer.

---

<sup>36</sup> Neide Gondim, *A invenção da Amazônia*, op. cit., p. 13.

<sup>37</sup> Ana Maria de Moraes Belluzzo, *O Brasil dos viajantes*, São Paulo ; Rio de Janeiro, Metalivros ; Odebrecht, 1994, p. 18.

Pour le moment, il convient de signaler que dans la pratique ces perspectives complémentaires servirent de toile de fond à la construction d'un imaginaire européen sur le Brésil en général, sur l'Amazonie en particulier, qui allait perdurer durant des siècles<sup>38</sup>. Prenons, par exemple, les récits fondateurs de deux auteurs qui aidèrent à bâtir l'imaginaire français sur le Brésil au XVI<sup>e</sup> siècle : ceux d'André Thevet (1516-1590) et de Jean de Léry (1536-1613). Le premier, moine cordelier et cosmographe du roi ; le second, pasteur calviniste<sup>39</sup>. Tous les deux faisaient partie de l'expédition du vice-amiral Nicolas Durand de Villegagnon (1510-1571), qui sous l'ordre d'Henri II, allait entreprendre la création d'une colonie française dans la baie de Guanabara, dans l'actuel État de Rio de Janeiro.

Connue alors sous le nom de la France Antarctique, la colonie se maintint de 1555 à 1560, avant de se solder par un échec cuisant : outre les difficultés matérielles, sa déroute eut pour origine des « querelles religieuses » au sein même de la colonie<sup>40</sup>. Pour ce qui est du séjour d'André Thevet dans cette France Antarctique, son aventure ne dura pas plus de quelques semaines, du 15 novembre 1555 au 31 janvier 1556, car malade il repartit aussitôt en Europe. Néanmoins, ce rapide

---

<sup>38</sup> La propre désignation de « Brésil » donnée au littoral sud-ouest américain, d'après Armelle Enders, naquit lors de la première expédition de Gonçalo Coelho (1451/54-1512), dont Amerigo Vespucci faisait partie. Ils arrivèrent dans ces terres le 17 août 1501 rapportant à leur retour en Europe quelques certitudes : « la Terre de la Sainte Croix n'est pas une île, mais bien un continent ; les populations indigènes ne paraissent pas avoir d'activité commerciale, et de surcroît, pratiquent l'anthropophagie. Le seul produit intéressant, avec les perroquets, est le brésil, d'un mot forgé à partir de "braise" et entré dans la langue française au XII<sup>e</sup> siècle avant de se répandre en Europe. Il désignait le bois d'un arbre qui venait alors d'Asie et fournissait une belle teinture rouge, très prisée par l'industrie drapière. ». *Armelle Enders, Nouvelle histoire du Brésil op. cit.*, p. 28.

<sup>39</sup> Pour une connaissance approfondie de la vie et de l'œuvre de ces deux personnages, outre la lecture de Frank Lestringant, ci-avant mentionnée, les ouvrages suivants sont également recommandés :

Frank Lestringant, *Le huguenot et le sauvage : l'Amérique et la controverse coloniale en France, au temps des guerres de religion (1555-1589)*, Paris, Aux Amateurs de livres : Diffusion, Klincksieck, 1990, (« Littérature des voyages », 5). Frank Lestringant, *Le cannibale : grandeur et décadence*, Paris, Perrin, 1994, (« Collection Histoire et décadence »). Frank Lestringant, *Jean de Léry ou L'invention du sauvage : essai sur l'Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil*, Paris, Classiques Garnier, 2016, (« Etudes et essais sur la Renaissance », 62).

<sup>40</sup> En Europe, le XVI<sup>e</sup> siècle fut traversé par des conflits religieux très sanglants qui opposèrent catholiques et protestants dans le contexte de la Réforme protestante inspirée par Martin Luther (1517), et de la Contre-réforme menée par l'Église catholique, initiée à partir du concile de Trente (1545). Les Jésuites, ordre nouveau qui se développait alors, jouèrent un rôle essentiel dans la lutte contre les protestants.

passage lui donna matière à rédiger un carnet de voyage où le cordelier nota ce qu'il voyait et observait, aussi bien sur la faune et la flore du littoral brésilien que sur les mœurs et coutumes des natifs. Ce carnet est à la base d'un récit fondamental : *Les singularités de la France Antarctique*<sup>41</sup>.

L'œuvre, qui connut un succès fulgurant dès sa publication en 1557<sup>42</sup>, fut aussitôt traduite en italien (1561) et en anglais (1568). Elle contribua à la genèse d'une sorte de *vulgate* sur le Brésil. Thevet tâchait d'y raconter toutes sortes d'événements ordinaires et extraordinaires, tout en véhiculant des clichés déjà existants et en produisant d'autres. Le terme « cliché » employé ici prend en compte les deux dimensions signalées par Ruth Amossy : celle de la formule banale et celle de l'expression figée, répétable sous la même forme<sup>43</sup>.

À titre d'exemple, les chroniques et les récits des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles héritèrent d'un imaginaire sur les Indiens en faisant des individus sans foi et sans règle morale. À l'instar du témoignage d'André Thevet sur les Tupi : « Nous avons dit que ces pauvres gens vivaient sans religion et sans loi, ce qui est vrai »<sup>44</sup>. Rappelons, à ce propos, la célèbre affirmation de Pero de Magalhães Gandavo (1540-1580) sur ces Indiens du littoral brésilien : « A língua de que usam, toda pela costa é uma [...]. Carece de três letras, convém saber, não se acha nela f, nem l, nem R, coisa digna de espanto, pois assim não têm Fé, nem Lei, nem Rei ».<sup>45</sup> Par la suite, d'autres chroniqueurs allaient reprendre cette expression parfois sans aucun changement<sup>46</sup>.

---

<sup>41</sup> André Thevet, *Les singularitez de la France antarctique, autrement nommee Amerique, & de plusieurs terres et isles decouvertes de nostre temps*, Paris, Maurice de la Porte, 1557.

<sup>42</sup> Les exemplaires de *Singularités* conservés aujourd'hui datent pour la plupart de 1558 (annexe 2).

<sup>43</sup> Ruth Amossy et Anne Herschberg Pierrot, *Stéréotypes et clichés*, Paris, éditions Nathan, 1997, (« Lettres et sciences sociales », 128), p. 12.

<sup>44</sup> André Thevet, *Les singularitez de la France Antarctique*, éd. Paul Gaffarel, Paris, Maisonneuve & Cie., 1878, p. 136. Traduit en français moderne par nos soins.

<sup>45</sup> Pero de Magalhães Gandavo, *História da província...*, *op. cit.*, p. 33. Notre traduction en portugais moderne.

<sup>46</sup> À ce propos, nous nous reportons à l'article de Sérgio Alcides qui analyse le lien entre langue et culture dans le discours de Gandavo. Voir : Sérgio Alcides, « F, L e R : Gandavo e o ABC da colonização », *Escritos* (Fundação Casa de Rui Barbosa), vol. 3, 2010, p. 39-53.

L’anthropophagie rituelle pratiquée par les Tupinamba fut décrite par Thevet dans le chapitre XL intitulé « Comment ces barbares font mourir leurs ennemis, qu’ils ont pris en guerre, et les mangent ». Aussitôt assimilée à l’imaginaire de la barbarie, l’auteur lui-même illustrait cette pratique au moyen de l’image d’un festin qui servait à confirmer la brutalité décrite dans le texte : une grille est placée au centre de l’image sur laquelle deux natifs font cuire des membres humains. Tout autour d’autres hommes et femmes sont occupés à dépecer des corps. À gauche deux enfants rassemblant à des diablotins jouent avec une tête (figure 1).

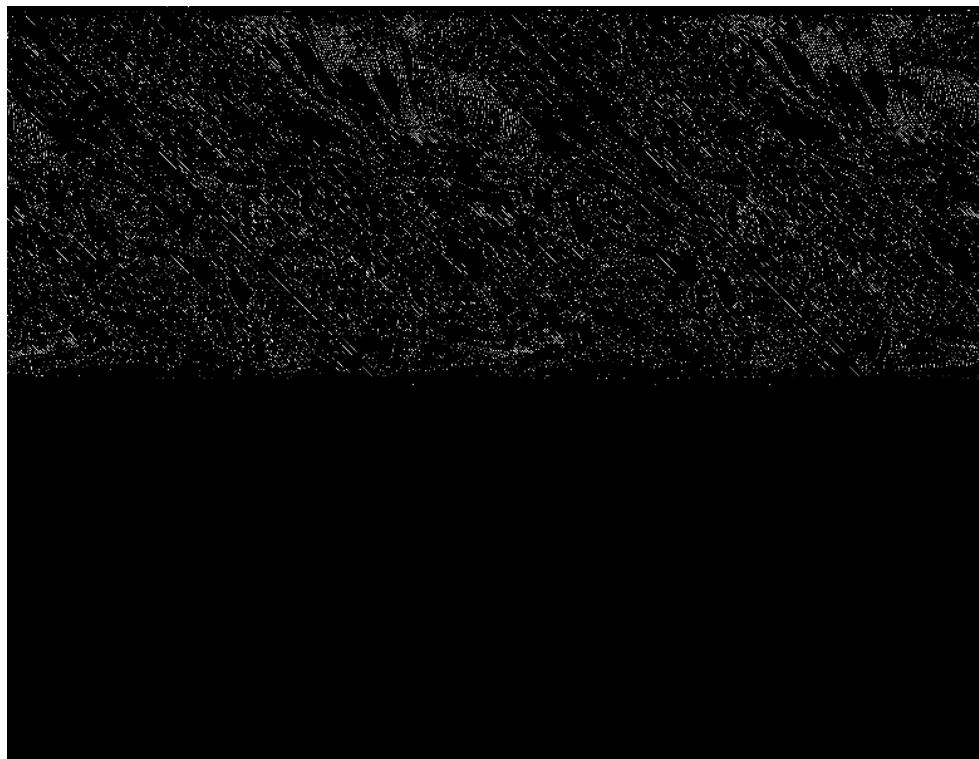


Figure 1 : André Thevet, *Les Singularitez de la France Antarctique*, 1558, p. 77. Disponible sur Gallica

Quelques chapitres plus loin apparaît l’imaginaire sur les Amazones. Là encore, les illustrations viennent corroborer la description des femmes guerrières véhiculée par le texte (figure 2) :

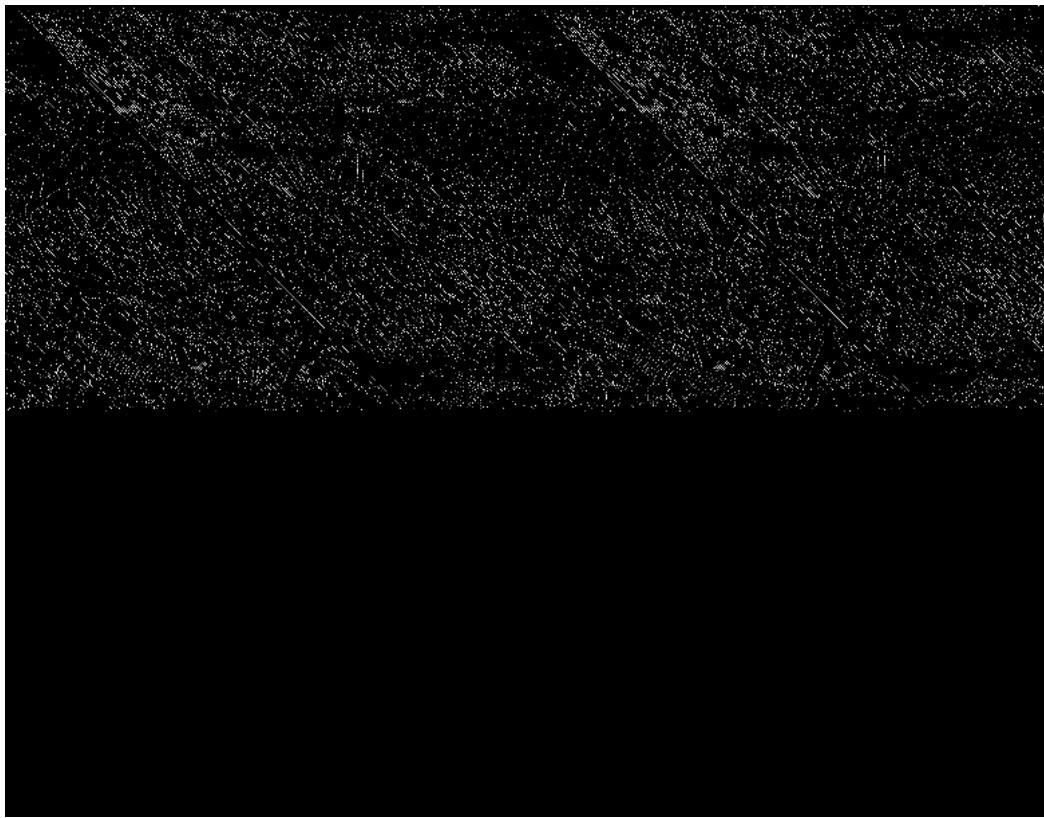


Figure 2 : André Thevet, *Les Singularitez de la France Antarctique*, 1558, p. 124. Disponible sur Gallica

Les mots n'étant visiblement pas suffisants pour raconter les singularités de ce Nouveau Monde, les images visaient à la confirmation de leur vraisemblance<sup>47</sup>. Il convient de noter que d'un côté, le simple fait de mettre sur un même plan un mythe archétypal présent dans l'esprit européen depuis l'Antiquité comme celui des Amazones guerrières<sup>48</sup>, et de vrais Indiens anthropophages, révèle à quel point, dès le départ, les représentations que les Européens en général, et les Français en particulier, se faisaient du Brésil, associeraient sans distinction le domaine du réel et celui de l'imagination. D'un autre côté, ces approximations,

---

<sup>47</sup> L'œuvre est illustrée par 41 gravures sur bois.

<sup>48</sup> Au sujet des Amazones, Thevet s'approprie la relation de voyage de Gaspar de Carvajal (1504-1584) qui vit le jour quelques décennies avant la publication de son propre récit. En effet, Gaspar de Carvajal accompagnait l'expédition de Francisco de Orellana (1511-1546) durant sa traversée des Andes jusqu'à l'Atlantique, entre 1541 et 1542. Ce fut la première expédition à effectuer un tel parcours. Ses relations sont à l'origine d'un imaginaire sur la région qui l'associe au mythe des Amazones et à celui de l'Eldorado. Il faudra attendre presque un siècle pour que d'autres expéditions, qui ont emprunté un parcours semblable à celui d'Orellana, livrent leurs récits. Ce fut le cas de Pedro Teixeira en 1637, son expédition inspira deux récits : l'un au crédit du jésuite Alonso de Rojas et l'autre attribué à Cristóbal de Acuña, rédigés respectivement en 1639 et 1641.

ces exagérations et le caractère fantasque du récit desservirent l'œuvre de Thevet, peu à peu discréditée<sup>49</sup>. Sa qualité documentaire fut rapidement mise cause et, en l'espace d'une vingtaine d'années, son œuvre tomba dans l'oubli.

Jean de Léry, quant à lui, semblait déterminé à s'éloigner de l'inventaire de curiosités proposé par Thevet<sup>50</sup>. Ancien séminariste converti à la Réforme devenu pasteur calviniste, il partit de Genève où il s'était exilé pour séjourner quelques mois en France Antarctique, en 1557. Son séjour au Brésil fut marqué par son expulsion du village fondé par Villegagnon. Il trouva refuge auprès des Tupinamba, avant de réussir à rentrer en France en 1558. Une vingtaine d'années plus tard, en 1578, paraît son livre : *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*<sup>51</sup>.

Dès le titre, l'auteur cherche à se démarquer de l'ouvrage d'André Thevet : il ne s'agit plus de signaler les particularités de l'Amérique, mais de raconter une histoire, celle de son voyage et, par extension, celle du « Brésil français ». L'originalité de son récit vient du regard qu'il porta sur la région et ses habitants, « À l'instar de l'ethnologue, signale Lévi-Strauss, il a fait passer ses expériences avant les informations de seconde main qu'il recueillait. »<sup>52</sup>

Afin de prendre ses distances vis-à-vis d'un imaginaire trop attaché aux mythes, Jean de Léry proposait à ses lecteurs un récit qui se voulait un témoignage avéré de l'état des lieux du Brésil. Aussi, dès la préface de son livre, écrit-il :

---

<sup>49</sup> Dans l'introduction de l'édition de *Singularités* publiée en 1996, Frank Lestringant explique remarquablement les polémiques nées autour de l'œuvre.

André Thevet, *Le Brésil d'André Thevet : Les singularités de la France Antarctique* (1557), éd. Frank Lestringant, Paris, Editions Chandeigne, 1997, (« Collection Magellane »). Édition intégrale établie, présentée et annotée par Frank Lestringant.

<sup>50</sup> De leur vivant, André Thevet et Jean Léry furent des ennemis acharnés. Ce dernier critiqua vivement l'œuvre du premier.

<sup>51</sup> Jean Léry, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil : Autrement dite Amérique*, La Rochelle, A. Chuppin, 1578.

<sup>52</sup> Jean de Léry, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil 1578 : 2<sup>e</sup> éd.*, 1580, éd. Frank Lestringant, Paris, Librairie Générale Française, 1994, (« Le livre de poche Bibliothèque classique », 707), p. 9. Entretien avec Claude Lévi-Strauss.

je n'auray point honte de confesser ici, que depuis que j'ay esté en ce pays de l'Amérique, auquel, comme je deduiray, tout ce qui s'y voit, soit en la façon de vivre des habitants, forme des animaux et en general en ce que la terre produit, estant dissemblable de ce que nous avons en Europe, Asie et Afrique, peut bien estre appelé monde nouveau, à nostre égard : sans approuver les fables qui se lisent és livres de plusieurs, lesquels se fians aux rapports qu'on leur a faits, ou autrement, ont écrit choses du tout fausses, [...] ceux qui aiment mieux la verité dite simplement que le mensonge orné et fardé de beau langage, qu'ils trouveront les choses par moy proposées en ceste histoire non seulement veritables, mais aussi aucunes, pour avoir esté cachées à ceux qui ont précédé nostre siecle, dignes d'admiration<sup>53</sup>

Les observations sur les Tupinamba prirent également une place importante dans le récit qui est truffé de réflexions liées à la condition de l'*Autre*, et toutes ces observations vont être investis par des penseurs durant les siècles suivants. Elles sont à l'origine du mythe du « bon sauvage », comme l'illustrent les propos ci-dessous concernant les Tupinamba :

[...] les sauvages d'Amérique, habitants en la terre du Bresil, nommez *Toüoupinambaoult*, avec lesquels j'ay demeuré et frequenté familiерement environ un an, n'estans point plus grans, plus gros, ou plus petits de stature que nous sommes en l'Europe, n'ont le corps ny monstrueux ny prodigieux à nostre esgard : bien sont-ils plus forts, plus robustes et replets, plus disposts, moins sujets à maladie : et même il n'y a presque point de boiteux, de borgnes, contrefaits, ny maleficiez entre eux. Davantage, combien que plusieurs parviennent jusques à l'aage de cent ou six vingt ans [sic]. [...] Et de fait, comme je le monstreray encore plus amplement cy après, tout ainsi qu'ils ne puissent, en façon que ce soit en ces souces fangeuses, ou plutost pestilentiales, dont decoulet tant de ruisseux qui nous rongent les os, succent la moëlle, atténuent le corps, et consument l'esprit : brief nous empoisonnent et font mourir par deçà devant nos jours : assavoir, en la desfiance, en l'avarice qui en procede, aux procez et brouilleries, en l'envie et ambition, aussi rien de tout cela ne les tourmente, moins les domine et passionne.<sup>54</sup>

Michel de Montaigne (1533-1592), par exemple, s' inspira vraisemblablement de l'œuvre de Léry, qu'il cite sans le nommer, dans son célèbre essai « Des Cannibales » : « J'ai eu longtemps avec moi un homme qui avait demeuré dix ou douze ans en cet autre monde, qui a été découvert en notre siècle, en l'endroit où

---

<sup>53</sup> *Ibidem*, p. 95-99.

<sup>54</sup> *Ibidem*, p. 211-212.

Villegagnon prit terre, qu'il surnomma la France Antarctique »<sup>55</sup>. La lecture de l'essai permet de constater que le philosophe de la Renaissance partageait avec le pasteur protestant la même attirance pour les « sauvages » de l'Amérique, surtout sur la question de la sauvagerie telle qu'elle avait été énoncée par les Européens au cours du XVI<sup>e</sup> siècle, l'associant à la cruauté et à la barbarie. Ainsi écrit-il à ce propos :

Les gens de ce peuple sont « sauvages » de même façon que nous appelons « sauvages » les fruits que la nature produit d'elle-même communément, alors qu'en fait ce sont plutôt ceux que nous avons altérés par nos artifices, que nous avons détournés de leur comportement ordinaire, que nous devrions appeler « sauvages ». Les premiers recèlent, vivantes et vigoureuses, les propriétés et les vertus vraies, utiles et naturelles, que nous avons abâtardies dans les autres en les accommodant pour le plaisir de notre goût corrompu. [...]

Nous pouvons donc bien appeler ces gens-là des « barbares », par rapport aux règles de la raison, mais certainement pas par rapport à nous, qui les surpassons en toute sorte de barbarie.<sup>56</sup> / <sup>57</sup>

Le Calviniste observait, mesurait, comparait les pratiques des Indiens avec celles des habitants de l'Europe et en tirait ses conclusions. L'anthropophagie des Tupinamba, décrite dans le chapitre intitulé « Comment les Américains traitent leurs prisonniers pris en guerre, et les cérémonies qu'ils observent tant à les tuer qu'à les manger », fut présentée dans une perspective ritualiste. Contrairement au cannibalisme auquel Jean de Léry avait assisté lors du siège de Sancerre<sup>58</sup> où, frappés par la famine, les parents avaient dévoré leur propre fillette.

---

<sup>55</sup> Michel de Montaigne, « Sur les cannibales », dans *Les essais : traduction en français moderne du texte de l'édition de 1595*, trad. Guy de Pernon, Éd. numérisée, s.l., s.é., 2019, p. 285.

<sup>56</sup> *Ibidem*, p. 289-295.

<sup>57</sup> D'autres penseurs, tels que Diderot (1713-1784), dans *Supplément au voyage de Bougainville* (1772), se sont également inspirés de l'œuvre de Léry. Lévi-Strauss (1908-2009), dans son œuvre majeure, *Tristes Tropiques* (1955), a qualifié *Histoire d'un voyage* de « bréviaire de l'ethnologue » ; Michel de Certeau (1925-1986) a consacré à l'œuvre en question un chapitre tout entier de *L'écriture de l'histoire* (1975).

<sup>58</sup> En 1572, toujours dans le contexte des guerres de religion, quelques protestants furent chassés du Berry, avant de se réfugier dans la ville de Sancerre. Assiégés par les troupes de Claude de La Châtre, ils furent obligés de capituler en juin de 1573.

Cette scène terrible fut rapportée dans son ouvrage *Histoire mémorable du siège et de la famine à Sancerre*, publié en 1574, quatre ans avant la sortie de *l’Histoire d’un voyage*. Le parallèle entre le cannibalisme observé à Sancerre et celui pratiqué par les Tupinamba place l’auteur dans une position plutôt indulgente envers ces derniers, comme le souligne Frank Lestringant :

Là où le cannibalisme des Tupinamba apparaissait susceptible d’une interprétation à plus haut sens, l’anthropophagie sancerroise est déclarée inexcusable. Car loin d’entrer dans un symbolisme social ou religieux, elle heurte de front la loi chrétienne, et encore peut-être la conscience reformée, qui répugne à l’idée de sacrifice et de sang versé.<sup>59</sup>

Bien que doté d’une sensibilité ethnologique, le récit de Jean de Léry ne manqua pas de donner à la représentation des Indiens un caractère pittoresque. Dans le chapitre qui décrit leur apparence, à côté d’expressions telles que « couleur basanée », « physique robuste » ou « nez camus »<sup>60</sup>, la lumière fut mise sur leur parure, leur peinture corporelle et principalement sur l’attribut majeur des Indiens : leur nudité<sup>61</sup>. Autant d’éléments qui marquent la distance entre leur culture d’appartenance et celle du pasteur. Par ailleurs, aux descriptions des enfants, des femmes et des hommes, des illustrations sont au service du renforcement de l’image d’un natif naturellement « bon » et manifestement « sauvage » (figure 3).

De toute évidence, voulant échapper aux pièges d’un récit peuplé de réalités merveilleuses, Léry n’a pas pu éviter celui de l’exotisme littéraire. Ce terme, nous l’entendons, à l’instar de Jean-Marc Moura, comme « une *rêverie* qui s’attache à un espace *lointain* et se réalise dans une *écriture* »<sup>62</sup>.

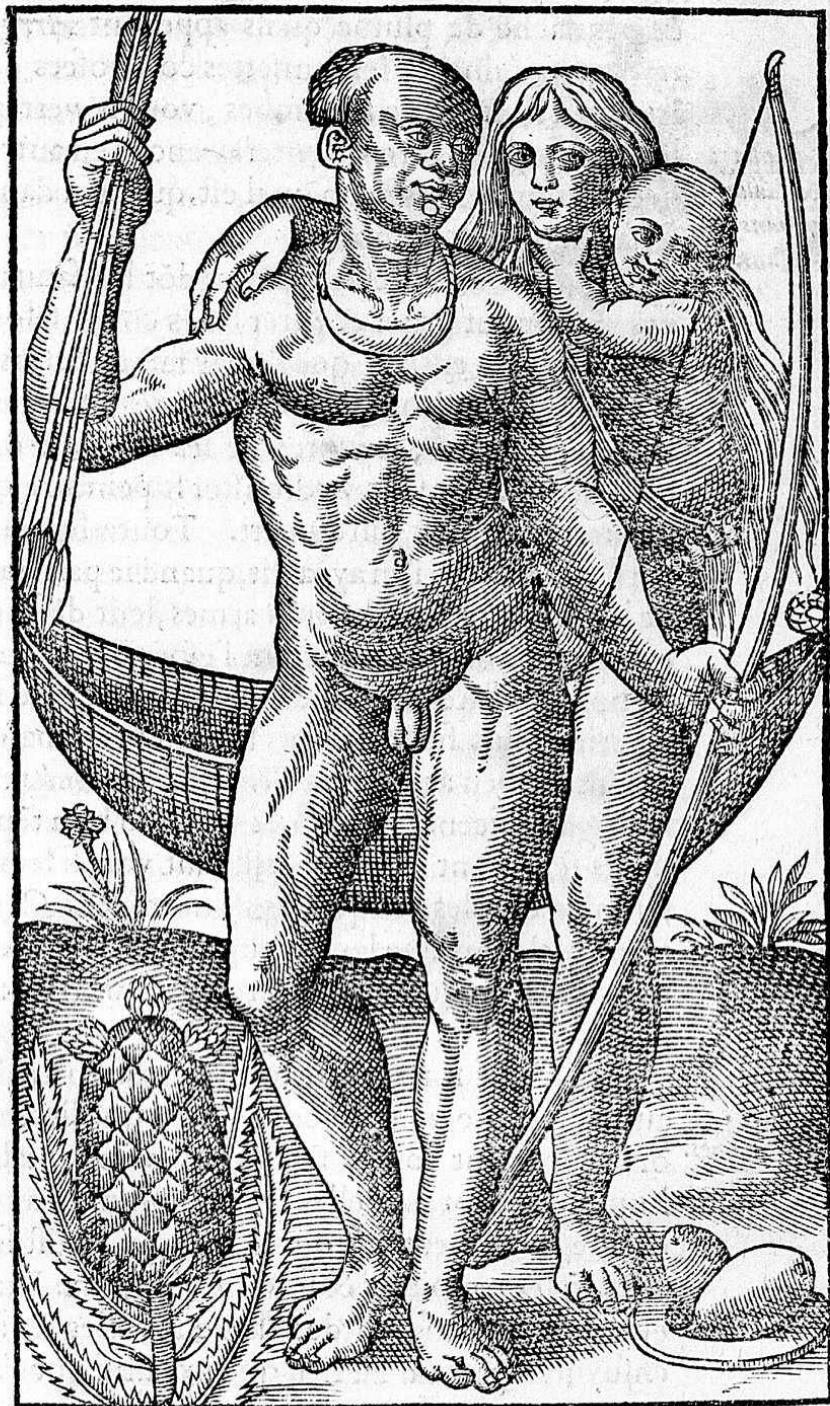
---

<sup>59</sup> Frank Lestringant, *Le cannibale : grandeur et décadence*, op. cit., p. 137.

<sup>60</sup> Frank Lestringant souligne que le nez camus ou écrasé dans la littérature de voyage est apanage des peuples inférieurs appelés à être dominés. *Ibidem*, p. 53.

<sup>61</sup> Sur ce point, ainsi s’exprimait-il : « Au reste, chose non moins estrange que difficile à croire, à ceux qui ne l’ont vu, tant hommes, femmes qu’enfants, non seulement sans cacher aucunes parties de leur corps, mais aussi sans montrer aucun signe d’en avoir honte ny vergne, demeurent et vont coustumierement aussi nuds qu’ils sortent du ventre de leurs mères ». Jean de Léry, *Histoire d’un voyage*, op. cit., 2008, p. 213-214.

<sup>62</sup> Jean-Marc Moura, *Lire l’exotisme*, Paris, Dunod, 1992, 238 p., p. 4.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Figure 3 : Jean de Léry, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil autrement dite Amérique*, 1580, p. 107.  
Disponible sur Gallica

Ainsi, il apparaît que les représentations du littoral austral brésilien et de ses habitants au XVI<sup>e</sup> siècle qui faisaient appel à plusieurs mécanismes de construction de l'image de l'*Autre* et de l'*Ailleurs* – au moyen d'approches analogiques, linguistiques, culturelles, etc., seront le socle de l'imaginaire sur lequel plusieurs chroniqueurs, explorateurs ou voyageurs allaient, au cours des siècles postérieurs, baser leurs récits. Notamment, dans les récits concernant le bassin de l'Amazone, quand celui-ci devint l'objet de la convoitise des grandes puissances d'Europe et d'Amérique au XIX<sup>e</sup> siècle. Il s'agira aussi bien d'une mise en abyme stéréotypé des mythes, images et représentations employés à profusion depuis le XVI<sup>e</sup> siècle que d'un procédé d'écriture palimpseste visant à consolider certains imaginaires européens au gré des enjeux qui gravitent autour de l'occupation et de l'exploitation des richesses naturelles de ce territoire.

Dans l'optique de plaire au lecteur, certains stéréotypes furent largement repris au XIX<sup>e</sup> siècle comme l'explique Giselle Martins Venancio dans son article « *Um Brasil para divertir os franceses : Voyage au Brésil et Deux années au Brésil* de François-Auguste Biard »<sup>63</sup>. D'un côté, la quête de divertir ses lecteurs de la part des voyageurs étrangers et, de l'autre, celle des Brésiliens de retrouver leurs mythes fondateurs, nous aide à comprendre pourquoi au XIX<sup>e</sup> siècle certains motifs sont retenus et d'autres non. À titre d'exemple, nous retrouvons très peu de références sur le cannibalisme en Amazonie au XIX<sup>e</sup> siècle, alors que l'imaginaire concernant les Amazones est encore très présent.

---

<sup>63</sup> Giselle Martins Venancio, « *Um Brasil para divertir os franceses : Voyage au Brésil et Deux années au Brésil* de François-Auguste Biard », dans *Deslocamentos e mediações : a circulação transatlântica dos impressos (1789-1914)*, éds. Claudia Poncioni et Orna Levin, Campinas, Editora Unicamp, 2018, p. 159-192.

## 1.2 Un mythe fondateur : les Amazones avant l'Amazonie

Dans l'un des épisodes les plus connus présents dans des récits et chroniques de voyages datant du XVI<sup>e</sup> siècle, la bataille entre les Espagnols et les Amazones raconté, en 1541, par le dominicain Gaspar de Carvajal mérite une attention toute particulière. En effet, pour la première fois dans un récit sur le Nouveau Monde ces femmes guerrières firent leur apparition dans le contexte d'un contact que l'on veut « réel » entre Indiens et Espagnols. Le dominicain s'empessa de décrire cette rencontre sous l'allure d'un combat (figure 4) :

Quiero que sepan cuál fue la **cabsa** porque estos indios se defendían de tal manera. Han de saber que ellos son sujetos y tributarios de las Amazonas, y sabida nuestra venida, les van a pedir socorro y vinieron hasta diez o doce, que éstas vimos nosotros, que andaban peleando delante de todos los indios como capitanas, y peleaban ellas tan animosamente que los indios no osaban volver las espaldas, y al que las volvía delante de nosotros le mataban a palos, y esta es la **cabsa** por donde los indios se defendían tanto. Estas mujeres son muy blancas y altas, y tienen muy largo el cabello y entrenzado y revuelto a la cabeza, y son muy membrudas y andan desnudas en cueros tapadas sus vergüenzas, con sus arcos y flechas en las manos, haciendo tanta guerra como diez indios; y en verdad que hubo mujer de éstas que metió un palmo de flecha por uno de los bergantines, y otras que menos, que parecían nuestros bergantines puerco espín.

Tornando nuestro propósito y pelea, fue Nuestro Señor servido de dar fuerza y ánimo a nuestros compañeros, que mataron siete u ocho, que éstas vimos, de las Amazonas, a **cabsa** de lo cual los indios desmayaron y fueron vencidos y desbaratados con harto daño de sus personas; y porque venía de los otros pueblos mucha gente de socorro y se habían de revolver, porque ya se tornaban [a] apellidar, mandó el Capitán que a muy gran priesa se embarcarse la gente, porque no quería poner a risco la vida de todos, y así se embarcaron no sin zozobra, porque ya los indios empezaban a pelear, y más que por el agua venía mucha flota de canoas, y así nos hicimos a lo largo del río y dejamos la tierra.<sup>64/65</sup>

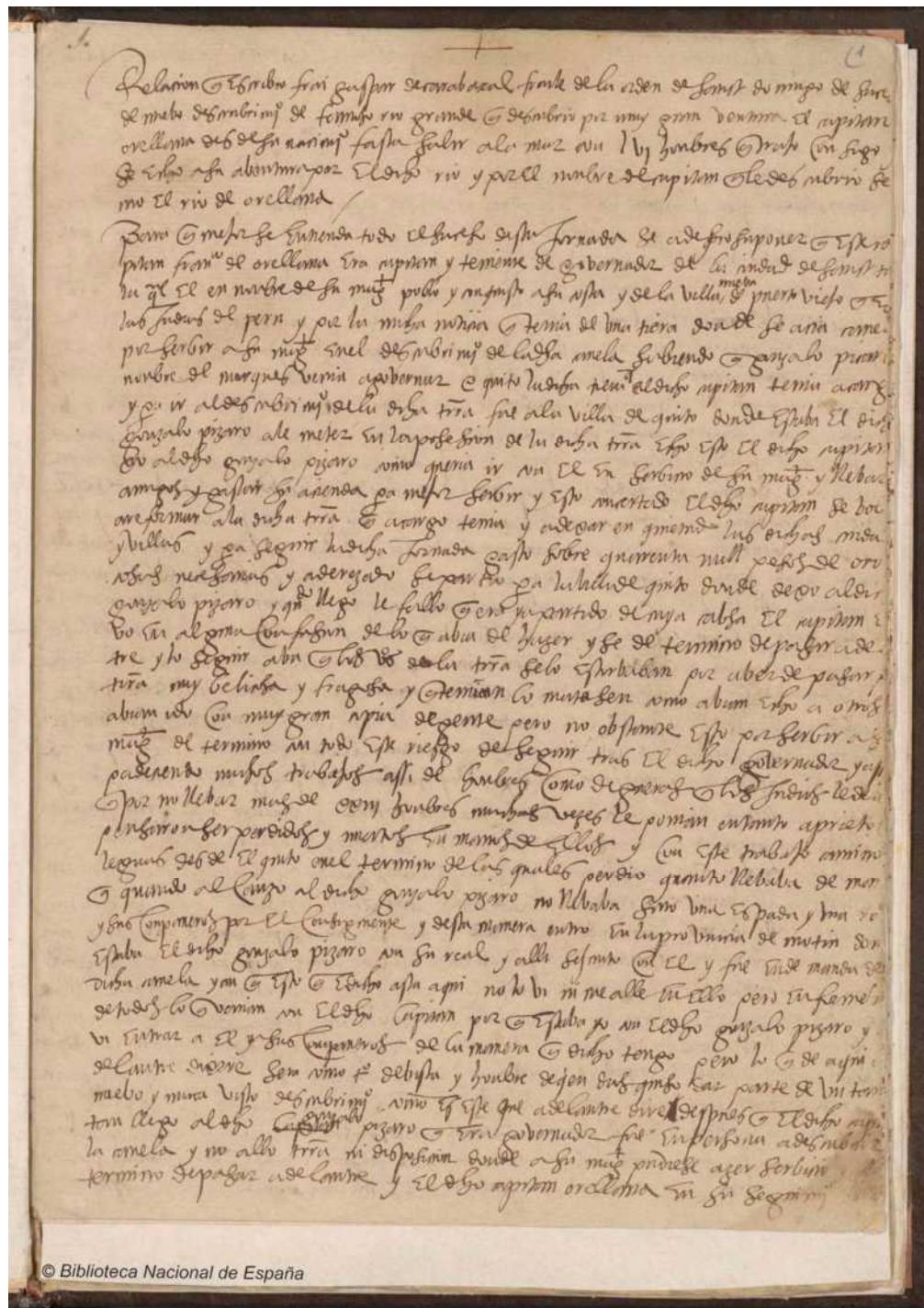
---

<sup>64</sup> Gaspar de Carvajal, Descubrimiento del río de las Amazonas. Relación de Gaspar de Carvajal (1541/1542) [en ligne], Bogotá, Prensas de la Biblioteca Nacional, 1942, URL : [http://www.cervantesvirtual.com/obra-visor/descubrimiento-del-rio-de-las-amazonas--0/html/0039c0ae-82b2-11df-acc7-002185ce6064\\_7.html#I\\_0\\_](http://www.cervantesvirtual.com/obra-visor/descubrimiento-del-rio-de-las-amazonas--0/html/0039c0ae-82b2-11df-acc7-002185ce6064_7.html#I_0_)

Une copie numérisée du manuscrit de l'une des versions de la relation de Carvajal est disponible sur le site de la Biblioteca Digital Hispánica. URL : <http://www.bne.es/es/Inicio/index.html>.

Dans l'annexe 3 figure l'intégralité de l'extrait du récit concernant les Amazones.

<sup>65</sup> À propos du terme « **cabsa** », que nous avons mis en gras dans la citation, voir l'article de Pedro Sánchez-Pietro de Borja, « Sobre una supuesta evolución circular del español :



**Figure 4 : Première page du manuscrit qui se trouve à la Bibliothèque National de Espana. Source : bne.es**

causa>cabsa>causa (con reflexiones sobre el concepto de ultracorrección) », dans *Pulchre, Bene, Recte. Estudios en homenaje al Professor Fernando González Ollé*, éds. Carmen Saralegui et Manuel Casado, Navarra, EUNSA, 2002, p. 1287-1310.

Lorsqu'il signalait la présence des Amazones au cours de ce combat, l'auteur de ces lignes proposait à ses lecteurs un témoignage inédit. Si jusqu'alors les récits de voyage sur le Nouveau Monde ne contenaient que des allusions à l'existence des Amazones, comme ce fut le cas des relations de Christophe Colomb rédigées entre 1492 et 1493, où le navigateur affirmait avoir aperçu au loin des femmes guerrières sur une île des Antilles, l'actuelle Martinique, Gaspar de Carvajal les dépeignit de façon détaillée, ce qui fait supposer une proximité physique.

Ensuite, il fournit aux lecteurs d'autres informations de première main grâce aux propos qu'il dit avoir recueillis auprès d'un Indien captif. Carvajal raconta que ces guerrières, connues des Indiens sur le nom de *coniupuyara*, étaient nombreuses, qu'elles vivaient dans une soixantaine de villages construits en pierre et épargpillés à l'intérieur de la forêt, qu'elles n'étaient pas mariées mais faisaient venir des Indiens dans leurs villages avec la seule finalité de s'accoupler avec eux<sup>66</sup> et qu'elles possédaient une grande quantité d'or et d'argent.

Ce récit se prête à des questionnements concernant l'existence de femmes guerrières, proches des Amazones de la mythologie grecque, en Amérique équatoriale. Pour avancer sur ce sujet, nous allons revenir sur les origines de ce mythe. Forgé peut-être même avant l'Antiquité grecque<sup>67</sup>, le mythe des Amazones

---

<sup>66</sup> Selon le récit de Carvajal, une fois cette finalité atteinte, les Indiens du sexe masculin étaient aussitôt renvoyés des villages des Amazones. Les enfants issus de ces rapports auraient deux sorts distincts : les garçons étaient mis à mort, et les filles préparées à devenir guerrières à leur tour.

<sup>67</sup> À titre d'exemple, l'*Iliade*, d'Homère (VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C), décrit des amazones guerrières se battant aux côtés des Troyens ; parmi ses douze travaux, Hercule a dû dérober la ceinture d'Hippolyte, la reine des Amazones ; le grec Hérodote (484- vers 420 av. J.-C), dans son livre IV, évoque les Amazones de Scythe ; et Tacite (55-120 ap. J.-C), dans *La Germanie*, parle des Sitons, peuple gouverné par une femme.

Les travaux ci-dessous fournissent quelques pistes concernant l'historiographie du mythe dans les cultures européennes :

Claude-Marie Guyon, *Histoire des Amazones anciennes et modernes*, Paris, Jean Villette, 1740. 2 vols. Frédéric-Guillaume Bergmann, *Les Amazones dans l'histoire et dans la fable*, Colmar, Imprimerie et lithographie de Mme veuve Decke, 1852. Adolphe Reinach, « L'origine des Amazones : à propos d'une explication nouvelle de la légende amazonienne », *Revue de l'histoire des religions*, vol. 67, 1913, p. 277-307. Alain Bertrand, *L'archéomythes des Amazones*, Thèse de doctorat sous la direction de Pierre Brunel, Université Paris-Sorbonne, 2000. Alain Testart, « Les Amazones, entre mythe et réalité », dans *L'Homme* [en ligne], n° 163, juillet-septembre 2002, URL <http://journals.openedition.org/lhomme/12001>.

allait traverser le Moyen Âge européen en conservant toute sa force. D'origine aussi multiforme qu'équivoque, l'archétype des femmes guerrières était également présent dans l'esprit des autochtones du bassin amazonien. De la rencontre de ces deux imaginaires que voit le jour un phénomène dit de « contamination réciproque » comme l'explique Frank Lestringant :

Le regard de l'observateur informe la réalité qu'il décrit et où il retrouve, de façon on ne peut moins fortuite, l'image à peine transposée de ses propres hantises. En retour, les contes indigènes qu'il transcrit et qu'il infléchit selon ses critères vont parasiter de leurs variantes inédites les représentations de l'Européen, créant par greffes et montage de nouveaux objets symboliques : Amazones équatoriales, monarques adamites et cannibales.<sup>68</sup>

L'historien français renforce ainsi la thèse selon laquelle à l'imaginaire européen des Amazones s'ajoutait « un mythe indien très voisin »<sup>69</sup>. Pour mieux comprendre ce phénomène, nous nous tournons vers les catégories de mythe proposées par Pierre Brunel : le mythe ethno-religieux, qui est « un récit fondateur, anonyme et collectif, qui fait baigner le présent dans le passé et est tenu pour vrai, dont la logique est celle de l'imaginaire »<sup>70</sup> et le mythe littéraire, qui constitue « une catégorie de récit qui ne fonde ni n'instaure plus rien ; les œuvres qu'ils illustrent sont en principe signées ; et évidemment le mythe littéraire n'est pas tenu pour vrai »<sup>71</sup>.

---

<sup>68</sup> Frank Lestringant, *L'atelier du cosmographe ou l'image du monde à la Renaissance*, Paris, Michel, 1991, (« Bibliothèque de synthèse »), p. 106.

<sup>69</sup> Pour arriver à cette conclusion, l'historien fit appel au second volume de la tétralogie *Mythologiques* de Claude Lévi-Strauss qui atteste la présence du mythe à travers plusieurs versions Apinayé, Carib et Warrau.

<sup>70</sup> Pierre Brunel reprend le fil des travaux d'André Jolles, Mircea Eliade et Philippe Sellier pour arriver à cette définition. Voir *Dictionnaire des mythes littéraires*, Pierre Brunel (éd.), Nouv. éd. augm, Monaco, Editions du Rocher, 1994.

Pour une analyse plus approfondie des théories concernant les rapports entre le mythe et la littérature, voir Pierre Brunel, *Mythocritique : théorie et parcours*, 1<sup>er</sup> éd, Paris, Presses universitaires de France, 1992. *Mythes et littérature*, Pierre Brunel (éd.), Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1994.

<sup>71</sup> *Dictionnaire des mythes littéraires*, op. cit., p. 12.

Si nous prenons en compte ces deux catégories, force est de constater que le mythe indien des femmes qui s'autogouvernent en dehors de la présence masculine appartient à la catégorie mythe ethno-religieux. Nous y reviendrons. Pour ce qui est du mythe des Amazones, côté européen, les récits de voyage allaient inspirer un mythe littéraire. En effet, si d'un côté, comme nous avons pu l'observer ci-avant, les récits de voyage contribuèrent à la construction du mythe ethno-religieux européen ; d'un autre côté, ils furent également à l'origine d'un processus qui mena à la remise à plat de ce dernier et, par conséquent, à sa conversion en mythe littéraire.

À titre d'exemple, le récit de La Condamine (1701-1774) contribua à cette remise à plat. Ce scientifique français faisait partie d'une expédition envoyée au Pérou par l'Académie Royale des Sciences en 1735. Des scientifiques comme l'astronome Louis Godin (1704-1760), chef de l'expédition, le botaniste Joseph Jussieu (1704-1779), le physicien Pierre Bouguer (1698-1758) et d'autres savants encore y participèrent à cette expédition. Sa finalité était de chercher des éléments censés confirmer si la Terre était aplatie aux pôles comme le voulaient les défenseurs de la physique de Newton (1642-1727), ou bien si elle était ronde comme le prônait Jacques Cassini, dit Cassini II (1677-1756). Pour mettre fin à la polémique, le tout était de savoir si le rayon équatorial de la Terre était supérieur à son rayon polaire. Si tel était le cas, elle serait aplatie. Dans le cas contraire, elle serait ronde. Pour ce faire, il fallait des mesures précises de l'arc de méridien en Laponie et dans la région de l'équateur. C'est dans ce but que deux expéditions furent donc organisées : celle à laquelle La Condamine prit part, en 1735, et une autre, menée en Laponie, en 1736-1737, par Maupertuis (1698-1759). Les conclusions de ces expéditions confirmèrent la théorie de Newton.

Pour ce qui est de l'expédition équatoriale, ses travaux prirent fin en 1743. La Condamine décida alors de rentrer en France en mai de cette même année, en empruntant comme chemin du retour la descente de la « rivière des Amazones ». Il arriva à Paris, en 1745, apportant dans ses bagages des spécimens intéressant l'histoire naturelle ainsi que des objets d'art natif et des notes de voyage. Quelques mois plus tard, une publication voyait le jour : *Relation abrégée d'un voyage dans l'intérieur de l'Amérique méridionale* (figure 5).

RELATION  
ABRÉGÉE  
D'UN VOYAGE  
FAIT DANS L'INTERIEUR  
DE L'AMÉRIQUE  
MÉRIDIONALE.

Depuis la Côte de la Mer du Sud, jusqu'aux Côtes  
du Brésil & de la Guiane,

*en descendant LA RIVIERE DES AMAZONES,*

Lue à l'Assemblée publique de l'Académie des Sciences,  
le 28. Avril 1745.

Par M. DE LA CONDAMINE, de la  
même Académie.

Avec une Carte du MARAGNON, ou de la Riviere des AMAZONES,  
levée par le même.

*Floriferis, ut apes, in saltibus omnia libant.  
Omnia nos . . . . Lucret.*



A PARIS,

Chez la Veuve PISSOT, Quay de Conti, à la Croix  
d'Or.

M. D C C. X L V.

*Avec Approbation & Privilége du Roi.*

8<sup>e</sup> P

67

Source: gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Figure 5 : Page de tire de la première édition de l'œuvre de La Condamine. Source : gallica.fr

Dans son œuvre, La Condamine affirmait avoir « traité avec quelque étendue le point des Amazones Américaines »<sup>72</sup>. En fait, sa recherche employait les procédés d'investigation suivants : après s'être lancé sur la trace de ces femmes, il récolta le témoignage d'Indiens, compara ces témoignages avec ceux figurant dans les relations de voyageurs l'ayant précédé et finit par conclure que tous ces récits « tend[aient] à confirmer qu'il y a eu dans ce continent une république de femmes qui vivaient seules sans avoir d'hommes parmi elles, et qu'elles se sont retirées du côté du Nord dans l'intérieur des terres »<sup>73</sup>.

Il corroborait ainsi l'hypothèse selon laquelle ces femmes avaient bel et bien existé mais qu'avec le temps elles s'étaient éloignées de leurs us et coutumes – soit parce qu'elles avaient été soumises à une autre nation, soit parce qu'elles avaient simplement rompu avec leur tradition de vivre à l'écart des hommes.

Quelques dizaines d'années plus tard, l'explorateur et grand naturaliste prussien Alexandre von Humboldt (1769-1859) allait également s'intéresser à la question. Accompagné du botaniste Aimé Bonpland (1773-1858), il entreprit une expédition partant de Paris en 1798. Alors qu'ils hésitaient entre rejoindre l'expédition de Bonaparte en Égypte ou partir en Amérique austral, un passage par l'Espagne, en 1799, allait aider leur choix ; ils obtinrent du roi Carlos VI (1748-1819) l'autorisation de séjourner dans les colonies espagnoles d'Amérique alors que la couronne portugaise n'autorisait pas les voyageurs étrangers à pénétrer le territoire de sa colonie.

Ce voyage prit fin en 1804 et de retour en Europe, Humboldt publia une trentaine de volumes d'exception, touchant plusieurs domaines du savoir, de la géographie à l'astronomie en passant par la botanique, l'histoire, la politique et la zoologie. Dans son *Examen critique de l'histoire et de la géographie du Nouveau Monde*, l'explorateur livrait ses conclusions au sujet des Amazones américaines :

---

<sup>72</sup> Charles-Marie de La Condamine, *Relation abrégée d'un voyage fait à l'intérieur de l'Amérique méridionale*, Nouvelle édition, Maestricht, J. -E. Dufour & P. Roux, 1778. Préface de l'auteur.

<sup>73</sup> La Condamine souligne que le lieu de retraite des Amazones divergeait selon les récits : vers l'Orient pour les uns, vers le Nord ou l'Occident pour les autres. En tout cas, dans un lieu éloigné de la présence européenne. *Ibidem*, p. 99.

La fiction des Amazones a parcouru toutes les zones ; elle appartient au cercle uniforme et étroit de rêveries et d'idées, dans lequel l'imagination poétique ou religieuse de toutes les races d'hommes et de toutes les époques se meut presque instinctivement. À peine Christophe Colomb eut-il découvert les Petites Antilles à la fin de son premier voyage, qu'il se crut déjà dans le voisinage d'une île (Matinino) habitée par des femmes seules, « dont il aurait voulu enlever quelques-unes pour présenter à la reine Isabelle ».<sup>74</sup>

Ferdinand Denis (1789-1890), homme de lettres, premier « brésilianiste » français, partageait cet avis. Ainsi s'exprimait-il sur ce sujet : « [le XIX<sup>e</sup> siècle], qui s'en va défaisant toutes les traditions, a vaincu les Amazones par de subtils raisonnements »<sup>75</sup>. Cependant, ajoutait-il, « l'Amérique si jeune, si rêveuse encore, ne veut pas, elle, abandonner ses belles traditions, ses héroïques souvenirs, tout ce culte du vieux temps de chevalerie qui a bercé son enfance. »<sup>76/77</sup>. Cette citation se rapporte sans aucun doute à son « projet » pour une littérature nationale brésilienne, inspirée du Romantisme européen mais imprégnée d'une indispensable « couleur locale ». Nous aurons l'occasion dans la troisième partie de ce travail d'approfondir cette question.

Privé de l'aval des scientifiques et des hommes de lettres, le mythe ethno-religieux européen des Amazones n'allait pas survivre au XIX<sup>e</sup> siècle. En revanche, pour ce qui est de la tradition indienne, le mythe était toujours vivant au début du XX<sup>e</sup> siècle. Rappelons à ce sujet les propos d'un Indien Taulipáng

---

<sup>74</sup> Alexander de Humboldt, *Examen critique de l'histoire et de la géographie du Nouveau Monde*, tome 1, Paris, A. Pihan de la Forest, 1836, p. 336.

<sup>75</sup> Ferdinand Denis, *Le monde enchanté : cosmographie et histoire naturelle fantastique du moyen âge*, Paris, A. Fournier, 1843, p. 146.

<sup>76</sup> *Ibidem*, p. 147.

<sup>77</sup> Certains savants brésiliens qui se penchèrent sur la question de l'existence ou non des Amazones avançaient une hypothèse qui se rapprochait de celle de La Condamine. En 1840, l'Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro (I.H.G.B) a désigné une commission destinée à faire un compte rendu de l'œuvre *Examen critique...* d'Humboldt. Concernant les Amazones, ils arrivèrent à la conclusion suivante : « A comissão não defende a existência de nações de Amazonas no mundo velho, ou novo; mas ela crê que no Brasil, na época da descoberta, existiam mulheres Amazonas, não como nações, mas sim como indivíduos ». Pour arriver à cette conclusion, ils s'appuyaient sur la relation de voyage de Pero de Magalhães Gandavo, *História da Província de Santa Cruz*. Cf. : José Silvestre Rebello et Lino Antônio Rabello, « Juízo sobre a obra intitulada *Examen critique de l'histoire de la géographie du nouveau continent* par Alexandre Humboldt », dans *Revista do Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro*, tome 2 (1840), 3<sup>ème</sup> éd., 1916, p. 107.

rapportés par l'ethnologue Theodor Koch-Grünberg (1872-1924) au début du siècle dernier :

Ulidján, as mulheres sem homens em tempos passados eram gente. Agora estão transformadas em Mauari (demônios da montanha). [...]

Quando um homem chega na sua maloca e pede licença para ali dormir, elas permitem que o mesmo durma com elas. Nas suas redes se acham pendurados Kewéi, chocalhos de casca de frutos. Quando uma delas tem relação com o homem, o chocalho anuncia para que as outras fiquem cientes.

Depois deixam os homens voltar para a casa. Se nasce um varão filho, elas o matam e enterram. Não são casadas. São muito bonitas e têm cabelos compridos. Fazem todos os trabalhos como um homem, abrem roças, caçam e pescam.<sup>78</sup>

Le mythe demeurait encore dans la figure de *Jurupari*, entité masculine censée mettre de l'ordre dans un monde commandé par les femmes, comme dans la version recueillie dans les années 1950 par le folkloriste Câmara Cascudo (1898-1986)<sup>79</sup> :

Quando ele [Jurupari] apareceu, eram as mulheres que mandavam e os homens obedeciam, o que era contrário às leis do sol. Ele tirou o poder das mãos das mulheres e o restituui aos homens e, para que estes aprendessem a ser independentes daquelas, instituiu umas festas, em que somente os homens podem tomar parte, e alguns segredos que somente podem ser conhecidos por estes. [...] Os usos, leis e preceitos ensinados por Jurupari e conservados pela tradição ainda hoje são professados e escrupulosamente observados por numerosos indígenas da bacia do Amazonas, e embora tudo leve a pensar que Jurupari é mito tupi-guarani, todavia, tenho visto praticadas suas leis por tribos das mais diversas proveniências, e em todo caso largamente influíram e, pode-se afirmar, influem ainda em muitos lugares do nosso interior<sup>80</sup>.

Plus récemment, au tournant du XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècle, l'anthropologue Betty Mindlin (1942-...) fait également état de l'existence de plusieurs récits indiens

---

<sup>78</sup> Theodor Koch-Grünberg, « Mitos e lendas dos Indios Taulipáng e Arekuna (éd. orig. Mythen und legender der Taulipang und Arekuna indianer, 1924) », dans *Revista do museu Paulista*, vol. 7 nouvelle série, trad. Henrique Roenick, 1953, pp. 127-128.

<sup>79</sup> Câmara Cascudo fut un éminent spécialiste de l'ethnographie et du folklore brésilien. Parmi ses nombreuses publications, plus d'une centaine, figurent des ouvrages incontournables : *Lendas Brasileiras* (1945) *Contos Tradicionais do Brasil* (1946), *Geografia dos mitos brasileiros* (1947), *Literatura oral no Brasil* (1952), *Dicionário do folclore brasileiro* (1954), *Jangada : uma pesquisa etnográfica* (1957), et *Folclore no Brasil* (1967).

<sup>80</sup> Câmara Cascudo, *Dicionário do folclore brasileiro*, Rio de Janeiro, Instituto Nacional do Livro, 1954, pp. 343-344.

confirmant l'existence des femmes guerrières d'Amazonie<sup>81</sup>. Ce qui démontre que la transmission orale a fortement contribué à la pérennisation du mythe ethno-religieux chez les Indiens.

Ainsi, si nous considérons dans le sens de François Lissarrague et de Pauline Schmitt-Pantel, qui affirment qu'« il n'y a pas d'imaginaire en général ; [et que] toute représentation est historiquement située à un moment précis dans une culture donnée »<sup>82</sup>, l'analyse de la façon dont les représentations des Amazones se forgèrent – dans des espaces géographiques si éloignés, dans des cultures assez distinctes et dans la durée –, permet de rendre compte du rôle majeur des récits de voyage comme support ayant permis d'activer et de consolider les imaginaires.

En effet, le mythe des Amazones guerrières et tant d'autres représentations se répandirent sur l'œkoumène à travers les siècles dans le sillage des chroniqueurs-voyageurs. En ce sens, le dialogue établi pendant cinq siècles entre récits de voyage, géographie, histoire et littérature de fiction allait jouer un rôle clé dans la constitution de certaines images de l'Amazonie qui perdurent jusqu'à aujourd'hui. Il convient cependant de souligner que ce dialogue, s'il fut le socle de la construction de certains mythes fondateurs, il fut également à l'origine de leur remise en question.

Toujours est-il que la constitution de l'histoire de l'Amazonie – qu'elle soit brésilienne, colombienne, péruvienne, équatorienne, bolivienne, vénézuélienne, surinamaise ou encore guyanaise – doit beaucoup à la mise en scène du discours européen. Preuve en est que le mythe européen des Amazones fixa le nom du plus grand bassin hydrographique des Amériques, tout comme l'appellation d'une région à l'étendue immense, appellation qui s'imposa au delà de toute frontière politique.

---

<sup>81</sup> Betty Mindlin, *Fricassée de maris. Mythes érotiques amazoniens (Moqueca de maridos. Mitos eróticos)*, Paris, Métailié, 2005 [éd. orig. 1997]. Cet ouvrage fut coécrit par des auteurs indiens.

<sup>82</sup> François Lissarrague et Pauline Schmitt-Pantel, « Amazones, entre peur et rêve », dans *Réalité et représentations des Amazones*, Paris, L'Harmattan, 2008, p. 44.

## 2. À la recherche de « l'histoire de l'Amazonie »

Deux décennies après leur indépendance, les Brésiliens commencèrent l'écriture de leur histoire nationale. Cette initiative cherchait à remplir deux fonctions principales : « associer la nation au territoire de ses ancêtres fondateurs »<sup>83</sup> et « définir quels sont les groupes de la population qui font ou pas partie intégrante de la nation. »<sup>84</sup>. Au Brésil du XIX<sup>e</sup> siècle, ces deux fonctions menèrent à la nécessité d'étudier les tribus indiennes puisque qu'elles étaient perçues comme des « musées vivants ». Ces tribus constituaient ainsi le lien entre l'origine et le présent du pays. Dans ce contexte, de nombreuses expéditions parcoururent l'Amazonie à la recherche d'éléments permettant de mieux connaître ces habitants au présent mais également de mettre au jour leur passé. En même temps, la question concernant l'intégration des Indiens à la nation naissante revenait en force. Dans ce chapitre nous chercherons à comprendre dans quelle mesure l'écriture de l'histoire nationale brésilienne façonna l'histoire amazonienne et comment, au XIX<sup>e</sup> siècle, cette quête des origines put conditionner les regards que les Brésiliens allaient poser sur l'Amazonie.

### 2.1 L'Amazonie et l'imaginaire de la « Terre Promise » (XVII<sup>e</sup> - XIX<sup>e</sup> siècles)

C'est au cours du XIX<sup>e</sup> siècle que, sous la houlette de l'empereur lui-même, l'élite brésilienne allait entreprendre l'immense tâche de bâtir l'histoire de leur pays. Rappelons à ce propos l'emblématique concours organisé par l'*Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro*<sup>85</sup>, en 1840, qui a primé le mémoire intitulé « *Como se deve escrever a história* »<sup>86</sup> du Prussien Carl Friedrich Philipp von Martius (1794-1868). Dans son mémoire, publié en 1844, le Prussien faisait la défense d'un Brésil

<sup>83</sup> Anne-Marie Thiesse, « L'Histoire de France en musée : Patrimoine collectif et stratégies politiques », dans *Raisons politiques*, vol. 37 / 1, 2010, p. 105.

<sup>84</sup> *Ibidem*.

<sup>85</sup> Ce concours visait à primer le meilleur plan pour écrire l'histoire du Brésil.

<sup>86</sup> Carl Friedrich von Martius, « *Como se deve escrever a história do Brasil* », *RIHGB*, tome 6, 1844, p. 381-403.

métisse, mélange du Blanc, de l'Indien et du Noir, et martelait : « Só agora principia o Brasil a sentir-se como um Todo Unido. Ainda reinam muitos preconceitos entre as diversas Províncias: estes devem ser aniquilados [...] »<sup>87</sup>.

Pour ce qui est de l'Amazonie, ces deux critères semblaient fondamentaux pour que la région puisse trouver sa place au sein de l'unité brésilienne naissante du XIX<sup>e</sup> siècle. En effet, miser sur les spécificités des trois parties constituantes en présence donne à la partie indienne un rôle spécifique dans la constitution de l'identité nationale : c'est elle qui rendait possible la recherche dans la ligne du temps, d'une histoire primitive, des origines authentiquement « brésiliennes » et très anciennes. Car, si le Brésil avait réussi à établir sa filiation européenne, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, il ne reste pas moins que « La revendication de cette filiation s'accompagne de l'énoncé d'un postulat : le Peuple est un musée vivant des grands ancêtres, dépositaire des vestiges de leur culture originelle. »<sup>88</sup>

Le métissage, quant à lui, allait donner la possibilité d'« intégrer » les populations indigènes au Brésil par le biais d'une acculturation, même si, depuis toujours, elles étaient présentes en Amazonie. Ainsi l'union entre les hommes portugais et les femmes indiennes fut-elle autorisée puis encouragée par l'*Alvará régio* du 4 avril 1755 (annexe 4). Le métissage entre Blancs et Indiennes d'Amazonie est à l'origine des *caboclos*. Néanmoins, ce métissage fonctionnait exclusivement dans un sens : celui d'une transmutation de l'identité amérindienne, comme le soulignent les anthropologues Françoise et Pierre Grenand :

Le discours sur les Caboclos en tant que groupe humain apparaît au XIX<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire alors que ce terme est employé depuis plusieurs siècles. Le fait caboclo est alors strictement lié à la transmutation des Amérindiens par le métissage et l'acculturation, et donc à leur éventuelle place dans la formation d'une nation brésilienne qui se cherche. Il est en effet extrêmement frappant de constater, et ceci est au cœur de notre analyse, le déséquilibre idéologique constant qui mène à toujours considérer le

---

<sup>87</sup> *Ibidem*, p. 403.

<sup>88</sup> Anne-Marie Thiesse, « Des fictions créatrices : les identités nationales », dans *Romantisme*, vol. 30 / 110, 2000, p. 53.

Caboclo sous l'angle de la transformation de l'Américain, et jamais sous celui de la transformation de l'Européen, alors que, objectivement, il est reconnu comme étant le produit des deux.<sup>89</sup>

Quant à la question des préjugés, les provinces amazoniennes étaient encore perçues dans le reste du Brésil comme des lieux de non-civilisation, abritant des sociétés aux antipodes des sociétés européennes, notamment de la société française, dont le modèle civilisationnel du XIX<sup>e</sup> siècle servit de miroir au pays. Par conséquent, cela pouvait constituer un frein majeur à leur intégration dans l'État-nation. Il fallait donc mettre en perspective un imaginaire qui puisse contrer ces préjugés. Notre hypothèse est que l'imaginaire de la Terre promise fut utilisé à cette fin.

Cet imaginaire est aussi ancien que celui des Amazones. Par ailleurs, « L'imaginaire, s'il apparaît bien inscrit dans des structures stables, doté de racines qui plongent dans les profondeurs de l'*Antropos*, a cependant aussi une histoire »<sup>90</sup>, comme le rappelle Jean-Jacques Wunenburger. Pour appuyer cette affirmation, l'auteur propose une analyse de l'imagerie de la Terre promise lors de la conquête des Amériques, notamment de l'Ouest américain<sup>91</sup>. Il en ressort que « l'imaginaire collectif du Nouveau Monde, tel qu'il se constitue à partir du XV<sup>e</sup> siècle peut être considéré comme un laboratoire expérimental des multiples transformations, hybridations, et jeu de miroirs des images bibliques »<sup>92</sup>.

Dans l'histoire de l'imaginaire européen sur l'Amazonie, nous retrouvons toute l'imagerie de la Terre promise qui remonte au XVII<sup>e</sup> siècle. En effet, la présence portugaise dans la région était très liée à l'existence des ordres religieux, ce qui n'est pas sans rapport avec la naissance d'un imaginaire édénique. À l'origine, la

---

<sup>89</sup> Françoise Grenand et Pierre Grenand, « L'identité insaisissable : les caboclos amazoniens », dans *Études rurales*, 1990, p. 18.

<sup>90</sup> Jean-Jacques Wunenburger, *La vie des images*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 1995, p. 105.

<sup>91</sup> Le terme « imagerie » est désigné par Wunenburger comme « l'ensemble des images mentales ou matérielles qui se présentent avant tout, par leurs informations visuelles, comme des reproductions du réel et de l'idéal ». Voir : Jean-Jacques Wunenburger, *L'imagination, mode d'emploi ?*, *op. cit.*, p. 19.

<sup>92</sup> Jean-Jacques Wunenburger, *La vie des images*, *op. cit.*, p. 105.

perte d'un certain nombre de possessions en Asie, notamment des Moluques, passées sous le contrôle des Hollandais dès le XVII<sup>e</sup> siècle, conduisit les Portugais à vouloir mettre en valeur les ressources de ses colonies américaines. La production de sucre au Brésil, initiée au siècle précédent, suivie de la quête de l'or et des diamants mis au point par les *bandeirantes* ou *sertanistas* – des aventuriers qui ont pénétré l'intérieur des terres de la colonie portugaise à la recherche de ressources minérales et des Indiens pour les réduire en esclavage, avaient suscité l'intérêt de la Couronne portugaise.

Sur la côte Nord Est, à environ 500 kilomètres au Sud Est de l'embouchure de l'Amazone, la fondation du comptoir de São Luís par les Français, en 1612<sup>93</sup>, éveilla l'attention des Portugais sur le besoin de s'affirmer dans cette région. Côté français, on envisageait d'y développer une colonie qui, sous le nom de France équinoxiale, pourrait à terme menacer la prétention de la Couronne portugaise à contrôler le Nord de ses possessions et surtout, l'embouchure de l'Amazone. Peu de temps après, en 1615, le comptoir et le fort qui le protégeait furent conquis par une expédition envoyée par la couronne ibérique.

Afin de consolider leur présence et de protéger la côte contre les envahisseurs français et plus tard hollandais, les Portugais établirent un poste fortifié, le *Forte do Presépio*, en 1616. Autour de ce fort, s'installa la colonie *Feliz Lusitânia*, fondée par Francisco Caldeira Castelo Branco (1566-1619). Elle fut à l'origine de la Ville de Belém do Pará. Dans les premières années de son existence, l'action des pères franciscains dans sa fondation et dans sa défense témoigne de l'action des ordres réguliers en ce début de colonisation. Ils furent ensuite remplacés par

---

<sup>93</sup> À l'origine de cette entreprise se trouve l'expédition menée par Daniel de la Touche (1570-1631), capitaine de la marine française. Ce fut l'une des premières tentatives de créer dans cette région d'Amérique une France équinoxiale. Parmi les membres de son équipage, les capucins Claude d'Abbeville (?-1632) et Yvres d'Évreux (1577-1632/33) laissèrent d'importants récits qui permettent de retracer l'histoire de cette expédition, respectivement : *Histoire de la mission des pères capucins...* (1614) et *Svitte de l'histoire des choses plvs memorables aduenuës en Maragan* (1615).

les Carmélites et par les Jésuites<sup>94</sup>. Dans le sous-chapitre 2.2, nous analyserons plus en détail le rôle de ces missions dans l’occupation du territoire amazonien.

En 1621, l’État du Maranhão et du Grão Pará, ayant pour capitale São Luís, fut créé. Cette entité administrative comprenait toute la région Nord et une partie de la région Nord Ouest de la colonie portugaise et dépendait directement de Lisbonne. Dans ce contexte, les missionnaires avaient pour tâche non seulement de procéder à la conversion des Indiens mais également d’établir la cartographie des ressources naturelles d’une région aussi vaste que méconnue. Artur César Ferreira Reis (1906-1993)<sup>95</sup> met en avant les aspects économiques et religieux de la présence portugaise en Amazonie. Notamment dans l’objectif d’une exploitation plus rationnelle au profit du Portugal, comme le souhaitait le marquis de Pombal (1699-1782) :

Descoberta a Amazônia, a especiaria local, que se convencionou chamar de « droga do sertão », representada por um sem-número de espécies vegetais, entre as quais o cravo grosso e fino, o cacau, o urucu, a canela, a baunilha, pareceu aos novos senhores do mesmo valor da especiaria india, apropriada pela farmacopeia, para alimentação, para condimentação. A essa altura, o império no Oriente, disputado pelos concorrentes europeus, entrava em declínio. A Amazônia podia perfeitamente, parece, substituí-lo no fornecimento das utilidades que lhe haviam granjeado a fama. Daí a corrida à floresta, à coleta da droga e à descoberta e identificação comercial daquelas mil variedades vegetais. Identificação em que teve a sua participação vigorosa o nativo que a conhecia e sabia as utilidades imediatas, sucedidas, é evidente, pelos portugueses em outros empregos de acordo com seu paladar e suas necessidades industriais, comerciais e alimentares. As madeiras, da floresta rica, constituíam outro motivo de atividade econômica. Como os pescados, os animais selvagens, cujo couro servia a certos artefatos de uso diário. A produção primária, proporcionada pelo meio geográfico, constituía, assim, um ponto de atração. Valeu, nesses primeiros tempos do exercício econômico dos colonos, como a pimenta e as outras riquezas da Índia.

---

<sup>94</sup> Pedro Teixeira, *a Amazônia e o Tratado de Madrid*, éds. Sérgio Eduardo M. Lima et Maria do Carmo Strozzi Coutinho, Brasilia, Fundação Alexandre de Gusmão, 2016, p. 66.

<sup>95</sup> Artur César Ferreira Reis est à l’origine de nombreuses publications ayant un rapport avec l’Amazonie. Professeur, homme politique et historien, il a consacré ses recherches à l’étude et à la mise en valeur de la région.

A conquista na Amazônia, portanto, possuía, também, aquelas características que o Padre Silva Rêgo encontrou para a Índia – cristãos e pimenta, isto é, conquista espiritual e conquista econômica.<sup>96</sup>

Cette conquête économique mentionnée par Ferreira Reis débuta par le commerce d'épices et de cacao. En effet, les épices prisées pour leur valeur sur les marchés portugais et européen depuis le Moyen Âge, furent à l'origine même de l'apparition de la figure de « l'homme d'affaires »<sup>97</sup>. Quant au cacao, sa culture au Pará remonterait au moins au dernier quart du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>98</sup>. Le naturaliste français Paul Le Cointe (1870-1956) soutenait que ce fruit trouvait son origine entre le Bassin amazonien et celui de l'Orénoque<sup>99</sup>.

Le commerce d'épices et de cacao fut donc la raison du développement du port de Belém du Pará. Mais c'est à peine un siècle plus tard, lorsque que les puissances européennes et les Etats Unis d'Amérique du Nord prirent conscience de tous les avantages de l'utilisation industrielle de *l'Hevea brasiliensis* qu'ils allaient l'associer à jamais à l'imaginaire archétypal de la Terre promise. Ceci, évidemment, dans le cadre d'une Révolution industrielle en marche et du développement postérieur de l'industrie automobile.

Les récits de voyage participèrent à l'essor des représentations édéniques. L'expédition entre Quito et l'embouchure de l'Amazone, à laquelle prit part Charles de la Condamine, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, attira l'attention sur une matière que les Indiens et les Portugais installés en Amazonie connaissaient et utilisaient déjà, mais qui demeurait presque inconnue

---

<sup>96</sup> Artur César Ferreira Reis, *A Amazônia que os portugueses revelaram*, Rio de Janeiro, Ministério da Educação e Cultura, 1956, p. 46.

<sup>97</sup> Jean Favier, *De l'or et des épices : naissance de l'homme d'affaires au Moyen Âge*, Paris, Fayard, 1987.

<sup>98</sup> Rafael Chamboleyron, « O plantio de cacau na Amazônia colonial (séculos XVII e XVIII) » [en ligne], XXXII Encontro da Associação Portuguesa de História Económica e Social, 2012. URL : [http://aphes32.cehc.iscte-iul.pt/docs/s8\\_4\\_pap.pdf](http://aphes32.cehc.iscte-iul.pt/docs/s8_4_pap.pdf)

<sup>99</sup> À ce propos, Paul Le Cointe a écrit : « O cacaueiro encontra-se em estado selvagem nas florestas da América tropical, desde o Brasil até o México, mas principalmente na Bacia do Orenoco e do Amazonas, de onde parece ser originário. [...] No Pará, começou-se a cultivar o cacaueiro desde 1678 ». D'après le naturaliste, en 1749, les rives de l'Amazone comptaient plus de 700.000 cacaotiers et ce chiffre a augmenté jusqu'à ce que l'esclavage soit interdit au Brésil. Paul Le Cointe, *A cultura do cacau na Amazônia*, 2<sup>e</sup> éd., Rio de Janeiro, Ministério da Agricultura, 1934, p. 1.

en Europe : le caoutchouc<sup>100</sup>. Lors de la conférence proférée par La Condamine à l'Académie de Sciences de Paris en 1745, le scientifique avait exposé les résultats de ses recherches et avait décrit en détail la « nouvelle matière » :

[La résine appelée cahuchu] quand elle est fraîche, on lui donne avec des moules la forme qu'on veut ; elle est impénétrable à la pluie ; mais ce qui la rend remarquable, c'est sa grande élasticité. On en fait des bouteilles qui ne sont pas fragiles, des bottes, des boules creuses qui s'aplatissent quand on les presse, et qui dès qu'elles ne sont plus gênées reprennent de leur figure.<sup>101</sup>

Ainsi, à partir de 1823 les premiers vêtements imperméables faits (ou recouverts) en caoutchouc furent produits en Europe, suite à la découverte du procédé d'imperméabilisation mis au point par Charles Macintosh (1766-1843) multipliant les possibilités de son utilisation. Cependant, ce ne fut que grâce au processus de vulcanisation, mis au point à partir de 1839 par Charles Goodyear (1800-1860)<sup>102</sup>

---

<sup>100</sup> Amando Mendes souligne que les Espagnols avaient déjà observé cette matière au Mexique aux alentours de 1500. En effet, selon lui, ils remarquèrent l'utilisation d'une résine, l'« ulaquahuil », dans la confection d'une boule noire qui servait aux Aborigènes à pratiquer un certain jeu. De même qu'ils auraient appris de ces derniers à imperméabiliser certains vêtements et objets. Des échantillons de la résine furent envoyés en métropole mais la matière fut alors jugée d'aucune utilité. Voir Amando Mendes, *A borracha no Brasil*, São Paulo, Editora Difusão S/A, 1943, p. 5-6.

<sup>101</sup> Charles de la Condamine, *Relation abrégée d'un voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique Méridionale*, Paris, Veuve Pissot, 1745, p. 76.

<sup>102</sup> Processus qui consiste à incorporer du soufre au caoutchouc et de le soumettre à une haute température pour améliorer sa résistance et son élasticité. Les enjeux autour de cette découverte furent nombreux à tel point qu'aux États-Unis et en Europe plusieurs industriels et scientifiques revendiquèrent la paternité de la mise au point de ce procédé, y compris devant les tribunaux. À titre d'exemple, dans un ouvrage publié en 1867, le médecin Thomas Wiltberger Ewans (1823-1897) soutenait qu'il était à l'origine de la découverte : « En 1851, écrit-il, j'ai appris que M. Charles Goodyear ainé avait pris un brevet aux États Unis pour la découverte d'une substance nouvelle dont la description me sembla convenir parfaitement au caoutchouc durci que j'avais moi-même inventé. Vers la fin de cette même année ou au commencement de 1852, M. Morey demande en France un brevet pour le caoutchouc durci. M. Charles Goodyear n'ayant pas eu la précaution de s'assurer sur le sol français la propriété de son invention, la requête de M. Morey fut favorablement accueillie. D'ailleurs, cet industriel qui avait déjà reçu pleine communication par moi des expériences entreprises et des succès obtenus, eut la franchise de reconnaître qu'il croyait ma découverte antérieure à la date du brevet prix aux États Unis par M. Goodyear. ». Cf. : Thomas W. Ewans, *De la découverte du caoutchouc vulcanisé et de la priorité de son application à la chirurgie civile et militaire et aux opérations dentaires*, Paris, Imprimerie Simon Raçon et Compagnie, 1867, p. 16.

À ce propos, voir aussi l'article concernant le caoutchouc paru dans l'extrait du *Globe industriel et artistique*, qui donna à Charles Goodyear tout le mérite de cette découverte. Voir : *Les arts chimiques à l'Exposition Universelle de 1855 (Extrait du globe industriel et artistique)*, Paris, Napoléon Chaix et cie, 1856, p. 401-434.

que l'application du caoutchouc à l'échelle industrielle devint possible. Cet exploit de Goodyear lui valut l'obtention de la médaille de la Légion d'honneur, décernée par Napoléon III, lors de l'Exposition Universelle de 1855, dans laquelle plusieurs objets en caoutchouc étaient exposés (figure 6).

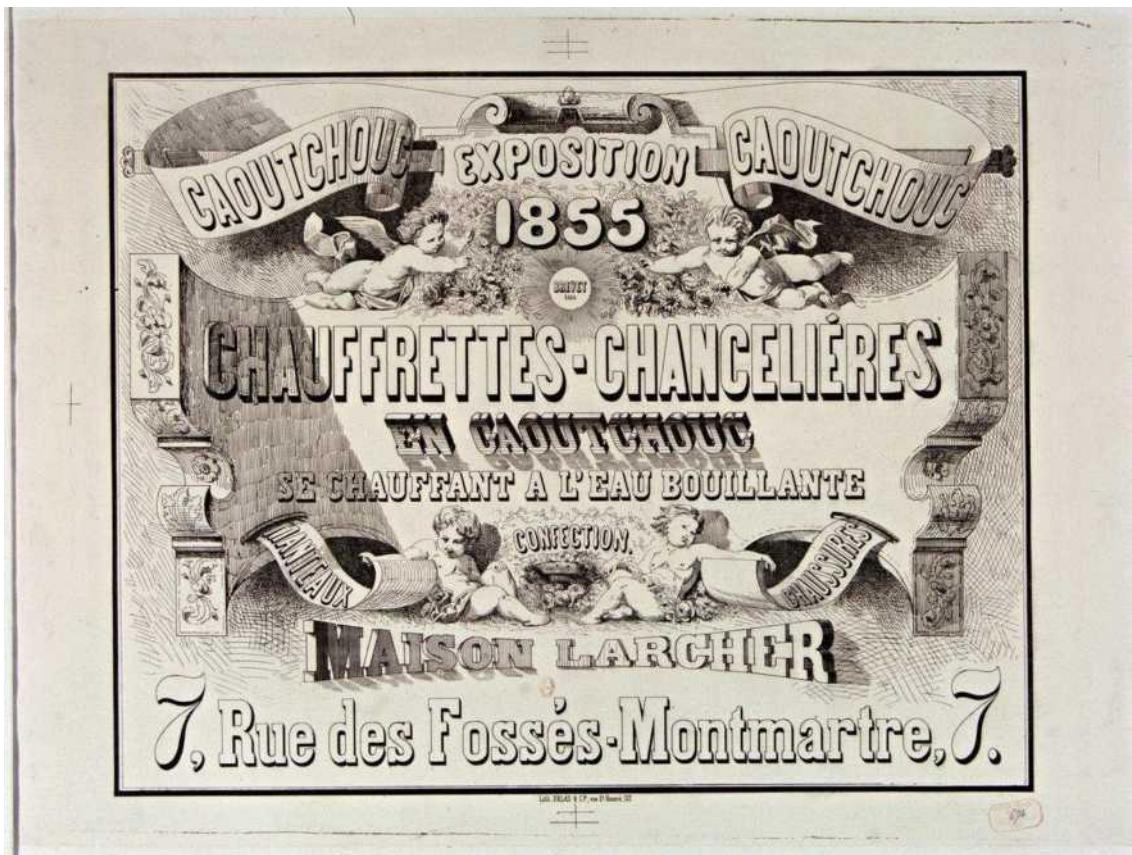


Figure 6 : Affiche « Caoutchouc exposition 1855 », 1855. Source : Gallica.fr

Dans la période comprise entre la « découverte » du caoutchouc par les scientifiques et son exploitation industrielle, deux événements majeurs allaient contribuer à l'intégration du Brésil dans une économie de plus en plus mondialisée, suivant les règles de la division internationale du travail qui caractérisait la Révolution industrielle européenne du XIX<sup>e</sup> siècle : le Décret d'ouverture des ports brésiliens aux nations amies du 28 janvier 1808 et le Décret d'ouverture du fleuve Amazone à la navigation étrangère du 7 décembre 1866, allaient faciliter les échanges au profit principalement de la Grande Bretagne, alors puissance dominante.

Le premier décret intervint dès l'arrivée de la famille royale portugaise au Brésil<sup>103</sup> et avant la déclaration d'Indépendance en 1822. Il contribua à l'établissement d'un commerce direct entre cette colonie portugaise et d'autres nations, notamment la Grande Bretagne car jusqu'alors aucun échange commercial officiel avec le Brésil n'était possible sans la médiation du Portugal. Le second décret se produisit suite à l'intervention des pays voisins, notamment du Pérou et de la Bolivie, mais principalement de l'Angleterre et des Etats-Unis, dont les intérêts commerciaux dans le bassin amazonien se faisaient de plus en plus pressants. Ces derniers jouèrent un rôle important dans l'application du décret :

Houve na década de 1850, verdadeira campanha internacional pela abertura do rio Amazonas à navegação internacional. Movimento nesse sentido foi iniciado por cidadãos norte-americanos coincidindo com a expansão da presença dos Estados Unidos na América Central, antecedida pela anexação do território mexicano. Esteve à frente da campanha o tenente reformado da Marinha norte-americana, Mathew Fontaine Maury, que procurou, já no final dos anos 40, interessar seus conterrâneos sulistas com a possibilidade da transferência de escravos para o plantio de algodão na Amazônia e, simultaneamente, obter do governo brasileiro permissão para supostas explorações científicas dessa região. As pretensões de Maury ganharam intensidade por volta de 1852, quando o governo norte-americano passou a respaldá-las.<sup>104</sup>

Il est évident que l'essor de l'industrie automobile, à partir du début du XX<sup>e</sup> siècle, constitua un élément déterminant pour le développement du commerce du caoutchouc en Amazonie. L'exploitation de cette matière donna ainsi naissance à un cycle de prospérité économique jamais vu dans la région, car l'arbre du caoutchouc amazonien n'existeait nulle part ailleurs. La région en détenait ainsi le

---

<sup>103</sup> La Cour portugaise arriva au Brésil en janvier 1808 dans le contexte de l'invasion du Portugal par les troupes de Napoléon, suite au blocus continental décrété à Berlin par celui-ci en 1806. « À cette date, nous rappelle Armelle Enders, toute nation neutre surprise à commercer avec la Grande-Bretagne est considérée comme ennemie de la France et susceptible d'être envahie par les troupes françaises. En novembre 1807, l'armée commandée par le maréchal Junot est aux portes de Lisbonne ». Armelle Enders, *Nouvelle histoire du Brésil*, op. cit., p. 98.

<sup>104</sup> Francisco Fernando Monteoliva Doratioto, « O Império do Brasil e as grandes potências », dans *Relações Internacionais : visões do Brasil e da América Latina*, éd. Estevão Chaves de Rezende Martins, Brasília, Fundação Alexandre de Gusmão, 2003, (« Relações internacionais »), p. 142-143.

monopole mondial<sup>105</sup>. Cette matière devint très prisé dans les milieux industriels, puisqu'elle commença à être utilisé dans une série de produits qui allaient du textile et de l'habillement (annexe 5) jusqu'aux pièces d'amortissement de machines, pneus de vélos et de voitures (figure 7).

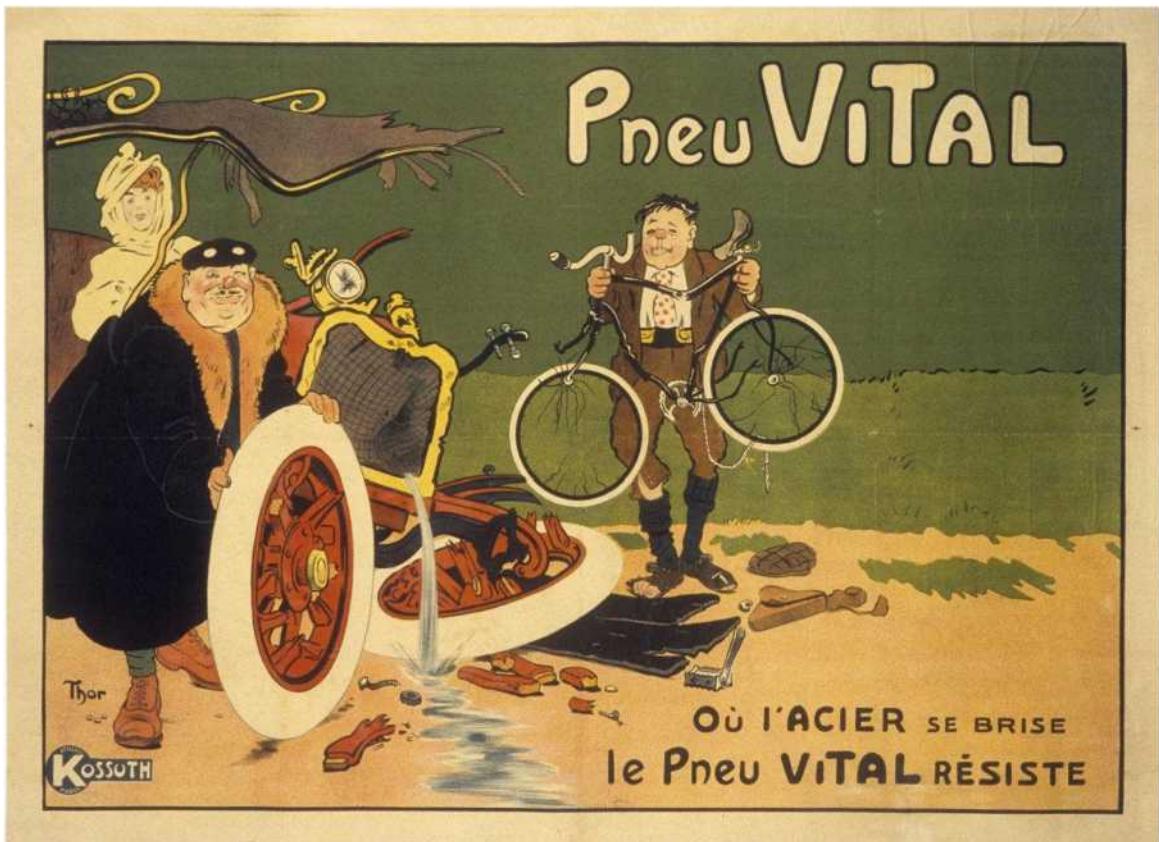


Figure 7 : Affiche « Pneu Vital ». s.l.s.n, 1910, Paris. Source : Ville de Paris / Bibliothèque Forney

En quelques décennies, la région amazonienne devint un pôle économique majeur, dépassant parfois la région *Sudeste*, centre névralgique de l'économie brésilienne grâce au café. Cela allait contribuer à fixer l'imaginaire de la Terre promise amazonienne à la place de celui d'un lieu de non-civilisation. En effet, le boom économique occasionné par le caoutchouc a redoré l'image de la région : d'un lieu oublié et éloigné des centres de pouvoir, elle devint un centre de commerce très

<sup>105</sup> D'autres spécimens de la famille de l'*Hevea* (*Hevea benthamia*, *Hevea guianensis*), peuvent produire la résine de caoutchouc, mais celle qui provient de *l'Hevea brasiliensi*, dont l'Amazonie était la seule région au monde à posséder, est considérée de qualité supérieure.

prometteur. Les villes de Manaus et de Belém, profitant de cet essor, connurent un développement urbain, démographique et social sans précédent.

Des constructions exubérantes, telles le Théâtre de la Paix à Belém ou le Théâtre Amazonas à Manaus, virent le jour – tous deux construits avec des matériaux importés d'Europe et à l'image de l'architecture européenne. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, ces villes disposaient de réseaux électriques et de lignes téléphoniques. La construction à Manaus de la première ligne de tramway à traction électrique du Brésil, compte parmi les changements instaurés dans ces villes qui, grâce à cette modernisation, purent enfin prétendre accéder au rang de « lieu civilisé ».

L'imaginaire de la Terre promise renforcé par la modernisation des principales villes amazoniennes attira dans la région des milliers de migrants originaires du *Nordeste* du Brésil, rescapés de la grande sécheresse de la fin des années 1870 ; des *caboclos* de l'intérieur de la forêt, sortis des plantations de cacao ; ou encore une main-d'œuvre étrangère venue d'Europe, principalement de Galice mais également de tout le pourtour méditerranéen. Cette arrivée massive des migrants permit par ailleurs de pallier le problème démographique de la région, qui demeurait, et demeure encore de nos jours, l'une des moins peuplées du Brésil<sup>106</sup>.

Le gouvernement de la Province et, par la suite, de l'État du Pará<sup>107</sup> allait mettre en place une politique différenciée par rapport aux migrants. L'immigration étrangère, notamment européenne, était encadrée par le biais de mesures administratives institutionnelles visant à légaliser le séjour de ces travailleurs étrangers. La création de l'Association *paraense* d'immigration en témoigne. Dès la séance d'ouverture, le 17 novembre 1885, sous la houlette de Tristão de Alencar

---

<sup>106</sup> D'après le géographe Hervé Théry « La population brésilienne est très inégalement distribuée sur le territoire, il persiste une nette opposition entre régions littorales très peuplées et régions intérieures faiblement occupées qui reflète aujourd'hui encore [en 2010] les effets du processus de colonisation et de peuplement du territoire à partir de la côte ». Voir Hervé Théry, « Les populations du Brésil, disparités et dynamiques », *Espace populations sociétés*, janvier 2015.

<sup>107</sup> Après la Proclamation de la république, en 1889, les Provinces brésiliennes devinrent des États, unis en fédération. La province du Pará devint ainsi l'État du Pará.

Araripe (1821-1908), alors président de la Province, étaient posées les bases de cette politique d'accueil :

- 1° Criação de uma sociedade de imigração na capital do Pará;
- 2° Tornar conhecido na Europa tudo quanto possa despertar e animar a imigração para o Pará;
- 3° Agente na Europa;
- 4° Favores que na Europa se deve proporcionar ao imigrante;
- 5° Recepção de imigrantes ;
- 6° Natureza dos favores na província e tempo de duração dos mesmos ;
- 7° Distribuição de terras, seu pagamento, e concessão de título definitivo <sup>108</sup>

Par la suite, un cadre légal allait être fixé. La loi 223, du 30 juin 1894, mise en place par le premier président de l'État du Pará, Lauro Sodré (1858-1944)<sup>109</sup>, autorisait et déterminait le type d'immigration souhaitée, que le premier article définissait comme : « válidos, de boa conduta, dispostos ao trabalho e que quisessem [dans l'État du Pará] se dedicar à agricultura ou à indústria. »<sup>110</sup>.

De l'autre côté, le flux migratoire interne était livré à lui-même. Les *nordestinos* et les *caboclos*, connus sous l'appellation générique de *seringueiros*, partis s'installer dans les zones d'extraction du caoutchouc, les *seringais*, furent les victimes d'un système complexe de commerce qui les asservissait. « O seringueiro [disait Euclides da Cunha] realiza uma tremenda anomalia : é o homem que trabalha para escravizar-se. »<sup>111</sup>.

Cette anomalie dénoncée par Euclides da Cunha répondait au nom d'*aviamento*. Afin de pouvoir exercer son activité, le *seringueiro* recevait une avance en nature fournie par un *aviador* – commerçant installé dans les zones d'extraction du caoutchouc –, qui fournissait des vivres ainsi que tout le matériel nécessaire pour que les *seringueiros* puissent entreprendre leur activité extractive. Cela avait pour

---

<sup>108</sup> « Acta da fundação da Sociedade paraense de imigração », *Diário do Gram-Pará*, Belém, 19 novembre 1885.

<sup>109</sup> Élu le 24 juin 1891, son mandat prit fin le 1<sup>er</sup> février 1897.

<sup>110</sup> Marcos Carvalho, « O Pará e as bases de sua legislação imigratória nos finais do séc. XIX », dans *Um passaporte para a terra prometida*, éd. Fernando de Sousa, 2011, p. 139.

<sup>111</sup> Euclides da Cunha, *À margem da história*, 3<sup>ème</sup> éd., Porto, Lelo & Irmão, 1922, p. 22.

conséquence un endettement qui allait en s'agrandissant de façon exponentielle. Les travailleurs pouvaient très rarement se libérer de leur dette.

De plus, le travail de récolte de la résine se faisait dans des conditions très pénibles : en pleine forêt, sous l'intense chaleur tropicale, sous les dangers des fièvres paludéennes et de la fièvre jaune, menacés par des Indiens dont ils envahissaient le territoire. Dans un isolement presque total, ils étaient soumis au joug des hommes de main armés des *seringalistas*, chargés de faire respecter les exigences de rendement et de remboursement des dettes. Toute agriculture de subsistance était découragée afin de maintenir les seringueiros dans un état de dépendance maximum<sup>112</sup>.

Le début de la fin de cette économie gommifère commença en 1876 quand l'Anglais Henry Wickham (1846-1928) rapporta en Angleterre 70.000 graines d'*Hevea brasiliensis* à la demande de la couronne britannique. Moins de 4% de ces graines purent être acclimatées dans le Jardin botanique de Kew Gardens, avant d'être expédiées vers les colonies britanniques d'Asie.

Une trentaine d'années plus tard, elles allaient donner naissance à des plantations d'*Hevea brasiliensis* qui, par leur localisation et leur coût de production, dépassèrent largement les volumes de caoutchouc exportés par le Brésil. Cela provoqua l'effondrement des cours et le déclin du commerce gommifère en Amazonie. Dès 1914, la région fut plongée dans une longue période de décadence. C'est le terme français « débâcle » que l'historiographie brésilienne choisit pour décrire ce processus. Si cet âge d'or de l'Amazonie servit à donner un certain air de modernité à quelques villes et dans ces villes à des associations ou sociétés amazoniennes, les rapprochant des civilisations européennes, cette modernité n'était qu'apparente car elle fit surtout ressortir ce que Ferreira Reis a nommé « a

---

<sup>112</sup> Le chapitre « Seringueiros e comerciantes » de l'œuvre de Barbara Weinstein nous aide à comprendre ce système complexe de commerce mis au point en Amazonie. Voir Barbara Weinstein, *A borracha na Amazônia: expansão e decadência 1850-1920*, São Paulo, Hucitec, 1993.

estratificação da sociedade amazônica nos estilos de vida que datavam dos inícios da conquista e ela não tivera coragem e disposição para abandonar. »<sup>113</sup>

Après la perte de son hégémonie dans la production et le commerce du caoutchouc, la région fut rapidement abandonnée à son sort par le gouvernement central. De l'imaginaire de la Terre promise, elle devint un « paradis perdu » ou selon l'expression d'Euclides da Cunha, « a última página, ainda a escrever-se, do Gênese »<sup>114</sup>. C'est ainsi que le caoutchouc fut tout à la fois responsable des pages les plus glorieuses comme des plus sombres de l'histoire amazonienne moderne. Il est néanmoins certain que ce produit fit entrer l'Amazonie dans le monde dit civilisé, et a permis son intégration dans la nation brésilienne émergente.

La mise en perspective des représentations de l'Amazonie qui contribuèrent à fixer les images de la région au cours des siècles nous a permis d'apporter des éléments de compréhension de certains faits qui au fil de l'histoire figèrent les imaginaires. Il s'agit maintenant de chercher à comprendre dans quelle mesure les expéditions naturalistes et ethnographiques contribuèrent à la création d'une identité amazonienne.

## 2.2 Les expéditions naturalistes et ethnographiques en Amazonie

Nombreux furent les enjeux autour de l'exploitation de l'Amazonie depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, nous l'avons vu. Il convient de rappeler que les autorités coloniales, puis celles de l'empire brésilien avaient interdit ou fortement limité l'entrée d'expéditions scientifiques étrangères jusqu'à la fin des années 1820. La prise de conscience par le gouvernement impérial de la nécessité d'une connaissance approfondie de la région était un préalable à tout développement de l'exploitation, du peuplement, de l'essor économique et, surtout, de l'intégration de la région au reste du Brésil.

---

<sup>113</sup> Artur César Ferreira Reis, *A Amazônia que os portugueses revelaram* op. cit., p. 84.

<sup>114</sup> Euclides da Cunha, *Amazônia, um paraíso perdido*, éd. Artur César Ferreira Reis, Manaus, Editora Valer : Governo do Estado do Amazonas : EDUA, 2003, p. 354.

En effet, les expéditions scientifiques en Amazonie rassemblèrent des vestiges et des traces laissés par les peuples primitifs, ce qui permit par la suite, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, de retracer les fondements d'une histoire amazonienne originelle. Cela allait, à son tour, contribuer à l'établissement d'une histoire brésilienne ancestrale. La démarche ethnographique étant privilégiée pour accéder à une « archéologie du national »<sup>115</sup>, notre analyse portera sur les principales expéditions qui eurent pour objet de recenser la nature amazonienne et ceux qui y habitaient.

Au départ, les plantes américaines se trouvaient, depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, au cœur de la démarche d'appropriation du savoir par les Européens, comme le rappelle l'historien Samir Boumediene<sup>116</sup>. Dans la période postérieure à la prise de conscience des autorités brésiliennes de la nécessité de mieux connaître cette partie de son territoire, les expéditions, dirigées la plupart du temps par des étrangers, notamment des Européens, allaient se multiplier.

Côté portugais, aucune grande expédition envoyée depuis la métropole portugaise ou depuis sa colonie sud-américaine n'avait été organisée depuis celle conduite par le naturaliste Alexandre Rodrigues Ferreira (1756-1815). Né dans la capitainerie de Bahia, qu'il quitta en 1770 pour Lisbonne avant de rejoindre Coimbra afin de recevoir une éducation sacerdotale. Dans cette vieille université, il allait également suivre une formation à la Faculté de philosophie naturelle.

Ainsi, en 1783, il était à la tête d'une très importante expédition financée par la Couronne. Cette ambitieuse aventure le mena au cœur du bassin de l'Amazone. Il avait la charge de diriger une expédition scientifique dont la finalité était de dresser un inventaire des ressources naturelles et humaines de la région<sup>117</sup>. Son périple d'une dizaine d'années fut ainsi résumé :

---

<sup>115</sup> Terme emprunté à Anne-Marie Thiesse, *Des fiction créatrices...*, *op. cit.*, p. 53.

<sup>116</sup> Samir Boumediene, *La colonisation du savoir : une histoire des plantes médicinales du Nouveau Monde (1492-1750)*, Vaulx-en-Velin, Les Éditions des mondes à faire, 2016, 477 p.

<sup>117</sup> Pour mieux connaître sa vie et son œuvre, voir Emilio A. Goeldi, *Ensaio sobre o Dr. Alexandre R. Ferreira*, Pará, Alfredo Silva & C.<sup>a</sup> Editores, 1894.

Il séjourna à Belém, puis s'installa à Mariuá pour rayonner à partir de cette bourgade vers le cours supérieur du Negro et le Rio Branco. Redescendant vers l'Amazone, il s'engouffra dans le Madeira. Il passa de longs mois autour de Cuiabá avant de regagner Belém, puis Lisbonne en 1792, avec un pactole d'herbiers, de spécimens, d'aquarelles et de monographies.<sup>118</sup>

L'expédition d'Alexandre Ferreira réunit des pièces d'une importance majeure, aussi bien par leur originalité que par leur quantité<sup>119</sup>. Ce matériel, il le fit parvenir au Real Museu de História Natural da Ajuda, rien que dix-neuf grosses malles contenant des produits naturels et des objets d'une grande valeur botanique et ethnographique furent entreposées dans les réserves de ce musée. Cependant, dans les décennies qui suivirent, les aléas de l'histoire, dont l'invasion napoléonienne eurent pour conséquence l'éparpillement de cette collection dans plusieurs musées européens. Encore aujourd'hui il est impossible de connaître avec exactitude son intégralité. Néanmoins, une liste dressée lors du transfert d'une partie de la collection du Museu da Ajuda vers l'Université de Coimbra en 1801 laisse envisager son envergure : plus de 400 objets furent répertoriés<sup>120</sup>.

Une partie très importante de ces objets allait atterrir au Muséum d'Histoire naturelle de Paris. En effet, durant l'occupation du Portugal par les troupes napoléoniennes (1807-1811), cette usurpation fut minutieusement orchestrée par le naturaliste français Geoffroy Saint-Hilaire (1772-1844), qui en plus de choisir les objets qui devaient quitter le Portugal, s'octroya la paternité de certains travaux de Ferreira, s'appropriant ses descriptions et allant jusqu'à nommer le dauphin d'Amazonie, décrit par Ferreira, *Inia geoffrensis*<sup>121</sup>.

Le fait est que l'expédition d'Alexandre Ferreira, même si elle demeura longtemps oubliée au Portugal, avait réuni une importante collection de spécimens

---

<sup>118</sup> Jean Soublin, *Histoire de l'Amazonie*, Paris, Payot, 2000, (« Voyageurs Payot »), p. 153.

<sup>119</sup> Alexandre Ferreira fut élève du naturaliste italien Domenico Vandelli (1735-1816) à Coimbra. Vandelli était un partisan des théories de Linné et accordait une grande importance à la reconnaissance de la faune et de la flore des régions éloignées du globe. Depuis le Portugal, il dirigea plusieurs expéditions philosophiques à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, parmi lesquelles les expéditions d'Alexandre Ferreira.

<sup>120</sup> *História da ciência luso-brasileira : Coimbra entre Portugal e o Brasil*, éds. C. Fiolhais et Carlota Simões, Coimbra, Imprensa da Universidade de Coimbra, 2013, 301 p., (« Documentos »), p. 159-160.

<sup>121</sup> Jean Soublin, *Histoire de l'Amazonie*, *op. cit.*, p. 154.

amazoniens. Cela contribua à la construction symbolique de l'image de la forêt amazonienne comme l'herbier du monde et éveilla l'intérêt d'autres naturalistes, et cela ouvrit la voie à un nouveau cycle d'expéditions en Amazonie.

Peu de temps après l'expédition de Ferreira, ce fut à Alexander von Humboldt de rassembler une collection tout aussi considérable d'objets d'histoire naturelle issus du bassin de l'Orénoque, car n'avait pas été autorisé à pénétrer le territoire de l'Amazonie portugaise. Mais au-delà de cette contribution, pour Mary Louise Pratt, l'apport majeur de son entreprise se trouvait ailleurs : Humboldt allait fournir les clefs pour une réinvention idéologique d'Amérique :

Como sugerem os títulos de seus trabalhos, Alexander von Humboldt reinventou a América do Sul antes de tudo quanto natureza. No entanto, não como a natureza acessível, coletável, reconhecível, categorizável dos lineanos, mas como uma natureza dramática, extraordinária, um espetáculo capaz de ultrapassar o conhecimento e intelecção humanos. Não uma natureza que senta e espera por ser reconhecida e possuída, mas uma natureza em movimento, impulsionada por forças vitais em grande parte invisíveis para o olho humano; uma natureza que apequena os homens, determina o seu ser, excita suas paixões, desafia seus poderes de percepção. [...]

Tão engolfado e miniaturizado era o humano na concepção cósmica de Humboldt, que a narrativa deixou de ser uma forma viável de representação. E ele a evitou deliberadamente. [...] A « imagem » ou o quadro foi a forma escolhida por Humboldt para seus experimentos naquilo que chamava « a forma estética de tratar objetos da história natural ». Ele apresentou tentativas inovadoras de corrigir o que considerava como falhas do relato de viagem do seu tempo : por um lado, uma preocupação irrelevante com o que chamava de o « meramente pessoal », e, por outro um acúmulo de detalhes científicos que eram espiritual e esteticamente enfraquecidos<sup>122</sup>

Concevoir la nature comme un organisme vivant, l'observer sous un point de vue esthétique, voici les bases de la pensée humboldtienne. « Con esta perspectiva inventó la red de la vida, el concepto de naturaleza que conocemos hoy »<sup>123</sup>, souligne Andrea Wulf. Ce regard sur la nature n'avait rien d'étonnant venant de sa

---

<sup>122</sup> Mary Louise Pratt, *Os olhos do império : relatos de viagem e transculturação*, Bauru, EDUSC, 1999, p. 212-213.

<sup>123</sup> Andrea Wulf, *La invención de la naturaleza : el nuevo mundo de Alexander von Humboldt* (*The Invention of Nature Alexander von Humboldt's New World*, 2015), trad. María Luisa Rodríguez Tapia, 1<sup>ère</sup> éd, Barcelone, Penguin Random House Grupo Editorial, 2016, Prologue.

part car, bien que sa formation intellectuelle fut très marquée par les travaux de Diderot (1713-1784), Buffon, ou Condorcet (1743-1794)<sup>124</sup> et que sa présence dans les cercles savants de Paris fut constante – là où il côtoyait François Arago (1786-1853), Cuvier (1769-1832), Gay-Lussac (1778-1850), Monge (1746-1818), et tant d'autres<sup>125</sup> –, il fut également très marqué par l'idéalisme allemand de Kant (1724-1804), d'Herder (1744-1803), de Goethe (1749-1832) et de Schelling (1775-1854), notamment à propos du concept de *Naturphilosophie*, qui ouvrait un espace à la spéculation dans l'approche scientifique de la nature<sup>126</sup>.

Humboldt dévoilait ainsi ses objectifs dans une préface : « Contempler la nature de haut, mettre en relief l'action combinée des forces physiques, procurer à l'homme sensible des jouissances toujours nouvelles par la peinture fidèle des régions tropicales, voilà mon but »<sup>127</sup>. L'étendue de sa pensée fut telle que des personnalités comme Chateaubriand (1768-1848), Charles Darwin (1809-1882) ou encore Simon Bolivar (1873-1830) n'hésitèrent pas à lui rendre hommage<sup>128</sup>. Dans son sillage, un cycle moderne d'expéditions aurait lieu en Amazonie.

---

<sup>124</sup> Leur philosophie rationaliste et matérialiste de la nature conçoit la matière comme la seule réalité possible. Rappelons, à cet égard, les principes proposés par Diderot aux jeunes gens qui se disposaient à l'étude de la philosophie naturelle : « Nous avons trois moyens principaux : l'observation de la nature, la réflexion et l'expérience. L'observation recueille les faits, la réflexion les combine, l'expérience vérifie le résultat de la combinaison. Il faut que l'observation de la nature soit assidue, que la réflexion soit profonde, et que l'expérience soit exacte. ». Cf. Denis Diderot, *Pensées sur l'interprétation de la nature*, s.l.n.d, 1754, p. 42.

<sup>125</sup> Rappelons à ce propos qu'Humboldt comptait parmi les membres fondateurs de la Société de Géographie de Paris, en 1821. Il fut élu président de cette éminente société en 1845 et, jusqu'à nos jours, il fut le seul étranger à avoir eu cette distinction.

<sup>126</sup> Laurent van Eynde la définit ainsi : « Le mouvement de la *Naturphilosophie* n'équivaut pas à un quelconque discours philosophique de la nature. Il correspond à une période de développement de la culture germanique qui s'étend à peu près de 1770 à 1840. [...] Trois traits majeurs la caractérisent : l'élan spéculatif, le souci scientifique et l'universalité. La *Naturphilosophie* est une *Weltanschauung* [conception du monde] qui, s'inscrivant dans le champ de la restauration de la vie, tâche de restituer la nature sous l'horizon d'un savoir métaphysique affranchie de l'empirisme aussi bien que du mécanisme qu'engendre le « grand rationalisme ». Voir Laurent van Eynde, *La libre raison du phénomène : essai sur la « Naturphilosophie » de Goethe*, Paris, Libr. Philos. Vrin, 1998, 302 p., (« Essais d'art et de philosophie »), p. 67.

<sup>127</sup> Alexander de Humboldt, *Tableaux de la nature (Ansichten der Nature, 1808)*, vol. 1, trad. Ferdinand Hoefer, dernière éd., publiée à Berlin en 1849, Paris, Firmin Didot frères, 1850. 2 vol., préface de la 1<sup>re</sup> éd., p. 1-2.

<sup>128</sup> Chateaubriand déclare qu'« en Amérique, l'illustre Humboldt a tout peint et tout dit. ». François-René de Chateaubriand, *Oeuvres complètes de Chateaubriand. Voyages en Amérique et*

Grâce à la Princesse Marie-Léopoldine d'Habsbourg (1797-1826), qui se rendit au Brésil pour épouser l'héritier de la couronne portugaise et futur empereur Pedro I (1798-1834), une mission scientifique autrichienne (1817-1820), conduite par les Bavarois Spix (1781-1826) et Martius (1794-1868), fut envoyée au Brésil. Elle avait pour mission de réunir des éléments indispensables à la construction de l'histoire naturelle de ce pays et sur l'état de civilisation de ses habitants. Par ailleurs, l'Anglais Henry Walter Bates (1825-1892) allait séjourner dans la région pendant onze ans, de 1848 à 1859, répertoriant des milliers d'espèces animales et végétales. Le couple suisse Louis Agassiz (1807-1873) et Elizabeth Agassiz (1822-1907) allait quant à lui sillonna la région en quête de nouvelles espèces durant les années 1865-1866.

Et puis, le Français Jules Crevaux (1847-1882) se lança dans l'aventure afin de dresser une cartographie plus précise des fleuves de la région, en 1876 à 1877 et de 1880 à 1882. Son compatriote, Henri Coudreau (1859-1899), cartographia également des fleuves et des rivières amazoniens, grâce à plusieurs expéditions entre 1883 et 1889. Du côté brésilien, João Barbosa Rodrigues (1842-1909), se proposa d'écrire une histoire naturelle nationale, en 1871-1873 et 1883-1889 et l'Allemand Karl von den Steinen (1855-1929) partit étudier le bassin du fleuve Xingu et les tribus qui habitaient ses rives, en 1884 et 1887-1888. Cette liste ne comprend que quelques-unes des expéditions réalisées en Amazonie.

---

*en Italie (1828)*, Tome VI, nouvelle éd., Nendeln, Liechtenstein, Kraus Reprint, 1975, p. 27, préface de l'auteur.

Darwin a fait parvenir une copie de son « Journal d'un naturaliste » à Humboldt accompagnée d'une lettre. Dans la réponse d'Humboldt à cette lettre, nous pouvons lire : « Vous me dites dans votre aimable lettre que, très jeune, ma manière d'étudier et de peindre la nature sous la zone torride avait pu contribuer à exciter en vous l'ardeur et le désir des voyages lointains. D'après l'importance de vos travaux, Monsieur, ce serait là le plus grand succès que mes faibles travaux auraient pu obtenir. ». Lettre d'Alexander de Humboldt à Darwin, « Charles Correspondence Project “Letter no. 534” », 18/09/1839, disponible sur <http://www.darwinproject.ac.uk/DCP-LETT-534>.

Simon Bolívar déclare à son tour : « Desde los primeros años de mi juventud tuve la honra de cultivar la amistad del señor Bonpland y del barón de Humboldt, cuyo saber ha hecho más bien a América que todos los conquistadores. » Cf. : Símon Bolívar, « Carta dirigida al Exmo. Señor Gaspar Rodríguez Francia », 1823, disponible sur <http://www.catedraideologiabolivariana.net/cib/index.php/2012-02-28-13-25-18/documentos-y-manifestos/112-cartas-con-gaspar-rodriguez-de-francia-et-al-sobre-aime-bonpland>.

Parmi ces noms, celui de Karl von den Steinen mérite une attention particulière car ses travaux furent pionniers en ce qui concerne l'étude des sociétés amazoniennes. Si jusqu'alors les femmes et les hommes amérindiens avaient intéressé essentiellement les missionnaires, dorénavant ils faisaient également l'objet d'une approche anthropologique. Médecin de formation, Steinen fut le premier Européen à parcourir le fleuve Xingu dans toute sa longueur. L'idée d'explorer ce fleuve lui serait arrivée après l'abandon du projet d'exploration du fleuve Pilcomayo qu'Émile-Arthur Thouar (1853-1908) venait de parcourir. Steinen rappelle aussi qu'il connaissait le projet du médecin-explorateur Jules Crevaux : « de acordo com as suas últimas cartas, cogitava viajar pelo Xingu e só não realizou esse desejo, em virtude de sua trágica morte no Pilcomayo. É a ele, penso eu, que devo a sugestão. »<sup>129</sup>

La particularité du voyage de Steinen réside dans le fait qu'il a pu croiser de nombreuses tribus indiennes jusqu'alors inconnues du reste du monde. Malgré son jeune âge, c'était un explorateur chevronné. Avant d'arriver en Amazonie, il comptait déjà à son actif un voyage autour du monde entrepris de 1879 à 1881, durant lequel il s'était rendu dans plusieurs pays d'Asie, d'Afrique et d'Océanie afin d'étudier les maladies mentales.

Ce jeune médecin converti en explorateur portait un intérêt particulier aux travaux d'Adolf Bastian (1826-1905), qu'il rencontra à Hawaï durant son tour du monde, et qu'il accompagna lors de visites à des tribus autochtones. Bastian n'était autre que l'un des pères fondateurs de l'anthropologie et de l'ethnologie allemandes aux côtés de Robert Hartmann (1832-1893) et de Rudolf Virchow (1821-1902). Il faut reconnaître que leurs travaux posèrent les fondations de ces disciplines<sup>130</sup>.

---

<sup>129</sup> Karl von den Steinen, *O Brasil Central. Expedição em 1884 para a exploração do Rio Xingu [Durch Central-Brasilien, 1886]*, trad. Catarina Baratz Cannabrava, SP-RJ, Companhia Editora Nacional, 1942, p. 42.

Dans une petite note manuscrite Steinen confirmait également avoir connaissance du projet de Crevaux (annexe 6).

<sup>130</sup> Annemarie Fiedermutz-Laun souligne l'apport de ces trois personnages à l'institutionnalisation de la discipline : ils furent à l'origine de la Revue d'ethnologie (*Zeitschrift für Ethnologie*), ainsi que de la Société berlinoise d'anthropologie, d'ethnologie et de préhistoire

En 1886, Bastian fonda le *Königliches Museum für VölkerKunde* (Musée royal d'ethnologie), institution qu'il dirigea pendant plusieurs années et qui concentrat les plus éminents ethnologues allemands de l'époque. D'ailleurs, il accorda une grande importance à ce lieu, comme s'il pressentait que le fait de rassembler des objets ethnologiques pourrait à l'avenir bâtir ce que Pierre Nora appellerait un siècle plus tard un lieu de mémoire<sup>131</sup>, et peut-être même le seul vestige de l'existence de certaines tribus qui dans l'impossibilité de laisser de traces écrites, étaient vouées à l'oubli :

Le résultat des voyages de Bastian ce sera donc, autant que son œuvre écrite, le Musée ethnologique de Berlin, un « tableau de l'humanité » (*Bildder Menschheit*). Comme les voyages eux-mêmes, leur résultat, le Musée est censé être un antidote au colonialisme qui pourtant l'a rendu possible. Le colonialisme détruit les formes originales des « pensées des peuples » (*Volkergedanken*), prive les peuples dépourvus de textes, des seules traces et objets pouvant permettre à des porte-parole comme lui d'écrire cette histoire à leur place. [...] L'importance qu'il accorde aux objets est révélée non seulement par le temps qu'il consacre à leur collecte, mais aussi par le fait qu'il en compte certains, essentiellement des outils ou des armes, parmi ses « pensées élémentaires » (*Elementargedanken*), à côté de structures sociales (la famille, le chef, le gouvernement), de coutumes (le rapt des femmes, la couvade) ou d'idées religieuses. Mais il est vrai que ces objets sont vus eux-mêmes comme substitut (*Ersatz*) pour des textes absents, signes plus faibles de cultures qui n'ont pas su produire d'écrits et qui sont donc toujours menacées de disparaître sans laisser de traces.

---

(*Berliner Gesellschaft für Anthropologie und Urgeschichte*), créées en 1869. Ils participèrent également à la fondation de la Société allemande d'anthropologie, d'ethnologie et de préhistoire (*Deutsche Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte*) et de la Société anthropologique (*Anthropologische Gesellschaft*) de Vienne, fondées en 1870.

En plus de cette contribution, ils auraient pris le parti de s'éloigner de la philosophie de la nature de Schelling et de Hegel mais également de l'évolutionnisme ambiant, notamment le darwinisme, qui reléguait les peuples dit primitifs au rang le plus bas de l'échelle de l'évolution humaine. Bastian serait l'un des plus impliqués dans la défense de ses ethnies. « Avec sa “théorie psychologique” (*psychologische Theorie*), sa théorie des pensées élémentaires et des pensées des peuples (*Lehre vom Elementar- und Völkergedanken*), affirme Annemarie Fiedermutz-Laun, il postule que le psychisme humain est toujours identique et que par conséquent toutes les ethnies se valent ». Cf. : Annemarie Fiedermutz-Laun, « Adolf Bastian, Robert Hartmann et Rudolf Virchow : médecins et fondateurs de l'ethnologie et de l'anthropologie allemandes », dans *Quand Berlin pensait les peuples : anthropologie, ethnologie et psychologie, 1850-1890*, trad. Pascale Rabault, Paris, CNRS, 2004, p. 61-62.

<sup>131</sup> *Les lieux de mémoire : La République*, vol. 1, éd. Pierre Nora, Paris, Gallimard, 1984, 674 p.

C'est en tout cas avec ces objets que le Musée écrit virtuellement leur histoire.<sup>132</sup>

À travers la quête de ce « tableau de l'humanité » Bastian tenta de remonter aux origines de l'humanité. Ses travaux trouvèrent une continuité dans l'œuvre de Steinen. En plus de la collecte d'objets, l'explorateur du Xingú porta son intérêt sur les femmes et les hommes qui peuplaient les rives de ce fleuve. Il voulait connaître leur origine, leur us et costumes pour mieux dresser leurs portraits. C'est pourquoi il prenait en note leurs croyances et leurs rites, annotait les mots de vocabulaire. Et pour ne pas manquer à la tradition de l'ethnologie allemande de recueillir des traces de différentes tribus, il mesurait leurs corps et les prenait en photo.

À propos de ces tribus, il conclut que les Indiens habitant les rives du Xingú vivaient encore dans un âge préhistorique, ne connaissaient pas le métal et avaient un mode de vie proche de celui de leurs ancêtres contemporains de la « découverte » du Nouveau Monde<sup>133</sup>. Dans sa quête du berceau de l'humanité, Steinen n'a pas hésité à formuler des demandes particulières aux autorités locales, comme celle adressée au Président de la Province de Mato Grosso :

o pedido que tenho a honra de dirigir a V. Ex. é que se digne, à vista da importância da minha missão, dar suas ordens no sentido de que sejam enviados a esta capital [Cuiabá] um número de *Parecis para serem examinados*. *Quanto maior o número, tanto melhor*, mas é desejável que se apresentem pelo menos quatro homens e duas mulheres trazendo consigo os principais utensílios de indústria indígena, sendo os objetos de maior consideração : redes, potes, panelas, tecidos, tranças e também particularmente outros que empregam por ocasião de suas festividades como máscaras, enfeites, etc.<sup>134</sup>

Les expéditions anthropologiques de Steinen au Xingú furent suivies de celles de son neveu, Hermann Meyer (1871-1932). Ce dernier dirigea deux expéditions sur

---

<sup>132</sup> Céline Trautmann-Waller, « L'ethnologie d'Adolf Bastian entre mélancolie de la déperdition, comparatisme débridé et universalité inductive », dans *Revue germanique internationale*, janvier 2004, p. 202.

<sup>133</sup> Karl von den Steinen, « O Rio Xingú », dans *Revista da Sociedade de Geografia do Rio de Janeiro*, t. 3, 1887, p. 97.

<sup>134</sup> « O Rio Xingú » (pela redação), dans *Revista da Sociedade de Geographia do Rio de Janeiro*, 1888, p. 139.

le fleuve, en 1895-97 et en 1898. Meyer eut à ses côtés des compagnons illustres tel Theodor Koch Grünberg (1872-1924). Jeune diplômé en philologie de l’Université de Tübingen, Grünberg fut chargé de faire des observations d’ordre linguistique concernant les sociétés amérindiennes. Deux années plus tard, ses publications ethnolinguistiques allaient attirer l’attention du Directeur du *Museum für Völkerkund*, Adolf Bastian en personne, qui l’invita à faire un stage dans la section latino-américaine, sous la direction de Steinen<sup>135</sup>.

En 1903, Koch Grünberg fut à son tour désigné pour commander une expédition en Amazonie. Il devait pénétrer la région des fleuves Ucayali et Purus, mais un changement de cap l’amenait à explorer la zone frontalière entre le Brésil et la Colombie. Cela lui permit de rassembler une collection ethnologique conséquente : plus d’un millier d’objets ethnographiques et de photographies, des annotations d’ordre linguistique et un ensemble de données géographiques et météorologiques extrêmement riches sur la région<sup>136</sup>.

Cette quantité importante d’informations se traduisit par une quantité aussi importante de publications, parmi lesquelles *Zwei Jahre unter den Indianern : Reisen in Nordwest-Brasilien*<sup>137</sup> – qui proposait un aperçu historique des sociétés amérindiennes, mettant l’accent sur leurs rapports à l’environnement –, et la série *Vom Roraima zum Orinoco*<sup>138</sup>, composée de cinq volumes.

Le volume 2 de cette série contenait un ensemble précieux de mythes et de légendes des Taulipáng et des Arekuná (annexe 7). Ce livre eut une importance cruciale puisque l’écrivain brésilien Mário de Andrade (1893-1945) le lit avant

---

<sup>135</sup> Erwin H. Frank, « Viajar é preciso : Theodor Koch-Grünberg e a *Völkerkunde* alemã do século XIX », dans *Revista de Antropologia*, vol. 48 / 2, décembre 2005, p. 560.

<sup>136</sup> Michael Kraus, « Y cuándo finalmente pueda proseguir, eso sólo lo saben los dioses : Theodor Koch-Grünberg y la exploración del alto río Negro », *Boletín de Antropología, Universidad de Antioquia*, vol. 18 / 35, trad. Jonathan Echeverri et Sol Montoya, 2004, p. 194.

<sup>137</sup> *Deux années parmi les Indiens : voyages au nord-ouest du Brésil* (non traduit en français). Theodor Koch-Grünberg, *Zwei Jahre unter den Indianern: Reisen in Nordwest-Brasilien (1903-1905)*, Ernst Wasmuth, 1909-10. 2 vol.

<sup>138</sup> Theodor Koch-Grünberg, *Vom Roraima zum Orinoco. Ergebnisse einer Reise in Nordbrasilien und Venezuela in den Jahren 1911-1913*, Stuttgart, Strecker und Schröder, 1917. 5 vol.

d'écrire son œuvre majeure : *Macunaíma*<sup>139</sup>. Dans cet ouvrage, les traditions des peuples premiers de l'Amazonie furent mises au service d'un projet littéraire qui, au début de la décennie de 1920, se proposait de revisiter et de reformuler sous l'angle satirique, l'identité brésilienne forgée au cours du XIX<sup>e</sup> siècle.

Dans ses travaux, Koch Grünberg proposa une démarche ethnologique nouvelle : à l'approche descriptive de base prenant en compte les registres des mesures, des images et des objets, il ajoutait la part de l'implication de l'ethnologue dans la vie sociale des tribus, formulant à cette occasion un concept qui deviendrait cher à l'anthropologie : l'observation participative<sup>140</sup>.

De ce fait, dans cette deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, les voyages d'exploration en Amazonie, combinés au développement des nouvelles sciences telles que l'ethnologie et l'ethnographie, permirent de retracer l'histoire et les traditions des Amazoniens. Par la suite, ces éléments allaient devenir des composants pour l'écriture d'une littérature régionaliste. L'étude de cette littérature sera l'objet de notre analyse dans la troisième partie de ce travail.

La construction d'une histoire de l'Amazonie, que nous venons d'analyser dans ce chapitre nous permet de démontrer que, comme le veut Gilbert Durand, les régimes de l'image jouent un rôle directeur sur l'orientation singulière de la découverte<sup>141</sup>. Autrement dit, ce fut bien l'imaginaire de la Terre promise qui aida à attirer plusieurs ordres religieux en Amazonie. Une déclinaison de cet imaginaire, celui de l'herbier inépuisable des plantes amazoniennes, donna lieu à l'essor des expéditions naturalistes ; ou encore l'imaginaire des « tribus primitives », qui attira dans la région de nombreux ethnographes. Tous ces imaginaires conjugués allaient fournir à leur tour une contribution indéniable et fondatrice au « musée de toutes les images » sur l'Amazonie.

---

<sup>139</sup> Andrade, Mário de, *Macunaíma : o herói sem nenhum caracter*, São Paulo, Oficinas Gráficas de Eugenio Cupolo, 1928.

<sup>140</sup> Michael Kraus, « De la teoría al Indio : experiencias de investigación de Theodor Koch-Grünberg », trad. Johanna Fernández, *Maguaré*, 2010, p. 18.

<sup>141</sup> Gilbert Durand, *L'imaginaire*, *op. cit.*, p. 46.

Au long de ce chapitre, nous avions pour mission d'essayer de comprendre comment l'étude de l'homme et de la nature au XIX<sup>e</sup> siècle s'inscrivait dans le cadre d'une quête universelle des ancêtres fondateurs des nations qui se constituaient en Europe mais aussi dans les Amériques. Nous allons par la suite étudier comment l'existence d'une « géographie coloniale » contribua à l'établissement d'une cartographie qui allait, à la fin du XIX<sup>e</sup>, définir les contours actuels de l'Amazonie brésilienne.

### **3. Cartographie du réel et imaginaire géographique**

Les cartes eurent une importance indéniable dans la construction symbolique et dans l'appropriation de l'espace amazonien. De la désignation de la nature amazonienne jusqu'à la fixation des bornes qui démarquent son territoire, la représentation du réel dans les cartes implique, entre autres, la délimitation d'un paysage national. L'envie de combler le vide des cartes poussa les premiers cosmographes à s'approprier des images mythiques pour les intégrer à ces mêmes cartes. Et au fur et à mesure que la cartographie se précisait, elle ouvrait la voie à une manipulation géopolitique qui dessina et redessina les limites et les frontières amazoniennes. Dans ce chapitre, nous nous proposons d'analyser comment l'imaginaire européen a pu être une source dans la construction d'une cartographie amazonienne, mais aussi en fonction de quels intérêts se fixèrent les limites et les frontières qui définirent le territoire national.

#### **3.1 Nommer pour exister : cartographie de la nature et du territoire amazonien**

Définir les contours du territoire amazonien, pour l'intégrer au paysage national brésilien qui se dessinait, était l'un des enjeux des autorités brésiliennes au XIX<sup>e</sup> siècle. Cette quête de la connaissance du territoire passait évidemment par la connaissance de sa faune et de sa flore. Faire l'inventaire de la nature amazonienne, comme le voulaient les naturalistes au XIX<sup>e</sup> siècle, passait par sa catégorisation systématique. D'où l'importance des systèmes de classification mis au point depuis l'Antiquité grecque : de la division des animaux en grands groupes

proposée par Aristote, en passant par le système de classification des végétaux d'après leurs organes reproducteurs mis au point par Carl von Linné (1707-1778) et la classification des plantes qui reposa sur leurs caractères morphologiques avancée par Antoine-Laurent de Jussieu (1748-1836), pour en arriver aux travaux plus récents liés à la phylogénie moléculaire<sup>142</sup>.

En plus de la dimension scientifique, la taxonomie présupposait un véritable enjeu de pouvoir. En effet, classer le vivant au XIX<sup>e</sup> siècle était aussi une façon de hiérarchiser les êtres et, dans cette logique, certaines espèces seraient supérieures à d'autres. Une conclusion à laquelle ce raisonnement peut mener étant l'affirmation que l'homme est supérieur à toutes les autres espèces. Ce qui permettait aussi de croire que parmi les hommes, certains individus seraient plus évolués que d'autres, et donc que certaines nations seraient plus évoluées que d'autres.

Le fait est que les naturalistes et les explorateurs de l'Amazonie du XIX<sup>e</sup> siècle furent saisis d'intérêt pour la taxonomie. Cette science leur permit de se lancer dans l'ordonnancement de « l'opulent désordre »<sup>143</sup> de la région. Né au courant de ce même siècle, le terme « taxonomie » apparaît pour la première fois en 1813 dans l'ouvrage *Théorie élémentaire de la botanique*, d'Augustin Pyrame de Candolle (1778-1841), il est ainsi défini :

Le globe terrestre est recouvert par plus de soixante mille espèces de végétaux. Chacune de ces espèces a sa patrie, son nom, sa forme, ses propriétés et ses usages. Toutes ces connaissances diverses ont leur degré

---

<sup>142</sup> Dans son ouvrage pionnier *Histoire des Animaux* (circa 343 av. J.-C), Aristote propose un classement de quelques centaines d'animaux les rangeant en deux grands groupes : les animaux sanguins et les non sanguins. Linné, quant à lui, dans ses œuvres *Systema naturae* (1735), *Philosophia Botanica* (1751) et *Species Plantarum* (1753), en plus de mettre au point un système de classification, propose également une hiérarchie dans sa classification – Règne, Division, Classe, Ordre, Famille, Genre, Espèce. Le système de classification proposé par Jussieu dans son *Genera Plantarum* (1789), dont une partie est toujours en vigueur, sera repris par Georges Cuvier (1769-1832) et Geoffroy Saint-Hilaire (1772-1844) dans la classification des animaux. Quant à la phylogénie moléculaire, il s'agit d'une classification par le biais de la comparaison de séquences génétiques. L'œuvre de Guillaume Lecointre et Hervé Le Guyader explique en détail ce procédé. Voir *Guillaume Lecointre et Hervé Le Guyader, Classification phylogénétique du vivant*, Paris, Belin, 2002.

<sup>143</sup> Expression empruntée à l'écrivain Euclides da Cunha, *op. cit.*, p. 6.

d'utilité. Mais qui pourra éclaircir à nos yeux cette étude immense ? Quel guide trouverons-nous dans ce dédale effrayant ? Comment pourrons-nous arriver au point, je ne dis pas de savoir tout ce qui est relatif à l'histoire individuelle de chaque végétal, mais de pouvoir à volonté trouver ce que les autres hommes en ont su, et être par conséquent à même de savoir si ce que nous observons l'a déjà été par quelqu'un d'autre ? Ce service éminent, nous ne pouvons l'attendre que d'une méthode telle, qu'après avoir divisé successivement en plusieurs groupes ces nombreux individus du règne végétal, nous arrivions par une marche sûre à connaître celui qui nous intéresse ; c'est cette partie de l'étude des végétaux, que je désigne sur le nom de Taxonomie botanique.<sup>144</sup>

Cet extrait permet de noter que, dès son origine, la taxonomie répondait à un besoin de la société européenne d'après le siècle de Lumières d'assigner un ordre quelque peu rationnel aux différents organismes vivants qui constituent la nature. Autrement dit, comme tout système de classification, elle avait pour but de « rendre intelligibles les relations qui existent entre les êtres »<sup>145</sup>, d'après une définition d'Émile Durkheim (1858-1917) et de Marcel Mauss (1872-1950). Ces deux sociologues ont par ailleurs signalé le rôle primordial des sociétés dans la mise en place des procédés de classification : « La société n'a pas été simplement un modèle d'après lequel la pensée classificatrice aurait travaillé ; ce sont ses propres cadres qui ont servi de cadres au système. »<sup>146</sup>. Cette pensée classificatrice aura ainsi constitué un moyen pour les sociétés d'exprimer des représentations collectives.

D'un côté, cette pensée classificatrice rejoint l'une des institutions de pouvoir mises place par l'État colonial, selon Benedict Anderson : le recensement<sup>147</sup>. Celui-ci, d'après Anderson, était tourné essentiellement vers les populations, et

---

<sup>144</sup> Augustin Pyrame De Candolle, *Théorie élémentaire de la botanique ou exposition des principes de la classification naturelle et de l'art de décrire et d'étudier les végétaux*, Paris, Déterville, 1813, p. 24.

<sup>145</sup> Émile Durkheim et Marcel Mauss, « De quelques formes de classification : contribution à l'étude des représentations collectives », dans *L'Année sociologique (1896/1897-1924/1925)*, t. 6, 1902 1901, p. 1-72, p. 66.

<sup>146</sup> *Ibidem*, p. 67.

<sup>147</sup> Les autres institutions étant la carte et le musée. Benedict R. O'G Anderson, *L'imaginaire national : réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, trad. Pierre-Emmanuel Dauzat, Paris, La Découverte/Poche, 2002, 212 p., p. 167.

permettait à l'État colonial de connaître « la nature des êtres humains qu'il gouvernait »<sup>148</sup>.

En ce qui concerne l'Amazonie, notre hypothèse est que ce recensement passait aussi par un inventaire de la nature, ce qui donna lieu à une cartographie plus précise de ses populations, de sa faune, de sa flore et de son territoire. Tous ces éléments réunis allaient aboutir, par la suite, à un paysage typiquement amazonien. Une fois intégré au paysage brésilien, ce dernier devint une particularité régionale qui contribua à l'identité collective.

De l'autre côté, l'essor d'une classification taxonomiste au XIX<sup>e</sup> siècle allait aussi de pair avec l'esprit encyclopédique mis au point par les Lumières au siècle précédent. En effet, l'ambition affichée dans l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert (1717-1783) était avant tout « de rassembler les connaissances éparses sur la surface de la Terre ; d'en exposer le système général aux hommes avec qui [ils vivaient], et de les transmettre aux hommes qui [viendraient] après [eux] »<sup>149</sup>. Dans la suite de ce raisonnement, plus l'homme serait instruit, plus il serait à même d'atteindre la vertu et le bonheur.

Outre ce rassemblement des savoirs, Dominique Lecourt souligne le fait que l'*Encyclopédie* mit en évidence le rapport particulier entre l'homme et l'activité humaine de l'époque. Car, tout d'abord, elle permit de dévoiler les secrets techniques des corporations, jusqu'alors bien gardés<sup>150</sup>. Ensuite, le fait qu'elle établisse des liens avec de nombreuses branches du savoir donne au savoir technique un statut jusqu'alors jamais atteint. Finalement, elle renfermait dans ses entrées les thèmes qui accompagnèrent les transformations de la société<sup>151</sup>.

---

<sup>148</sup> *Ibidem*.

<sup>149</sup> « Encyclopédie », *L'Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, par une société des gens de Lettres* (1751-1772), tome 5, éds. Denis Diderot et Jean le Rond D'Alembert, 1<sup>er</sup> éd., Paris, Le Breton, Durand, Briasson, David, 1755, p. 635.

<sup>150</sup> Par le biais des explications des procédés de production et des images.

<sup>151</sup> Dominique Lecourt, « De l'encyclopédie des "Lumières" à la Nouvelle Encyclopédie Diderot », *L'Encyclopédisme : Actes du Colloque de Caen 12-16 janvier 1987*, Université de Caen, Aux Amateurs de livres, 1991, pp. 121-122.

Parmi ces savoirs techniques, l’Histoire naturelle occupait une place de choix. L’entrée qui lui fut dédiée dans l’*Encyclopédie* révèle qu’elle aspirait à rendre compte de l’univers tout entier<sup>152</sup>. L’intérêt autour de cette science fut tel que la seule œuvre qui pouvait se mesurer au succès de l’*Encyclopédie* fut l’*Histoire naturelle* de Georges-Louis Leclerc (1707-1788), le comte de Buffon ; en effet, les 36 volumes publiés entre 1749 et 1788 connurent une popularité remarquable.

Dans ses ouvrages de vulgarisation, Buffon proposait une connaissance complète de la nature. « L’histoire naturelle, écrit-il, embrasse tous les espaces, tous les temps, et n’a d’autres limites que celles de l’Univers. La nature étant contemporaine de la matière, de l’espace et du temps, son histoire est celle de toutes les substances, de tous les lieux, de tous les âges »<sup>153</sup>. Hostile aux systèmes de classification qu’il jugeait fondés sur des critères arbitraires, Buffon proposa une approche plus philosophique de la nature, qui demeura néanmoins perçue sous l’angle d’une vision utilitariste, au service de l’homme « civilisé ». Il s’opposa très vivement au système de classifications présenté par son contemporain Carl von Linné, qui n’a pas échappé aux feux de ses critiques. À propos de la querelle entre les deux naturalistes, Henri Marie Ducrotay de Blainville (1777-1850) écrivait :

Tous ses principes [de l’*Histoire naturelle* de Buffon] consistent à suivre la marche d’un homme placé sur la terre avec l’usage de ses sens et de sa raison, sans connaître aucun des êtres. Dès lors sa distinction sera celle des animaux, des végétaux et des minéraux. De sorte que, dans chacun de ces groupes, l’ordre suivant lequel l’homme doit ranger ses connaissances est celui suivant lequel il les a acquises, et celui suivant lequel il lui importe de les conserver. Peintre avant tout, Buffon a voulu comparer une méthode à un tableau, et mettre ensemble des êtres qui s’y trouvent, soit par la nature, soit par un artifice d’esprit. Il consacre une grande partie de ce discours à combattre les méthodes et Linné de la manière la plus

---

<sup>152</sup> Denis Diderot et Jean le Rond d’Alembert (éd.), « Histoire naturelle », *L’Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, par une société des gens de Lettres* (1751-1772), tome 8, 1<sup>er</sup> éd., Paris, Le Breton, Durand, Briasson, David, 1766, p. 225.

<sup>153</sup> Comte de Buffon, *Les époques de la nature*, Tome premier, Paris, Imprimerie Royale, 1780, p. 3.

Les 36 volumes sont ainsi divisés : quinze volumes de l’*Histoire naturelle, générale et particulière*, publiés entre 1749 et 1767 ; neuf volumes de l’*Histoire naturelle des oiseaux*, publiés entre 1770 et 1783 ; cinq volumes de l’*Histoire naturelle des minéraux*, publiés entre 1783 et 1788 et sept volumes de suppléments, publiés entre 1774 et 1789.

singulière. Le point de vue sous lequel il l'envisage, prouve combien il sentait qu'est et ce que doit être une méthode en histoire naturelle, et par suite une nomenclature.<sup>154</sup>

De son côté, Linné accordait une importance énorme à la classification des espèces, ce qui le poussa à créer un système de nomenclature binominale encore utilisé de nos jours. « La SCIENCE de la Nature a pour guide la connaissance de la nomenclature méthodique et systématique des corps naturels, c'est le fil d'Ariane sans lequel il n'est pas donné de se tirer seul et avec sûreté du dédale de la Nature. », affirmait-t-il avant d'ajouter « En cela les classes et les ordres sont l'ouvrage de la science, les genres et les espèces celui de la Nature ; la connaissance générique est bien une connaissance solide, mais la connaissance spécifique est la véritable. »<sup>155</sup>

Pour que la classification des êtres vivants soit effective, il fallait donner un nom savant et universel à chaque animal et à chaque plante. Ce nom devait être composé de deux mots latins : le premier se référant au genre, le second étant un adjectif qui caractérise l'espèce. Cette nomenclature binominale fut largement utilisée au XIX<sup>e</sup> siècle. Le fait de normaliser le nom donné aux espèces fraîchement « découvertes », à la façon européenne, semblait correspondre à l'objectif traduit par la maxime « la connaissance des choses pérît par l'ignorance du nom »<sup>156</sup> dont Linné faisait usage.

Autrement dit, nommer un être c'est pérenniser son existence. Mais c'est aussi affirmer l'autorité de celui qui nomme. La culture judéo-chrétienne, dans laquelle les savants européens évoluaient, associait l'acte de nommer à une forme de domination. Rappelons que dans le récit de la création du monde, l'homme s'est vu confier par Dieu la tâche de nommer et de régner sur tous les autres animaux.

---

<sup>154</sup> Henri-Marie Ducrotay De Blainville, *Histoire des sciences de l'organisation et de leurs progrès, comme base de la philosophie*, tome 2, éd. François-Louis-Michel Maupied, Paris, Classique de Perisse Frères, 1845, p. 388.

<sup>155</sup> Carl von Linné, *Système de la nature*, trad. Vanderstegen De Putte, d'après la 13<sup>e</sup> éd. Latine, Bruxelles, Lemaire, 1793, pp. 8-9.

<sup>156</sup> Carl von Linné, *Philosophie Botanique*, trad. Fr.-A Quesné, Paris, s.é., 1788, p. 200.

Investis de ce pouvoir symbolique, les naturalistes renommèrent maintes espèces amazoniennes au détriment des nomenclatures natives. À titre d'exemple, le poisson géant qui vit dans les eaux troubles des fleuves amazoniens, nommé *pirarucú* en Amazonie brésilienne et *paiche* au Pérou, devint *Arapaima Gigas* en langage linnéen. Le rapport établi entre les systèmes de classification et la nomenclature des êtres vivants était indispensable à la mise en place d'une organisation et à la mainmise sur la nature amazonienne tant voulue par les naturalistes du XIX<sup>e</sup> siècle.

L'approche européenne de la nature amazonienne se trouvait ainsi au carrefour de deux façons de concevoir et de rendre compte de la nature : celle de Buffon qui proposait une vue d'ensemble, en dépit des procédés de systématisation et de nomenclature, et celle de Linné, beaucoup plus rigoureuse dans la description et dans la catégorisation des espèces naturelles. Ils partageaient cependant l'envie de dresser une carte de toutes les connaissances et de tous les êtres vivants de la planète, ce qui passait également par l'organisation des espaces et par la constitution d'une nomenclature géographique.

Pour ce qui est de cette nomenclature géographique en Amazonie, le traité de Madrid, signé en 1750 par l'Espagne et le Portugal, marqua un tournant dans la fixation d'une toponymie portugaise dans la région. Il déterminait que :

Ao mesmo tempo que os comissários nomeados por ambas as coroas forem assinalando os limites em toda a fronteira, farão as observações necessárias para formar um mapa individual de toda ela ; do qual se tirarão as cópias, que parecerem necessárias, firmadas por todos, que se guardarão pelas duas cortes para o caso que ao diante se ofereça alguma disputa, pelo motivo de qualquer infração ; em cujo caso, e em outro qualquer, se terão por autênticas, e farão plena prova. E para que se não ofereça a mais leve dúvida, os referidos comissários porão nome de comum acordo aos rios, e montes que o não tiverem, e assinalarão tudo no mapa com a individuação possível.<sup>157</sup>

---

<sup>157</sup> Article XI du Traité de Madrid (1750).

La recommandation de nommer d'un commun accord les fleuves et les collines figurant dans le traité fut favorable à la Couronne portugaise. En effet, une fois que la superposition toponymique put aider à fixer l'*uti possedetis* prévu par le traité, les Portugais mirent en place une stratégie qui prenait en compte les noms des accidents naturels, des villes et des bourgades comme témoignage symbolique d'occupation du vaste territoire amazonien, comme le rappelle l'historienne Iris Kantor :

Dès lors, la couronne portugaise demande aux responsables de la délimitation territoriale et aux gouverneurs de s'employer à renommer les montagnes en portugais, ainsi que les villages et les missions jésuites d'origine espagnole. Le but est d'éliminer la toponymie missionnaire essentiellement hispanique pour bien établir l'*uti possidetis* portugais. Cependant, notons que les fleuves ont conservé leur nom amérindien. Cette toponymie amérindienne a probablement été maintenue pour faciliter la circulation à l'intérieur du territoire<sup>158</sup>.

En ce sens, renommer les lieux et la nature s'est avéré être une pratique efficace au service d'une entreprise de conquête territoriale et religieuse. La conquête du territoire passait par la domination des voies terrestres et fluviales qui rendait possible la reconnaissance des lieux, effaçant au passage une nomenclature d'origine jésuite, notamment espagnole. La conquête religieuse avait pour tâche de perpétuer la présence des colons à travers l'imposition de leurs croyances et de leur vision de monde<sup>159</sup>.

Cette entreprise portugaise pour la « dilatation de la foi et de l'Empire » en Amazonie, dans le contexte de l'*uti possedetis*, remit à l'ordre du jour l'intérêt

---

<sup>158</sup> Iris Kantor, « L'appropriation des cartes de d'Anville dans le monde luso-brésilien : mémoire toponymique et stratégie diplomatique dans la région amazonienne », dans *Une carrière de géographe au siècle des Lumières : Jean-Baptiste d'Anville*, éd. Lucile Haguet et Catherine Hofmann, Oxford, Voltaire Foundation, 2018, (« Oxford University studies in the Enlightenment », 2018:05), p. 292.

À propos de l'utilisation toponymique portugaise en Amazonie, voir aussi Iris Kantor, « Cartografia e diplomacia: usos geopolíticos da informação toponímica (1750-1850) », dans *Anais do Museu Paulista : História e Cultura Material*, vol. 17 / 2, décembre 2009, p. 44.

<sup>159</sup> Maria Vicentina P. A. Dick et Maria Trindade C. S. Seabra, « Caminhos das águas, povos dos rios : uma visão etnolinguística da toponímia brasileira », dans *Cadernos do CNLF*, Série V, 2002, p. 25.

pour les Indiens<sup>160</sup>. En effet, à partir du moment où le traité de Madrid attribua au Portugal une bonne partie du bassin amazonien, il fallait accélérer le processus de colonisation d'un vaste territoire. L'Indien étant celui qui habitait les lieux depuis de siècles, sa colonisation et son acculturation devenaient véritablement un intérêt d'État. À partir de ce moment-là, la politique portugaise concernant les natifs passa d'un droit d'exploitation à un devoir de civilisation.

Dès lors, la mise en place de mesures décourageant l'esclavage des Indiens affaiblit progressivement le pouvoir des Missions<sup>161</sup>. Pour preuve, les instructions du 31 mai 1751 confiées par le Roi José I à Francisco Xavier de Mendonça Furtado (1701-1769)<sup>162</sup>, gouverneur de l'État de Grão-Pará et Maranhão de 1751 à 1759, où nous pouvons lire : « O interesse público e as conveniências do Estado que ides governar, estão indispesavelmente unidos aos negócios pertencentes à conquista e liberdade dos índios »<sup>163</sup>. Plus loin, une autre instruction indiquait le rôle destiné aux Missions :

Tendo-vos referido o que é da minha real intenção que observeis a respeito da liberdade dos índios, sou servido encarregar-vos do modo com que deveis cuidar sobre as Missões, para que estas se façam como importa ao bem espiritual daquela conquista e que por meio das mesmas Missões se cultivem, povoem e segurem os vastíssimos países do Pará e Maranhão.<sup>164</sup>

---

<sup>160</sup> Pour approfondir sur l'histoire des Indiens au Brésil, depuis 1500, les ouvrages de John Hemming sont conseillés : John Hemming, *Ouro vermelho : a conquista dos índios brasileiros*, São Paulo, EDUSP, 2007. John Hemming, *Fronteira amazônica : a derrota dos índios brasileiros*, São Paulo, Editora da Universidade de São Paulo, 2009.

<sup>161</sup> Au XVII<sup>e</sup> siècle, le Bassin de l'Amazones fut envahi par des ordres religieux comme celle de Saint Antoine, des jésuites, des carmélites, des mercédaires, des capucins, etc. Installés dans la région à partir de 1616, ces ordres comptaient une soixantaine d'établissements à leur actif dans le siècle suivant. Le pouvoir de ces ordres sur les Indiens et, par conséquent, sur le territoire était sans égal, notamment celui de la Compagnie de Jésus, qui avait la mainmise sur la main d'œuvre indienne.

<sup>162</sup> Mendonça Furtado était le frère du Marquis de Pombal (1699-1782), Premier Ministre du Roi José I, responsable par l'expulsion des Jésuites du Portugal et de ses colonies.

<sup>163</sup> Le document contenant les instructions s'intitule « Instruções Régias, públicas e secretas para F.X.M.F., Capitão-General do Estado do Grão Pará e Maranhão. Voir Marcos Carneiro de Mendonça, *A Amazônia na era pombalina : correspondência do Governador e Capitão-General do Estado do Grão-Pará e Maranhão*, Francisco Xavier de Mendonça Furtado : 1751-1759, Tomo I, 2<sup>ème</sup> éd., Brasília, Edições do Senado Federal, 2005. 3 vols., p. 68.

<sup>164</sup> *Ibidem*, p. 73.

Par ailleurs, veiller à ce que les Missions s'adonnent à la conquête spirituelle et à l'occupation du territoire amazonien laisse entrevoir une organisation qui préconisait, au moins au départ, une collaboration étroite avec les ordres religieux. Néanmoins, les intérêts des ces derniers et ceux de la couronne ne furent pas toujours conciliaires :

As ordens missionárias, nomeadamente a da Companhia de Jesus, dependiam diretamente de Roma, que acompanhava a empresa conquistadora dividindo as Américas em « províncias ». No terreno das « fronteiras », em contato com as populações indíias, as almas a converter, a estratégia missionária nem sempre se revelou exatamente conforme a estratégia política e militar da Coroa, que se empenhava em gerir administrativamente, com o pragmatismo que se sabe, a expansão conquistadora das bandeiras e outras jornadas. Muitos conflitos resultaram daqui, nomeadamente nas fronteiras amazónicas do « Estado do Maranhão » e nas fronteiras meridionais das capitâncias do Sul do « Estado do Brasil »<sup>165</sup>.

Les écrits du Padre Antônio Vieira (1608-1697), qui résida à São Luís, témoignent de ces conflits permanents entre les Jésuites et les colons, conflits qui allaient tourner au désavantage des Jésuites. Après leur expulsion, en 1759, sur ordre du Marquis de Pombal, le gouvernement portugais envoya dans la région de nouveaux missionnaires plus conciliants<sup>166</sup>. En effet, les autorités coloniales portugaises ne pouvaient se passer complètement du rôle joué par les ordres à l'intérieur de sa colonie, notamment dans son organisation administrative, sociale, politique, économique et dans le domaine de l'éducation<sup>167</sup>.

Les actions menées par la couronne visèrent à un remplacement progressif du pouvoir de l'église par le pouvoir civil. Dans ce contexte, plusieurs dispositifs concernant les Indiens entrèrent en vigueur sous la forme de lois. D'abord, l'*Alvará régio* du 4 avril 1755 qui, comme nous l'avons vu dans le chapitre

---

<sup>165</sup> Frédéric Mauro, Joel Serrão et A. H. de Oliveira Marques (éd.), *Nova história da expansão portuguesa*, 1<sup>ère</sup> éd, Lisboa, Editorial Estampa, 1986, p. 178.

<sup>166</sup> Pour une meilleure connaissance du rôle des Missions jésuites au nord du Brésil voir J. Lúcio de Azevedo, *Os Jesuítas no Grão Pará : suas missões e a colonização*, 2<sup>e</sup> éd., Coimbra, Imprensa da Universidade, 1930. Serafim Leite, *História da Companhia de Jesus no Brasil : Norte, fundações e entradas (séculos XVII-XVIII)*, vol. 3, Rio de Janeiro/Lisboa, Livr. Portugalia/Instituto Nacional do Livro, 1943. 10 vols.

<sup>167</sup> *Nova história da expansão portuguesa*, op. cit., p. 178-179.

précédent, autorisait et incitait le mariage entre les colons portugais et les Indiennes. Ensuite, une loi du 6 juin 1755, restituait la liberté aux natifs. Et, pour finir, la loi appelée « *Diretório para as Povoações dos Índios do Pará e Maranhão* », conçue en 1755, mais qui n'a pas été appliquée qu'à partir de 1758.

Le délai entre l'élaboration du *Diretório* et sa mise en place peut s'expliquer par l'ampleur des changements qu'il impliquait. En plus de corroborer les mesures ci-dessus décrites, il en instaure d'autres comme d'imposer aux Indiens l'usage de la langue portugaise au détriment de leur propre langue :

Sempre foi máxima inalteravelmente praticada em todas as Nações, que conquistaram novos Domínios, introduzir logo nos povos conquistados o seu próprio idioma, por ser indisputável, que este é um dos meios mais eficazes para desterrar dos Povos rústicos a barbaridade dos seus antigos costumes ; e ter mostrado a experiência, que ao mesmo passo, que se introduz neles o uso da Língua do Príncipe, que os conquistou, se lhes radica também o afeto, a veneração, e a obediência ao mesmo Príncipe. Observando pois todas as Nações polidas do Mundo, este prudente, e sólido sistema, nesta Conquista se praticou tanto pelo contrário, que só cuidaram os primeiros Conquistadores estabelecer nela o uso da Língua, que chamaram geral ; invenção verdadeiramente abominável, e diabólica, para que privados os Índios de todos aqueles meios, que os podiam civilizar, permanecessem na rústica, e bárbara sujeição, em que até agora se conservavam. Para desterrar esse perniciosíssimo abuso, será um dos principais cuidados dos Diretores, estabelecer nas suas respectivas Povoações o uso da Língua Portuguesa, não consentindo por modo algum, que os Meninos, e as Meninas, que pertencerem às Escolas, e todos aqueles Índios, que forem capazes de instrução nesta matéria, usem da língua própria das suas Nações, ou da chamada geral ; mas unicamente da Portuguesa, na forma que Sua Majestade tem recomendado em repetidas ordens, que até agora se não observaram com total ruína Espiritual, e Temporal do Estado.<sup>168</sup>

Cette obligation participait au processus de « civilisation » des Indiens, mais visait également à stopper l'apprentissage de la « langue générale » transmise par les missionnaires. Rappelons que l'une des politiques de la Compagnie de Jésus en Amazonie, à l'instar de ce qui se passait dans le reste de la colonie portugaise, fut de mettre en place une langue commune, afin de contourner l'obstacle de la

---

<sup>168</sup> *Diretório que se deve observar nas povoações dos índios do Pará e Maranhão*, Lisboa, Oficina de Miguel Rodrigues, 1758, p.3-4.

mosaïque linguistique à laquelle les missionnaires devaient faire face<sup>169</sup>. Cela permettrait à la fois la conversion des Indiens et, surtout, le bon fonctionnement de l'économie coloniale, basée sur l'exploitation des épices grâce à la main-d'œuvre indigène.

Les Jésuites privilégièrent alors le *tupinambá*, de la famille des langues tupi, comme « langue générale ». Après avoir appris les règles de cette langue, ils publièrent les premières grammaires et la diffusèrent parmi les tribus avec lesquelles ils étaient en contact. Au XIX<sup>e</sup> siècle, les efforts pour remplacer la « langue générale » par la langue portugaise allaient s'avérer d'une importance majeure, au moment même où le portugais allait s'affirmer comme la langue nationale brésilienne. Ce n'est pas un hasard, si à partir de ce moment-là la langue portugaise du Brésil et celle du Portugal allaient commencer à prendre des distances :

Les différences entre le portugais pratiqué au Brésil et le portugais pratiqué au Portugal n'ont eu de visibilité institutionnelle qu'au XIX<sup>e</sup> siècle. Les relations concernant cette différence, développées dans les contextes de l'Indépendance et de la République, sont devenues des arguments incontournables lorsqu'on discute de la nationalité brésilienne.<sup>170</sup>

En parallèle aux mesures du *Diretório*, on introduisit le changement du statut et du noms des localités. Ainsi entre 1753 et 1760, plusieurs bourgades devinrent des villages et virent leur nom indien disparaître au profit de noms portugais<sup>171</sup>. Le gouverneur lui-même, Francisco Xavier de Mendonça Furtado, fut le responsable de la suppression de plusieurs toponymes. Sous ses ordres, Guarupatuba, Pauxis,

---

<sup>169</sup> Dans son ouvrage sur la classification des langues amérindiennes, le linguiste Čestmír Loukotka dresse un tableau de la diversité de langues parlées dans la région qui constitue l'actuelle Amazonie brésilienne, avant l'arrivée des Européens. Selon lui, pas moins de 700 langues étaient présentes dans ce territoire. Voir Čestmír Loukotka, *Classification of South American Indian languages*, Los Angeles, University of California, 1968.

<sup>170</sup> Maria Onice Payer et Luiz Francisco Dias, « Langue et nationalité au Brésil. Années 1930 et 1940 », *Langages*, vol. 32 / 130, 1998, p. 112.

<sup>171</sup> Pour un éclairage de la politique menée par les Portugais vis-à-vis des Indiens, nous nous tournons vers le livre d'Ângela Domingues, *Quando os índios eram vassalos : colonização e relações de poder no norte do Brasil na segunda metade do século XVIII*, Lisboa, Comissão Nacional Comemorações dos Descobrimentos Portugueses, 2000, (« Colecção Outras margens »).

Paru, Araticu, Arucará et Tapajós acquièrent le statut de villages et devinrent respectivement Monte Alegre, Óbidos, Almeirim, Oeiras do Pará, Portel et Santarém.

Dorénavant, la cartographie lusitaine intégrait ces changements, comme ce fut le cas dans le « Mapa geral do bispado do Pará », réalisé par Henrique Antonio Galuzzi en 1759, alors que les cartes produites par d'autres pays, comme la France ou l'Angleterre, gardaient pour la plupart, une toponymie jésuite et amérindienne<sup>172</sup> (figure 8).

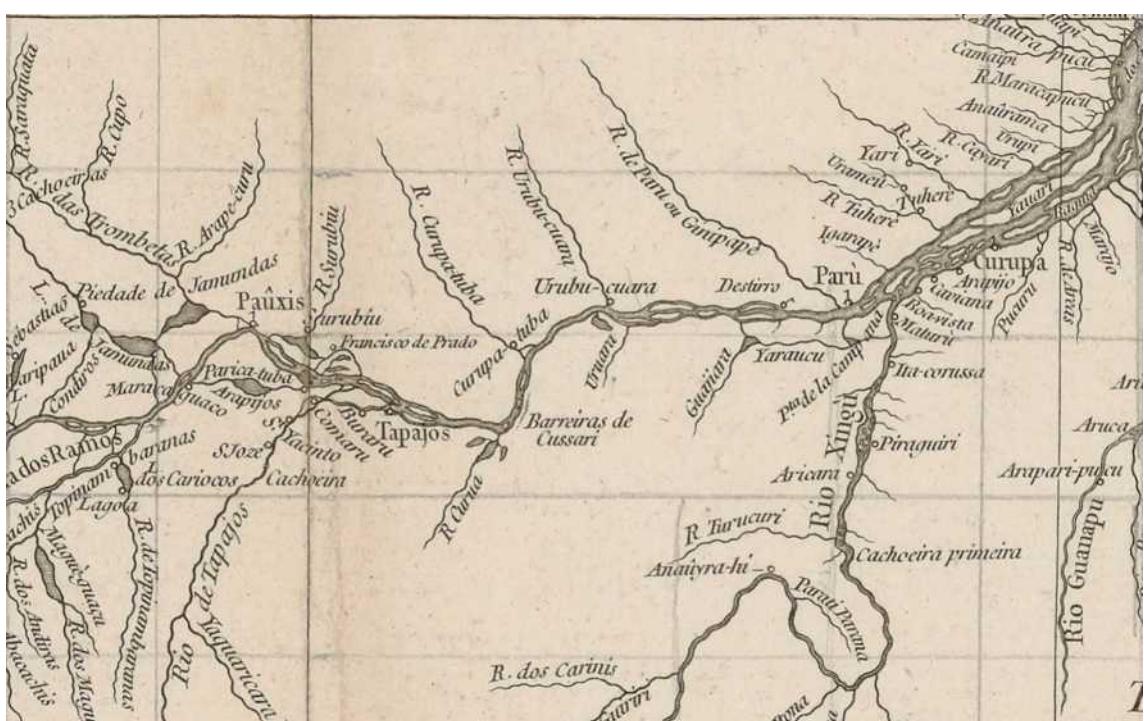


Figure 8 : Détail de la carte « Partie Nord de l'Amérique méridionale », D'Anville, 1760

Peu de temps après la mise en place des mesures issues du traité de Madrid, le traité du Pardo allait l'annuler, le 12 février 1761. Les cartes furent alors redistribuées et les négociations pour la signature d'un nouveau traité de limites aboutirent au traité de San Ildefonso, du 1<sup>er</sup> octobre 1777. En ce qui concerne le territoire amazonien, aucun changement significatif n'eut lieu. La stratégie géopolitique portugaise d'occupation effective, à travers l'acculturation et

<sup>172</sup> Iris Kantor, « Cartografia e diplomacia... », *op. cit.*, p. 44.

l’assimilation forcée des Indiens et l’occupation symbolique, par l’usage des cartes et de la toponymie, dans le bassin de l’Amazone avait assuré à la couronne un vaste territoire qui demeura sous sa domination jusqu’au XIX<sup>e</sup> siècle. Par la suite, il revint à l’Empire brésilien et à la République d’œuvrer pour l’établissement et la sauvegarde des frontières nationales.

## 3.2 L’Amazonie des cartes

La contribution de la cartographie à la création d’une unité nationale brésilienne est indéniable. En effet, elle eut pour tâche l’ultime définition des contours d’un immense territoire national dans lequel l’Amazonie allait prendre une grande place. Dans ce contexte, les premières cartes du Nouveau Monde furent réalisées dans les cabinets royaux, d’après les informations et les descriptions contenues, entre autres, dans les récits de voyage, ces derniers n’ayant jamais cessé d’être une source pour les cartographes. De nombreuses missions d’exploration en Amazonie tournèrent autour de la cartographie, notamment au XIX<sup>e</sup> siècle, période où les cartes présentaient avec de plus en plus de précision les contours des continents, mais où le relevé de l’intérieur des terres n’était pas encore bien établi.

La perception visuelle de l’espace amazonien traduite en récits et transposée dans les cartes contribua à établir une sorte de géographie imaginaire. À la base de cette construction symbolique se trouvent les cosmographies mises au point par des navigateurs à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. Cette expression comprend à la fois une dimension graphique et une autre imaginaire. Les cosmographies servirent aussi bien à manier les frontières naturelles qu’à remodeler la structure des continents<sup>173</sup>.

Le Traité de Tordesillas en est un exemple incontournable. Signé par les souverains du Portugal et de l’Espagne le 7 juillet 1494, il fixe à 370 lieues à l’ouest du Cap Vert une ligne imaginaire de partage du monde entre les deux puissances. Fait qui donna au Portugal un avantage certain dans l’expansion

---

<sup>173</sup> Frank Lestringant, *L’Atelier du Cosmographe*, *op. cit.*, p. 15.

maritime qui eut lieu suite à la signature du Traité. Ainsi, le Brésil, les Moluques, l'Inde, une partie de l'Asie et de la Chine se trouvaient sur le côté portugais du tracé, tandis que du côté espagnol se trouvait l'Amérique, hormis une bonne partie du Brésil, et l'océan Pacifique (annexe 8).

La façon dont la ligne imaginaire de Tordesillas fut conçue et ensuite remodelée laisse transparaître le rôle des cartes non pas comme un outil de représentation du réel mais comme une ressource permettant de créer des réalités possibles. Ce rôle fut encore plus évident avec la création du mythe de l'île Brésil<sup>174</sup>. En effet, afin de pousser de plus en plus les limites imposées par ce Traité, dès les premières décennies du XVI<sup>e</sup> siècle, les cosmographes portugais commencèrent à dresser des cartes qui augmentaient progressivement la taille de leur possession américaine.

Ces cartes représentaient alors un territoire s'étendant de l'estuaire du Rio de la Plata jusqu'au delta de l'Amazone et bordé par l'Océan Atlantique. La plus emblématique d'entre elles fut celle de Lopo Homem (1497-1572), parue dans l'Atlas Miller en 1519 (annexe 9). Jaime Cortesão signale que cette carte fut l'une des premières à représenter ces terres comme une vaste unité géographique et humaine à l'image d'un État au territoire bien délimité<sup>175</sup>. Par la suite, d'autres cartes portugaises viendront renforcer l'idée d'une unité indivisible de ces terres<sup>176</sup>.

À la fin du XVI<sup>e</sup>, le développement d'une cartographie de cabinet permis l'envol d'un travail cartographique visiblement inspiré des récits de voyage. À ce propos, nous attirons l'attention sur un mythe très présent dans les premières cartes du bassin de l'Amazone : celui de l'Eldorado américain. À l'origine de ce mythe se trouva le récit pionnier de Pascual de Andagoya (1495-1548). Lors de son passage par le détroit de Panama, en 1522, ce conquistador espagnol rapporta dans son

---

<sup>174</sup> Jaime Cortesão, auteur d'œuvres de référence sur la cartographie historique luso-brésilienne, est à l'origine de cette expression.

<sup>175</sup> Jaime Cortesão, *História do Brasil nos velhos mapas*, tome 1, Rio de Janeiro, Instituto Rio Branco, 1965. 2 vols., pp. 342-345.

<sup>176</sup> Celles de Diogo Ribeiro ( ?-1533), d'André Homem (dates inconnues), de Diogo Homem (1520/21-1576) et Bartolomeu Velho ( ?-1568), pour n'en citer que quelques-uns.

récit des propos recueillis auprès des Indiens concernant l'existence d'une ville appelée *Birú* (mot qui serait à l'origine du mot Pérou), peut-être située dans les Andes et regorgeant d'or.

Ces rumeurs attirèrent l'attention d'un autre célèbre *conquistador* espagnol, Francisco Pizarro (1475-1541), qui mit alors le cap vers les Andes (en 1524, 1526-1528). Il entreprit ainsi la conquête de l'Empire Inca et assura au passage d'immenses richesses en or et en argent à la couronne espagnole. Fait qui, à son tour, allait attirer dans la région d'autres *conquistadores* en quête du précieux métal. L'emplacement du mythe de la ville d'or variait selon les récits et gagnait sans cesse de nouvelles versions. En 1541, dans les chroniques de Fernandez de Oviedo (1478-1557), il ne s'agissait plus d'une ville, mais d'un riche prince, appelé *El-Dorado*, seigneur d'un vaste domaine. Chaque jour selon un rituel très particulier, il s'enduisait le corps de poudre d'or et chaque nuit, des ablutions le lavaient de cette poudre d'or.

Dans une autre version, le prince était remplacé par un *cacique*, et si le rituel demeurait le même, le *cacique* se lavait dans un lac dans lequel il jetait, en offrande, des objets en or massif. Ainsi, les expéditions qui sillonnaient l'Amérique australe en quête d'une ville d'or, se mirent à chercher également un lac au fond tapissé de trésors.

Les récits provenant de ces expéditions inspirèrent une cartographie du bassin amazonien teintée de merveilleux, car progressivement la ville et le lac migrèrent des Andes vers l'Amazonie. D'ailleurs dans l'une des versions les plus répandues du mythe, cette ville se nommait *Manoa* et le lac *Parime*. À titre d'exemple, les images décrites dans les pages du récit de Sir Walter Raleigh (1552-1618), *The Discovery of Guiana*, paru en 1595, allaient inspirer la réalisation de plusieurs cartes qui, pour représenter l'Amérique, faisaient appel aux rêveries. La carte du cosmographe flamand Jodocus Hondius (1563-1612), qui faisait référence directe au récit de Raleigh, en est la preuve (figure 9) :



Figure 9 : Nieuwe caerte van het Wonderbaer ende Gondrjcke Landt Guiana, 1598. Source : BN Digital

Dans cette carte, une représentation des Amazones figure sur l'une des rives du fleuve éponyme, un peu plus loin se trouve la figure d'*Ewaipanoma* – personnage de la mythologie antique, aussi ancien que les Amazones, représenté par un homme sans tête au visage placé au milieu de sa poitrine. Cette figure apparaît dans plusieurs cartes du Nouveau Monde publiées à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle –, le lac Parime y figure également avec la ville de Manoa d'Eldorado sur sa rive<sup>177</sup>. Ces mêmes motifs furent repris dans une carte réalisée par Théodore de Bry (1590-1634), en 1599 (figure 10), et puis dans une carte de Levinus Hulsius (1550-1606) datant de la même année (annexe 10).

<sup>177</sup> Pour une connaissance approfondie de ce mythe, voir Catherine Alès et Michel Pouyllau, « La Conquête de l'inutile. Les géographies imaginaires de l'Eldorado », dans *L'Homme*, vol. 32 / 122, 1992, p. 271-308.

Bernard Lavallé, *Eldorados d'Amérique : mythes, mirages et réalités*, Paris, Payot, 2011, (« Histoire »).

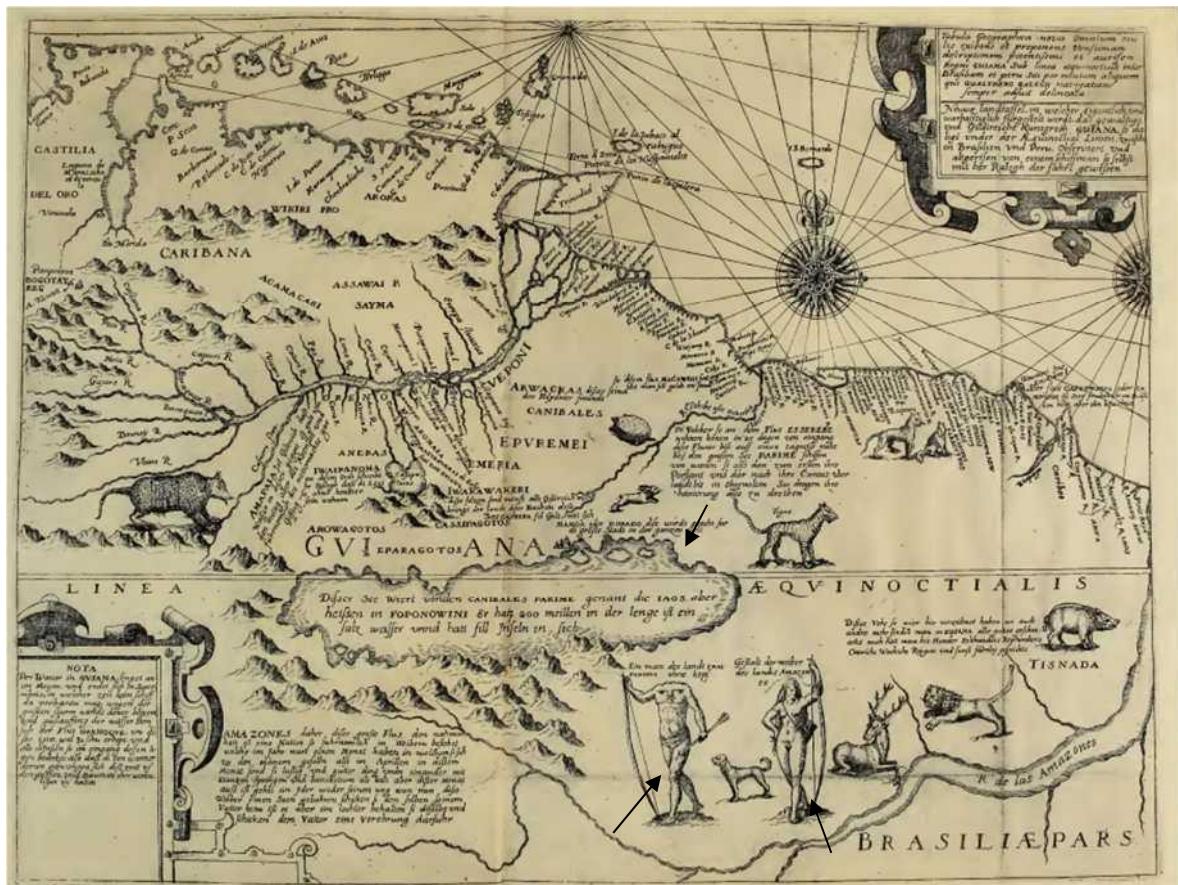


Figure 10 : carte de Théodore de Bry, *Americæ pars VIII*, p. 3, 1599

Il faut parvenir au XVIII<sup>e</sup> siècle pour que la cartographie fasse usage de données géographiques plus précises. Nicolas Verdier rappelle que :

Le XVIII<sup>e</sup> siècle est donc le moment d'une mutation profonde de la cartographie, qui voit se constituer de nouveaux critères de validité qui fixent la bonne représentation du côté de la géométrie et de la mesure. En cela, les cartes produites sont finalement très proches de nous, beaucoup moins exotiques que les cartes médiévales, voire celles de la Renaissance. Elles n'en sont pas moins des discours orientés en fonction le plus souvent de demandes institutionnelles. Car c'est peut-être là l'élément le plus important, ces cartes sont vues comme devant avoir une utilité technique dans le cadre de la gestion territoriale.<sup>178</sup>

En effet, si nous comparons les cartes du « Pays des Amazones » réalisées au début du XVIII<sup>e</sup> siècle avec celles qui les précèdent, force est de constater que peu à peu la représentation du même territoire laisse de moins en moins de place aux

<sup>178</sup> Nicolas Verdier, « Les cartes du XVIII<sup>e</sup> siècle : De l'image à la représentation géométrale », dans *Guide de lecture des cartes anciennes*, 2009, p. 9.

images mythiques qui remplissaient le vide des cartes. Les cartes de Guillaume Delisle (1675-1726), Géographe de l'Académie Royale de Sciences, en sont un exemple (figure 11) :



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

**Figure 11 : Carte de la Terre ferme, du Pérou, du Brésil et du Pays des amazones, Delisle, 1703. Source : Gallica.fr**

Cette carte fut dressée à partir des descriptions de Herrera, Laet, Acuña et Rodriguez, information qui figure dans l'encadré supérieur, à droite. Cela révèle que les cartographes ne s'étaient pas encore éloignés de la tradition de puiser dans des récits de voyage pour confectionner leurs cartes. Malgré cela, la carte de Delisle fait preuve d'un effort évident dans le domaine de la géographie descriptive : les réseaux fluviaux ainsi que les accidents géographiques sont assez détaillés, les tribus de plus en plus connues et recensées. Néanmoins, les imprécisions y sont encore nombreuses. Dans l'espace où Hondius ou De Bry avaient placé le lac Parime Delisle fait une simple mention : « C'est dans ce quartier que la plupart des auteurs placent le Lac Parime et la ville de Manoa del Dorado ».

Deux traités signés au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle furent déterminants pour la formation territoriale de l'Amazonie. Le Traité d'Utrecht, de 1713, qui fixa le fleuve Oyapoc comme frontière naturelle entre la Guyane française et la colonie portugaise. Ensuite, le Traité de Madrid, signé en 1750 par l'Espagne et le Portugal, qui mit en veille le conflit qui opposait ces deux nations à propos des frontières de l'Amérique méridionale.

La signature de ce dernier doit beaucoup aux efforts du diplomate luso-brésilien Alexandre Gusmão (1658-1753)<sup>179</sup>. Habile négociateur, ce dernier réussit à établir le principe de l'*uti possidetis*, déterminant que l'occupation effective du territoire pouvait donner à son occupant le droit de le posséder. Son application permit au Portugal de garder dans son escarcelle les terres grignotées petit à petit aux Espagnols, donnant à l'Amazonie à peu près la configuration géographique que nous lui connaissons aujourd'hui. Ces traités allaient marquer un tournant dans les négociations concernant le partage des terres sud-américaines : d'une dimension imaginaire, proposée par Tordesillas, ils imposèrent une approche qui prenait en considération les limites naturelles et la présence humaine pour délimitation des frontières.

Et puis, dans cette nouvelle approche « la frontière c'est la carte »<sup>180</sup>, pour reprendre les termes de Teixeira Soares (1903-1988), les Portugais utilisèrent les cartes à bon escient dans la construction d'une Amazonie portugaise. Les travaux qui furent à l'origine de la signature du Traité de Madrid, par exemple, avaient pour base une cartographie assez précise et détaillée du bassin de l'Amazone.

---

<sup>179</sup> Pour connaître d'avantage le rôle d'Alexandre Gusmão dans la mise en place du Traité, voir Jaime Cortesão, *Alexandre Gusmão e o Tratado de Madrid*, Rio de Janeiro, Ministério das Relações Exteriores, 1950. 2 vols.

Miguel Paranhos de Rio-Branco et Vasco Mariz, *Alexandre de Gusmão e o Tratado de 1750*, Brasília, Fundação Alexandre de Gusmão, 2010, 67 p., (« Fundação Alexandre de Gusmão », 452).

<sup>180</sup> « Fronteira é mapa » notre trad. Voir Alvaro Teixeira Soares, *História da formação das fronteiras do Brasil*, 3<sup>ème</sup> éd., Rio de Janeiro, Conquista, 1975, p. 19.

Pour ce faire, la commission portugaise fit visiblement appel aux travaux de cartographie du Français Jean-Baptiste Bourguignon D'Anville (1679-1782), géographe du roi, qui avait réalisé une levée assez correcte de ce bassin, comme le prouve sa carte de 1729. Celle-ci fut dressée « sur les mémoires du P. Ignacio dos Reys, religieux de l'Ordre de la Merci, ayant demeuré douze années dans le pays, et sur ce qu'[il] a pu rassembler d'ailleurs », information très visible au milieu de la carte (figure 12).

Cette carte fut utilisée dans la production d'une autre célèbre carte, l'*Amérique Méridionale* de 1748 (annexe 11). Pour la réalisation de cette dernière, D'Anville fit appel aux travaux de La Condamine, Bouguer et Maldonado (1704-1748), comme l'auteur lui-même l'indique sur la carte. Par ailleurs, celle-ci aurait servi, à son tour, à la confection de la carte des Cours (Mapa das cortes), document clef dans l'établissement du Traité de Madrid. Junia Ferreira Furtado dans *O mapa que inventou o Brasil*, met en lumière les rapports entre les travaux de D'Anville et la carte des Cours<sup>181</sup>.

Dans la continuité de la délimitation d'un territoire national brésilien, la cartographie allait continuer à jouer un rôle majeur dans le processus de constitution d'une Amazonie brésilienne. Dans la suite de ce travail, nous nous efforcerons d'analyser dans quelle mesure les Brésiliens se sont servis des mécanismes entrepris par les Portugais pour l'établissement des dernières frontières amazoniennes de leur territoire, notamment face aux Français.

---

<sup>181</sup> Júnia Ferreira Furtado, *O mapa que inventou o Brasil*, 1<sup>ère</sup> éd, Rio de Janeiro, Versal Editores, 2013.

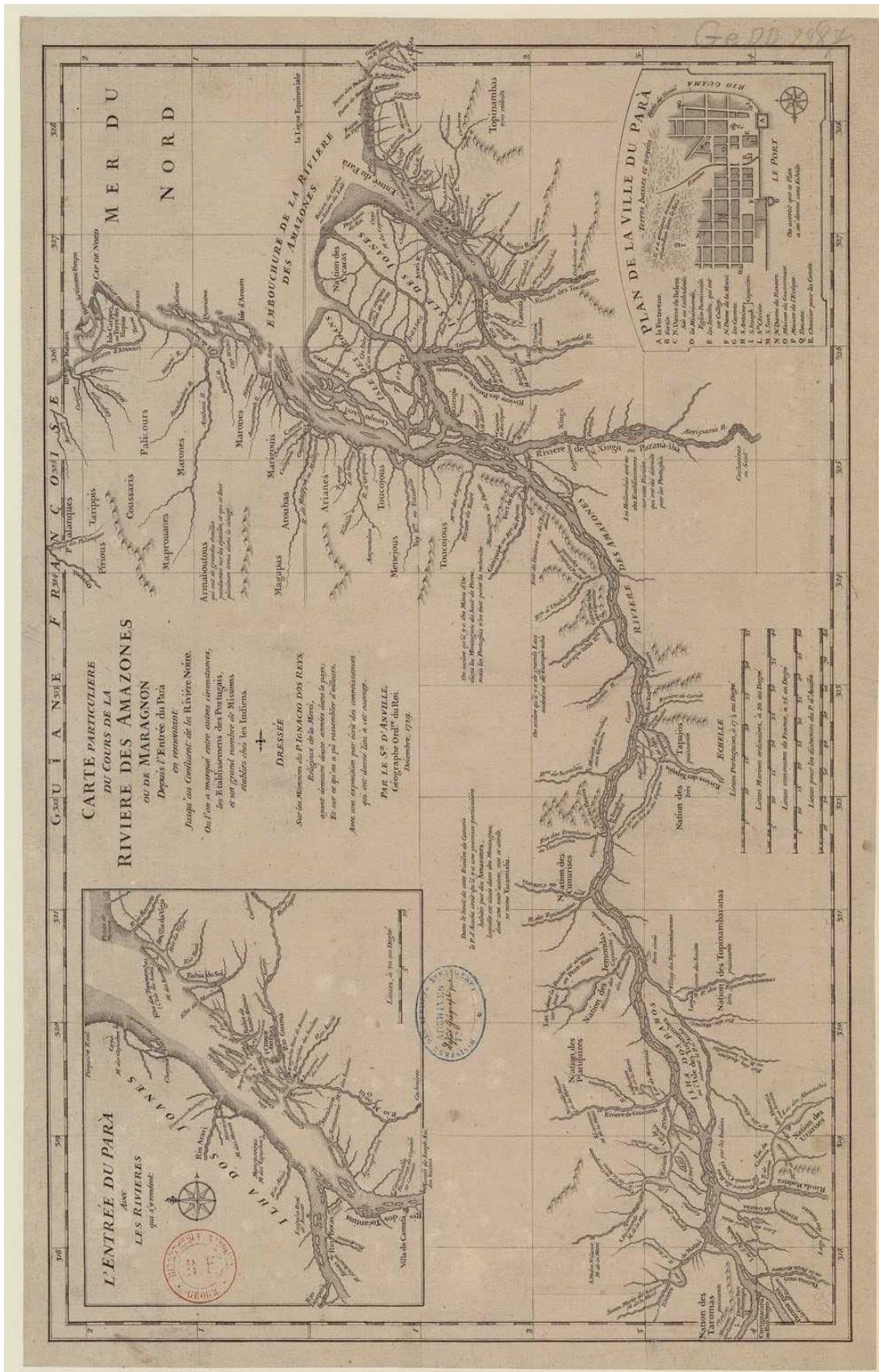


Figure 12 : Carte du cours de la rivière des Amazones ou de Maragnon, D'Anville, 1729, Source : Gallica.fr

Après leur malheureuse tentative, ci-dessus évoquée – d’occupation au Maranhão, en 1612 – expulsés par les Portugais, les Français réussirent finalement à s’installer sur la côte comprise entre les fleuves Maroni et Oyapock, point de départ de l’organisation de l’actuelle Guyane française. Les limites entre la colonie portugaise et la Guyane française furent définies par le traité d’Utrecht, en 1713. Puis, ces limites furent remises en question. En 1802, à la signature du Traité de la Paix d’Amiens<sup>182</sup>, le fleuve Araguary devint la frontière entre les deux colonies.

Le Portugal, n’étant pas signataire de ce Traité, ne tarda pas à grossir son appareil militaire en Amazonie par crainte d’une invasion française à partir de la Guyane. En effet, dès 1803, la couronne envoya des officiers portugais et recruta des Indiens sur place. En 1809, une armée formée par des Indiens sous le commandement des Portugais partit dans la colonie française et l’occupa jusqu’à 1817, date à laquelle le territoire fut restitué à la France<sup>183</sup>. Cette action militaire fut entreprise comme une représaille des Portugais contre la France suite aux invasions napoléoniennes au Portugal (1807-1814).

Dans la période entre l’invasion de la Guyane par les Portugais et sa restitution, le problème autour des frontières entre les deux colonies refit surface. Pour les Français, la question était de savoir si, avec la restitution de la Guyane, les Portugais allaient se retirer sur l’Oyapoc ou bien s’ils allaient se plier aux termes du traité d’Amiens. Cette dernière possibilité fut vite écartée par les Portugais et après l’indépendance, en 1822, la question resta au point mort.

---

<sup>182</sup> Traité de paix entre la République française, l’Espagne, la République batave et le Royaume-Uni de la Grande-Bretagne et d’Irlande.

<sup>183</sup> Cet épisode est relaté avec détail par Jean Soublin. Voir Jean Soublin, *Cayenne, 1809 : la conquête de la Guyane par les Portugais du Brésil*, Paris, Karthala, 2003, (« Collection Monde caribéen »).

Remettre en cause les limites établies sur l'Oyapoc, à partir du traité d'Utrecht, aurait permis aux Français de doubler la taille de leur colonie. La France entreprit alors un bras de fer diplomatique contre le Brésil pour l'établissement de ces frontières. Du côté brésilien, dans le cadre d'une idéologie nationale mise en place par l'Empire, établir ses frontières était plus que jamais une question de souveraineté nationale. Les Brésiliens soutenaient ainsi que fleuve « Japoc » était bel et bien le fleuve Oyapock ; du côté français, on défendait qu'il s'agissait plutôt du Cassiporé, ou encore du Calçoene ou bien de l'Araguari (figure 13).

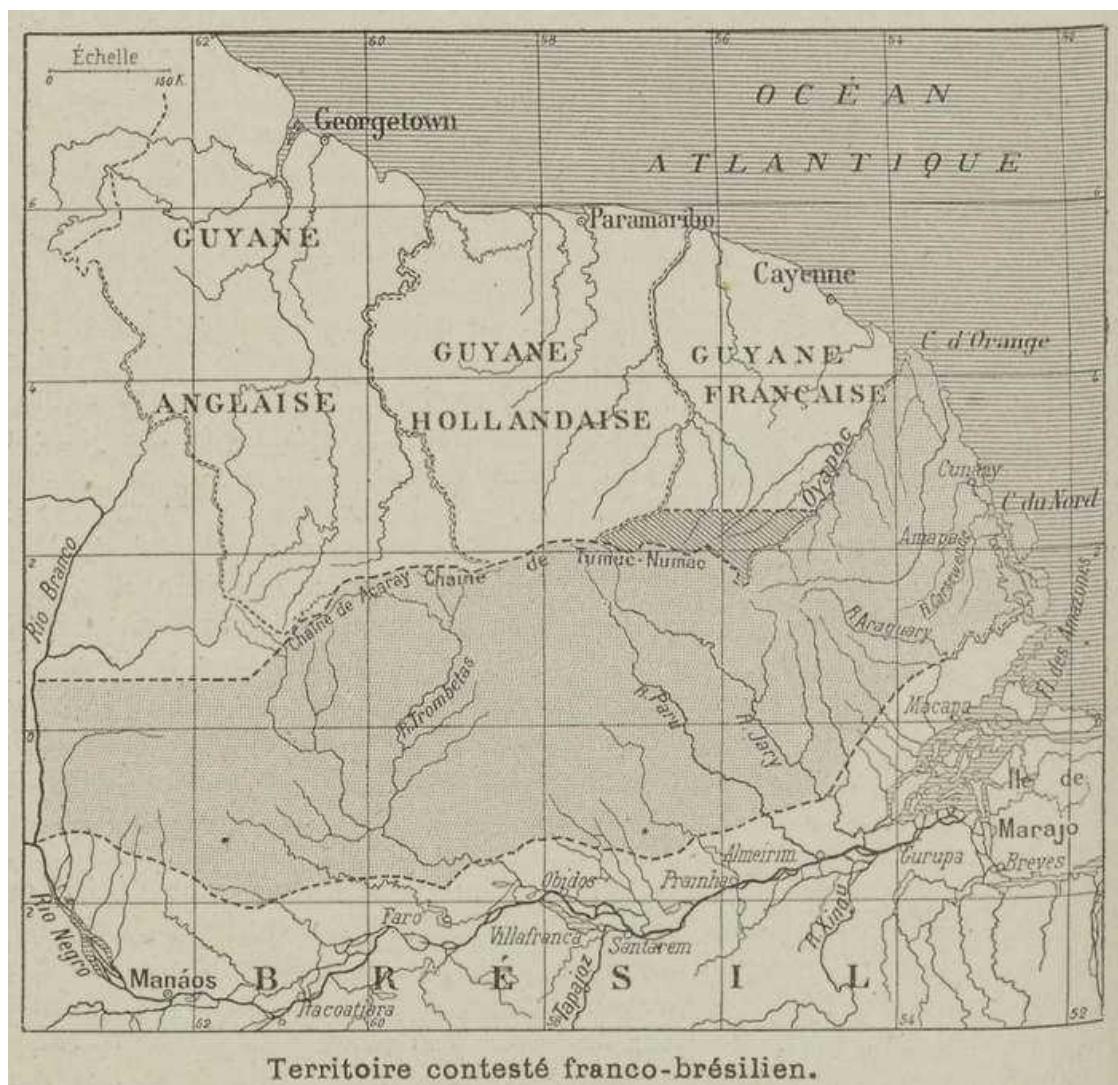


Figure 13 : Extrait de *Les Colonies françaises, petite encyclopédie coloniale* (p. 546),  
Carte du territoire contesté, 1902.

En 1840, dans le contexte de la *Cabanagem*<sup>184</sup> – révolte populaire menée par les couches les plus pauvres de la population (petits paysans, Indiens, *caboclos*), qui vivaient dans des conditions misérables, dans la province du Grão-Pará –, les Français entreprirent la construction d'un fort au sud-est de l'Oyapock, territoire que les Brésiliens considéraient comme leur appartenant. Ceux-ci ripostèrent en construisant un fort sur l'Araguari, dans la zone contestée et revendiquée par les Français. La médiation des Anglais en 1841 mit fin à ce début de conflit, les deux pays acceptant de détruire leurs forts respectifs. La zone revendiquée par les Français, comprise entre l'Oyapock et l'Araguari, devint alors un territoire neutre connu sous l'appellation de « Contesté franco-brésilien »<sup>185</sup>.

Les enjeux territoriaux de l'Amapá allaient entraîner les deux pays dans un conflit diplomatique qui dura plus d'un demi-siècle. En effet, posséder ce territoire aurait signifié pour la France la possibilité de contrôler l'embouchure de l'Amazone et de naviguer sur ce fleuve, comme l'affirma en 1847<sup>186</sup> le vicomte Le Serrec (1815-1892), durant une conférence donnée à la Société de Géographie de Paris. Cet officier de marine avait été membre de la mission scientifique menée par l'explorateur Tardy de Montravel (1811-1864), entre 1842 et 1845, qui avait eu la tâche de dresser une cartographie des fleuves de la Guyane jusqu'à l'embouchure de l'Amazone<sup>187</sup>. Pour le Brésil, le défi était également de taille : il s'agissait de garder sa souveraineté sur le fleuve Amazone. Ce fleuve qui à lui seul servait à symboliser un paysage amazonien, un paysage très singulier qui pouvait servir dans la construction d'un paysage national brésilien.

---

<sup>184</sup> La révolte a duré de 1835 à 1840. On estime que pas loin de 40% des 100.000 habitants de la province ont péri lors des affrontements contre les troupes du gouvernement.

<sup>185</sup> Stéphane Granger, « Le Contesté franco-brésilien : enjeux et conséquences d'un conflit oublié entre la France et le Brésil. », dans *Outre-mers*, vol. 98 / 372, 2011, p. 158-160.

<sup>186</sup> Joaquim Caetano da Silva, *L'Oyapock et l'Amazone : question brésilienne et française*, tome 1, 3<sup>ème</sup> éd., Paris, A. Lahure, 1899. 3 vols, p. XXXVII, préface.

<sup>187</sup> À leur retour, Montravel publia un Atlas et deux ouvrages : *Instructions pour naviguer sur la côte septentrionale du Brésil* (1847) et *Instructions pour naviguer sur les côtes des Guyanes* (1851), et Le Serrec publia deux mémoires : *Mémoire sur les délimitations de la Guyane française et du Brésil* et *Mémoire sur les moyens d'obtenir pour la France la ligne de l'Amazone*.

À ces enjeux territoriaux venaient s'ajouter des enjeux économiques : la découverte de gisements aurifères dans le territoire contesté, notamment autour du fleuve Calçoene, dans les années 1890 a généré des conflits de plus en plus violents entre les orpailleurs et les troupes brésiliennes. La création d'une « République libre de Guyane » ou « République de Counani » allait amener les gouvernements brésilien et français à trouver une solution diplomatique pour régler de façon définitive le problème du contesté.

En 1897, la Confédération suisse, en la personne de son président Walter Hauser (1837-1902), fut appelée pour arbitrer la question. Le diplomate brésilien, baron de Rio Branco (1845-1912) fut chargé du dossier brésilien auquel il s'intéressait depuis 1895. Le géographe Vidal de la Blache (1845-1918) fut désigné pour défendre les intérêts français. À la suite de plusieurs conférences, d'études de documents, d'analyses de cartes et de récits de voyage, de l'exposé des mémoires par les deux représentants, l'arbitrage suisse eut lieu à Berne le 1<sup>er</sup> décembre 1900. Voici les attendus de ce litige :

La France envoya des représentants qui ne connaissaient pas le terrain, mais qui s'appuyaient sur les travaux du grand géographe Vidal de La Blache, qui s'attachait par des arguments scientifiques et toponymiques à démontrer que le « Vincent-Pinçon » était non pas l'Oyapock mais un bras envasé de l'Araguari, donc qu'il était bien atlantique à l'époque et laissait le Cap Nord aux Portugais ; il pouvait du coup avoir été choisi pour frontière. Mais sa position était affaiblie par le fait que, en deux siècles de litiges, les Français avaient évoqué plusieurs fleuves entre Amazone et Oyapock comme étant le « Vincent Pinçon » (Cassiporé, Araguari, Carapaporis, Maiacaré, Calçoene...), alors que le Brésil s'en était toujours tenu au seul Oyapock.

C'est sans doute pour cette raison que le diplomate brésilien Rio Branco, venu avec deux mémoires en neuf volumes rédigés directement en français et deux atlas contenant 150 cartes antérieures ou contemporaines au traité d'Utrecht, ne se contenta pas des arguments scientifiques : son but était davantage de convaincre de l'incohérence de la position française et de l'absence de légitimité de leurs revendications sur des bases historiques. Ainsi il tenta de démontrer (avec succès) que l'Araguari n'étant qu'un affluent de l'Amazone, les Français n'étaient pas fondés à le revendiquer. Face à un redoutable géographe ses arguments furent cependant surtout historiques et démographiques : il s'entacha [sic] à prouver, à l'aide de ses cartes, de la toponymie, de nombreux récits, de rapports y compris français, l'antériorité du peuplement brésilien dans la région. Il invoquait

ainsi une nouvelle application de l'*uti possidetis*, alors qu'aucun document ne mentionnait la présence de Français outre Oyapock<sup>188</sup>.

À l'utilisation de la toponymie et de l'*uti possidetis* dans le dossier brésilien se rajoutèrent les informations parvenues par les biais des voyages d'exploration. En effet, l'arbitrage suisse aurait pris en compte les travaux géographiques d'Élisée Reclus (1830-1905) et les travaux cartographiques de l'explorateur Henri Coudreau. Celui-ci a, par ailleurs, beaucoup œuvré pour la création d'une colonie française en Amazonie, notamment dans le territoire contesté, comme nous verrons plus en détail dans la deuxième partie de notre travail. Reclus aurait été fortement inspiré par Coudreau, comme le soutien Federico Ferretti :

Reclus, en s'appuyant sur les observations directes de Coudreau, démontre les dynamiques complexes du littoral, en permettant aux arbitres de démentir les produits cartographiques précédents, plus idéologiques et moins appuyés sur des observations détaillées. D'après les savants suisses, sa géographie physique démontre l'impossibilité que le Japoc de Pinçon fût l'un des bras du fleuve des Amazones. Ils démentent notamment l'un des points centraux du mémoire présenté par les Français, lesquels affirmaient qu'un ancien bras de l'Araguary coulait vers le Nord en correspondance du canal Carapaporis en touchant l'actuelle île de Maraca, qui aurait fait partie du continent encore en des temps historiques : c'est-à-dire, la seule hypothèse qui puisse expliquer pourquoi Vicente Pinçon n'avait pas signalé cette île.

En se débrouillant dans la complexité hydrographique de la région et en analysant de manière critique la géographie de Reclus, de Coudreau et d'autres, les Suisses concluent à une ancienneté majeure de cette île et de son canal par rapport aux hypothèses du mémoire français, ce qui prouverait que les anciens cartographes cités par les diplomates d'Utrecht ne connaissaient pas cette région<sup>189</sup>.

L'arbitrage donna ainsi raison au Brésil (annexe 12), ce qui fut aussitôt relayé par la presse des deux pays :

La décision arbitrale du président de la République helvétique sur le contesté franco-brésilien a été remise hier matin à M. Bihourd, l'ambassadeur de France à Berne, et à M. le baron de Rio-Branco, ministre du Brésil en mission spéciale.

---

<sup>188</sup> Stéphane Granger, « Le Contesté franco-brésilien... », *op. cit.*, p. 168.

<sup>189</sup> Federico Ferretti, « Le fonds Reclus-Perron et le contesté franco-brésilien de 1900 : Une carte inédite qui a décidé des frontières du Brésil », dans *Terra Brasilis*, juin 2013, p. 6.

Disons tout de suite que la sentence met fin à un différend remontant au traité d'Utrecht (1713), et donne une satisfaction quasi complète aux revendications du Brésil et n'accorde à la France qu'une très légère addition au territoire de la Guyane.<sup>190/ 191</sup>

Il convient, cependant, de souligner que si, d'un côté, le gouvernement brésilien avait mis les moyens pour parvenir à convaincre la Fédération suisse, de l'autre côté, le gouvernement français, beaucoup plus tourné vers ses colonies en Afrique et en Asie, n'avait pas prêté suffisamment d'intérêt à l'extension de la Guyane. La France n'avait pas cherché à s'engager dans un conflit armé en dépit de quelques incidents, dont certains avaient provoqué des morts, dans la période précédent l'arbitrage.

L'hégémonie brésilienne sur l'Amazone et le territoire de l'Amapá se confirma. Fort de cette victoire, le baron de Rio Branco entama des négociations pour l'établissement des bornes définitives. En 1901, il échoua dans sa tentative de récupérer des territoires de la Guyane anglaise. En 1902, il fut nommé ministre des Affaires Étrangères. En 1904, il réussit à faire valoir les droits du Brésil face à l'Équateur, en 1906, il obtint le même résultat avec la Guyane hollandaise. En 1907, les frontières furent fixées avec la Colombie, en 1909 avec le Pérou et en 1910 avec l'Argentine.

Cependant le cas de l'Acre est différent. Ce fut à la suite d'un conflit gagné par les *seringueiros* contre la Bolivie que le traité d'Ayacucho de 1867 allait être remis en cause. La République de l'Acre fit long feu. Le gouvernement brésilien reprit le dossier et contre le versement d'une forte indemnisation et la promesse (non tenue) de la continuation de la ligne de chemin de fer, Porto Velho–Guajará Mirim vers Riberalta en Bolivie, les deux pays parvinrent à un accord de

---

<sup>190</sup> Marc Landry, « Le contesté franco-brésilien », *Le Figaro*, Paris, 2 décembre 1900, p.2.

<sup>191</sup> Au Brésil, le *Jornal do Brasil* publia : « O Conselho Federal Suíço, escolhido como árbitro no litígio existente entre a França e o Brasil acerca do direito que cada qual afirmava ter aos ricos territórios de uma parte da Guayana Brasileira – O Amapá – decidiu o pleito em nosso favor, baseado aquele tribunal nos documentos existentes e coligidos desde o tempo do Império. ». Voir « Pela diplomacia e a questão do Amapá », *Jornal do Brasil*, Rio de Janeiro, 2 décembre 1900.

rattachement de l’Acre au Brésil, lors du traité de Petrópolis en 1903. Encore une fois, le baron de Rio Branco en fut le grand artisan.

Durant ce processus d’établissement des frontières, les cartes, la toponymie et les récits de voyage furent des outils puissants dans la construction d’une unité territoriale qui allait corroborer la constitution de l’unité nationale au Brésil, consolidées notamment au fil du XIX<sup>e</sup> siècle. En ce qui concerne l’Amazonie, le processus de construction de son identité culturelle et sociale naquit, comme nous l’avons vu, de l’assemblage des représentations géographiques, historiques et scientifiques des Européens, des Amérindiens et des Brésiliens. Dans la seconde partie de cette thèse, nous tâcherons d’analyser comment ces imaginaires se transfigurent en fiction et quelles images de l’Amazonie la presse et la littérature étrangère, notamment française, allaient aider à bâtir.

## Partie II. L'Amazonie vue depuis la France

Après être longtemps restée une région administrative soumise directement à Lisbonne et indépendante du gouvernement central, au début du XIX<sup>e</sup> siècle la province du Grão Pará fut rattachée au Brésil. Jusqu'alors, les provinces amazoniennes entretenaient beaucoup plus d'échanges commerciaux et sociaux avec la métropole portugaise qu'avec la capitale, Rio de Janeiro. Cela ne fut pas sans incidence sur les relations conflictuelles entre les provinces du Nord et du Sud du pays, notamment en ce qui concernait l'intégration de l'Amazonie au territoire national brésilien.

Cette intégration passait par la connaissance et par l'occupation des terres amazoniennes, comme nous avons vu dans la première partie de ce travail, fait qui entraîna le soutien de l'Empire aux expéditions brésiliennes et étrangères en Amazonie<sup>192</sup>, mais aussi la création d'un imaginaire national. En même temps, le développement de la géographie et de la cartographie, l'apparition de l'ethnographie et de la taxonomie, l'essor du romantisme littéraire et l'entrée du récit de voyage en littérature permirent une nouvelle approche des hommes et des lieux qui ont été l'objet de ces domaines du savoir.

En ce sens, les publications constituèrent le moyen par lequel les informations et les connaissances diverses issues des voyages d'exploration, des sociétés savantes, des écrivains, etc., ont pu avoir une portée très étendue. Elles furent ainsi incontournables dans le processus de redécouverte de l'Amazonie au XIX<sup>e</sup> siècle, car la presse agissait comme un espace de circulation d'idées, de débats et de

---

<sup>192</sup> Bon nombre de ces expéditions en Amazonie furent réalisées dans le cadre du mouvement de connaissance totale de la nature lancé par les encyclopédistes, voir Claudia Poncioni, « A estátua amazônica : “Uma comédia arqueológica”, de Araújo Porto-Alegre », dans *Brasil/Brazil Revista de literatura brasileira*, vol. 28 / 51, p. 71. À propos des principales expéditions en Amazonie brésilienne voir également João Carlos Meireles Filho, *Grandes expedições à Amazônia brasileira : 1500-1930*, São Paulo, Metalivros, 2009.

consolidation des identités littéraires et culturelles. Le paradoxe majeur impliqué dans la création des identités nationales, nous rappelle Anne-Marie Thiesse, étant qu'elles « ont été forgées dans le cadre d'intenses échanges internationaux, dont le résultat fut la détermination d'un modèle commun de production des différends »<sup>193</sup>. Autrement dit, elles n'ont pu se faire que dans un cadre transnational.

Dans le Brésil du XIX<sup>e</sup> siècle, se forger une identité collective revenait à se regarder dans le miroir européen, notamment français. La preuve en est qu'au cours de ce siècle, des sociétés d'immigration virent le jour au pays, comme celle de Rio ou celle du Pará dans les années 1880. Elles avaient le but très précis de sensibiliser l'opinion publique brésilienne sur le fait que le pays ne pouvait être une grande nation que par l'action de l'immigration européenne<sup>194</sup>. À travers la presse nationale et étrangère, cette idée était débattue et disséminée de façon massive.

Dans ce contexte, la presse française fut le terrain de prédilection pour ceux qui ont voulu vulgariser l'Amazonie en France. Notamment, quand la possibilité d'un commerce prometteur avec les provinces amazoniennes, accompagnée de l'idée d'une colonisation française de la région, prit son envol dans le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle. Dans une période où les mesures entreprises par le gouvernement français, notamment par le ministre des Affaires étrangères Jules Ferry (1832-1893) encourageaient une expansion coloniale basée sur un « devoir de civilisation », la « presse coloniale » devint un outil incontournable de divulgation et de vulgarisation des informations sur les colonies.

Cette dénomination, d'après Sandrine Lemaire, fut dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle appliquée à une certaine catégorie d'imprimés. Elle désignait alors les périodiques

---

<sup>193</sup> Anne-Marie Thiesse, « Des fictions créatrices », *op. cit.*, 2000, p. 51.

<sup>194</sup> Cette démarche s'insère dans le contexte de circulation des théories eugénistes au Brésil, comme montre Jean-Yves Mérien dans son article « L'influence des théories eugénistes sur la politique d'immigration au Brésil dans le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle », dans *Modèles politiques et culturels au Brésil : emprunts, adaptations, rejets*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2003, p. 191-213.

spécialisés sur les colonies, le *Journal des colonies* (1791) en est un exemple. Tous les grands explorateurs de ce siècle, comme Jules Crevaux ou Henri Coudreau, pour n'en citer que deux, publiaient constamment dans les bulletins des sociétés savantes ou dans les périodiques, les récits de leurs voyages. « Le voyage, alors, s'achevait dans le journal »<sup>195</sup>, pour reprendre l'expression de Sylvain Venayre.

C'est pourquoi l'analyse de la divulgation et de la vulgarisation de l'Amazonie dans la presse française nous semble essentielle. Notre choix s'est porté sur les bulletins de la Société de Géographie de Paris et de la Société de Géographie Commerciale de Paris, ainsi que sur le *Journal des voyages*, les périodiques les plus éminents de la presse coloniale.

Et puis, dans la presse, un genre très populaire connut son âge d'or au XIX<sup>e</sup> siècle : les romans d'aventures. Si l'Amazonie se faisait de plus en plus présente dans la presse française, avec l'avènement de romans d'aventures, elle devint matière à la fiction littéraire. Dédié à un public jeune, le genre « roman d'aventures » contribua à la formation culturelle des jeunes lecteurs dans un moment où l'éducation était perçue comme la clef de voute du projet national. Pour illustrer ce propos, notre choix s'est porté sur une lecture des œuvres d'Émile Carrey (1820-1880) et de Jules Verne, respectivement *Les aventures de Robin Jouet*<sup>196</sup> et *La Jangada*<sup>197</sup>, qui façonnèrent les imaginaires français, mais également celui des brésiliens, sur l'Amazonie grâce aux traductions<sup>198</sup>.

---

<sup>195</sup> Sylvain Venayre, « Le voyage, le journal et les journalistes au XIX<sup>e</sup> siècle », dans *Le Temps des médias*, vol. 8 / 1, 2007, p. 47.

<sup>196</sup> Émile Carrey, *Les aventures de Robin Jouet*, Tours, Alfred Mame et Fils, 1864.

<sup>197</sup> Jules Verne, *La Jangada*, *Huit cents lieues sur l'Amazone*, Paris, J. Hetzel, 1881. 2 vols.

<sup>198</sup> À propos de l'ouvrage d'Émile Carrey celui-ci allait connaître immédiatement une deuxième édition en 1865, une troisième en 1876 et une quatrième, en 1884.

Quant à l'ouvrage *La Jangada*, dans la même année de sa parution il eut trois éditions françaises. De fait, il fut publié sous la forme de feuilleton dans le *Magasin illustré d'éducation et de récréation* et il eut deux éditions en format livre. Aussi, trois traductions en portugais parurent cette même année, une publiée au Portugal par la maison d'édition David Corazzi et deux publiées au Brésil par Baptiste-Louis Garnier et par le journal *A Gazeta de notícia* de Belém. Voir à ce propos Márcia Abreu, « Beyond national Borders : 19th century fiction from and about Brazil », *Brasil/Brazil Revista de literatura brasileira*, vol. 25 / 51, 2015, p. 1-22.

Essayer de mettre au jour l'utilisation au XIX<sup>e</sup> siècle de la matière amazonienne par des genres littéraires divers ne peut pas se faire sans analyser le rôle des récits de voyage. Rappelons que ce genre littéraire fut pionnier en ce qui concerne l'entrée de l'Amazonie en littérature. De fait, avant même qu'elle ne devint matière dans la fiction régionaliste, au dernier quart du même siècle, elle figurait déjà dans de nombreux récits de voyage.

Parmi ceux qui, au XIX<sup>e</sup> siècle, mirent l'Amazonie à l'honneur dans leurs récits, le Français Henri Coudreau se démarqua par son engagement en faveur d'une vulgarisation massive de cette région en France. D'une part, ses innombrables travaux portèrent sur plusieurs domaines du savoir, de sorte que sa contribution à la création d'une géohistoire amazonienne n'est plus à établir. D'autre part, les échanges qu'il eut avec les autorités et avec l'intelligentsia brésilienne servirent à nourrir les discussions à caractère identitaire. À titre d'exemple, nous pouvons évoquer ses échanges avec le premier gouverneur de l'État du Pará Lauro Sodré (1858-1944) ou avec Santa-Anna Nery (1848-1901). Par conséquent, l'examen de son œuvre nous semble essentiel pour comprendre dans quelles mesures le regard étranger put conditionner le regard brésilien sur l'Amazonie.

Dans cette seconde partie de ce travail, nous nous efforcerons de faire un examen minutieux des échanges parus dans la presse entre Brésiliens et étrangers, autour de l'Amazonie. Notre but sera de chercher à comprendre dans quelle mesure les images de la région parues dans la presse française furent reprises au Brésil. Ensuite, par le biais de l'étude de romans d'aventures et de récits de voyage, notre analyse portera sur les mécanismes qui servirent à la création d'une identité culturelle amazonienne insérée, bien évidemment, dans un cadre transnational, comme le dit à juste titre Anne-Marie Thiesse.

# 1. Les imprimés français du XIX<sup>e</sup> siècle

Le XIX<sup>e</sup> siècle, communément associé à l'âge d'or du livre, fut celui du triomphe de l'imprimé, notamment du périodique, comme le remarque Judith Lyon-Caen<sup>199</sup>. C'est donc naturellement que des hommes de lettres brésiliens et français qui eurent pour mission la divulgation de l'Amazonie en France au XIX<sup>e</sup> siècle (tels le Brésilien Santa-Anna Nery ou le Français Henri Coudreau), s'engagèrent entièrement dans le mouvement global de vulgarisation des spécificités nationales ayant la presse pour support. Ce mouvement eut une importance de plus en plus grande pour les lecteurs brésiliens et étrangers, puisque la production littéraire aussi bien endogène qu'exogène et la presse allaient contribuer à bâtir l'image de l'Amazonie tant au Brésil, qu'en Europe. Dans ce chapitre, il s'agira d'analyser les images de ce territoire que la presse française a véhiculées.

## 1.1 L'Amazonie dans la presse

Au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, moment où la géographie était synonyme d'exploration, comme le rappelle l'historien Dominique Lejeune<sup>200</sup>, les bulletins qui émanaient des diverses sociétés savantes, notamment des sociétés de géographie, allaient devenir un instrument de choix pour la circulation d'informations concernant les colonies, car ces imprimés à caractère scientifique jouaient un rôle de médiation entre les savoirs géographiques issus des voyages d'exploration et l'élite savante qui fréquentait ces sociétés sans pour autant connaître le terrain, comme ce fut le cas de Jules Verne, par exemple.

---

<sup>199</sup> Judith Lyon-Caen, « Lecteurs et lectures : les usages de la presse au XIX<sup>e</sup> siècle », dans *La civilisation du journal*, éd. Dominique Kalifa, Philippe Régnier et Marie-Ève Thérenty, Paris, Nouveau Monde, 2011, p. 29.

<sup>200</sup> Dominique Lejeune, *Les sociétés de géographie en France et l'expansion coloniale au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Michel, 1993, (« Bibliothèque Albin Michel histoire »), édition Kindle.

Nous remarquons que c'est au XIX<sup>e</sup> siècle, en 1821, que la première Société de Géographie, celle de Paris, fut créée. Elle comptait parmi ses 217 membres fondateurs les plus éminents savants de l'époque : Monge, Cuvier, Gay Lussac, Humboldt, Chateaubriand, pour n'en citer que quelques-uns. Par la suite, tout au long du siècle, de hautes personnalités françaises et étrangères devinrent membres de cette société, comme ce fut le cas de Jules Verne, d'Élisée Reclus (1830-1905), d'Anatole France (1844-1924), de l'empereur Napoléon III (1808-1873) ou encore de l'empereur du Brésil Dom Pedro II (1825-1891).

Le fait que l'empereur brésilien figurait parmi les membres de la Société de Géographie montre à quel point l'élite intellectuelle brésilienne était en phase avec l'élite française. La presse au Brésil publiait très souvent des traductions d'informations diverses empruntées aux bulletins des sociétés savantes ainsi qu'à d'autres périodiques français<sup>201</sup>.

Ces emprunts servirent à alimenter plusieurs débats, comme par exemple celui autour du Contesté franco-brésilien que nous avons cité dans le chapitre 2 de la première partie de ce travail. Par ailleurs, les résultats issus des expéditions promues par les sociétés savantes, à la croisée de plusieurs domaines du savoir tels que la géographie, l'ethnographie et les sciences naturelles, intéressaient au plus haut point les élites brésiliennes désireuses de mieux connaître leur territoire et ses habitants :

No Brasil, a relação da geografia com a etnografia, ganhou um forte sentido no contexto político-social da segunda metade do século XIX, pois a preocupação com a mão-de-obra e com o povoamento do interior do país, ou seja, a exploração do ambiente e a ocupação do território, passou para o primeiro plano na política do governo imperial. O Império foi se afirmando sob os objetivos de manter as fronteiras, conhecer o interior e criar vias de comunicação interligando os diversos pontos do país, o que, do ponto de vista das ciências, criou fortes vínculos entre a geografia e os diversos ramos das ciências naturais.

As ciências naturais estavam fortemente imbricadas no processo de construção da nação e, ao mesmo tempo que se afirmava a prática científica, desenhava-se uma imagem nacional em que o espaço físico

---

<sup>201</sup> Une rapide consultation du site de l'Hemeroteca Digital de la Biblioteca National du Brasil peut en témoigner. URL : <http://bndigital.bn.br/hemeroteca-digital/>

aparecia como o determinante. A prática das ciências naturais era evidenciada pelas inúmeras comissões científicas, estrangeiras e brasileiras, que se dirigiram ao interior do Brasil a fim de conhecer sua natureza, bem como nas suas instituições científicas, como o Museu Nacional, o Jardim Botânico, o Observatório Nacional, o Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro, a Sociedade Auxiliadora da Indústria Nacional, o Imperial Instituto Fluminense de Agricultura, o Instituto Politécnico ou a Sociedade de Geografia do Rio de Janeiro.

O espaço, elemento determinante da prática das ciências naturais, além de contribuir para a construção da imagem da nação, deu suporte à política econômica agrícola dominante no período e, ao mesmo tempo, facilitou a inclusão do Brasil nos domínios do imperialismo que, na época, vigorava nas relações internacionais.<sup>202</sup>

L'ouverture de la Société de Géographie de Paris allait inspirer la création d'institutions similaires dans d'autres villes françaises (elles étaient au nombre de 32 à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle) et dans le monde entier : Berlin (1828), Londres (1830), Francfort (1836), Mexico (1859), Saint-Pétersbourg (1845), New York (1852), Vienne (1856), Genève (1858), Lisboa (1875), Rio de Janeiro (1883).

Les bulletins provenant de ces institutions faisaient partie de la « presse coloniale » qui regroupait à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle uniquement les périodiques spécialisés sur les colonies, comme nous l'avons déjà souligné. Au siècle suivant, le terme « presse coloniale » regroupait également des sujets et des territoires très variés, ainsi que les périodiques liés aux voyages d'exploration, comme les journaux de voyage, et les bulletins des sociétés savantes. Le public lecteur de cette ces périodiques allait également évoluer :

Durant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et jusqu'aux années 1870, les destinataires [de la presse coloniale] sont peu nombreux. Dès le milieu des années 1870, et surtout dans la décennie 1880 et 1890, la presse coloniale vise un public plus large, accompagnant en cela les conquêtes territoriales. Outre une floraison de titres spécifiquement voués à la vulgarisation

---

<sup>202</sup> Heloisa M. Bertol Domingues, « A geografia e o exótico brasileiro », dans *Terra Brasilis* [en ligne], 2000, mise en ligne le 05 novembre 2012, consulté le 01 mai 2019, URL : <http://journals.openedition.org/terrabrasilis/312>.

coloniale, de nombreux articles et plus encore d'images sont publiés dans des périodiques généraux, disposant d'un vaste lectorat populaire.<sup>203</sup>

Pour comprendre le discours sur l'Amazonie porté dans la presse coloniale française, nous allons nous tourner vers les bulletins des sociétés savantes. Notre choix est de mettre en perspective, dans un premier temps, les articles publiés dans les pages du *Bulletin de la Société de Géographie de Paris* (1822-1899) et, dans un second temps, ceux parus dans le *Bulletin de la Société de Géographie Commerciale de Paris* (1878-1918), qui figurent parmi les plus connus. Le tableau suivant se dessine<sup>204</sup> :

Tableau 1 : articles parus dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*<sup>205</sup>

Titre	Auteur	Série/ tome	Pages	Année
Aperçu du cours de l'Amazone	L. Agassiz	Série 5, t 12	433-457	1866
L'embouchure de l'Amazone	J. M. da Silva Coutinho	Série 5, t 14	321-334	1867
Note sur la carte de l'Amazone et sur les communications fluviales dans l'empire du Brésil	J. M. da Silva Coutinho	Série 5, t 16	60-65	1868
Considérations générales sur l'Amazone	L'Abbé Durand	Série 6, t 2	312-339	1871
Le rio Negro du Nord et son bassin	L'Abbé Durand	Série 6, t 3	16-33, 174-193	1872
L'Amazone brésilien	L'Abbé Durand	Série 6, t 4	479-509	1872

<sup>203</sup> Sandrine Lemaire, « La presse coloniale métropolitaine », dans *La civilisation du journal : histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX<sup>e</sup> siècle*, éd. Dominique Kalifa, Paris, Nouveau Monde, 2011, p. 515-521, p. 521.

<sup>204</sup> Ces informations ont été recueillies sur le site de la Bibliothèque Numérique de la Bibliothèque Nationale de France, disponible sur : <http://gallica.bnf.fr>.

<sup>205</sup> Nous prenons en compte les articles parus à partir de décembre 1866, année où les voyages d'exploration menées par des étrangers ont été rendus possibles du côté brésilien du fleuve Amazone, jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

Le Solimões ou Haut Amazone brésilien	L'Abbé Durand	Série 6, t 5	225-245	1873
La Madeira et son Bassin	L'Abbé Durand	Série 6, t 10	449-467, 578-605	1875
Le fleuve des Amazones et ses affluents	Rafael Reyes	Série 6, t 12	185-195	1876
Voyage en Guyane (1877)	Jules Crevaux	Série 6, t 16	385-417	1877
De Cayenne aux Andes par l'Oyapock, le Yary, le Parou, l'Amazone et l'Iça, retour par le Yapura	Jules Crevaux	Série 6, t 19	385-416	1880
Exploration des fleuves Yari, Parou, Iça et Yapura	Jules Crevaux	Série 7, t 3	664-716	1882
Le Madera et les rivières qui le forment	Juan F. Velarde	Série 7, t 7	241-267	1887
Le Counani et le Mapa	H. Coudreau	Série 7, t 10	396-424	1889
Du Pacifique au Pará	Marcel Monnier	Série 7, t 10	548-605	1889
Le Contesté franco-brésilien	H. Coudreau	Série 7, t 11	289-309	1890
Dix ans de Guyane (Missions du Ministère de l'Instruction publique)	H. Coudreau	Série 7, t 12	447-480	1891
Aperçu général des Tumuc-Humac, avec carte dans le texte	H. Coudreau	Série 7, t 14	29-52	1893

Ce tableau 1 nous fournit le total de 18 articles publiés dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Paris* entre 1866 et 1899. Ce qui représente la faible moyenne de moins d'un article publié par an. Les auteurs de ces articles étaient bien connus au Brésil, où la presse locale publiait des nouvelles concernant leurs dernières publications, leurs expéditions ou encore des extraits traduits d'articles ou de conférences.

Les titres des articles indiquent que l'exploration cartographique du fleuve Amazone et de ses affluents constituait leurs sujets de prédilection. Ainsi, une cartographie de l'Amazonie se précise (figure 14).

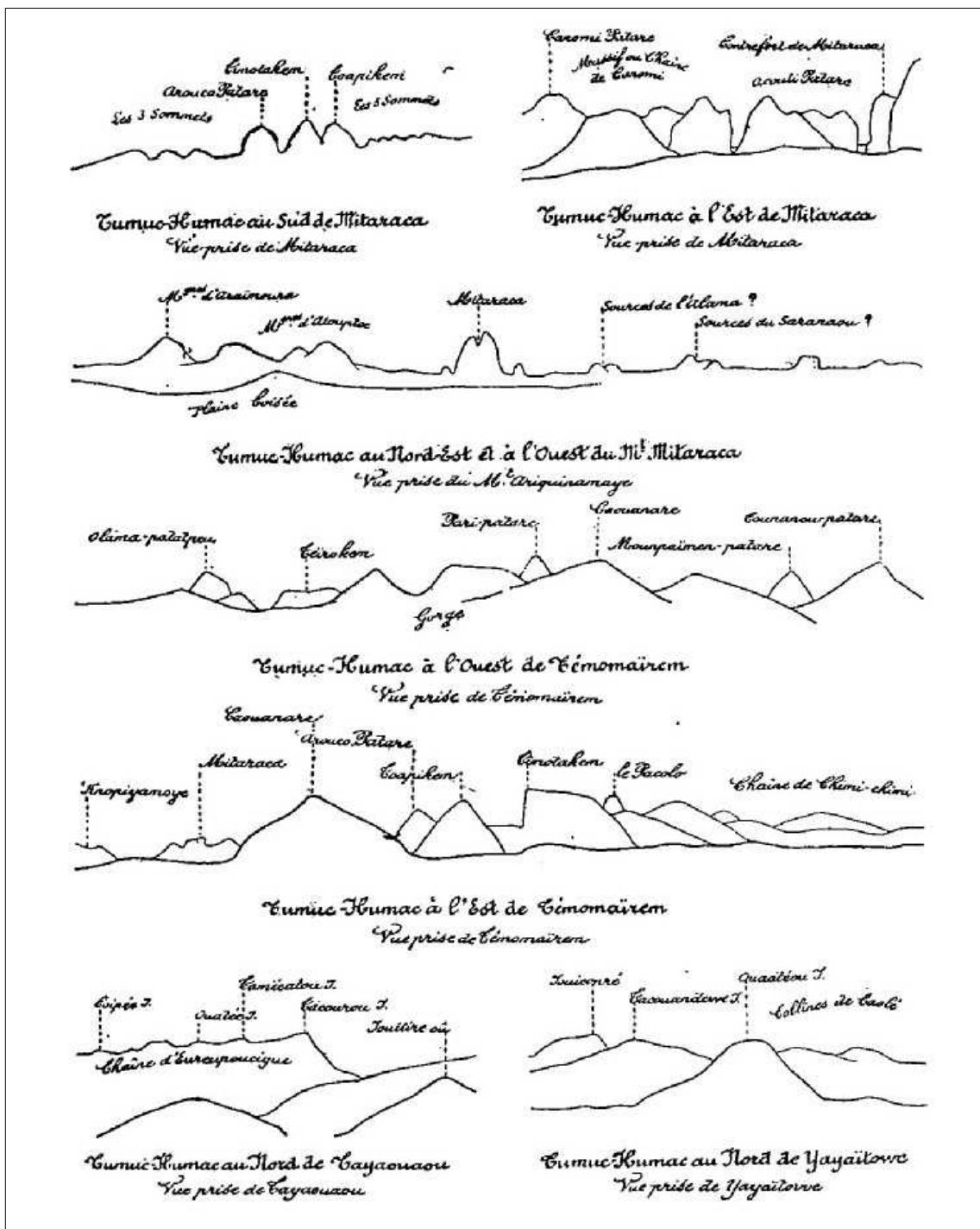


Figure 14 : Monts Tumuc-Humac, Henri Coudreau, « Dix ans de Guyane ». BSGP, 1891, p. 457

Cette cartographie de plus en plus précise répond évidemment à l'un des buts premiers de la Société de Géographie de Paris – « la connaissance du globe »<sup>206</sup>. Leur lecture montre qu'un tableau de l'Amazonie était progressivement dessiné dans la presse coloniale : une région immense traversée par un fleuve tout aussi énorme et bien assortie en spécimens naturels et minéraux. Aussi pouvons-nous lire dans un article paru en 1866 signé par Louis Agassiz :

À quelque point de vue qu'on envisage le fleuve des Amazones, comme longueur, comme largeur et nombre des affluents ou, enfin, comme volume d'eau, c'est le plus important des fleuves du monde. Son cours depuis le pied de la grande chaîne des Andes jusqu'à l'Océan mesure une longueur de 5000 kilomètres, et la largeur de son bassin, qui presque partout est de 12 à 1400 kilomètres, dépasse en quelques endroits ce dernier chiffre.

L'expression « bassin » appliquée au fleuve des Amazones n'est toutefois pas très juste. En effet, dans toute l'immense étendue dont nous venons de donner les dimensions, on ne voit qu'une vallée plane et tellement plaine sans fin.<sup>207</sup>

Quelques années plus tard, c'est l'Abbé Durand qui livra ses impressions dans un article daté de 1871 :

Depuis quelques années l'attention de l'Europe est attirée vers la région équatoriale du Brésil, où s'ouvre l'embouchure de l'Amazone. La science, l'industrie, la politique et le commerce ; en un mot, toutes les forces de la civilisation se préparent à profiter de ce fleuve immense, pour aller féconder et développer les richesses contenues dans le sein des nombreuses provinces qu'il arrose.<sup>208</sup>

Cette immensité amazonienne<sup>209</sup> vint encore renforcer l'image d'une région peu peuplée, peu civilisée, qui dormait en attendant une colonisation européenne qui sera le garant de son avenir. Dans les pages du *Bulletin de la Société de*

---

<sup>206</sup> Lucien Gallois, « Le centenaire de la société de géographie de Paris », dans *Annales de géographie*, vol. 30 / 167, 1921, p. 374.

<sup>207</sup> Louis Agassiz, Louis, « Aperçu du cours de l'Amazone », *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, série 5, décembre 1866, p. 434.

<sup>208</sup> L'Abbé Durand, « Considérations générales sur l'Amazone », dans *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, série 6, 1871, p. 312-313.

<sup>209</sup> Cette idée d'une « plaine immense » allait tomber à l'eau lorsque des moyens scientifiques ont permis de constater lors de l'ouverture de la Transamazonienne dans les années 1970 et au début de grands déboisements, qu'il s'agissait plutôt d'une région vallonnée.

*Géographie Commerciale de Paris*, il s’agissait plutôt de mettre l’accent sur des enjeux économiques, mais pas seulement :

Tableau 2 : articles parus dans le *Bulletin de la Société de Géographie Commerciale de Paris*<sup>210</sup>

Titre	Auteur	Tome	Pages	Année
De Quito au Pará : récit du voyage de M. Wiener à travers l’Amérique du Sud	J. Geoffroy	Tome 3	140-143	1881
Le mouvement commercial du bassin de l’Amazone	Olivier Ordinaire	Tome 6	385-394	1883
De l’émigration européenne dans les prairies de la Guyane	H. Coudreau	Tome 7	265-274	1885
La Place de Pará	H. Coudreau	Tome 7	385-394	1885
La question du territoire Contesté franco-brésilien	H. Coudreau	Tome 17	8-23	1895
La rivière Vincent Pinzon ou de Japoc	Landes	Tome 19	282-285	1897
La rivière Vincent Pinzon	Du Caillaud	Tome 19	285-288	1897
Au Brésil, région des rios Madeira et Mamoré	Guilbert de Blaymont	Tome 19	372-377	1897
Les régions de l’Amazone par le baron de Marajó	Du Caillaud	Tome 19	232-237	1897
La rivière de Vincent Pinzon ou la limite de la Guyane française du côté du Brésil	Du Caillaud	Tome 19	269-285	1897
La Guyane et le Contesté franco-brésilien	Levat	Tome 20	164-169	1898
Encore le Contesté franco-brésilien	Du Caillaud	Tome 20	189-195	1898

<sup>210</sup> Nous prenons en compte les articles parus depuis la première publication de ce bulletin, en 1878 jusqu’à 1900.

En effet, outre le Contesté, les potentialités commerciales et la possibilité d'une immigration européenne en Amazonie y furent abordées. Cela venait conforter l'ambition affichée par la Société de Géographie Commerciale de Paris « [d'appliquer] la connaissance scientifique du globe au développement de l'industrie et du commerce »<sup>211</sup>, au profit de la France, bien entendu.

Mais malgré les efforts des auteurs de ces quelques articles, mettre l'Amazonie en valeur dans la presse coloniale française, notamment dans les annales des sociétés savantes, n'était pas une mince affaire. À titre d'illustration, rappelons que les choses n'étaient pas diverses en ce qui concerne « l'Amazonie française ». Ainsi en 1902, un manuel de géographie consacrait à la présentation de la Guyane française aux élèves de classe préparatoire au concours d'entrée à Saint Cyr, les trois dernières pages sur les 647 de l'ouvrage.

Jusqu'à présent nous n'avons pas su tirer parti de cette colonie. [...] L'état de stagnation ; où la Guyane reste depuis de longues années, tient d'abord sans doute à l'insalubrité du climat, aux ravages trop fréquents de la fièvre jaune [...]<sup>212</sup>.

Ainsi, la représentativité de la région par rapport à d'autres régions du globe, comme les colonies africaines ou asiatiques, restait très faible. Cependant, les images de l'Amazonie colportées par la presse coloniale confortèrent l'imaginaire français dominant au XIX<sup>e</sup> siècle : une région à fort potentiel d'exploitation commerciale. L'autre versant de la presse coloniale, les journaux de voyage, allait aussi contribuer à attirer l'attention du grand public sur la région, comme nous verrons par la suite.

---

<sup>211</sup> Charles Gauthiot, « Bulletin de la Société de Géographie Commerciale de Paris, par le Secrétaire général », *Bulletin de la Société de Géographie Commerciale de Paris*, tome 1, 1878, p. 1.

<sup>212</sup> Philippe Gidel, *La France et ses colonies (Classe de Première, préparation à l'examen de l'école de Saint Cyr)*, Paris, H. Garnier, 1902, 647 p.

## 1.2 L'Amazonie dans le *Journal des voyages*

Parmi les périodiques de la presse coloniale, les récits de voyage allaient occuper une place grandissante tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle. En effet, ils allaient devenir un outil de vulgarisation incontournable, au point d'inspirer des romans feuilletons qui connaîtront un grand succès au cours de ce siècle :

Cette mode du récit de voyage contribua grandement à mettre en place l'esthétique du roman feuilleton. Le genre plastique qu'est le récit de voyage se prêtait en effet particulièrement bien à la publication par fragments et les écrivains et les directeurs de journaux qui s'y sont essayés ont pu y trouver, au début des années 1830, un champ d'expérimentation dans lequel s'est forgé le roman feuilleton du XIX<sup>e</sup> siècle.<sup>213</sup>

L'une des premières publications françaises à faire des récits de voyage l'épine dorsale de sa ligne éditoriale s'intitulait au départ *Annales des voyages* (1807-1819) puis *Nouvelles annales des voyages* (1819-1865). Cette revue fut fondée par le géographe Conrad Malte-Brun (1775-1826), qui participa également à la fondation de la Société de Géographie de Paris. Le titre complet de ce périodique montre l'étendue de son ambition éditoriale :

*Annales des voyages, de la géographie et de l'histoire ; ou collection des voyages nouveaux les plus estimés, traduits de toutes les langues européennes ; des relations originales, inédites, communiquées par des voyageurs français et étrangers ; et des mémoires historiques sur l'origine, la langue, les mœurs et les arts des peuples, ainsi que le climat, les productions et le commerce de pays jusqu'ici peu ou mal connues ; accompagnée d'un bulletin où l'on annonce toutes les découvertes, recherches et entreprises qui tendent à accélérer les progrès des sciences historiques, spécialement de la géographie, et où l'on donne des nouvelles des voyageurs et des extraits de leur correspondance.*

---

<sup>213</sup> Silvain Venayre, « La presse de voyage », dans *La Civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX<sup>e</sup> siècle*, éd. Dominique Kalifa, Régnier, Philippe, Marie-Ève Thérenty et Alain Vaillant, Paris, Nouveau Monde, 2011, p. 469.

Donner à cette science naissante, la géographie, un espace où les individus intéressés par ce domaine pouvaient échanger, partager et débattre de thèmes communs, tout « en offrant aux gens du monde une variété agréable de ces petits morceaux où l'instruction se cache sous les attractions d'un tableau neuf et piquant. »<sup>214</sup>, tel était le but de Malte-Brun. Le mot « instruction », récurrent dans les notes et avis aux lecteurs, publiés dans ces périodiques, montrait à quel point ils avaient vocation à être un outil de vulgarisation du savoir au service d'une éducation de masse. En ce sens, la presse, au même titre que l'école, fut l'un des outils de l'intégration, servant à consolider une identité collective dans le cadre de création des États-nation<sup>215</sup>.

Suite à la parution des *Annales des voyages*, d'autres périodiques liés aux voyages d'exploration allaient voir le jour : la *Revue des deux mondes*, en 1829 ; le *Journal illustrés des voyages et des voyageurs*, en 1857 ; *Le Tour du monde, nouveau journal des voyages*, en 1860 ; *Journal des voyages et des aventures de terre et de mer*, en 1877, pour n'en citer que quelques-uns.

Ce dernier, « le plus grand des journaux de voyages de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle »<sup>216</sup>, se voulait un journal accessible à tous. Pour ce faire, des sujets très variés liés à la géographie et au voyage y furent abordés. Aussi, chaque numéro devait-il contenir impérativement une aventure de terre ou de mer – récit de naufrage, de chasse périlleuse, etc.<sup>217</sup>. Dans cette optique, l'Amazonie avait toute sa place.

En 1882, par exemple, quand l'explorateur Jules Crevaux faisait la une du journal, l'article signé par J. G. (Jules Gros), paru en décembre de cette année, faisait état des voyages de l'explorateur en Amazonie. En effet, Jules Gros mettait l'accent sur les péripéties survenues au cours des dernières expéditions de Crevaux. Entre deux anecdotes, le lecteur prenait connaissance de l'existence « de populations

---

<sup>214</sup> Conrad Malte-Brun, « Discours préliminaire », dans *Annales des voyages*, vol. 1, 1807, p. 7.

<sup>215</sup> Anne-Marie Thiesse, « La construction scolaire », dans *Les cahiers de médiologie*, vol. 3 / 1, 1997, p. 211.

<sup>216</sup> Silvain Venayre, « La presse de voyage », *op. cit.*, 2011, p. 478.

<sup>217</sup> « Avis de l'éditeur », *Journal des voyages et des aventures de terre et de mer*, N° 1, Paris, juillet 1877, p. 2.

toujours féroces, souvent anthropophages »<sup>218</sup> d'une région, dépeinte comme un lieu où le danger pouvait se cacher partout, comme le montre l'extrait qui suit :

Un jour, tandis que M. Crevaux faisait ses relevés à la boussole et que M. Lejeanne écrivait ses impressions, Apatou était en train de travailler, l'aiguille en main à rapiécer la tente. Un bruit inusité se produit ; un cri désespéré se fait entendre. On cherche Apatou. Il a disparu, emporté par un caïman ; l'eau bouillonne : le malheureux lutte sans doute contre un terrible adversaire ; comment lui porter secours ? On cherchait un harpon, lorsque M. Crevaux aperçoit une main à la surface ; il la saisit, il hisse le pauvre nègre plus mort que vif, mais il n'avait laissé au monstre qu'une portion de son mollet.<sup>219</sup>

Cette anecdote fournit de la matière à l'illustration de la une du journal, on y voit Crevaux dans une mise en scène digne de Robinson : sur un petit canot, il extrait de l'eau son compagnon d'aventures, le métis Apatou et le sauve de la mort (figure 15). Par la suite, il fallut attendre 1886 pour que la région revienne à la une de ce journal. Cette fois-ci, ce fut au tour d'Henri Coudreau de se mettre dans la peau de l'explorateur aventurier. Dans une série de cinq articles également signés par le journaliste Jules Gros, intitulés *Les Guyanes et l'Amazonie, voyage de M. Henri Coudreau*, les prouesses de l'explorateur étaient mises en lumière. Dès le premier article de la série Jules Gros ne tarit pas d'éloges à l'égard d'Henri Coudreau :

Le voyageur que je vais aujourd'hui présenter à nos lecteurs compte parmi les meilleurs dans la brillante pléiade des explorateurs dont nous les avons déjà entretenus.

Il ne le cède en rien comme audace, comme persistance, comme invincible courage aux Dupuis, aux Soleillet, aux Brau de Saint-Pol Lias, aux Bonnat, aux Largeau, aux Marche, aux Compiègne et à tant d'autres dont la simple nomenclature suffirait à remplir les colonnes qui forment le cadre de cet article.<sup>220</sup>

---

<sup>218</sup> Jules Gros, « Voyage du docteur Crevaux en Amérique du Sud », dans *Journal des voyages et des aventures de terre et de mer*, N° 135, Paris, 8 décembre 1882, p. 2.

<sup>219</sup> *Ibidem*, p. 3.

<sup>220</sup> Jules Gros, « Les Guyanes et l'Amazonie : voyage de M. Henri Coudreau », *Journal des voyages et des aventures de terre et de mer*, tome 18, 1886, p. 386-387, p. 386.

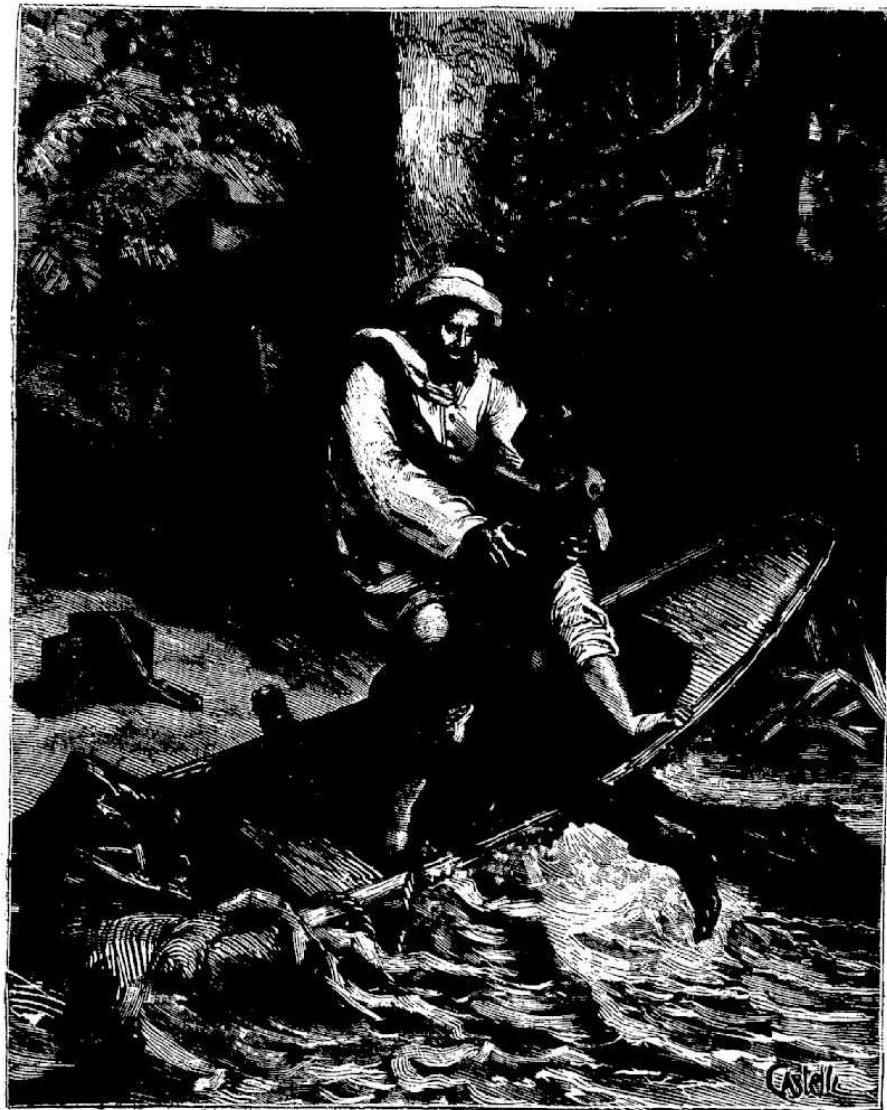
# Journal des Voyages

## ET DES AVENTURES DE TERRE ET DE MER

N° 235. — Prix : 15 centimes. — JOURNAL HEBDOMADAIRE — Bureaux : 7, rue du Croissant.  
Abonnements. — PARIS, 8 fr. — DÉPARTEMENTS, 10 fr. — ÉTRANGER, 12 fr. — Dimanche 8 Janvier 1882.

TEXTE. — Actualités géographiques : Voyage du docteur Grévaux dans l'Amérique du Sud. — Les Robinsons de la Guyane ; Les mystères de la forêt vierge (suite). — Les émigrants russes. — Les drames de la mer (suite). — A travers le monde : Les théâtres de Vienne. — Chronique des voyages et de la géographie.

ILLUSTATIONS. — Le docteur Grévaux dans l'Amérique du Sud : En canot sur le Rio-Lessops. — Les mystères de la forêt vierge : Peters Paulus et sa famille. — Les émigrants russes : Arrivée en rade de New-York. — Les drames de la mer : Les deux armées y faisaient entre cinq ou six grosses bouches.



ACTUALITÉS GÉOGRAPHIQUES : Le docteur Grévaux dans l'Amérique du Sud, — En canot sur le Rio-Lessops. (P. 3, 6, 1.)

235

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Figure 15 : Le docteur Crevaux dans l'Amérique du Sud.

Comme pour Crevaux, Coudreau eut également droit à des illustrations très pittoresques, qui corroboraient la mise en scène d'un récit plein d'aventures (figure 16).



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Figure 16 : Voyage de M. Coudreau. - Il resta une heure un quart avant d'être repêché

Quelques années plus tard, Henri Coudreau lui-même publia des articles dans les pages du *Journal des voyages*. Cette fois-ci, en plus du récit de ses aventures, l'explorateur transcrivit plusieurs légendes des monts Tumuc-Humac. Dans une lettre du 6 septembre 1893, Coudreau s'adressait au directeur du journal pour le remercier d'être à l'origine de son expédition :

[Mon cher directeur,] Me voici reparti avec trois amis et ma jeune femme qui a voulu absolument m'accompagner.

C'est ma modeste prose du *Journal des voyages* qui m'a amené les concours qui me permettent d'entreprendre une quatrième campagne. Soyez fier de provoquer ainsi l'essor de l'initiative individuelle pour les choses coloniales, et soyez-en loué.

Quand vous aurez liquidé mon stock de légendes et hymnes divers, je tiendrai encore à votre disposition des vues que je tâcherai de rendre en même temps poétiques et pittoresques, sur la nouvelle entreprise coloniale que le *Journal de voyages* vient de faire sortir du domaine des projets.<sup>221</sup>

Les légendes auxquelles l'explorateur faisait référence, récoltées auprès des Indiens Oyampis, Roucouyennes et Caïcouchianes, furent en effet publiées entre 1895 et 1896, accompagnées d'une mise en garde aux lecteurs faite par Henri Coudreau lui-même :

Ces récits des Indiens Oyampis, Roucouyennes et Caïcouchianes, que nous avons recueillis, de 1887 à 1891, pendant notre exploration de la chaîne des monts Tumuc-Humac, ces récits n'ont pas été – s'il en faut – traduits littéralement des idiomes tupis ou caraïbes dans lesquels ils nous étaient racontés. Le thème primitif a été respecté ; l'intrigue et le drame ont été reproduits à peu près exactement ; la couleur et la saveur spéciales du récit primitif ont été imitées aussi fidèlement que possible : mais il ne faut pas perdre de vue qu'il ne s'agit ici que de légendes racontées de mémoire à des Européens par un Européen à qui les sauvages les ont autrefois racontées. Le fond est vrai ; la forme ne l'est que par à peu près. Rien de la traduction littérale et par suite de la haute valeur comme document linguistique de divers travaux américainistes, les excellents *Contes indiens au Brésil*, par exemple, recueillis littéralement, sous la dicté des vieux chefs indiens, par l'illustre Couto de Magalhães, dans ses pérégrinations aventureuses au sein de la grande *Selva* sauvage du Brésil intérieur.

Cependant, telles qu'elles sont, ces légendes n'en constituent pas moins une piquante curiosité comme contribution à l'étude de la Terre et des Hommes de ces mystérieuses Tumuc-Humac hier encore réputées elles-mêmes légendaires ou à peu près.

---

<sup>221</sup> Lettre d'Henri Coudreau publiée le 19 novembre 1893 dans le n° 854 du *Journal des voyages*, p. 334.

C'est l'initiation aux luttes des tribus de la contrée, à leurs exodes, à leurs anciennes mœurs, à leur histoire, et aussi, dans une certaine mesure, à leur philosophie. Avila, la Vierge-Piaye ; le divin Yaci, le beau ténébreux ; le vieux cannibale ; le sage Yaouaroupicie, ce Nestor Indien, en disent plus long, dans leur naïf et bizarre langage plus ou moins mal rendu par un pauvre voyageur de médiocre culture littéraire, que de savants articles ethnographiques correctement tirés au cordeau.

Et c'est à ce titre, comme essai consciencieux de vulgarisation populaire, que les Légendes devaient avoir leur place dans les colonnes du *Journal de voyages*.<sup>222</sup>

De cet extrait, il faut souligner deux informations remarquables : d'abord, la référence à l'œuvre du brésilien Couto Magalhães (1837-1898). Il s'agit d'un recueil de légendes indiennes paru initialement sous le titre « *Mythologia Zoologica* », dans le livre *O Selvagem*, publiée en 1876 (figure 17).

Cette œuvre écrite sur commande de l'empereur Dom Pedro II était vouée à jouer un rôle très important dans la création d'un folklore national au Brésil – le mot folklore est ici employé dans le sens de l'étude des traditions populaires –, mais aussi dans la mise en valeur du mythe du Tupi comme « race » à l'origine de l'identité brésilienne<sup>223</sup>.

L'une des particularités du recueil de légendes « *Mythologia Zoologica* » de Couto Magalhães résidait dans le fait que les légendes furent publiées en langue tupi, entremêlées de leur traduction en portugais. Puis, cet ouvrage fut traduit en français et publié par la maison d'édition Lombaerts, à Rio de Janeiro, en 1882. Quelques années plus tard, d'autres traductions furent réalisées et publiées en italien (1889) et en allemand (1919).

---

<sup>222</sup> Henri Coudreau, « Légendes des Tumuc-Humac », *Journal des voyages et des aventures de terre et de mer*, janvier 1895, p. 18.

<sup>223</sup> À ce propos voir Machado Maria Helena P. T., « Um mitógrafo no Império : a construção dos mitos da história nacionalista do século XIX », dans *Revista estudos históricos*, vol. 14 / 25, 2000, p. 73-80.

TRABALHO PREPARATORIO PARA APROVEITAMENTO  
DO SELVAGEM E DO SOLO POR ELLE OCCUPADO NO BRAZIL

0

# SELVAGEM

I

CURSO DA LINGUA GERAL SEGUNDO OLLENDORF

COMPREHENDENDO O TEXTO ORIGINAL DE LENDAS TUPIS.

II

ORIGENS, COSTUMES, REGIÃO SELVAGEM,

METHODO A EMPREGAR PARA MANASAL-OS POR INTERMEDIO DAS COLONIAS  
MILITARES E DO INTERPRETE MILITAR

Por Couto de Magalhães

Conseguir que o selvagem entenda o portuguez, o que equivale a incorporal-o à civilisação, e o que é possível com um corpo de interpretes formado das práticas do exército e armada que falem ambas as línguas, e que se dissimularão pelas colônias militares, equivaleria à 1.º Conquistar duas terças partes do nosso território. 2.º Adquirir mais um milhão de braços acilados e utilíssimos. 3º Assegurar nossas comunicações para as bacias do Prata e do Amazonas. 4.º Evitar no futuro grande effusão de sangue humano e talvez despezas colossais, como as que estão fazendo outros países da América.

impresso por ordem do governo

RIO DE JANEIRO

TYPOGRAPHIA DA REFORMA

181 RUA SETE DE SETEMBRO 181

1876

Figure 17 : *O Selvagem*, Couto Magalhães, page de titre, 1876

Le fait d'avoir cité l'œuvre de Couto Magalhães montre que, si les publications de Coudreau étaient bel et bien connues au Brésil, de son côté l'explorateur suivait avec attention la production littéraire brésilienne. Tout comme les traductions vers le français, l'italien et l'allemand de l'ouvrage corroborent l'idée d'un mouvement circulaire d'informations et d'artefacts culturels entre le Brésil et l'Europe. Ensuite, Henri Coudreau insista pour que sa publication des légendes des Tumuc-Humac soit vue comme un « essai consciencieux de vulgarisation populaire ».

Cela montre que l'établissement d'un folklore amazonien faisait partie des objectifs sous-jacents de l'explorateur. Dans le chapitre 3 de cette partie, nous analyserons plus en détail dans quelle mesure les travaux d'Henri Coudreau, notamment ses récits de voyage allaient, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, contribuer à la vulgarisation de l'Amazonie en France, et de quelle manière ils allaient initier et figer certaines images.

Il convient pour l'instant de souligner que, parallèlement aux imaginaires sur l'Amazonie contenus dans la « presse coloniale », les romans d'aventures servaient aussi de vecteur à la vulgarisation de l'Amazonie en France. Ils fournissaient également des images de la région qui allaient aider à façonner les imaginaires non seulement des Français, mais aussi des Brésiliens. Dans le chapitre suivant, il s'agira d'analyser quelles images de l'Amazonie figuraient dans ces romans.

## 2. Des romans d'aventure en Amazonie

Au cours de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, le genre « roman d'aventures » connut beaucoup de succès en France. Les ouvrages appartenant à ce genre étaient faits pour captiver le lecteur au moyen d'une approche qui préconisait « d'apprendre en s'amusant ». Le roman d'aventures était alors conçu comme un « roman d'apprentissage » dans l'expression de Sylvain Venayre<sup>224</sup>. Dans ce contexte, Émile Carrey et Jules Verne furent pionniers dans la mise en valeur de l'Amazonie dans le roman d'aventures au XIX<sup>e</sup> siècle. De fait, Émile Carrey publia *Les aventures de Robin Jouet* en 1864 et quelques années plus tard ce fut à Jules Verne de publier *La Jangada* en 1881. Les deux ouvrages connurent un succès de public en France et, pour ce qui est du dernier, il connut également un énorme succès au Brésil. Dans le présent chapitre, il s'agira d'essayer de comprendre dans quelle mesure ces œuvres contribuèrent à la formation des imaginaires français et brésiliens sur l'Amazonie.

### 2.1 *Les aventures de Robin Jouet* d'Émile Carrey

En décembre 1863, on pouvait lire dans pages du journal *Le Constitutionnel* :

L'auteur de *L'Amazone*, M. Émile Carrey, vient de publier un nouvel ouvrage intitulé : *les Aventures de Robin Jouet*. Ce livre, où la fiction du roman n'est qu'un vernis appliqué sur la réalité, fait connaître une contrée presque inconnue qui se trouve entre la Guyane française et le Brésil. C'est comme un voyage personnel animé et aventureux, que l'auteur raconte avec sa verve si éminemment parisienne. On y trouve tout le charme du roman qui s'attache à Robinson Crusoé en même temps que des notions exactes sur une grande partie de l'univers.<sup>225</sup>

---

<sup>224</sup> Sylvain Venayre, « La Belle époque de l'aventure (1890-1920) », dans *Revue d'histoire du XIX<sup>e</sup> siècle* [en ligne], consulté le 17/08/2019, URL <http://journals.openedition.org/rh19/371>.

<sup>225</sup> « Nouvelles diverses (à propos de *Les Aventures de Robin Jouet* d'Emile Carrey) », dans *Le Constitutionnel. Journal du commerce, politique et littéraire*, Paris, 12 1863.

Après un séjour en Amérique du Sud entre 1852 et 1855, Émile Carrey, avocat, politicien et écrivain français, publie une tétralogie intitulée *L'Amazone* (1856-1872)<sup>226</sup>. Cette série d'ouvrages était destinée à faire connaître l'Amazonie en France pour attirer des immigrants français vers la région<sup>227</sup>. Avant de paraître sous le format d'un livre, la tétralogie parut sous la forme de feuilleton, dans les pages du journal *Le Moniteur universel : journal officiel de l'Empire français*, à partir de mai 1856. Dans sa série de fictions, Carrey dépeignait des lieux, des mœurs et des populations d'Amazonie.

D'après un article de la *Revue des Deux Mondes*, l'auteur y décrivait plus précisément la nature équatoriale et les populations de l'Amazone et du Brésil<sup>228</sup>. Le fait que le journal soulignait « les populations de l'Amazone et du Brésil » faisait référence à la façon à travers laquelle l'écrivain évoquait la question du territoire contesté entre la France et le Brésil, question que nous avons abordée dans la première partie de ce travail. Ce territoire était selon Carrey le lieu où l'immigration française devait s'installer<sup>229</sup> et l'écrivain n'hésitait pas à militer pour une issue favorable pour la France : « notre territoire injustement contesté »<sup>230</sup>, écrivait-il dans un ouvrage.

Quelques années après la parution de la série « L'Amazone », en 1864, ce fut au tour de l'ouvrage *Les aventures de Robin Jouet* d'être publié. Réalisé dans le style des robinsonnades, celui-ci connut immédiatement une deuxième édition, en 1865 ; une troisième, en 1876 ; et une quatrième, en 1884, ce qui montre que l'œuvre eut un véritable succès auprès du public lecteur. Écrit à la première

---

<sup>226</sup> Émile Carrey, *L'Amazone : huit jours sous l'Équateur*, Paris, Michel Lévy Frères, 1856. Émile Carrey, *L'Amazone : les métis de la savane*, Paris, Michel Lévy Frères, 1857. Émile Carrey, *L'Amazone : les révoltés du Pará*, Paris, Michel Lévy Frères, 1857. Émile Carrey, *L'Amazone : la dernière des N'hambahs*, Paris, Michel Lévy Frères, 1872.

<sup>227</sup> Voir à ce propos : Rémy Lucas, « L'émigration française dans la tétralogie romanesque d'Émile Carrey », dans *Les Français au Brésil : XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, éd. Tania Regina de Luca et Laurent Vidal, 2<sup>ème</sup> édition augmentée, Paris, Les Indes savantes, 2016, (« Rivages des Xantons »), p. 47-55.

<sup>228</sup> Charles. de Mazade, « Chronique de la quinzaine », dans *Revue des Deux Mondes*, tome 11, 1857, p. 910.

<sup>229</sup> Voir à ce propos l'article signé par Carrey lui-même : Émile Carrey, « La Guyane », dans *Revue maritime et coloniale*, T 9, Paris, septembre 1863, p. 665-669.

<sup>230</sup> Émile Carrey, *L'Amazone : huit jours sous l'Équateur*, op. cit., p. 143.

personne et divisé en vingt chapitres, l'œuvre raconte l'histoire du voyage que fit Jules Robin-Jouet en Amazonie dans les années 1820.

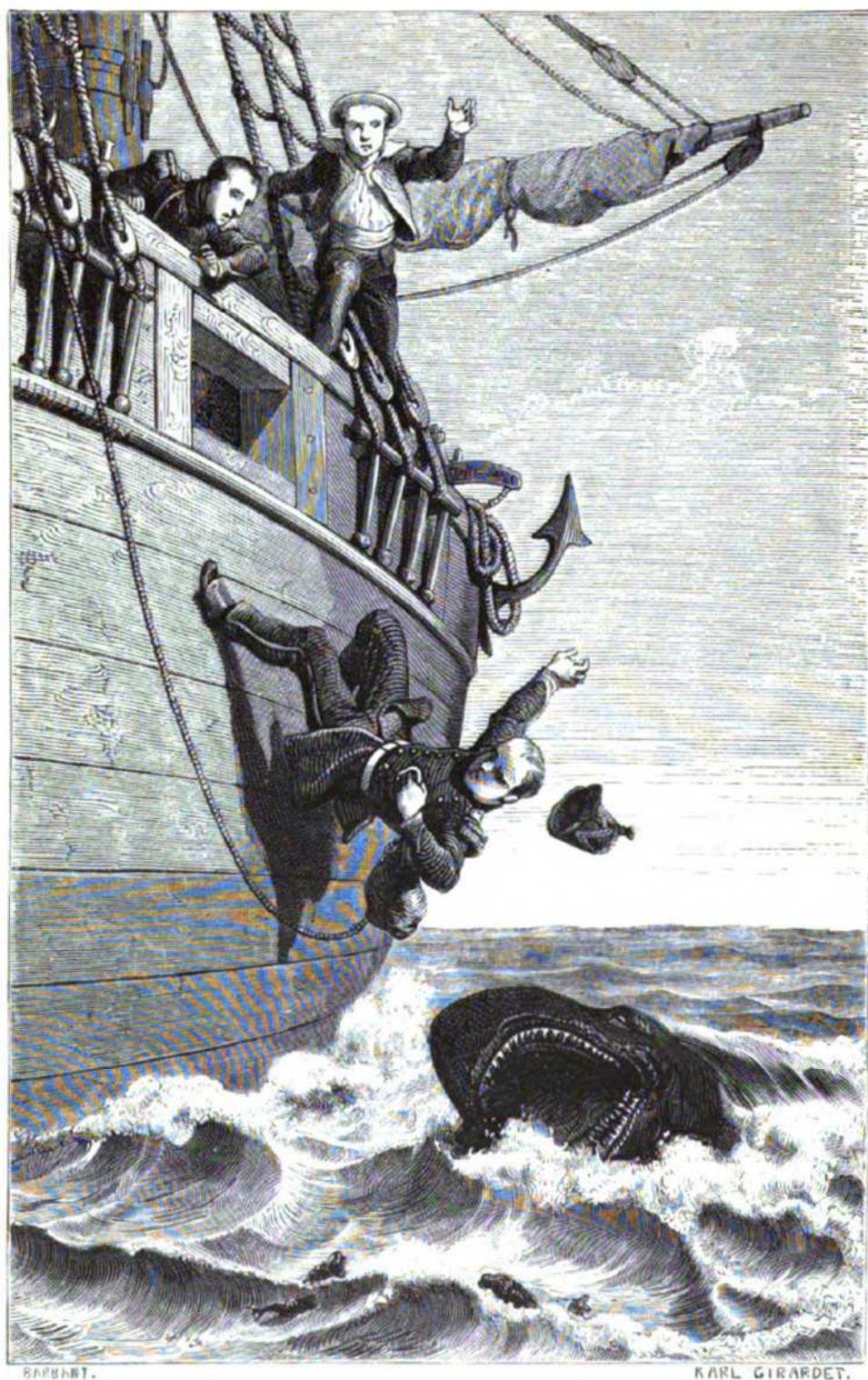
Robin Jouet était un jeune homme issu d'une famille bourgeoise de la capitale française, fils d'un banquier. À l'âge de neuf ans il fut admis dans un pensionnat où il allait rester pendant presque dix ans, avant d'être envoyé à Marseille étudier les affaires maritimes. Employé dans une banque, après le décès du père qui entraîna la ruine de sa famille, Jouet décida de s'aventurer dans l'une des colonies françaises, et s'engagea dans l'infanterie de marine. C'est ainsi que son départ en Guyane, au bord du navire *La Fortune*, marqua le début de son périple.

Destiné à un public plutôt jeune, dès le titre et le frontispice du livre (figure 18), Carrey associait l'Amazonie à un espace d'aventures. Sylvain Venayre rappelle que « Défini fondamentalement par son éloignement de l'Europe et de la civilisation, l'espace de l'aventure était donc d'abord un espace rêvé, un espace entièrement imaginé – et non un espace vécu, représentation produite de sa réalité »<sup>231</sup>, avant d'ajouter : « Espace lointain, il était un ailleurs défini, en creux, par le rejet des formes de la civilisation. »<sup>232</sup>. Par conséquent, la région amazonienne remplissait toutes les conditions de cet *ailleurs* éloigné et non civilisé.

---

<sup>231</sup> Sylvain Venayre, « Une histoire des représentations : l'aventure lointaine dans la France des années 1850-1940 », dans *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique* [en ligne], 2001, consulté le 17 juillet 2019. URL : <http://journals.openedition.org/chrhc/1856>.

<sup>232</sup> *Ibidem*.



Un coup de roulis lui fit perdre l'équilibre, et il tomba à la mer juste devant le requin.

Figure 18 : *Les aventures de Robin Jouet*, frontispice de la 1<sup>ère</sup> éd., 1864

En ce sens, le choix du roman d'aventures n'était pas dû au hasard, compte tenu du fait que ce genre invitait les lecteurs à découvrir un autre monde, et, surtout, à mesurer la distance qui l'éloignait de cet autre monde, jugé d'emblée à la marge de la civilisation, comme souligne Sophie-Anne Rocca :

Le roman d'aventures, toujours initiatique, met en œuvre cette écriture de l'éloignement visant à croître le sentiment exotique de lecteurs qui, en pénétrant de manière progressive (et non brutale) au cœur de l'espace amazonien, découvrent un monde présenté comme inaccessible, étrange et sacré. Dans le départ vers la forêt vierge, le jeune lecteur verra ses attentes comblées : observation des choses surprenantes, rencontre avec une altérité primitive et initiation symbolique, ces trois aspects de la narration étant déjà amorcés par le thème du voyage.<sup>233</sup>

*Les aventures de Robin Jouet* avait le même but de la tétralogie « L'Amazone » : vendre en France des images d'une Amazonie grandiose et ainsi créer une vague d'immigration. L'appel à l'immigration passait par l'invitation au voyage. Carrey lui-même, dès les premières pages de son ouvrage, lançait cette invitation à ses lecteurs : « En lisant ce livre, on se trouvera donc à faire le même voyage que moi en quelque sorte, sans débourser autre chose qu'un peu de temps et un peu d'argent. »<sup>234</sup>

L'invitation au voyage contribuait aussi à l'économie du roman d'aventures, car elle « constitue l'épisode introductif à l'apparition du monde exotique, invitation adressée directement au lecteur, à quitter le monde morne ou corrompu de la civilisation »<sup>235</sup>. La question est donc de savoir quelle est l'Amazonie que le lecteur est invité à découvrir en s'engageant dans le voyage proposé par Carrey ?

---

<sup>233</sup> Sophie-Anne Rocca, « Exotisme littéraire et mythe amazonien », dans *Amazonie, sein de la terre*, 2004, p. 81.

<sup>234</sup> Émile Carrey, *Les aventures de Robin Jouet*, *op. cit.*, 1864, p. 3.

<sup>235</sup> Lise Queffelec, « La construction de l'espace exotique dans le roman d'aventures au XIX<sup>e</sup> siècle », dans *L'Exotisme : actes du colloque de Saint-Denis de la Réunion dirigé par Alain Buisine, Norbert Dodille et Claude Duchet (7-11 mars 1988)*, éds. Alain Buisine, Norbert Dodille et Claude Duchet, 1988, (« Cahiers CRLH-CIRAOI »), p. 355.

Soulignons tout d'abord que ce roman était fait aussi pour séduire des candidats à tenter l'aventure du Nouveau Monde. Il ne s'agissait donc pas uniquement d'initier le lecteur à un monde exotique, l'exotisme étant indissociable des romans d'aventures<sup>236</sup>, mais également de donner à ce monde étranger et sauvage une coloration quelque peu européenne. Si nous prenons l'exemple d'une anecdote relatée par Robin Jouet, nous voyons que le procédé était simple.

À l'approche de la côte guyanaise, Robin Jouet tomba de manière accidentelle du navire Fortune et se trouva échoué et seul sur une plage. Il trouva refuge dans les branches d'un arbre. Le soir, il sentit quelque chose lui frôler le nez, et rapidement il brandit son sabre. D'un coup de sabre, il tua un oiseau qui lui tournait autour. Dans un premier temps, l'animal est décrit comme un être fantastique :

Sa tête, monstrueuse de grosseur et de formes, ressemblait à la fois à la tête d'un chat, d'un crapaud et d'un oiseau. Son bec, petit, pointu et garni de chaque côté d'une longue moustache semblable à celle d'un chat, s'ouvrait démesurément comme la gueule d'un crapaud, et laissait voir une sorte de gouffre intérieur, rougeâtre et gluant, dans lequel je pouvais mettre trois doigts de la main. Ainsi que son bec, ses pattes étaient toutes petites et inoffensives. Enfin sa couleur générale, d'un brun rougeâtre, flottait entre la teinte de notre perdrix et celle de la bécasse.<sup>237</sup>

Ces premières impressions sont par la suite corrigées par le narrateur :

Pendant la nuit les objets, même les plus vulgaires, revêtent des apparences fantastiques, et la longue moustache de ma victime me semblait tenir du merveilleux. Ce ne fut que le lendemain, après examen, que je reconnus avoir tué tout simplement un énorme engoulevent, ou plutôt un *murucututu*, car c'est ainsi que les Indiens nomment cet oiseau d'après son cri.<sup>238</sup>

À la fin, il tente une explication rationnelle pour démythifier les rapports entre les Indiens et cet animal :

---

<sup>236</sup> Dans l'article cité ci-avant, Lise Queffelec dresse une analyse très fine du rôle de l'exotisme dans la constitution des romans d'aventures.

<sup>237</sup> Émile Carrey, *Les aventures de Robin Jouet*, 1864, *op. cit.*, p. 82-83.

<sup>238</sup> *Ibidem*, p. 83-84.

Le *murucututu*, chez certaines tribus indiennes, est un oiseau sacré, et, à partir du jour où j'avais tué l'un d'eux, mon être animalicide était désormais condamné à subir tous les malheurs imaginables. Mais j'ignorais alors cette utile croyance, inventée probablement en vue de faire respecter certains oiseaux à cause des insectes qu'ils détruisent ; car, là-bas comme ici, presque toutes les croyances, et même les superstitions évidentes généralement admises, ont une raison d'être utiles à l'humanité.

Ainsi, dans un premier moment, cet *ailleurs* si différent était-il perçu à travers les loupes du merveilleux ou du fantastique. Cela confortait l'horizon d'attente du lecteur, qui cherchait à retrouver dans ces pages un monde à contre-pied de son quotidien. Ensuite, pour contrer cette réalité produite à partir de rêveries, l'animal monstrueux, le *murucututu*, retrouvait son équivalent français, l'engoulevent, beaucoup moins extraordinaire et exotique. Ce rapprochement diminuait d'un coup la distance abyssale qui séparait le monde amazonien du monde du lecteur. La dernière étape du procédé narratif de l'auteur consistait à rapprocher davantage le monde amazonien à celui des européens par le biais d'une analogie.

Dans la continuité du récit, Robin Jouet construisit le radeau avec lequel il vogua sur les fleuves amazoniens (figure 19). À partir de la construction du radeau, le lecteur voyait défiler des descriptions d'une nature sauvage mais surtout luxuriante et riche. Parmi les animaux de cette nature, l'auteur plaçait l'homme tout en haut de la chaîne, comme le montre la scène de la rencontre entre Robin Jouet et un jaguar. Le second périt d'un coup de fusil du premier. Et Robin de conclure : « De tous les animaux les plus insatiablement féroces, ce n'est pas le tigre, c'est l'homme. »<sup>239</sup>

---

<sup>239</sup> *Ibidem*, p. 137.



Mon radeau toucha les arbres de la rive, et entra presque entièrement dans la forêt  
sous l'impulsion de mes derniers coups de rames.

Figure 19 : *Les aventures de Robin Jouet*, 1864, p. 104

Tout au long de l'ouvrage, entremêlées aux descriptions du paysage amazonien, les anecdotes sont nombreuses. Rappelons à ce propos que « Le terme *anecdote*, dans son acceptation primitive, renvoie à l'inédit [...]. Ce serait donc répondre à la curiosité de son lecteur que de lui offrir en pâture les petits faits vrais (ou supposés tels) qui dévoileront une réalité insoupçonnée. »<sup>240</sup>. Cette vérité fut revendiquée par le narrateur dès les premières pages du livre : « [la vérité] je la promets aussi complète que mes yeux ont pu la voir, que ma plume pourra reproduire. »<sup>241</sup>.

Le succès de l'ouvrage *Les aventures de Robin Jouet* fut tellement fulgurant qu'il inspira visiblement l'un de plus célèbre roman d'aventures du XIX<sup>e</sup> siècle situé en Amazonie : *La Jangada*, de Jules Verne. De fait, Verne fit des références directes à Émile Carrey dans son ouvrage. Réalisée également dans le style des romans d'aventure, l'œuvre *La Jangada* fait l'objet de notre analyse. Il s'agit de comprendre quelles images de l'Amazonie Jules Verne véhicula en France.

## 2.2 L'imaginaire amazonien dans *La Jangada*

Publiée en 1881, l'œuvre *La Jangada : huit cents lieues sur l'Amazone* fait partie de la série « Voyages Extraordinaires » de Jules Verne. Divisée en deux parties de vingt chapitres chacune, elle raconte le voyage de la famille Garral (Joam, le père, Yaquita, la mère, Benito, le fils, Minha, la fille) d'Iquitos à Manaus, navigant sur l'Amazone, en 1852. L'une des particularités de ce voyage est qu'il fut réalisé sur une gigantesque *jangada*. Ce voyage a une double finalité : pour la famille Garral, il s'agit de se rendre à Belém pour le mariage de leur fille ; pour Joam Garral (ou Joram Dacosta, de son vrai nom) il s'agit de tenter de faire réviser une peine de mort, prononcée vingt-six ans auparavant à son encontre par le gouvernement brésilien, suite à une affaire de vol.

---

<sup>240</sup> Philippe Antoine, « Le voyage rend causeur », *Quand le voyage devient promenade : écritures du voyage au temps du romantisme*, Paris, Presses de l'Univ. Paris-Sorbonne, 2011, (« Imago mundi », 20), p. 78.

<sup>241</sup> Émile Carrey, *Les aventures de Robin Jouet*, *op. cit.*, 1864, p. 3.

Profitant de l'horizon littéraire de la presse du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>242</sup>, Verne publia initialement l'ouvrage sous la forme d'un feuilleton, dans les colonnes du bimensuel *Magasin d'éducation et de récréation*. Dédié à un public jeune, cette revue littéraire fondée en 1864 par le célèbre éditeur Pierre-Jules Hetzel (1814-1886) et par Jean Macé (1815-1894), avait pour objectif affiché de « constituer un enseignement de famille dans le vrai sens du mot, un enseignement sérieux et attrayant à la fois, qui plaise aux parents et profite aux enfants »<sup>243</sup>. Cet enseignement passait ainsi par la logique du « apprendre en s'amusant » et, derrière cette façade, une « réalité morale » devait s'affirmer.

Le projet de Hetzel et de Macé de contribuer à la formation des citoyens par le biais de la littérature de jeunesse n'avait rien d'anodin. D'autant plus que, dans le cadre de la création des identités nationales, l'éducation morale préconisée par le *Magasin d'éducation et de récréation* s'inscrivait dans ce que Anne-Marie Thiesse nomme « l'apprentissage de la nation »<sup>244</sup>. Autrement dit, une éducation partagée par l'ensemble de la population était censée contribuer à créer un sentiment d'appartenance commune. Dans ce sens, *La Jangada* remplissait bien cette fonction instructive, comme nous le rappelle Catherine Heymann :

[La] descente du fleuve qui occupe plus de la moitié du roman permet la mise en œuvre du principe éducatif signalé plus haut. Dans l'évocation du paysage qu'il donne à admirer aux passagers de la jangada et au lecteur, J. Verne se fait géographe, naturaliste, botaniste...<sup>245</sup>

Il est indiscutable que le roman de Jules Verne fut une invitation au lecteur à faire un tour d'horizon de l'Amazonie. Verne, membre de la Société de Géographie de Paris, lecteur vorace des périodiques liés aux voyages géographiques et d'exploration, comme la revue *Le Tour du monde*, lecteur également des récits et de journaux de voyage, et malgré le fait qu'il ne se fût jamais rendu sur place, il

---

<sup>242</sup> À ce propos voir Marie-Ève Thérenty, « Pour une histoire littéraire de la presse au XIX<sup>e</sup> siècle », dans *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. 103 / 3, 2003, p. 625-635.

<sup>243</sup> *Magasin d'éducation et de récréation*, tome 1, éd. Jean Macé et P.-J Stahl, Paris, J. Hetzel, 1864, (« Bibliothèque d'éducation et de récréation »), avis aux lecteurs, p.1.

<sup>244</sup> Anne-Marie Thiesse, *La création des identités nationales*, op. cit., 2001, p. 240-241.

<sup>245</sup> Catherine Heymann, « L'Amazonie dans *La Jangada* de Jules Verne », dans *Les langues néo-latines : Hommage à Henri Laroche*, 1999, p. 118.

offrit dans son œuvre une quantité importante d'informations sur la région qui s'avèrent assez justes<sup>246</sup>.

Cependant, la contribution majeure de Jules Verne au Brésil en général, et à l'Amazonie, en particulier, résida dans le fait que son œuvre allait contribuer au débat portant sur le processus de création d'une littérature nationale brésilienne. En effet, les images du pays véhiculées par Verne ne furent pas du goût de certains hommes de lettres brésiliens, et les critiques à son encontre furent assez négatives, notamment de la part d'un certain Santa-Anna Nery, comme le rappelle Márcia Abreu :

Learned Brazilians reacted negatively to Verne's novel, especially attacking the rosy picture he paints of the country. A text sent from France by Sant'Anna Nery, a Paris correspondent for *Jornal do Commercio*,<sup>247</sup> summarized the criticism that was spread in other newspapers.<sup>248</sup>

La critique à laquelle l'extrait fait référence fut publiée le 7 avril 1881 dans la colonne « Ver, ouvir et contar » du *Jornal do commercio* (RJ) (annexe 13), journal dont Nery fut le correspondant à Paris entre 1875 et 1888. Dans cette rubrique, le journaliste avait pour objectif de donner un aperçu de l'actualité parue dans la presse européenne, notamment française, aux lecteurs brésiliens. Pour ce faire, il traduisait et commentait l'actualité étrangère. Dans son article, Santa-Anna Nery confirmait la renommée de Verne « auteur de nombreux ouvrages populaires »<sup>248</sup>, la force et l'étendue de ses publications dans le monde « [ouvrages] qui furent traduits dans tous les pays »<sup>249</sup>, avant de s'attaquer à sa fiction :

---

<sup>246</sup> À ce sujet, l'article de Michel Riaudel propose une analyse bien précise sur les sources de la fiction vernienne. Voir Michel Riaudel, « Le fleuve palimpseste l'Amazone de Jules Verne, des sources à la fiction », dans *Hommes de science et intellectuels européens en Amérique latine (XIXe-XXe siècles) : actes du colloque international et interdisciplinaire 18, 19, 20 novembre 2004, Université Paris X*, éds. Joseph Farré, Françoise Martinez et Itamar Olivares, Paris, Manuscrit, 2005, p. 397-412.

<sup>247</sup> Márcia Abreu, « Beyond national borders, *op. cit.*, p. 16.

<sup>248</sup> Santa-Anna Nery, « Ver, ouvir e contar », *Jornal do commercio*, Rio de Janeiro, 7 avril 1881.

<sup>249</sup> *Ibidem*.

A Ciência é um monte íngreme, onde ninguém pode chegar sem profundo estudo e aturada perseverança. Já não me lembro o nome desse filósofo que dizia a um príncipe, seu aluno, o qual se queixava da dificuldade de aprender as matemáticas: - « Alteza Sereníssima, não há estradas reais para chegar ao cume das ciências ».

Julio Verne, semelhante ao médico de Molière, mudou tudo isso : pegou a ciência, cortou-a em fatias, pôs-lhes manteiga, e serviu-as ao público bem torradas. O público achou-as gostosa, e deu para comê-las. Julio Verne, a bordo do seu *yacht* a vapor, o *Saint-Michel*, viu que o negócio era bom, e continuou.<sup>250</sup>

Ce que Santa-Anna Nery reprochait à l'œuvre *La Jangada* fut moins son côté vulgarisateur que le manque de rigueur scientifique : « nunca vi tal acervo de asneiras e frioleiras »<sup>251</sup>. Mais au-delà de ces aspects, ce qui contraria au plus haut point le journaliste fut le fait que Verne écrivît sur l'Amazonie sans n'y avoir jamais mis les pieds, comme nous l'avons souligné.

À ce propos, blâmait-t-il : « [Júlio Verne] Entrou a falar do Brasil e do Amazonas sem estudar nem o Brasil nem o Amazonas. Cortou as fatias, e, como o público está afeito a elas, deu-lhes sem manteiga. »<sup>252</sup>. Le ton acide de l'article ne se désamorçait que très brièvement quand son auteur reconnaissait que l'œuvre « foi escrita para endeusar o vale do Amazonas, e em cada página [Jules Verne] transluz a sua simpatia para com [aquela] terra »<sup>253</sup>.

Ainsi, si Santa-Anna Nery reconnaissait *La Jangada* comme une fiction faite pour donner aux lecteurs une image plutôt embellie de l'Amazonie, cela ne l'empêchait pas de faire des critiques assez acerbes sur l'ouvrage. Le journaliste avait visiblement compris l'importance que la fiction littéraire, notamment régionaliste, pouvait jouer dans le contexte de création d'une identité amazonienne. D'où sa défense acharnée d'une littérature faite par des auteurs amazoniens comme nous le verrons dans la troisième partie de ce travail.

---

<sup>250</sup> *Ibidem*.

<sup>251</sup> *Ibidem*.

<sup>252</sup> *Ibidem*.

<sup>253</sup> *Ibidem*.

De cette façon, les représentations de l'Amazonie diffusées par Verne constituait pour les Brésiliens un double affront : le premier parce qu'elles étaient mises au point par un étranger, et le second parce que l'ouvrage suscita un vif intérêt auprès des lecteurs brésiliens, au point d'être traduit de façon simultanée l'année de sa parution à Rio de Janeiro, à Belém du Pará et à Lisbonne, comme nous l'avons vu.

Ici une question s'impose : quelles images de la région Jules Verne partagea avec ces lecteurs ? Pour y répondre, il convient de rappeler que son ouvrage s'inscrivait dans le genre roman d'aventures. Or, nous avons déjà montré (sous-chapitre précédent) que ce genre, faisant appel aussi bien à l'exotisme qu'à la rêverie, permettait la construction d'un *ailleurs* où toute sorte d'évènements extraordinaires étaient possibles.

En ce sens, la dimension gigantesque de la *jangada* construite sous la direction de Joam Garral, avec une surface de soixante mille pieds carrés, soit environ 5500m<sup>2</sup>, montre à quel point la démesure était associée à la conception de l'espace amazonien dans l'œuvre de Jules Verne (figure 20). Ce radeau peut être perçu comme une métaphore du modèle civilisationnel que l'Europe comptait imposer à l'Amazonie et à ses habitants, comme le démontre Neide Gondim :

Entièrement construite à partir de l'abattage d'arbres séculaires, la *jangada* est une métaphore du progrès, c'est le « train flottant », la « merveilleuse machine » aperçue par les Indiens qui erraient sur les rives, joliment tatoués, formant un contraste mélancolique avec le progrès de la civilisation et totalement voués à la disparition.<sup>254</sup>

Par ailleurs, le titre du chapitre VI, qui raconte la construction de la *jangada*, est bien suggestif : « Toute une forêt par terre ». Dans cette vision de civilisation, les Indiens avaient deux issues possibles : soit ils acceptaient de devenir une main-d'œuvre au service de l'entreprise coloniale de l'époque, effaçant au passage leur culture originelle au profil de celle du colonisateur, soit ils étaient voués à disparaître.

---

<sup>254</sup> Neide Gondim, « L'Amazonie de Jules Verne », dans *Amazonie, sein de la terre*, n° 27, Philippe Walter (dir.), Grenoble, Centre de Recherche sur l'imaginaire, Université de Grenoble 3, 2004, p. 69-76, p. 75.

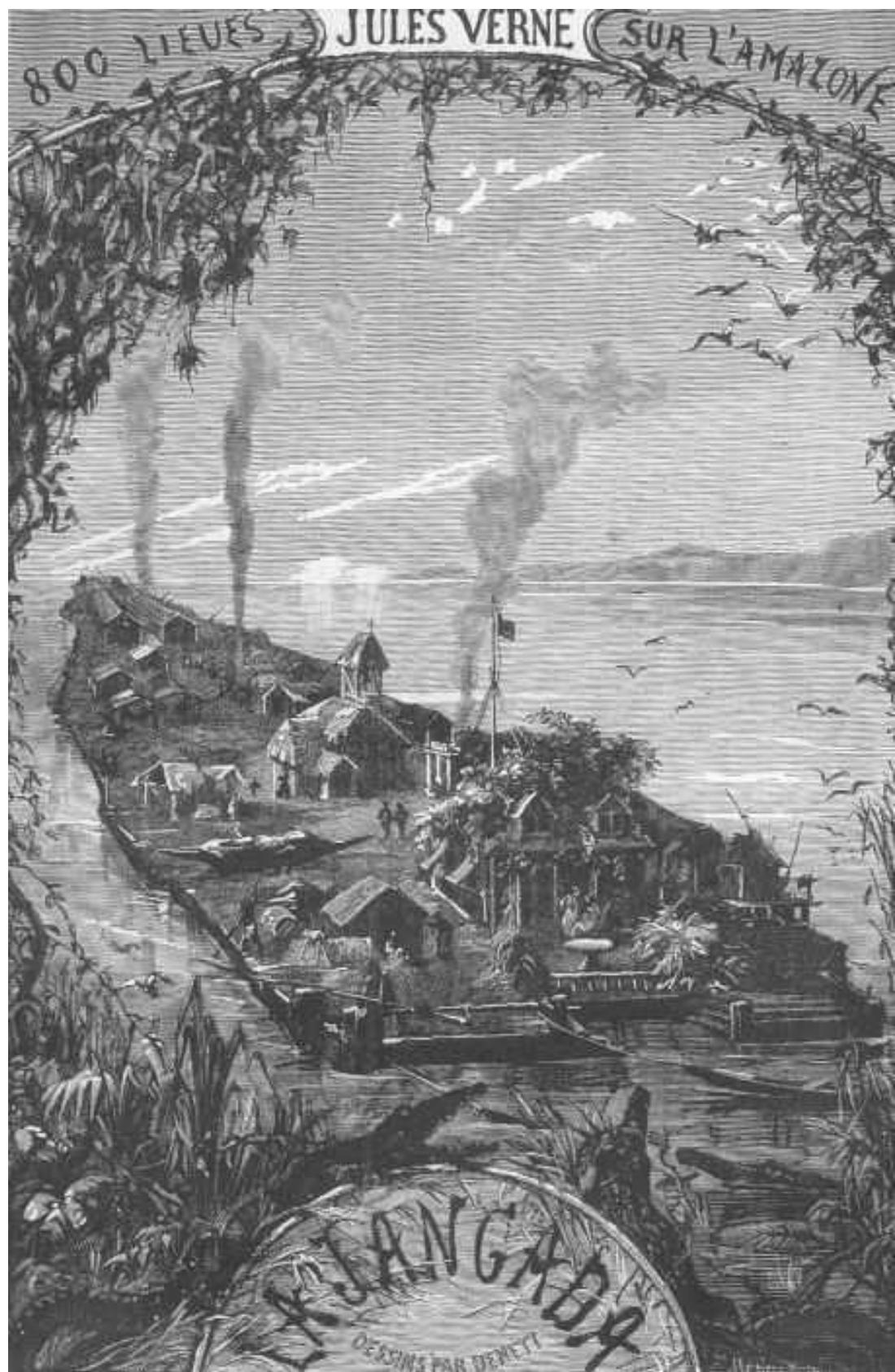


Figure 20 : *La Jangada*, frontispiece, 1881

En suivant la descente du fleuve Amazone par la famille Garral au bord de la jangada, le lecteur voit défiler un paysage dont la faune et la flore n'étaient pas aussi inhospitalières que la façon dont elles pouvaient figurer dans d'autres romans d'aventures, comme celui de Carrey par exemple. À ce propos, souligne Márcia Abreu :

Jules Verne, who generally has a penchant for extreme situations and dangerous places, creates an Amazon that resembles a botanical garden with leafy trees, beautiful flowers, mouthwatering fruits and places where you can walk without any hazard. The only danger they encounter during the entire journey arises when alligators climb onto the raft, but they are readily killed by the crew on board. [...] In fact, during the whole trip, not one single insect bothers the tranquility of the family nor are they disturbed by the locals. As the boat makes its way down the Amazon River, Indians look on silently from the banks without any reaction.<sup>255</sup>

Dans *La Jangada*, Jules Verne reprenait l'imaginaire de la « Terre promise ». En effet, les images d'une nature paisible pouvaient certainement s'expliquer en partie par le fait que l'ouvrage fut réalisé pour donner une image positive de l'Amazonie et du Brésil, dans le cadre de l'expansion coloniale française. Par ailleurs, ce dernier y est décrit comme un « magnifique pays » (p.2), lieux où les *fazendeiros* étaient des honnêtes hommes (p.26), et les esclaves « traités avec douceur » (p.28).

Paisible, mais aussi démesurée et exubérante (figure 21), la nature était mise à l'honneur par le nombre important des 84 illustrations dans l'ouvrage. Toutes réalisées par le peintre et illustrateur Léon Benett (1839-1916), qui illustra une bonne partie des œuvres de Verne. Un fait intéressant de sa biographie fut qu'il habita en Algérie, en Martinique, en Cochinchine et en Nouvelle-Calédonie, grâce à son emploi dans l'administration publique. Ces séjours lui donnèrent la possibilité d'alimenter des carnets de dessins avec les croquis de ces pays.

---

<sup>255</sup> Márcia Abreu, « Beyond national borders... », *op. cit.*, p.14.



Figure 21 : « Et Torrès de reprendre sa poursuite », *La Jangada*, 1881.

Ces croquis allaient nourrir, à leur tour, son œuvre d'illustrateur. Par conséquent, les images qu'il offrait de l'Amazonie, lieu où il ne s'était jamais rendu, sont certainement marquées par un exotisme emprunté aux lieux où il vécut. Ces illustrations participaient à la vocation première de *La Jangada* : instruire les lecteurs. L'envie de Verne d'instruire était telle qu'il allait jusqu'à être pris par ce que Michel Riaudel appella la « fièvre taxinomique » :

Le récit est parfois pris d'une fièvre taxinomique, passant en revue ici des essences d'arbre, là des variétés d'oiseux, de papillons ou de serpents. Ces listes expriment une prise de possession symbolique du monde, sa conquête scientifique, elles proclament l'universalité de la Raison, du Progrès, bref de la Civilisation triomphant de la barbarie.<sup>256</sup>

Dans son souci d'informer, Jules Verne passait en revue l'histoire, la botanique et la géographie de la région amazonienne. Le chapitre V, intitulé « Amazone », par exemple, dressait une cartographie du fleuve Amazone, qui figurait également dans les deux cartes présentes dans l'ouvrage (annexe 14). Au-delà de cette fonction instructive, c'était une éducation à la française ainsi que des visions de l'Amazonie et du Brésil que Verne partageait avec ses lecteurs. Dans ce cadre, sa fiction contribua à la formation culturelle des Français, mais aussi des Brésiliens, dans une période où ces derniers étaient à la recherche de leur identité culturelle.

Dans la continuité de cet « apprentissage du national » au Brésil du XIX<sup>e</sup> siècle, les récits des voyageurs étrangers fournirent également de la matière aux débats autour des connaissances sur le territoire amazonien et ses habitants. Dans le chapitre qui suit, il sera question de comprendre comment les récits de voyage contribuèrent à la vulgarisation de l'Amazonie en France. Notre choix est d'analyser les récits de voyage de l'explorateur Henri Coudreau, l'un des plus célèbres explorateurs de l'Amazonie au XIX<sup>e</sup> siècle.

---

<sup>256</sup> Michel Riaudel, « Le fleuve palimpseste », *op. cit.*, p. 342-343.

### 3. L'Amazonie des récits de voyage

Dans un article intitulé « Au commencement était le récit »<sup>257</sup>, Christian Giudicelli met en avant le fait que l'Histoire et la fiction, de par leur origine lointaine et parallèle, partagent un territoire commun : l'imaginaire. En effet, du fait de cette ancienneté commune, réel et imaginaire se trouvent mêlés dans ces deux catégories de récit : le récit historique et le récit fictionnel. Dans le cas des récits de voyage du XIX<sup>e</sup> siècle, malgré toute la scientificité qu'ils étaient censés contenir, histoire et fiction se côtoient et se mélangent. Ce fut le cas dans les récits de voyage d'Henri Coudreau, explorateur français qui dans le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle sillonna l'Amazonie afin de dresser une cartographie plus précise de la région. Ce faisant, l'explorateur a rassemblé un nombre important d'informations touchant divers domaines du savoir, tout en œuvrant de façon constante et incontestée pour la vulgarisation de l'Amazonie en France. Dans le chapitre qui suit, nous nous arrêterons sur les récits de voyage d'Henri Coudreau afin de comprendre quelles images de l'Amazonie il propageait, et dans quelle mesure ces images alimentèrent les débats autour de cette région, au Brésil et en France.

#### 3.1 Un explorateur en perspective : Henri Coudreau en Amazonie

Le 10 janvier 1884, on pouvait lire dans les pages du *Jornal do Amazonas*, l'article intitulé « A Amazônia atraí as vistas dos sábios »<sup>258</sup>. L'article rendait compte d'une expédition de l'explorateur Henri Coudreau en Amazonie ayant pour but d'étudier les conditions économiques de la région et « l'état de civilisation » des Indiens, ainsi que la faune, la flore, l'hydrographie et la topographie de la vallée de l'Amazone. Selon l'expression d'Henri Coudreau, cette étude minutieuse était nécessaire, car « a Amazônia por sua posição topográfica, pelo caráter e

---

<sup>257</sup> Christian Giudicelli, « Au commencement était le récit », dans *Histoire et imaginaire dans le roman latino-américain contemporain*, n°7, 2000, (« Cahiers du G.R.I.A.S »), p. 7-11.

<sup>258</sup> « A Amazônia atraí as vistas dos sábios », dans *Jornal do Amazonas*, 883, Belém, 10 janvier 1884, p. 2.

costume de seus habitantes, necessariamente não [devia] continuar a ser uma das últimas províncias de um império »<sup>259</sup>.

L’expédition dont il est question eut lieu une soixantaine d’années après celle des Bavarois Spix et Martius qui, dans le premier quart du XIX<sup>e</sup> siècle, comme nous l’avons montré dans la première partie de ce travail, avait exploré le bassin de l’Amazone afin de rassembler des éléments pour une histoire naturelle brésilienne et également pour évaluer l’état de civilisation des habitants d’Amazonie. Ce n’était donc pas un hasard si, dans le dernier quart du même siècle, l’expédition d’Henri Coudreau partait dans la même région avec une finalité semblable.

En effet, l’arrivée de l’explorateur en Amazonie se produisit dans le cadre d’une reconquête de la région qui avait été oubliée pendant plusieurs années par les gouvernements tant brésilien qu’étrangers, avant d’être remise au goût du jour grâce à l’exploitation du caoutchouc et à la ruée vers l’or de la région du Contesté franco-brésilien<sup>260</sup>.

Rappelons que l’histoire du XIX<sup>e</sup> siècle a tourné autour de deux axes majeurs : l’exploration scientifique et la colonisation civilisatrice, ce qui conduisit à des expéditions dans le monde entier. Le premier axe fut promu par l’impulsion des sciences naturelles et sociales ; le second, par la quête de matières premières et d’une main-d’œuvre qui pouvaient subvenir aux besoins de la Révolution industrielle, ainsi que par des intérêts géopolitiques. En ce sens, les mesures entreprises par Jules Ferry (1832-1893), au début des années 1880, encouragèrent le projet « civilisateur » du colonialisme français.

---

<sup>259</sup> *Ibidem*.

<sup>260</sup> Voir à ce sujet : Jean-Yves Mérien, « L’Amazonie brésilienne à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle sous le regard de deux explorateurs français : Henri Coudreau et Paul Le Cointe », dans *Hommes de science et intellectuels européens en Amérique latine (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)*, éds. Joseph M. Farré, Françoise Martinez et Itamar Olivares, Université Paris X, Le Manuscrit, 2005, p. 21.

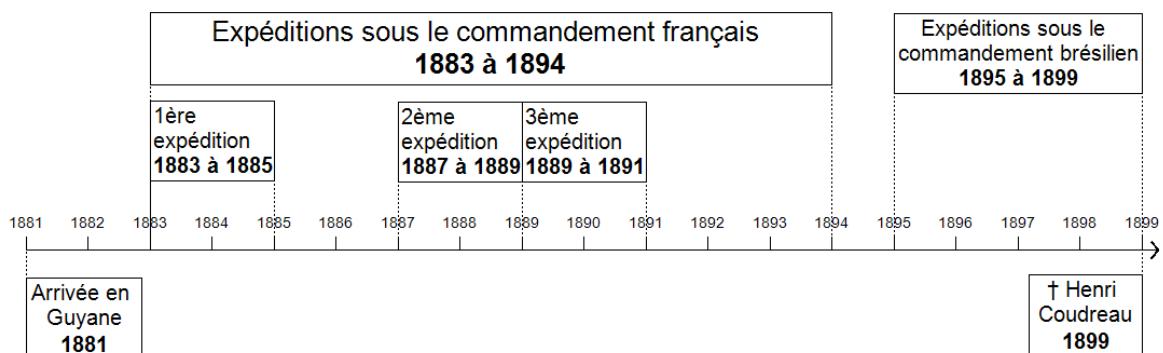
Ce fut à la faveur de l'expansion coloniale française et de son goût pour les voyages d'exploration qu'Henri Coudreau, alors professeur d'histoire et de géographie à Reims, décida d'entreprendre son aventure amazonienne. Avant de partir dans la région, l'explorateur avait été tenté par l'Afrique. Toutefois, il s'était vu refuser sa demande de participer à la seconde expédition du colonel Paul Flatters (1832-1881). Le colonel avait pour mission de faire la reconnaissance du terrain afin de préparer l'installation française au Sahara, dans le cadre du projet de colonisation de territoires africains. Sa première mission en 1880 ayant rencontré un certain succès, il en entreprit une seconde l'année suivante. Cette dernière fut interrompue de manière brutale, en février de 1881, lorsque son convoi d'une centaine d'hommes fut attaqué et massacré par des Touaregs, quelques hommes seulement survécurent.

Cela ne découragea pas Henri Coudreau, qui cette même année 1881, sollicita un poste pour enseigner dans les colonies françaises et il fut envoyé à Cayenne. Cela marqua le début de ses explorations dans les terres amazoniennes, puisque tout de suite, et à ses frais, il s'est mis à faire des incursions à l'intérieur des terres guyanaises. Ces voyages sont à l'origine du mémoire *Richesses de la Guyane française*, qu'il publie en 1883. Cette publication lui valut la médaille de bronze à l'Exposition internationale industrielle d'Amsterdam et, quelques années plus tard, il se vit confier par le sous-secrétariat d'État aux Colonies une première mission officielle (1883-1885), qui le mena dans le territoire contesté entre la France et le Brésil.

Deux autres missions sous les ordres du gouvernement français eurent lieu (1887-1889 et 1889-1891), avant que Coudreau ne se mette à partir de 1895 au service du gouvernement brésilien. Ces expéditions furent pour l'explorateur l'occasion d'écrire des œuvres essentielles sur l'Amazonie, parmi lesquelles : *La France Equinoxiale*, 2 vols (1886-1887) ; *Les Français en Amazonie* (1887) ; *Dix ans de Guyane* (1891) ; *Les dialectes indiens de la Guyane* (1892) ; *Chez nos Indiens* (1893) ; *L'État de Pará. Album des principales avenues, places, ports, monuments et statues de l'État de Pará* (1897), ainsi que de nombreux récits de voyage et quelques dizaines de brochures et d'articles consacrés à ce qu'il appelait « la question coloniale ».

Connu et reconnu dans les cercles savants français, Henri Coudreau était d'après Ernest Hamy (1842-1908), fondateur du Musée du d'Ethnographie du Trocadéro, « l'un des plus populaires entre les explorateurs contemporains. »<sup>261</sup>. En effet, il faisait le tour des sociétés savantes en France et dans d'autre pays d'Europe, comme la Belgique et la Suisse, pour donner des conférences dédiées à l'Amazonie, notamment sur la question du Contesté franco-brésilien.

Nous pouvons ainsi diviser la carrière d'explorateur de Coudreau en deux grandes périodes : la première lorsqu'il a travaillé pour le gouvernement français et la seconde, quand il se mit au service des provinces amazoniennes :



Dès la première période, son combat pour faire connaître l'Amazonie en France, notamment la région contestée entre la France et le Brésil, fut notoire. D'autant plus que dans l'esprit d'Henri Coudreau, la France s'investissait beaucoup dans ses colonies africaines au mépris de ses possessions américaines. Ses publications et ses conférences firent état d'un travail minutieux et acharné de vulgarisation. Cette vulgarisation s'initiait bien avant le départ de ses expéditions et finissait toujours par un rituel très précis :

<sup>261</sup> Henri Coudreau, *Chez nos Indiens : quatre années dans la Guyane Française (1887-1891)*, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1893, préface d'Ernest Hamy.

À chaque retour en France, sorte de séjour publicitaire, il multiplie les conférences et publications d'articles dans les bulletins des sociétés de géographie de Paris, Lille, Rouen et Rochefort. La qualité des ouvrages et des discours étant souvent plus appréciée que la valeur intrinsèque des découvertes, ses récits tentent judicieusement de séduire aussi bien les spécialistes, par les informations scientifiques qu'ils contiennent, que le grand public, toujours à l'affût d'histoires exotiques pleines de suspenses.<sup>262</sup>

Le discours que Coudreau tenait en France à propos de ses expéditions amazoniennes différait sensiblement de celui qu'il tenait auprès des autorités brésiliennes. Un incident survenu quelques mois après la parution de l'article qui ouvre ce chapitre sert d'illustration : dans une lettre datée du 27 décembre 1883, envoyée depuis le Pará et publiée dans le *Bulletin de la Société de Géographie Commerciale de Paris*, Joseph-Marie Roche, membre de l'expédition, livre une version assez contradictoire concernant les raisons de la venue d'Henri Coudreau en Amazonie :

[Monsieur] Rentré depuis peu à Pará, où j'ai eu encore à souffrir de l'irréalisation probable de mon but, j'ai enfin fait une rencontre aussi heureuse qu'inespérée dans la personne de M. Henri Coudreau, chargé à Cayenne d'une mission économique et politique par le gouverneur de la Guyane pour étudier de près la fameuse question du territoire contesté, que notre collègue M. Deloncle, vient de mettre sur le tapis, au grand désarroi de la presse brésilienne en général, et de celle du Pará en particulier.<sup>263</sup>

Cette lettre arriva au Brésil par le biais de la presse française et est tout de suite relayé dans la presse locale :

O « Brésil » de 5 passado, que se publica em Paris, transcreveu do Boletim da Sociedade de Geografia Comercial uma carta do sr. J. Roche naturalista da comissão, da qual extraímos os tópicos seguintes:

« Tendo chegado recentemente do Pará, onde ainda sofri pela provável irrealização do meu fim, tive afinal a dita de um encontro tão feliz quanto inesperado na pessoa do sr. H. Coudreau incumbido em Caiena de uma missão econômica e política pelo governo da Guiana, para estudar de perto a famosa questão do território contestado, que nosso ilustre colega sr.

---

<sup>262</sup> Sébastien Benoit, *Henri Anatole Coudreau, 1859-1899 : dernier explorateur français en Amazonie*, Paris, Harmattan, 2000, (« Recherches et documents. Amériques latines »), p. 26.

<sup>263</sup> Joseph-Marie Roche, « L'Expédition Coudreau, Roche et Demont sur l'Amazone [Correspondance] », dans *Bulletin de la Société de Géographie Commerciale de Paris*, tome 6, 1884, p. 285.

Deloncle acaba de lançar à discussão, com grande confusão da imprensa brasileira, com especialidade da do Pará ».<sup>264</sup>

La presse de l'État du Pará, qui au départ avait perçu Henri Coudreau comme un savant en quête d'étudier les richesses de l'Amazonie, l'accusa d'espionnage et il devient *persona non grata* :

Longe de nós a ideia de que o Brasil feche suas fronteiras, como nos tempos coloniais, ainda àqueles que, em defesa dos próprios direitos, vêm atacar os da nação. Sejam tais ataques, porém dirigidos com lealdade e franqueza, apresentem-se como inimigos aqueles que realmente são, e saberemos recebê-los com esse cavalheirismo que é o apanágio dos povos livres.

Mas quando alguém, nas condições referidas, disfarça o seu verdadeiro caráter, oculta os seus intentos, vem iludir a nossa boa-fé sob a capa de interesses científicos e zomba ainda, afetando reconhecimento, da hospitalidade daqueles a quem traiu, esse indivíduo deixa de ser para nós uma adversário digno, deixa de ser um sábio, por mais extenso que seja o círculo dos seus conhecimentos e passamos a considerá-lo simplesmente como um – ESPIÃO.<sup>265</sup>

L'explorateur a dû réagir tout de suite à la lettre de Joseph-Marie Roche et à l'article du *Diário do Grão Pará*. Dans une lettre envoyée depuis Manaus, datée du 9 juin 1884, et publiée également dans pages du *Bulletin de la Société de Géographie Commerciale de Paris*, il se défendait :

M. le gouverneur de la Guyane ne m'a point chargé d'une « mission politique » ayant objet d'étudier « la question du territoire contesté ». On fait beaucoup de bruit depuis quelque temps ici autour de cette affaire. [...] pour ma part je dois déclarer ici, une fois pour toutes, qu'il faudrait bien des territoires comme ceux de l'Amapa et des Tumuc-Humac pour faire naître en moi des convoitises patriotiques. M. Chessé me chargea, fin mai 1883, d'étudier au point de vue scientifique, et principalement au point de vue des sciences géographiques, les territoires qui avoisinent notre colonie Cayenne. Je ne vois rien là-dedans qui soit de nature à surexciter si fort le chauvinisme de nos voisins. Encore un peu, les rédacteurs du *Grao-Para* et du *Brésil* prêcherait dans leurs colonnes l'élimination des « gringos. »<sup>266</sup>

---

<sup>264</sup> « A missão Coudreau e o território contestado », *Liberal do Pará*, n°107, Belém, 5 octobre 1884.

<sup>265</sup> *Ibidem*. L'article complet est en annexe (annexe 15)

<sup>266</sup> Henri Coudreau, « Exploration Coudreau », *Bulletin de la Société de Géographie Commerciale de Paris*, tome 7, 1885, p. 30-31, p. 30.

De cet épisode, quelques observations s'imposent. D'abord, le fait que les informations circulaient entre les périodiques d'un côté et de l'autre de l'Atlantique, au point que certains débats se faisaient par médias interposés, comme dans le cas présent ; ensuite, le fait que le débat sur les frontières nationales en Amazonie, notamment entre le Brésil et la France, était un sujet porté par la presse. Remarquons que dans l'extrait du *Diário do Grão Pará* les expressions « frontière » et « nation », furent mises dans la même phrase. La même chose pour les mots « attaque » et « ennemis ». Ce qui renforce l'idée d'un appel à l'union nationale face à la menace étrangère.

Après cet incident et d'autres mésaventures qui eurent lieu dans le cadre de la République du Counani que nous étudierons plus en détail dans le sous-chapitre suivant, Coudreau connut une traversée du désert jusqu'en 1887. Enfin, cette année-là il réussit à avoir l'autorisation de repartir en mission. Cependant, il fut envoyé en Haute-Guyane, loin de la zone du contesté. Quelques années plus tard, en 1893, il obtint la permission de revenir dans le territoire contesté.

Il partit ainsi sonder les populations de la région, toujours à propos d'un projet de colonisation française. Cette fois-ci, l'état de son équipage et son propre état de santé eurent raison de lui, et mirent un terme à la mission en 1894. Malade, sans ressource et au beau milieu de la forêt amazonienne il se vit obligé de demander de l'aide à sa femme, Marie Octavie Coudreau. Elle sollicita alors des subventions auprès du gouvernement français et partit au secours de l'expédition de son mari<sup>267</sup>.

Cette mésaventure entraîna le second moment de la carrière d'Henri Coudreau, puisqu'elle marqua la fin de ses travaux au service du gouvernement français, et le début de ses expéditions à la charge du Brésil. Ayant repris des forces, il reçut et accepta l'invitation de travailler pour l'État du Pará. Ce furent également les débuts de Marie Octavie Coudreau comme membre des expéditions aux côtés de

---

<sup>267</sup> Sébastien Benoit, *Henri Anatole Coudreau, 1859-1899, op. cit.*, 2000, p. 119.

son explorateur de mari, qu'elle accompagna jusqu'à sa dernière mission, puisque l'explorateur mourut lors d'une expédition au Trombetas en 1899<sup>268</sup>.

Une fois au service de l'État du Pará, Coudreau écrivit essentiellement des récits de voyage. Il a publié en 1897 les ouvrages *Voyage au Tapajos*, *Voyage au Xingu*, *Voyage au Tocantins-Araguaya*, *Voyage à Itaboca et à l'Itacayuna et l'État de Para* : *Album des principales avenues, places, ports, monuments et statues de l'État de Para*. En 1899 paraissent encore *Voyage entre Tocantins et Xingú*, *Atlas des voyages au Tapajos, au Xingu et au Tocantins-Araguaya* et *Voyage au Yamunda*. Il y eut également une publication posthume du récit de sa dernière expédition et le récit de son décès par Octavie Coudreau, dans le livre *Voyage au Trombetas* en 1900. Ces œuvres présentent une cartographie à la fois physique et humaine des fleuves amazoniens.

Cette cartographie, affinée par Henri Coudreau au fil des années, doit beaucoup à son ouvrage *La France équinoxiale* (2 vols)<sup>269</sup>. À partir de cet ouvrage, l'explorateur avait commencé un inventaire des ressources amazoniennes, tout en initiant aussi ses lecteurs à l'histoire, à la géographie, à l'économie, à l'ethnographie et au commerce en Amazonie. Il s'agissait d'une démarche qui visait à informer, mais aussi à former ses lecteurs, attirant au passage de possibles volontaires à l'immigration au Brésil.

Ce travail de vulgarisation allait dans le sens des efforts de l'Empire brésilien qui, dans ces années 1880, entreprit en Europe une vaste campagne d'appel aux immigrants. En ce sens, Henri Coudreau servait les intérêts brésiliens en ce qui concernait la quête d'une européisation de leur nation naissante. Dans la préface de l'ouvrage *France équinoxiale*, vol. 1, Santa-Anna Nery écrivait :

---

<sup>268</sup> Après la mort d'Henri Coudreau, Marie Octavie Coudreau donna suite aux explorations en Amazonie, en qualité de chef d'expédition, jusqu'en 1906, année où elle repart définitivement en France.

<sup>269</sup> Henri Coudreau, *La France Équinoxiale : Etudes sur les Guyanes et l'Amazonie*, vol. 1, Paris, Challamel Ainé, 1886. Henri Coudreau, *La France Équinoxiale : Voyages à travers les Guyanes et l'Amazonie*, vol. 2, Paris, Challamel Ainé, 1887.

C'est qui frappe dans ce livre, c'est la forme vivante, originale, primesautière que l'auteur sait donner à ses idées. On sent qu'on a affaire à un penseur et à un écrivain.

Aucun lien apparent ne rattache les différentes parties de ce volume, composé, à première vue, de fragments disparates, cousus ensemble. Si l'on se donne la peine de l'examiner d'un peu plus près, on s'aperçoit aussitôt, tout au contraire, qu'elles ont entre elles un lien matériel et un lien moral, qui font un ensemble indivisible et leur donnent une puissante unité.

Le lien matériel consiste dans la double préoccupation de peindre et renseigner. Tantôt l'auteur, s'abandonnant au vagabondage d'une imagination singulièrement féconde, nous dévoile la nature tropicale, telle qu'elle est, avec ses charmes capiteux et ses mystères séduisants. Tantôt, revenant à des pensées plus positives, il étale complaisamment devant nos yeux des tableaux statistiques, il classe des produits du sol comme dans un cadre de taxonomie, il interprète les phénomènes sociaux, et serre de près la vérité scientifique, tout en ayant l'air d'émettre un paradoxe.

Le lien moral consiste dans l'amour raisonné de la patrie française, que respirent toutes les pages de ce livre. C'est pour elle, c'est pour sa grandeur, c'est pour son influence morale là-bas qu'il écrit et qu'il propage. Ce lettré est un patriote clairvoyant. Cet explorateur est un diligent commis-voyageur en idées françaises.<sup>270</sup>

Cette préface parut quelques mois après la rencontre entre Santa-Anna Nery et Henri Coudreau en mars 1885 durant un voyage entre Manaus et Belém. Les deux hommes se connaissaient par leurs travaux, mais le temps passé à bord du même bateau leur permit d'échanger longuement au sujet des problématiques brésiliennes et amazoniennes sur lesquelles ils tombaient rarement d'accord<sup>271</sup>. Cette rencontre marqua le début d'une relation de rivalité cordiale et de coopération, car l'un et l'autre ont bâti des projets très similaires, tout en étant au service de leur pays respectif : Henri Coudreau s'engageait à vulgariser l'Amazonie en France ; Santa-Anna Nery faisait de la propagande amazonienne dans ce même pays. Tous les deux militèrent pour une immigration européenne, notamment française, vers cette région. Et la relation entre les deux hommes a beaucoup servi cette cause<sup>272</sup>.

---

<sup>270</sup> Henri Coudreau, *La France équinoxiale*, op. cit, 1886, préface de Santa-Anna Nery.

<sup>271</sup> *Ibidem*.

<sup>272</sup> À propos de cette relation, voir Nataly Jollant, « Du récit de voyage à la presse spécialisée : la vulgarisation de l'Amazonie en France au XIX<sup>e</sup> siècle », dans *Dialogues France-Brésil : circulations, représentations, imaginaires*, éds. Eden Viana Martin, Nejma Kermele, Maria Elizabeth Chaves de Mello et José Luis Jobim, Pau, PUPPA, 2018, (« EFM »), p. 213-223.

La question de l'immigration occupa une place majeure au Brésil dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, puisque le pays cherchait à se moderniser et que cette modernisation passait, aux yeux des élites économique et intellectuelle, par le blanchiment des populations. En ce sens, Jean-Yves Mérian nous rappelle que :

[Les] problèmes posés par le peuplement du Brésil et l'avenir du pays occupèrent une grande place dans la presse et les débats politiques après 1871, en raison de la diffusion des idées défendues par les penseurs européens, positivistes, évolutionnistes... Les intellectuels brésiliens ne pouvaient pas rester en marge du débat sur les races et les concepts de civilisations et barbarie, d'autant plus que les penseurs européens et les voyageurs prenaient fréquemment des exemples au Brésil pour illustrer leurs propos empreints d'un grand pessimisme. Ils recherchèrent donc des explications aux causes des maux qui affectaient le Brésil aux yeux des Européens, s'interrogèrent sur l'identité brésilienne, et proposèrent des solutions susceptibles de faire du Brésil un état moderne, civilisé, capable de rivaliser avec des pays européens, à l'instar des États-Unis d'Amérique.<sup>273</sup>

Pour les autorités brésiliennes, il s'agissait donc de déterminer quel type d'immigrants devait participer au projet national. Et puisque l'esclavage serait bientôt aboli, il était fortement question de savoir qui allait remplacer les esclaves venus d'Afrique dans les plantations brésiliennes. Ce fut dans ce contexte que la Sociedade Central de Immigração a vu le jour à Rio de Janeiro, en 1883<sup>274</sup>. À l'origine de cette société trois immigrés allemands : Karl Von Koseritz (1830-1890), journaliste et politicien ; Hermann Blumenau (1819-1899), chimiste et fondateur de la ville de Blumenau, en Santa Catarina ; Hugo Gruber (?), directeur du périodique *Allgemeine* (RJ).

La Sociedade Central fit paraître un bulletin (de nom homonyme) ainsi qu'un journal, *l'Immigração* (1883-1991). Dans le premier numéro de ce journal fut publié le statut de la Société ainsi qu'un manifeste signé par des personnalités tels qu'Alfredo d'Escragnolle Taunay (1842-1899), le Baron d'Irapuá (1815-1887), le Baron de Tefé (1837-1931), le Vicomte de Beaurepaire-Rohan (1812-1894) ou encore le Baron de Tautphœus (1810-1890).

---

<sup>273</sup> Jean-Yves Mérian, « L'influence des théories eugénistes sur la politique d'immigration au Brésil », *op. cit.*, p. 192-193.

<sup>274</sup> Elle a existé jusqu'en 1891.

Dans ses statuts, la Sociedade Central affirmait sa vocation de « promover, por todos os meios diretos e indiretos ao seu alcance, o aumento da emigração europeia no Brasil. »<sup>275</sup> et dans son manifeste, elle établissait un programme expliquant comment y parvenir. Le premier article de ce manifeste met en relief le rôle de la presse dans la question de l'immigration :

1) Discutir pela imprensa do país as causas contrárias a um movimento franco, duradouro e abundante da imigração europeia, apontando ao mesmo tempos e propondo os meios de remover os obstáculos que o impedem ou, quando menos o entorpecem.<sup>276</sup>

Ainsi la Sociedade Central se proposait d'être un espace de débats sur l'un des sujets qui hantait l'esprit de *l'intelligentsia* brésilienne : le rôle d'une colonisation choisie dans la formation du pays. En effet, la lecture du procès-verbal de la première séance nous permet de suivre les débats concernant l'inquiétude de certains membres vis-à-vis de l'immigration chinoise, par exemple. Jugée de qualité inférieure d'après Taunay : « Na obra da regeneração nacional o chim (sic) [seria] um mal, um grande mal »<sup>277</sup>.

Pour ce qui était des provinces amazoniennes, l'ouverture d'une société d'immigration au Pará, en 1885, suivit de près celle de Rio, y compris dans le choix du type idéal d'immigrant, comme nous l'avons vu dans la première partie de ce travail. Santa-Anna Nery a collaboré de façon très étroite avec les autorités de l'État du Pará dans le cadre d'ouverture à l'immigration européenne. Dans la troisième partie de ce travail, nous analyserons plus en détail la portée de cette contribution. En ce qui concerne Henri Coudreau, l'appel à l'immigration passa par la publication de son œuvre majeure : *La France équinoxiale*, dans laquelle il faisait un plaidoyer en faveur d'une colonisation française en Amazonie.

---

<sup>275</sup> « Estatutos da sociedade », *A Immigração*, Rio de Janeiro, décembre 1883.

<sup>276</sup> Henrique de Beaurepaire Rohan, A. de Escragnolle Taunay, Ennes de Souza, [et al.], « Manifesto de 25 novembro », *A Immigração*, Rio de Janeiro, décembre 1883.

<sup>277</sup> « Acta da 1<sup>a</sup> sessão preparatória », *A Immigração*, Rio de Janeiro, décembre 1883, p. 4.

Publié en 1886 et en 1887, l'ouvrage se divisait en deux volumes. Le premier avait pour sous-titre « Études sur les Guyanes et l'Amazonie ». Il s'étalait sur dix chapitres, au long desquels l'explorateur louait les avantages d'une colonisation française en Amazonie, tout en offrant un aperçu historique, géographique et économique de la région. Le second avait pour sous-titre « Voyage à travers les Guyanes et l'Amazonie ». Divisé en 14 chapitres, il s'agissait des récits des voyages de Coudreau dans lesquels l'ethnographie avait toute sa place. À la fin de l'ouvrage, le lecteur avait droit à un glossaire de presque cent mots traduits du portugais, du créole, des dialectes indiens et de la « língua geral » vers le français ; et aussi à une trentaine de pages contenant des termes indigènes et leurs équivalents en portugais, en français ou en « língua geral ».

La prise en charge de l'Amazonie par la France semblait être aux yeux d'Henri Coudreau une solution qui arrangeait les deux parties : pour les natifs de la région, ce parrainage offrait la possibilité d'intégrer le « monde civilisé » ; pour l'explorateur, la chance de voir son rêve expansionniste en Amérique devenir réalité. Il écrivait à ce propos :

La Guyane française sera un jour la première de nos colonies. Plus encore : une nouvelle France, un autre Canada.

La France équinoxiale, la plus grande Guyane, sera le premier de ces *pays d'alliance* que nous voyons venir après les *pays de protectorat*. Cela ira plus vite qu'on ne le suppose.

Il y a là pour nous, au nord de l'Amazone, plus qu'une *œuvre* nationale, il y a une *question* nationale, une question sociale, la question sociale elle-même... car elle se trouve en grande partie en Amérique la solution de la question sociale...<sup>278</sup>

Ce rêve expansionniste, Henri Coudreau le diffusait auprès de ses compatriotes en jouant parfois sur la dualité Nord-Sud présente au Brésil. En effet, l'explorateur avait saisi les tensions sociales et territoriales entre les provinces brésiliennes. Il avait compris que la France pouvait en tirer parti et il n'a pas hésité à exploiter ces tensions. Pour preuve, dans le chapitre 8 de la *France équinoxiale* (vol.1), il évoquait « des idées séparatistes » en Amazonie à partir de sa lecture de l'œuvre A

---

<sup>278</sup> Henri Coudreau, *La France équinoxiale*, vol. 2, *op. cit*, 1887, préface d'Henri Coudreau.

*Amazônia*<sup>279</sup> du Baron de Marajó (1832-1903), parue en 1883. Ce dernier fut l'une des figures de proue du mouvement pour la divulgation de l'Amazonie en Europe au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>280</sup>. Henri Coudreau le présenta à ses lecteurs et leur offrait des extraits de choix de cet ouvrage :

Un homme considérable de Pará, le baron de Marajó, deux fois président de province, dans un ouvrage publié en 1883, *A Amazônia*, dit ce qui suit : « La lecture des journaux publiés à Pará et à l'Amazone dans ces dernières années, ne peut laisser d'impressionner celui qui connaît le caractère pacifique et résigné de la population de l'Amazonie, et aussi la ténacité des Amazoniens, leur opiniâtreté dans leurs revendications, quand ils sont une fois bien persuadés que leurs intérêts ou leurs droits sont dédaignés ou sacrifiés.

Les journaux des différents credo politiques qui divisent ces provinces, en tout adversaires passionnés les uns des autres, se retrouvent d'accord dans un seul camp : ils font campagne ensemble contre le gouvernement central, tyran des provinces amazoniennes.

La façon peu bénévole, je dirai même agressive, dont fut traitée la population amazonienne par un président du conseil des ministres, qui la qualifiait de « citoyens d'arcs et de flèches », quand il fut question que l'augmentation de la députation, et quelques articles peu réfléchis publiés par les journaux du Sud, ont eu pour résultat de faire croire à la population de l'extrême nord de l'empire, que le gouvernement et même quelques représentants de provinces méridionales considèrent la population amazonienne comme composée de parias de la société brésilienne, et seulement tenue à payer les taxes.

De là est résultée [sic] une propagande systémique dont les forces vont toujours croissant, et qui aujourd'hui présente la question sous une forme périlleuse pour l'intégralité du Brésil : à savoir, s'il y aurait ou non avantage pour la population amazonienne à vivre de ses propres ressources, séparée du reste de l'empire. Et comme les plaintes des Amazoniens contre une centralisation excessive, une fiscalisation égoïste, sont justes, que l'orgueil que leur impose la richesse et la prospérité de leur pays est légitime, il est probable qu'il faudrait peu de chose pour mettre en péril cette intégralité du Brésil, peu menacée tant que vivra l'empereur, mais, dans l'avenir, si sérieusement compromise. »<sup>281</sup>

À la fin, Henri Coudreau soulignait : « c'est une idée acceptée de tous en Amazonie, que les deux provinces du Nord sont oubliées et dédaignées par le

---

<sup>279</sup> Barão de Marajó, *A Amazônia, as províncias do Pará e Amazonas e o governo central do Brasil*, Lisboa, Typographia Minerva, 1883.

<sup>280</sup> La thèse d'Anna Carolina Abreu constitue une source intéressante pour comprendre les efforts du Baron de Marajó pour faire connaître l'Amazonie en France : Anna Carolina de Abreu Coelho, *Barão de Marajó : um intelectual e político entre a Amazônia e a Europa*, thèse en histoire sous la dir. de Maria de Nazaré Sarges, Univsersité Federal do Pará, soutenue en 2015.

<sup>281</sup> Henri Coudreau, *La France équinoxiale*, vol.1, *op. cit.*, 1886, p. 367-369.

gouvernement central et par les provinces du Sud. »<sup>282</sup>, et insistait sur la possibilité d'une Amazonie séparée du reste du Brésil. Par ailleurs, Henri Coudreau utilisait de façon récurrente l'expression « nation nouvelle » pour parler de l'Amazonie. Cette « nation nouvelle » était composée, d'après lui, par la province du Grão Pará et par celle de l'Amazonas.

À défaut de convaincre le gouvernement français de l'émergence d'une politique concernant « la question coloniale », l'explorateur réussit à insuffler dans l'esprit de certains de ses compatriotes des idées séparatistes. De fait, il posa les fondements de ce qui deviendrait quelques années plus tard la République de Counani. L'histoire de cette république naquit au cours de la première expédition d'Henri Coudreau dans la région contestée. Il découvrit dans ce territoire un petit village appelé Counani composé « d'une trentaine de maisons et d'environ trois cents habitants »<sup>283</sup>. La région l'avait à tel point inspiré qu'il finit même par mettre momentanément de côté son objectivité, composant avec plaisir un récit aux évidentes ambitions littéraires. Selon l'explorateur, tout dans ce village était conçu pour satisfaire le goût et la sensibilité européens – les maisons, les rues, les places, la nourriture. Son enthousiasme devant les richesses supposément inépuisables s'exprime dans cette évocation :

C'est qu'on mange ? Du pain, si vous voulez. Nous avons à Counani de la farine de froment qui nous vient des États-Unis, et des boulangers qui nous viennent du Brésil, où ils étaient esclaves. Le maïs, le riz, le manioc ne nous manquent pas non plus. La biche, le tapir, la paka, l'agouti, la perdrix, l'agami, le hocco, la poule d'eau, les tortues, mille poissons remplaceraient le bifteck aux pommes. Si nous n'avions aussi notre bétail. Les pommes de terre de là-bas s'appellent des ignames, et sont supérieures aux nôtres. Comme fruits, vous avez l'ananas, la mangue, la banane, la papaye et cent autres. Si vous aimez les conserves, trois magasins, oui, vous lisez bien, trois magasins en regorgent. Vous pouvez offrir des pâtés de pluvier, des lièvres entiers, des haricots verts, du homard, et tout l'assortiment que vous savez. L'absinthe Pernod ? Nous en avons chez Demas, chez Trajan et chez Vasconcellos. Du cognac ? Nous en avons, d'ailleurs aussi mauvais que celui qu'on boit à Paris. Du Tafia ? Je n'en parle qu'en me découvrant, car c'est la première boisson du monde ; eh bien, les Counaniens boivent le tafia comme les Bavarois boivent la bière.

---

<sup>282</sup> *Ibidem*, p. 370.

<sup>283</sup> *Ibidem*, p. 410-411.

La bière ? Nous en avons des marques anglaises, allemandes, danoises et américaines. Des volailles ? C'est la plaie du pays. Du lait ? Parbleu ! Du chocolat ? C'est le pays. Du tabac ? Nous récoltons la qualité de La Havane. Du café ? Il entoure nos maisons ; nous prenons du café dix fois par jour. Du vin ? Assurément, et qui nous coûte moins cher qu'à vous autres Européens [...]. Alors, me demanderez-vous, vous avez engraisé là-bas ? Oui, en effet. Et c'est même la seule fois de ma vie que cela me soit arrivé.<sup>284</sup>

Véritable terre promise, Counani était habitée selon Coudreau par l'archétype du « bon sauvage ». Mélange d'Indien, Blanc et Noir, le « tri-métis » fut décrit par l'explorateur comme étant hospitalier, généreux, prodigue, insouciant, brave, epicurien et libre<sup>285</sup>. Et, même la langue ne serait pas un problème pour les français désireux de tenter l'aventure amazonienne à Counani puisque, si le portugais était la langue la plus parlée, le français et le créole se faisaient aussi présents.

Ces arguments aidèrent une poignée de Français, encouragés par Henri Coudreau, à tenter leur chance en 1886<sup>286</sup>. Cette année-là, le journaliste Jules Gros, l'explorateur Jean Guigues (1838- ?) et Paul Quartier (?) décidèrent de créer la République de Counani et ils proclamèrent l'indépendance de la région contestée comptant sur l'appui de la population locale, formée en grande partie par des Noirs fugitifs du Brésil, plutôt favorables à une éventuelle prise de possession française.

L'affaire fut suivie passionnément par les presses française et brésilienne. Jules Gros, l'autoproclamé « président à vie » de la République de Counani, tâcha de faire connaître sa petite bourgade dans toute l'Europe. Bourgade où il n'a jamais mis les pieds, d'ailleurs, puisqu'il donnait ses ordres à partir de la France. De son côté, Henri Coudreau multipliait articles et conférences dans les Sociétés de

---

<sup>284</sup> *Ibidem*, p. 411-413.

<sup>285</sup> *Ibidem*, p. 413.

<sup>286</sup> Lors d'une conférence à la Société de Géographie d'Anvers, Henri Coudreau avouerait : « c'est moi qui lui ai suggéré [à Jules Gros] l'idée de sa république, située en Guyane. ». Aussi l'explorateur aura-t-il participé indirectement à cette supercherie comme pour signifier son mécontentement au gouvernement français sur la question du contesté. Henri Coudreau, « Conférence sur la Guyane », *Bulletin de la Société Royale de Géographie d'Anvers*, XVI, 1892, p. 432.

géographie afin de soutenir cette entreprise de colonisation. La République de Counani, perçue au départ comme une boutade, prit vite des dimensions assez gênantes pour le gouvernement français, puisque le Brésil refusait de reconnaître sa légitimité<sup>287</sup>.

Le pays avait, en effet, de plus en plus du mal à voir ses esclaves s'envier dans la zone contestée pour y trouver refuge. En réponse aux fortes contestations brésiliennes, la France se vit obligée de mettre un terme à la République de Counani en 1887. D'autres tentatives semblables verront le jour dans les années qui ont suivi, mais toutes se solderont par des échecs<sup>288</sup>.

Inscrit dans ce contexte, l'ouvrage *La France équinoxiale* fut écrit pour donner une image positive de l'Amazonie. Paru pendant que les provinces amazoniennes ne ménageaient pas leurs efforts pour divulguer l'Amazonie en France et peinaient à la faire intégrer au reste du Brésil, il contribua à l'établissement d'une géohistoire amazonienne. Ce faisant, il participa à la formation culturelle des lecteurs français et brésiliens. Pour ces derniers, ce parrainage international de leur culture nationale<sup>289</sup> plaça l'Amazonie au cœur de la création d'une identité brésilienne. Par la suite, nous essayerons de comprendre quelle fut la contribution des récits de voyage d'Henri Coudreau à ce projet de création identitaire.

---

<sup>287</sup> Bruno Fuligni, *Les constituants de l'Eldorado ou la République de Counani*, Bassac, Plein Chant, 1997, p. 48.

<sup>288</sup> Jules Gros réessaye le coup de 1887 à 1891 ; Adolphe Brézet a créé l'État libre de Counani entre 1904 et 1912.

<sup>289</sup> Expression d'Anne-Marie Thiesse, *La création des identités nationales*, op. cit., 2001, p. 84.

## 3.2 Du voyage au récit : l'Amazonie d'Henri Coudreau

Les récits de voyage ont une importance singulière quand il s'agit de restituer les images de l'Amazonie du XIX<sup>e</sup> siècle. Ces textes d'origine lointaine sont « aussi anciens que les voyages eux-mêmes – sinon plus. »<sup>290</sup>. En effet, depuis les premiers récits des pèlerins datant du Moyen âge<sup>291</sup>, qui aidèrent à construire l'image de l'« *homo viator* », une littérature à caractère viatique a vu le jour<sup>292</sup>. Cette ancienneté n'empêcha que les récits de voyage restent à la marge des genres littéraires pendant longtemps, avant de faire leur entrée en littérature au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>293</sup>. Au cours de ce même siècle, l'heure du romantisme littéraire sonna, et la figure de l'écrivain-voyageur fit surface. L'œuvre de Chateaubriand (1768-1848), marqua le début du voyage romantique :

L'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, paru en 1811, constitue le texte fondateur du voyage romantique et cela à plus d'un titre. D'abord, il s'agit là d'une relation de voyage en bonne et due forme qui répond aux deux critères énoncés plus haut : l'authenticité du voyage comme préalable au récit qui en fait dès lors son objet narratif privilégié. Ensuite il s'agit d'un voyage d'écrivain qui inaugure l'entrée en scène de l'homme de lettres dans un lieu d'écriture qui, sans lui être absolument étranger, restait néanmoins jusqu'alors largement hors de sa saisie et dont la soudaine prise en charge ne pourra qu'en modifier la *praxis*.

Parallèlement, notre hypothèse est que les voyages d'explorations du XIX<sup>e</sup> siècle, sous le signe de ce romantisme naissant, permirent à Coudreau d'incarner la figure de l'« explorateur-écrivain ». Les récits de ses voyages faisaient appel à une approche transdisciplinaire du monde, comme la lecture de l'homme et de la nature à partir des sciences en vogue à l'époque. Ainsi, géographie, ethnographie,

---

<sup>290</sup> Tzvetan Todorov, *Les morales de l'histoire*, Paris, B. Grasset, 1991, version digitale, (« Le Collège de philosophie »).

<sup>291</sup> Sarga Moussa, « Le récit de voyage, genre “pluridisciplinaire”. À propos des Voyages en Egypte au XIX<sup>e</sup> siècle », dans *Sociétés & Représentations*, 2006, p. 241.

<sup>292</sup> Le *Livre des merveilles du monde* (1298) de Marco Polo (1254-1324) contenant le récit de ses voyages en Orient et en Asie compte parmi les ouvrages représentatifs de cette période.

<sup>293</sup> Voir à ce propos : Roland Le Huenen, *Le récit de voyage au prisme de la littérature*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2015, 392 p., (« *Imago mundi* », 27).

botanique, géologie, zoologie et taxonomie sont-elles mises au service de la littérature.

D'autant plus que le voyage en Amazonie symbolisait dans l'esprit d'Henri Coudreau une sorte de pérégrination. L'expression « pérégrination » ici choisie renvoie au caractère initiatique qui impliquait un tel voyage mais aussi aux propos de l'explorateur lors de son départ pour sa première mission officielle en Guyane ; en effet, il s'écria : « Quelle joie ! Dans huit jours Childe Harold va commencer son pèlerinage ! »<sup>294</sup>.

L'analogie que fit Coudreau entre lui-même et le personnage du poème de Lord Byron (1788-1824) est très révélatrice de son état d'esprit lors de ces débuts comme explorateur et aussi de son attachement au Romantisme littéraire. Le poème auquel il fait référence « Le pèlerinage de Childe Harold »<sup>295</sup> décrit en quatre chants les voyages et les réflexions d'un jeune homme qui cherchait à donner un sens à sa vie à travers de ses voyages dans des pays étrangers. Tel était le cas de l'explorateur Henri Coudreau quand, à peine âgé d'une vingtaine d'années, « fatigué de la monotonie d'une existence trop bien réglée, demande les Colonies et part pour Cayenne »<sup>296</sup>.

Ses références en littérature démontrent l'importance de la fiction dans son œuvre. Ainsi, le poète français Alfred de Musset (1810-1857), les écrivains allemands Heinrich Heine (1797-1856) et Goethe (1749-1832), l'écrivain belge Camille Lemonnier (1844-1913), pour n'en citer que quatre, sont évoqués parfois directement. Tirailé entre vision romantique du monde et discours scientifique, c'est dans ses récits de voyages qu'Henri Coudreau met en œuvre ce que Kenneth White appellera un siècle plus tard le « nomadisme intellectuel »<sup>297</sup>. Dans les mots de l'essayiste, « c'est aussi l'idée que toutes les cultures (les habitudes acquises dans telle ou telle sédentarité) sont partielles, et que pour arriver à un "champ de

---

<sup>294</sup> Henri Coudreau, *La France équinoxiale*, vol. 2, *op. cit.*, 1887, préface d'Henri Coudreau.

<sup>295</sup> Lord Byron, *Childe Harold's Pilgrimage*, Londres, Johh Murray, 1812.

<sup>296</sup> Henri Coudreau, *Chez nos Indiens*, *op. cit.*, 1893, préface d'Ernest Hamy .

<sup>297</sup> Kenneth White, *L'esprit nomade*, Paris, Grasset, 1987.

“culture” complet, il faut nomadiser d’une culture à l’autre, en prenant ici ce qui manque là »<sup>298</sup>.

Et ce qui manquait dans ce « là-bas », en Amazonie, aux yeux de l’explorateur Coudreau, c’était la civilisation. Par contre, il appréciait dans cet *ailleurs* la liberté des Indiens : « Ces pauvres gens n’ont rien, ils n’ont pas de littérature et n’ont point lu, ils n’ont pas d’art et point de musées, mais en revanche ils jouissent de la plus complète liberté. »<sup>299</sup>.

Mais ni sa quête de liberté ni son patriotisme manifeste ne peuvent expliquer à eux seuls son goût du danger. Les anecdotes dangereuses sont très nombreuses dans ses récits, comme celle du jour où il a échappé de peu à la noyade : « Le voyage en rivière fut malheureux. Parti avec un seul pagayeur, je faillis périr dans les rapides où le canot se brisa. Mon homme me sauva à la nage à travers les roches et les courants. »<sup>300</sup>. Ou encore celle d’une rencontre inattendue entre l’un des membres de son équipage et un serpent :

En passant le canot, tous les hommes étant à l’eau, un serpent non venimeux, un *sucurijú*, un petit *sucurijú* de deux mètres de longueur, manœuvre pour enrouler les jambes d’un de mes matelots, Antonio. Celui-ci nous donne alors un extraordinaire exemple de sang-froid. Il saisit le serpent à deux mains par la queue et tirant vivement le reptile de l’eau, le frappe à coups redoublés sur cette eau même, en faisant tournoyer sur sa tête comme une fronde. Il lui donne le dernier coup sur une roche, puis nous montre à bras tendus le serpent mort. – Antonio est d’ailleurs calme et souriant ; il ne commente même pas d’un mot son exploit qu’il considère apparemment comme une chose toute naturelle<sup>301</sup>.

Ces anecdotes contribuaient à l’esthétique du récit, qui se rapprochait parfois du récit d’aventures. Rappelons que l’anecdote se situe à la frontière entre histoire et

---

<sup>298</sup> « Nomadisme intellectuel », *Dictionnaire de Géopoétique* [en ligne], consulté le 22/05/2019, URL : <https://www.institut-geopoetique.org/fr/dictionnaire-de-geopoetique/164-n-dictionnaire/#nomadisme>.

<sup>299</sup> Henri Coudreau, « Conférence sur la Guyane », *op. cit.*, 1892, p. 433.

<sup>300</sup> Henri Coudreau, *La France équinoxiale*, vol. 2, *op. cit.*, 1887, p. XVIII.

<sup>301</sup> O. Coudreau, *Voyage au Trombetas (7 août 1899 - 25 novembre 1899)*, Paris, A. Lahure, 1900, p. 2.

fiction<sup>302</sup>. En même temps, elle plaçait l'explorateur comme témoin d'un fait, ce qui participait à la prétendue véracité de son récit. En plus des dangers qui surgissaient de partout, des forêts et des rivières, Henri Coudreau fut aussi confronté aux difficultés liées à la topologie même de l'Amazonie et à la configuration des cours d'eau. À plusieurs reprises, devant la géographie singulière des rivières de la région pleine de chutes d'eau et de rapides, un rituel archaïque s'imposait : le passage « canots vides » consistant à décharger les canots et à passer le matériel qu'ils contenaient par des chemins de terre puis à tirer les canots grâce à des cordages jusqu'à ce qu'ils traversent l'obstacle naturel. L'image ci-dessous illustre une partie de cette procédure (figure 22) :

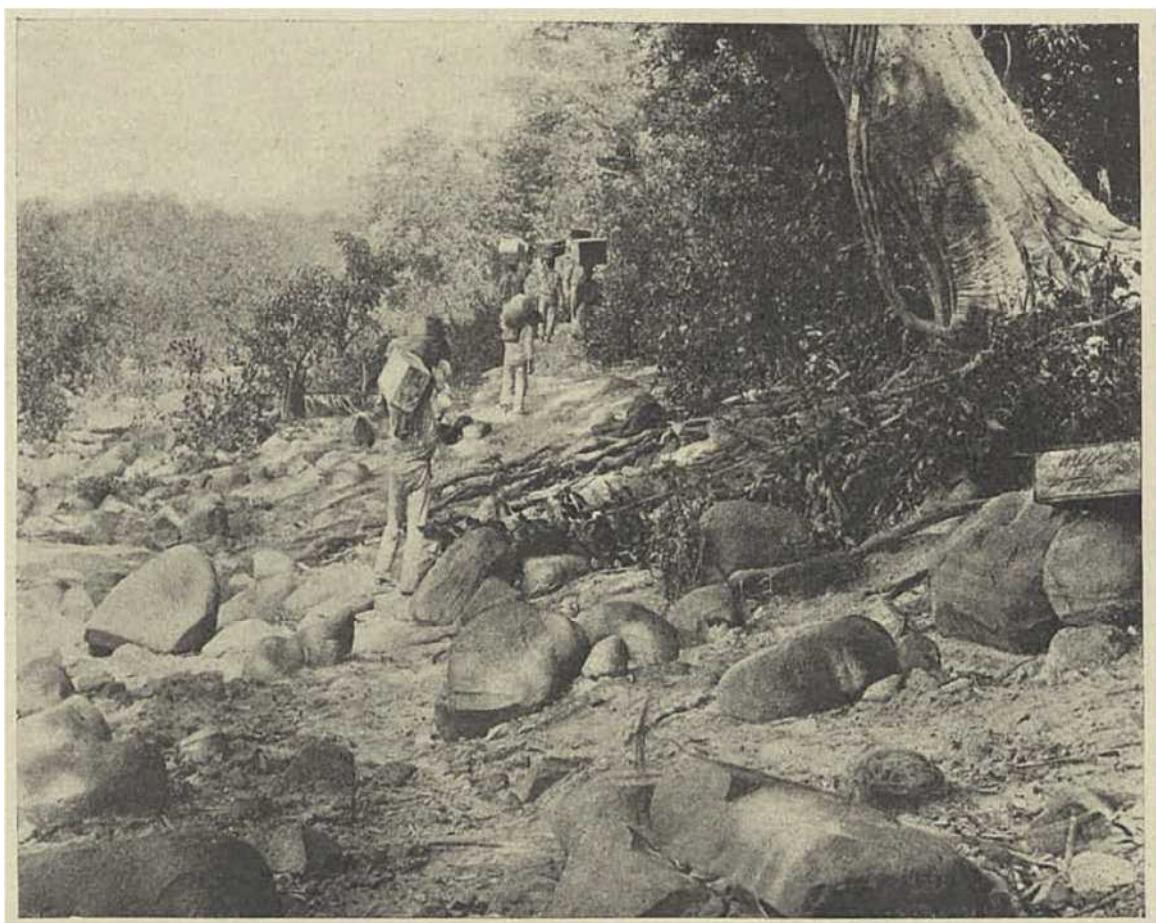


Figure 22 : « Transport des bagages », dans Henri Coudreau, *Voyage a Itaboca et a l'Itacayuna*, 1898, p.16.

<sup>302</sup> Sophie Linon-Chipon, « Certificata loquour. Le rôle de l'anecdote dans les récits de voyage (1658-1722) », dans *Roman et récit de voyage*, éd. Philippe Antoine, Paris, Presses de l'Univ. de Paris-Sorbonne, 2001, (« Imago mundi », 1), p. 193.

Ce savoir-faire, Henri Coudreau le tenait en partie de son prédécesseur Jules Crevaux, dont il suivait les traces et tentait de dépasser prouesses et célébrité. Souvent cette quête a mené le premier à se mesurer au second :

De retour à Cayenne j'en repars aussi tôt, le 10 juillet 1883, pour accomplir le grand voyage que je ne devais pas terminer que le 23 avril 1885. C'est la relation de ce grand voyage qui fait l'objet de ce volume. Un voyage ininterrompu de 21 mois et treize jours dans ces contrées, c'est beaucoup plus que mon illustre prédécesseur Crevaux n'en fit jamais d'un seul coup. Le plus long de ses voyages en Guyane, celui de Cayenne aux Andes, ne dura pas un an.<sup>303</sup>

Crevaux était partisan d'une expédition à la fois fluviale et ethnographique de l'Amazonie – au long de ses expéditions en Amazonie et dans la région du Gran Chaco (entre 1876 et 1881). Il s'installait pendant un certain temps parmi les Indiens et en profitait pour faire des annotations et des observations d'ordre ethnologique. Aussi la façon dont Crevaux concevait son parcours a beaucoup inspiré Henri Coudreau : « remonter un fleuve jusqu'à sa source, franchir la ligne de partage des eaux et suivre celles du bassin opposé »<sup>304</sup>.

Un autre point en commun entre les deux hommes fut le fait que Crevaux était adepte de la photographie, invention qui comptait parmi les innovations technologiques du XIX<sup>e</sup> siècle. Il prenait des clichés des hommes et des paysages pour enrichir ses collections et ses publications. Coudreau adhéra aussi à la photographie et photographia les lieux et les gens d'Amazonie. Ses récits de voyage comptaient des dizaines de clichés photographiques. Par ailleurs, ses conférences dans les sociétés savantes s'accompagnaient parfois d'une projection des photos (annexe 16). Marta Caraion avance trois raisons pour l'utilisation de la photo au XIX<sup>e</sup> siècle :

D'abord, la production automatique de l'image semble éliminer la subjectivité intrinsèque aux modes traditionnels de reproduction. Ensuite, la ressemblance de l'image et du référent, d'une part, et la contiguïté obligatoire avec le référent à l'instant de l'enregistrement, d'autre part,

---

<sup>303</sup> Henri Coudreau, *La France équinoxiale*, vol. 2, *op. cit.* 1887, p. X.

<sup>304</sup> Antoine Lefebure, *L'Amazonie disparue : Indiens et explorateurs : 1825-1930*, Paris, La Découverte, 2005, p. 37.

établissent un double lien entre la représentation et le réel représenté. Ce double lien conjugue, selon la terminologie établie par Peirce à la fin du siècle, l'icognicité propre à la peinture avec l'indicialité propre à l'empreinte. Enfin, la *camera obscura*, support physique de l'appareil photographique, est fabriquée sur le modèle fonctionnel de l'œil humain, avec l'avantage de conserver les images que la rétine ne retient pas.<sup>305</sup>

Ces éléments aident à comprendre la fascination que la photo générerait et par conséquent le choix de ces explorateurs pour son utilisation. En plus, la nouvelle possibilité de représentation produite par la photographie, elle permettait une reconstitution plus précise des fleuves et des rivières. Dans le domaine de la cartographie, cela était un atout non négligeable. Autre avantage : la possibilité de mettre à la portée de tout un chacun des paysages jusqu'alors inaccessibles.

À la lecture des récits de voyage d'Henri Coudreau, le lecteur se voyait devant un mélange de journal de bord, de relation de voyage, de document ethnographique, de cartographie fluviale, de roman d'aventures et de collection de photos. Toute cette panoplie d'informations et d'images contribua à la formation d'un imaginaire sur l'Amazonie qui avait un but très précis : la rendre séduisante. En ce sens, les récits de voyage d'Henri Coudreau rejoignirent les récits nationaux réalisés par les Amazoniens eux-mêmes.

Il est aussi important d'examiner le regard que l'explorateur posait sur l'Amazonie. Différent de l'explorateur naturaliste du siècle précédent, occupé à réunir son savoir dans les encyclopédies, l'explorateur du XIX<sup>e</sup> siècle était un observateur beaucoup plus pragmatique de la nature. Son but consistait à collecter des informations concernant les richesses et les possibilités d'exploitation des régions qu'il traversait. Henri Coudreau ne fit pas exception. Il posait un regard assez objectif sur la nature amazonienne, perçue avant tout comme un lieu de ressources économiques, médicinales et alimentaires.

---

<sup>305</sup> Marta Caraion, *Pour fixer la trace : photographie, littérature et voyage au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle*, Genève, Droz, 2003, 391 p., (« Histoire des idées et critique littéraire », v. 408), p. 10.

À ce changement de paradigme s'ajoutèrent les théories racialistes de l'époque, auxquelles nous avons déjà fait référence, telles que le darwinisme social d'Herbert Spencer (1820-1903) ou encore le déterminisme géographique, les influences des courants littéraires développés au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, comme le Romantisme et le Naturalisme et l'idéologie positiviste d'Auguste Comte (1798-1857). Cette perspective culturelle donna à l'explorateur une vision de monde centrée sur l'Europe, mais aussi une perception très utilitariste de la nature.

Ce fut sur ce prisme qu'Henri Coudreau réalisa un inventaire minutieux de l'Amazonie dans ses récits de voyage, néanmoins sans perdre de vue une évidente esthétique littéraire. Afin de comprendre comment la nature et l'homme de l'Amazonie furent représentés dans ses œuvres, notre choix est de mettre en évidence deux de ses récits de voyage emblématiques : l'ouvrage *La France équinoxiale* (vol. 2), qui correspond au récit de sa première expédition ; et l'ouvrage *Voyage au Trombetas*, qui se rapporte au récit de sa dernière expédition. Le premier, nous le savons, parut en 1887, le second fut publié après sa mort, en 1900.

Les descriptions eurent une place toute particulière dans les récits de voyage d'Henri Coudreau. Ce fut en partie grâce aux descriptions assez détaillées du paysage amazonien que l'inventaire et la cartographie qu'il établit prirent vie. À titre d'exemple, la description du *Lago Grande*, situé dans la région des lacs, près de la ville de Mapa :

*Lago Grande.* – Le *Lago Grande* est couvert d'îles flottantes et d'herbes marines sous lequel il disparaît et devient prairie. La partie libre du lac n'est déjà plus guère qu'une rivière lacustre dans laquelle on trouve quelques îles de terre haute, rares et de peu d'étendue.

Les canards, les sarcelles, tous les oiseaux d'eau s'étalent dans les végétations aquatiques, ou se perchent sur les quelques arbustes chétifs de petites îles solidifiées.

Le lac est sans profondeur, il se terre en bien des endroits ; il n'a qu'un mètre d'eau à marée basse ; l'été il est presque à sec et il faut attendre le flot pour passer. L'hiver, les eaux sont plus abondantes ; on peut canoter partout ; mais le lac n'est guère élargi, les végétations marines se soulèvent avec l'eau, la prairie lacustre monte.

La végétation du lac se compose principalement de champs de roseaux et de plantes grasses appelées vulgairement oreilles d'âne. [...]<sup>306</sup>

La mise en scène du paysage amazonien sous la plume d'Henri Coudreau présentait souvent les paysages de façon très objective, en particulier si elle est comparée aux descriptions d'autres explorateurs. Prenons par exemple la description que fit Agassiz de la ville de Monte Alegre au Pará :

Il est midi quand nous arrivons devant cette petite ville, située sur la rive gauche de l'Amazone, à l'embouchure de la rivière Gurupatuba, et la chaleur est si grande que je ne veux pas descendre à terre avant le soir. Monte-Alegre est assise au sommet d'un côteau qui s'éloigne des bords du fleuve en pente douce, et elle tire son nom d'une montagne située à quatre lieues au nord-ouest. Le terrain est plus accidenté et plus varié qu'il ne l'a été jusqu'à présent ; mais, malgré cela, l'emplacement ne me semble pas mériter son nom de Mont-Joyeux. L'aspect de ce canton me paraît plutôt un peu sombre ; le sol n'est que sable, la forêt est basse, interrompue de temps à autre par des prairies plates et marécageuses couvertes d'herbes grossières.

[...] partout où le sable n'est pas trop dur poussent les grossiers et laids buissons auxquels, tout autour de la ville, semble abandonné ce sol ingrat.<sup>307</sup>

Décrivant le même village dans *La France équinoxiale*, Coudreau offrait dans son récit une tout autre description :

[...] À huit heures nous mouillons devant la jolie petite ville de *Monte Alegre* qui a environ 500 habitants, elle est située dans un horizon de collines abruptes. Elle se compose de deux villes, la ville basse avec une jolie plage, une trentaine de maisons à un étage construites à l'euro-péenne, et la ville haute dont on n'aperçoit, dans le fond, que l'église à deux tours.<sup>308</sup>

Pour finir, la référence au village dans *Voyage au Trombetas* laisse comprendre qu'Henri Coudreau ne perdit jamais de vue son rêve colonisateur : « À trois heures du matin nous sommes à *Monte Alegre*, centre de la colonisation d'avenir »<sup>309</sup>. Aux côtés de ses descriptions pragmatiques, les conditions du voyage donnaient

---

<sup>306</sup> Henri Coudreau, *La France équinoxiale*, vol. 2, *op. cit.*, 1887, p. 16-17.

<sup>307</sup> Louis Agassiz et Elizabeth Agassiz, *Voyage au Brésil*, trad. Félix Vogeli, Paris, L. Hachette et Cie, 1869, p. 177-178.

<sup>308</sup> Henri Coudreau, *La France équinoxiale*, vol. 2, *op. cit.*, 1887, p. 109.

<sup>309</sup> O. Coudreau, *Voyage au Trombetas*, *op. cit.*, 1900, p. 5.

lieu à des visions euphoriques ou dystopiques de la nature, et le récit prenait alors un ton lyrique :

L'eau du lac, reflétant la pureté du firmament, est bleue aussi. Et chaque fois que l'on admire à nouveau ce spectacle si simple du miroir des eaux reflétant au sein de ces solitudes tout l'infini du ciel, il vous semble que ce soit là le tableau le plus merveilleux qu'il puisse être donné à l'homme de contempler.<sup>310</sup>

« Déserte » et « forêt vierge » furent des termes qu'Henri Coudreau utilisa très fréquemment pour décrire la nature amazonienne. Ils corroboraient l'image d'une région gigantesque en attente d'être mise à profit de la civilisation, comme rappelle Clotilde Gadenne :

L'Amazonie devient, dans l'esprit des voyageurs, une immense réserve de terres, qui auraient échappé jusqu'à présent à l'intervention humaine, mais qu'il suffirait de transformer pour la mettre à profil. Le concept de « forêt vierge » nourrit l'idée que la terre, n'ayant pas été cultivée, a conservé toute sa richesse. Là où l'on déplorait l'absence d'occupation humaine, en parlant de « désert », on se met à voir un avantage.<sup>311</sup>

En ce sens, l'explorateur mit également l'accent sur les potentiels agricoles de l'Amazonie, indiquant toujours les produits déjà exploités par les natifs comme le caoutchouc, la *castanha*, le copahu. Par ailleurs, la lecture des récits de voyage d'Henri Codreau permet de nous représenter le mode de vie des habitants de rives des fleuves amazoniens : la pêche du *pirarucú*, la chasse aux tortues, l'agriculture de subsistance, l'exploitation du caoutchouc, par exemple, y sont longuement décrites. En plus de réaliser un inventaire de la nature, Henri Coudreau procédait également à un inventaire des tribus amazoniennes. Dans *La France équinoxiale*, il dressa un tableau de « 53 tribus indiennes de la Guyane française », dans *Voyage au Trombetas*, ce fut une carte qu'il dessina :

---

<sup>310</sup> *Ibidem*, p. 8-9.

<sup>311</sup> Clotilde Gadenne, « L'Amazonie des voyageurs français (1840-1900) : un regard sur le concept de sauvagerie », dans *Plural Pluriel Revue des cultures de langue portugaise*, 2011, p. 6. Toujours à propos du regard des voyageurs français sur l'Indien au XIX<sup>e</sup> siècle, nous nous reportons à la thèse de Clotilde Gadenne, *Le chemin de la Civilisation : Réflexions autour de la perception des Indiens du Brésil par les voyageurs français*, Paris Ouest Nanterre la Défense, 2012.

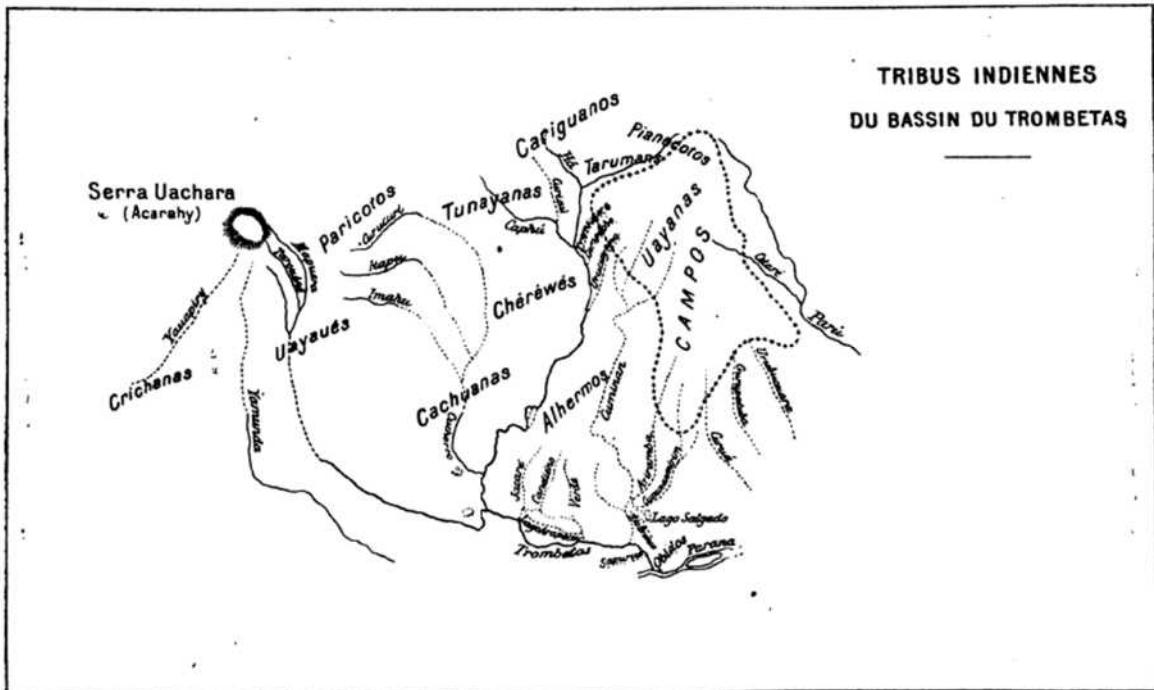


Figure 23 : Voyage au Trombetas, p. 71

L'intérêt d'Henri Coudreau pour les tribus amazoniennes allait au-delà d'une envie de contribuer à l'essor de l'ethnographie et de la sociologie. En effet, il allait de pair avec sa vision utilitariste du monde : la connaissance de la nature pouvait être très avantageuse dans le cadre d'une colonisation européenne de l'Amazonie. Les Indiens furent ainsi scrutés d'un point de vue historique et social, conditionné par des facteurs biologiques et géographiques. Habité par une vision de monde eurocentriste, l'explorateur comparait sa culture d'origine à celle de l'homme de l'Amazonie pour arriver à une conclusion *a priori* établie : l'Européen primait sur l'Indien<sup>312</sup>.

<sup>312</sup> Ce qui faisait écho au discours de Jules Ferry, tenu le 28 juillet 1885 à la Chambre des Députés, où il martela : « Les races supérieurs ont un droit sur les races inférieures ». Voir « Jules Ferry (28 juillet 1885) : Les fondements de la politique coloniale » [en ligne], URL : <http://www2.assemblee-nationale.fr/decouvrir-l-assemblee/histoire/grands-moments-d-eloquence/jules-ferry-28-juillet-1885>]. Consulté le 27 mai 2019.

Rappelons à ce propos que la population qui habitait les rives tributaires de l'Amazone était formée en majorité par des Indiens et des Noirs. Les premiers vivaient dans la région depuis toujours, et furent repoussés de plus en plus à l'intérieur de l'Amazonie au fur et à mesure que le colonisateur s'approchait ; les seconds étaient pour la plupart des esclaves marrons qui s'étaient enfuis des *fazendas* de cacao du Pará et avaient pris exemple sur les Indiens. Ils se sont ainsi installés dans des zones éloignées et difficiles d'accès, constituant d'importants *quilombos*. Du contact avec ces populations, deux issues se sont profilées : leur coexistence dans le même territoire, non sans tensions apparentes ou le retrait de l'Indien vers les régions toujours plus inaccessibles.

Henri Coudreau, partisan de la pensée rousseauienne, portait un regard parfois humaniste, mais surtout raciste sur les Indiens et les Noirs – selon les paramètres en vogue à l'époque. Dans l'Indien, il voyait le « bon sauvage ». D'après son expression « l'homme de la nature », que les mœurs de la civilisation n'avaient pas encore corrompu. À ce propos, il soulignait : « Cela peut vous paraître énorme, mais j'ose le dire : si vous voulez être heureux, ne vous civilisez pas, ne lisez pas, n'inventez pas, restez l'homme de la nature. »<sup>313</sup>.

D'un côté, Henri Coudreau reconnaissait volontiers que le mode de vie de l'Indien et sa relation avec la nature lui procure une liberté appréciable ; de l'autre, il leur reprochait manque d'ambition et l'indolence, ce qui entachait ses descriptions d'un mépris certain vis-à-vis les Indiens : « Surgissent au sein de la mélancolie de ces forêts désertes, une pauvre cabane, quelques douzaines de pieds de café mal entretenus, et un métis indien somnolant dans son hamac. Pauvre race indienne ! notre civilisation n'est décidément pas son fait. »<sup>314</sup>

---

<sup>313</sup> Henri Coudreau, *Conférence sur la Guyane*, *op. cit.*, p. 433-434.

<sup>314</sup> O. Coudreau, *Voyage au Trombetas*, *op. cit.*, 1900, p. 9.

Dans l'esprit de l'explorateur, le succès de la colonisation en Amazonie reposait plus sur le processus de blanchissement de la population locale, par le biais du métissage et moins sur le fait de civiliser l'Indien. D'ailleurs, l'Indien civilisé, « les *Tapouyes* », n'avait pas beaucoup de valeur à ses yeux car il était condamné à rester à mi-chemin de la civilisation. Ainsi, l'explorateur dépeignait le *Tapouye* de façon très peu flatteuse :

Depuis que les Indiens ont pris le pantalon, qu'ils sont devenus *Tapouyes*, ils sont moins dociles, moins sincères, moins originaux, et voilà tout. Leur passage dans les cadres de l'armée brésilienne ne leur a pas été non plus d'une grande utilité. C'est la même horreur du travail suivi, le même dédain haineux de la civilisation européenne, qui leur fait peur.

Leur penchant à l'ivrognerie n'a fait que s'accroître avec les moyens de le satisfaire. Un père vendra sa femme et ses enfants pour quelques bouteilles de tafia. [...]

Au contact de la civilisation, leurs mœurs sont devenues plus corrompues que celles de leurs pères sauvages. Sous son carbet le *Tapouye* est dépravé.<sup>315</sup>

Dans le cas des Noirs, Henri Coudreau portait également un jugement influencé par les théories racialistes de l'époque. Il louait leur force physique, mais partageait une vision très négative :

Que ce soit chez les Bonis ou les Bochs de la Guyane française et hollandaise, ou chez les mucambeiros de Chouna ou de Ourapaïp dans la Guyane anglaise, ou chez ceux du Curuá du Sud entre le Tapajós et le Xingú, on voit partout l'esclave fugitif présenter les mêmes caractères moraux : bassesse, mensonge et traîtrise vis-à-vis du blanc s'il se présente, insolence et tyrannie vis-à-vis l'Indien, et enfin entre eux la régression rapide vers ces mœurs plus franches des nègres primitifs, telles que les îles Fidji, le Dahomey et l'Ouganda nous en ont donné de si curieux spécimens.

Sorti de la barbarie depuis bien moins de temps que le blanc, le nègre pour commencer son aptitude à une civilisation encore si récemment acquise, a besoin pendant quelques générations de la protection commune du blanc et d'une forte discipline sociale<sup>316</sup>

---

<sup>315</sup> Henri Coudreau, *La France équinoxiale*, vol. 2, *op. cit.*, 1887, p. 59.

<sup>316</sup> O. Coudreau, *Voyage au Trombetas*, *op. cit.*, 1900, p. 130.

De cette façon, la lecture des récits de voyage d'Henri Coudreau permettait au lecteur de prendre connaissance de plusieurs aspects de l'Amazonie à travers les filtres des idéologies colonialistes et suprématistes. Ses travaux firent état d'une tentative de remise à plat des imaginaires liés aux rêveries qui figuraient encore dans l'esprit européen au XIX<sup>e</sup> siècle. Il proposait l'image d'une Amazonie comme une terre d'avenir, et voyait dans la région le futur de la colonisation française. De sa vulgarisation en Europe, il fit l'œuvre de sa vie, allant jusqu'à en mourir au cours de l'une de ses expéditions amazoniennes. L'explorateur força le trait sur les incalculables possibilités que cette « Terre promise » pouvait offrir, tout en minimisant les aspects difficiles et risqués d'une telle entreprise.

Par l'action et par la presse, Henri Coudreau essaya de dresser un tableau de l'Amazonie moins merveilleux qu'exubérant. Ce faisant, il contribua à la création d'une géohistoire amazonienne, qui compta beaucoup pour la formation nationale du territoire brésilien. La preuve en est que ses travaux aidèrent à établir les dernières frontières de l'Amazonie au XIX<sup>e</sup> siècle, comme nous l'avons vu dans le chapitre 3 de la première partie de ce travail. Aussi, encore de nous jours, ses publications demeurent-elles incontournables quand il s'agit d'analyser l'Amazonie sous l'angle de la cartographie historique, par exemple.

Dans le processus de formation culturelle des lecteurs au Brésil, des hommes de lettres, tels que Inglês de Sousa, Santa-Anna Nery et José Veríssimo, s'approprièrent les œuvres d'étrangers, comme Henri Coudreau ou Jules Verne, pour tenter de bâtir une littérature régionaliste inspirée de l'Amazonie. Il s'agissait de donner à la région une place dans le grand projet de nation brésilienne. Dans la troisième partie de cette thèse, notre but sera de comprendre comment les imaginaires brésiliens et étrangers interagirent dans la formation d'une littérature amazonienne, et dans quelle mesure cette littérature contribua à la création d'une identité culturelle au Brésil.

## Partie III. Écrire l'Amazonie : les écrivains amazoniens au service de la nation

Dans les grands travaux « d'invention » de l'Amazonie au XIX<sup>e</sup> siècle, de la construction des imaginaires nationaux et étrangers en passant par la création d'une identité amazonienne, l'œuvre des hommes de lettres eut une importance incontestable et incontestée. « L'écrivain et le publiciste, rappelle Anne-Marie Thiesse, endossent souvent explicitement une fonction “d'éveilleur” ou d'éducateur de la nation »<sup>317</sup>. De fait, au long de ce siècle, la géographie brésilienne établissait les derniers contours de son territoire national, son histoire et sa littérature commençaient à être écrites et l'éducation du peuple devenait une affaire d'État.

Dans ce cadre, l'éveil d'une conscience nationale au Brésil mena certains hommes de lettres brésiliens à se mettre en quête d'une littérature représentative de l'identité culturelle brésilienne. Ce n'est donc pas un hasard si cet éveil concorda avec la naissance du régionalisme à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle au pays. En effet, ce fut en se tournant vers les différentes régions que certains écrivains crurent y trouver une littérature authentique et originelle. À la tête de ce mouvement se plaçait l'écrivain Franklin Távora, qui fut le théoricien d'une fiction littéraire qui mettait le nord du Brésil en perspective dans les années 1870.

Cette littérature arriva dans une période charnière pour le Brésil et pour le reste du monde dans le domaine du développement technique et du progrès industriel. La Révolution industrielle à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et les innovations technologiques qu'elle apportait changèrent à jamais les rapports entre l'homme occidental et son environnement. Dès lors, dans les puissances industrialisées de l'époque, comme la France et l'Angleterre, de grandes agglomérations urbaines se formèrent et

---

<sup>317</sup> Anne-Marie Thiesse, « Littérature et éducation au national » [en ligne], dans *Le français aujourd'hui*, vol. 167 / 4, 2009, URL : <https://www.cairn.info/revue-le-francais-aujourd-hui-2009-4-page-19.htm>.

l'industrie moderne imposa alors sa cadence, dictant le rythme et le compas auxquels les civilisations devaient s'aligner.

Le passage de la tradition vers la modernité fut ainsi sans transition. Les couches les plus populaires de ces sociétés industrialisées ne tardèrent pas à payer les frais de ce changement radical de cap. Tous les fléaux sociaux émergèrent et firent ressortir l'envers du décor urbain : misère, violence et marginalité. La littérature se saisit du mal-être social ambiant. En France, Émile Zola ouvre la voie d'une littérature éprise de justice sociale. Ainsi, le courant naturaliste qu'il proposa donnait à l'écrivain un rôle social très important. C'était à lui de porter les revendications de la société et de dénoncer les injustices faites à l'égard du peuple. Le romancier devait ainsi jouer deux rôles à la fois, celui d'observateur et celui d'expérimentateur. Il devait être capable de pousser à l'extrême les expériences sur les lois qui régissent l'homme et la société afin de mieux les comprendre.

Au Brésil, le naturalisme s'est installé dans le paysage littéraire aux alentours des années 1880. Il adopta le modèle du naturalisme européen, notamment français tant par le biais de ses thèmes de prédilection – l'exploration des milieux sociaux, de l'adultère, des instincts de l'homme (désir, passion, etc.), des tabous (l'homosexualité, la prostitution) – que par son projet d'employer les sciences comme méthode et loupe littéraire. Mais les similitudes ne s'arrêtent pas là ; en France, le naturalisme arriva dans un moment de transition politique entre le Second Empire (1851-1870) et la Troisième République (1870-1945)<sup>318</sup> ; au Brésil la transition se faisait entre l'Empire (1822-1889) et la Première République (1889-1930). Cette dernière affichait un profond attachement par la devise d'Auguste Comte « ordre et progrès ».

---

<sup>318</sup> Ses représentants étaient des républicains très attachés à l'idéal positiviste d'Auguste Comte, qui eut un rôle important dans l'élaboration de l'idéologie républicaine des années 1870-1880. Voir Laurent Fedi, « Lien social et religion positiviste chez les penseurs de la Troisième République », *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, janvier 2003, p. 127-181.

Dans ce contexte d'essor du réalisme, du naturalisme et du régionalisme, les hommes de lettres amazoniens Inglês de Sousa, José Veríssimo et Santa-Anna Nery s'engagèrent à faire connaître l'Amazonie grâce à leurs travaux. Ainsi, à partir des années 1870, les deux premiers firent entrer l'Amazonie en littérature. Si jusqu'alors la région n'inspirait que la littérature de voyage, par leurs travaux elle devint une source pour la fiction littéraire nationale. Santa-Anna Nery, quant à lui, se donna pour mission de faire une propagande de cette région à l'étranger.

En même temps, dans un Brésil qui fabriquait son identité nationale et cherchait une culture propre, l'Amazonie fournit les éléments qui allouèrent au pays un patrimoine culturel unique et originel. Le folklore, terme forgé par l'anglais William John Thoms (1803-1885) en 1847 pour désigner la culture populaire traditionnelle paysanne, suscitant de plus en plus l'intérêt des intellectuels en Europe, arriva au Brésil au dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle et son étude devint incontournable pour ceux qui avaient mis la culture populaire comme étandard de la culture nationale.

Ce fut le cas d'Inglês de Sousa, de José Veríssimo et de Santa-Anna Nery, qui ne se contentèrent pas de créer une fiction située en Amazonie ou de vulgariser la région en Europe. Ils firent une place à la région dans beaucoup d'autres domaines : la presse, l'histoire sociale, l'histoire de la littérature, la critique littéraire, l'essai, l'ethnographie, le droit. Et parce que « la formation des identités nationales [...] s'accompagne d'un gigantesque travail pédagogique pour que des parties de plus en plus larges de la population les connaissent, et s'y reconnaissent »<sup>319</sup>, ils apportèrent également une importante contribution aux projets d'instruction publique au Brésil.

Pour cette mise en scène de l'Amazonie en tant que lieu d'identité, les trois hommes allaient faire appel à divers imaginaires sur la région forgés au long des siècles, comme celui d'une « Terre promise ». Ils prirent inspiration sur les travaux des certains explorateurs étrangers qui avaient parcouru la région au XIX,

---

<sup>319</sup> Anne-Marie Thiesse, « Littérature et éducation au national » [en ligne], *op. cit.*

comme le couple Agassiz. Ces échanges furent fondamentaux pour la construction symbolique d'un patrimoine historique et culturel amazonien.

Tout en infirmant ou en confirmant l'imaginaire dominant national et étranger qui associait l'Amazonie à un lieu éloigné, exotique et inaccessible, Inglês de Sousa, José Veríssimo et Santa-Anna Nery tentèrent de dresser une image beaucoup plus positive de la région, même si cette image était aussi axée sur une vision de monde très fortement marquée par l'ethnocentrisme européen. C'est grâce à leur action – sans oublier l'importance de l'économie du caoutchouc à l'époque – qu'ils mirent une région, jusqu'alors très périphérique, au centre des débats nationaux. Dans un pays où le centralisme politique et culturel était (et l'est encore de nos jours) un fait indéniable, le challenge était de taille. Nous nous proposons dans la troisième partie de ce travail d'analyser et d'essayer de comprendre comment l'action de ces trois hommes de lettres contribua à la construction d'une identité culturelle amazonienne et quelle fut la place de la région dans ce processus d'élaboration.

# 1. Le nord comme identité

L'entrée de l'Amazonie dans la littérature de fiction au Brésil se confondait avec l'éveil d'une conscience nationale au pays. La quête d'une particularité régionale qui confirmerait l'identité nationale mena certains hommes de lettres brésiliens à chercher dans le nord du pays les éléments pour une littérature originellement brésilienne. Cela s'inscrivait en outre dans la tentative de contrer la domination culturelle des provinces du sud du pays, notamment de la capitale, Rio de Janeiro. À cette domination culturelle se rajoutait le centralisme politique et administratif, mal vécu par les provinces du Nord. Comprendre comment ce centralisme politique et culturel mena à la naissance du régionalisme littéraire au Brésil et déterminer la place de l'Amazonie dans ce régionalisme sont les objectifs principaux de ce chapitre.

## 1.1 Du régionalisme politique au régionalisme des lettres

L'analyse du processus de la création d'une identité amazonienne et de sa contribution à la fondation d'une identité collective au XIX<sup>e</sup> siècle passe par un examen minutieux des relations politiques et administratives entre le Nord et le Sud du Brésil. De fait, étudier les rapports entre le gouvernement central et les provinces amazoniennes permet de comprendre comment ces dernières s'organisèrent pour pouvoir faire face au centralisme politique et culturel du pays.

En ce sens, l'ouvrage *A Amazonia* du Baron de Marajó fut emblématique, car il contenait une question fondamentale qui hantait l'esprit des intellectuels amazoniens à l'époque : « haverá ou não vantagem para as populações amazônicas em viverem de seus próprios recursos, separadas do resto do Império ? »<sup>320</sup>.

Quand bien même l'ouvrage fut écrit pour défendre l'idée d'une unité brésilienne, la question qu'il posait résume à elle seule le sentiment que partageaient des

---

<sup>320</sup> Barão de Marajó, *A Amazônia*, *op. cit.*, 1883, avis au lecteur.

autorités des provinces du Pará et de l'Amazonas d'être mis à l'écart. Ce sentiment s'est accru après la difficile intégration de l'Amazonie à l'Empire suite à la *Cabanagem*<sup>321</sup>. En 1884, Santa-Anna Nery écrivait à ce sujet :

As províncias brasileiras dividem-se em duas categorias principais : as que desfrutam e as que são desfrutadas.

As primeiras gozam todas a vantagens de filhas mimosas do Estado : garantias de juros a vias férreas e a engenhos centrais, melhoramentos de portos, navegação subvencionada, imigração dispendiosa, larga representação nacional.

As segundas são tratadas como importunas enteadas : negam-se-lhes o pão e o sal ; só fazem parte da comunhão geral para entrarem com seu quinhão [...]

Há um quarto de siècle, a província do Espírito Santo contava entre as enjeitadas de primeira ordem. Foi substituída pelas províncias do Pará e Amazonas junto da ingrata madrasta.<sup>322</sup>

Néanmoins, après l'avènement de la République, les autorités brésiliennes furent prises par ce que Carlo Romani appella « la fièvre intégrationniste » :

Desde o advento da República há uma febre integracionista onde [há] a fundação de colônias agrícolas – inicialmente patrocinadas pelo Estado e num momento futuro diretamente pelos interesses privados – nas frentes Centro-Oeste e Amazônia. Foi a estratégia de conquista usada pela civilização para arrebatar a terra de seu estado selvagem, incluindo nesse estado as populações nativas. É a repetição contínua da ação bandeirante da *Marcha para Oeste*, a expressão clássica do livro de Cassiano Ricardo.<sup>323</sup>

Cette fièvre intégrationniste arriva dans un moment où l'Amazonie vivait son âge d'or avec l'exploitation du caoutchouc, ce qui avait remis à l'ordre du jour l'imaginaire édénique d'une terre promise. Elle allait de pair avec la nécessité des autorités brésiliennes de peupler la vaste région amazonienne afin de sauvegarder son territoire. Elle trouva toute son assise dans le décret 163 du 16 janvier 1890.

---

<sup>321</sup> Voir le chapitre « De colonie du Portugal à colonie du Brésil ? L'Amazonie brésilienne de 1800 à 1950 » de l'œuvre de François-Michel Le Tourneau, *L'Amazonie : histoire, géographie, environnement* [e-book], Paris, CNRS éditions, 2019.

<sup>322</sup> Santa-Anna Nery, *Um homem de letras : o Conselheiro Antônio Pereira Pinto*, Paris/Rio de Janeiro, Frinzine Klein et Cie/Klein Lachaud e Cie, 1884, p. 15.

<sup>323</sup> Carlo Romani, *Clevelandia, Oiapoque - Aqui começa o Brasil. Trânsitos e confinamentos na fronteira com a Guiana Francesa (1900-1927)*, thèse en histoire sous la dir. de Margareth Rago, Universidade Estadual de Campinas, 2003, p. 91.

Celui-ci fixait le cadre d'une politique colonisatrice d'ampleur nationale du territoire amazonien basée sur une exploitation agricole comme suit :

**Decreto nº 163, de 16 de janeiro de 1890**

Cria colônias nacionais no território da Guiana Brasileira.

O Marechal Manoel Deodoro da Fonseca, Chefe do Governo Provisório da Republica dos Estados Unidos do Brasil, constituído pelo Exército e Armada, em nome da Nação:

Considerando que deve ser empenho do Governo da Republica aproveitar para o cultivo efetivo do solo brasileiro e exploração dos seus produtos naturais o proletariado agrícola nacional, em sua grande maioria sem meios de empregar, com melhor proveito próprio e público, a atividade com que tem até aqui provido a fortuna pública e a riqueza do Estado ; (...)<sup>324</sup>

De cette façon, une politique de colonisation des provinces amazoniennes par le « prolétariat agricole national » était encouragée par le gouvernement central. L'article premier du décret le confirmait, car il déterminait que « § 1º Favores mínimos concedidos aos colonos nacionais não sejam inferiores ao máximo daqueles que pelas leis e contratos vigentes se conferem aos imigrantes estrangeiros. »<sup>325</sup>.

Cela semblait aller à l'encontre de l'immigration souhaitée par les autorités et par les intellectuels amazoniens dans les années 1880. Rappelons la suggestion faite par le Baron de Marajó lui-même, qui avait été Président de la province de l'Amazonas (1867-1868) et du Pará (1879-1881). Il évoquait comme « races » susceptibles de réaliser une colonisation « réussie » en Amazonie les Portugais, les Galiciens et, *pourquoi pas* les Asiatiques<sup>326</sup>. Dans ce même sens, l'appel à l'immigration européenne avait été lancé par la Sociedade Paraense de Imigração, comme nous avons vu dans la première partie de ce travail.

---

<sup>324</sup> « Decreto nº 163, de 16 de janeiro de 1890 », *Coleção leis do Brasil - 1890*, vol. 1, fasc. 1, 1890, p. 82.

<sup>325</sup> *Ibidem*.

<sup>326</sup> Concernant l'immigration asiatique, notamment chinoise le baron s'empresse de nuancer ses propos : « Isto que levo a respeito de trabalhadores asiáticos entenda-se bem que o escrevi somente para fazer sentir que os cuidados que merece a emigração para o Sul do Império, não são os mesmos que merece para o Norte, mas não conclua que estimaria ver o Amazonas ou o Brasil colonizado pelos trabalhadores chinas », Barão de Marajó, *A Amazônia*, *op. cit.*, 1883, p. 38.

La problématique autour de l'immigration dans les provinces amazoniennes faisait écho à la question que les provinces du Sud se posaient concernant les nationalités admises à participer à la construction de la nation brésilienne. Les discussions dans la Sociedade Central de Imigração en sont l'illustration. Néanmoins, d'après le Baron de Marajó, le gouvernement central encourageait et subventionnait beaucoup plus l'immigration dans les provinces du Sud du Brésil, en détriment des provinces du Nord au risque de créer une césure :

En quanto o Rio de Janeiro, Rio Grande do Sul, S. Paulo, Espírito Santo, Santa Catarina têm devorado milhares de contos, o que prova a solicitude do governo para com o Sul, pergunto o que se tem feito para com o Norte ? Porventura Maranhão, Piauí, Pará e Amazonas não formam parte do Império ? Se cada dia os direitos que pagamos nos fazem lembrar que pertencemos à comunhão brasileira por que os benefícios não hão de vir despertar em nós a mesma recordação ?

En Europe aussi un travail intense de propagande fut entrepris par le gouvernement brésilien afin d'attirer des immigrants européens dans le pays. Dans ce contexte, l'Amazonie eut une place assez importante, car l'une des figures de proue de cette propagande méthodique ne fut autre que Santa-Anna Nery. Dès 1883, il participa à la Comissão Central de Imigração na França. Sa propagande fut réalisée au travers d'articles de presse, par le biais de la création de réseaux de sociabilité, pour finir par la publication d'ouvrages de vulgarisation comme le *Guide de l'émigrant au Brésil*<sup>327</sup> et *Le Brésil en 1889*<sup>328</sup> (annexe 17).

Ces ouvrages parurent dans le cadre de l'Exposition de 1889. C'est pourquoi tous les deux portent la mention « ouvrage publié par les soins du syndicat du Comité franco-brésilien pour l'Exposition Universelle de Paris ». Santa-Anna Nery prit part à la direction du Comité franco-brésilien aux côtés du journaliste et écrivain Eduardo Prado (1860-1901). Dans son projet de mettre le Brésil, en général et l'Amazonie, en particulier, au goût du jour en France, Santa-Anna Nery multiplia

---

<sup>327</sup> Santa-Anna Nery, *Guide de l'émigrant au Brésil*, Paris, Charles Delagrave, 1889.

<sup>328</sup> *Le Brésil en 1889*, éd. Nery Santa-Anna, Paris, Charles Delagrave, 1889.

ses séjours dans son pays natal dans les années 1880 afin de réunir le matériel nécessaire à son action de propagande<sup>329</sup>.

Il intensifia également ses échanges avec des hommes de lettres et des politiques brésiliens afin de rassembler des articles pour ses publications, comme le montre cette lettre datée du 14 septembre 1888 :

Por ocasião da Exposição Universal de 1889 em Paris, assenti em publicar um livro que reúna as mais recentes e completas informações acerca do Brasil. Neste intuito, parece-me acertado pedir a alguns escritores notáveis, quer nacionais, quer estrangeiros, que se dignassem escrever uma notícia versando sobre o assunto que mais correlações tivesse com os seus assuntos prediletos. Já tenho a adesão de diversos colaboradores eminentes, e tenciono publicar os trabalhos de cada um deles com o nome e debaixo da responsabilidade dos respectivos autores.

Para essa exigente tentativa de propaganda em prol do nosso querido Brasil, atrevo-me agora a solicitar a preciosa contribuição de V. Ex<sup>ª</sup>, pedindo-lhe que queira se encarregar da redação do capítulo relativo à « Organização Política do Império ». Basta que esse estudo de V. Ex<sup>ª</sup> seja resumido em umas 20 ou 25 páginas do formato deste papel e que me chegue às mãos em dezembro vindouro.

Contando com uma resposta favorável, agradeço de antemão o novo serviço que vai prestar ao Brasil e a mim mesmo.<sup>330</sup>

Au-delà des réseaux de sociabilité créés autour de sa propagande brésilienne en France où figuraient des personnalités telles le Baron de Rio Branco, Joaquim Nabuco (1849-1910), Oliveira Lima (1867-1928), Dom Pedro II, Émile Levasseur (1828-1911), pour n'en citer que quelques-unes, ce qui nous intéresse, ce sont les images du Brésil et de l'Amazonie qu'il donnait à voir dans ses ouvrages. Pour ce qui est du *Guide de l'émigrant au Brésil*, œuvre divisée en neuf chapitres, dès les premières pages le lecteur était appelé à réfléchir sur les causes de l'émigration. De fait, le chapitre 1 s'intitule « Pourquoi on émigre » et pour répondre à cette question l'auteur affirmait :

---

<sup>329</sup> La thèse de João Paulo Carneiro dresse un tableau assez précis de la propagande brésilienne entreprise par Santa-Anna Nery en France. João Paulo Jeannine Andrade Carneiro, *O último propagandista do Império O « barão » de Santa-Anna Nery (1848-1901) e a divulgação do Brasil na Europa*, thèse sous la direction d'Antônio Carlos Robert Moraes, Universidade de São Paulo, 2013.

<sup>330</sup> Lettre de Santa-Anna Nery datée du 14 septembre 1888, Archives du I.H.G.B., session « Cartas diversas (1887-188) », p. 153.

Les anciens vous répondent : — « Allez-y, mes enfants. C'est ainsi, par des migrations successives, par des départs d'un pays vers une autre contrée, que le monde s'est peuplé, que la civilisation s'est répandue, que chaque grande nation a planté au loin un rejeton qui la représente et la perpétue. Allez-y, mes enfants. Là-bas, dans le Nouveau Monde, il y a de grands espaces à défricher, il y a de belles terres à cultiver, il y a l'aisance à conquérir, et, parfois, la fortune. »

Les livres des savants vous disent : « Quand je me rappelle combien de gens misérables j'ai vu en Suisse, courbés sur une boîte de montre ou sur un métier à dentelle, osant à peine lever les yeux de dessus leur ouvrage, et cela du lever du soleil jusqu'avant dans la nuit, sans parvenir, même à ce prix, à gagner de quoi suffire à leurs besoins ; et QUAND JE SONGE COMBIEN FACILEMENT TOUT POUSSÉ ICI, SUR UNE TERRE QU'ON AURAIT POUR RIEN, JE ME DEMANDE PAR QUELLE FATALITÉ ÉTRANGE UNE MOITIÉ DU MONDE REGORGE TELLEMENT D'HABITANTS QU'IL N'Y A PAS DE PAIN POUR TOUS, TANDIS QUE DANS L'AUTRE LA POPULATION EST SI RARE QUE LES BRAS NE PEUVENT SUFFIRE À LA MOISSON ! L'ÉMIGRATION NE DEVRAIT-ELLE PAS AFFLUER À LARGES FLOTS EN CETTE RÉGION SI FAVORISÉE DE LA NATURE ET SI VIDE D'HOMMES ? ».

C'est de l'Empire du Brésil que parlait ainsi ce savant.<sup>331</sup>

Ainsi, Santa-Anna Nery utilisait la figure imaginaire d'une Amazonie « Terre promise » dans sa propagande dans le but d'inciter l'immigration française vers le Brésil. La citation qui se trouve en lettres capitales à l'intérieur de l'extrait fut empruntée au livre *Voyage au Brésil* du couple Agassiz. Dans la publication originelle des Agassiz, cet extrait n'était pas en lettres majuscules, cette modification typographique est bien de Santa-Anna Nery.

Les expressions comme « pays immense », « pays nouveau », « pays agricole » et « pays libre » sont utilisées pour qualifier le Brésil. Quant aux provinces amazoniennes, elles occupaient une place majeure dans le guide. Dans le chapitre 7, dédié à renseigner les candidats à l'immigration sur chacune des vingt provinces brésiliennes existant à l'époque, la plupart des provinces eut droit à quatre pages de présentation en moyenne. Par contre, aux provinces de l'Amazonas et du Pará 11 pages et 14 pages ont respectivement été consacrées, faisant ainsi concurrence à la place donnée à la capitale Rio de Janeiro, qui occupait 12 pages de la publication.

---

<sup>331</sup> Santa-Anna Nery, *Guide de l'émigrant au Brésil*, op. cit., 1889, p. 8-9.

À la lecture de ces pages, le lecteur apprenait que la province de l'Amazonas était la plus vaste parmi les provinces brésiliennes ; qu'elle était traversée par le fleuve Amazone ce que lui assurait, comme le Nil en Egypte, la fertilité inépuisable de ses sols ; que son climat était salubre et délicieux ; que dans les grandes villes sa population était fixe et sédentaire, et qu'à l'intérieur des terres habitaient des travailleurs hardis. Par ailleurs, on apprenait aussi que ses fleuves abritaient d'innombrables espèces de poissons ; que dans cette province on y produisait du cacao, bétail, fibres textiles, épices, caoutchouc, bois, huiles, etc., et que la végétation y poussait de façon spontanée.<sup>332</sup> Quant à la province du Pará, le lecteur apprenait qu'elle avait les proportions d'un grand État, que sa localisation privilégiée à la proximité de l'Océan Atlantique rendait facile le commerce avec le monde entier et que le climat y était non seulement salubre mais également délicieux<sup>333</sup>.

La question du climat équatorial amazonien était un sujet très sensible, car les hautes températures et l'humidité pouvaient décourager certains candidats à l'immigration. Sur ce point, Santa-Anna Nery dressa une liste de plusieurs voyageurs étrangers qui témoignèrent positivement sur le climat amazonien dans leurs publications, parmi lesquels l'Américain William Lewis Herndon (1813-1857) dans *Exploration of the Valley of the Amazone* (1853), l'Anglais Alfred Russel Wallace (1823-1913) dans *A narrative of travels on the Amazon and Rio Negro* (1853), le couple Agassiz dans *Voyage au Brésil*, les Français Charles Wiener (1851-1913) et F. Bianconi (1840-19..) dans la *Carte commerciale du bassin de l'Amazone* (1886) et pour finir Henri Coudreau dans *La France Équinoxiale*, vol. 1 (1886). Tous ces noms furent précédés d'un paragraphe assurant que ces témoins étaient porteurs de vérité :

---

<sup>332</sup> *Ibidem*, p. 55-66.

<sup>333</sup> *Ibidem*, p. 96-110.

Ceux qui font de l'érudition en chambre ont tellement déblatéré contre le climat de l'Amérique chaude, qu'il devient difficile de rétablir la vérité à ce sujet. Nous le ferons, cependant, en nous appuyant exclusivement sur le témoignage de voyageurs étrangers, qui n'avaient aucun intérêt à masquer la vérité.<sup>334</sup>

Ce passage illustre bien l'appropriation faite par Santa-Anna Nery d'images de l'Amazonie véhiculées précédemment dans les récits de voyageurs étrangers dans le but principal d'essayer de convaincre les candidats à l'émigration. À l'image d'une terre fertile et prospère, d'un climat chaud et délicieux prôné par le guide, d'autres aspects du Brésil n'étaient pas pour déplaire les émigrants européens. Les paragraphes consacrés à la langue et à la religion allaient dans ce sens : sur la première, il était dit que « La langue du pays est le portugais. Mais un grand nombre de Brésiliens parlent ou comprennent l'espagnol, l'italien, le français et les principales langues de l'Europe »<sup>335</sup>. En ce qui concernait la seconde, les propos étaient tout aussi tranchés : « La religion catholique est religion d'État ; mais tous les autres cultes sont admis et respectés. »<sup>336</sup>

Un autre ouvrage dirigé par Santa-Anna Nery, *Le Brésil en 1889*, fut également publié afin de faire connaître le Brésil en France. Divisé en 25 chapitres, il abordait des sujets divers, de la géographie à l'économie passant par l'histoire, la littérature et les sciences pour arriver à son organisation judiciaire et militaire. Parmi les articles écrits par Santa-Anna Nery lui-même (sept au total) ceux consacrés à l'Instruction publique et à la littérature sortent du lot quand il s'agit de faire une analyse de l'ouvrage sur la perspective d'une création identitaire.

En ce qui concerne l'instruction publique, nous reviendrons sur ce sujet dans le chapitre 6 de ce travail. Pour ce qui est de la littérature, Santa-Anna Nery donna un aperçu de l'histoire littéraire brésilienne de son époque. À ce propos, il affirmait que « le véritable mouvement littéraire brésilien date de l'époque de

---

<sup>334</sup> Santa-Anna Nery, *Guide de l'émigrant au Brésil*, op. cit., 1889, p. 98.

<sup>335</sup> *Ibidem*, p. 160.

<sup>336</sup> *Ibidem*.

[son] indépendance (1822) »<sup>337</sup> et ajoutait :

Auparavant, nos poètes allaient puiser leurs principales inspirations en Europe, et c'est comme malgré eux que la fibre nationale résonnait. C'est ainsi qu'en lisant les poésies de Gonzaga et d'Alvarenga Peixoto, aussi bien que les poèmes de Basílio da Gama et de Claudio Manoel da Costa, on a l'impression qu'une nouvelle école va surgir. Leurs bergers ont beau se réclamer de l'Arcadie, on voit bien que les brebis qu'ils mènent à des pâturages imaginaires se sont alimentées des herbages gras de Minas-Gerais. Néanmoins, les uns et les autres restent Portugais autant par la forme classique que par le tour de la pensée, alors même qu'ils chantent des sujets nationaux.

Au moment où le Brésil proclama son indépendance, le romantisme était dans tout son apogée en France, et notre enfance comme nation autonome a été bercée au son du romantisme. De longues années se sont écoulées pour nous au milieu de cette harmonie étrangère qui faussait l'esprit national et retardait l'élosion d'une mélodie qui fût bien à nous.

La France a été pour nous une maîtresse dont nous avons suivi trop docilement les leçons ; nos principaux hommes de lettres avaient puisé leur instruction à Paris même ou passaient leur vie dans la fréquentation presque exclusive des auteurs français. Cette influence s'est étendue jusqu'à nos jours.

Depuis quelque temps, une nouvelle école a tenté de remplacer la direction littéraire française par l'orientation allemande, sans trop réussir dans cette tâche. Malgré ses efforts, la littérature française conserve son prestige parmi nous, et l'homme qui doit ouvrir à notre littérature une voie absolument nationale ne semble pas encore né. Il apparaîtra sans doute, au moment voulu, comme la résultante de tous les efforts de la génération présente pour donner au Brésil une physionomie propre.<sup>338</sup>

Dans la liste de poètes que dressa Santa-Anna Nery, il offrait au lecteur français un florilège de noms tels que José Gonçalves de Magalhães (1811-1882), Gonçalves Dias (1823-1864), Araújo Porto Alegre (1806-1879), Castro Alves (1847-1887), Casimiro de Abreu (1837-1859), Machado de Assis (1839-1908), Artur Azevedo (1855-1908), Olavo Bilac (1865-1918), Raul Pompeia (1863-1895), Tobias Barreto (1839-1889) et Sílvio Romero (1851-1914), pour n'en citer que ces noms. Deux femmes figuraient dans sa liste, Narcisa Amália (1852-1924) et Clarinda da Costa Siqueira (1818-1867).

---

<sup>337</sup> Santa-Anna Nery, *Le Brésil en 1889*, *op. cit.*, p. 593.

<sup>338</sup> *Ibidem*, p. 593-594.

Pour la plupart, l'œuvre de ces écrivains s'inscrivait dans le romantisme littéraire, dont les idées furent exportées au Brésil depuis la France au cours du XIX<sup>e</sup> siècle. Une fois arrivé au pays, le romantisme européen prenait des contours singuliers, car suivant la voie tracée par Ferdinand Denis, les écrivains du romantisme brésilien eurent la nécessité de donner à leur littérature une couleur locale<sup>339</sup>.

La liste de poètes dressée par Santa-Anna Nery offrait une place toute particulière aux écrivains les plus nationalistes de leur époque. À titre d'exemple, les têtes de liste Gonçalves de Magalhães et Gonçalves Dias, précurseurs du Romantisme brésilien, eurent droit aux paragraphes de présentation les plus longs. Dans ces paragraphes, le mérite patriotique de ses œuvres<sup>340</sup> était signalé dans le cas du premier ainsi que l'allure d'un poète véritablement national<sup>341</sup> dans le cas du second.

Néanmoins, si la liste de poètes était assez longue, celle des romanciers l'était beaucoup moins. Cela s'explique, selon Santa-Anna Nery, par le manque d'intérêt que la presse et les maisons d'édition au Brésil portaient à l'égard de la littérature nationale :

Le roman brésilien n'a pas encore conquis des lettres de naturalisation dans son propre pays : les feuillets des journaux s'alimentent en grande partie de traductions françaises ; les romans étrangers les plus médiocres sont reproduits en portugais dans nos principales publications périodiques, et empêchent la production nationale de trouver grâce devant les éditeurs.<sup>342</sup>

La liste des romanciers dressée par Santa-Anna Nery nous permet de reconstituer le tableau suivant :

---

<sup>339</sup> À ce propos voir Ana Beatriz Demarchi Barel, *Um romantismo a oeste : modelo francês, identidade nacional*, 1<sup>ère</sup> éd, São Paulo, SP, Brasil, Annablume : FAPESP, 2002, (« Selo universidade ; Literatura », 228).

<sup>340</sup> *Le Brésil en 1889*, *op. cit.*, p. 595.

<sup>341</sup> *Ibidem*.

<sup>342</sup> *Ibidem*, p. 600.

Tableau 3 : Liste de romanciers cités par Santa-Anna Nery

	<b>Nom</b>	<b>D. nasc./mort</b>	<b>Ville d'origine</b>	<b>Commentaires de Santa-Anna Nery</b>
1	José de Alencar	1829-1877	Fortaleza CE	...est celui qui a laissé une empreinte plus visible dans le champ du roman national.
2	Joaquim Manuel de Macedo	1820-1882	Itaboraí RJ	...est l'auteur du roman « la Brunette » (Moreninha), le plus grand succès de librairie qu'on ait enregistré au Brésil.
3	Machado de Assis	1839-	Rio de Janeiro RJ	...a composé, dans une langue pure et imagée, un grand nombre de romans
4	Bernardo Guimarães	1827-1885	Ouro Preto MG	...a laissé une série de romans qui dépeignent sous des couleurs vraies les mœurs de sa province natale, Minas-Geraes, et font revivre des scènes de l'intérieur du Brésil
5	Manoel de Almeida	1832-1861	Rio de Janeiro RJ	...a retracé avec amour dans ses « Mémoires d'un sergent de milice » un coin de la vie coloniale.
6	Alfredo d'Escragnolle Taunay	1843-	Rio de Janeiro RJ	...idylle campagnarde encadrée dans un paysage d'une beauté réelle.
7	Franklin Távora	1842-1888	Baturité CE	[Ses romans sont des] peintures empruntées aux mœurs ou à la chronique de [sic.] Pernambuco.
8	Joaquim Norberto de Silva e Souza	1820-	Rio de Janeiro RJ	...historien, poète et érudit, a composé des nouvelles intéressantes écrites d'un style pur.
9	Marcos Herculano Inglês de Sousa	1853-	Obidos PA	...a écrit un petit nombre de romans et de nouvelles contenant des peintures très fidèles et curieuses des mœurs amazoniennes et de la nature équatoriale.
10	Celso de Magalhães	1849-1879	Viana MA	...s'est signalé, entre autres écrits de valeur, que une [sic.] « Étude de tempérament », roman bien pensé et bien écrit.
11	Luiz Guimarães Júnior	1845-	Rio de Janeiro RJ	...déjà cité, a fait quelques romans estimés : « La famille Agulha », « Contes sans prétention », etc.

12	José do Patrocínio	1853-	Campos dos Goytacazes RJ	...le tribun abolitionniste, a publié un roman à thèse : « Motta Coqueiro », contre la peine de mort ; un autre où il a décrit avec une vérité poignante des scènes de la sécheresse de Ceará (Os Retirantes).
13	Salvador de Mendonça	1841-	Itaboraí RJ	...a composé « Marába », où l'on trouve des pages délicieuses.
14	Aluízio Azevedo	1857-	São Luís MA	Aluizio Azevedo et quelques autres s'essayent dans le genre naturaliste

Quelques aspects de ce tableau méritent une attention particulière. D'abord, le fait qu'il débute par le nom de José de Alencar. Écrivain emblématique du romantisme brésilien, il fut aux côtés de Gonçalves Dias à l'origine d'un mouvement littéraire dénommé « indianisme ». En effet, dans une époque où les Brésiliens cherchaient à bâtir des mythes nationaux, José de Alencar proposa la figure romantique de l'Indien comme l'archétype du héros national. L'Indien étant perçu par ces écrivains comme le représentant légitime d'une culture primitive et ancestrale, il devint la pierre angulaire d'une nationalité originelle et originale. Cet Indien imaginé avait donc un rôle très important à jouer en ce début du processus de création d'une identité nationale au Brésil.

Les écrivains figurant sur la liste de Santa-Anna Nery avaient également publié des ouvrages aux tonalités nationalistes ou patriotiques. Dans certains cas, ces écrivains allaient se tourner vers le régionalisme littéraire. Ce fut le cas de José de Alencar lui-même qui publia dans les années 1870 de nombreux romans régionalistes, parmi lesquels *O Gaúcho* (1870) et *O Sertanejo* (1875). À propos de la genèse du roman brésilien, le critique littéraire Antonio Candido établit le lien entre les premiers romans de fiction et le régionalisme au Brésil :

Quanto à matéria, o romance brasileiro nasceu regionalista e de costumes ; ou melhor, pendeu desde cedo para a descrição dos tipos humanos e formas de vida social nas cidades e nos campos. O romance histórico se enquadrou aqui nesta mesma orientação ; o romance indianista constitui desenvolvimento à parte do ponto de vista da evolução do gênero, e corresponde não só à imitação de Chateaubriand e Cooper, como a certas necessidades já assinaladas, poéticas e históricas, de estabelecer um passado heroico e lendário para a nossa civilização, a que os românticos desejavam, numa utopia retrospectiva, dar tanto quanto possível traços autóctones.

Assim, pois, três graus na matéria romanesca, determinados pelo espaço em que se desenvolve a narrativa : cidade, campo, selva ; ou, por outra vida, vida urbana, vida rural, vida primitiva. A figura dominante do período, José de Alencar, passou pelos três e nos três deixou boas obras : *Lucíola*, *O Sertanejo*, *Iracema*. E é esse caráter de exploração e levantamento – não apenas em sua obra, mas nas dos outros – que dá à ficção romântica importância capital como tomada de consciência da realidade brasileira no plano da arte [...] <sup>343</sup>

Par la suite, Antonio Candido expliqua la soif des hommes de lettres brésiliens du XIX<sup>e</sup> siècle de donner à connaître le Brésil à partir de ses régions :

Por isso mesmo, o nosso romance tem fome de espaço e uma ânsia topográfica de apalpar todo o país. Talvez o seu legado consista menos em tipos, personagens e peripécias do que em certas regiões tornadas literárias, a sequência narrativa inserindo-se no ambiente, quase se escravizando a ele. Assim o que vai se formando e permanecendo na imaginação do leitor é um Brasil colorido e multiforme, que a criação artística sobrepõe à realidade geográfica e social. Esta vocação ecológica se manifesta por uma conquista progressiva do território. Primeiro as pequenas vilas fluminenses de Teixeira de Sousa e Macedo, cercando o Rio familiar e sala-de-visitas, do mesmo Macedo e de Alencar, ou o Rio popular e pícaro de Manuel Antônio; depois, as fazendas, os garimpos, os cerrados de Minas e Goiás, com Bernardo Guimarães. Alencar incorpora o Ceará dos campos e das praias, os pampas do extremo sul ; Franklin Táavora, o Pernambuco canavieiro, se estendendo pela Paraíba. Taunay releva Mato Grosso : Alencar e Bernardo traçam São Paulo rural e urbano, enquanto o naturalismo acrescenta o Maranhão de Aluísio Azevedo e a Amazônia de Inglês de Sousa. Literatura extensiva, como se vê, esgotando regiões literárias e deixando pouca terra para os sucessores, num romance descriptivo e de costumes como é o nosso.<sup>344</sup>

Le parallèle entre littérature nationale et régionalisme au XIX<sup>e</sup> siècle n'est donc plus à établir. La liste de Santa-Anna Nery nous offre un aperçu de ce

---

<sup>343</sup> Antonio Candido, *Formação da literatura brasileira : momentos decisivos*, 2 (1836-1880), 9, Belo Horizonte, Editora Itatiaia LTDA, 2000, p. 101.

<sup>344</sup> *Ibidem*.

régionalisme littéraire et nous fournit des éléments permettant de réaliser une cartographie des auteurs par région (figure 24).

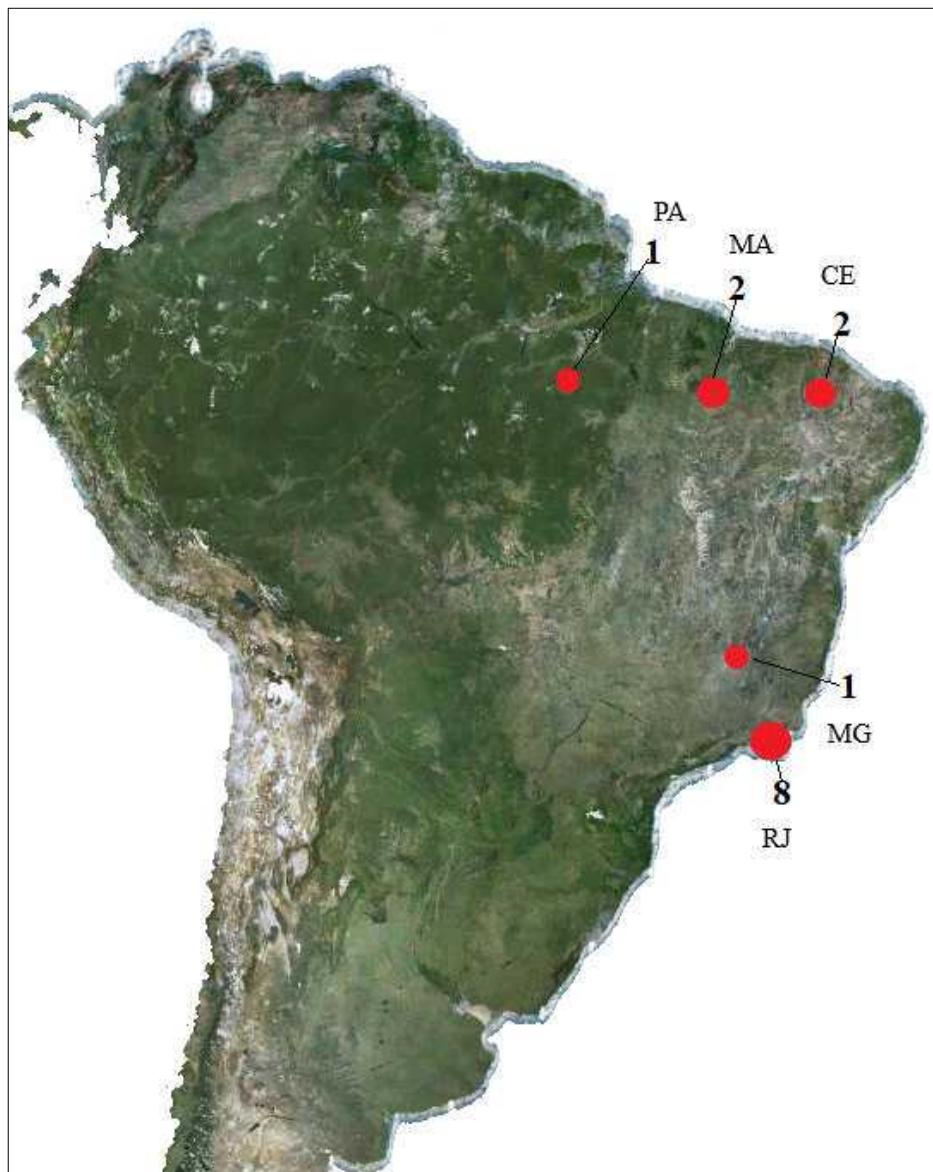


Figure 24 : Cartographie des écrivains cités par Santa-Anna Nery

Cette cartographie montre que l'image du Brésil que Santa-Anna Nery essaya de véhiculer en France cherchait à mettre en valeur un processus de décentralisation culturelle. Aussi le Nord du pays y est représenté de façon assez significative. Cependant, le fait que certains écrivains figurent sur sa courte liste peut jeter le doute sur l'objectivité des choix de Santa-Anna Nery. Prenons le cas de l'écrivain Inglês de Sousa, seul représentant de la région amazonienne. Si nous nous penchons sur ses publications, force est de constater qu'à la parution de l'ouvrage *Le Brésil*, en 1889, l'auteur n'avait pas encore publié son chef-d'œuvre

*O Missionário* (paru deux années plus tard) et n'était guère encore tombé dans le goût de la critique ni du public. Ce qui montre que l'objectivité de Santa-Anna Nery était bien relative.

Toujours dans le cadre d'une littérature régionaliste, le nom de Franklin Távora sortait du lot. Ses romans furent décrits par Santa-Anna Nery comme des « peintures empruntées aux mœurs ou à la chronique de Pernambuco. »<sup>345</sup>. Il fut le précurseur d'un mouvement littéraire dénommé « Littérature du Nord » (Literatura do Norte), né en réponse au centralisme géographique de la culture au Brésil.

De fait, Franklin Távora accusa la littérature produite au Sud du pays, notamment dans la capitale de l'Empire, Rio de Janeiro, d'être trop influencée par les étrangers et donc d'être antinationaliste. Pour contrer cette domination culturelle de la capitale, il essaya de riposter en incitant les écrivains originaires du Nord du pays à produire une littérature inspirée par leur région. Ce faisant, il fit également appel aux écrivains amazoniens comme Inglês de Sousa et José Veríssimo.

## **1.2 Franklin Távora, la « Littérature du Nord » et l'Amazonie**

Né dans la petite ville de Baturité-Ceará, Franklin Távora fut à l'origine d'une littérature inspirée du Nord du Brésil dans laquelle l'Amazonie avait sa place. Avocat de formation, journaliste, politicien, écrivain, il fut étudiant entre 1859 et 1863 à la Faculdade de Direito de Recife, ville où il vécut jusqu'en 1874. Cette période de sa vie nous intéresse en particulier car ce fut dans le cadre de cette institution que l'écrivain prit partie au mouvement qui dans les années 1870, serait connu sous la dénomination d'« Escola do Recife ».

Ce mouvement désignait un groupe de jeunes intellectuels qui fréquentaient la Faculdade de Direito de Recife. Ils seraient également connus sous l'appellation de « Geração de 70 » et s'étaient donné pour mission de participer à la création

---

<sup>345</sup> Santa-Anna Nery, *Le Brésil en 1889, op. cit.*, 1889, p. 600.

d'une identité nationale brésilienne<sup>346</sup>. Ils s'inspirèrent des théories scientifiques de l'époque, notamment le déterminisme social et le positivisme. Rappelons que les facultés de droit au Brésil jouèrent un rôle très important dans les débats sur l'identité nationale :

Profundamente vinculados à lógica e dinâmica que marcaram a independência política brasileira em 1822, já em seu momento de nascimento esses estabelecimentos pareciam responder à necessidade de conformar quadros autônomos de atuação e de criar uma *intelligentsia* local apta a enfrentar os problemas específicos da nação. Nas mãos de juristas estaria, portanto, parte da responsabilidade de fundar uma nova imagem para o país se mirar, inventar novos modelos para essa nação que acabava de se desvincular do estatuto colonial, com todas as singularidades de um país que se libertava da metrópole, mas mantinha no comando um monarca português. Era necessário provar « para fora e para dentro » que o Brasil imperial era de fato independente, faltando para tanto « não apenas novas leis, mas também uma nova consciência ».

Assim, antes de técnicos especializados, mestres de erudição inquestionáveis, o que se pretendia formar era uma elite independente e desvinculada dos traços culturais que nos prendiam à metrópole europeia. A ideia era substituir a hegemonia estrangeira – fosse ela francesa ou portuguesa – pela criação de estabelecimento de ensino de porte, como as escolas de direito, que se responsabilizariam pelo desenvolvimento de um pensamento próprio e dariam à nação uma nova constituição.<sup>347</sup>

Tobias Barreto et Sílvio Romero<sup>348</sup> furent les précurseurs de l'Escola de Recife. Le premier fut l'un des principaux divulgateurs de la pensée de Gobineau (1816-1882), de Spencer, de Darwin et surtout de Littré au Brésil. Le second participa intensément aux débats autour des questions raciales, notamment au sujet du métissage dont il faisait l'éloge.

---

<sup>346</sup> Voir à ce propos Maria Aparecida Rezende Mota, « A Geração de 1870 e a invenção simbólica do Brasil » [en ligne], XXVII Simpósio Nacional de História : conhecimento histórico e diálogo social, Natal, 2013, URL :

[http://www.snh2013.anpuh.org/resources/anais/27/1364682113\\_ARQUIVO\\_AGeracaode1870eainvencaosimbolicadoBrasil.pdf](http://www.snh2013.anpuh.org/resources/anais/27/1364682113_ARQUIVO_AGeracaode1870eainvencaosimbolicadoBrasil.pdf):

<sup>347</sup> Lilia Moritz Schwarcz, *O espetáculo das raças : cientistas, instituições e questão racial no Brasil, 1870-1930*, São Paulo, SP, Companhia das Letras, 1993, p. 141-142.

<sup>348</sup> D'autres noms tels que Aníbal Falcão (1859-1900), Araripe Jr. (1848-1911), Clóvis Beviláqua (1859-1944), Higino Cunha (1858-1942), Graça Aranha (1868-1931), Joaquim Nabuco (1849-1910), Capistrano de Abreu (1853-1927), et Artur Orlando (1858-1916) comptaient parmi les partisans de l'Escola de Recife.

Dans ce contexte, l’Escola do Recife cherchait à contribuer à la construction de la nation brésilienne par la formation d’une élite intellectuelle qui défendait l’affirmation de la culture, de la politique et de l’économie nationales sur toute influence venue de l’étranger. Du point de vue littéraire, cela se traduisait par le développement d’un mouvement régionaliste et par l’intérêt grandissant des écrivains brésiliens pour l’ethnographie, ce qui la mise au service de la fiction littéraire. Le folklore était le point de convergence entre cette science et la littérature régionaliste. Franklin Távora fut l’un des premiers folkloristes du Brésil<sup>349</sup>, nous y reviendrons.

Pour ce qui est de la littérature, Távora proposait la mise en valeur de la région nord du Brésil et son projet s’inscrivait dans les débats autour d’une identité culturelle brésilienne au XIX<sup>e</sup> siècle, comme nous avons vu auparavant. Sur ce point, José Maurício Gomes de Almeida attira l’attention sur le fait que le trait le plus remarquable dans la démarche de l’écrivain fut celui de placer l’observation comme principe fondateur de la fiction littéraire<sup>350</sup> et il rajoute :

Com Franklin Távora estamos ainda no início do caminho que leva do pleno domínio da imaginação romântica à observação científicista dos naturalistas. Não se quer com isso significar que no romance brasileiro da década anterior, no de Alencar mesmo, a observação estivesse ausente : longe disso. Desde *A Moreninha*, para não falar de *Memórias de um sargento de milícias*, a observação da vida cotidiana participa em larga medida na elaboração novelística brasileira. O que há de novo é a desqualificação da imaginação como princípio maior da atividade criadora.<sup>351</sup>

---

<sup>349</sup> La thèse de Cristina Bettioli Ribeiro dresse un portrait assez précis de l’importance du folklore dans le projet littéraire de Franklin Távora. Voir Cristina Bettioli Ribeiro, *Um norte para o romance brasileiro : Franklin Távora entre os primeiros folcloristas*, thèse sous la direction de Márcia Azevedo de Abreu, Universidade de Campinas, 2008.

<sup>350</sup> José Maurício Gomes de Almeida, *A tradição regionalista no romance brasileiro, 1857-1945*, 2<sup>ème</sup> éd. rev, Rio de Janeiro, RJ, Topbooks, 1999, 328 p., p. 81.

<sup>351</sup> *Ibidem*, p. 85.

Aussi, cette littérature aux accents régionalistes et réalistes visait-elle à s'opposer à une vision du Brésil très idéalisée mise en lumière par les premiers écrivains du Romantisme brésilien. La principale critique à l'encontre de la littérature romantique produite au Brésil consistait à dire qu'elle ne serait qu'une copie des littératures étrangères, notamment française. L'écrivain José de Alencar fut l'un des cibles de ces critiques<sup>352</sup>, et les plus virulentes furent écrites par Franklin Távora.

En effet, Franklin Távora accusa José de Alencar d'être un « écrivain de cabinet ». Dans les pages du périodique *Questões do dia*, publié à Rio de Janeiro entre septembre 1871 et février 1872 sous le pseudonyme de Semprônio, il publia une série d'articles intitulés « Cartas a Cincinato » (Lettres à Cincinato). Ces « lettres » contenaient des critiques émises à l'égard des ouvrages de José de Alencar, notamment *O Gaúcho* et *Iracema*. Ces articles générèrent des polémiques et animèrent des débats autour de la littérature nationale à l'époque<sup>353</sup>. Au-delà de ces aspects, ils nous livrent aussi la vision de Franklin Távora de la littérature :

Parecendo-me, porém, que o romance tem influência civilizadora ; que moraliza, educa, forma o sentimento pelas lições e pelas advertências ; que até certo ponto acompanha o teatro em suas vistas de conquista do ideal

---

<sup>352</sup> Dans sa thèse, Valeria Cristina Bezerra fait une mise au point concernant l'œuvre de José de Alencar. À propos de la critique sur le présumé caractère d'imitation de l'écrivain romantique, elle souligne : « A leitura que a historiografia brasileira fez do [século XIX] considerou a atividade dos letreados como subordinada e imitadoras da produção europeia, por ser o país uma nação nova e insuficiente para construir sua especificidade. No entanto essa visão é passível de ser refeita, uma vez que esses mesmos letreados, em especial José de Alencar, para o nosso caso de estudo, demonstravam bastante atenção ao que se passava no mundo ocidental com o fim de participar desse movimento de caráter transnacional. Alencar, em seus artigos críticos, revelou perspicácia no reconhecimento desse esforço nas demais nações, fazendo uso dos modelos estrangeiros que alcançaram êxito para o delineamento da identidade literária no Brasil, não só na sua obra, como nos conselhos e críticas às obras de seus pares. ». Voir Valeria Cristina Bezerra, *Entre o nacional e o estrangeiro : José de Alencar e a Constituição da literatura brasileira em cenário internacional*, thèse sous la direction de Márcia Azevedo de Abreu, Universidade Estadual de Campinas, 2016, p. 72-73.

<sup>353</sup> À ce propos et à bien d'autres aspects de l'œuvre de Franklin Távora, nous nous reportons à la biographie réalisée par Cláudio Aguiar, *Franklin Távora e o seu tempo*, São Caetano do Sul, SP, Brasil, Ateliê Editorial, 1997, (« Coleção confederada do velho monge ao velho chico », n° 3).

social — prefiro o romance *íntimo, histórico, de costumes, e até o realista*, ainda que este me não pareça característico dos tempos que correm<sup>354</sup>

Ainsi les « *Cartas a Cincinato* » marquèrent-elles un tournant dans l'esthétique littéraire des années 1870, car elles proposaient alors une ouverture au Réalisme et au Naturalisme. Par la suite, Franklin Távora lui-même tâcha de fixer le cadre de ce renouveau littéraire. En 1876, il publia le premier ouvrage de sa série « *Littérature du Nord* »<sup>355</sup>. Il s'agit du livre *O Cabeleira* dont la préface aux allures d'un manifeste en faveur d'une littérature régionaliste cherchait à rendre au Nord du Brésil ses lettres de noblesse :

Início esta série de composições literárias, para não dizer estudos históricos, com o *Cabeleira*, que pertence a Pernambuco, objeto de legítimo orgulho para ti, e de profunda admiração para todos os que têm a fortuna de conhecer essa resplandecente estrela da constelação brasileira. Tais estudos, meu amigo, não se limitarão somente aos tipos notáveis e aos costumes da grande e gloriosa província, onde tiveste o berço.

Pará e Amazonas, que não me são de todo desconhecidos ; Ceará, torrão do meu nascimento ; todo o Norte enfim, se Deus ajudar, virá a figurar nestes escritos, que não se destinam a alcançar outro fim senão mostrar aos que não a conhecem, ou por falso juízo a desprezam, a rica mina das tradições e crônicas das nossas províncias setentrionais.

[...]

As letras têm, como a política, um certo caráter geográfico ; mas no Norte, porém, do que no Sul abundam os elementos para a formação de uma literatura propriamente brasileira, filha da terra.

A razão é óbvia : o Norte ainda não foi invadido como está sendo o Sul de dia em dia pelo estrangeiro.<sup>356</sup>

Ses efforts pour mettre en valeur les écrivains du Nord du Brésil venaient du fait qu'il estimait que ces écrivains étaient oubliés des instances canoniques du pays. Il s'exprima à ce sujet dans une revue argentine qui avait publié une série de ses articles sur les écrivains du Nord du Brésil :

---

<sup>354</sup> Franklin Távora, *Cartas a Cincinato : estudos críticos por Semprônio*, éd. Eduardo Vieira Martins, Campinas, SP, Brasil, Editora UNICAMP, 2011, p. 114.

<sup>355</sup> D'autres ouvrages complètent cette série : *O matuto* (1878), *O Sacrifício* (1879), *Lourenço* (1881) et *Um casamento no arrabalde* (1881). Ce dernier avait été publié une première fois en 1869.

<sup>356</sup> Franklin Távora, *O Cabeleira*, éd. Fundação Biblioteca Nacional (FBN), Édition numérisée, s.l.n.d, 2014, préface de l'auteur.

Mi objeto es de tratar los escriptores nuevos y con temporáneos, muchos de ellos desconocidos en la misma capital del Imperio, porqué son escritores de provincia y nunca vinieron a la Corte donde se consagra la confirmacion de las reputaciones que deven tener curso en el país entero.<sup>357</sup>

Dans son projet de formuler une identité culturelle basée sur les particularités régionales du pays, Franklin Távora allouait une place importante à la culture populaire. Le folklore étant l'un des piliers sur lequel se bâtissent les identités nationales, plus les identités nationales prenaient forme, plus elles nécessitaient de référents et de symboles<sup>358</sup>. De fait, dans les années 1870 à l'image de ce qui se passait en Europe, la nécessité d'établir leurs symboles nationaux poussa les hommes de lettres brésiliens à recenser et à rassembler les pratiques traditionnelles et populaires « dont la spécificité permet d'affirmer la singularité de l'identité nationale », comme l'explique Anne-Marie Thiesse<sup>359</sup>.

Ainsi les publications sur la culture populaire brésilienne furent-elles nombreuses : *A Poesia popular brasileira* (1873) de Celso de Magalhães, *O nosso cancioneiro* (1874) de José de Alencar, *O selvagem* (1876) de Couto Magalhães, *Estudos sobre a poesia popular do Brasil* (1879), *O elemento popular na literatura do Brasil* (1883), *Cantos populares do Brasil* (1883), *Contos populares do Brasil* (1885) et *Estudos sobre poesia popular do Brasil* (1888) de Sílvio Romero, *Poranduba amazonense* (1890) de João Barboza Rodrigues, *Lendas e superstições do Norte do Brasil* (1884) d'Alfredo de Freitas, *Folklore brésilien* (1889) de Santa-Anna Nery, pour ne citer que les principaux ouvrages.

Dans la presse, d'innombrables articles paraissent ayant pour sujet le folklore national et parmi ces parutions, une série intitulée « *Lendas e tradições populares do Norte* » signés par Franklin Távora. Ces articles furent publiés dans la revue *Ilustração Brazileira* entre janvier et juin 1877.

---

<sup>357</sup> Franklin Távora, « La literatura brasileira - Escritores del Norte del Brasil - Luiz Dolzani », dans *Nueva Revista de Buenos Aires*, tome V, 1882, p. 222.

<sup>358</sup> Anne-Marie Thiesse, *La création des identités*, *op. cit.*, 2001, p. 162.

<sup>359</sup> *Ibidem*, p. 167.

Sa contribution à l'essor d'un folklore national ne s'arrête pas aux publications dans l'*Illustração*, puisque la culture populaire était aussi la tessiture même de sa fiction régionaliste. À titre d'exemple, Cláudio Aguiar affirme à propos de *O Cabeleira* : « O romance *O Cabeleira* pretendia ser um grito, um brado, ainda que eivado de muitas matérias estranhas ao aproveitamento literário, privilegiando detalhes colhidos diretamente da tradição popular. »<sup>360</sup>

Ce fut grâce à la littérature régionaliste et au folklore national que Franklin Távora se rapprocha de l'écrivain amazonien José Veríssimo. Dans les années 1880, les deux hommes entretinrent de riches échanges épistolaires qui allaient perdurer jusqu'à la disparition du premier en 1888. Dans une lettre datée du 11 novembre 1880 Franklin Távora écrivait à José Veríssimo :

Tive a satisfação de ler no *Jornal do Comércio* (desta Corte), de 9 do mês corrente, o discurso que V. S.<sup>a</sup>. proferiu a 24 de setembro último no Congresso Literário de Lisboa por ocasião de se tratar da propriedade literária.

Foi V. S.<sup>a</sup> tão justo e tão verdadeiro nas ideias que expendeu sobre as coisas literárias do Brasil, que tenho por homenagem devida ao merecimento e ao patriotismo vir dar-lhe os parabéns ; e, valendo-me da ocasião, agradecer-lhe-ei ter-se lembrado do meu nome par dar testemunho da existência de uma literatura brasileira desprendida do indianismo, filha legítima dos sentimentos e costumes dominantes no Brasil depois de realizado o cruzamento das três raças concorrentes na formação do brasileiro atual. V. S.<sup>a</sup>. deve folgar de ter ocasião de defender tão convenientemente, com simplicidade e não sem elegância, os literatos seus compatriotas da imputação de concorrerem para a contrafação das obras portuguesas.

O que disse sobre os editores é exatíssimo.

O Garnier, a quem se há feito tanto gabo, não edita obra nenhuma de autor brasileiro. Anda aqui a publicar traduções das obras de Júlio Verne que lhe são oferecidas por moços pobres a quem ele paga *pela hora da morte*.

Ofereci-lhe ultimamente a minha história da Revolução de Pernambuco, intitulada *Os patriotas de 1817*. Não a quis. Compõe-se esta história de 4 tomos que eu lhe oferecia por 1:000\$000. Nem lhe serviu de estímulo o fato de eu ter sido admitido unanimemente no Instituto Histórico servindo de título 4 capítulos dos *Patriotas* que para amostra publiquei na *Revista Brasileira*.

Tenho-lhe roubado muito tempo; mas ainda direi, para completar esta ordem de ideias, que o meu *Lourenço*, conclusão do *Matuto*, há quase três anos dorme no pó da minha gaveta por não ter editor, e eu ainda não me

---

<sup>360</sup> Cláudio Aguiar, *Franklin Távora e o seu tempo*, op. cit., 1997, p. 236.

haver desembaraçado das despesas feitas com a publicação do *Matuto*. Eis o que são as letras no Brasil.<sup>361</sup>

Plusieurs aspects de cette lettre sont dignes d'être soulignés. D'abord, cet extrait confirme la critique que Santa-Anna Nery avait faite sur le manque d'intérêt des éditeurs pour la littérature nationale au Brésil, comme nous l'avons signalé dans le sous-chapitre précédent. En effet, lors qu'il écrivit cette lettre, Franklin Távora était déjà connu et reconnu au Brésil mais cela n'était visiblement pas, comme il le signala, une garantie de voir ses travaux publiés. Par ailleurs, bon nombre d'écrivains brésiliens se faisaient publier à l'étranger comme ce fut le cas de José Veríssimo. Et parfois ils subventionnaient eux-mêmes leurs publications comme le fit Franklin Távora.

Ensuite, cette lettre montre la relation qui s'est tissée entre les deux hommes. L'un et l'autre par le biais de la presse, de leurs publications, ou de leurs participations à des sociétés savantes essayaient d'alimenter les débats autour de leur cause nationaliste<sup>362</sup>. Pour Franklin Távora, il s'agissait d'affirmer une identité nationale brésilienne axée sur les singularités culturelles du Nord du pays comme nous l'avons vu<sup>363</sup>. Pour José Veríssimo, il était simplement question d'intégrer l'Amazonie à l'unité brésilienne naissante. En dépit de leurs profonds désaccords au sujet de la littérature régionaliste, ils réussirent à mettre la région Nord du Brésil et l'Amazonie à l'ordre du jour des débats sur l'identité nationale. À propos de leur désaccord, José Veríssimo dédia un chapitre tout entier dans sa série sur la littérature brésilienne au projet littéraire de Franklin Távora.

---

<sup>361</sup> « Lettre de Franklin Távora à José Veríssimo », 11/11/1880, Archives de l'Académie Brésilienne de Lettres, (correspondance passive de José Veríssimo).

<sup>362</sup> Franklin Távora fut à l'origine de l'Associação dos Homens de Letras do Brasil, fondée en 1883. D'autres personnalités tels Machado de Assis et le Vicomte de Taunay prirent également part à la fondation de cette Association. Il fut membre de l'Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro ainsi que de l'Academia Brasileira de Letras.

José Veríssimo fut membre fondateur de l'Académie Brésilienne de Lettres et il fut également membre de l'Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro.

<sup>363</sup> Dans une lettre datée du 1<sup>er</sup> novembre 1881, Távora abordait directement le sujet de la « Littérature du Nord » avec Veríssimo, en demandant l'avis de ce dernier vis-à-vis de cette littérature (annexe 18).

Le chapitre en question s'intitulait « Franklin Távora e a “Literatura do Norte” », et l'écrivain amazonien soutenait que « No Norte, a Amazônia é, pelo aspecto físico e pelos costumes e usanças, tão diferentes do Ceará ou da Bahia, como de S. Paulo, como S. Paulo ou Paraná são quase tão diferentes do Rio Grande do Sul como da Bahia ou de Pernambuco »<sup>364</sup>. Puis, em guise de conclusion :

Verificadas em porções diversas das duas grandes divisões comuns do país, essas diferenças não podem servir para nelas assentarmos, como quisera o meu saudoso amigo Távora, o critério da divisão regional da literatura brasileira. Demais essa diversidade Norte e Sul por grande que seja, e não quero por forma alguma diminuir-lhe a importância, ou por maior que a façamos, tende a desaparecer com a maior comunicação, cada dia mais considerável entre as duas regiões, com a entrada de novos elementos, tanto nacionais como estrangeiros, em cada uma delas, com a disseminação da instrução e com o progresso das relações econômicas entre elas<sup>365</sup>.

Pour finir, dans l'échange épistolaire entre Franklin Távora et José Veríssimo, l'auteur de *O Cabeleira* faisait référence à la *Revista brasileira* (RJ). Cette revue servit à l'un et à l'autre d'outil de divulgation de la culture et des talents du Nord du Brésil et aussi de leurs idéaux. Franklin Távora la dirigea dans sa seconde phase, de 1879 à 1881<sup>366</sup>. Sous sa direction, la littérature, la politique, l'éducation, l'économie ou encore l'ethnographie eurent toute leur place.

La revue réservait également une place à la production des hommes de lettres originaires du Nord du Brésil, publiant leurs contes, leurs poésies et des extraits de leurs ouvrages. À titre d'exemple, Franklin Távora lui-même publia plusieurs articles (ou des extraits) de ses œuvres *Lourenço* et *O Sacrifício* (figure 25). Il signa également une rubrique intitulée « Notas Bibliográficas ».

---

<sup>364</sup> José Veríssimo, « Franklin Távora e a Literatura do Norte », dans *Estudos de literatura brasileira*, 6 vols., Rio de Janeiro, H. Garnier, 1905. 5<sup>a</sup> série, p. 134-135.

<sup>365</sup> *Ibidem*, p. 135.

<sup>366</sup> La revue a eu neuf phases depuis sa création en 1855 et jusqu'à présent.

# INDICE DAS MATERIAS

DO

## SEGUNDO TOMO

### 1.º ANNO

OITUBRO A DEZEMBRO DE 1879

SACRIFICIO, por <b>Franklin Tavora</b> .....	5, 93 e	169
A PENA DE AÇOUTES, por <b>Carlos Perdigão</b> .....		14
APONTAMENTOS DE ECONOMIA POLITICA, pelo Dr. <b>Aprigio Guimaraes</b> .....	20, 102, 187 e	337
A POESIA POPULAR NO BRAZIL, por <b>Sylvio Roméro</b> .. 27, 112, 205 e.....		432
PESQUIZAS SOBRE OS PRIMITIVOS HABITANTES DÀ AMERICA por <b>J. Z. Rangel de S. Palo</b> .....	40, 127, 197 e	427
DECOROPHOBIA OU AS ELEIÇÕES, CANTO TERCEIRO, pelo <b>Barão de S. Felix</b> .....		50
O CANAL DO PANAMÁ, pelo Almirante <b>J. R. De Lamare</b> ....		81
REFORMA DA ORTHOGRAPHIA PORTUGUEZA, pelo Conselheiro <b>H. de Beaurepaire Rohan</b> .....	135 e	422
A ASSUADA, por <b>Machado de Assis</b> .....		138
MEYERBEER E A OPERA OS HUGUENOTES por <b>Alfredo d'Escragnolle Taunay</b> .....		131
OS ESTUDOS EXPERIMENTAES NO BRAZIL, pelo Dr. <b>Lutz Couty</b> ..		215
RODOLPHO, pelo Conselheiro <b>J. C. Bandeira de Mello</b> ....		240
A LITTERATURA BRAZILEIRA, SUAS RELAÇÕES COM A PORTUGUEZA ; O NEO-REALISMO, por <b>Sylvio Roméro</b> .....		273
O PATUÁ, por <b>Carlos Jansen</b> .....	293, 414 e	453
O RADIOMETRO, por <b>Alvaro Joaquim de Oliveira</b> .....		309
A ETYMOLOGIA DA PALAVRA EMBOABA, por <b>Baptista Caetano</b> .		348
A NOVA GERAÇÃO, por <b>Machado de Assis</b> .....		373
BELLAS ARTES, por <b>Bethencourt da Silva</b> .....		348

Figure 25 : Revista brasileira, table des matières, année 1, tome 2, 1879

Sílvio Romero publia dans les pages de la revue son œuvre *A poesia popular do Brasil* et plusieurs articles comme celui intitulé « A propriedade de Pernambuco no movimento espiritual brasileiro ». Inglês de Sousa quant à lui publia le conte « O Acauan », Carneiro Vilela (1846-1913) publia « A Yara (Conto fantástico do Pará) », Araripe Junior des articles sur José de Alencar, Celso Magalhães l'essai « um estudo de temperamento », José Veríssimo l'essai intitulé « A religião dos tupi-Guaranis » et Mello Moraes Filho publia « Sertões e Florestas » pour ne citer que ces quelques exemples.

La revue cessa de paraître pendant quelques années avant que José Veríssimo ne succède à Franklin Távora dans sa direction, de 1895 à 1899. Il entama la troisième phase de la revue qui sera marquée par la place grandissante donnée à la littérature et à la critique littéraire. Cette nouvelle ligne éditoriale fut annoncée dans la présentation de la revue :

Sai agora pela terceira vez a *Revista Brasileira*. Não tem com as suas gloriosas antecessoras senão o laço dos mesmos ideais. Como elas pretende servir, com dedicação e sinceridade, a causa da cultural nacional. Aos fundadores parece que é propícia a ocasião de dar ao pensamento brasileiro, em todas as suas variadas formas um meio de expansão. Mais facilmente que o jornal ou o livro, pode a revista recolher de todo o país e por todo ele disseminar as manifestações da vida espiritual, sendo ao mesmo tempo um centro de convergência e de irradiação de todas elas. E assim, sem sair da sua esfera, viria, na nossa federação nascente, exercer uma função social cujo alcance não precisa encarecido, qual a de criar e estreitar entre os estudiosos e escritores de todo o país relações de confraternidade espiritual e de levar por todo ele as vozes daquele que na letras, nas ciências, nas artes são os órgãos do sentir e do pensar nacionais.<sup>367</sup>

Mettre en valeur « O Brasil e as coisas brasileiras » tel était le but affiché par José Veríssimo. Dès lors, les grands noms de la littérature et de la critique littéraire brésilienne, de Machado de Assis en passant par Euclides da Cunha pour arriver à Silvio Romero et Araripe Júnior en firent un espace incontournable de divulgation de la production littéraire nationale.

---

<sup>367</sup> « A “Revista Brasileira” artigo da direção », *Revista brasileira*, tome 1, 1895, p. 3.

Et cela d'autant plus que la revue constituait une fenêtre ouverte sur l'Europe. La *Revue des Deux Mondes* par exemple publiait certaines informations déjà parues dans la *Revista brasileira*. De cette façon, les discussions à propos des tensions régionales au Brésil servirent à alimenter les débats politiques, culturels et littéraires à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Ces débats furent essentiels pour la création de l'identité littéraire brésilienne. Dans ce contexte, l'Amazonie fut mise à l'ordre du jour par des hommes de lettres comme Inglês de Sousa, José Veríssimo et Santa-Anna Nery. À travers leurs projets littéraires ou leurs propagandes dans la presse, ils œuvrèrent beaucoup pour que la région puisse trouver sa place dans le grand projet d'unité nationale.

Il s'agissait dans les trois cas des initiatives individuelles visant à diffuser les particularités régionales de l'Amazonie. Leur but était de faire connaître la culture amazonienne comme l'expression d'une culture originelle, reformulant au passage les imaginaires nationaux et étrangers sur cette région, toujours associée à un lieu de « non-civilisation ». Dans le prochain chapitre, nous présenterons les trois hommes de lettres Inglês de Sousa, José Veríssimo et Santa-Anna Nery qui, dans la littérature et dans la presse, s'employèrent à mettre en valeur l'Amazonie.

## **2. Les hommes de lettres amazoniens et l'Amazonie**

La naissance de la littérature régionaliste au Brésil en parallèle à l'avènement du Réalisme et du Naturalisme durant le XIX<sup>e</sup> siècle fit que l'observation de la réalité s'imposa face à l'imagination. Cela mit l'Amazonie au cœur d'une littérature régionaliste mise au point par des écrivains originaires de la région. De fait, les écrivains Inglês de Sousa, José Veríssimo et Santa-Anna Nery formulèrent des projets qui cherchaient avant tout à garantir une place pour la région dans le grand récit national brésilien. Dans ce chapitre, nous tâcherons de présenter les parcours singuliers de ces trois hommes de lettres amazoniens et de mettre en avant les projets littéraires entrepris par Inglês de Sousa et José Veríssimo.

## 2.1 Trois écrivains amazoniens en perspective

Dans le mouvement de création d'une identité culturelle amazonienne, le nom d'Inglês de Sousa est incontournable. Il fut l'un des premiers à mettre la région en perspective dans la littérature brésilienne. Avocat, professeur, homme politique, journaliste, chroniqueur et romancier, il fit une place à l'Amazonie dans tous ces secteurs d'activités. Né dans l'actuel État du Pará en 1853, il était originaire d'une famille traditionnelle de la petite ville d'Óbidos. Il vécut dans plusieurs États du Brésil avant de se fixer définitivement à Rio de Janeiro. Son parcours universitaire fut marqué par ses constants changements d'établissements scolaires.

Il entreprit ses études élémentaires dans des écoles du Pará, mais il les finit au Maranhão en 1864. Quelques années plus tard, en 1867, il part à Rio de Janeiro pour la première fois afin de conclure ses études secondaires. En 1870, quittant Rio il s'installa au Pernambouc et en 1872 il s'inscrivit à la Faculdade de Direito de Recife. Son amitié avec Sílvio Romero à qui il dédia l'un de ses ouvrages<sup>368</sup> date de cette période. Il finit sa dernière année universitaire à la Faculdade de Direito de São Paulo, en 1876.

Ce fut précisément durant la période de transition entre Recife et São Paulo que l'auteur entreprit l'écriture de ses premiers romans : *O Cacaúlista* et *História de um pescador* publiés en 1876 sous le pseudonyme de Luiz Dolzani. Son passage par les facultés à Recife et à São Paulo ne fut pas sans incidence sur sa littérature. Ces facultés de droit furent dès leur création des endroits propices à abriter et à divulguer la nouvelle vision du pays qui émergeait à l'époque, comme nous l'avons montré dans le sous-chapitre précédent.

À propos de la Faculté de Recife, où Inglês de Sousa a passé la majeure partie de sa formation d'avocat, Lilia Moritz Schwarcz rappelle que « foi talvez o centro que se apegou de forma mais radical tanto às doutrinas deterministas da época

---

<sup>368</sup> Il s'agit de l'œuvre *Contos Amazônicos*.

quanto a uma certa ética científica que não se difundia. »<sup>369</sup> Une fois à São Paulo, Inglês de Sousa mena une carrière de journaliste assez féconde. Il publiait des articles dans plusieurs journaux et magazines comme le *Diário de notícias*, le *Diário de Santos*, le *Correio paulistano*, l'*Estado de São Paulo* et la *Tribuna liberal*. Dans ce dernier périodique, il soutenait avec ardeur le Parti Liberal dont il était un fervent partisan.

En 1877, il participa à la fondation de la *Revista nacional de ciências, artes e letras*<sup>370</sup> et il publia son roman *O Coronel Sangrado*<sup>371</sup>. En 1878, son soutien au Parti Liberal allait porter ses fruits. Lorsque les libéraux prirent le pouvoir, Inglês de Sousa fut nommé « secretário da Relação »<sup>372</sup> à São Paulo, où il fut responsable du projet de création de l'Escola Normal Paulista. Sa carrière politique fut ainsi lancée. Par la suite, il eut d'autres charges politiques importantes : entre 1880 et 1883 il fut député à São Paulo et président des provinces Sergipe et Espírito Santo.

Lors son mandat à Sergipe, il mit au point une réforme de l'instruction publique, qu'il publia sous le titre de *Reforma e regulamento da instrução pública* en 1881. En 1892, suite à un échec politique et des difficultés personnelles, Inglês de Sousa abandonna la politique et s'installa pour toujours à Rio de Janeiro. Là, il publia *O Missionário*<sup>373</sup> en 1891 et *Contos Amazônicos*<sup>374</sup> en 1893. Dans son manoir à

---

<sup>369</sup> Lilia Moritz Schwarcz, *O espetáculo das raças*, op. cit., 1993, p. 150.

<sup>370</sup> Plus tard, il participa aussi à la fondation de la revue *Ilustração paulista*, en 1881.

<sup>371</sup> Une polémique subsiste quant à la parution de ce roman. Sa publication avait été annoncée dans les pages de la *Revista nacional* en 1877, mais seulement en 1878 quelques morceaux du roman furent publiés dans cette même revue. Ainsi, aucune donnée permet-elle d'affirmer qu'il eut une publication en format livre en 1877. Il fallut attendre presque un siècle pour que cela arrive à l'initiative de l'Universidade Federal do Pará, en 1968. À propos de cette polémique, voir Marcela Ferreira, *Inglês de Sousa : imprensa, literatura e Realismo*, Universidade Estadual Paulista, 2015.

<sup>372</sup> Les « Relações do Império » étaient des tribunaux de province aux compétences multiples qui cumulaient plusieurs fonctions qui sont de nos jours distribuées en différents degrés de juridiction (première instance, Cour d'appel, instance suprême). Elles étaient composées par un président, un procureur de la couronne, un « secretário de Relação » et d'autres agents. Plusieurs tâches revenaient au « secretário » (direction des travaux, organisation d'archives, signature de documents en accord avec le président, etc.). Les « secretários » travaillaient sous les ordres directs du président de la Relação.

<sup>373</sup> Inglês de Sousa (Luiz Dolzani), *O Missionário*, Santos, Tipografia do Diário de Santos, 1891.

<sup>374</sup> Inglês de Sousa, *Contos amazônicos*, Rio de Janeiro, Laemmert & Cie, 1893.

Botafogo où il habitait avec sa femme et leurs dix enfants il recevait sa famille de passage à Rio. Son neveu Oswald Andrade (1890-1954) raconta dans son autobiographie l'un de ses passages par la maison de son oncle :

Foi nessa época que, pela primeira vez, fui de trem diurno até o Rio de Janeiro. Hospedei-me no palacete da Rua São Clemente, onde faustosamente morava meu tio, o escritor Herculano Marcos Inglês de Sousa. Senti que fazia um papel meio pança junto daquelas primas desembaraçadas e bonitas e daqueles primos bem-postos que tanta coisa sabiam.<sup>375</sup>

Inglês de Sousa tenait des salons littéraires dans son manoir. Ces salons rassemblaient des jeunes intellectuels brésiliens de l'époque, la *jeunesse dorée* dans l'expression de Brito Broca<sup>376</sup>. Au menu, de la musique, du théâtre, de la danse, de la littérature et des animations diverses. Ces salons permettaient à Inglês de Sousa de suivre de très près le mouvement littéraire de son époque, compte tenu du fait qu'à partir de 1893 il avait laissé de côté sa carrière littéraire.

Dans la capitale, il reprit ses fonctions d'avocat et travailla également en comme journaliste et professeur. Sa carrière de juriste fut marquée par la publication de *Os Títulos ao portador*. Cette œuvre lui valut une reconnaissance nationale et permit sa nomination à la présidence de l'« Instituto dos Advogados Brasileiros », poste qu'il occupe de 1908 à 1910.

De sa carrière littéraire, on retient sa participation à la fondation de l'Académie brésilienne des lettres en 1897 aux côtés de quarante autres personnalités de la scène politique et littéraire brésilienne comme Graça Aranha, Joaquim Nabuco, Machado de Assis et son compatriote José Veríssimo. Inglês de Sousa fut le premier trésorier de cette institution et il participa activement à sa gestion jusqu'à sa mort en 1918.

---

<sup>375</sup> Oswald de Andrade, *Um homem sem profissão. Memórias e confissões sob as ordens de mamãe*, 3<sup>ème</sup> éd., Rio de Janeiro, Civilização Brasileira, 1976, p. 49.

<sup>376</sup> Brito Broca, *A vida literária no Brasil, 1900*, 4<sup>ème</sup> éd., Rio de Janeiro, J. Olympio, 2004, p. 65.

José Veríssimo, quant à lui, a suivi un parcours tout aussi foisonnant. Journaliste, écrivain et éducateur, il passa à la postérité comme l'un des plus célèbres critiques littéraires du XIX<sup>e</sup> siècle. Il naquit également à Óbidos, en 1857. En 1869, alors âgé de 12 ans, il quitta cette ville pour s'installer à Rio de Janeiro afin de poursuivre ses études à l'École Centrale (actuelle Escola Politécnica). Il resta à Rio peu de temps, de 1871 à 1876, avant de retourner en Amazonie pour des raisons de santé.

De retour en Amazonie, il entreprit une carrière de journaliste bien remplie publant des articles dans plusieurs journaux : *Liberal do Pará*, *Diário do Gram-Pará*, *A Província do Pará*, *A República*, pour n'en citer que quelques-uns. Sa filiation au « *Liberal do Pará* » marqua son penchant républicain dans une période où les idéaux républicains prenaient essor et aboutissaient à la proclamation de la République en 1889 et à la Constitution de 1891. En 1878, il publia l'ouvrage *Primeiras Páginas : viagens no sertão, quadros paraenses, estudos*<sup>377</sup>.

L'œuvre était l'assemblage d'une dizaine d'articles ou essais publiés dans des journaux, selon l'auteur elle constituait « o primeiro fruto de [seu] talento humilde e de [seus] estudos »<sup>378</sup>. Par ses « études » il faut comprendre la lecture que faisait José Veríssimo des sciences naissantes et très à la mode à l'époque telles que la sociologie et l'ethnographie. Cette dernière était selon l'écrivain la clef pour la compréhension de l'histoire et de la société brésilienne, comme nous le verrons bientôt.

Quant à la sociologie, nous savons que José Veríssimo suivit les conférences de Miguel de Lemos (1854-1917) et de Raimundo Teixeira Mendes (1855-1927), à l'Escola Central, actuelle Escola Politécnica. Ces deux personnages étaient de fervents promoteurs de la philosophie positiviste d'Auguste Comte, qu'ils propagèrent au Brésil. En 1876, ils fondèrent l'Association positiviste aux côtés d'Antônio Carlos de Oliveira Guimarães (?), Oscar de Araújo (?) et Benjamin

---

<sup>377</sup> José Veríssimo, *Primeiras páginas. Viagens no sertão, quadros paraenses, estudos*, Belém, Typographia Guttemberg, 1878.

<sup>378</sup> *Ibidem*, dédicace de l'auteur.

Constant (1836-1891). Un an plus tard, Miguel Lemos et Teixeira Mendes séjournèrent à Paris et firent la connaissance de Pierre Laffitte (1823-1903) qui leur conféra le titre d'« apôtres de l'Humanité ».

De retour au Brésil, en 1881 Miguel Lemos transforma l'association en Apostolat de l'Église Positiviste du Brésil<sup>379</sup>, aussi connue sous le nom Apostolat Positiviste (Apostolado Positivista). Dans un article intitulé « O Positivismo no Brasil » paru dans la *Revista brasileira*, José Veríssimo tâchait de signaler l'importance de la pensée d'Auguste Comte :

A obra de Augusto Comte é dessas que se pode combater, mas não se pode negar ! O seu valor é sem exagero enorme, e a sua influência, principalmente a não confessada, considerável. Nenhum filósofo lançou jamais em qualquer domínio de atividade espiritual humana tantas e tão profundas ideias, como nenhum talvez viu tão argutamente nesse mistério que é a história. Todo pensamento moderno está impregnado da sua influência, e os mesmos que o combatem e que o negam, são-lhe, indiretamente, mau grado seu, mas de fato devedores. Em todos os países de alta cultura a sua obra, depois de ter penetrado por via dos seus discípulos ou adversários, começa a ser estudada e discutida. Qualquer que seja a sua sorte, ela terá sido uma das mais notáveis criações do espírito humano.<sup>380</sup>

En 1880, José Veríssimo participe du Congresso Literário Internacional à Lisbonne. En 1883, il fut à l'origine de la création de la *Revista amazônica*, où il publia plusieurs articles sur la région : « Os ídolos amazônicos », « A linguagem popular amazônica » ou encore « Cenas da vida amazônica »<sup>381</sup>. Cette même année, il fonda la *Revista americana* et la Sociedade Promotora de Instrução em Belém. En 1886, il devint membre du Clube Republicano do Pará. En 1889, il participe du Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistorique à Paris.

---

<sup>379</sup> Sur l'étendue de la pensée positiviste au Brésil, voir Paul Arbousse-Bastide, *Le positivisme politique et religieux au Brésil*, Turnhout, Brepols, 2010.

<sup>380</sup> José Veríssimo, « O Positivismo no Brasil », *Revista Brasileira*, T. IV, 1895, p. 297-309, p. 306.

<sup>381</sup> Ce dernier titre deviendrait plus tard le titre de son œuvre de fiction publiée en 1886.

En 1890, il publia *A Educação nacional* et il fut nommé Diretor da Instrução Pública de l'État du Pará. Peu de temps après, il quitta cet État pour s'installer à Rio, où il devint Doyen et professeur au externato do Ginásio Nacional (ancien Colégio Pedro II), de 1892 à 1897. À Rio, notamment durant la période où il fut directeur de la *Revista brasileira* (1895-1899), José Veríssimo côtoyait les grands noms de la littérature de l'époque. À l'instar d'Inglês de Sousa, il fut également membre fondateur de l'Academia Brasileira de Letras, dont bien des autres membres fondateurs fréquentaient les salons littéraires qu'il animait dans les locaux de la *Revista brasileira*.

Il fut pionnier dans le domaine de la critique littéraire au Brésil, formant aux côtés de Sílvio Romero et d'Araripe Júnior l'incontournable triade des critiques littéraires du XIX<sup>e</sup> siècle. Ce fait lui valut d'être beaucoup plus connu par ses travaux de critique littéraire que comme écrivain ou essayiste. Néanmoins, il n'a jamais cessé de publier des essais sur l'Amazonie : *A Amazônia – aspectos econômicos* (1892)<sup>382</sup>, *A Pesca na Amazônia* (1895)<sup>383</sup> et *Interesses da Amazônia* (1915)<sup>384</sup>. Ce dernier ouvrage parut un an seulement avant son décès, en 1916.

L'autre homme des lettres qui n'a jamais cessé d'écrire sur l'Amazonie tout au long de sa vie fut Frederico José de Santa-Anna Nery. Né à Belém au Pará en 1848, il partit très tôt, à l'âge de 14 ans, vivre en Europe. Dans les années 1870, il résida à Paris et commença sa carrière de correspondant du *Journal do commercio*. En 1878, il fut à l'origine de l'Association Littéraire et Artistique Internationale (ALAI), dont le président n'était autre que Victor Hugo.

Cette même année, le premier Congrès Littéraire International de l'ALAI eut lieu. Et durant sa présentation, le journaliste ne manqua pas d'exalter les liens entre la France et le Brésil : « nous [les Brésiliens] sommes les fils de la France, issus de

---

<sup>382</sup> José Veríssimo, *A Amazônia (aspectos econômicos)*, Rio de Janeiro, Tipografia do Jornal do Brasil, 1892.

<sup>383</sup> José Veríssimo, *A pesca na Amazônia*, Rio de Janeiro, Livraria Clássica de Alves & C., 1895.

<sup>384</sup> José Veríssimo, *Interesses da Amazônia*, Rio de Janeiro, Tipografia do Jornal do Comércio, 1915.

son sang et de sa pensée. »<sup>385</sup>. L'année suivante, Santa-Anna Nery devint vice-président de cette Association, participant de façon très active à l'organisation du Congrès Littéraire Internationale de 1879. Fait qui lui valut la distinction honorifique d'Officier d'Académie reçue de la main du ministre de l'Instruction publique, Jules Ferry.

En 1881, il devint le rédacteur en chef du journal *Le Brésil : courrier de l'Amérique du Sud*. Deux ans plus tard, il participa de la fondation de la *Revue du monde latin*. Ses efforts pour mettre le Brésil en valeur en France furent récompensés par la Légion d'honneur reçue en 1884. L'année d'après, il devint membre correspondant de l'*Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro*. En 1886, il participa à la création de l'Académie de l'Amérique latine (Association scientifique d'études et de propagande américaine) et de la Société d'études brésiliennes. Durant toute la décennie 1880, il multiplia ses séjours en Amazonie pour rassembler le matériel nécessaire à la mission de propagande qu'il s'était attribué dans plusieurs journaux parisiens.

De fait, de façon systématique, il avait entrepris de faire connaître dans les journaux l'Amazonie en France. Son choix des périodiques imprimés n'était pas anodin, car selon lui l'éducation citoyenne passait par la presse<sup>386</sup>. En ce sens, sa stratégie était de rassembler le maximum d'informations objectives sur la région qui pouvaient servir sa propagande, comme le prouve cette lettre datée du 16 janvier 1884 :

Anuncio muito reservadamente a V. Exa que conto dar um pulo até o Amazonas em fins de março vindouro, se assim me for possível. Levam-me ao torrão natal não só fundas saudades da província em que nasci e que não vejo há mais de vinte e um anos, como também a necessidade de estuda-la de perto, de colher dados positivos para refundir e completar a grande obra que estou preparando, e da qual já publiquei na *Revue Sud-Américaine* oito extensos capítulos, que, por si só, formarão um volume. O Dr. José Paranaguá tem tido a bondade de auxiliar-me com todos os

---

<sup>385</sup> Congrès Littéraire International de Paris (*comptes rendus in extenso et documents*), Paris, Société des gens de lettres, 1878, p. 119.

<sup>386</sup> Santa-Anna Nery, *Um homem de letras*, op. cit. p. 30.

documentos possíveis, e não será esse dos menores serviços por ele prestados à região. [...]

Deixo à *Revue du monde latin*, ao *Courrier International* e à *Opinion* uma série de artigos que sairão à luz durante esses meses.<sup>387</sup>

La grande œuvre à laquelle il faisait référence dans l'extrait était le livre *Le Pays des Amazones : l'Eldorado, les terres à caoutchouc*, paru en France en 1885. En effet, Santa-Anna Nery l'avait d'abord fait publier sous le format feuilleton dans les colonnes du périodique bimensuel *Revue Sud-Américaine* (1882-1889) l'année précédente. Tout au long de sa publication, l'écrivain développait les grandes lignes de sa pensée concernant la place de l'Amazonie et de ses habitants dans le cadre des rapports entre l'Amérique du Sud et l'Europe, dans une période où l'idée d'une identité latino-américaine gagnait en force d'un côté comme de l'autre de l'Atlantique<sup>388</sup>.

Dans la *Revue du Monde Latin*, Santa-Anna Nery signait des articles tels que « L'Amazonie », « L'Éveil économique de l'Amazonie » et « La Place de Pará ». Deux objectifs principaux ressortaient de ces publications : d'abord, attirer vers la région des investisseurs étrangers et par la même occasion des « bras » venus d'Europe. Le livre *Le Pays des Amazones*, par ailleurs réalisé sous la commande de l'Assemblée législative provinciale de l'Amazone, faisait partie de la propagande entreprise par les provinces amazoniennes à l'étranger. Du côté du gouvernement du Pará, nous l'avons montré dans la partie 2 de ce travail, l'Association paraense d'immigration fut créée, en 1885. Depuis la France, Santa-Anna Nery participa de façon très active à ce début d'institutionnalisation de l'immigration en Amazonie. Ses échanges avec Tristão de Alencar Araripe alors président de la Province du Pará témoignent de son engagement :

A propaganda na Europa deve ser feita por meio de frequentes artigos em jornais e publicações periódicas dos países.

---

<sup>387</sup> Lettre de Santa-Anna Nery datée du 16 janvier 1884. Archives de l'I.H.G.B., Rio de Janeiro, session « cartas diversas (1882-1886) ».

<sup>388</sup> Voir à ce propos Daniel Emilio Rojas, « Los latinoamericanos de París en el cambio de siglo. Sobre Die Hauptstadt Lateinamerikas (2013), de Jens Streckert », *Colombia international*, vol. 87, mai 2016, p. 243-259.

Seria útil a publicação de um *Guia do Imigrante*, dando em linguagem singela, ao alcance de todas as inteligências, informações gerais, relativamente aos favores concedidos aos imigrantes, noções sumárias acerca da província, do clima, das vias de comunicação e comércio, da produção, das condições de existência, conselhos sanitários; etc. Uma planta da colônia Benevides, e uma carta da província completariam esses dados resumidos. A esse conjunto de propaganda, juntar-se-iam circulares contendo as mesmas informações, remetidas ao corpo consular brasileiro, às câmaras de comércio, às sociedades de geografia e de colonização, e profusamente distribuídos pelos centros agrícolas e industriais. Algumas conferências, com projeções, completariam essa propaganda prática e constante.

Torna-se escusado dizer que todas essas publicações devem ser feitas em várias línguas.

A *Revue du Monde Latin*, de que sou principal proprietário, e a « Sociedade Internacional de Estudos Brasileiros », que ora fundo aqui sob a presidência honorária do conde F. De Lessaps, e sob a presidência efetiva do sábio sócio do Instituto, sr. Emílio Levasseur, lente de economia política e de geografia comercial no colégio de France, na escola de ciências políticas e administrativas e no conservatório de artes e ofícios, serão poderosos auxiliares para essa propaganda, de que já vou me ocupar.<sup>389</sup>

La procédure suggérée par Santa-Anna Nery pour faire connaître l'Amazonie en France il la suivit durant toute sa vie. Son but annoncé était d'éclairer ses lecteurs au sujet de la région<sup>390</sup>. Il s'agissait de mettre l'accent sur les potentialités amazoniennes afin d'attirer les immigrants, mais aussi de balayer l'imaginaire purement exotique ou sauvage auquel la région était toujours associée. Cette autre vision de l'Amazonie qu'il essayait de partager avec ses lecteurs brésiliens et étrangers allait dans le même sens de ce qui proposait Inglês de Sousa et José Veríssimo dans la littérature. Notre hypothèse est qu'elle participa à la création d'une identité amazonienne au XIX<sup>e</sup> siècle. Dans le chapitre suivant, nous tâcherons d'analyser les projets littéraires d'Inglês de Sousa et de José Veríssimo.

---

<sup>389</sup> Santa-Anna Nery, « Lettre de Santa-Anna Nery à Tristão de Alencar Araripe du 8 janvier 1886 », *Typographia do Diário de notícias*, 1886, p. 124-125.

<sup>390</sup> Santa-Anna Nery, *Guide de l'émigrant*, *op. cit.*, 1889, p. 15.

## 2.2 Des projets littéraires pour l'Amazonie

Dans la préface de son livre *Le pays des Amazones* Santa-Anna Nery écrivait :

[...] pour décrire comme il faut le pays enchanté des Amazones, il est nécessaire de l'avoir beaucoup vu et de l'avoir quitté depuis quelque temps.

Oui, ce n'est pas trop d'être enfant de ces sublimes solitudes, d'avoir nourri ses jeunes années de la sève de la terre ; d'avoir gravé dans son âme les splendeurs de cette nature pour posséder en soi assez d'images, assez de souvenirs et assez de couleur [sic] afin de reproduire avec amour et avec fidélité les merveilles du sol natal.<sup>391</sup>

La vision de Santa-Anna Nery sur ce qu'était une littérature « vraiment » amazonienne fut partagée par Inglês de Sousa et par José Veríssimo. De fait, dans une période où la littérature se voulait la description de la réalité au XIX<sup>e</sup> siècle, ces écrivains proposaient aux lecteurs une connaissance de l'Amazonie à travers les scènes typiques de la région. Pour ce qui est d'Inglês de Sousa, son projet littéraire était ambitieux. Il avait prévu d'écrire une série d'ouvrages intitulée « *Cenas da vida do Amazonas* » qu'il publia à partir des années 1870.

De par son titre, il ressort que le but de l'auteur était d'offrir un nouveau regard sur la réalité amazonienne. Les paysages et les sociétés de la région étaient ainsi au cœur de la littérature d'Inglês de Sousa. Par ailleurs, les scènes de la vie amazonienne de l'écrivain n'étaient pas sans rappeler les scènes de la vie provinciale, parisienne, etc., proposées par Balzac dans sa monumentale *Comédie Humaine*, comme le rappelle Marcela Ferreira<sup>392</sup>. Cette similitude s'explique parce qu'Inglês de Sousa était très attiré par l'œuvre de Balzac<sup>393</sup> et très attaché au Réalisme littéraire. Dans un article intitulé « *A questão de escola em literatura* », paru en 1875, l'auteur s'exprimait ainsi :

---

<sup>391</sup> Santa-Anna Nery, *Le Pays des Amazones : l'Eldorado, les Terres à Caoutchouc*, Paris, L. Frinzine et Cie, 1885, « avis au lecteur ».

<sup>392</sup> Marcela Ferreira, *Inglês de Sousa : imprensa, literatura e Realismo*, thèse en lettres sous la direction de Alvaro Santos Simões Junior, Universidade Estadual Paulista, 2015, p. 67.

<sup>393</sup> João do Rio, *O momento literário*, Rio de Janeiro, H. Garnier, 1905, p. 234.

E se compararmos aqui a arte com a ciência, é porque entendemos que aquela não pode ficar estacionária quando esta caminha, que arte não deve ficar envolta nas faixas do que é puramente ideal quando a ciência se liberta por uma vez delas. O resultado disso seria infalivelmente que o artista estaria em perfeito antagonismo com a sociedade em que vive, que a arte não seria mais do que uma vaga aspiração, deixaria de ser prática para ser absurda, incoerente, perigosa, e que teria inquestionavelmente razão o legislador que, imitando Platão, banisse o poeta da República.

A literatura, ainda que influa grandemente sobre os costumes, não deixa também de ser o espelho da vida e pensamento de uma época, de um povo. Por isso é que na infância dos povos, a poesia sobe ao grandioso vago, que exprime a aspiração para o desconhecido, e canta a grandeza dos deuses, o maravilhoso, na ausência da ciência dos conhecimentos práticos. Mas querer fazer vigorar o idealismo (notem a palavra) na mais prática das épocas, no mais crítico dos séculos !

Portanto entendemos que a literatura, especialmente, há de ser *sábia*, há de conhecer os meios de ação, as condições de existência dos homens, há de fazer um profundo estudo do coração humano, assim como da vida social. Há de ser principalmente verdadeira porque faltando-lhe esta condição perde a sua significação e a sua razão de ser; há de ser *realista*, porque o mundo não é exclusivamente habitado por poetas, porque, os dramas obscuros, mas comoventes da vida comum, são dignos de estudo, porque nunca se poderá formar ideia exata de um século, de um povo, somente pelo que está à flor deles, somente pelas grandes ideias, grandes sentimentos e caracteres, que entusiasmam o poeta, mas que não podem verdadeiramente representar esse século, esse povo.<sup>394</sup>

Ainsi, dépeindre le réel sans l'idéaliser presuppose une fine connaissance de la réalité moyennant une observation *in situ*, autrement dit, « vue en direct ». Dans le cas de l'auteur *obidense*, cette entreprise était compromise, car il est plus que probable selon l'historien et folkloriste Vicente Salles que ses romans aient été inspirés par des lointains souvenirs personnels (Inglês de Sousa avait quitté très tôt son pays natal) mais surtout par les souvenirs de ses parents, notamment ceux de son père, « une encyclopédie vivante »<sup>395</sup>.

Dans la critique littéraire brésilienne, la fiction d'Inglês de Sousa fut souvent associée au réalisme ou au naturalisme<sup>396</sup>, et aussi, mais dans une moindre mesure,

---

<sup>394</sup> Inglês de Sousa, « A questão de escola em literatura », *A Autoridade*, Recife, 24 juillet 1875, p. 4, *apud* Marcela Ferreira, *Inglês de Sousa...*, *op. cit.*, p. 217-220.

<sup>395</sup> Inglês de Sousa, *História de um pescador : cenas da vida do Amazonas*, Belém, Pará, Universidade Federal do Pará, 2007, introdução de Vicente Salles.

<sup>396</sup> À ce propos, les critiques José Veríssimo, Lúcia Miguel Pereira (1901-1959) ou encore Alfredo Bosi (1936-) dressent le même constat quant à la filiation de l'auteur à ces courants

au régionalisme. Pour preuve, le critique Sérgio Buarque de Holanda compte parmi ceux qui relevèrent l'empreinte régionaliste de l'auteur, tout en soulignant le caractère pionnier de la série « *Cenas da vida do Amazonas* » :

A propósito de Luís Dolzani basta-nos dizer que seu mérito foi sobretudo o de um pioneiro. Até as *Cenas da Vida do Amazonas*, bem anteriores em data ao livro quase homônimo de José Veríssimo, esse mundo equatorial, que desde Humboldt inspirara tantos quadros deslumbrados, ainda não tinha conseguido provocar nossos novelistas.<sup>397</sup>

Quoiqu'il en soit, il est certain que le fait d'essayer de reconstituer le mode de vie des habitants de l'Amazonie avait un but précis : mettre en valeur cette partie alors périphérique du Brésil qui était en quête d'une reconnaissance nationale et que les écrivains brésiliens avaient jusqu'alors délaissée. Autrement dit, raconter le Brésil à partir de ses « *sertões* » (l'expression « *sertões* » est ici employée dans le sens d'une région éloignée des centres de pouvoir et située à l'intérieur du pays). Dans ce contexte, le premier roman d'Inglês de Sousa, *O Cacaúlista* (figure 26), constitua un pas décisif dans son projet de faire connaître l'Amazonie aux Brésiliens. Notamment, par le fait qu'il s'agissait de présenter un moment de l'histoire amazonienne peu connu même de nos jours, le cycle du cacao. En effet, ce cycle demeura peu exploité par l'historiographie et par la littérature brésilienne.

---

littéraires, voir José Veríssimo, « Um romance da vida amazônica », dans *Estudos de literatura brasileira*, 3<sup>a</sup> série, Rio de Janeiro/Paris, H. Garnier, 1903, p. 21-32.

Lúcia Miguel Pereira, *História da literatura brasileira : prosa de ficção de 1870 a 1920*, Rio de Janeiro, José Olympio, 1973, p.159-168.

Alfredo Bosi, *História concisa da literatura brasileira*, São Paulo, Editora Cultrix, 1997, p. 192-193.

<sup>397</sup> Sérgio Buarque de Holanda, « Inglês de Sousa : “O Missionário” », *Revista do Brasil*, p. 146.

LUIZ DOLZANI

---

O CACAOALISTA

(Scenas da vida do Amazonas)

FAC ET SPERA

---

SANTOS

1876

Figure 26 : Inglês de Sousa, *O cacaúlista*, page de titre, 1<sup>re</sup> éd., 1876

À propos de *O Cacaúlista*, Mauro Vianna Barreto auteur de *O Romance da vida Amazônica*, proposa une lecture originale de l'ensemble de l'œuvre inglesienne au moyen d'une analyse socioanthropologique. Il affirma que dans son œuvre, Inglês de Sousa réussit à dresser un portrait fidèle de la société cacaotière de l'Amazonie des années 1860 et 1870<sup>398</sup>. Pour arriver à cette conclusion, Vianna Barreto avait confronté les descriptions faites dans les romans d'Inglês de Sousa avec celles réalisées par des voyageurs et des explorateurs qui avaient été en Amazonie vers 1860, comme Henry Bates ou le couple Louis et Elizabeth Agassiz. Les parents d'Inglês de Sousa avaient fait la connaissance du couple Agassiz puis qu'ils les avaient hébergés en 1865 à Vila Bela (actuelle ville de Parintins) où le père était alors juge<sup>399</sup>.

Ainsi Mauro Vianna Barreto a pu conclure que « as fontes históricas e o testemunho dos viajantes confirmam a fidelidade que o jurista positivista obidense procurou retratar o modo de vida de sua terra, com suas tradições, seus costumes, suas grandezas e suas mazelas ».<sup>400</sup> Si dans cette analyse, les récits des voyageurs et des explorateurs confirment la précision des descriptions d'Inglês de Sousa ce n'était évidemment pas un hasard. Cette ressemblance vint du fait que ce dernier fut probablement inspiré par certains de ces récits disponibles dans les bibliothèques de la Faculdade de Direito de Recife et de São Paulo où il avait étudié, comme nous le savons.

Dans la même année de publication de *O Cacaúlista*, un autre ouvrage parut, *História de um pescador* (1876). Dans celui-ci, les rapports de force entre un pauvre *tapuio* (Indien « civilisé ») et un riche propriétaire terrien étaient exposés ainsi que l'entreprise de pêche et de chasse, activités chères aux habitants des rives des fleuves amazoniens. Dès les premières pages, l'auteur s'empressait d'avertir ses lecteurs sur la particularité de ce roman par rapport aux autres de la

---

<sup>398</sup> Mauro Vianna Barreto, *O romance da vida amazônica : uma leitura socioantropológica da obra literária de Inglês de Sousa*, Presidente Venceslau, SP, Letras à Margem, 2003.

<sup>399</sup> Maria do Socorro Simões, « Representações da Amazônia na ficção brasileira (1876-1908) », dans *Traços e laços da Amazônia*, éd. Luciana Marino do Nascimento et Maria do Socorro Galvão Simões, Rio e Janeiro, Letra Capital, 2016, p. 29.

<sup>400</sup> Mauro Vianna Barreto, *O romance da vida amazônica*, op. cit., 2003, p. 202.

série « Cenas da vida do Amazonas » : « *História de um pescador* forma uma ação distinta, embora ligada à dos outros romances da série. »<sup>401</sup>.

Dans l'année qui suivit la publication de *O Cacaúlista* et *História de um pescador*, parut le roman *O Coronel Sangrado* (1877). Cette fois-ci, il ne s'agissait plus de dévoiler les conditions de vie des petites gens engagées dans l'économie cacaotière et qui tentaient de survivre tant bien que mal grâce à la pêche et à la chasse, dans les petites bourgades du bord des rivières de l'Amazonie<sup>402</sup>. En effet, bien que présents ces thèmes furent mis de côté au profit de la dénonciation d'un autre fléau social : la politique menée par la petite élite locale dans un milieu plus urbanisé, la bourgade d'Obidos. Ainsi *O Coronel Sangrado* était-il la suite du roman *O Cacaúlista*. Ce dernier marqua le départ du protagoniste, un héros presque romanesque qui après avoir été vaincu dut quitter son pays natal, le premier racontant son retour et ses nouvelles défaites.

Ces trois ouvrages écrits durant la jeunesse d'Inglês de Sousa furent le prélude de son œuvre majeure, *O Missionário* parue en 1891. En effet, publié dix ans après la parution de *O Mulato*, d'Aluísio Azevedo, père fondateur du naturalisme au Brésil, ce roman d'Inglês de Sousa eut une bonne réception critique, qui l'associa à jamais au courant naturaliste. Ce roman ne fait pas partie de la série « Cenas da vida do Amazonas ». Son action se situait en Amazonie et racontait l'histoire d'un missionnaire qui partait évangéliser une tribu « non civilisée ». L'œuvre eut une deuxième édition en 1899, revue et préfacée par Araripe Júnior.

Clôturant la carrière littéraire d'Inglês de Sousa, l'œuvre *Contos Amazônicos* parut en 1893 et mit un terme à la série « Cenas da vida do Amazonas ». Dans ce recueil de neuf contes certains mythes et légendes associés à la région côtoyaient des scènes de la société amazonienne : l'histoire d'une jeune fille contrainte à un

---

<sup>401</sup> Luiz Dolzani, *História de um pescador : cenas da vida do Amazonas*, São Paulo, Tipografia da Tribuna Liberal, 1876, nota ao leitor.

<sup>402</sup> Inglês de Sousa, *O Coronel Sangrado : Cenas da vida do Amazonas*, 1<sup>ère</sup> éd. 1877, Belém, Universidade Federal do Pará, 1968.

mariage forcé ou encore d'une famille qui tomba en disgrâce durant la *Cabanagem*.

Les scènes décrites par Inglês de Sousa dévoilaient le quotidien des natifs des rives et des petits villages de l'Amazonie. Dans leur combat pour survivre, ils étaient confrontés aux enjeux de pouvoir qui les écrasaient et, pour la plupart, les asservissaient. Aussi, les rapports de force entre les *tapuios* et les riches propriétaires terriens, la politique corrompue et excluante où « même les morts votent » mise au service d'une petite élite provinciale, les violences envers les populations les plus pauvres furent-ils autant de sujets évoqués par Inglês de Sousa.

José Veríssimo, quant à lui, était tout aussi sensible à la création d'une littérature où l'Amazonie avait un rôle prépondérant. Pour preuve, sa conférence lors de sa participation au Congresso Literário Internacional à Lisbonne. Dans un discours sur le mouvement littéraire au Brésil, une vraie plaidoirie, l'écrivain défendait fermement la littérature brésilienne face aux critiques virulentes de l'écrivain portugais Pinheiro Chagas (1842-1895). Celui-ci lors du même Congrès avait accusé la littérature brésilienne d'être une simple copie de la littérature portugaise. À cela José Veríssimo riposta :

Como sabeis, meus Senhores, o Brasil foi durante três séculos colônia de Portugal. Isto basta para vos dizer que ele não podia ter uma literatura sua, que os seus escritores eram verdadeiros escritores portugueses e nada mais. Feita a emancipação do país em 1822, o espírito nacional acordou, e como a liberdade é solo fecundo onde crescem as grandes e generosas ideias, a literatura – que não é mais que a manifestação espontânea do sentimento de um povo traduzido de forma estética, a literatura, digo, começou, senão a desenvencilhar-se das estreitas faixas que a uniam aos modelos clássicos da antiga metrópole, ao menos a tomar uma personalidade, a tornar-se uma individualidade. Mas como vós compreendeis muito bem, as condições de um país novo, como o Brasil, de então, com uma população pequena, disseminada e ignorante, não eram as mais próprias para criar e desenvolver um movimento literário fecundo. Assim, no Brasil, a emancipação literária não pôde proceder de perto, a emancipação política. Com efeito, hoje somente, depois que os modernos métodos da grande crítica literária, depois que a luz nova e brilhante do pensamento moderno penetra nosso país, é que a literatura brasileira pode-se chamar verdadeiramente nacional.

Começou-se a compreender que havia um verdadeiro povo brasileiro, que era preciso estudar e conhecer. Abandonou-se a generosa utopia literária de Gonçalves Dias, o nosso grande poeta que cantava a raça selvagem do

país, para estudar as raças cruzadas, o produto dos três grandes elementos estoicos que concorreram para formar a nossa nacionalidade, o branco, o negro e o índio. Desta nova compreensão saíram os mais belos espécimes da nossa literatura, o *Sertanejo*, o *Tronco do Ipê*, o *Gaúcho de José de Alencar*; o *Garimpeiro* e *Maurício*, de Bernardo Guimarães; o *Matuto*, de Franklin Távora, etc. No romance temos, pois, um gênero literário inteiramente nosso e ninguém nos disputará.<sup>403</sup>

Nous ne manquerons pas de souligner ici que les œuvres citées dans l'extrait en question sont exclusivement des romans régionalistes. Cette conférence publiée dans les pages du *Jornal do commercio* donna à Franklin Távora l'opportunité d'entamer des échanges épistolaires avec José Veríssimo, notamment à propos d'une littérature nationale, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent. L'écrivain amazonien partageait avec Franklin Távora l'idée selon laquelle l'émergence d'une identité nationale passait par la littérature, celle-ci étant selon lui l'expression même de la nationalité<sup>404</sup>.

Dans les années 1880, l'Amazonie prit une place importante dans les publications périodiques, dans les essais et dans l'œuvre de fiction de José Veríssimo. En effet, durant cette période et dans le cadre de la création d'une littérature nationale, il publia l'ouvrage *Cenas da vida amazônica* (figure 27). Il fut ainsi aux côtés d'Inglês de Sousa l'un des rares auteurs brésiliens à faire de l'Amazonie matière à fiction littéraire au XIX<sup>e</sup> siècle. *Cenas da vida amazônica* constitue sa seule œuvre de fiction à intégrer un ensemble d'essais portant sur l'économie, la pêche ou encore la géographie amazonienne. L'ouvrage est composé de quatre nouvelles, six « esquisses » (*esbocetos*) et un essai, qui avaient été pour la plupart publiés dans des périodiques.

---

<sup>403</sup> José Veríssimo, « Discurso pronunciado pelo Sr. José Veríssimo de Mattos no Congresso Literário de Lisboa », *Jornal do commercio*, Rio de Janeiro, 9 novembre 1880, p. 3. L'intégralité du discours ainsi que sa transcription figurent dans les annexes (annexe 19).

<sup>404</sup> Dans son discours à l'Académie Brésilienne de Lettres, en réponse à João Ribeiro, José Veríssimo conclut : « Caberia então à Academia Brasileira, que com tanta satisfação vos recebe hoje, salvaguardar a língua em que cantou Luís Guimarães Júnior. Vós, gramático e artista, nos ajudaríeis nisso. E então veríamos se há numa nacionalidade algum órgão mais essencial que a literatura, que é a expressão, superior às contingências da política e da história, da própria nacionalidade. ». Voir : José Veríssimo, « Resposta do Sr. José Veríssimo ao discurso do Sr. João Ribeiro », dans *Academia Brasileira de Letras : Discursos acadêmico (1897-1919)*, tome 1, Rio de Janeiro, 2005. 4 vol., p. 37-45, p. 45.

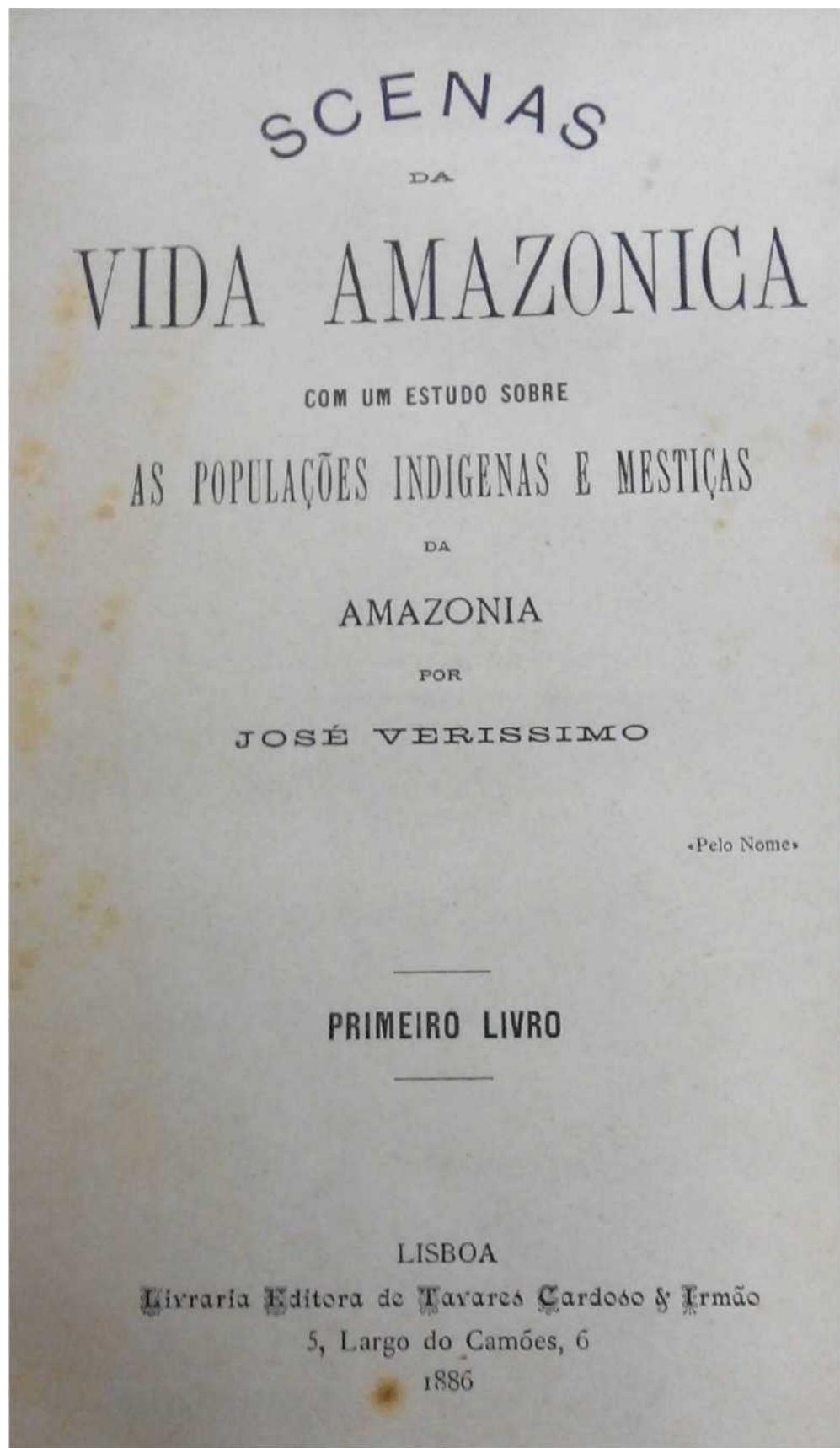


Figure 27 : José Veríssimo, *Cenas da vida Amazônica*, page de titre, 1<sup>ère</sup> éd., 1886

À l'image de la série « Cenas da vida do Amazonas » de son compatriote Ingêls de Sousa, il s'agissait également de dévoiler des drames de la société amazonienne – l'histoire d'un enfant réduit en esclavage ou encore la dure vie des *seringueiros*. Certains thèmes abordés dans *Cenas da vida amazônica* de José Veríssimo et dans « Cenas da vida do Amazonas » d'Ingêls de Sousa étaient communs, comme par exemple de l'histoire d'un jeune homme enrôlé de force comme « volontaire » de la guerre du Paraguay. Elle figurait en tant que nouvelle intitulée « O voluntário da Pátria », incluse dans *Cenas da vida amazônica* et dans le conte « Voluntário » qui intègre l'œuvre *Contos Amazônicos*.

Il convient de signaler que l'œuvre *Cenas da vida amazônica* eut une réédition remaniée en 1899. À cette occasion, Machado de Assis écrivit :

Aqui está um livro que há de ser relido com apreço, com interesse, não raro com admiração. O autor, que ocupa lugar eminente na crítica brasileira, também enveredou um dia pela novela, como Sainte-Beuve, que escreveu *Volupté*, antes de atingir o sumo grau na crítica francesa. Também há aqui um narrador e um observador, e há mais aquilo que não acharemos em *Volupté*, um paisagista e um miniaturista. Já era tempo de dar às *Cenas da vida amazônica* outra e melhor edição. Eu, que as reli, achei-lhes o mesmo sabor de outrora. Os que as lerem, pela primeira vez, dirão se o meu falar desmente as suas próprias impressões.  
Talvez achem comigo que o título é exato, sem dizer tudo. São efetivamente cenas daquela vida e daquele meio; sente-se que não podem ser de outra parte, que foram vistas e recolhidas diretamente.<sup>405</sup>

Les qualités de « paysagiste » et de « miniaturiste » que Machado de Assis prêtait à José Veríssimo dans cette citation sont justifiées par le caractère pictural que ce dernier donnait à son œuvre de fiction. Voulant s'éloigner de l'imaginaire mythique ou merveilleux lié à l'Amazonie au lieu de reproduire certaines images figées, l'auteur tentait d'enregistrer et de transmettre à ses lecteurs tel un croquis les scènes qu'il observait.

---

<sup>405</sup> Machado de Assis, « Cenas da vida amazônica, por José Veríssimo » [en ligne], *Gazeta de notícias*, 11/06/1899, URL : <http://machado.mec.gov.br/obra-completa-menu-principal-173/170-critica>. Consulté le 15 octobre 2016.

Le but de José Veríssimo était vraisemblablement de partager avec ses lecteurs les particularités d'une région qui était perçue à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle comme le berceau d'une culture originelle. Avant son entreprise et celle d'Inglês de Sousa de créer une littérature racontant l'Amazonie « réelle », l'imaginaire national et étranger sur la région était grandement formaté par les littératures étrangères, comme nous avons cherché à démontrer.

Son effort pour mettre l'Amazonie en valeur fut d'autant plus louable que le livre *Cenas da vida amazônica* faillit ne jamais être publié. Le fait d'être un écrivain de « province » pour utiliser son expression, était rédhibitoire dans un pays culturellement très centralisé. José Veríssimo lui-même se plaignit de cette situation dans une note qui servait d'introduction à son ouvrage :

Custa-me, que nem uma tarefa enfadonha, escrever estas poucas linhas como preâmbulo a este livro feito há cinco anos, abandonado na gaveta, saído à procura de publicidade, refeito, de novo abandonado, outra vez lido e corrigido, entre o desalento de o ver sem esperanças de publicação, o arrefecimento do primeiro entusiasmo por ele, as apreensões sempre crescentes sobre o seu valor, e, como remate a estes sentimentos desencontrados, a desanimadora certeza das tristíssimas condições do escritor neste país, muito principalmente de um obscuro escritor de província.<sup>406</sup>

En ce sens, *Cenas da vida amazônica* répondait à un besoin de l'auteur d'instruire ses lecteurs. Pour preuve, la façon dont il conçut la première édition de 1886. La partie fictionnelle de l'œuvre était précédée d'un essai intitulé « As populações indígenas e mestiças da Amazônia : sua linguagem, suas crenças e seus costumes ». L'essai d'une centaine de pages, très marqué par les théories raciales de son temps livrait au lecteur un échantillon de l'histoire, de la géographie, des mœurs et des coutumes des habitants de la région amazonienne.

De nombreuses informations contenues dans cet essai étaient alors reprises dans les nouvelles qui le suivaient. C'est le cas, par exemple, dans la nouvelle intitulée « O Boto » qui raconte l'histoire d'une jeune métisse (Rosinha) amoureuse d'un

---

<sup>406</sup> José Veríssimo, *Cenas da Vida Amazônica (com um estudo sobre as populações indígenas e mestiças da Amazônia)*, 1<sup>ère</sup> éd., Lisboa, Editora de Tavares Cardoso & Irmão, 1886.

Portugais (Antônio Bicudo) et qui finit par tomber enceinte de lui avant le mariage. Après avoir été abandonnée par le Portugais, la jeune fille sous la pression de la société traditionnelle du fin fond de l'Amazonie n'a d'autre choix que d'attribuer sa grossesse à la malfaissance du *boto*, dauphin rose de l'Amazone (*Inia geoffrensis*) qui selon une légende locale se transfigure en homme pour séduire les jeunes femmes des rives des fleuves.

Avant d'intégrer la légende du *boto* et ses variations dans cette nouvelle, Veríssimo les expliquait en détail dans la partie de l'essai consacré aux croyances natives. Une fois que la légende fut intégrée dans la fiction, tout caractère fantastique disparaît. C'était bien le drame d'une jeune fille tombée en disgrâce qui fut décrit. En ce sens, si nous considérons qu'« un texte est un produit dont le sort interprétatif doit faire partie de son propre mécanisme génératif »<sup>407</sup> comme le veut Umberto Eco, le procédé de José Veríssimo semble obéir cette logique claire : l'auteur fournissait dans ses essais les clefs pour la compréhension de son œuvre fictionnelle et par extension la connaissance de la région amazonienne.

Les projets littéraires d'Ingêls de Sousa et de José Veríssimo que nous venons d'exposer furent une contribution indéniable à la littérature nationale naissante. À travers leurs œuvres, ils mirent en perspective la réalité sociale très particulière des *caboclos* de l'Amazonie, leur us et leurs coutumes, mais aussi leur langage empreint d'expressions indigènes. Ils fournirent également aux lecteurs un paysage fluvial très singulier et propre à la région. En ce sens, ils ont dépeint des paysages et des expressions régionales qui avaient pour finalité de contribuer à l'élaboration du paysage brésilien et de la langue nationale comme nous le verrons dans le chapitre suivant.

---

<sup>407</sup> Umberto Eco, *Lector in fabula ou la coopération interprétative dans les textes narratifs*, Paris, Grasset et Fasquelle, (traduction française), 1985, (« Figures »), p. 31-32.

### 3. L'Amazonie dans la littérature de fiction

L'analyse des romans régionalistes devient incontournable lorsque nous essayons de comprendre le rôle des imaginaires sur l'Amazonie dans la construction identitaire au Brésil au XIX<sup>e</sup> siècle. En fait, la littérature « particip[ant] aussi à la connaissance et à la mise en valeur d'un patrimoine commun »<sup>408</sup>, ces romans régionalistes constituèrent l'un des moyens techniques par lequel les représentations de la nation ont pu être partagées avec les membres de la communauté imaginée brésilienne. Dans le cas des écrivains amazoniens, le patrimoine commun qu'Inglês de Sousa et que José Veríssimo partagèrent avec leurs compatriotes se fondait sur les spécificités des traditions, des us et coutumes des diverses communautés amazoniennes. Dans ce chapitre, nous tâcherons d'analyser les procédés qu'ils adoptèrent pour mettre en évidence dans leurs écrits, une culture propre à l'Amazonie en faisant appel aussi bien aux singularités linguistiques, géographiques et surtout culturelles de la région.

#### 3.1 Langue et fiction régionaliste

Bien que la langue de Camões se soit consolidée en langue officielle au Brésil dès le XVII<sup>e</sup> siècle, devançant la « langue générale » créée par les Jésuites, ce fut seulement après l'indépendance du pays que débuta le processus qui allait intégrer, dans le portugais pratiqué au pays, des « couleurs locales » pour acquérir peu à peu le statut de langue nationale. Ce processus est intimement lié à l'avènement d'une littérature nationale, ce qui mena certains hommes de lettres brésiliens à s'engager dans la défense d'une « langue brésilienne », comme nous rappelle Eni Orlandi :

---

<sup>408</sup> Anne-Marie Thiesse, « Littérature et éducation au national » [en ligne], *op. cit.*

De um lado, o Visconde de Pedra Branca, Varnhagen, Paranhos da Silva e os românticos como Gonçalves Dias, José de Alencar alinhavam-se entre os que defendiam nossa autonomia propugnando por uma língua nossa, a língua brasileira. De outro, os gramáticos e eruditos consideravam que só podíamos falar uma língua, a língua portuguesa, sendo o resto apenas brasileirismos, tupinismos, escolhos ao lado da língua verdadeira. Temos assim, em termos de uma língua imaginária, uma língua padrão, apagando-se, silenciando-se o que era mais nosso e que não seguia os padrões : nossa língua brasileira. Assim nos contam B. S. Mariani e T. C. de Souza (Organon 21, Questões de Lusofonia) que, em 1823, por ocasião da Assembleia Constituinte, tínhamos pelo menos três formações discursivas : a dos que propugnavam por uma língua brasileira, a dos que se alinhavam do lado de uma língua (padrão) portuguesa e a formação discursiva jurídica, que, professando a lei, decidia pela língua legitimada, a língua portuguesa. Embora no início do século XIX muito se tenha falado da língua brasileira, como a Constituição não foi votada, mas outorgada por D. Pedro, em 1823, decidiu-se que a língua que falamos é a língua portuguesa. E os efeitos desse jogo político, que nos acompanha desde a aurora do Brasil, nos faz oscilar sempre entre uma língua outorgada, legado de Portugal, intocável, e uma língua nossa, que falamos em nosso dia-a-dia, a língua brasileira. É assim que distingo entre língua fluida (o brasileiro) e a língua imaginária (o português), cuja tensão não para de produzir os seus efeitos<sup>409</sup>

L'affirmation du portugais comme langue brésilienne au XIX<sup>e</sup> siècle ne pouvait se faire que dans une relation paradoxale de proximité et de distance à l'égard du portugais du Portugal. Autrement dit, il fallait conserver sa filiation européenne qui lui conférait un statut de langue « civilisée », tout en affichant ses dissemblances avec la langue matrice par le biais de ses singularités régionales. Garder le portugais comme langue nationale était essentiel pour la formation de l'État-nation brésilien, car c'est lui qui remplissait le mieux le « cahier de charges linguistique » requis pour les langues nationales :

[Une langue nationale] doit assurer la communication horizontale et verticale au sein de la nation ; quelle que soit leur origine géographique et sociale, tous ses membres doivent la comprendre et l'utiliser. Elle doit permettre l'expression de toute idée, de toute réalité : des plus anciennes aux plus modernes, des plus abstraites aux plus concrètes. Elle doit permettre à la nation de s'illustrer et de montrer qu'elle est égale en grandeur avec toutes les autres. Elle doit se confondre avec la nation –

---

<sup>409</sup> Eni Pulcinelli Orlandi, « A língua brasileira », dans *Ciência e Cultura* (SBPC), 2005, p. 29. Pour une analyse plus approfondie sur la question de la langue nationale brésilienne, voir aussi Eni Pulcinelli Orlandi, *Língua brasileira e outras histórias : discurso sobre a língua e ensino no Brasil*, RG Editora, 2009.

s'enraciner dans ses profondeurs historiques, porter l'empreinte du peuple. En fonction des différentes situations initiales, les concepteurs de langues nationales accentuent plus ou moins tel ou tel de ces réquisits.<sup>410</sup>

Cette « empreinte du peuple » dans le cas du portugais du Brésil passait entre autres par l'utilisation d'expressions originaires des langues amérindiennes, notamment de l'Amazonie, ce qui lui conférait un caractère unique. Dans ce contexte, les écrivains Inglês de Sousa et José Veríssimo firent appel à des expressions amazoniennes dans leurs œuvres de fiction. Conscient du rôle de la littérature dans l'établissement et dans la divulgation de la langue nationale, José Veríssimo se livre à une réflexion au sujet du rapport langue et littérature dans son essai sur les populations de l'Amazonie contenu dans l'ouvrage *Cenas da vida amazônica* :

A literatura – tome-se este termo na mais lata significação – a literatura nacional também contribuirá para assentar aqui a forma literária da feição nova, (mas não diversa, entenda-se) que o português no Brasil reveste e servirá assim de barreira às invasões descabidas da língua popular. Os escritores brasileiros emancipados de vez da antiga e funesta imitação portuguesa, começam já, dirigidos alguns por bons métodos de crítica, a abandonar o culto pueril do purismo afetado daqueles que do outro lado do Atlântico escondiam a pobreza do pensamento sob as roupagens folhudas de uma retórica imbecil – na boa acepção portuguesa desta palavra – para melhor inspirados deixarem-se influir pelo meio social cujos filhos são. E bem andam nisso, porque se persistem no culto dos velhos ídolos derrocados já no próprio Portugal, arriscavam a ficar incompreendidos – o que vale o mesmo que esquecidos<sup>411</sup>

Le lien entre la langue et la littérature nationale n'étant plus à établir, la question qui se posait aux hommes de lettres brésiliens était de savoir si le portugais parlé au Brésil était une simple variante du portugais européen ou s'il s'agissait *de facto* d'une autre langue. Selon José Veríssimo, en dépit de l'éloignement que le premier prenait vis-à-vis du second, il était invraisemblable de parler d'une « langue brésilienne » indépendante et distincte du portugais du Portugal. Ainsi s'exprimait-il à ce sujet : « Fácil é mostrar [...] que o português experimenta no

---

<sup>410</sup> Anne-Marie Thiesse, *La création des identités nationales*, op. cit., p. 70-71.

<sup>411</sup> José Veríssimo, *Cenas da vida Amazônica*, op. cit., p. 32.

Brasil sérias e profundas modificações, mas não é isso razão para concluir-se precipitadamente que a nossa língua não é a mesma de Portugal »<sup>412</sup>.

Les « profondes modifications » auxquelles l'écrivain faisait référence étaient liées à l'appropriation et à l'utilisation des expressions indigènes dans le langage populaire au Brésil, mais également au lexique introduit par les Africains d'ethnies diverses issus du trafic d'esclaves ou encore aux apports linguistiques d'immigrants européens et plus tard orientaux. Ces influences eurent lieu, au fil des siècles, selon les diverses régions du pays. En ce sens, il affirmait « De quantos elementos étnicos têm concorrido para a formação da nossa nacionalidade, o que mais influiu para a adulteração do português foi sem dúvida o indígena, representado pela família que falava o tupi-guarani »<sup>413</sup> et plus loin il concluait :

Esta influência da língua falada pela raça vencida e inferior que, como acabamos de ver, foi tão grande sobre a sintaxe e a lexicologia da língua conquistada e superior, ressalta com maior evidência quando se estuda os vocábulos por ela produzidos nesta. Nas linguagem popular das províncias amazônicas tais vocábulos são em crescido número, e a seguinte lista deles, embora incompleta e deficiente, é, todavia, bastante para provar a ação do tupi sobre o português nesta vastíssima zona, e em todo o Brasil, pois que muitas dessas palavras são também vulgares na língua popular de muitas outras províncias.<sup>414</sup>

Le glossaire fourni par l'écrivain contient une centaine d'expressions d'origine *tupi-garani* utilisées en Amazonie, telles que *cuiambuca*, *kiriri*, *maniçoba* ou encore *pacova*. Dans un ouvrage à vocation de pouvoir être lu sur l'ensemble du territoire, José Veríssimo prit le soin d'expliquer de façon détaillée chacune des expressions :

**Cuiambuca**, vaso feito do fruto da cuieira, em cuja parte superior abre-se um buraco de 2 a 4 polegadas de diâmetro e serve para depositar e carregar água ou outros líquidos. De cuia e *mbogua=mboca*, escavar, furar, fazer ôco.

**Kiriri**, silêncio; calada, sossego noturno; mudez aparentemente absoluta da natureza em calma, à noite, pois que, parece-me só à calada da noite aplicam este termo. De *kiriri*, expressão onomatopeica, cujas sílabas

---

<sup>412</sup> *Ibidem*, p. 33.

<sup>413</sup> *Ibidem*.

<sup>414</sup> *Ibidem*, p. 38.

representam sem dúvida aquele quase imperceptível burburinho que, alta noite, por exemplo, uma ilusão acústica, ou o fato real das finas vozes dos insetos fazem ouvir.

**Maniçoba**, guisado composto com folhas (*çob=ob*) de maniva (*manib=maniuma*) carne ou peixe.

**Pacova**, nome de banana (*musa*). Vem em Vieira *pacoba* e *pacobio*, significado nescio. Com efeito, é também empregado nesse sentido (mas não na forma *pacovio*) e, mais geralmente, no de fraco, poltrão, da mesma maneira que banana no Sul. F. é um banana = F. é um pacova.<sup>415</sup>

Par la suite, l'auteur utilise certaines de ces expressions dans les nouvelles qui accompagnent son essai. À titre d'exemple, nous proposons un extrait de la nouvelle « O boto » qui comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, raconte l'histoire de Rosinha, jeune femme tombée enceinte d'un Portugais hors mariage et abandonnée par celui-ci. L'extrait en question décrit une scène entre Rosinha, son père (Porfírio) et sa mère (Feliciano) :

Era meio dia ; fazia grande calor e o jantar corria silencioso. O Sr. Porfírio atacou sucessivamente a carne cozida, o tamaqui moqueado, e um prato predileto seu, a **maniçoba**, preparado com mocotós de paca e grelos de mandioca, tudo ajudado de enorme quantidade de farinha, que, servindo-se da ponta dos dedos, à guisa de colher, lançava à boca, de longe, com perícia e certeza de indígena, não só adquirida pelo traquejo desde a primeira infância, mas herdada também dos avós. A moça servia-se da colher para atirar a farinha à boca e não o fazia com menos segurança que o pai.

Ao fim do jantar, quando começavam a comer a sobremesa, umas enormes **pacovas** amarelas, acompanhadas ainda com muita farinha, Porfírio disse à mulher :

– Apronta as coisas que nós vamos à salga. Ela, sem outra reflexão ; perguntou simplesmente :

– Adonde ?

– No Paru. Já mandei dizer ao Antônio para trazer a canoa – ele dizia canua – e mantimento. Quero seguir o mais breve possível porque peixe é mato este ano, dizque.<sup>416</sup>

Pour ce qui est d'Inglês de Sousa, il procédait de la même façon pour la valorisation du « langage amazonien » dans ses romans. Prenons, par exemple, le cas de son ouvrage *O Cacaúlista*. Paru dans un premier moment dans les pages des journaux *A Academia de São Paulo* et *Tribuna liberal* sous la forme de feuilleton,

<sup>415</sup> *Ibidem*, p. 28-55. Les expressions *cuiambuca*, *kiriri*, *maniçoba* et *pacova* ont été mises en gras par nos soins.

<sup>416</sup> *Ibidem*, p. 97.

l'œuvre fut finalement publiée en volume en 1876 à São Paulo, comme nous le savons. L'ouvrage est divisé en 24 chapitres et l'action qui y est décrite, se déroule dans une petite bourgade des environs d'Óbidos dans les années 1860.

La crise de l'économie cacaotière constitue la toile de fond de l'œuvre. L'intrigue principale concerne un différend opposant deux propriétaires autour de la possession d'un terrain nommé l'Urucurizal. Cette dispute est le prétexte idéal que le propriétaire de l'exploitation de S. Miguel, João Faria (puis son fils Miguel), et son voisin, le lieutenant Ribeiro, saisissent pour régler des conflits plus anciens. Autrefois, Ribeiro, métis d'origine modeste, avait en vain essayé de courtiser Ana (devenue plus tard l'épouse de João Faria et la mère de Miguel), mais fut méprisé en raison de sa condition sociale et de la couleur de sa peau.

L'histoire est racontée à la troisième personne dans un registre informel, marqué de régionalismes et de mots en « langue générale amazonienne », comme le prouve l'extrait ci-dessous :

[...] Pouco depois a canoa anunciada encostou na ponte do sítio ; saltou dela um caboclo baixo e gordo, vestindo calças e camisa de algodão tinto de *murixi*, e coberto com um grande chapéu de palha de *tucumã*. Endireitou pelo caminho acima sem dizer palavra, e só veio parar junto à maqueira de D. Ana.

– Eanecuema, nhá branca – disse então tirando o chapéu.  
– Eanecuema (bom-dia) – respondeu a viúva de João Faria.<sup>417</sup>

La « langue générale amazonienne » était en fait la variante nordiste de la « langue générale ». Cette variante avait reçu l'appellation de « *nheengatu* » au XIX<sup>e</sup> siècle, l'autre variante étant la langue générale parlée au sud du pays. Tandis que la langue générale du sud disparaissait au début du XX<sup>e</sup> siècle, celle du nord continue encore de nos jours à être parlée par les habitants de la vallée du Rio Negro (le plus grand affluent de la rive gauche du fleuve Amazone). L'importance du *nheengatu* pour la culture amazonienne fut soulignée par Eduardo de Almeida

---

<sup>417</sup> Luiz Dolzani, *O Cacaúlista (Cenas da vida do Amazonas)*, Santos, Tipografia da Tribuna liberal, 1876, p. 20.

Navarro dans son ouvrage *Curso de língua geral. A língua das origens da civilização amazônica*<sup>418</sup>:

A língua geral amazônica não foi língua de nenhum grupo indígena antes da chegada dos europeus à América. Ela começou a se formar no Maranhão e no Pará da língua falada pelos tupinambás que ali estavam e que foram aldeados pelos missionários jesuítas, juntamente com muitos outros índios de outras etnias e de outras línguas.

Essa língua foi aquela em que se expressou a civilização amazônica, que se definiu a partir da inserção dos índios no mundo do colonizador branco mediante sua escravização ou pela mestiçagem. Dezenas de povos indígenas diferentes a falaram. Índios de diferentes línguas e culturas conheciam-na. Com ela passou a se formar o Brasil caboclo do Norte, a civilização ribeirinha da maior região deste país.

Até 1877 a língua geral foi mais falada que o português na Amazônia, inclusive nas suas cidades, grandes ou pequenas, situadas às margens dos seus rios e igarapés : Belém, Manaus, Macapá, Santarém, Tefé, Óbidos etc. Somente naquele ano é que o português a sobrepujaria no norte do Brasil, quando mais de quinhentos mil nordestinos, fugidos da seca, migraram para a Amazônia.

Foi por meio das línguas gerais que a América indígena encontrou-se com a América portuguesa. Elas representavam um encontro de mundos.<sup>419</sup>

Le fait que le *nheengatu* fut plus parlé que le portugais en Amazonie jusqu'à la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle démontre à quel point les indiens et les *caboclos* de la région résistèrent à la menace culturelle que représentait l'apprentissage de la langue portugaise. « [Essa região] foi o único bastião de resistência das línguas gerais, substituídas pelo português em todas as demais partes do país » souligne Luiz Carlos Villalta<sup>420</sup>. Dans ce contexte, l'écriture des romans inspirés de la réalité amazonienne ne pouvait pas faire abstraction de la langue régionale. D'autant plus qu'à l'image de tout ce qui avait un lien avec la culture indigène, elle était très prisée par des écrivains brésiliens, notamment les partisans du romantisme nativiste/indigéniste tels José de Alencar et Gonçalves Dias<sup>421</sup>.

---

<sup>418</sup> Eduardo Almeida de Navarro, *Curso de língua geral (nheengatu ou tupi moderno). A língua das origens da civilização amazônica*, São Paulo, Paym Gráfica e Editora, 2011.

<sup>419</sup> *Ibidem*, p. 7, introduction de l'auteur.

<sup>420</sup> Fernando A. Novais et Laura de Mello e Souza (éd.), « O que se fala e o que se lê : língua, instrução e leitura », *História da vida privada no Brasil : cotidiano e vida privada na América portuguesa*, vol. 1, São Paulo, Companhia das Letras, 1997, p. 341.

<sup>421</sup> Voir à ce propos Maria Cândida D. M. Barros, Luiz C. Borges et Márcio Meira, « A língua geral como identidade construída », dans *Revista de antropologia*, vol. 39 / 1, 1996, p. 191-219.

Dans ce contexte, Inglês de Sousa se prévaut d'un procédé similaire, mais inverse à celui utilisé par José Veríssimo. Pour donner à connaître à ses lecteurs certaines expressions de l'Amazonie, il proposait en guise de « notes » une trentaine d'expressions régionales utilisées au long de son roman. Bon nombre de ces expressions demeurent peu connues ou inconnues de nos jours au Brésil (en dehors de l'Amazonie). Nous avons dressé un tableau de quelques-unes des expressions listées par Inglês de Sousa.

Tableau 4 : Quelques expressions du glossaire proposé dans *O Cacaúlista*

Expression	Définition
1 tendal	É uma espécie de jirau quase sempre coberto, onde se põe a secar o cacau. A cobertura é em forma de teto de casa.
3 maqueira	É uma rede feita de tucum, que é a fibra da palmeira <i>astrocaryum vulgare</i> .
4 cherimbabos	Animais domésticos.
5 acauã	E uma ave grande, que a gente do Amazonas diz ser agoureira. É inimiga das cobras.
6 montaria	Significa canoa feita de uma peça só.
7 paxiúbas	Palmeira de que se fazem arcos.
8 tapuio	No Amazonas dá-se este nome a todo e qualquer homem da cor vermelha.
9 murixi	Árvore de cuja casca se faz uma tinta avermelhada, com a qual tingem algumas pessoas as roupas, para as tornar mais duradouras e consistentes.
10 tucumã	É uma palmeira do Pará. Da palha fazem chapéus e dos cocos anéis.
11 pindoba	É uma palmeira de cujas folhas se cobrem as habitações.
12 cuiambucas	São baldes de cuia, onde se guardam algumas provisões ou se enche água.
13 mocambo	Aldeamento de escravos fugidos.

14	guariba	É uma espécie de macaco
15	ciganas	São pássaros excessivamente barulhentos que enchem as árvores ribeirinhas do Amazonas.

Déterminant pour l'unité linguistique du pays, le portugais posait néanmoins un problème en termes d'unité nationale, car il opposait deux instances de la *nation* :

celle qui observe et définit (la nation sujet), et celle qui est observée et définie (la nation/objet [sic]). Se manifeste une Nation qui *dit*, au moyen d'une langue X (le portugais), la Nation en tant qu'objet, *celle dont on dit* qu'elle parle une langue Y (la langue brésilienne). Or, la dénomination unificatrice *langue brésilienne* opère dans le processus même de séparation entre ce qui appartient au Brésil et ce qui est de l'ordre du portugais. Partant, l'absence de fluidité dans la production de l'unité dans le champ de la langue indique que cette *unité* était problématique.<sup>422</sup>

D'où l'importance pour les hommes de lettres brésiliens de s'approprier la langue portugaise, tout en y intégrant une « couleur locale ». Ainsi l'utilisation du *nheengatu* dans la fiction de Inglês de Sousa et de José Veríssimo allait-elle de pair avec l'appropriation de la culture populaire amazonienne pour en faire une métonymie symbolique de la culture nationale brésilienne. Dans la continuité de la mise en valeur des spécificités amazoniennes dans la littérature de fiction, Inglês de Sousa et José Veríssimo offrirent à leurs lecteurs un paysage amazonien très pittoresque. Nous verrons ensuite quel était le regard qu'ils posèrent sur ce paysage et la façon dont ils le représentèrent dans leurs romans.

### 3.2 La construction d'un paysage amazonien dans la fiction nationale

En 1878, à l'occasion de la parution de l'ouvrage *Primeiras páginas*, José Veríssimo s'initia à l'exercice du récit de voyage. Intitulés « Visita à Monte Alegre » et « Do Pará a Óbidos », ces récits figurèrent dans le chapitre intitulé « Viagens no sertão ». Ce chapitre dépeignait un paysage amazonien très épuré et proposait au lecteur un point de vue très différent de celui que des voyageurs

---

<sup>422</sup> Maria Onice Payer et Luiz Francisco Dias, « Langue et nationalité au Brésil », *op. cit.*, p. 113.

étrangers avaient proposé, tels Henri Coudreau ou Louis Agassiz. En décrivant la ville de Monte Alegre, par exemple, l'auteur nous livrait ces lignes :

Monte Alegre é, de todas as localidades do Amazonas, talvez a mais bela. Sobre a chapada de um monte, cerca de trinta metros do nível das águas, está a vila de Monte Alegre, à margem esquerda do Gurupatuba, a que os habitantes do lugar chamam rio de Monte Alegre.

[...] Da carteira de viagem copio estas notas, e como são *d'après nature* e uma impressão primeira, conservo-lhes a mesma forma.

« Quem sobe à torre da igreja matriz fica extasiado ante o belo e grandioso espetáculo que se lhe apresenta aos olhos.

Tudo que a região amazônica tem de belo está aí, desde o rio imenso e a floresta secular até o pequeno arbusto e o igarapé. Olhando pela janela do S. da torre vê : ao longe o Amazonas que lá corre com sua majestosa tranquilidade, perdendo-se, como imensa linha esbranquiçada, no imenso horizonte ; depois os seus inúmeros braços – paraná-mirins – que banham as verdes margens da imensidão de ilhas que por aí se espalham. O lápis é por demais pobre para descrever estas coisas ; o pincel e pincel de mestre somente o poderia fazer, ficando contudo aquém da realidade. »<sup>423</sup>

À cette représentation picturale du paysage s'ajoutait une description cartographique :

É preciso que aquele que não contemplou esta paisagem soberba imagine-se viajante de um aeróstato, vendo abaixo de si uma enorme massa de águas povoadas de ilhas que lhe modelam mil formas. Figure-se um grande mapa, uma carta geográfica perfeitamente traçada, onde, em uma enorme porção d'água, que ora é tranquila como um copo d'água, na verdadeira comparação popular ; logo o vento fresco encrespa, como o sorriso passando pelos lábios da virgem ; e depois levanta mais forte, formando ondas que assustam ; água essa que aqui é de um vermelho barrento, ali azul, logo depois verde, ora clara ora escura, no meio disto tudo ilhas das mais variadas formas sem obedecerem ao rigor das linhas geométricas, verdes sempre, onde ou se estendem os verdes melancólicos campos e as risonhas campinas, ou as vastas florestas tropicais. Mas isto sem ordem nem simetria, não obedecendo a nenhum preceito clássico ou de escola e sem outra estética que a da natureza, esse caos, essas ilhas e pontes, esses lagos estendendo-se por ali sem respeitarem as regras da jardinagem. E depois, lá na ponta de uma ilha uma coluna de fumo que se levanta, perto de alguma coisa cor de palha que se lobriga através da folhagem da mata, denuncia a pobre e humilde habitação do caboclo, que vive nestas paragens onde, a par de tanto esplendor, a miséria hospeda-se. Olhando-se para Este o quadro é outro.

---

<sup>423</sup> José Veríssimo, *Primeiras páginas*, op. cit., p. 17-18.

L'expression « tableau » (quadro) renvoie évidemment au champ sémantique de la peinture. L'articulation entre la littérature, la peinture et la cartographie s'opérait ainsi au niveau de la construction symbolique du paysage amazonien. Rappelons que le terme « paysage » se réfère à la fois une réalité « objective » et à une réalité « subjective ». Selon Gérard Lenclud, « le paysage est d'abord [...] une étendue d'espace offerte à l'œil mais qui, dans sa matérialité, préexiste au regard susceptible de l'embrasser. »<sup>424</sup>. En même temps, c'est bien l'observateur qui détermine son existence puisqu'« un paysage, dans l'usage normal du mot, n'est constitué comme paysage que par le regard qui s'attache à lui. Pas de paysage sans observateur ; il faut qu'un site soit vu pour être dit paysage. »<sup>425</sup>.

De ce fait, le paysage est soumis aux repères culturels, géographiques et historiques de l'observateur. « C'est que l'on ne voit comme un paysage dans la nature que ce que l'on a appris auparavant à regarder comme un paysage, notamment grâce à l'éducation de l'œil par la peinture »<sup>426</sup>, affirme Philippe Descola dans son cours sur les formes du paysage au Collège de France. Dans cette conception du paysage, force est de constater que tout paysage est construction. La question est donc de savoir quel paysage amazonien José Veríssimo et Inglês de Sousa construisirent dans leur fiction ?

La critique littéraire du XIX<sup>e</sup> siècle s'accordait à mettre en avant la fidélité de José Veríssimo et d'Inglês de Sousa en ce qui concerne la représentation du paysage amazonien. « En ellas están fotografiados costumbres y cuadros »<sup>427</sup> écrivait Franklin Távora à propos des œuvres fictionnelles de José Veríssimo. Pour Machado de Assis « os costumes e a natureza grande e rica [lhe] servem de

---

<sup>424</sup> Gérard Lenclud, « L'ethnologie et le paysage », dans *Paysage au pluriel : Pour une approche ethnologique des paysages* [en ligne], Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1995, consulté le 20/09/2019, URL : <https://books.openedition.org/editionsmsh/654>.

<sup>425</sup> *Ibidem*.

<sup>426</sup> Philippe Descola, « Anthropologie de la nature. Cours : Les formes du paysage I », *L'Annuaire du Collège de France* [en ligne], 2013, consulté le 20/09/2019, URL : <http://journals.openedition.org/annuaire-cdf/737>.

<sup>427</sup> Franklin Távora, « Escritores del Norte del Brasil. José Veríssimo », *Nueva revista de Buenos Aires*, tome VII, 1883, p. 17-28, p. 28.

quadro »<sup>428</sup>. Quant à Inglês de Sousa, Araripe Júnior faisait le rapprochement entre son œuvre et la palette d'un peintre<sup>429</sup> et José Veríssimo concluait que l'œuvre de son compatriote « é ao mesmo tempo um quadro vivo e exato da Amazônia – mas um quadro cuja realidade tenha sido, muito ao de leve embora, diminuída pela pintura da memória »<sup>430</sup>.

Au XX<sup>e</sup> siècle, les travaux fictionnels de José Veríssimo furent oubliés de la critique littéraire au Brésil, mais ceux d'Inglês de Sousa furent reconsidérés. Sérgio Buarque de Holanda, en désaccord avec Araripe Júnior, affirma qu'« Inglês de Sousa nunca foi espontaneamente um paisagista »<sup>431</sup> et Lúcia Miguel-Pereira définit son œuvre comme un « document social », soulignant que « o seu forte não foi a paisagem »<sup>432</sup>.

Il est intéressant de noter que dans la critique littéraire de l'œuvre inglesienne, le paysage social dépeint par l'auteur était toujours perçu comme une représentation assez fidèle de la société amazonienne, mais cela n'allait pas de même pour le paysage naturel, comme nous venons de voir. Pourtant, la description du paysage amazonien que l'auteur dressait dans son œuvre semble bien conforme à ce que nous pouvons trouver en Amazonie. À titre d'exemple, prenons la description d'une propriété aux environs d'Óbidos qui figure dans les toutes premières lignes de son roman *O Cacaúlista* :

Algumas linhas acima da cidade de Óbidos, à margem do Paraná-miri, existia em 1866 a fazenda chamada de S. Miguel, bonito sítio em que se plantava o cacau, e se criavam algumas cabeças de gado, limitada indústria de um proprietário pouco laborioso. A grande casa de vivenda, bastante afastada do porto, por causa das enchentes, o terreiro, o tendal, as laranjeiras e mangueiras onde cantavam constantemente os alegres japiins (xexéus), tudo isto tinha um aspecto agradável, ainda que melancólico, À esquerda da casa, e a cem passos dela, ficava o curral, onde todas as tardes se recolhia o gado, e para o Norte se estendia a perder de vista o campo,

---

<sup>428</sup> Machado de Assis, « Cenas da vida amazônica, por José Veríssimo », *op. cit.*

<sup>429</sup> Inglês de Sousa, *O Missionário*, 2<sup>ème</sup> éd., Rio de Janeiro - São Paulo - Recife, Laemmert & Cie, 1899, prologue d'Araripe Júnior.

<sup>430</sup> José Veríssimo, « Um romance da vida amazônica », *op. cit.*, p. 26.

<sup>431</sup> Sérgio Buarque de Hollanda, « Inglês de Sousa “O Missionário” », *op. cit.*, p. 146.

<sup>432</sup> Lucia Miguel-Pereira, *História da literatura brasileira : Prosa de ficção, de 1870 a 1920*, Rio de Janeiro, J. Olympio, 1950, (« Coleção Documentos Brasileiros »), p. 160.

onde apenas uma ou outra embaúba se erguia aqui e ali. O sombrio cacaual comunicava o sítio com as outras propriedades da vizinhança e, por trás da casa uma lagoa de água negra, criada por um braço do Amazonas, e cercada de *atingais* cerrados, formava o fundo do quadro.<sup>433</sup>

Cette description allait inspirer une illustration de la *fazenda* S. Miguel qui figure dans la seconde édition de l'ouvrage parue presque un siècle après la première (figure 28). À partir de l'extrait et de l'illustration que cette description inspire, quelques commentaires s'imposent. D'abord, dans la fiction d'Inglês de Sousa et dans celle de José Veríssimo, le paysage naturel de l'Amazonie servait de canevas à l'étude des sociétés amazoniennes, dans la pure tradition réaliste-naturaliste du XIX<sup>e</sup> siècle. Donc, le fait que le paysage social soit mis au premier plan en détriment du paysage naturel n'a, en principe, rien d'anormal.

Ensuite, le paysage qu'ils donnèrent à voir aux lecteurs allait à l'encontre des représentations offertes par l'imaginaire des récits de voyage en Amazonie, où était dépeint un paysage empreint d'exotisme et de merveilleux. En général, ces derniers oscillaient entre deux représentations du paysage amazonien, l'une créée à partir d'un point de vue extérieur, qui mettait en avant l'idée d'impénétrabilité de la forêt, de la monotonie des paysages qui se répétait à l'infini ou du désordre que ce paysage provoquait dans l'esprit humain. Et l'autre créée à partir d'un point de vue intérieur, qui souligne en général la verticalité et l'immensité de ce paysage. Dans un court extrait de son célèbre essai *Tristes tropiques*, Lévi-Strauss synthétise ces deux visons du paysage amazonien :

Vue du dehors, la forêt amazonienne semble un amas de bulles figées, un entassement vertical de boursouflures vertes ; on dirait qu'un trouble pathologique a uniformément affligé le paysage fluvial. Mais quand on crève la pellicule et qu'on passe au-dedans, tout change : vue de l'intérieur, cette masse confuse devient un univers monumental.<sup>434</sup>

Dans leur œuvres, Inglês de Sousa et José Veríssimo proposent un tout autre paysage, que les lecteur brésiliens et étrangers n'étaient pas entraînés à associer à la région amazonienne.

---

<sup>433</sup> Luiz Dolzani, *O Cacaúlista*, op.cit., 1876, p. 9.

<sup>434</sup> Claude Lévi-Strauss, *Tristes tropiques*, op.cit., p. 408.

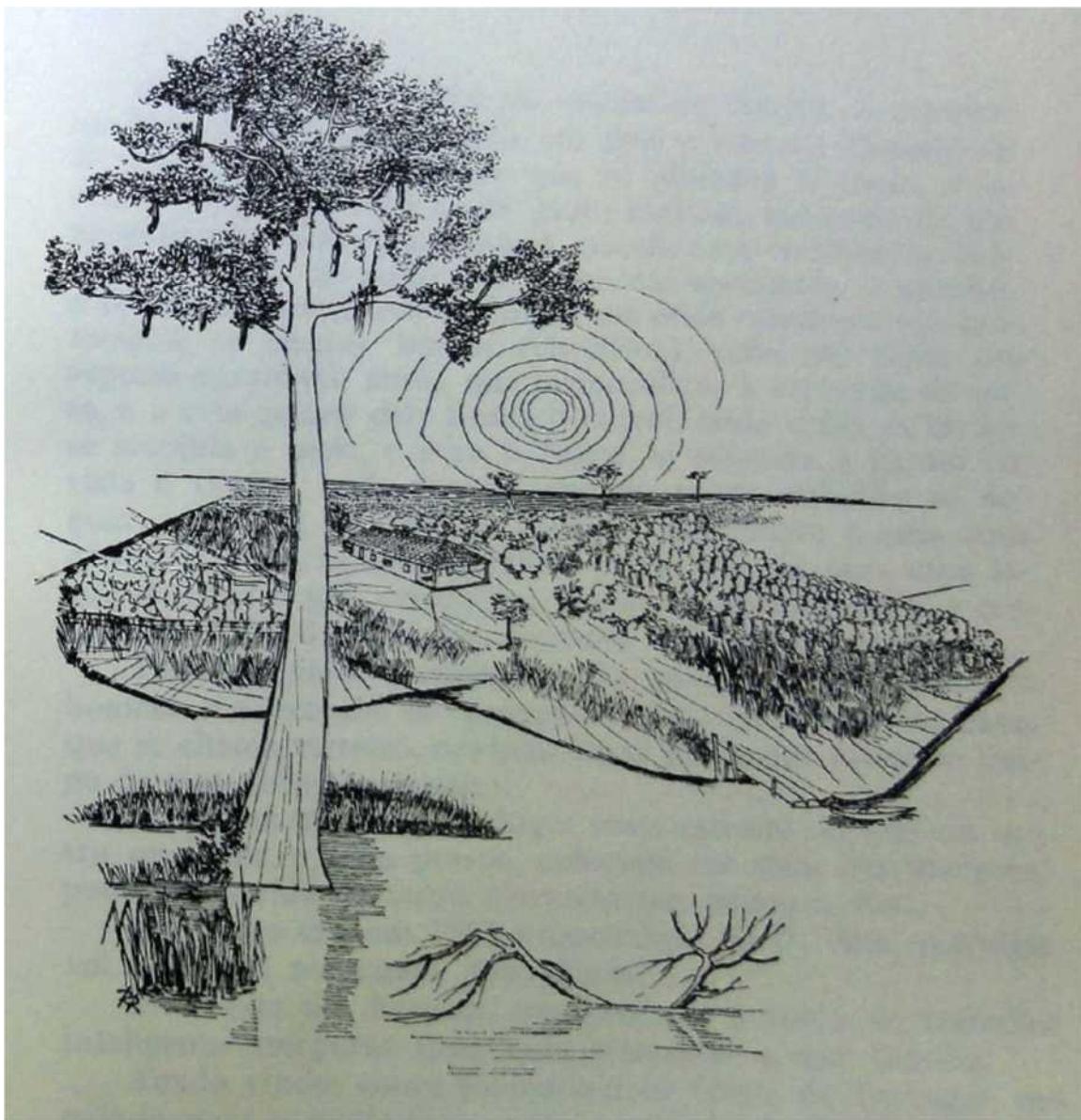


Figure 28 : Inglês de Sousa, *O Cacaúlista*, 2<sup>ème</sup> éd. 1973, illustration de Rudolf Riehl.

Il s'agissait plutôt de donner aux lecteurs des morceaux très spécifiques des paysages de la région : la description d'une habitation située à la proximité d'un fleuve, d'une petite exploitation cacaotière ou encore d'un *seringal*. Des images qui évoquent plus un univers rural que la forêt amazonienne exotique et sauvage, que le lecteur pouvait s'attendre.

Ce procédé contribuait à l'organisation de l'espace « réel » de l'Amazonie, visant à contrer l'image du « désordre opulent »<sup>435</sup> fruit des imaginaires des récits de voyage. Cela devait permettre au lecteur de reconstruire à son tour un paysage qui n'était pas l'« enfer vert »<sup>436</sup>, dans la suggestive expression d'Alberto Rangel (1871-1945), ou le « paradis perdu » d'Euclides da Cunha, quitte à rapprocher ce paysage des images de la « Terre promise », comme dans cette description de José Veríssimo :

É uma casa de sítio.  
No fundo um pequeno cacoal bonito e frondoso.  
Aos lados laranjeiras em flor, espargindo na atmosfera a fragrância agradável de suas flores privilegiadas para coroarem as noivas, e árvores frutíferas ostentando seus saborosos frutos.  
Em frente, ou no chão, ou sobre um jirau de madeira, vasos, paneiros, pedaços de panelas, restos de potes, cheios de flores.  
A rosa e o bogarim, o cravo e o malmequer, saudades roxas e brancas – a beleza, o perfume, o sentimento e a cor.  
Uma latada de jasmimeiros junto à flor do casamento.  
Passarinhos a trinar nas árvores, aves domésticas a carcarejar no terreiro.  
A alegria e a vida, a saúde e a abundância.<sup>437</sup>

Hormis les éléments de la faune et de la flore amazoniennes, cette description aurait pu appartenir à n'importe quelle région du Brésil ou du monde. Cette envie de faire du paysage amazonien un paysage universel donnait aux lecteurs la possibilité de porter un autre regard sur l'Amazonie. De voir cette région non plus comme un lieu de « non-civilisation » mais plutôt comme un lieu de « promesse ». Promesse d'une région riche d'un horizon pittoresque et d'une nature exubérante, certes, mais prête à accueillir la civilisation.

Néanmoins, trop s'éloigner de ce lieu de « non-civilisation » qui caractérisait le paysage amazonien dans l'esprit de bon nombre de Brésiliens du XIX<sup>e</sup> siècle pouvait mettre en péril le projet d'Inglês de Sousa et de José Veríssimo de donner une place à la région dans le paysage national brésilien que la littérature brésilienne mettait en scène.

---

<sup>435</sup> Euclides da Cunha, *Amazônia, um paraíso perdido*, op. cit., 2003, p. 34.

<sup>436</sup> Cette expression est issue du célèbre ouvrage d'Alberto Rangel, *Inferno verde (Cenas e cenários do Amazonas)*, Genova, Clichés Celluloide Bacigalupi, 1908.

<sup>437</sup> José Veríssimo, *Cenas da vida amazônica*, op. cit., p. 251.

De fait, dans un pays où les monuments et les héros nationaux manquaient, la nature devenait un capital national sûr. Par ailleurs, au cours du projet de reformulation de l'identité nationale brésilienne du XX<sup>e</sup> siècle, la valorisation de la nature au Brésil devint une affaire d'État, comme nous rappelle Claudia Poncioni :

A necessidade de valorizar a natureza nativa fará, num projeto de construção identitária posterior, durante o Estado Novo (1937-1945), com que a mesma seja inscrita no patrimônio histórico nacional. Já que os sítios naturais e paisagens notáveis quer por sua natureza, quer pela ação do homem também podiam ser tombados.<sup>438</sup>

Et dans le cadre de valorisation de la nature, les écrivains eurent un rôle essentiel, car ils comptent parmi les agents de la construction du paysage national, selon Anne-Marie Thiesse :

Le travail d'élaboration du paysage national est œuvre collective, menée aussi bien par les poètes et les romanciers que par les peintres. Ils déterminent dans les ressources naturelles, et selon une esthétique cohérente, des vues chargées de sens et porteuses de sentiment. Mais, pour représenter la nation, comment choisir entre montagne et plaine, mer, lac ou rivière, forêt et lande, sachant que nombre de pays possèdent une gamme assez étendue de possibilités ? C'est souvent un principe de différenciation qui est mis en œuvre.

Ce principe de différenciation, les deux auteurs amazoniens Inglês de Sousa et José Veríssimo l'ont appliqué en faisant appel aux fleuves. De fait, les cours d'eau sont omniprésents dans leurs ouvrages. Tout au long de leurs fictions amazoniennes, c'est le fleuve qui gouverne la vie de la région, fournissant au passage une contribution à la création d'un paysage très caractéristique de l'Amazonie. L'expression « le fleuve gouverne la vie » (« O rio comanda a vida ») est de Leandro Tocantins. C'est le titre de l'essai où l'auteur s'applique à analyser l'importance des fleuves pour la région et pour le monde :

---

<sup>438</sup> Claudia Poncioni, « A Encenação da Amazônia por José Veríssimo : uma Leitura de Cenas da Vida Amazônica », dans *Ensinar o Brasil a toda a gente*, éd. Ana Paula Tavares, Beatriz Weigert et Isabel Lousada, s.l.n.d, CLEPUL e Theya Editores, p. 309-321.

Não há no mundo uma região onde melhor se ajuste a imagem dos « caminhos em marcha e que levam aonde queremos ir », do que a Amazônia. As suas baías, os seus golfos, rios, paranás, lagos, furos e igarapés, consagram esta frase de Pascal, sob o aspecto da geografia dinâmica e o das manifestações da vida do homem, cujo destino está entregue aos caminhos que andam.<sup>439</sup>

Symboles indéniables du paysage amazonien, les myriades de fleuves, de rivières, d'igarapés et principalement, le grand fleuve Amazone, le « Rio-mar » dans l'expression populaire de la région, fournirent les éléments nécessaires permettant d'accorder un caractère particulier au paysage amazonien et, par conséquent, au paysage national. De cette façon, les auteurs José Veríssimo et Inglês de Sousa arrivèrent à jongler entre local et universel sans faire appel à l'exotisme ou au merveilleux dans la mise au point d'un « paysage amazonien ».

Néanmoins, leurs contributions ne se limitèrent pas à l'élaboration littéraire du paysage national. José Veríssimo œuvra également pour la mise en place d'une ethnologie amazonienne et Inglês de Sousa pour la défense des lois de protection des Indiens d'Amazonie. Leurs apports dans le domaine de l'ethnographie, de la culture populaire ainsi que de la défense des droits des Indiens feront l'objet du prochain chapitre.

---

<sup>439</sup> Leandro Tocantins, *O rio comanda a vida : uma interpretação da Amazônia*, 7<sup>ème</sup> éd., Rio de Janeiro, J. Olympio, 1983, (« Coleção Documentos brasileiros », 193), p. 231.

## 4. De l'ethnographie amazonienne au droit des Indiens

À la mesure où la culture populaire devenait matière pour l'ethnographie, la publication de recueils de chants et de contes populaires au Brésil connut une croissance exponentielle, à partir des années 1870. En France, pays qui servait de référence à la plupart de l'*intelligentsia* brésilienne de l'époque, le processus de décentralisation culturelle débuta dans le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle. Ce processus connu comme « le réveil des provinces »<sup>440</sup> était bâti sur la dichotomie province *versus* capitale et les regards étaient tournés vers la figure du paysan. Le Brésil du fait de son histoire et de sa division politique et administrative était un pays essentiellement rural. La dichotomie campagne-ville n'existant pas, les hommes de lettres brésiliens cherchèrent à l'intérieur du pays une culture propre. Cette tentative de décentralisation culturelle passa donc par la mise au point d'un folklore particulierement axé sur la culture populaire. Cette valorisation de la tradition additionnée à la mise en relief de la thématique du retour aux sources mit l'homme et la culture amazonienne au cœur des études ethnographiques brésiliennes et mena aussi à une réflexion sur leur intégration sociale. Nous allons donc analyser la contribution des hommes de lettres amazoniens au processus de création d'une ethnographie nationale et d'un cadre de protection juridique des Indiens.

### 4.1 José Veríssimo et l'ethnographie nationale

À propos de l'ethnographie, dans son ouvrage *Primeiras páginas*, José Veríssimo écrivait :

Parece-nos, estudando nas fontes originais a história da nossa pátria, ver aparecer aqui e ali, não como comparsa, mas como figura de primeira

---

<sup>440</sup> Anne-Marie Thiesse, *Écrire la France : le mouvement littéraire régionaliste de langue française entre la Belle Époque et la Libération*, 1<sup>re</sup> éd, Paris, Presses universitaires de France, 1991, 314 p., (« Collection “Ethnologies” »).

ordem, uma raça forte, mas perseguida, a afirmar uma vitalidade que a história lhe nega. Daí concluímos que a história do Brasil precisa primeiro estudar a nossa etnografia que, unicamente, lhe dará a compreensão perfeita dos fatos com a produção de suas leis.

É estudo para muitos e trabalho para anos. Estamos em seu começo, preciso é ter perseverança. É um estudo que não se pode fazer unicamente sobre os livros. É preciso estudar a raça, o povo no povo e, com o auxílio da arqueologia, exercitarmo-nos no estudo conscientioso dos *restos materiais* que as tribos nos legaram e, com o socorro da linguística, estudar-lhes a língua corrompida já cheia de novidades, mas que nos pode dar muita luz não só sobre a nossa história, mas ainda sobre a da humanidade.<sup>441</sup>

Science en pleine expansion au XIX<sup>e</sup> siècle, l'ethnographie occupa une place centrale dans l'œuvre de José Veríssimo. Son œuvre fictionnelle, ses essais et ses très nombreux articles publiés dans la presse le confirmaient. Dans la *Revista amazônica*, par exemple, qu'il fonda et dirigea durant la courte vie de ce périodique (de 1883 à 1884) de nombreux articles signés de sa plume se penchaient sur la question, à l'exemple de « Ídolos amazônicos » (annexe 20), « A linguagem popular amazônica », « Tradições, crenças e superstições amazônicas », « As populações mestiças da Amazônia ».

Retracer l'histoire et les traditions des sociétés indigènes devenait un enjeu capital pour les Brésiliens dans la quête de leurs origines au dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle. À tel point qu'au Brésil la première exposition d'anthropologie vit le jour le 29 juin 1882. Intitulée « Exposição Antropológica Brasileira », elle fut organisée par le Museu Nacional (aussi appelé Museu de História Natural), institution dirigée par Ladislau Netto (1838-1894). L'exposition, inaugurée sous les auspices de l'Empereur D. Pedro II, était tournée essentiellement vers les aspects historiques, ethnographiques et anthropologiques des sociétés brésiliennes « premières » (figure 29)<sup>442</sup>. Selon John Manuel Monteiro, dans cette exposition « chamava a

---

<sup>441</sup> José Veríssimo, *Primeiras páginas*, op. cit., 1878 p. 135.

<sup>442</sup> D'autres photos de cette exposition sont disponibles en ligne sur le site Brasiliiana Fotográfica. URL : [http://brasiliiana.fotografica.bn.br/brasiliiana/handle/20.500.12156.1/1/browse?value=Exposi%C3%A7%C3%A3o+Antropol%C3%83gica+Brasileira+\(1882+%3A+Rio+de+Janeiro%2C+RJ\)&type=subject](http://brasiliiana.fotografica.bn.br/brasiliiana/handle/20.500.12156.1/1/browse?value=Exposi%C3%A7%C3%A3o+Antropol%C3%83gica+Brasileira+(1882+%3A+Rio+de+Janeiro%2C+RJ)&type=subject)

atenção o contraste entre a enorme importância que se dava às origens indígenas do país e o perfil manifestamente negativo dos Índios da atualidade »<sup>443</sup>.

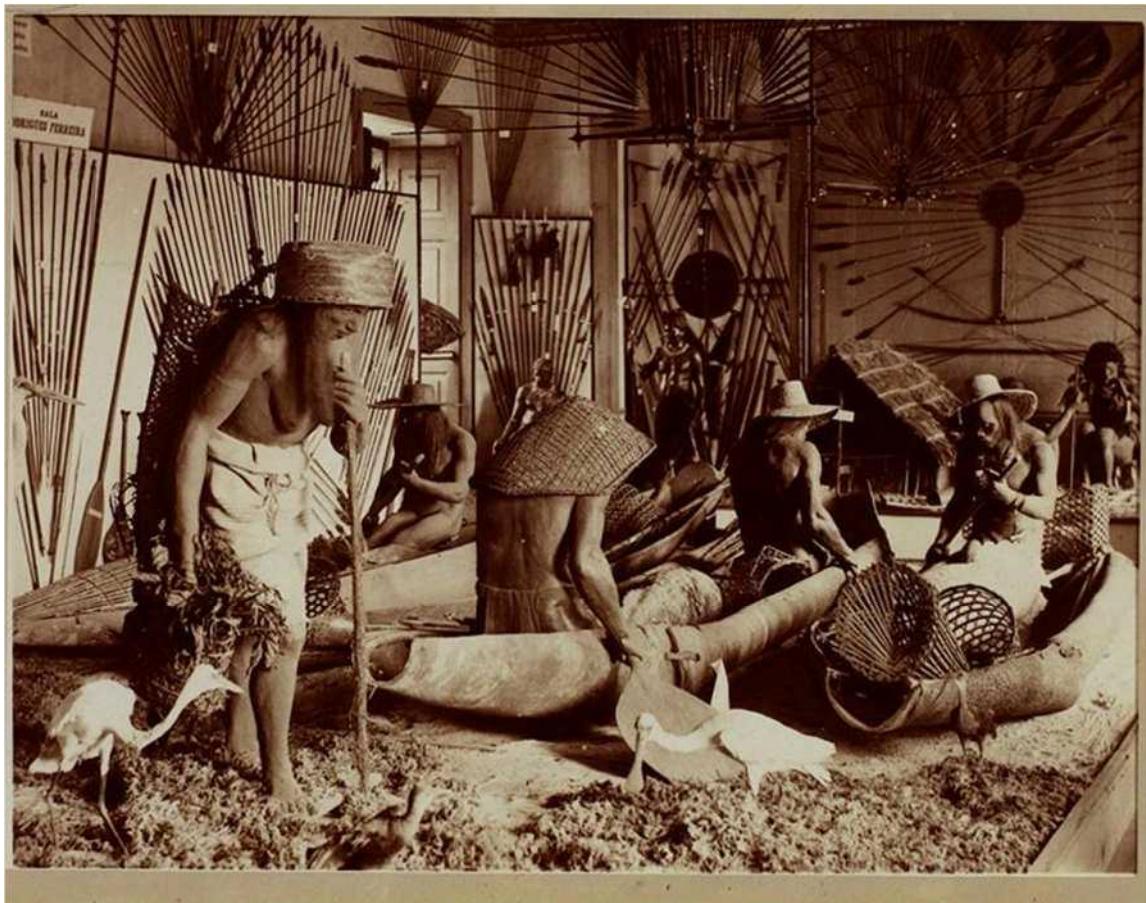


Figure 29 : Exposição Antropológica Brasileira : artefatos e aspectos da vida indígenas. Photo : Marc Ferrez, 1882. Source : [brasilianafotografica.bn.br](http://brasilianafotografica.bn.br)

Aussi, la consolidation des institutions tournées vers l'anthropologie, l'ethnologie et l'ethnographie a-t-elle connu un grand essor dans la période de la fin de l'Empire et celui des premières années de la jeune république. Cela s'inscrivait dans un mouvement global, car pendant la même période plusieurs musées ethnographiques ouvraient leurs portes en Europe, le Muséum ethnographique des missions scientifiques (devenu le Musée d'ethnographie du Trocadéro) en 1878, le Musée d'ethnographie danois en 1885, le Musée d'ethnologie de Berlin en 1886, le Musée national d'ethnographie d'Oslo et le Musée du folklore à Vienne, ces

<sup>443</sup> John Manuel Monteiro, « As “raças” indígenas no pensamento brasileiro do Império », dans *Raça, ciência e sociedade*, éds. Marcos Chor Maio et Ricardo Ventura Santos, Editora FIOCRUZ, 1996, p. 15.

derniers en 1894. Ces musées, d'après Anne-Marie Thiesse, avaient des fonctions très spécifiques :

Les musées ethnographiques ont en effet une triple fonction. Leur forte charge identitaire est destinée à exalter le sentiment patriotique. Leurs collections doivent rassembler les matériaux nécessaires à une étude scientifique de la civilisation matérielle traditionnelle. Mais ils ont aussi, très explicitement, une finalité pratique : fournir aux artistes et aux artisans des modèles et des motifs pour nourrir la création moderne. Car l'expansion de la production industrielle a fait naître une nouvelle notion : l'art populaire.<sup>444</sup>

La création du Musée d'ethnographie du Trocadéro se fit à la suite immédiate de l'Exposition universelle de 1878. Cela ne doit rien au hasard puisque cet événement allait marquer un tournant dans la présentation des collections ethnographiques. De fait, la section suédoise de l'Exposition de 1878 servit d'inspiration à tous les musées ethnographiques qui allaient naître dans les années suivantes, notamment en jouant sur le concept de « musée patriotique ». Autrement dit, il s'agissait « utiliser les objets du patrimoine pour éveiller et stimuler les sentiments patriotiques du visiteur »<sup>445</sup>.

À l'origine de la fondation du Musée d'ethnographie du Trocadéro se trouve la personne d'Ernest Hamy. Médecin de formation il se tourna vite vers l'anthropologie (l'ethnographie et l'ethnologie comprises). Dans les années 1870, il fit ses preuves en tant qu'assistant et aide-naturaliste au Muséum d'histoire naturelle de Paris, avant de devenir, en 1892, titulaire de la Chaire d'anthropologie, succédant ainsi à Armand de Quatrefages (1810-1892) avec qui il avait collaboré de façon très étroite au sein du Muséum. Il accordait une place toute particulière aux objets et artefacts culturels des sociétés américaines et fut à l'origine de la première société savante de France tournée vers l'américanisme, la Société des américanistes de Paris, fondée en 1895<sup>446</sup>.

---

<sup>444</sup> Anne-Marie Thiesse, *La création des identités nationales*, op. cit., 2001, p. 210.

<sup>445</sup> *Ibidem*, p. 204.

<sup>446</sup> À propos de son implication dans l'américanisme et de la création de cette société, voir : Christine Laurière, « La Société des Américanistes de Paris : une société savante au service de

En 1889, Ernest Hamy participa à l'organisation du Congrès International d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques à Paris, présidé par Quatrefages. Le congrès eut lieu du 19 au 26 août et le Brésil était représenté par Ladislau Netto, directeur du Museu Nacional mais également par José Veríssimo, en sa qualité de membre de l'Instituto Histórico e Geográfico Nacional.

Ce congrès offrit à José Veríssimo l'occasion d'être informé sur les dernières théories concernant les sociétés dites primitives, mais aussi d'entrer en relation avec Quatrefages et Ernest Hamy, dont il suivait les travaux de très près. À ce dernier, il offrit en main propre un exemplaire de son ouvrage *Cenas da vida amazônica* contenant la dédicace suivante « À Mr E. T. Hamy hommage de l'auteur Paris, 23 août 89 » (annexe 21). Cet exemplaire se trouve actuellement dans les fonds de la Biblioteca Brasiliana de l'Université de São Paulo. José Veríssimo offrit également aux organisateurs du congrès un exemplaire de *Cenas da vida amazônica* et un exemplaire de *Estudos brasileiros* (1877-1885)<sup>447</sup>.

De sa participation à ce congrès, on retient sa communication intitulée « Les populations anciennes du Brésil »<sup>448</sup>, dans laquelle il essayait de remonter aux sources de la « civilisation brésilienne ». Sa communication tournait autour des origines des « races » américaines, il y étudiait notamment une civilisation située à l'embouchure de l'Amazone, dans l'île de Marajó. En présentant un vase de Marajó, plus précisément une urne funéraire, il fit remarquer que le minutieux travail de céramique n'était pas très courant parmi les tribus de la région

---

l'américanisme », *Journal de la Société des Américanistes*, vol. 95 / 95-2, décembre 2009, p. 93-115.

<sup>447</sup> J. D., « Ouvrages offerts au Congrès », *Compte rendu du Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques*, deuxième session (1889), 1891, p. XL.

<sup>448</sup> José Veríssimo, « Les populations anciennes du Brésil », *Compte rendu du Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques*, deuxième session (1889), 1891, p. 501-507.

amazonienne. En conclusion, dit-il « l'homme de Marajó doit être venu du nord (de l'Amérique centrale ?) suivant la côte est de l'Atlantique »<sup>449</sup>.

Par la suite, il exposa une *muirakitā* (amulette de jade, jadéite ou néphrite) et affirma que comme la matière première de l'amulette n'existant pas au Brésil, elle ne pouvait trouver ses origines que chez des peuples venant du Nord, où plusieurs d'objets semblables furent trouvés. C'est ainsi que dans son souci de remonter aux origines brésiliennes, José Veríssimo finit par porter une importante contribution à l'institutionnalisation de l'ethnographie et de l'ethnologie dans son pays.

Par ailleurs, il est à l'origine de la restauration du Museu Paraense. Ce musée avait été fondé en 1866 mais fut rapidement délaissé. Après l'avènement de la République et grâce à l'action de José Veríssimo, alors Diretor da Instrução Pública du Pará, il fut modernisé en 1890. Ensuite, cette institution devint un centre de référence pour les études des cultures des Indiens, de la faune, de la flore d'Amazonie<sup>450</sup>. En 1891, dans son discours d'inauguration du musée fraîchement renouvelé, José Veríssimo saisit l'occasion pour réaffirmer ses hypothèses concernant les origines de l'homme américain :

Quem sabe, senhores, se aqui não está a chave de um dos enigmas mais excitantes da curiosidade científica destes tempos : a origem do homem americano ? Quem sabe se os *mounds* de Maracá e de Marajó, cujo estudo não foi ainda com todo rigor científico feito, quem nos diz que o *muirakitan*, os restos da maravilhosa cerâmica dessa gente apenas sabida, não nos dará um dia elemento importante à solução desse problema ?<sup>451</sup>

Il convient de souligner que ce fut dans le cadre d'une réforme de l'enseignement public que ce musée fut restauré. Longtemps négligé par les autorités de l'État du

---

<sup>449</sup> José Veríssimo, « Les populations anciennes du Brésil », *op. cit.*, p. 502. Le compte rendu intégrale de la conférence ainsi que les discussions qui la suivirent se trouvent dans nos annexes (annexe 22).

<sup>450</sup> Nelson Rodrigues Sanjad, *A coruja de Minerva : o museu paraense entre o Império e a República (1866-1907)*, thèse de doctorat sous la direction de Marcos Chor Maio, Fundação Casa de Oswaldo Cruz (Fiocruz), 2005, p. 249-250.

<sup>451</sup> José Veríssimo, « Discurso pronunciado por José Veríssimo, diretor geral da instrução pública, perante o Governador do Estado, capitão-tenente Barcelar Pinto Guedes, por ocasião de se inaugurar o museu, restaurado em 13 de maio de 1891 », *Boletim do Museu Paraense de História Natural e Entomografia*, vol. 1 / 1, 1894, p. 6-7.

Pará, il avait failli disparaître avant que sa réforme ne s'inscrivît dans la série de mesures entreprises par José Veríssimo dans le cadre de la modernisation de l'instruction publique au Pará. Ces mesures visaient d'une façon plus vaste « reformar o povo » par le biais de l'éducation, comme le rappelle Nelson Sanjad :

É preciso deixar claro que a reforma educacional de Veríssimo deve ser entendida no seu conjunto. Pensados como engranagens de um mesmo relógio, cada instituição, cada escola, cada professor, cada livro, cumpriria uma função específica no sistema montado na Diretoria de Instrução Pública. O fim último era « reformar o povo », incutindo-lhe – por meio das leituras selecionadas, dos conhecimentos, da disciplina, das normas, das aulas de ginástica e prendas domésticas – as noções básicas de civilidade e de patriotismo que deveriam estar no cerne do novo regime. Reforma política e reforma cultural seriam, para Veríssimo, indissociáveis. Foi nesse contexto e tendo como princípio a « reforma do povo » que o Museu Paraense ressurgiu na República.<sup>452</sup>

Ainsi, José Veríssimo affirmait-il dans le discours qu'il prononça lors de la réouverture du musée après travaux : « Como elemento da instrução popular, um Museu é uma eloquente, instrutiva e interessante, para falar a linguagem pedagógica, lição de coisas »<sup>453</sup>. Plus loin, il ajoutait : « Ao povo, de quem é e para quem é, cumpre ampará-lo e auxiliá-lo com a sua frequência, com o seu interesse, com os seus donativos. »<sup>454</sup>.

Dans le contexte de la restauration du Musée Paraense, une décision allait s'avérer fondamentale : le recrutement d'Émile Goeldi pour le diriger. En effet, José Veríssimo fut chargé par le gouverneur Lauro Sodré d'inviter le naturaliste et zoologue suisse à prendre la direction du Musée, en 1893. Émile Goeldi était venu au Brésil, notamment à Rio de Janeiro en 1884 à l'invitation de D. Pedro II. Il était devenu assistant de direction au département de zoologie du Museu Nacional. Peu de temps après la chute de l'Empereur, il avait été, en 1890, écarté de ce poste.

---

<sup>452</sup> Nelson Rodrigues Sanjad, *A coruja de Minerva*, op. cit., 2005 p. 360.

<sup>453</sup> José Veríssimo, *Discurso..., op. cit.*, 1894, p. 7.

<sup>454</sup> *Ibidem.*

En 1894, il accepta le poste de directeur du Museu Paraense et dès son arrivée il entama auprès des autorités brésiliennes une véritable campagne pour faire de ce musée un lieu de référence, à l'image des institutions européennes du même genre. L'un de ses premiers pas dans ce sens fut le changement du nom de l'institution qui devint alors le Museu Paraense de História Natural e Etnografia<sup>455</sup>.

Cette même année 1894, Émile Goeldi fondait le *Boletim do Museu Paraense de História Natural e Etnografia*. Le premier numéro de ce bulletin affichait déjà la vocation du musée, celle d'être un lieu dédié à l'histoire naturelle amazonienne et aussi un lieu d'observations, d'assemblages, d'analyses et de divulgations des objets et de la culture indigène<sup>456</sup>. En l'espace de quelques années, il réussit son pari. Le nombre de visiteurs du Musée passa de 972 en 1894 à 92 637 visiteurs en 1904<sup>457</sup>.

Pour ce qui est de la relation entre Émile Goeldi et José Veríssimo, après la nomination du premier au poste de Directeur du Musée un riche échange épistolaire naquit entre les deux hommes, comme le prouvent les lettres de Goeldi à Veríssimo, lettres qui se trouvent dans les archives de l'Academia Brasileira de Letras. Au-delà de l'importante contribution de José Veríssimo à l'institutionnalisation d'une ethnographie tournée vers l'Amazonie son intérêt pour cette science transparaissait également dans ses publications.

Dès son premier ouvrage, ses recherches en histoire, en archéologie ainsi qu'en ethnographie étaient présentes, comme l'illustre la citation qui ouvre ce sous-chapitre. Sa pensée concernant les populations de l'Amazonie allait évoluer au fil du temps tout comme sa vision du métissage comme symbole majeur de la nationalité brésilienne. En effet, le rôle alloué au métissage par Franklin Távora et Silvio Romero, pour ne citer que ces deux noms, allait être mis en cause par José Veríssimo.

---

<sup>455</sup> En 1930, un nouveau changement dans le nom de l'Institution eut lieu et le musée devint Museu Paraense Emílio Goeldi.

<sup>456</sup> Émile Goeldi, « Carta-circular », *Boletim do Museu Paraense de História Natural e Etnografia*, vol. 1 / 1, 1894, p. 8-10, p. 8.

<sup>457</sup> Nelson Rodrigues Sanjad, *A coruja de Minerva*, op. cit., p. 398.

Afin de comprendre l'évolution de sa pensée, nous proposons à nos lecteurs une brève analyse de ses travaux ethnographiques, notamment son essai sur les « races croisées » du Pará. Cet essai fut, tout d'abord, publié dans son œuvre *Primeiras páginas* sous le titre « As raças cruzadas do Pará : sua linguagem, suas crenças e seus costumes », avant d'être repris dans son livre *Cenas da vida amazônica* sous le titre « As populações indígenas e mestiças da Amazônia : sua linguagem, suas crenças e seus costumes »<sup>458</sup>.

Très au fait des théories de son époque, José Veríssimo s'appuyait sur les travaux de Darwin, de Michelet (1798-1874), de Quatrefages, de Topinard (1830-1911), de Littré et des Agassiz pour étayer son essai. Toutefois dans l'édition de 1886, José Veríssimo apporte quelques changements à son essai qu'il justifiait ainsi :

Este trabalho, pequena contribuição para o estudo da psicologia do povo brasileiro, apareceu pela primeira vez sob o título de « As raças cruzadas do Pará », nas *Primeiras páginas*, livro publicado pelo autor em 1878. Hoje sai não só muito aumentado e modificado, mas inteiramente refundido e corrigido. É, por assim dizer, um trabalho novo.<sup>459</sup>

Tout au long de cet essai, il se proposait de réfléchir sur la formation culturelle de la société métisse de l'Amazonie et, par extension, du Brésil. La pensée courante partagée par de nombreux hommes de lettres brésiliens à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, tels Franklin Távora ou Sílvio Romero, voyait dans le métissage l'essence même de l'identité brésilienne. José Veríssimo hésitait entre aller dans le sens de cette pensée ou à contre-courant. Dans un premier temps, il la réfuta puis la revendique pour finalement à nouveau la renier.

Pour preuve, le changement qu'il opéra dans la conclusion de son essai sur les « races » amazoniennes. En effet, dans la première version de 1878 en ce qui concerne les métis amazoniens il affirmait que « As raças cruzadas do Pará estão

---

<sup>458</sup> L'écrivain a fait publier cette même édition corrigée de son essai dans les annales de la *Revista do Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro* en 1887. Cf. : José Veríssimo, « As populações indígenas e mestiças da Amazônia : sua linguagem, suas crenças e seus costumes », dans *RIHGB*, tome L, 1887, p. 295-390.

<sup>459</sup> José Veríssimo, *Cenas da vida...., op. cit.*, 1886, p. 9.

profundamente degradadas »<sup>460</sup>. Et à la question « quoi faire pour y remédier ? », il répondait : « Pensamos que nada. Esmagá-las sob a pressão enorme de uma grande imigração, de uma raça vigorosa que nela luta pela existência de que fala Darwin as aniquile assimilando-as, parece-nos a única causa capaz de ser útil a esta província. »<sup>461</sup> Dans la seconde édition de 1886, il eut l'occasion de revenir sur ces propos et de rectifier sa conclusion :

O estudo e a reflexão modificaram posteriormente a minha opinião, quiçá um pouco precipitada. Estou convencido, com o eminentíssimo Littré, que « o problema político consiste em utilizar no maior proveito das sociedades a força natural que lhes é própria ». Aqui a força natural são evidentemente as populações indígenas, puras ou cruzadas com os conquistadores e colonizadores. Se me fora permitido dar um aviso, era que as aproveitassem em bem da vastíssima região amazônica.

Dizer como, é que não sei, nem é da minha competência. A lei psicológica da divisão do trabalho, é também verdadeira e necessária no organismo social. Mostrei com a máxima boa fé e franqueza o que são essas populações, acompanhei-as desde que apareceram na nossa história até hoje; há outros, aqueles que, talvez sem consciência da dificuldade da empresa, se metem de ombro com os fenômenos sociais, cabe a tarefa infinitamente mais árdua, de facultarem-lhes os meios de se desenvolverem progressivamente. Se este trabalho vale alguma coisa, sirva-se dele no aproveitamento do mestiço – o vosso verdadeiro elemento nacional<sup>462</sup>

Quelques années plus tard, il reniait ces affirmations sur le rôle et la place des Métis pour revenir à ses propos d'origine :

Outra coisa do que me parece o erro de Franklin Távora, e que foi geralmente de toda a crítica brasileira, sem excluir a parte somenos que nela tenho, é a sua concepção do que é Brasil e do que é brasileiro. Segundo essa concepção romântica, só é Brasil e brasileiro o que, em qualquer das nossas feições nacionais, deriva imediatamente da mestiçagem, física e moral, do português com índio e com o negro. Que o Brasil é um país mestiço e de mestiços é uma verdade por todos os que têm estudado reconhecida, e que a estatística, se tivéssemos estatística, confirmaria.

---

<sup>460</sup> José Veríssimo, *Primeiras páginas*, op. cit., 1878, p. 211.

<sup>461</sup> *Ibidem*, p. 214.

<sup>462</sup> José Veríssimo, *Cenas da vida amazônica*, op. cit., 1886, p. 93-94.

Mas se o Brasil foi, e ainda é isso, ou sobretudo isso, como com Martius averiguaram todos os estudiosos de causas brasileiras, não pode ser só isso.<sup>463</sup>

Cet épisode fut éloquent de la place que la quête des origines brésiliennes occupe dans les travaux de José Veríssimo. L'ethnographie constitua le moyen à travers lequel il tenta de trouver aux Brésiliens des ancêtres éloignés. D'un côté, il s'agissait clairement d'une tentative de remonter aux sources originelles de cette humanité. De l'autre côté, une façon de mettre en perspective une culture singulière qui pouvait conforter l'idée de la singularité de l'identité collective brésilienne. Quant à Inglês de Sousa, il s'inscrivait dans la même démarche. Il ne se contenta pas de mettre la culture populaire amazonienne en valeur dans ses œuvres mais il s'engagea également en œuvrant pour l'adoption d'un cadre juridique pour la protection des Indiens.

## 4.2 Inglês de Sousa et le droit des « sauvages »

Proponho que o Instituto [da Ordem dos Advogados Brasileiros] represente ao Congresso Nacional sobre o imperioso dever e alta conveniência de regularizar no Direito Nacional a situação dos aborígenes do Brasil, quer aldeados, quer errantes ou nômades, de modo a protege-los eficazmente contra as violências e depredações de que são vítimas e a incorporá-los ao organismo econômico do país como força produtora, decretando legislação apropriada a esse duplo fim, em bem dos sentimentos de humanidade e dos interesses da civilização.<sup>464</sup>

Voici le paragraphe d'ouverture de la conférence d'Inglês de Sousa intitulée « *O selvagem perante o direito* » (annexe 23) dans l'auditorium de l'Ordre des avocats du Brésil, le 28 avril 1910. Au cours de son allocution, il plaide pour la régularisation de la condition des Indiens, dans le cadre d'une vaste réflexion sur la contribution de l'Indien à la formation de la société brésilienne. Ce faisant, Inglês de Souza œuvrait pour l'intégration « réelle » des « peuples premiers » à la nation brésilienne.

---

<sup>463</sup> José Veríssimo, *Estudos de literatura brasileira*, op. cit., 1905. p. 136.

<sup>464</sup> Inglês de Sousa, « *O selvagem perante o direito* », *Almanaque Brasileiro Garnier*, 1912, p. 166-176, p. 166.

Si, comme nous l'avons dit auparavant l'héritage culturel des Indiens intéressaient davantage *l'intelligentsia* brésilienne que l'Indien « réel » lui-même, Ingêls de Sousa fut l'une des rares voix à s'élever en faveur de la prise en considération concrète de la cause indigène. Très en rapport avec les théories positivistes de l'époque, il s'engagea dans la démarche de l'Apostolat positiviste (Apostolado positivista). En matière des libertés des Indiens, l'Apostolat appliquait les mêmes lignes directrices que celles utilisées pour les esclaves noirs d'Afrique. C'est-à-dire, défendre leur liberté et leur intégration à la Nation. En ce sens, l'Apostolat fut l'une des rares institutions à militer pour la cause indienne, comme rappelle Armelle Enders :

L'Église positiviste du Brésil était une des rares institutions nationales à avoir manifesté de l'intérêt bienveillant pour la question indienne. Lors de l'instauration du régime républicain, l'Apôtre avait proposé que la nouvelle Constitution distingue entre les « États occidentaux brésiliens », formés de la population issue de la fusion des « trois races » européenne, africaine et amérindienne, et les « États américains brésiliens », « empiriquement confédérés » et « constitués des hordes fétichistes éparses sur le territoire de toute la République », dont la sécurité et l'intégrité seraient garanties par le gouvernement fédéral.<sup>465</sup>

Suivant la voie tracée par l'Apostolat, Ingêls de Sousa questionnait le manque d'intérêt que les autorités brésiliennes portaient sur la création d'un cadre juridique de protection des « sauvages ». Par « sauvages », il entendait les Indiens et les *caboclos* qui vivaient éloignés de la « civilisation », dans les *sertões* brésiliens. « Os projetos de remodelação do nosso direito civil, não se ocupam dos selvagens, que em número ainda considerável, vagueiam nas florestas do Mato Grosso e do Amazonas, de Goiás e de S. Paulo. »<sup>466</sup> écrivait-il, avant d'ajouter « O Governo da República deixou-os em abandono até agora. »<sup>467</sup>

---

<sup>465</sup> Armelle Enders, « Theodore Roosevelt explorateur. Positivisme et mythe de la frontière dans l'expedição científica Roosevelt-Rondon au Mato Grosso et en Amazonie (1913-1914) », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos* [En ligne], mise en ligne en 2005, (« Bibliothèque des Auteurs du Centre »), consulté le 24/07/2019, URL : <https://journals.openedition.org/nuevomundo/607>.

<sup>466</sup> Ingêls de Sousa, *O selvagem perante o direito*, op. cit., 1912, p. 167.

<sup>467</sup> *Ibidem*.

Au Brésil, durant tout le XIX<sup>e</sup> siècle, la question du droit des sauvages fut toujours considérée comme subsidiaire. Suite à l'indépendance du pays aucun cadre légal n'avait été mis en place<sup>468</sup>. Les Indiens avaient juste eu droit à une petite ligne dans la loi du 20 octobre de 1823 qui renouvelait le mode de gouvernement des provinces. Cette loi stipulait que chaque province devrait être gouvernée par un Président et par un Conseil. Dans son article 24, parmi les nombreuses tâches qui revenaient aux Présidents et aux Conseils des Provinces figurait celle de « promouvoir les missions et la catéchèse des Indiens »<sup>469</sup>.

Dans cette même année, un mémoire fut soumis par José Bonifácio (1763-1838). à la Commission de colonisation, de civilisation et de catéchèse des Indiens de l'Assemblée constituante de 1823<sup>470</sup>. Cette Assemblée était responsable de la mise en place de la première Constitution brésilienne qui allait voir le jour en 1824. Le mémoire de José de Bonifácio avait pour titre « Apontamentos para a civilização dos índios bravos do Império do Brasil ». Ce document contenait une quarantaine de mesures censées aider à les « civiliser », parmi lesquelles : les traiter avec équité « não esbulhando mais os Índios, pela força das terras que ainda lhe restam e de que são legítimos Senhores »<sup>471</sup>, faire du commerce avec eux, favoriser par tous les moyens possibles le mariage entre Indiennes et Blancs et promouvoir leur catéchèse par le biais de la création des collèges de missionnaires.

Malgré l'avis favorable de la Commission (figure 30), les propositions de José Bonifácio ne furent pas prises en compte par l'Assemblée constituante et aucune mention sur le droit des Indiens ne figurait dans la première Constitution brésilienne.

---

<sup>468</sup> Rodrigo Otávio, *Os selvagens americanos perante o Direito*, São Paulo, Companhia Editora Nacional, 1946, 148-149.

<sup>469</sup> « Lei de 20 de outubro de 1823 », *Coleção de Leis do Império do Brasil*, en ligne, consulté le 25/07/2019, URL [https://www2.camara.leg.br/legin/fed/lei\\_sn/anterioresa1824/lei-40978-20-outubro-1823-574639-publicacaoriginal-97736-pe.html](https://www2.camara.leg.br/legin/fed/lei_sn/anterioresa1824/lei-40978-20-outubro-1823-574639-publicacaoriginal-97736-pe.html).

<sup>470</sup> José Bonifácio fut un homme politique idéalisateur des premières constitutions au Brésil. Pour en savoir plus sur sa vie et sur son œuvre voir Mary Del Priore, *As vidas de José Bonifácio*, Rio de Janeiro-RJ, Estação Brasil, 2019.

<sup>471</sup> José Bonifácio de Andrada e Silva, *Apontamentos para a civilização dos Indios bravos do Império do Brasil* [en ligne], s.l., 1823, p. 5, consulté le 7/8/2019 URL <http://acervo.bndigital.bn.br/sophia/index.html>.

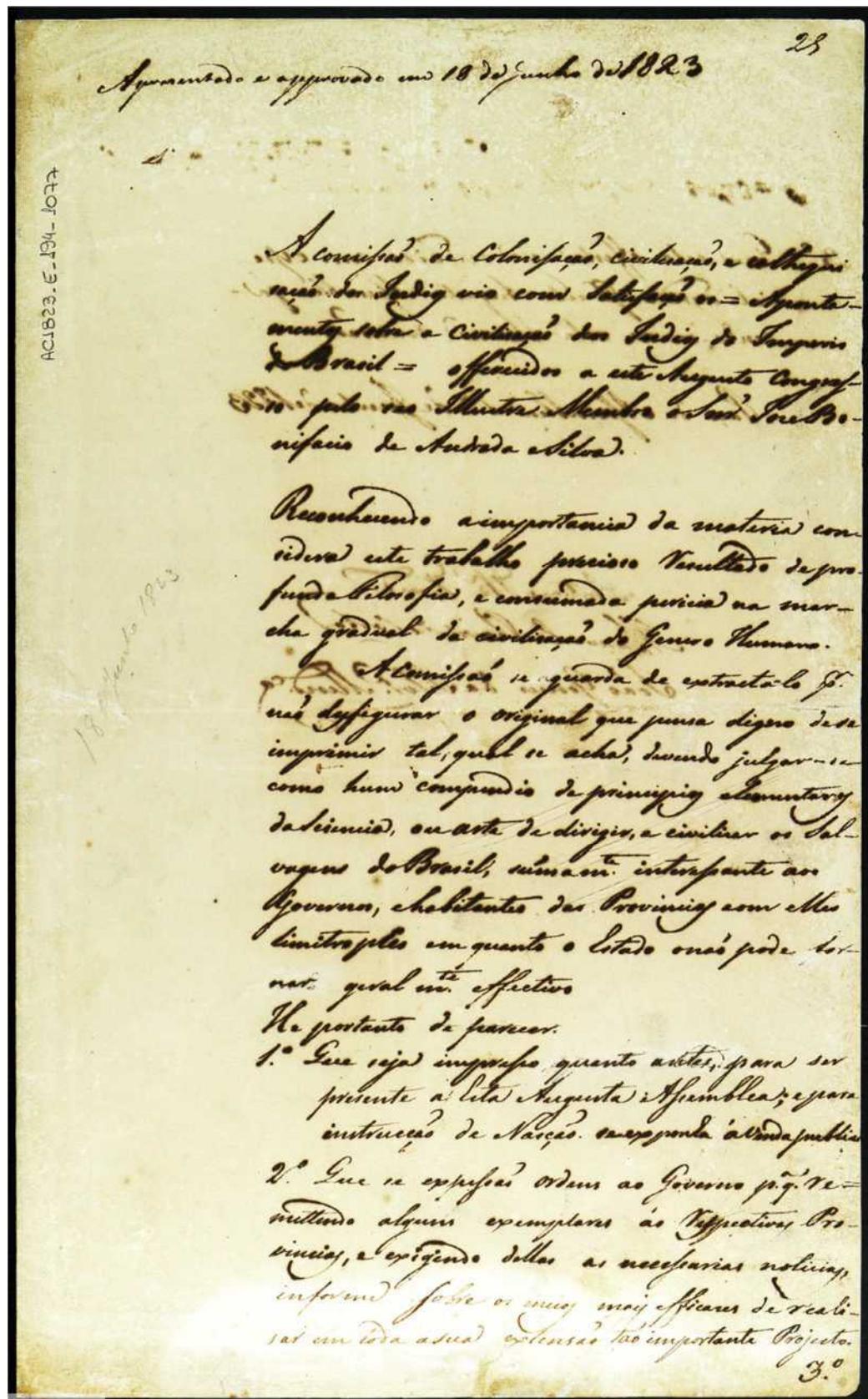


Figure 30 : Parecer da Comissão, « apresentado e aprovado em 19 de julho de 1823 », 2p.

Sous la 1<sup>re</sup> République (1889-1930), la situation ne connaît pas d'évolution car la deuxième Constitution brésilienne, celle de 1891, ne fait aucune mention aux droits des Indiens. Ce n'est qu'en 1910 sur la proposition de Cândido Rondon (1865-1958) militaire très lié au positivisme, que le Serviço de Proteção aos Índios (SPI) fut créé par le Décret n° 8072 du 20 juin, qui visait dans son article premier : « prestar assistência aos índios do Brasil, quer vivam aldeados, reunidos em tribos, em estado nômade ou promiscuamente com civilizados. »<sup>472</sup>. L'article 2 du décret contenait plusieurs mesures destinées à assurer la protection des Indiens, parmi lesquelles :

Velar pelos direitos que as leis vigentes conferem aos índios e por outros que lhes sejam outorgados ;  
Garantir a efetividade da posse dos territórios ocupados por índios e, conjuntamente, do que neles se contiver, entrando em acordo com os governos locais, sempre que for necessário ;  
Fazer respeitar a organização interna das diversas tribos, sua independência, seus hábitos e instituições, não intervindo para alterá-los, senão com brandura e consultando sempre a vontade dos respectivos chefes ;  
Envidar esforços por melhorar suas condições materiais de vida, despertando-lhes a atenção para os meios de modificar a construção de suas habitações e ensinando-lhes livremente as artes, ofícios e os gêneros de produção agrícola e industrial para os quais revelarem aptidões ;  
Fornecer aos índios instrumentos de música que lhes sejam apropriados, ferramentas, instrumentos de lavoura, máquinas para beneficiar os produtos de suas culturas, os animais domésticos que lhes forem úteis e quaisquer recursos que lhes forem necessários ; introduzir em territórios indígenas a indústria pecuária, quando as condições locais o permitirem ;  
Ministrar, sem caráter obrigatório, instrução primária e profissional aos filhos de índios, consultando sempre a vontade dos pais ;  
Proceder ao levantamento da estatística geral dos índios, com declaração de suas origens, idades, línguas, profissões e estudar sua atuação atual, seus hábitos e tendências.

---

<sup>472</sup> Rodolfo Miranda, « Decreto n° 8.072 de 20 de junho de 1910 » [en ligne], n° 8.072, 1910, URL : <https://www2.camara.leg.br/legin/fed/decret/1910-1919/decreto-8072-20-junho-1910-504520-publicacaooriginal-58095-pe.html>.

Cândido Rondon fut le premier directeur du Serviço de Proteção aos Índios et la création de ce service fut une victoire des courants militaires positivistes qui avaient contribué à l'installation de la République au Brésil. La création de ce service de protection cherchait à réaliser deux objectifs principaux. Le premier était de faire reconnaître la participation de l'Indien dans la formation de la société brésilienne, le second de travailler pour son intégration effective à la nation. En ce sens, Rondon suivait à la lettre les préconisations de l'Apostolat positiviste :

La doctrine positiviste en matière indigène reposait sur l'idée d'une dette contractée par les Européens envers les premiers et légitimes occupants du pays, décimés par les maladies, assassinés au cours des guerres, spoliés de leurs terres. Sans doute, selon cette conception, les aborigènes se trouvaient à un stade primitif de l'Humanité et se débattaient dans les ténèbres du fétichisme, mais rien de congénital ne leur interdisait d'accéder à la civilisation. Il fallait guider leur évolution vers l'âge scientifique de manière à leur épargner un passage inutile par la phase théocratique dont l'Occident se sortait à peine.

Rondon prend donc la défense concrète des Indiens opprimés, s'efforce de faire délimiter leurs terres et veut persuader ses concitoyens que l'Indien n'est pas un obstacle au Progrès, qu'il est travailleur et astucieux. Il associe donc les Bororô et les Pareci, sous la direction de leurs propres chefs, aux travaux de la ligne télégraphique. La commémoration du 7 septembre fait l'objet d'un soin particulier dans la mesure où ce jour rappelle le souvenir de José Bonifácio de Andrada e Silva, passé à la postérité comme le père de l'indépendance brésilienne, mais aussi comme un ardent défenseur des Indiens. José Bonifácio est honoré d'une sorte de temple rustique et donne son nom à une station télégraphique où le drapeau brésilien est hissé par une petite Indienne nhambiquara.<sup>473</sup>

La conférence d'Inglês de Sousa répondait aux consignes de l'Apostolat dans le sens de soutenir l'idée selon laquelle les Brésiliens « civilisés » avaient une dette historique envers les Indiens. Par ailleurs, l'auteur *paraense* connaissait fort bien les travaux de José Bonifácio auxquels il fait référence au fil de son intervention. Rappelons que celle-ci avait été présentée quelques mois avant la création du Serviço de Proteção aos Índios mais que son projet pour les Indiens avait des similitudes avec les mesures établies par le décret n° 8072. À propos de la dette envers les Indiens, il écrivit :

---

<sup>473</sup> Armelle Enders, « Theodore Roosevelt explorateur », *op. cit.*,

Muito mais doloroso é o sofrimento que punge a consciência nacional, quando se oferece a segurança de padecerem os horrores de uma perseguição desumana centenas de milhares de patrícios nossos, um milhão talvez, antigos donos desta terra, acossados como feras pelos ínviros sertões onde se refugiaram, ou abatidos e dominados como escravos nas aldeias onde a nossa cobiça os recolheu. É uma desgraça vergonhosa que exige a atenção das classes dirigentes, despertando por todos os modos a opinião pública.<sup>474</sup>

Dans sa présentations, Inglês de Sousa dressait un état de lieux des conditions « réelles » de l’Indien à son époque, avant de donner des suggestions pour que son intégration soit réussie. Son objectif était de faire prendre en compte le droit des Indiens dans le projet de reformulation du Code civil. Autrement dit, il s’agissait d’établir un cadre juridique qui tînt compte des particularités de leur intégration. Ainsi, l’auteur n’hésitait pas à défendre la participation de l’Indien aux processus de formation de la société brésilienne :

Não é um tipo antropológico inferior o selvagem brasileiro. [...] Quer na contribuição que o índio brasileiro deu pela mestiçagem para a formação de alguns indivíduos contados entre os mais inteligentes e moralizados da nossa sociedade, quer no esforço direto que alguns têm posto ao serviço de certas indústrias, se demonstra quanto e de que valor será o prudente e avisado aproveitamento de um tal elemento na economia da Nação, além de pôr fim ao espetáculo degradante do aviltamento de uma raça em nome da ciência e da civilização.<sup>475</sup>

L’inégalité de traitement avec laquelle le gouvernement brésilien traitait les Indiens et les immigrants était un autre point important de sa réflexion. À ses yeux, la prise en charge des immigrants dénotait un excès de zèle vis à vis du peu d’attention qui était accordée au sort des Indiens. À ce propos, il soulignait :

Esgote-se o Tesouro público em despesas de imigração de Calabreses e Canarinos, formem-se ligas contra a escravidão das Polacas e Austríacas introduzidas por Judeus, rufiões, em torpe sociedade, para o alimento dos alcouces ; mas desse milhão de Brasileiros, forçados a escolher entre o nomadismo e a escravidão, ninguém se ocupa dele, não cogita o legislador, como de matéria vil que, após haver dado ao romantismo de Gonçalves Dias, Alencar e Araripe Júnior assunto para fantasias fora de moda, melhor é que desapareçam ante que da sua sobrevivência se convença a Europa, para desdouro nosso. Entretanto, os imigrantes europeus, homens e

---

<sup>474</sup> Inglês de Sousa, « O selvagem perante o direito », op. cit., 1912, p. 168.

<sup>475</sup> *Ibidem*, p. 172-173.

mulheres que nos chegam para colaborar conosco em toda a sorte de progresso, trazem do seu país o conhecimento da vida civil e nos centros populosos, em que vêm se estabelecer-se encontram o apoio de instituições policiadas, todas as garantias de vida e de prosperidade que uma Constituição generosíssima lhes outorga tão completamente como aos nacionais, [...] ao passo que o índio, posto longe da proteção do Governo, sem ligas nem associações que por ele se interessem, sem um direito que o tutele, para escapar à tirania do branco, não tem outro recurso senão o abrigo das profundas florestas de ignotos sertões, bem distante dessa civilização ingrata que o persegue e mata.<sup>476</sup>

Le passage ci-dessus aborde une question sensible, Inglês de Sousa considérait que la littérature romantique brésilienne joua un rôle néfaste en véhiculant une image idéalisée des Indiens brésiliens. Il pointait du doigt la disparité de traitement entre l'Indien « imaginé » des romans et l'Indien « réel » qui risquait de disparaître à jamais en fonction du déni criminel de sa situation par les successifs gouvernements brésiliens.

Cette inégalité pouvait être en partie expliquée par le fait que le premier était au service de la construction identitaire des hommes de lettres, fournissant les éléments nécessaires pour l'élaboration d'un patrimoine culturel indéniablement national, le second par contre pouvait constituer un frein à la continuité du processus de construction identitaire. En effet, la définition moderne de la nation née au XIX<sup>e</sup> siècle reposait sur le fait qu'elle était « un corps politique établi sur une communauté culturelle. »<sup>477</sup> Donc pour qu'elle fonctionne, elle devait imposer « le sentiment d'appartenance à la communauté culturelle, c'est-à-dire l'identité nationale [doit-être] solidement ancrée dans les individus qui la composent. »<sup>478</sup> .

Cette conception prenait ses bases dans la vision d'une culture, d'une langue, d'une éducation et d'une littérature partagées par tous les individus qui composent la « communauté imaginée ». Dans le cas des Indiens, l'entreprise de bâtir une communauté partageant les mêmes éléments semblait compromise. Les nombreuses tentatives d'acculturation des Indiens, par la catéchèse ou par

---

<sup>476</sup> *Ibidem*, p. 176.

<sup>477</sup> Anne-Marie Thiesse, *Communautés imaginées*, *op. cit.*, p. 62.

<sup>478</sup> *Ibidem*.

l'éducation, avaient trouvé une forte résistance de leur part et avaient la plupart du temps échoué, comme à raison, souligne Inglês de Sousa dans son allocution.

La critique faite par Inglês de Sousa l'avocat concernant les conditions « réelles » des Indiens allait de pair avec les critiques de la société amazonienne par Inglês de Sousa l'écrivain dans son œuvre de fiction car il affirmait clairement que le roman était indissociable de la « préoccupation sociale »<sup>479</sup>. Dans son souci de dépeindre la société brésilienne de son époque, notamment la société amazonienne il dresse le portrait des caboclos de l'Amazonie et permet ainsi leur entrée en littérature.

Ce faisant, l'écrivain inscrivit dans la fiction littéraire, de façon pionnière, leurs coutumes, leurs mœurs, leur folklore. Cette mise en honneur de la culture amazonienne était également au cœur de l'œuvre de Santa-Anna Nery. Celui-ci chercha à faire connaître le folklore amazonien au-delà des frontières nationales et la culture populaire d'Amazonie devint l'objet d'une propagande massive à l'étranger, action que nous allons présenter maintenant.

---

<sup>479</sup> João do Rio, *O momento literário*, *op. cit.*, p. 235.

## 5. La culture populaire amazonienne comme bien culturel d'exportation

La notion de bien culturel telle quelle fut définie par la Convention de Haye de 1954 comprend les artefacts, les objets (manuscrit, livres, etc.), les sites archéologiques et les constructions revêtus d'une grande valeur artistique, historique ou architecturale pour un pays. L'ensemble de ces éléments contribuèrent à l'élaboration des cultures nationales dès le XIX<sup>e</sup> siècle. En effet, « c'est dans le domaine culturel que vont être établies les bases des diverses nations et les critères de distinction entre nation française, allemande, italienne, espagnole, etc. »<sup>480</sup>. En ce sens, la culture populaire amazonienne était l'un des éléments qui pouvaient faire du Brésil une nation à part entière vis-à-vis des autres pays. Santa-Anna Nery avait visiblement compris l'importance de l'Amazonie comme symbole national. Notre objectif dans ce chapitre est d'analyser comment il utilisa la culture populaire amazonienne comme vitrine de la culture nationale du Brésil à l'étranger.

### 5.1 Santa-Anna Nery et le folklore amazonien en France

Une fois la culture populaire affirmée comme l'un des symboles majeurs de l'identité nationale brésilienne, la prochaine étape consistait à la diffuser hors de frontières. Notamment, dans le pays qui servait de miroir au Brésil au XIX<sup>e</sup> siècle. De ce fait, les travaux de divulgation Santa-Anna Nery en France furent essentiels. En particulier son ouvrage *Folklore brésilien : poésie populaire, contes et légendes, fables et mythes, poésie, musique danses et croyances des Indiens*<sup>481</sup>, paru en 1889 (figure 31).

---

<sup>480</sup> Anne-Marie Thiesse, « La construction nationale, approche historique » [vidéo en ligne], Colloque « Identités, appartenances, diversités : Islam et identité nationale ». Paris, 2007, consulté le 25/08/2019, URL : <http://www.ekouter.net/la-construction-nationale-approche-historique-avec-anne-marie-thiesse-a-l-unesco-1916>.

<sup>481</sup> Nery Santa-Anna, *Folklore brésilien, poésie populaire, contes et légendes, fables et mythes*, France, Perrin, 1889.

F.-J. DE SANTA-ANNA NERY

# FOLK-LORE BRÉSILIEN

POÉSIE POPULAIRE. —— CONTES ET LÉGENDES  
FABLES ET MYTHES. —— POÉSIE, MUSIQUE, DANSES  
ET CROYANCES DES INDIENS

ACCOMPAGNÉ DE DOUZE MORCEAUX DE MUSIQUE

PRÉFACE

DU

PRINCE ROLAND BONAPARTE



PARIS

LIBRAIRIE ACADEMIQUE DIDIER  
PERRIN ET C<sup>ie</sup>, LIBRAIRES-ÉDITEURS  
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35  
1889  
Tous droits réservés

Figure 31 : Santa-Anna-Nery, *Le folklore brésilien*, page de titre, 1889

Santa-Anna Nery manifestait un intérêt particulier pour la culture populaire. Dès 1886, il fut membre de la Société des traditions populaires. Ernest Hamy comptait parmi les membres de cette Société<sup>482</sup>, ainsi que Quatrefages, Topinard et le prince Roland Bonaparte (1858-1924)<sup>483</sup>. Ce dernier préfaça l'ouvrage *Folklore brésilien*. L'œuvre est divisée en quatre parties et vingt-sept chapitres. La première partie fournit une définition de folklore, suivie d'une bibliographie sommaire. La seconde partie présente une étude sur des contes et légendes brésiliens. La troisième partie est consacrée aux fables et aux mythes. Pour finir, la quatrième partie est entièrement dédiée à la culture des Indiens de l'Amazonie.

Si au long de l'ouvrage l'auteur soutient que la culture populaire au Brésil était le produit du mélange des traditions portugaises africaines et indiennes<sup>484</sup>, force est de constater qu'une place très significative fut donnée à la culture indigène. De fait, la lecture de la quatrième partie de l'ouvrage suggère que la contribution des Indiens à la culture populaire au Brésil fut beaucoup plus importante que celle des Blancs ou des Noirs. À ce sujet, Roland Bonaparte fait une mise au point dans la préface :

À première vue, on serait tenté de lui reprocher d'avoir accordé une place trop large aux traditions d'origine indienne. Mais on sait aujourd'hui quelle importance s'attache à cette branche de la mythologie. M. Andrew Lang et son école supposent, en effet, que « l'élément irrationnel contenu dans les mythes est simplement la survivance d'un état de la pensée qui fut autrefois très ordinaire, pour ne pas dire universel, mais qui ne se trouve plus à présent que chez les sauvages et jusqu'à un certain point, chez les enfants. » C'est sans doute cette considération qui l'a porté à s'appesantir un peu plus sur cette partie.<sup>485</sup>

---

<sup>482</sup> Ernest Hamy fut le président de la Société en 1887 puis en 1895.

<sup>483</sup> Le prince Roland Bonaparte fut un géographe, botaniste et ethnographe français. Descendant de la ligné Bonaparte, il était le petit-fils de Lucien Bonaparte (1775-1840), frère de l'Empereur Napoléon I<sup>er</sup> (1769-1821). Il fut membre de plusieurs sociétés savantes telles que la Société botanique de France, l'Académie des Sciences et la Société de Géographie de Paris.

<sup>484</sup> Santa-Anna Nery faisait partie de ceux pour qui le métissage était à l'origine de la formation de la nationalité brésilienne.

<sup>485</sup> *Ibidem*, p. VIII, préface de Roland Bonaparte.

Néanmoins, il ne s'agissait pas de n'importe quels Indiens mais bel et bien ceux de l'Amazonie, comme l'expliquait Santa-Anna Nery lui-même dans les premières lignes de la quatrième partie : « la lumière se fait peu à peu au sujet des habitants primitifs de l'Amazonie Brésilienne, les seuls dont nous ayons à nous occuper ici »<sup>486</sup>. Ce qui sous-entendait que selon l'auteur c'était le folklore amazonien qui représentait le mieux la culture populaire brésilienne.

Toujours dans le contexte de la Société des Traditions populaires, des dîners mensuels étaient réalisés. Intitulés « Dîner de Ma Mère l'Oye », ces réunions étaient l'occasion pour les membres de la Société de se retrouver. Lors du 45<sup>e</sup> dîner qui a eu lieu au 30 novembre 1889 dans le restaurant Foyot, l'ethnologue Paul Sébillot (1843-1918) l'homme à l'origine de ces rassemblements porta un toast au succès du livre de Santa-Anna Nery sur le folklore brésilien<sup>487</sup>.

Ainsi, l'ouvrage devint-il une référence pour les études folkloriques sur le Brésil en France, comme l'illustre le commentaire paru dans une revue spécialisée sur les études folkloriques :

Le Folklore brésilien de M. Santa-Anna Nery était impatiemment attendu par les traditionnistes. Après un nouveau voyage de recherches, l'auteur a pu terminer son œuvre et l'offrir au public. Les traditions du Brésil sont peu connues. Il y aurait beaucoup à glaner dans les travaux des premiers explorateurs et missionnaires, mais en attendant on peut interroger les habitants actuels de l'immense empire sud-américain. M. Santa-Anna Nery donne les noms d'une vingtaine de chercheurs brésiliens que ces dernières recherches ont intéressés. [...]

Le volume de M. Santa-Anna Nery est écrit avec beaucoup de science et d'esprit. Il a sa place marquée dans la bibliothèque de tous les traditionnistes.<sup>488</sup>

---

<sup>486</sup> *Ibidem*, p. 233.

<sup>487</sup> *Revue des Traditions Populaires*, Tome 4, Paris, Société des traditions populaires, 1889, p. 64.

<sup>488</sup> *La Tradition. Revue générale des contes, légendes, chants, usages, traditions et arts populaires*, n° 23, éds. Émile Blémont et Henry Carnoy, Paris, 1889, p. 63.

L'enthousiasme en France autour de l'ouvrage de Santa-Anna Nery tenait en partie du fait que le journaliste fut l'un des premiers à publier un ouvrage sur le folklore du Brésil en langue étrangère. Conscient que la construction de l'identité nationale passait par le folklore, Santa-Anna Nery tâcha de donner un aperçu des traditions amazoniennes à un public de spécialistes qui participait à l'établissement des études ethnographiques et ethnologiques comme sciences à un niveau mondial. À ce titre, il mit en avant l'importance des collections rassemblées par ceux qui se consacraient à l'étude du folklore :

Leurs collections ne constituent pas seulement un passe-temps agréable et plein de charmes. Elles ont une valeur intrinsèque parfois considérable ; elles servent bien souvent à éclairer d'un jour tout nouveau les origines et les développements d'un peuple.<sup>489</sup>

Derrière l'intérêt qu'il portait aux études folkloriques sur l'Amazonie se trouvait sa quête de remonter aux origines de la civilisation brésilienne. Cette quête le mena à une conclusion semblable à celle de son compatriote José Veríssimo : c'est bien l'Indien la « race » qui permit aux Brésiliens de remonter à ces ancêtres fondateurs car c'était lui, pour utiliser son expression, « l'ancien maître du sol »<sup>490</sup>. Aussi, dressait-t-il une image plutôt positive de l'Indien :

[L'Indien] est le médiateur plastique entre les habitants d'hier et ceux d'aujourd'hui, dans ce coin de notre globe. Son sang forme la base la plus importante de la population dans presque toute l'Amérique latine, et celle-ci, *plus humaine* que sa sœur anglo-saxonne, selon l'heureuse expression de M. E. Reclus, sembla comprendre, à une certaine époque, le devoir d'appeler les aborigènes à prendre part à son développement progressif. On ne peut étudier l'Indien sans être frappé de la grandeur de son rôle philologique et ethnique, aussi bien que de l'importance de son rôle social et économique dans l'Amérique ibérique.<sup>491</sup>

---

<sup>489</sup> Nery Santa-Anna, *Folklore brésilien*, *op. cit.*, 1889, p. 2.

<sup>490</sup> Santa-Anna Nery, « Les Indiens et le peuplement de l'Amérique chaude », *Journal de la Société des Américanistes*, vol. 2 / 1, 1898, p. 30-47, p. 31.

<sup>491</sup> *Ibidem*, p. 21.

Selon Santa-Anna Nery il fallait voir l'Indien non pas comme un pauvre abruti, comme l'avait suggéré Saint-Hilaire, ni comme un guerrier quasi sublime, comme l'avait voulu Gonçalves Dias. Ainsi l'Indien fut-il décrit comme un être triste et défiant, certes, parce qu'il appartenait à une « race » vaincue et exploitée, mais il était surtout généreux, serviable, intelligent, brave et rêveur<sup>492</sup>.

Si nous prenons en compte la situation politique et économique du Brésil au moment où le primitivisme de l'Indien fut placé comme symbole de l'identité nationale, un paradoxe émerge. D'un côté, il avait un pays qui voulait se moderniser, attirer des immigrants étrangers, construire un réseau ferroviaire et s'urbaniser. Santa-Anna Nery lui-même vantait les mérites de cette modernisation dans des publications telles le *Guide de l'émigrant* ou *Le Brésil*. De l'autre côté, se trouvait une élite intellectuelle qui s'appliquait à bâtir l'identité collective au moyen d'un mouvement de retour aux origines.

Les ouvrages de vulgarisation que Santa-Anna Nery publiait en France contenaient toujours ne serait-ce qu'un petit topo sur l'histoire brésilienne, qui commençait avec l'arrivée des Européens. Dans le livre *Folklore brésilien* il en allait de même, un petit morceau de l'histoire du Brésil était offert au lecteur. C'est un court extrait, un paragraphe mais qui est très révélateur du projet de l'auteur :

[le] développement graduel des traditions [populaires au Brésil] n'a rien que de très naturel.

Pendant les premières années de la découverte – car le Brésil n'est pas bien vieux dans le monde civilisé : Marot composait déjà des vers pour Marguerite de Navarre ; Rabelais était déjà né ; Du Bellay et Ronsard allaient paraître, quand, en 1500, un marin portugais découvrit ce pays, par hasard, comme on découvre tant de bonnes et belles choses en ce monde, – pendant les premières années de la découverte, dis-je, chacun vit à part : les Portugais conquérants, l'Indien conquis, et l'Africain qui vient partager le triste sort de l'aborigène.

Il y a un Brésil... sur les mappemondes. Il n'y a pas encore des Brésiliens.<sup>493</sup>

---

<sup>492</sup> Nery Santa-Anna, *Folklore brésilien*, op. cit., 1889, p. 241.

<sup>493</sup> *Ibidem*, p. 7.

L'extrait nous offre quelques éléments de la liste identitaire établie par Anne-Marie Thiesse. L'Indien comme ancêtre fondateur, une filiation européenne, une histoire « jeune », certes, mais quand même multiséculaire par l'établissement des traditions populaires spécifiques au Brésil. Le recensement de ces traditions amazoniennes contenu dans la quatrième partie de l'ouvrage mérite notre attention. Cette partie était composée de cinq chapitres ainsi divisés : le chapitre 1 était dédié à la langue et à la poésie indigènes. Dans le chapitre 2 il était question d'analyser musique, instruments, danses et fêtes. Le chapitre 3 s'attachait à expliquer leurs croyances. Pour finir, dans le chapitre 4 plusieurs aspects de la cosmogonie et des mythes indigènes étaient commentés.

Pour ce qui est de la poésie indigène, la lumière était mise sur l'exaltation du paysage naturel amazonien. De fait, dans les extraits contenus dans l'ouvrage, Santa-Anna Nery mettait en évidence l'importance de ce paysage dans leur poésie :

Encore aujourd'hui les métis de sang indien ont une façon toute personnelle de s'exprimer dans leur poésie intime, malgré l'influence du lieu civilisé dans lequel ils évoluent ; ils aiment emprunter leurs comparaisons aux objets qui les entourent, et ils le font d'une manière tout à fait charmante et imprévue.

S'agit-il d'encourager un amour, ils disent :

Voici venir une barque  
Avec une voile de mirity ;  
Lutte, mon bien, lutte,  
Car ce cœur est fait pour toi.

Ils s'encouragent ainsi les uns les autres, en ramant sur le fleuve à l'approche d'un canot par lequel ils ne veulent pas se laisser distancer.

S'agit-il d'imposer silence aux mauvaises langues, ils disent :

Héron gris du rivage,  
Ne mange pas tout mon poisson,  
Va dire à cette mauvaise langue  
De se taire et de me laisser en paix.<sup>494</sup>

---

<sup>494</sup> *Ibidem*, p. 239-240.

Sur les extraits choisis figurent des fragments d'un paysage indéniablement amazonien. Le « mitiry » de son nom scientifique *Mauritia flexuosa* est un palmier très commun en Amazonie et son fruit est très apprécié. Aussi les références au fleuve, à la barque, aux animaux renvoient à des paysages caractéristiques de l'Amazonie.

Concernant les festivités, Santa-Anna Nery insistait sur leur caractère traditionnel et original de leurs danses, instruments musicaux et fêtes. De cette façon, le lecteur apprenait que pendant les *porassés* (fêtes traditionnelles) de vrais *yerokiaras* (danseurs guerriers) faisaient une danse remarquable « dont la mimique traduit toute l'histoire traditionnelle de la tribu avec ses triomphes et ses revers. »<sup>495</sup>

Après un exposé des arts et des croyances des Indiens au long des quatre chapitres, Santa-Anna Nery faisait un bilan au chapitre 5 et proposait dans sa conclusion une question fondamentale concernant la légitimité des traditions des Indiens d'Amazonie : « ces croyances, ces mythes, ces légendes, toutes ces traditions que nous avons vues ensemble, sont-elles originales, locales, ou bien sont-elles importées, ont-elles été transmises ? »<sup>496</sup>

En réalité, il avait répondu à cette question avant même de la poser puisque dans l'en-tête du chapitre figure la mention : « les légendes sont locales, malgré l'apparence contraire »<sup>497</sup>. Ensuite, il mettait en avant le fait que la ressemblance entre les légendes locales et les légendes étrangères était due au fait qu'elles provenaient d'un « fonds commun de l'humanité »<sup>498</sup>.

---

<sup>495</sup> *Ibidem*, p. 241.

<sup>496</sup> *Ibidem*, p. 265.

<sup>497</sup> *Ibidem*.

<sup>498</sup> *Ibidem*.

La tradition locale amazonienne que décrivait Santa-Anna Nery fut sublimée lors de l’Exposition Universelle de 1889. Durant cette Exposition, alors que l’Empire brésilien essayait de donner une image moderne du pays en exposant de façon fastueuse ses richesses minérales, végétales et animales dans un vaste pavillon à trois étages, il consacrait une place importante aux traditions populaires nationales dans un pavillon annexe. Ce pavillon annexe nommé le Palais de l’Amazone était censé représenter la culture nationale brésilienne. Il doit son existence, en grande partie, aux efforts de Santa-Anna Nery. C’est la place de la culture populaire amazonienne dans l’Exposition Universelle de 1889 qui sera l’objet de notre analyse dans le sous-chapitre suivant.

## 5.2 L’Amazonie à l’Exposition Universelle de 1889

Les expositions universelles virent le jour dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle en Europe entraînées par l’essor économique, la modernisation et l’amélioration des techniques de production des puissances industrialisées de l’époque, la France et l’Angleterre étant pionnières. De fait, le développement industriel sans précédent et le progrès capitaliste donnèrent lieu à la première exposition universelle de 1851 à Londres où « [furent] exposés tous les produits de toutes les nations »<sup>499</sup>. Jusqu’à la fin du siècle, treize expositions universelles eurent lieu dans différents pays d’Europe et aux États-Unis.<sup>500</sup>

Le Brésil participa à sept expositions universelles au XIX<sup>e</sup> siècle : 1851 et 1862 à Londres, 1867 et 1889 à Paris, 1873 à Vienne, 1876 en Philadelphie et en 1893 à Chicago. À partir de 1876, avec l’avènement des pavillons nationaux, le pays fit construire son pavillon à Londres. Nous allons nous intéresser plus particulièrement à l’exposition universelle qui s’est tenue à Paris du 5 mai au 31 octobre 1889.

---

<sup>499</sup> Florence Pinot de Villechenon, *Les expositions universelles*, Paris, Presses universitaires de France (PUF), 1992, p. 7.

<sup>500</sup> La seule exposition universelle qui eut lieu en dehors de ces zones géographiques fut celle de Melbourne en 1880.

Pour cette exposition, le Brésil fit construire pour la deuxième fois de son histoire un pavillon<sup>501</sup>. Les enjeux autour de cet événement étaient de taille car il s’agissait de montrer au monde toute sa puissance industrielle, technologique et économique. En effet, le Brésil cherchait à se faire connaître comme un pays moderne, car, selon Santa-Anna Nery, lors de l’Exposition de 1867 à Paris « on ne connaissait guère du Brésil que le Brésilien d’opérette, la fièvre jaune et les serpents à sonnette. »<sup>502</sup>.

Pour cette mise en scène du Brésil à l’Exposition de 1889, le gouvernement brésilien se donna les moyens de ses ambitions, il octroya la somme d’environ 750.000 francs (300 *contos de reis*) pour la construction et l’installation du Pavillon brésilien<sup>503</sup>. Pour ce faire et sous l’auspice de l’Empereur D. Pedro II, un comité franco-brésilien fut constitué à Paris, le 14 mars 1888.

Les membres de ce comité étaient le Vicomte de Cavalcanti, commissaire général, Eduardo Prado commissaire général adjoint et membre de la Commission de construction, Santa-Anna Nery membre de la Commission de publicité, Ladislau Netto directeur de l’exposition brésilienne d’anthropologie et d’ethnographie, le Baron de Marajó délégué de la province du Pará et le Baron de Rio-Branco membre de la Commission brésilienne d’études, pour n’en citer que les principaux. En effet, la commission était composée par une trentaine de noms, (figure 32).

Dans le cadre de cette exposition, plusieurs ouvrages virent le jour. Outre les publications organisées par Santa-Anna Nery que nous avons citées dans le chapitre 5 (le *Guide de l’émigrant au Brésil* et *Le Brésil en 1889*), d’autres ouvrages furent également publiés, *Le Brésil* d’Émile Levasseur, *Album de vues du Brésil* sous la direction du Baron de Rio Branco et le *Catalogue officiel de*

---

<sup>501</sup> Pour mieux connaître la participation du Brésil dans les expositions universelles voir David Cizeron, *Les représentations du Brésil lors des Expositions universelles*, Paris, Harmattan, 2009.

<sup>502</sup> *Le Brésil en 1889*, *op. cit.*, p. XII.

<sup>503</sup> Pour une analyse détaillée de la participation du Brésil à l’Exposition de 1889 voir Heloisa Barbuy, « O Brasil vai a Paris em 1889 : um lugar na Exposição Universal », dans *Anais do Museu Paulista*, vol. 4, n° 1, 1996, p. 211-261.

*l'Empire brésilien.* Certains de ces ouvrages étaient mis à la disposition du public qui, durant l'Exposition, visitait le Pavillon brésilien.



Figure 32 : Membres de la Commission brésilienne d'études à l'Exposition Universelle 1889. Arquivo Nacional.  
Source : [brasilianafotografica.bn.br](http://brasilianafotografica.bn.br)

L'Exposition Universelle de 1889 fut l'occasion pour le Brésil de se mesurer aux puissances économiques et commerciales de l'époque et aussi d'échanger des techniques et des savoir-faire. Le pays manifestait l'envie de s'inscrire dans le vaste progrès industriel et technologique en cours au niveau mondial et dont l'Exposition était la vitrine (figure 33).

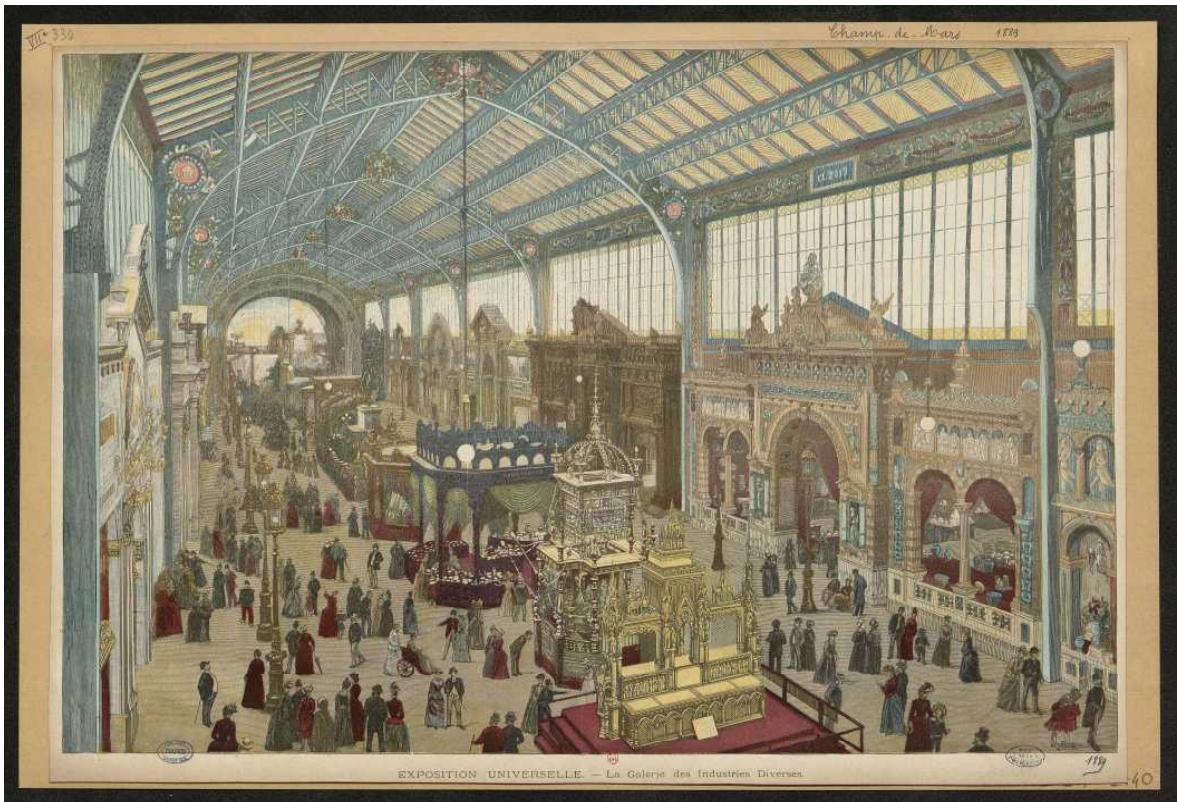


Figure 33 : Exposition Universelle - recueil iconographique, La Galerie des Industries Diverses. Source : [bibliotheques-specialisees.paris.fr](http://bibliotheques-specialisees.paris.fr)

L'exposition constituait aussi une opportunité pour les pays d'affirmer leur nationalité face aux autres nations, en exposant leur histoire et de leurs traditions populaires nationales. Pour preuve les villages ethniques, notamment celui dédié à l'histoire de l'habitation humaine et les zoos humains qui occupaient une large place dans cet évènement. Les nations naissantes d'Amérique du Sud participèrent grandement à cette reconstitution historique, comme le signale le *Grand ouvrage de l'Exposition Universelle* :

Presque partout, des collections ethnologiques racontent aux visiteurs l'histoire de ces peuplades indiennes, presque disparues aujourd'hui, qui habitérent le continent américain. Parmi les plus complètes, mentionnons la collation d'antiquités et de curiosités que le Brésil avait réunies au pavillon Amazone.<sup>504</sup>

---

<sup>504</sup> E. Monod, *L'Exposition Universelle de 1889. Grand ouvrage illustré. Historique, encyclopédique, descriptif*, tome 3, Paris, E. Dentu, 1890, p. 27.

L'utilisation des traditions, d'artefacts et de la nature amazonienne comme symboles nationaux était très visible dans le Pavillon brésilien situé au pied de la Tour Eiffel. À titre d'exemple, son intérieur contenait « six statues représentant les six principaux fleuves brésiliens, avec les plantes et les arbustes qui poussent sur leurs bords comme attributs »<sup>505</sup>. Le fleuve Amazone figurait parmi les fleuves<sup>506</sup>, étant le seul à mériter un paragraphe dans le *Livre d'or de l'Exposition* :

Le magnifique fleuve des Amazones, ce mystérieux monstre des fleuves, dont les bords, inexplorés encore, apparaissent depuis quelques années comme le berceau d'une civilisation contemporaine des plus vieillies civilisations asiatiques ; l'Amazone qui roule de telles masses d'eau, qu'elles dessalent l'Océan à plusieurs kilomètres au large de son immense estuaire, immense comme un bras de mer.<sup>507</sup>

Autour du pavillon une grotte et des jardins ornés de plantes et de palmiers du Brésil, ainsi qu'un bassin, « dont l'eau [était] entretenue à une température constante de 30° par un système de chauffage particulier »<sup>508</sup>, permettait aux visiteurs de contempler d'exemplaires de la *Victoria amazônica*, plante aquatique iconique de l'Amazonie. D'autres plantes tropicales figuraient aussi dans ces jardins : *Agaves*, *Araucarias*, *Dracenas* et *bananiers*, etc ... Toute cette panoplie d'éléments offrait aux visiteurs un morceau de paysage qui se voulait représentatif du Brésil (figure 34).

---

<sup>505</sup> « Brésil », *Guide bleu du Figaro et du Petit Journal*, Paris, 1889, p. 172.

<sup>506</sup> Les autres étaient le Rio Paraná, le Rio São Francisco, le Rio Tietê, le Rio Paraíba et le Rio Tocantins.

<sup>507</sup> Paul Le Jeunis, *Livre d'or de l'Exposition*, tome 1, éd. C.-L. Hauard, Paris, L. Boulanger, 1889, p. 170.

<sup>508</sup> « Brésil », *op. cit.*, p. 173.



Figure 34 : Exposição Universal de Paris, Vitória-régia. Arquivo nacional. Source : brasiliayanafotográfica

Quant au Palais (ou pavillon) de l'Amazone, il constituait la vitrine dans laquelle le Brésil a pu faire preuve de son identité culturelle. Il contenait une importante collection de céramiques de l'île de Marajó appartenant au Museu National de Rio de Janeiro ainsi que près de 180 artefacts indigènes.

Il était éloigné du Pavillon brésilien et se trouvait sur le Champs de Mars, affecté par l'architecte Charles Garnier (1825-1898) à l'histoire de l'habitation humaine. Le palais avait été conçu pour abriter une habitation Inca puisqu'il devait accueillir des objets originaires de cette civilisation, mais compte tenu du petit nombre d'objets incas disponibles, il finit par accueillir l'exposition d'artefacts produits par des Indiens de l'Amazonie (figure 35).

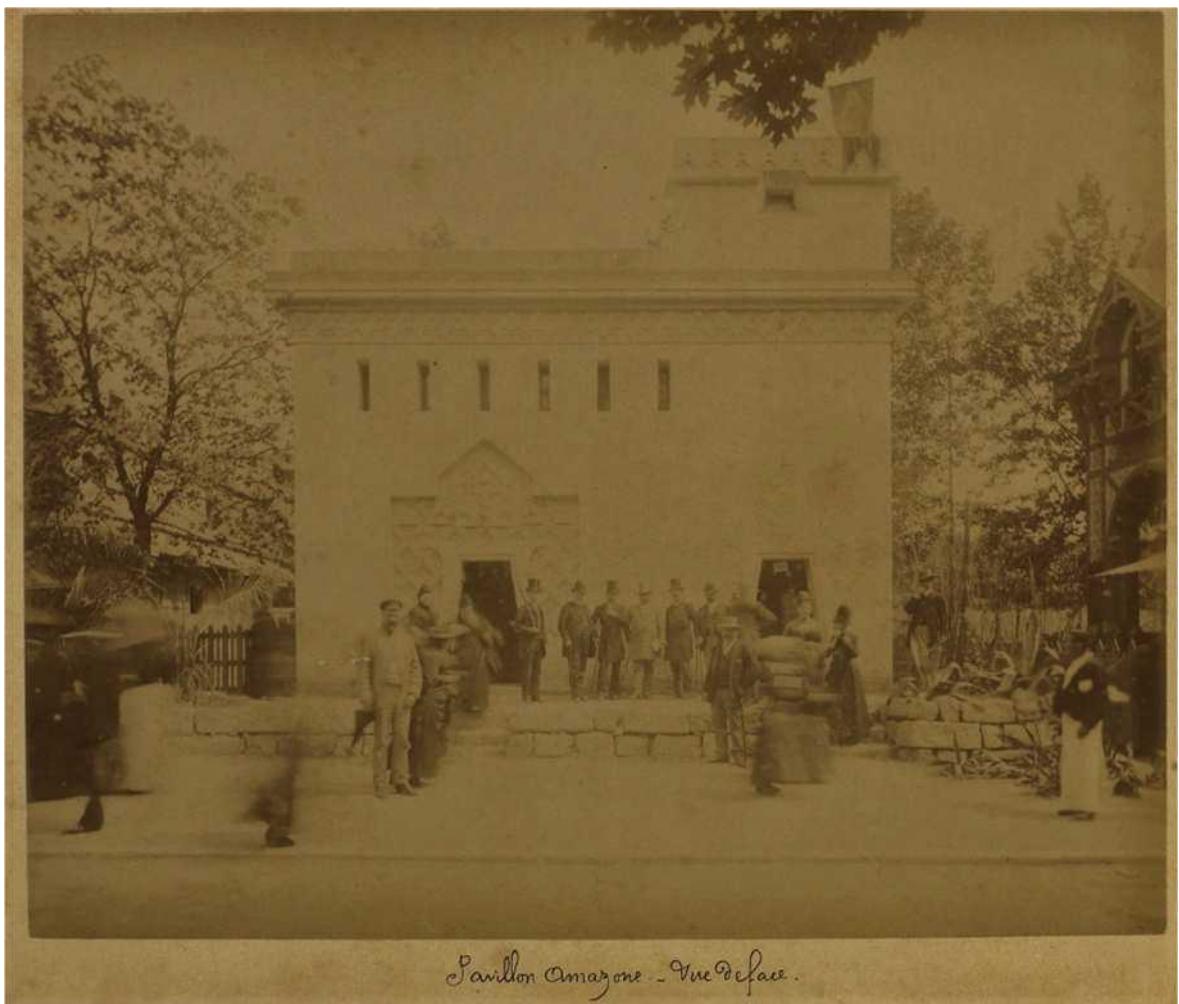


Figure 35 : Pavillon Amazone. Arquivo Nacional. Source : [brasilianafotografica](http://brasilianafotografica.com.br)

Le Palais de l'Amazone put exister grâce aux efforts de Ladislau Netto et d'autres Brésiliens, notamment Santa-Anna Nery qui mit à disposition plusieurs objets de sa collection personnelle<sup>509</sup>. À propos de l'exposition sur l'Amazonie, le Baron de Marajó écrivait :

Foi possível executar uma exposição pré-histórica, e também da atualidade que ofereceu grande interesse aos antropologistas e aos apaixonados da etnografia. Os objetos que mais chamavam a atenção eram, pelo seu valor científico, o vaso pintado achado em Marajó, e pela variedade e perfeição da execução a cabeça mumificada que viera do Pará, pertencente a uma tribo amazônica.<sup>510</sup>

<sup>509</sup> José Coelho da Gama e Abreu, « Breve Relatório sobre a Exposição brasileira », dans *O Pará na Exposição Universal de Paris em 1889*, Pará, Typ. de Pereira & Faria, 1890, p. 15-30, p. 17.

<sup>510</sup> *Ibidem*, p. 28.

Le fait d'exposer plusieurs objets faits en céramique Marajó considérés comme d'assez bonne facture et un crâne momifié montrait les efforts des hommes de lettres brésiliens qui voulaient démontrer que leur nation comptait parmi ses ancêtres fondateurs des civilisations certes primitives mais également très évoluées. Dans ce contexte, la province du Pará et la Province de l'Amazonas ne ménagèrent pas leurs efforts pour participer à l'Exposition et acceptèrent illico l'invitation que le gouvernement leur avait faite :

No intuito de corresponder ao patriótico empenho do Governo Imperial, manifestado em avisos de 9 de maio e 30 de junho últimos, com relação à representação do Brasil na Exposição Universal de 1889, nomeei em 28 de junho uma comissão central, [...] afim de angariar o maior número possível de objetos no caso de figurarem na referida exposição.<sup>511</sup>

Pour ce qui est de la Province du Pará, une commission fut également constituée comme l'indique le rapport du président de la Province daté du 2 février 1889<sup>512</sup>. L'enjeu pour les deux provinces était double. D'un côté, il s'agissait de faire connaître leurs produits industriels et leurs produits naturels, le caoutchouc, les bois précieux, les peaux d'animaux sauvages, les racines médicinales, les fibres textiles, etc., tout en réservant une place de choix à l'héritage culturel indigène.

Rappelons qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, c'était bien dans le domaine culturel que s'établissaient les bases et les critères de distinction des diverses nations<sup>513</sup>. En ce sens, ces deux provinces engagèrent des moyens importants pour montrer au Brésil entier et au reste du monde les avancées accomplies sur le chemin de la « civilisation » et du progrès.

---

<sup>511</sup> Joaquim Cardoso Andrade, *Relatório com que o Exmo. Sr. Dr. Joaquim Cardoso de Andrade abriu a 1<sup>a</sup> sessão da 19<sup>a</sup> legislatura da Assembleia Provincial do Amazonas em 5 de setembro de 1888*, Manaus, Tipografia do Comércio do Amazonas, p. 9.

<sup>512</sup> Miguel José d'Almeida Pernambuco, *Relatório com que o Exmo Sr. Dr. Miguel José d'Almeida Pernambuco abriu a 2<sup>a</sup> sessão da 26<sup>a</sup> legislatura da Assembleia Provincial do Pará em 2 de fevereiro de 1889*, Pará, Tipografia de A. F. da Costa, 1889, p. 105-106.

<sup>513</sup> Anne-Marie Thiesse, « La construction nationale, approche historique » [en ligne], Intervention dans le cadre du colloque « Identités, appartenances, diversités : Islam et identité nationale ». Paris, 2007, URL : <http://www.ekouter.net/la-construction-nationale-approche-historique-avec-anne-marie-thiesse-a-l-unesco-1916>.

Deux publications parues au tournant des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles illustrent parfaitement ce dessein. *L'État de Pará*<sup>514</sup> album réalisé par Henri Coudreau sur la commande du gouvernement du Pará, publié en 1897 et *l'Album do Amazonas*<sup>515</sup> réalisé à la demande du Président de l'État de l'Amazonas Silvério Nery en 1902. Celui-ci n'était rien d'autre que le frère de Santa-Anna Nery. Ces deux ouvrages étaient destinés à un public étranger. Le premier fut entièrement rédigé en français et fut publié en France, le second fut rédigé en portugais, en français et en anglais. L'un et l'autre mettaient l'accent sur les principales constructions, monuments et bâtiments des États de l'Amazonas et du Pará, affichant la plupart du temps des monuments culturels, de rues, de places et des avenues très inspirés des modèles urbains européens (figure 36).

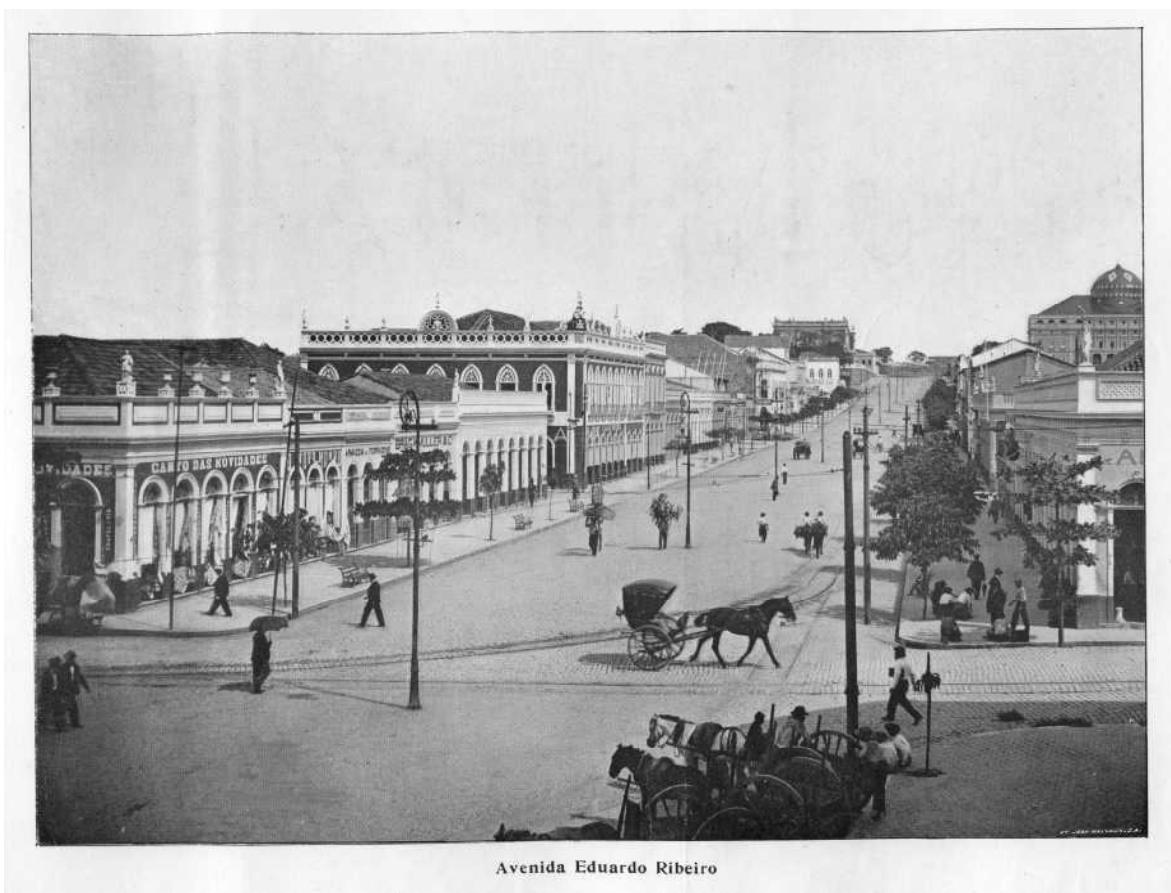


Figure 36 : Avenida Eduardo Ribeiro, Source : *Album do Amazonas*, 1902, p. 61

<sup>514</sup> Henri Coudreau, *L'État de Pará (États-Unis du Brésil)*, Paris, A. Lahure, 1897.

<sup>515</sup> *Álbum do Amazonas (1901-1902). No governo de sua Exa Sr. Dr. Silvério Nery*, Manaus, F. A. Fidanza, 1902.

La participation du Brésil à l’Exposition Universelle de 1889 constitua ainsi une étape fondamentale dans l’affirmation de l’identité nationale brésilienne, car elle se construisit au contact avec d’autres cultures et à travers de nombreux échanges avec d’autres nations. C’est en effet en se mesurant aux autres pays que le Brésil put adhérer à certains modèles politiques, économiques et sociaux, tout en se démarquant des autres pays grâce à l’affirmation de son patrimoine culturel. En ce sens, les diverses images de l’Amazonie que nous venons d’évoquer étaient au service de la légitimation d’une culture brésilienne originelle et propre à ses citoyens.

Car c’est bien par le biais des échanges transnationaux de connaissances et de savoir-faire que plusieurs éléments des plus diverses identités nationales furent forgés. Ainsi lors de l’Exposition, la place donnée à l’instruction fut-elle de taille, comme le souligne *Le grand ouvrage illustré* : « L’enseignement, tout aussi bien en Amérique qu’en France, est une des grandes préoccupations des pouvoirs publics. Dans le palais du Brésil et dans le palais argentin, l’exposition scolaire tenait une place importante. »<sup>516</sup>

La place importante réservée à l’enseignant s’inscrivait dans la suite du processus de construction identitaire, le partage d’une culture commune. En ce sens, la presse et l’école étaient le moyen par lesquels les hommes de lettres brésiliens partagèrent avec les autres membres de la « communauté imaginée» le patrimoine culturel qu’ils bâtirent. De cette manière, Inglês de Sousa, José Veríssimo et Santa-Anna Nery s’intéressèrent de près au rôle et à l’importance de l’éducation dans le projet national brésilien, comme nous verrons dans le prochain chapitre.

---

<sup>516</sup> E. Monod, *L’Exposition Universelle, op. cit.*, 1890, p. 26.

## 6. Les hommes de lettres amazoniens et l'apprentissage de la nation

L'école, au même titre que la presse, devenait un outil d'intégration incontournable quand il s'agissait de la vulgarisation massive des représentations de la nation. Conscients du poids de l'école dans la construction de la nation, José Veríssimo et Inglês de Sousa œuvrèrent pour la mise en place des réformes dans l'enseignement primaire et secondaire au Brésil. Ces réformes visaient à moderniser l'éducation et, par la même occasion, à « reformer » le peuple en lui inculquant des valeurs nationales et républicaines. Ce faisant, ils proposèrent une profonde réflexion sur les méthodes pédagogiques nationales. Santa-Anna Nery s'intéressa également de près à l'instruction publique brésilienne, mais dans son cas pour la diffuser à l'étranger. Ses ouvrages sur le Brésil et sur l'Amazonie furent de puissants outils de propagation des représentations très ciblées de la nation brésilienne en France. Dans ce chapitre, les travaux de José Veríssimo, d'Inglês de Sousa et de Santa-Anna Nery sur l'éducation nationale au Brésil seront l'objet de notre analyse.

### 6.1 José Veríssimo, Inglês de Sousa et l'instruction publique

Bâti sur la vision positiviste pour laquelle l'éducation était source de progrès, l'enseignement sous la 1<sup>ère</sup> République au Brésil (1889-1930) visait avant tout à rompre avec la politique d'éducation mise en place par l'Empire<sup>517</sup>. Dans le fond, l'avènement de la République au Brésil n'a pas signifié une véritable rupture en terme de contrôle du pouvoir, puisque l'État brésilien resta d'abord entre les mains des militaires positivistes (1889-1894) et puis rapidement passa sous le

---

<sup>517</sup> Alessandra Schueler et Ana Maria Magaldi, mettent en avant le fait que tout au long de l'Empire une série de mesures et de lois visant à réglementer l'éducation au Brésil furent édictées durant tout l'Empire. Alessandra Frota Martinez de Schueler et Ana Maria Bandeira de Mello Magald, « Educação escolar na primeira república : memória, história e perspectivas de pesquisa », dans *Tempo*, vol. 13 / 26, 2009, p. 32-55.

contrôle des grands propriétaires terriens, surtout ceux de São Paulo et du Minas Gerais (1894-1930) ; dans la forme, cependant il fallait montrer que la République représentait véritablement un changement politique et sociétal pour donner au reste du monde l'image d'un pays moderne.

Cette modernité dans l'esprit des élites qui détenaient le pouvoir au Brésil ne pouvait se faire que par le biais d'une européisation des villes, de la population et de la culture brésilienne<sup>518</sup>. Dans ce contexte, l'économie du caoutchouc au nord et celle du café au sud donnèrent origine à une *Belle Époque* tropicale (1889-1922). En effet, les principales villes amazoniennes et la capitale Rio de Janeiro s'inspirèrent des aménagements urbains qui eurent lieu en France dans le cadre des grands travaux de transformation de Paris entre 1850 et 1870 par le Baron Haussmann (1809-1891)<sup>519</sup>.

En ce qui concerne la population, l'appel à l'immigration européenne lancée par le Brésil était censé contribuer à son blanchiment, comme nous l'avons exposé dans la deuxième partie de ce travail ; en matière de culture, l'un des changements le plus significatif fut la place de l'école comme lieu destiné à apporter une instruction morale, civique et civilisationnelle aux Brésiliens dès l'enseignement primaire<sup>520</sup>.

Depuis l'Empire, l'éducation primaire et secondaire était une compétence des provinces, notamment avec la loi n° 16 du 12 octobre 1834 qui conférait aux provinces le devoir de « legislar, organizar e fiscalizar o ensino primário e secundário, restando ao governo central, através da pasta do Ministério do Império, a gestão de ambos os graus na Corte, e do ensino superior em todo o

---

<sup>518</sup> Claudia Poncioni, « Éducation et modernisme dans le Brésil de Getúlio Vargas », dans *École, culture et nation*, éd. Thomas Gomez, Nanterre, Publidix, 2005, p. 135.

<sup>519</sup> À propos de la *Belle Époque* française voir Dominique Lejeune, *La France de la Belle Époque 1896-1914*, 6ème [1<sup>ère</sup> éd. 1991], Paris, Armand Colin, 2011. Dominique Kalifa, *La véritable histoire de la « Belle Époque »*, Paris, Fayard, 2017, 296 p., (« Fayard Histoire »).

<sup>520</sup> Durant l'Empire l'éducation primaire était assez négligée au profit de l'éducation secondaire, l'éducation supérieure était destinée à la formation d'une élite nationale. Voir José Gonçalves Gondra et Alessandra Frota Martinez Schueler, *Educação, poder e sociedade no império brasileiro*, São Paulo, SP, Cortez Editora, 2008, (« Biblioteca básica da história da educação brasileira »).

país. »<sup>521</sup>. En 1889, Santa-Anna Nery résumait ainsi le système d'éducation brésilien :

Au Brésil, l'enseignement primaire est du ressort de la province et des municipalités, excepté dans le « Municipe Neutre » [capitale fédérale] où il est du ressort du ministère de l'empire. L'enseignement secondaire relève des gouvernements provinciaux, mais l'État entretient deux établissements secondaires dans deux provinces ; et, à Rio de Janeiro, cet enseignement, de même que l'instruction primaire, relève de lui. Seul l'enseignement supérieur constitue en fait un monopole de l'État, qui distribue les grades et dispose d'établissements spéciaux où cet enseignement est donné.<sup>522</sup>

Dans la pratique, cette loi de 1834 généra de grandes inégalités dans la qualité de l'enseignement des provinces car les budgets alloués à l'éducation divergeaient d'une province à l'autre selon les intérêts des élites locales<sup>523</sup>. Ce qui contredisait quelque peu le rôle de l'école prévu par les républicains, notamment de l'école primaire, car c'était à elle d'inculquer aux Brésiliens les valeurs républicaines dès le plus jeune âge et ainsi de consolider les idéaux d'ordre et de progrès du régime.

D'autant plus que la problématique de l'alphabétisation au Brésil était de taille. En 1886, par exemple, le pays comptait environ 14 millions d'habitants mais le taux d'individus suivant une scolarité avoisinait seulement les 2%<sup>524</sup>. Quant à l'analphabétisme, lors du premier recensement général de la population de 1872 son taux avoisinait les 84% de la population totale<sup>525</sup>. Lors du second recensement général de 1890, ce taux n'avait guère changé et était toujours supérieur à 80%<sup>526</sup>.

---

<sup>521</sup> Alessandra Frota Martinez de Schueler et Ana Maria Bandeira de Mello Magaldi, « Educação escolar na primeira república », *op.cit.*, p. 34.

<sup>522</sup> *Le Brésil en 1889*, éd. Nery Santa-Anna, *op. cit.*, p. 563.

<sup>523</sup> Toujours dans son ouvrage *Le Brésil*, Santa-Anna Nery dresse un tableau des fonds alloués à l'éducation par les provinces pour l'année 1886-1887, ce qui donnait la mesure des disparités des budgets provinciaux destinés à l'instruction publique. Le Maranhão, par exemple, prévoit 48 *contos* tandis que l'Amazonas prévoit 290 *contos*, le Pará 676, Rio de Janeiro (ville) 955 *contos* et Pernambuco 1.002 *contos*. *Ibidem*, p. 588

<sup>524</sup> José Ricardo Pires de Almeida, *L'Instruction publique au Brésil*, Rio de Janeiro, Imp. G. Leuzinger & Filhos, 1889, préface de l'auteur, p. XVIII.

<sup>525</sup> Source : site de l'IBGE (Instituto Brasileiro de Geografia e Estatística), consulté le 27/08/2019, URL: <https://biblioteca.ibge.gov.br/biblioteca-catalogo?view=detalhes&id=225477>

<sup>526</sup> Vanilda Paiva, « Um século de educação republicana », dans *Pro-positões*, vol. 1 / 2, 2016, p. 10.

Dans ce contexte, la réorganisation de l'éducation fut un vaste chantier qui demandait de nombreuses réformes. Les plus éminentes furent les réformes de l'éducation menées par Leôncio de Carvalho (1847-1912) puis par Benjamin Constant durant le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle. Le premier fut à l'origine du Décret n° 7247 du 19 avril 1879 qui déterminait une réforme de l'enseignement sur tout le territoire brésilien. De ce décret, nous retiendrons la création des cours primaire pour les adultes non alphabétisés, la création de bibliothèques et de musées, la création d'Écoles Normales ainsi que la proposition d'une éducation laïque.

Quant à Benjamin Constant, il fut à l'origine du décret n° 981 du 8 novembre 1890 qui préconisait un enseignement gratuit, libre et laïque de l'école primaire (élèves de 7 à 13 ans)<sup>527</sup> jusqu'à l'école secondaire (élèves de 13 à 15 ans) dans la capitale de la République<sup>528</sup>. La laïcité proposée par Leôncio de Carvalho et par Benjamin Constant était l'un de points forts de leur réforme puisque l'héritage jésuite dans l'éducation au Brésil demeurait encore très présent<sup>529</sup>.

En ce qui concerne l'enseignement primaire, le programme de Benjamin Constant proposait l'apprentissage de la langue portugaise (compréhension et expression écrite), des notions de mathématique, d'agronomie, de physique, d'histoire naturelle, de géographie et d'histoire – notamment du Brésil, d'instruction morale et civique, de dessin, de gymnastique et d'exercices militaires, de travaux manuels pour les garçons et de travaux de couture pour les filles.

---

<sup>527</sup> L'école primaire avait trois cycles déterminés par catégorie d'âge : 7-9 (*elementar*), 9-11 (*médio*), 11-13 (*superior*). Chaque cycle était composé par un programme contenant les mêmes matières, suivant une progression de contenu.

<sup>528</sup> Même si la réforme de Benjamin Constant était restreinte à la capitale, puisque sous la 1<sup>ère</sup> République la décentralisation permettait des programmes différents dans chaque État, elle devint la référence pour la réforme de l'éducation réalisée dans les États.

<sup>529</sup> Il est important de souligner la contribution de Rui Barbosa (1849-1923) à l'enseignement au Brésil. Il est l'auteur de plusieurs rapports, entre 1882 et 1884, qui furent les fondements de la politique d'éducation dans les années 1890. Voir Jean-Yves Mérian, « Laïcité, citoyenneté et République au Brésil. De l'Empire à la République, 1870-1891 », dans *La laïcité dans le monde ibérique, ibéro américain et méditerranéen : idéologies, institutions et pratiques : actes du colloque tenu à l'Université Paris X-Nanterre, 1-2-3 décembre 2005*, Paris, Publidix, Université de Paris X-Nanterre, 2006, p. 217-234.

Pour ce qui est du programme des lycées, ses disciplines demeuraient les mêmes, mais elles étaient associées à d'autres telles la calligraphie, des notions de français, des notions de droit brésilien et d'économie politique. Ce programme était marqué par la forte présence des sciences dite positives – mathématiques, physique, agronomie.

Dans ce cadre de l'implantation de l'éducation nationale républicaine au Brésil, les écrivains amazoniens José Veríssimo et Inglês de Sousa participèrent de façon très active. Ce dernier, en qualité de président de la Province de Sergipe en 1881 puis de l'Espírito Santo en 1882 proposa une série de réformes dans le domaine de l'instruction publique<sup>530</sup>. Ses propositions pour l'éducation pour la province de Sergipe furent condensées dans un document intitulé « Regulamento da Instrução Pública » (1881), qui cherchait à moderniser l'enseignement de la province en s'inspirant des réformes de Leôncio de Carvalho. À ce propos, l'historienne Maria Thetis Nunes souligne :

Ao baixar o Regulamento da Instrução Pública de 11 de setembro de 1881, o Presidente Inglês de Sousa tentava, principalmente, consolidar a legislação variada e esparsa, fruto das sucessivas reformas educacionais a acontecidas em Sergipe desde 1870, sob influência das tentativas de renovação da política educacional do Império. [...]

Desaparecia a instrução religiosa do currículo primário, numa influência das alterações introduzidas pela Reforma Leôncio de Carvalho que estabelecia a liberdade de crença, tirando o sentido obrigatório do ensino religioso, desde quando a « instrução obrigatória é manifestadamente incompatível com a tolerância ». Adotava-se, assim, a laicização do ensino, num desafio à tradição.

Era aberto o caminho para a co-educação pelo art. 75, que estabelecia : « As escolas públicas serão frequentadas por indivíduos do mesmo sexo ; todavia, quando não houver em uma localidade número de matriculados que exija a criação de escolas para ambos os sexos, será adotado o ensino misto, ministrado por professora ».<sup>531</sup>

---

<sup>530</sup> La thèse de Omar Scneider montre clairement les effort d'Inglês de Sousa dans la mise en place des réformes proposées par Leôncio de Carvalho à Sergipe et à l'Espírito Santo. Voir Omar Scneider, *A circulação de modelos pedagógicos e as reformas da instrução pública : atuação de Herculano Marcos Inglês de Sousa no final do Segundo Império*, thèse en Éducation sous la direction de Maria Rita Almeida Toledo, Pontifícia Universidade de São Paulo (PUC), 2007.

<sup>531</sup> Maria Thetis Nunes, *História da educação em Sergipe*, Aracaju, Paz e Terra, 1984, p. 143-144.

Inglês de Sousa pensait que l'éducation citoyenne jouait un rôle décisif dans la modernisation du pays. D'autant plus que l'éducation conditionnait l'intégration des Indiens de l'Amazonie. Dans le rapport qu'il rendit à son successeur lorsqu'il quittait le poste de président de la Province de l'Espírito Santo, il écrivit :

Neste trabalho esforcei-me quanto me foi possível para conciliar os interesses financeiros da Província e as restrições da lei nº 31 com as reformas que se tornaram necessárias no ensino público, em ordem a acompanhar o desenvolvimento da ciência da educação e facilitar a todos os Espírito-Santenses a aquisição de conhecimentos científicos e literários indispensáveis ao todo o homem de trabalho na sociedade moderna.<sup>532</sup>

Le programme scolaire de l'enseignement secondaire qu'il mit en place dans la province de Santa Catarina, à l'Ateneu Provincial, reflétait bien le rôle qu'il avait allouait à l'école dans la formation d'un citoyen capable de contribuer à la construction de l'État-nation brésilien, parmi les cours dispensés, on comptait la grammaire et la langue nationale, la rhétorique et la poétique, la langue latine, la langue française et anglaise, les mathématiques de base, la physique-chimie, histoire naturelle, l'histoire universelle, des notions d'économie, de politique, de philosophie, de cosmographie, de géographie physique et de calligraphie.

Dans les écoles l'Espírito Santo, il fit adopter la méthode d'alphabétisation dite « Méthode de João de Deus » (1876), du nom du pédagogue et homme politique portugais João de Deus de Nogueira Ramos (1830-1896) qui avait mis au point un manuel de lecture utilisé dans tout le Portugal, la *Cartilha maternal*, « fondée sur la lecture de mots et la suppression de l'épellation »<sup>533</sup>. Ce manuel fut inspiré par les travaux d'autres célèbres pédagogues européens tels que le Suisse Johann Heinrich Pestalozzi (1746-1827) et sa « Méthode Pestalozzi » ou encore l'Allemand Friedrich Wilhelm August Fröbel (1782-1852), qui fut à l'origine de la

---

<sup>532</sup> Inglês de Sousa, *Relatório com que o Exm. Sr. Dr. Herculano Marcos Inglês de Sousa entregou no dia 9 de dezembro de 1882 ao Exm. Sr. Dr. Martim Francisco Ribeiro de Andrade Junior a administração da Província do Espírito-Santo*, Vitória, Tipografia do Horizonte, 1882, p. 2.

<sup>533</sup> Justino Magalhães, « La Méthode Maternelle ou Art de lire de João de Deus (1876) : inventions typographiques et alphabétisation populaire au Portugal », dans *Histoire de l'éducation* [en ligne], n° 138, 2013, URL : <http://journals.openedition.org/histoire-education/2663>.

création des « jardins d’enfants » – des lieux destinés à l’accueil et à la sociabilité des enfants âgés de 2 à 6 ans.

L’adoption de la *Méthode de João de Deus* était nécessaire dans la Province de l’Espírito Santo selon Inglês de Sousa car « era ainda muito atrasado e defeituoso o método de primeiras letras adotado nas escolas da província, o que aliás [sucedia] mesmo naquelas províncias do Império que se [tinham] na conta de mais adiantadas em progresso intelectual. »<sup>534</sup>

Pour les provinces amazoniennes, l’implantation de l’éducation républicaine constituait un travail de longue haleine. En ce sens, les efforts entrepris par l’État du Pará méritent une attention toute particulière car la richesse provenue de l’exportation du caoutchouc permit d’entamer une politique d’éducation plus forte que dans les autres États du Nord ou du Nord-est brésilien. Son premier président, Justo Leite Chermont, entama au lendemain de la proclamation de la république une série de réformes qui visaient à l’amélioration de l’instruction primaire dans l’État :

No estado do Pará, tão logo foi implantada a República, o governador Justo Leite Chermont, em 7 de maio de 1890, promulgou o Regulamento Geral da Instrução Pública. Esse regulamento, segundo o governador, tinha por objetivo reorganizar a Instrução Pública, especialmente o ensino primário, que até então era regido por legislação contraditória e mutilada pelas reformas parciais e incompletas, realizadas sem planos e sem ordem. O ensino passou a ser leigo, e o primário, obrigatório e gratuito. Este compreendia dois cursos : o elementar e o integral. O primeiro ministrado em escolas elementares tinha a duração de três anos; o segundo, com duração de seis anos, era ofertado em escolas populares. Este último subdividia-se em três cursos: elementar, médio e superior. Ambos tinham duração de dois anos de estudos. O ensino primário tinha por fim a formação moral e cívica da mocidade paraense.<sup>535</sup>

Dans ce contexte, l’écrivain José Veríssimo participe de très près à la mise en place de l’éducation républicaine dans l’État du Pará puisqu’il en exerce la charge

---

<sup>534</sup> Inglês de Sousa, *Relatório com que o Exm. Sr. Dr. Herculano Marcos Inlgês de Sousa entregou a administração da Província do Espírito-Santo*, op. cit., p. 8.

<sup>535</sup> Maria do Perpétuo Socorro França, « Grupos Escolares no Estado do Pará no Regime Republicano (1899-1905) », dans *História e Educação na Amazônia*, éds. Marcos André Ferreira Estácio et Lucia Regina de Azevedo Nicida, Manaus, EDUA, UEA Edições, 2016, p. 348.

de directeur de l’Instrução Pública de 1890 à 1891<sup>536</sup>. Date de cette période la parution de son œuvre *A Educação nacional* (1890)<sup>537</sup>, dans laquelle il affirmait sa pensée concernant l’importance de l’éducation dans la formation citoyenne des Brésiliens. Nous y reviendrons à propos de cette œuvre. Pour l’instant, il convient de signaler que dans le cadre de l’établissement d’une éducation nationale, la circulation des connaissances et des savoir-faire entre les pays était de mise.

Dans le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle, les grandes puissances européennes cherchaient elles aussi à moderniser leur système d’éducation nationale grâce à la circulation d’expériences pédagogiques. La création des musées pédagogiques en fut un exemple<sup>538</sup>. Celui de Paris créé en 1879 sous l’impulsion de Jules Ferry était destiné à « l’étude comparée des méthodes d’éducation, des livres classiques et du matériel d’enseignement »<sup>539</sup>. Les expositions universelles contribuèrent également aux échanges sur l’éducation entre les pays. Dans l’Exposition Universelle de 1889, comme nous l’avons exposé dans le chapitre précédent, l’éducation et l’enseignement occupèrent une place importante.

À l’occasion de cette exposition, José Veríssimo qui était à Paris pour participer au Congrès d’anthropologie fut chargé par le vice-président de la Province du Pará, José de Araújo Rosa Danin (1829-1895), de rédiger un rapport minutieux sur la partie de l’exposition dédiée à l’instruction publique. José Danin lui-même raconte les détails de sa demande :

---

<sup>536</sup> La thèse de Maria do Perpétuo Socorro França dresse un portrait assez précis du rôle de José Veríssimo dans l’éducation nationale au Brésil. Voir Maria do Perpétuo Socorro França, *José Veríssimo (1857-1916) e a educação Brasileira republicana : raízes da renovação escolar conservadora*, thèse de doctorat dirigé par Maria Elizabete S. P. Xavier, soutenue le 3/12/2004 Universidade Estadual de Campinas (UNICAMP), 2004.

<sup>537</sup> Il publia également le rapport intitulé « A Instrução Pública no Estado do Pará em 1891 » dans lequel il pointe les problèmes de l’éducation dans l’État et donna des suggestions pour l’améliorer.

<sup>538</sup> Alexandre Fontaine et Damiano Matasci, « Centraliser, exposer, diffuser : les musées pédagogiques et la circulation des savoirs scolaires en Europe (1850-1900) », *Revue germanique internationale* [en ligne], mai 2015, consulté le 28/08/2019, URL : <https://journals.openedition.org/rgi/1515#bodyftn5>.

<sup>539</sup> Maurice Pellison, « Musées pédagogiques », *Dictionnaire de pédagogie et d’instruction primaire*, tome 1, 1<sup>ère</sup> partie, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1888.

Como elemento desse trabalho de tamanha utilidade, aproveitei a boa vontade do comendador José Veríssimo, que, a convite da sociedade de Antropologia de Pré-histórica seguiu a tomar parte no congresso que se realizará este mês em Paris, e o incumbi de estudar na Exposição Universal a parte relativa à instrução pública.

Para esse fim, expedi-lhe o seguinte ofício:

– “1.<sup>a</sup> sessão n. 3.355.– Palácio da Presidência do Pará, 15 de julho de 1889. – Illm. Sr.– Sabendo que tem v.s. de brevemente seguir para Paris a convite da sociedade Antropológica, afim de tomar parte no congresso que ela vai realizar na época da exposição, resvolvi incumbi-lo de, como comissionado desta província, estudar a secção de instrução pública na Exposição, tendo principalmente em vista: a organização do ensino primário, escolas normais, ensino técnico, arquitetura escolar, métodos e aparelhos pedagógicos, ensino misto e educação física e outros assuntos concernentes à instrução pública.<sup>540</sup>

Certainement inspiré par les réformes de l'éducation en cours au Brésil mais aussi dans d'autres pays qu'il a pu connaître lors de l'Exposition Universelle, José Veríssimo publia l'ouvrage *A Educação nacional*, en 1890. L'œuvre eut un franc succès et elle connut ensuite une seconde édition en 1906. Une troisième édition posthume fut publiée en 1985 dans le cadre de la Nouvelle République au Brésil (1985-2016), ce qui montre que ses suggestions de reformulation de l'éducation trouvent encore écho un siècle plus tard. Dans cette œuvre, José Veríssimo dévoilait les grandes lignes de sa pensée concernant le rôle de l'éducation comme élément capable de réveiller le « sentiment national »<sup>541</sup> :

A educação nacional, largamente derramada e difundida, com o superior espírito de ser um fator moral de nacionalismo, [...] a escola, isto é, a mesma educação prodigamente distribuída a todos os cidadãos, devia ser a cadeia que ligasse os elementos heterogêneos da nação.<sup>542</sup>

---

<sup>540</sup> José de Araújo Rosa Danin, *Relatório com que o Exm. Sr. Dr. José de Araújo Rosa Danin 1º Vice-Presidente da Província do Pará passou a administração da mesma ao Exm. Sr. Dr. Antônio José Ferreira Braga, Presidente nomeado por Dec. de 22 de julho de 1889*, Pará, Tipografia de A. Frutuoso da Costa, 1889, p. 18-19.

<sup>541</sup> Ce « sentiment national » selon Veríssimo peut ainsi être expliqué : « por sentimento nacional entendo eu não só essa maneira especial de sentir, isto é, de receber bem e reproduzir as impressões, que distingue os povos uns dos outros, mas ainda o conjunto de impressões recebidas em uma perene comunhão com a pátria e transformada no cérebro em ideias ou sensações que têm a pátria por origem, causa e efeito. ». José Veríssimo, *A educação nacional*, op. cit., 1890, introduction de l'auteur, p. XI.

<sup>542</sup> *Ibidem*, p. XV et XVI.

D'après José Veríssimo, c'était le manque de « sentiment national » qui empêchait le Brésil à accéder au rang de « grande nation » au même titre que d'autres pays comme les États-Unis où selon lui l'éducation avait aidé à créer une unité nationale. Ainsi imputait-il à la mauvaise condition de l'éducation nationale brésilienne l'état « léthargique » dans lequel le pays se trouvait. Un pays pourtant plein de ressources et destiné à accomplir de belles choses<sup>543</sup>. *A Educação nacional* proposait donc une profonde réflexion sur l'éducation brésilienne à partir des lectures de José Veríssimo des théories philosophiques et sociologiques de l'époque, comme nous le montre l'extrait ci-dessous :

O nosso sistema geral de instrução pública, não merece de modo algum o nome de educação nacional. É em todos os ramos primário, secundário e superior apenas um acervo de matérias amontoadas, ao menos nos dois primeiros, sem nexo ou lógica, e estranho completamente a qualquer concepção elevada de pátria.

Pode ser um meio bom ou mau, não é o nosso propósito discutir-lhe o valor, de mera instrução, mas não é de modo algum um meio de educação, e sobretudo de educação cívica e patriótica. Ora, toda a instrução cujo fim não for a educação e, primando tudo, a educação nacional perde por esse simples fato toda a eficácia para o progresso, para a civilização e para a grandeza de um povo.

Nada absolutamente distingue a instrução pública brasileira da instrução pública que se poderia dar em outro país, e na escola brasileira o Brasil, quase pode-se dizer parodiando um dito célebre – brilha pela ausência. Amontoar matérias, não ligada entre si por nenhuma ideia superior, e ensiná-las bem ou mal, não é educar ou, segundo o conceito de Spencer preparar o homem para a vida completa, como membro da família, da pátria e da humanidade.<sup>544</sup>

Apprendre la nation aux Brésiliens. Tel était l'enjeu majeur de l'école pour José Veríssimo. Mais l'éducation seule n'était pas suffisante pour accomplir ce travail. À elle, on devait ajouter les efforts de la famille, de la religion, du gouvernement, de la politique, de la science, de l'art et de la littérature<sup>545</sup>. Cette conception montre que l'écrivain était pleinement conscient du rôle des hommes de lettres comme lui dans la construction de la nation.

---

<sup>543</sup> *Ibidem*, p. XVII.

<sup>544</sup> *Ibidem*, p. 1-2.

<sup>545</sup> José Veríssimo, *A educação nacional*, 2<sup>ème</sup> éd., Rio de Janeiro, Livraria Francisco Alves, 1906, p. 206.

De cette façon, à travers *A Educação nacional* José Veríssimo fournit une importante contribution théorique à l'éducation nationale du Brésil. Son action dans la presse, ses œuvres de fiction, ses essais et son travail dans la politique publique nourrissent les débats concernant de nombreux aspects de la vie sociale et culturelle du pays. Ce faisant, il réussit à intégrer les thèmes amazoniens tels que la langue, la tradition et la culture indigène et *cabocla* dans les débats sur la nationalité brésilienne, comme le prouvent ses travaux ethnologiques concernant les possibles origines de l'homme brésilien.

Dans les dernières lignes de son ouvrage sur l'éducation nationale, il livrait l'élément propulseur de ses actions : « a boa vontade de servir o seu país »<sup>546</sup>. Être au service de son pays fut aussi le credo de Santa-Anna Nery. Dans son cas, ses actions pour le Brésil furent menées principalement à l'international, visant l'information d'un public étranger à la réalité du Brésil, en générale et de l'Amazonie, en particulier. Son action de publiciste en France est l'objet de notre analyse dans le sous-chapitre suivant.

## **6.2 Santa-Anna Nery et la propagande de la nation brésilienne en France**

Dans son œuvre de vulgarisation du Brésil et de l'Amazonie en France, Santa-Anna Nery réserva une place importante à l'instruction publique. De fait, ses ouvrages *Le pays des Amazones* et *Le Brésil* contenaient chacun un chapitre qui expliquait aux Français l'organisation de l'enseignement au Brésil. Pour ce qui est du chapitre sur l'éducation dans *Le Brésil*, il fut écrit en collaboration avec le Baron de Saboia (1836-1909), Luiz Cruls (1848-1908) et le Baron de Tefé (1837-1961).

---

<sup>546</sup> *Ibidem*.

Il s'agit dans ces ouvrages de propagande de donner un panorama général de l'éducation depuis de l'enseignement primaire à l'enseignement secondaire pour arriver aux facultés de droit et de médecine. Santa-Anna Nery et ses collaborateurs tâchaient d'expliquer le système scolaire brésilien de façon à mettre en évidence ses points positifs. Ainsi, le lecteur français découvrait-il que l'enseignement primaire au Brésil dans les années 1880 était gratuit partout et obligatoire dans certaines provinces, que la laïcité n'était pas encore à l'ordre du jour, mais que l'instruction religieuse était transmise très souvent par des laïcs. Ce schéma se répète dans son ouvrage *Le pays des Amazones* mais de façon encore plus soutenue, puisque cet ouvrage de propagande fut actualisé entre sa première et sa seconde édition.

De fait, *Le pays des Amazones*, nous le savons, fut publié par la première fois en 1885 avant de connaître une deuxième édition en 1899. Presque un siècle plus tard, il gagna en 1979 une traduction en portugais. Entre les deux éditions quelques changements. À commencer par la page de titre qui dans la seconde édition portait la mention « nouvelle édition entièrement refondue et mise à jour » (figure 37).

Cette mise à jour tenait grandement au fait de la chute de l'Empire au Brésil. Dans la forme, la plupart des informations ajoutées ou modifiées dans la seconde édition étaient censées rendre compte des modifications politiques et administratives opérées par le passage de l'Empire à la République. Dans le fond, la lecture de l'ouvrage montre bien que la politique et l'administration brésiliennes ne présentaient pas vraiment de changement.

# Le Pays des Amazones

L'EL-DORADO  
LES TERRES A CAOUTCHOUC

PAR

*LE BARON DE SANTA-ANNA [NERY]*

OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR, OFFICIER D'ACADEMIE, MEMBRE CORRESPONDANT ÉTRANGER  
DE L'ACADEMIE ROYALE DES SCIENCES DE LISBONNE,  
MEMBRE CORRESPONDANT DE L'INSTITUT D'HISTOIRE, DE GÉOGRAPHIE ET D'ETHNOGRAPHIE  
DU BRÉSIL,  
MEMBRE HONORAIRE CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE GÉOGRAPHIE DE LONDRES, ETC.

Orné de nombreuses illustrations et d'une carte explicative.

*Nouvelle édition entièrement refondue  
et mise à jour.*

*Suberbo Tejo, nem padrão ao menos  
Ficará de tua gloria? Nem herdeiro  
De teu renome?... — Sim: recebe-o, guarda-o,  
Generoso Amazonas, o legado  
De honra, de fama e brio: não se acabe  
A língua, o nome português na terra.  
(Almeida Garrett: *Camões*, x, 21).*

PARIS  
LIBRAIRIE GUILLAUMIN ET C<sup>°</sup>

14, RUE RICHELIEU, 14

1899

*Tous droits réservés.*

Figure 37 : *Le pays des Amazones*, 2<sup>ème</sup> éd., 1899.

À titre d'exemple, prenons le chapitre dédié à l'instruction publique de l'œuvre *Le pays des Amazones*. Dans la première édition de 1885, il s'intitulait « Enseignement moderne » et Santa-Anna Nery expliquait dès les premiers lignes la différence entre la division administrative entre le Brésil et la France :

La France est une République fortement centralisée ; le Brésil est une monarchie démocratique, seule de son espèce en Amérique, assez largement décentralisée. Aussi, tandis qu'en France l'enseignement à tous les degrés est concentré et se trouve au pouvoir de l'État – au Brésil, tout au contraire, il est comme calqué sur la quasi-autonomie provinciale.<sup>547</sup>

Dans l'édition de 1899, le titre demeure le même « Enseignement moderne » et le contenu aussi, à peu de choses près :

La France est une République fortement centralisée. Le Brésil est une République également, mais une République fédérative, composée d'États autonomes. Aussi, tandis qu'en France l'enseignement à tous les degrés est concentré et se trouve au pouvoir de l'État – au Brésil, tout au contraire, il est comme calqué sur l'autonomie absolue de chaque État.<sup>548</sup>

Dans les deux éditions, une comparaison entre les systèmes éducatif français et brésilien était alors établie de façon à mettre en exergue les spécificités de ce dernier et son caractère avant-gardiste, car en ce qui concernait la question de la gratuité de l'école Santa-Anna Nery se targuait maintes fois de la gratuité de l'enseignement primaire au Brésil, sans toutefois offrir des preuves à l'appui :

En France, l'enseignement primaire n'est gratuit que depuis l'application des réformes provoquées par M. Jules Ferry. Au Brésil, la gratuité existe partout, et, avant même l'avènement de la République, existait déjà en vertu d'un article de la Constitution impériale du 25 mars 1824. Cette gratuité n'entraîne pas forcément l'obligation ; elle n'est qu'une facilité offerte aux pères de famille sur toute l'étendue du territoire de la République. Certains États brésiliens ont décreté l'enseignement obligatoire ; il en est d'autres où l'enseignement demeure facultatif, quoique toujours et partout gratuit.<sup>549</sup>

---

<sup>547</sup> Santa-Anna Nery, *Le Pays des Amazones*, *op.cit*, 1885 p. 239.

<sup>548</sup> Santa-Anna Nery, *Le Pays des Amazones : l'Eldorado, les terres à caoutchouc*, 2<sup>ème</sup> éd., Paris, Librairie Guillaumin, 1899, p. 279.

<sup>549</sup> *Ibidem*, p. 280.

Par la suite, il tâchait d'expliquer le changement le plus significatif en termes d'enseignement depuis l'avènement de la République : la laïcité. En 1885, ce mot selon lui ne faisait pas encore partie du vocabulaire pédagogique du pays<sup>550</sup>, en 1899 il était bel et bien présent. Cependant, à en croire à son explication, ce changement n'en était pas vraiment un, car dans la pratique une laïcité toute relative s'immisçait dans les écoles depuis l'Empire, comme le montre l'extrait ci-dessous retiré de la première édition de l'œuvre *Le pays des Amazones* :

L'enseignement public, au Brésil, est donc suffisamment en harmonie avec nos mœurs et avec notre organisation gouvernementale – Il est gratuit, comme il convient à une démocratie ; il est obligatoire ou facultatif, selon les circonstances, comme il doit être dans un vaste État libre ; il est centralisé et décentralisé en même temps, parce qu'il s'applique à un empire qu'on pourrait appeler fédératif ; enfin, il n'est ni exclusivement laïque, ni exclusivement religieux, parce que, chez nous, il y a un mélange à parties égales de religion et de libre philosophie pratique.<sup>551</sup>

Dans la seconde édition, parue une quinzaine d'années après l'instauration de la République, ses propos sur la laïcité demeurent presque inchangés :

L'enseignement public au Brésil est donc suffisamment en harmonie avec notre organisation gouvernementale et avec nos mœurs – Il est gratuit, comme il convient à une démocratie. Il est obligatoire ou facultatif, selon les circonstances, comme il doit être dans un vaste et libre pays à forme républicaine fédérative. Enfin, s'il n'est pas religieux, il n'est pas non plus anti-confessionnel, parce que chez nous il y a un mélange à parties égales de religion et de libre philosophie pratique.<sup>552</sup>

Cet exemple est la preuve que l'image du Brésil que Santa-Anna Nery essayait de partager en France était celle d'un pays moderne, en pleine croissance, culturellement riche et surtout ouvert sur l'Europe. Pour ce qui est de l'Amazonie, il redoublait d'efforts pour en donner une image tout aussi positive, faisant également appel aux dimensions économiques et culturelles de la région. La mise en perspective des richesses amazoniennes ressortait toujours dans ses publications. Ainsi écrivait-il dans la *Revue du monde latin* : « Aucune région du

---

<sup>550</sup> Santa-Anna Nery, *Le pays des Amazones*, *op. cit.*, 1885, p. 240.

<sup>551</sup> *Ibidem*, p.241

<sup>552</sup> Santa-Anna Nery, *Le pays des Amazones*, *op. cit.*, 1899, p. 280-281.

globe n'a pas présenté, peut-être, dans des conditions analogues, un plus éclatant exemple que peut accomplir le travail appliqué à un sol recélant des richesses inépuisables. »<sup>553</sup>.

Sa démarche visait aussi à contrer toute la mauvaise publicité autour du Brésil. « Les Brésiliens laissent les perroquets aux mastroquets »<sup>554</sup>, glissait-il dans une lettre enflammée adressée au quotidien *Gil Blas* (1879-1940) qu'il accusait d'avoir dans un article donné une mauvaise image du Brésil. Dans sa construction des représentations du Brésil et de l'Amazonie en France, l'exotisme d'autrefois, des perroquets, des Indiens anthropophages, etc., cédaient la place aux données économiques appuyées par des chiffres alléchants faisant état des exportations des provinces, notamment des produits phares comme le caoutchouc, le cacao et la noix du Brésil. Les difficultés liées à l'environnement – obstacles naturels, maladies tropicales, distances, etc. –, étaient censées être supplantées par les possibilités que ce nouveau marché pouvait offrir.

Quant à l'instruction publique en Amazonie, elle était également donnée à voir sous ses plus beaux atours. Santa-Anna Nery n'hésitait pas à enjoliver la situation de l'enseignement dans la région<sup>555</sup>. À titre d'exemple, concernant l'État de l'Amazonas, il soulignait qu'il « occupe une place honorable à côté de ses dix-neuf frères, au point de vue de l'instruction publique, et les progrès qu'il a réalisés dans cet ordre d'idées méritent tous les encouragements possibles. »<sup>556</sup>.

Cet extrait était accompagné de l'illustration d'une école à Manaus dont l'architecture très moderne n'est pas sans rappeler l'architecture des bâtiments européens (figure 38).

---

<sup>553</sup> Santa-Anna Nery, « L'Amazonie », *Revue du monde latin*, 1884, p. 462.

<sup>554</sup> Don Caprice, « Le coulisses de la finance », *Gil Blas*, Paris, 6 1884, p. 2.

<sup>555</sup> Dans une lettre envoyée à José Veríssimo à l'occasion de la parution de l'ouvrage *A Educação nacional*, Santa-Anna Nery montre qu'il était un profond connaisseur de difficiles conditions de l'éducation au Brésil (annexe 23).

<sup>556</sup> Santa-Anna Nery, *Le pays des Amazones*, *op. cit.*, 1899, p. 282.



Figure 38 : Édifice scolaire à Manaus, *Le pays des Amazones*, 1899, p. 282

Après avoir dressé un état des lieux des écoles et des budgets alloués à l'instruction publique dans l'État de l'Amazonas, Santa-Anna Nery proposait en guise de conclusion du chapitre, le paragraphe suivant :

Tel est, dans ses grandes lignes, l'état de l'enseignement public dans l'Amazone. Certes, bien de lacunes sont encore à combler ; Il reste beaucoup à faire pour atteindre à une sorte de perfection. Les institutions et les maîtres sont insuffisants sur plus d'un point. Le nombre manque et les capacités font parfois défaut. Les méthodes nouvelles ne sont pas encore établies partout. On a dû courir au plus pressé ; mais peu à peu les fautes seront corrigées. L'expérience sera bonne maîtresse dans un pays de bonne volonté.

Un État qui consacre à l'instruction publique des sommes représentant le dixième de ses recettes totales mérite qu'on l'admire, qu'on l'encourage et bien souvent qu'on l'imiter.<sup>557</sup>

---

<sup>557</sup> *Ibidem*, p. 287.

L'État de l'Amazonas devint ainsi un modèle à suivre. Cette propagande intense sur l'Amazonie était d'abord un appel à l'immigration, nous le savons, mais elle avait un autre but avoué : celui d'apprendre l'Amazonie à *l'intelligentsia* française. Santa-Anna Nery lui-même écrivait dans la préface de la première édition de son ouvrage *Le pays des Amazones* : « Nous voulons apprendre à nos amis de France ce qui se passe aux frontières de leur Guyane »<sup>558</sup>.

Cet apprentissage de la nation brésilienne en France visait aussi à la formation des hommes de lettres brésiliens puisque la France servait de miroir culturel au Brésil. Par conséquent, les imaginaires que les hommes de lettres français bâtissaient sur l'Amazonie avaient une répercussion importante d'un côté et de l'autre de l'Atlantique, comme nous le montre les échanges autour de l'œuvre *La Jangada* de Jules Verne.

En proposant des images de l'Amazonie très positives en France, Santa-Anna Nery donnait la possibilité aux Français de changer le regard qu'ils posaient sur la région. Cela pouvait contribuer à la faire sortir une fois pour toute de l'ombre de la non civilisation. En ce sens, les travaux de Santa-Anna Nery, ainsi que ceux d'Inglês de Sousa et de José Veríssimo, constituèrent et constituent encore une source incontournable pour tous ceux qui souhaitent regarder l'Amazonie sous un angle beaucoup moins utopique ou dystopique.

---

<sup>558</sup> Santa-Anna Nery, *Le pays des Amazones*, *op. cit.*, 1885, préface de l'auteur, p. XV.

## Conclusion : ceux qui viennent de « là-bas »

Dans un récent ouvrage paru en 2019, le géographe François-Michel le Tourneau affirme que « “L’Amazonie” n’existe pas »<sup>559</sup>. Ce constat appelle une fois de plus à une réflexion sur les représentations que nous nous faisons encore aujourd’hui de cette partie de l’Amérique, objet d’études scientifiques et de rêveries qui attire l’attention du monde entier. Symbole à la fois de plénitude et de désert, d’abondance et d’austérité, du passé et de l’avenir, l’Amazonie éveille aussi bien l’intérêt scientifique que les utopies des Occidentaux depuis que les Européens ont pris contact avec ce territoire et ses habitants au XVI<sup>e</sup> siècle, entamant alors l’« invention » de son histoire, travail long et imparfait.

Notre réflexion s’est portée sur la façon dont, au fil des siècles, les imaginaires régionaux, nationaux et étrangers se sont constitués à propos de l’Amazonie brésilienne, et plus spécifiquement, quelles images de la région furent retenues lorsque le Brésil s’engageait dans la mise au point d’une identité collective au XIX<sup>e</sup> siècle, et quelle fut la participation des hommes de lettres amazoniens dans la constitution de ce projet identitaire.

La tâche qui revenait aux hommes de lettres amazoniens dans ce contexte était immense et complexe. D’une part, ils devaient contrer les nombreux stéréotypes, fruits des fantasmes et des rêveries des Européens, qui l’associeraient très souvent l’Amazonie à un lieu de non-civilisation ; d’autre part, ils devaient faire ressortir les particularités régionales de cette région qui lui conféraient un statut de symbole national, sans toutefois faire appel à l’exotisme. À cela venait s’ajouter la contrainte d’être originaire de l’une des régions les plus isolées et éloignées des centres de pouvoir dans un pays fortement centralisé. De fait, dans la mesure où le centralisme administratif, politique et culturel était de mise au Brésil, ces hommes de lettres furent confrontés à un paradoxe : jongler entre les descriptions d’une

---

<sup>559</sup> François-Michel Le Tourneau, *L’Amazonie : histoire, géographie, environnement*, op.cit., préface de l’auteur

Amazonie « imaginée », qui attisait toute sorte de convoitises et celles d'une Amazonie « réelle », qui était souvent mise à l'écart des grands projets de développement du pays.

Au fil de notre étude, nous avons mis en évidence le processus constitutif des principales représentations de l'Amazonie au Brésil et en Europe. Une démarche qui fit appel à l'analyse de différentes couches qui se sont superposées telles des palimpsestes dans les imaginaires sur la région du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle, notamment dans le domaine littéraire et dans la presse. Dans un contexte général, cela nous mena à l'étude des images universelles, comme les représentations archétypales de l'Enfer et du Paradis, qui interagissent de façon transhistorique et transculturelle et modifient la perception du « réel ». Pour ce qui est de l'Amazonie, les récits de voyage nous ont fourni de parfaits exemples de la façon dont l'imagination pouvait cristalliser les mythes et conditionner les regards. Dans le contexte national, l'objet de notre étude a été l'analyse du récit que le reste du Brésil se faisait de l'Amazonie. Cela a permis de faire ressortir l'importance symbolique de la région dans la constitution d'une nation forte d'un patrimoine culturel et ancestral unique, ainsi que d'un paysage très caractéristique. À ces deux dimensions nous avons ajouté une troisième d'ordre local : l'étude des représentations que la région se faisait d'elle-même, ce qui nous a mené vers l'examen des travaux des hommes de lettres amazoniens.

Aborder les narrations sur l'Amazonie dans les récits de voyage, dans la fiction littéraire et dans la presse s'est avéré une approche à la fois riche et risquée. En faisant appel à plusieurs disciplines et à de différents domaines du savoir, nous avons dû intégrer une panoplie de théories, de notions et de concepts dont la complexité était celle de les rendre compatibles. La quantité de thèmes traités témoigne de cette profusion : la circulation d'hommes et d'idées, le mythe, l'imaginaire, la littérature étrangère, la fiction régionaliste, la presse, la culture populaire, l'ethnographie, la cartographie, pour ne citer que ces quelques exemples. Nous avons trouvé dans l'analyse de la construction identitaire du Brésil le canevas qui nous a permis d'avoir un point de raccord entre les différentes parties et les chapitres de notre travail.

Ainsi notre approche de la formation de la « communauté imaginée» brésilienne fut-elle abordée sous le prisme de l'œuvre d'Anne Marie-Thiesse, notamment de son livre *La création des identités nationales* et de bon nombre de ses articles. Bien que ses publications se soient intéressées aux cas des États-nations européens, elles ont fourni des éléments essentiels pour la compréhension de l'idée de nation telle qu'elle était conçue entre le XVIII<sup>e</sup> et le XIX<sup>e</sup> siècle par les Occidentaux, c'est-à-dire, comme le produit d'un effort d'intégration sociale et culturelle de tous les individus à l'échelle d'un pays. Cette intégration passait par quelques critères indispensables : la quête des ancêtres et d'un folklore ainsi que la mise au point d'une culture commune. Le premier critère comprend l'élaboration des mythes fondateurs et d'une langue nationale ; le second et le troisième prennent en compte l'étude des moyens de diffusion des valeurs patriotiques tout comme la place de l'éducation dans la divulgation d'un idéal de nation. Le même effort d'intégration collective fut entrepris au Brésil au XIX<sup>e</sup> siècle, ce qui eut des incidences sur la place de l'Amazonie dans l'architecture nationale puisqu'elle fut appelée à fournir une histoire ancestrale et un folklore original et propre au pays. Dans ce contexte, la reconnaissance d'un récit immémorial fut pour l'Amazonie un cadeau à double tranchant. D'une part, elle garantissait à la région sa participation à la fondation de l'unité nationale du pays, d'autre part, elle la reliait à un passé primitif, fixant l'image d'un lieu resté à mi-chemin de la civilisation.

La formation sociale et culturelle du pays prit une importance fondamentale à la même période. La circulation des hommes et des artefacts culturels entre le Brésil et l'Europe, notamment avec la France, facilita l'entrée des théories, des courants et des sciences naissantes et inspira l'ouverture à de nouvelles approches de l'homme et de la nature amazonienne. L'analyse des échanges entre les deux pays nous a permis une compréhension assez large de la façon dont le Brésil intégra des valeurs interculturelles et transculturelles pour affirmer son identité. Prenons par exemple le cas de l'eugénisme, du romantisme ou de l'ethnologie, qui prirent leur essor au XIX<sup>e</sup> siècle. Une fois arrivés au Brésil, ils placèrent l'Indien au cœur des débats identitaires, ce qui mena à un paradoxe : l'indigène fournissait l'ancestralité et les traditions essentielles pour la culture brésilienne, et il était

perçu comme le seul lien entre le Brésil de l'époque et son passé lointain ; et pourtant, en raison de son « primitivisme », il ne pouvait pas représenter l'avenir d'une société qui se voulait évoluée ou du moins sur le chemin du progrès. L'intégration des indigènes au Brésil fut donc idéalisée par les hommes de lettres. Aussi l'Indien « imaginé » fut-il intégralement inventé dans la fiction littéraire par les écrivains du romantisme. Par contre, l'Indien « réel » peinait à faire partie de la formation sociale du pays, car il était au mieux ignoré mais dans la plupart des cas, il était stigmatisé et rejeté.

Le fossé entre l'imagination et la réalité dans les discours sur l'Amazonie dans le reste du Brésil et du monde créa (et crée encore aujourd'hui) des conséquences directes sur la politique, l'économie et les sociétés amazoniennes. À titre d'exemple, l'image qui veut cette région comme un « réservoir d'oxygène » génère des pressions mondiales pour freiner la déforestation, fait qui a des impacts directs dans sa géopolitique. C'est pourquoi l'étude de la formation des imaginaires nationaux et étrangers, proposée dans la première partie de ce travail, fut fondamentale pour la compréhension de la naissance des discours sur l'Amazonie où les données objectives des sciences côtoyaient les chimères, les fantaisies et les utopies ancrées dans l'esprit des Occidentaux.

En retracant la façon dont les représentations de la région se sont formées du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle en Europe et au Brésil, notre réflexion s'est acheminée vers un constat : aux yeux de beaucoup, l'Amazonie naquit mythique. De fait, les mythes, comme celui des Amazones, servirent à cacher les complexes d'une civilisation occidentale qui a très mal vécu l'altérité des Indiens et l'existence d'un *ailleurs* aux antipodes de sa vision du monde. La civilisation occidentale s'étant fondée sur le principe d'opposition plutôt que de sur celui d'unité avait une existence intimement basée sur un contraste avec la non-civilisation. L'Amazonie du fait de son caractère lointain et mystérieux remplissait tous les critères d'un *ailleurs* rêvé. De l'éloignement géographique à l'éloignement culturel il n'y avait qu'un pas et la région devint l'antimonde, servant à rappeler aux Européens les bienfaits de leur culture.

Dans le cadre de l'étude de la formation d'une l'histoire amazonienne, un mythe en particulier conditionna longtemps les regards qui se sont posés la région. Il s'agit du mythe de l'Eldorado, responsable en grande partie de la vision de l'Amazonie comme une terre de richesses inépuisables, la « Terre promise ». Cette chimère fut souvent actualisée à chaque fois qu'une période de développement économique traversait la région, comme ce fut le cas durant l'âge d'or du caoutchouc au XIX<sup>e</sup> siècle. La force de cet imaginaire semblait si irrésistible que même les expéditions inspirées par les sciences modernes de l'époque arrivèrent en Amazonie en quête de leur propre Eldorado. L'analyse de ces expéditions fit ressortir l'imaginaire de la région comme le lieu de tous les superlatifs et de la démesure. Sa biodiversité, par exemple, n'échappa pas à curiosité avide et cupide des naturalistes, qui essayèrent sans succès de l'inventorier, s'appropriant symboliquement de nombreux spécimens de sa faune et de sa flore. L'envie des Européens de soumettre la nature amazonienne passait aussi par la connaissance de ses habitants. L'ethnologie devint donc un outil indispensable à une approche « scientifique » de l'Indien, fournissant une cartographie humaine des tribus, ce qui contribua plus tard à leur anéantissement.

L'approche géographique de la région fut pour nous l'occasion d'aborder son intégration au territoire brésilien. Entre l'envie de transformer la nature en culture, au travers d'un travail d'appropriation de l'espace, de la faune et de la flore amazoniennes, et les difficultés d'établir de facto les frontières « réelles », une fois de plus les sciences et les rêveries cohabitèrent et firent ressortir un portrait merveilleux qui renforça toutes les mythomanies. Il en ressort que la caution scientifique fournie par l'Europe au XIX<sup>e</sup> siècle fut fondamentale pour perpétuer une vision de l'Amazonie qui se constitua comme vérité, à défaut d'être réelle. Les images d'un lieu aux ressources naturelles inépuisables menèrent très souvent à faire oublier la réelle fragilité de l'écosystème amazonien, dont les ressources ne sont pas, de fait, illimitées. Le nombre important d'espèces en voie de disparition comme l'emblématique jaguar (*Panthera onca*), le dauphin rose (*Inia geoffrensis*), le lamantin (*Trichechus inunguis*), la harpie féroce (*Harpia harpyja*) et tant d'autres, vient malheureusement le confirmer. La façon que les Occidentaux ont d'opposer leur culture à la nature amazonienne lui porte un grave préjudice.

Dans la continuité de l'analyse des images de l'Amazonie, notre étude s'est portée sur le discours français du XIX<sup>e</sup> siècle. L'importance des échanges culturels entre la France et le Brésil à l'époque n'étant plus à établir, la question était de savoir quelles représentations le Pays des Lumières se faisait du Brésil, et surtout de la région amazonienne. Notre approche passa en revue les principaux moyens de divulgation de l'Amazonie en France et elle mit une fois de plus en évidence le rôle essentiel des récits de voyage et de la presse pour l'ancrage de nombreux stéréotypes. De fait, les publications de la presse si prisées au XIX<sup>e</sup> siècle furent un support de choix pour la divulgation des informations sur la région, alors que la conquête coloniale permettait une connaissance de plus en plus complète du globe. Même si la place de la région amazonienne dans les périodiques français fut bien inférieure à celle réservée aux colonies africaines, par exemple, elle fut suffisante pour véhiculer en France la vision d'une Amazonie exubérante et riche.

Notre analyse se porta d'abord sur la presse coloniale, notamment sur les bulletins des sociétés savantes et le *Journal des voyages*, car ces imprimés constituaient le principal moyen de faire connaître l'Amazonie en France. L'analyse de ces périodiques a fait ressortir un tableau assez imparfait d'une terre d'aventures et de promesses. La caution scientifique que les sociétés savantes portèrent aux discours des explorateurs leur donnait une dimension d'incontestabilité. La lecture de l'ensemble des articles sur l'Amazonie dans les bulletins de la Société de Géographie et de la Société de Géographie Commerciale de Paris a montré qu'ils ont cristallisé par leurs pages les clichés d'un lieu « vierge » et « désert », en attente d'être ensemencé par la civilisation. La faible densité de la population amazonienne justifiait à elle seule une domination territoriale et culturelle européenne, pour peu qu'elle soit réalisée au nom de la civilisation. En ce sens, l'idée que l'éloignement physique était aussi synonyme d'éloignement culturel dans un Brésil qui essayait d'accéder au progrès préconisé par la France conduisit à une vision dystopique du monde amazonien et à la sensation que sa prise en charge par l'Europe serait inévitable. Quant au *Journal des voyages*, sa lecture accentuait les images d'une terre d'aventures, où toutes les utopies étaient possibles. Les principaux metteurs en scène de « l'utopie amazonienne » dans ce périodique furent des explorateurs qui menaient des expéditions à but

scientifiques, comme Jules Crevaux et Henri Coudreau. Une fois de plus sciences et rêveries se confondent dans l'élaboration du monde amazonien, ce qui n'échappa pas à la fiction littéraire.

Notre étude des ouvrages *Les aventures de Robin Jouet*, d'Émile Carrey, et *La Jangada*, de Jules Verne, mit en relief le dialogue étroit entre la littérature de voyage et les « romans d'aventures ». Dans ces romans, l'Amazonie devint l'expression maximale d'un exotisme littéraire. Compte tenu du fait que l'œuvre de Verne eut un énorme succès en France et au Brésil, les représentations qu'il fit de la région marquèrent à jamais l'esprit de ses contemporains et renforcèrent davantage les visions stéréotypées de la région comme étant un lieu lointain et exotique. Cette littérature est à mettre bien évidemment dans le contexte de l'expansion coloniale française, période où la France tenta de s'affirmer comme une grande nation et s'était fixé pour objectif d'apporter les lumières de sa civilisation jusqu'aux zones les plus reculées de la planète. Notre lecture des « romans d'aventures » montre qu'ils furent la continuité naturelle de l'appropriation symbolique de l'espace amazonien car à partir de ces œuvres, la région devint aussi un lieu de conquête dans la littérature de fiction européenne.

Dans le cadre d'une étude des récits de voyage du XIX<sup>e</sup> siècle, notre réflexion se porta sur l'œuvre de l'explorateur Henri Coudreau, qui travailla énormément pour la vulgarisation de l'Amazonie en France sur la base d'un projet colonialiste. Ses travaux cartographiques aidèrent dans l'établissement des dernières frontières de l'Amazonie brésilienne. Ses récits contribuèrent à fixer une sorte de vulgate sur la région, puisqu'aux côtés des données objectives, les représentations d'une terre promise, habitée par le prototype du « bon sauvage », firent surface. Une fois de plus, la reprise des images archétypales traduit l'étonnement européen devant cet *ailleurs* qui enchanteret et dérange. Les publications d'Henri Coudreau ainsi que les récits d'autres voyageurs furent utilisés par les hommes de lettres amazoniens eux-mêmes dans leur quête d'appréhender une vision du dehors. Cette vision pouvait leur permettre de saisir l'Amazonie dans toutes ses spécificités, pour ensuite la donner à connaître aux Brésiliens.

L'approche de l'œuvre des écrivains amazoniens fut ainsi l'occasion de comprendre comment ces hommes de lettres essayèrent d'intégrer la région au projet national. L'éveil d'un sentiment patriotique au Brésil du XIX<sup>e</sup> siècle poussa l'intelligentsia brésilienne à chercher une histoire et à écrire une littérature qui leur soit propres. Cette dernière s'exprima initialement au travers l'exaltation des particularités des « sertões » brésiliens dans l'œuvre des écrivains du romantisme. L'écrivain José de Alencar fut un des premiers à se lancer dans la construction littéraire du Brésil, faisant appel à la figure de l'Indien comme élément représentatif du pays. L'entrée de l'Indien dans la fiction brésilienne fut alors réalisée au moyen d'une idéalisation à outrance. L'étude de l'éclosion de la littérature nationale brésilienne fut donc essentielle pour comprendre comment les écrivains amazoniens allaient bâtir leurs fictions aux antipodes du romantisme, et s'identifier avec le réalisme, le naturalisme, mais davantage encore avec le régionalisme.

Pour comprendre leur implication dans le mouvement littéraire qui avait pour projet d'« écrire » le Brésil, l'analyse de la naissance du régionalisme littéraire fut essentielle. À l'origine de ce mouvement, né dans les années 1870, se trouvait la figure de l'écrivain Franklin Távora. L'engagement qui était le sien de placer les régions nord et nord-ouest au cœur de la littérature brésilienne le mena à faire appel aux écrivains de ces régions pour créer une « Littérature du Nord ». Cette littérature se voulait une réponse au centralisme politique et culturel installé au Brésil, mais elle représentait aussi une rupture avec les paradigmes littéraires empruntés au romantisme européen. Leur principale distinction résidait dans le fait que Távora avait placé l'observation comme l'essence même de la création littéraire. Cette conception n'était pour déplaire aux hommes de lettres amazoniens qui trouvèrent dans le régionalisme un moyen de faire entrer l'Amazonie en littérature et dans la culture brésilienne, comme ce fut le cas d'Inglês de Sousa de José Veríssimo et de Santa-Anna Nery.

L'analyse de leurs projets littéraires et culturels nous a permis de comprendre tout l'enjeu qui existait autour d'une remise en question des stéréotypes étrangers et nationaux sur la région amazonienne dans la littérature et dans la presse. En rapportant les scènes de l'Amazonie sous le point de vue d'un « enfant du pays »,

Inglês de Sousa et José Veríssimo proposèrent une vision qui sortait du cadre de la mythomanie qui entourait les discours exogènes sur la région. Dans leur littérature régionaliste, l'Amazonie cessa de n'être qu'un lieu seulement exubérant ou exotique, et devint la toile de fond où la nature humaine était exposée, révélant toute la fragilité et la complexité d'une société qui oscillait entre tradition et modernité. L'absence même de la jungle équatoriale, qui était l'expression maximale du paysage amazonien dans l'esprit de bon nombre de Brésiliens et d'étrangers, était la preuve que ces écrivains essayèrent de se détacher des lieux communs dans la construction littéraire de leur Amazonie. Mais il ne s'agissait pas seulement de contrer certains stéréotypes. En effet, l'enjeu principal se trouvait ailleurs : affirmer dans la littérature une identité amazonienne forte et capable de synthétiser l'essence même de la nationalité brésilienne. Ainsi la langue, les traditions et les costumes amazoniens ont-elles servi à la construction d'une Amazonie tout aussi idéalisée, mais beaucoup plus rurale que sauvage.

Dans leur effort d'appréhender l'homme et la nature de l'Amazonie, ces hommes de lettres firent appel à plusieurs disciplines, à plusieurs domaines du savoir ainsi qu'à la littérature de voyage. Entre l'ethnographie et le droit des sauvages, Inglês de Sousa et José Veríssimo tentèrent de rendre compte de leur région natale sous les lumières des théories exportées de l'étranger. Le déterministe et le positivisme leur servirent ainsi à expliquer une réalité qui, ne pouvant plus faire appel au merveilleux, puisque le XIX<sup>e</sup> siècle était celui des sciences, devait au moins être vraisemblable. Santa-Anna Nery, quant à lui, avait une tout autre problématique : divulguer à un public étranger une Amazonie qui avait toutes les capacités d'accéder au progrès civilisationnel. L'analyse de son projet incitant l'immigration française au Brésil montre que pour lui l'enjeu majeur était de convaincre les Français qu'au-delà de la nature, l'Amazonie pouvait aussi être un lieu de culture. Ses publications et ses articles dans la presse rendaient compte d'une région riche et prête à recevoir la civilisation. Et il n'a pas hésité à reprendre les images d'une terre promise amazonienne, pour en faire un produit culturel d'exportation, mais ce fut peine perdue puisque sa propagande ne suffit pas à attirer d'avantage d'immigrants français dans la région.

Ainsi, malgré leurs acharnements, la portée de leurs fictions régionalistes et de leurs travaux dans la presse fut très limitée. Leurs publications « amazoniennes » tombèrent rapidement dans l'oubli, notamment après le déclin de l'économie du caoutchouc qui fit revenir au tournant du XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècle tous les fantasmes d'un lieu inhospitalier par nature et sauvage par excellence, comme ce fut le cas dans les œuvres *A selva* (1901) de Ferreira de Castro, *Inferno verde* (1908) de Alberto Rangel, ou *À margem da história* (1909) de Euclides da Cunha. Cette reprise de l'imaginaire archétypale de l'enfer est la preuve que certaines représentations des premiers textes sur la région continuèrent à opérer sur l'inconscient collectif. L'Amazonie demeurait insaisissable pour la plupart des écrivains, ou du moins pour tous ceux qui se contentaient de reproduire les clichés de toujours sans prendre en compte un élément essentiel : les regards que les natifs portaient et portent sur eux-mêmes. Cette approche pourrait, nous l'espérons, apporter un grain de sable pour ouvrir à terme la voie à une « décolonisation » des imaginaires et permettre une véritable intégration sociale et culturelle au Brésil dans le respect des particularités et des singularités de ceux qui viennent de « là-bas ».

# Bibliographie

## Auteurs amazoniens, ouvrages imprimés

NERY, Santa-Anna, *Um homem de letras : o Conselheiro Antônio Pereira Pinto*, Paris/Rio de Janeiro, Frinzine Klein et Cie/Klein Lachaud et Cie, 1884.

\_\_\_\_\_, *Le pays des Amazones : l'Eldorado, les terres à caoutchouc*, Paris, L. Frinzine et Cie, 1885.

\_\_\_\_\_, *Le pays des Amazones : l'Eldorado, les terres à caoutchouc*, 2<sup>ème</sup> éd., Paris, Librairie Guillaumin, 1899.

\_\_\_\_\_, *Folklore brésilien, poésie populaire, contes et légendes, fables et mythes*, France, Perrin, 1889.

\_\_\_\_\_, *Guide de l'émigrant au Brésil*, Paris, Charles Delagrave, 1889.

\_\_\_\_\_, (éd.), *Le Brésil en 1889*, Paris, Charles Delagrave, 1889.

SOUSA, Inglês, (DOLZANI, Luiz), *O Cacaúlista : Cenas da vida do Amazonas*, Santos, Tipografia do Diário de Santos, 1876.

\_\_\_\_\_, *História de um pescador : Cenas da vida do Amazonas*, São Paulo, Tipografia do Diário de Santos, 1876.

\_\_\_\_\_, *História de um pescador : cenas da vida do Amazonas*, Belém, Pará, Universidade Federal do Pará, 2007.

SOUSA, Inglês de, *O Coronel Sangrado : Cenas da vida do Amazonas*, [1<sup>ère</sup> éd. 1877], Belém, Universidade Federal do Pará, 1968.

SOUSA, Inglês de, (DOLZANI, Luiz), *O Missionário*, Santos, Tipografia do Diário de Santos, 1891.

SOUSA, Inglês de, *O Missionário*, 2<sup>ème</sup> éd., Rio de Janeiro, Laemmert & Cie, 1899.

\_\_\_\_\_, *Contos amazônicos*, Rio de Janeiro, Laemmert & Cie, 1893.

VERÍSSIMO, José, *A Educação nacional*, Pará, Editores Tavares Cardoso & Cia, 1890.

\_\_\_\_\_, *A Educação nacional*, 2<sup>ème</sup> éd., Rio de Janeiro, Livraria Francisco Alves, 1906.

\_\_\_\_\_, *Cenas da vida Amazônica (com um estudo sobre as populações indígenas e mestiças da Amazônia)*, Lisboa, Editora de Tavares Cardoso & Irmão, 1886.

\_\_\_\_\_, *Primeiras páginas. Viagens no sertão, quadros paraenses, estudos*, Belém, Tipographia Guttemberg, 1878.

\_\_\_\_\_, *A Amazônia (aspectos econômicos)*, Rio de Janeiro, Tipografia do Jornal do Brasil, 1892.

\_\_\_\_\_, *A pesca na Amazônia*, Rio de Janeiro, Livraria Clássica de Alves & C., 1895.

\_\_\_\_\_, *Interesses da Amazônia*, Rio de Janeiro, Tipografia do Jornal do Comércio, 1915.

### **Auteurs amazoniens, supports divers**

NERY, Santa-Anna, « Ver, ouvir e contar », *Jornal do commercio*, Rio de Janeiro, 7 avril 1881.

\_\_\_\_\_, « L'Amazonie », *Revue du monde latin*, 1884, p. 461-471.

\_\_\_\_\_, « Lettre de Santa-Anna Nery à un ami », archives IHGB, session « cartas diversas – 1882-1886 », 1884.

\_\_\_\_\_, « Lettre de Santa-Anna Nery à Tristão de Alencar Araripe du 8 janvier 1886 », *Typographia do Diário de notícias*, 1886.

\_\_\_\_\_, « Lettre de Santa-Anna Nery », archives IHGB, session « cartas diversas – 1887-1888 », 1888, p. 153.

\_\_\_\_\_, « Les Indiens et le peuplement de l'Amérique chaude » [en ligne], *Journal de la Société des Américanistes*, vol. 2 / 1, 1898, p. 30-47, URL : [https://www.persee.fr/doc/jsa\\_0037-9174\\_1898\\_num\\_2\\_1\\_3312](https://www.persee.fr/doc/jsa_0037-9174_1898_num_2_1_3312)].

SOUSA, Ingêls de, « A questão de escola em literatura », *A Autoridade*, Recife, 24 juillet 1875, p. 4.

\_\_\_\_\_, *Relatório com que o Exm. Sr. Dr. Herculano Marcos Ingêls de Sousa entregou no dia 9 de dezembro de 1882 ao Exm. Sr. Dr. Martim*

*Francisco Ribeiro de Andrada Junior a administração da Província do Espírito-Santo*, Vitória, Tipografia do Horizonte, 1882.

\_\_\_\_\_, « O selvagem perante o direito », *Almanaque brasileiro Garnier*, 1912, p. 166-176.

VERÍSSIMO, José, « Discurso pronunciado pelo Sr. José Veríssimo de Mattos no Congresso Literário de Lisboa », *Jornal do commercio*, Rio de Janeiro, 9 novembro de 1880, p. 3.

\_\_\_\_\_, « As populações indígenas e mestiças da Amazônia : sua linguagem, suas crenças e seus costumes », *RIHGB*, tome L, 1887, p. 295-390.

\_\_\_\_\_, « Les populations anciennes du Brésil », *Compte rendu du Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques*, deuxième session (1889), 1891, p. 501-503.

\_\_\_\_\_, « Discurso pronunciado por José Veríssimo, diretor geral da instrução pública, perante o Governador do Estado, capitão-tenente Barcelar Pinto Guedes, por ocasião de se inaugurar o museu, restaurado em 13 de maio de 1891 », *Boletim do Museu Paraense de História Natural e Entomografia*, vol. 1 / 1, 1894, p. 1-8.

\_\_\_\_\_, « O Positivismo no Brasil », *Revista brasileira*, T. IV, 1895, p. 297-309.

\_\_\_\_\_, « Um romance da vida amazônica », dans *Estudos de literatura brasileira*, 3<sup>a</sup> série, Rio de Janeiro/Paris, H. Garnier, 1903, p. 21-32.

\_\_\_\_\_, « Franklin Távora e a Literatura do Norte », dans *Estudos de literatura brasileira*, vol. 6, Rio de Janeiro, H. Garnier, 1905. 5<sup>a</sup> série vol., p. 129-140.

\_\_\_\_\_, « Resposta do Sr. José Veríssimo ao discurso do Sr. João Ribeiro », dans *Academia Brasileira de Letras : Discursos acadêmico (1897-1919)*, Tome 1, Rio de Janeiro, 2005. 4 vol., p. 37-45.

### **À propos des auteurs amazoniens**

ABREU, Márcia Azevedo de, « Beyond national Borders : 19th century fiction from and about Brazil », *Brasil Brazil Revista de literatura brasileira*, vol. 25 / 51, 2015, p. 1-22.

ASSIS, Machado de, « Cenas da vida amazônica, por José Veríssimo » [en ligne], *Gazeta de Notícias*, URL : <http://machado.mec.gov.br/obra-completa-menu-principal-173/170-critica>.

BARRETO, Mauro Vianna, *O romance da vida amazônica : uma leitura socioantropológica da obra literária de Inglês de Sousa*, Presidente Venceslau, SP, Letras à Margem, 2003, 212 p.

CARNEIRO, João Paulo Jeannine Andrade, *O último propagandista do Império. O “barão” de Santa-Anna Nery (1848-1901) e a divulgação do Brasil na Europa*, thèse en géographie sous la dir. de Antonio Carlos Robert Moraes, Universidade de São Paulo, 2013.

FERREIRA, Marcela, *Inglês de Sousa : imprensa, literatura e Realismo*, thèse en Lettres sous la dir. de Alvaro Santos Simões Junior, Universidade Estadual Paulista, 2015.

FRANÇA, Maria do Perpétuo Socorro, *José Veríssimo (1857-1916) e a educação Brasileira republicana : raízes da renovação escolar conservadora*, thèse en Éducation sous la direction de Maria Elizabete S. P. Xavier, Universidade Estadual de Campinas (UNICAMP), 2004.

HOLANDA, Sérgio Buarque de, « Inglês de Sousa : “O Missionário” », *Revista do Brasil*, p. 145-151.

JOLLANT, Nataly, « Du récit de voyage à la presse spécialisée : la vulgarisation de l’Amazonie en France au XIX<sup>e</sup> siècle », dans *Dialogues France-Brésil : circulations, représentations, imaginaires*, éd. Eden Viana Martin, Nejma Kermelle, Maria Elizabeth Chaves de Mello et José Luis Jobim, Pau, PUPPA, 2018, (« EFM »), p. 213-223.

PONCIONI, Claudia, « A Encenação da Amazônia por José Veríssimo : uma Leitura de Cenas da Vida Amazônica », dans *Ensinar o Brasil a toda a gente* [en ligne], éds. Ana Paula Tavares, Beatriz Weigert et Isabel Lousada, s.l.n.d, CLEPUL et Theya Editores, p. 309-321, URL : [https://dspace.uevora.pt/rdpc/bitstream/10174/24072/1/V%C3%A2nia-%C3%8Dndice%20e%20Ficha%20T%C3%A9cnica-Ensinar\\_Brasil\\_VPC.pdf](https://dspace.uevora.pt/rdpc/bitstream/10174/24072/1/V%C3%A2nia-%C3%8Dndice%20e%20Ficha%20T%C3%A9cnica-Ensinar_Brasil_VPC.pdf)].

TÁVORA, Franklin, « Lettre de Franklin Távora à José Veríssimo », 1880.

\_\_\_\_\_, « La literatura brasileira - Escritores del Norte del Brasil - Luiz Dolzani », *Nueva revista de Buenos Aires*, tome V, 1882, p. 221-239.

\_\_\_\_\_, « Escritores del Norte del Brasil. José Veríssimo », *Nueva revista de Buenos Aires*, tomo VII, 1883, p. 17-28.

SCNEIDER, Omar, *A circulação de modelos pedagógicos e as reformas da instrução pública : atuação de Herculano Marcos Inglês de Sousa no final do Segundo Império*, thèse en Éducation sous la direction de Maria Rita Almeida Toledo, Pontifícia Universidade de São Paulo (PUC), 2007.

### **Récits de voyage et d'aventures en Amazonie**

CARREY, Émile, *L'Amazone : huit jours sous l'Equateur*, Paris, Michel Lévy Frères, 1856.

\_\_\_\_\_, *L'Amazone : les métis de la savane*, Paris, Michel Lévy Frères, 1857.

\_\_\_\_\_, *L'Amazone : les révoltés du Para*, Paris, Michel Lévy Frères, 1857.

\_\_\_\_\_, *Les aventures de Robin Jouet*, Tours, Alfred Mame et Fils, 1864.

\_\_\_\_\_, *L'Amazone : la dernière des N'hambahs*, Paris, Michel Lévy Frères, 1872.

CARVAJAL, Gaspar de, *Descubrimiento del río de las Amazonas. Relación de Gaspar de Carvajal* [en ligne], Bogotá, Prensas de la Biblioteca Nacional, 1942, URL : [http://www.cervantesvirtual.com/obra-visor/descubrimiento-del-rio-de-las-amazonas--0/html/0039c0ae-82b2-11df-acc7-002185ce6064\\_7.html#I\\_1\\_](http://www.cervantesvirtual.com/obra-visor/descubrimiento-del-rio-de-las-amazonas--0/html/0039c0ae-82b2-11df-acc7-002185ce6064_7.html#I_1_).

CONDAMINE, Charles de la, *Relation abrégé d'un voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique Méridionale*, Paris, Veuve Pissot, 1745.

\_\_\_\_\_, *Relation abrégée d'un voyage fait à l'intérieur de l'Amérique méridionale*, Nouvelle édition, Maestricht, J. -E. Dufour & P. Roux, 1778.

COUDREAU, Henri, *La France Équinoxiale : Etudes sur les Guyanes et l'Amazonie*, vol. 1, Paris, Challamel Ainé, 1886.

\_\_\_\_\_, *La France Équinoxiale : Voyages à travers les Guyanes et l'Amazonie*, vol. 2, Paris, Challamel Ainé, 1887.

\_\_\_\_\_, *Chez nos Indiens : quatre années dans la Guyane Française (1887-1891)*, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1893.

COUDREAU, O., *Voyage au Trombetas (7 août 1899 - 25 novembre 1899)*, Paris, A. Lahure, 1900.

VERNE, Jules, *La Jangada, Huit cents lieues sur l'Amazone*, Paris, J. Hetzel, 1881.

### Récits de voyages au Brésil, livres

AGASSIZ, Louis et AGASSIZ, Elizabeth, *Voyage au Brésil*, trad. Felix Vogeli, Paris, L. Hachette et Cie, 1869.

CAMINHA, Pero Vaz de, *1500 : la lettre de pero Vaz de caminha au roi Manuel sur la découverte de la terre de la Vraie Croix dite aussi Brésil*, trad. Jacqueline Penjon et Anne-Marie Quint, Edition bilingue, Paris, Chandeigne, 2011.

ÂNDAVO, Pero de Magalhães, *Historia da provicia Sancta Cruz a que vulgarmente chamamos Brasil*, Lisboa, officina de Antonio Gonsalvez, 1576.

KOCH-GRUNBERG, Theodor, *Vom Roraima zum Orinoco. Ergebnisse einer Reise in Nordbrasiliens und Venezuela in den Jahren 1911-1913*, Stuttgart, Strecker und Schröder, 1917. 5 vol.

\_\_\_\_\_, *Zwei Jahre unter den Indianern, Reisen in Nordwest-Brasilien, 1903-1905*, Berlim, Ernst Wasmuth, 1909. 2 vol.

LÉRY, Jean de, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil 1578 : 2<sup>ème</sup>. éd., 1580*, éd. Frank Lestringant, Paris, Librairie Générale Française, 1994, (« Le livre de poche Bibliothèque classique », 707).

\_\_\_\_\_, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil : Autrement dite Amérique [en ligne]*, La Rochelle, A. Chuppin, 1578, URL : <https://archive.org/details/histoiredunvoyag01lryj>].

STADEN, Hans, *Warhaftige Historia und beschreibung eyner Landtschafft der Wilden Nacketen, Grimmigen Menschfresser-Leuthen in der Newenwelt America gelegen*, Marburg, Kolbe, 1557.

STEINEN, Karl von den, *O Brasil Central. Expedição em 1884 para a exploração do Rio Xingu [Durch Central-Brasilien, 1886]*, trad. Catarina Baratz Cannabrava, SP-RJ, Companhia Editora Nacional, 1942.

THEVET, André, *Le Brésil d'André Thevet : Les singularités de la France Antarctique (1557)*, éd. Frank Lestringant, Paris, Editions Chandeigne, 1997, 382 p., (« Collection Magellane »).

\_\_\_\_\_, *Les singularitez de la France antarctique, autrement nommee Amerique, & de plusieurs terres et isles decouvertes de nostre temps*, Paris, Maurice de la Porte, 1557.

\_\_\_\_\_, *Les singularitez de la France Antarctique*, éd. Paul Gaffarel, Paris, Maisonneuve & Cie., 1878.

### **Récits de voyages au Brésil, articles de presse**

« A Amazônia atrai as vistas dos sábios », *Jornal do Amazonas*, n° 883, Belém, 10 janvier 1884, p. 2.

« A missão Coudreau e o território contestado » [en ligne], *Liberal do Pará*, n° 107, Belém, 5 octobre 1884, URL :

<http://memoria.bn.br/DocReader/docreader.aspx?bib=704555&pasta=ano%20188&pesq=A%20miss%C3%A3o%20Coudreau>.

« Avis de l'éditeur », *Journal des voyages et des aventures de terre et de mer*, n° 1, Paris, juillet 1877, p. 2.

« Nouvelles diverses (à propos de *Les aventures de Robin Jouet* d'Emile Carrey) », *Le Constitutionnel. Journal du commerce, politique et littéraire*, Paris, 12/1863.

« O Rio Xingú », *Revista da Sociedade de Geographia do Rio de Janeiro*, Rio de Janeiro, 1888, p. 136-144.

« Pela diplomacia e a questão do Amapá » [en ligne], *Jornal do Brasil*, Rio de Janeiro, 2 décembre 1900, URL : <http://hemerotecadigital.bn.br/>.

AGASSIZ, LOUIS, « Aperçu du cours de l'Amazone », *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, série 5, décembre 1866, p. 433-457.

CARREY, Émile, « La Guyane », *Revue maritime et coloniale*, tome 9, Paris, septembre 1863, p. 665-669.

COUDREAU, Henri, « Conférence sur la Guyane », *Bulletin de la Société Royale de Géographie d'Anvers*, XVI, 1892.

\_\_\_\_\_, Henri, « Exploration Coudreau », *Bulletin de la Société de Géographie Commerciale de Paris*, tome 7, 1885, p. 30-31.

\_\_\_\_\_, « Légendes des Tumuc-Humac », *Journal des voyages et des aventures de terre et de mer*, janvier 1895, p. 18.

DURAND, l'Abbé, « Considérations générales sur l'Amazone », *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, série 6, 1871, p. 312-339.

GROS, Jules, « Voyage du docteur Crevaux en Amérique du Sud », *Journal des voyages et des aventures de terre et de mer*, N° 135, Paris, 8 décembre 1882, p. 2-3.

\_\_\_\_\_, « Les Guyanes et l'Amazonie : voyage de M. Henri Coudreau », *Journal des voyages et des aventures de terre et de mer*, tome 18, 1886, p. 386-387.

LANDRY, Marc, « Le contesté franco-brésilien », *Le Figaro*, Paris, 2 décembre 1900.

ROCHE, J., « L'Expédition Coudreau, Roche et Demont sur l'Amazone [Correspondance] », *Bulletin de la Société de Géographie Commerciale de Paris*, tome 6, 1884, p. 284-286.

## **Imaginaire et identité nationale, supports divers**

ANDERSON, Benedict R. O'G, *L'imaginaire national : réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, trad. Pierre-Emmanuel Dauzat, Paris, La Découverte/Poche, 2002, 212 p.

BARROS, Maria Cândida D. M., BORGES, Luiz C. et MEIRA, Márcio, « A língua geral como identidade construída » [en ligne], *Revista de antropologia*,

vol. 39 / 1, 1996, p. 191-219, URL : <http://www.revistas.usp.br/ra/article/view/111629>.

CIZERON, David, *Les représentations du Brésil lors des Expositions universelles*, Paris, Harmattan, 2009, 190 p., (« Inter-national »).

DURAND, Gilbert, *L'imaginaire : essai sur les sciences et la philosophie de l'image*, Paris, Hatier, 1994.

FURTADO, Júnia Ferreira, *O mapa que inventou o Brasil*, 1<sup>ère</sup> éd, Rio de Janeiro, Versal Editores, 2013, 453 p.

GONDIM, Neide, *A invenção da Amazônia*, 2<sup>ème</sup> éd., Manaus-AM, [Brazil], Valer, 2007.

GRENAND, Françoise et GRENAND, Pierre, « L'identité insaisissable : les caboclos amazoniens », *Études rurales*, 1990, p. 17-39.

MOTA, Maria Aparecida Rezende, « A Geração de 1870 e a invenção simbólica do Brasil » [en ligne], Natal, 2013, URL : [http://www.snh2013.anpuh.org/resources/anais/27/1364682113\\_ARQUIVO\\_AGeracaode1870eainvencaosimbolicadoBrasil.pdf](http://www.snh2013.anpuh.org/resources/anais/27/1364682113_ARQUIVO_AGeracaode1870eainvencaosimbolicadoBrasil.pdf).

SIMÕES, Maria do Socorro, « Representações da Amazônia na ficção brasileira (1876-1908) », dans *Traços e laços da Amazônia*, éd. Luciana Marino do Nascimento et Maria do Socorro Galvão Simões, Rio de Janeiro, Letra Capital, 2016.

RENAN, Ernest, « Qu'est-ce qu'une nation ? », Conférence en Sorbonne [en ligne], Paris, 1882, URL : [http://www.iheal.univ-paris3.fr/sites/www.iheal.univ-paris3.fr/files/Renan\\_-\\_Qu\\_est-ce\\_qu\\_une\\_Nation.pdf](http://www.iheal.univ-paris3.fr/sites/www.iheal.univ-paris3.fr/files/Renan_-_Qu_est-ce_qu_une_Nation.pdf)

THIESSE, Anne-Marie, *Ecrire la France : le mouvement littéraire régionaliste de langue française entre la Belle Epoque et la Libération*, 1<sup>ère</sup> éd, Paris, Presses universitaires de France, 1991, 314 p., (« Collection “Ethnologies” »).

\_\_\_\_\_, « La construction scolaire » [en ligne], *Les cahiers de médiologie*, vol. 3 / 1, 1997, p. 207-215, URL <http://www.cairn.info/revue-les-cahiers-de-mediologie-1997-1-page-207.htm>.

\_\_\_\_\_, « Des fictions créatrices : les identités nationales » [en ligne], dans *Romantisme*, vol. 30 / 110, 2000, p. 51-62, URL : [https://www.persee.fr/doc/roman\\_0048-8593\\_2000\\_num\\_30\\_110\\_953](https://www.persee.fr/doc/roman_0048-8593_2000_num_30_110_953).

\_\_\_\_\_, *La création des identités nationales Europe XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Éd. du Seuil, 2001.

\_\_\_\_\_, « La construction nationale, approche historique » [interview en ligne], Paris, 2007, URL : <https://www.cairn.info/revue-savoir-agir-2007-2-page-11.htm>.

\_\_\_\_\_, « Communautés imaginées et littératures » [en ligne], *Romantisme*, vol. 143 / 1, 2009, p. 61-68, URL <http://www.cairn.info/revue-romantisme-2009-1-page-61.htm>.

\_\_\_\_\_, « Littérature et éducation au national » [en ligne], dans *Le français aujourd’hui*, vol. 167 / 4, 2009, p. 19, URL <http://www.cairn.info/revue-le-francais-aujourd-hui-2009-4-page-19.htm>.

\_\_\_\_\_, « L’Histoire de France en musée : Patrimoine collectif et stratégies politiques » [en ligne], dans *Raisons politiques*, vol. 37 / 1, 2010, p. 103-117, URL : <http://www.cairn.info/revue-raisons-politiques-2010-1-page-103.htm>.

WUNENBURGER, Jean-Jacques, *La vie des images*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 1995.

\_\_\_\_\_, *L’imagination mode d’emploi ?*, Paris, Éditions Manucius, 2011.

\_\_\_\_\_, *L’imaginaire*, Paris, puf, 2016.

## Catalogues, dictionnaires et encyclopédies

« Biblioteca Brasiliiana Guita e José Mindlin » [en ligne] URL : <https://digital.bbm.usp.br/handle/bbm/1>.

« Biblioteca Digital Curt Nimuendajú - línguas e culturas indígenas sul americanas » [en ligne], URL : <http://www.etnolinguistica.org/>.

« Biblioteca Nacional Digital Brasil » [en ligne], URL : <http://bndigital.bn.br/hemeroteca-digital/>.

« Encyclopaedia Universalis » [en ligne], URL : <http://www.universalis.fr/>.

« Gallica - Bibliothèque numérique BNF » [en ligne], URL : <https://gallica.bnf.fr/accueil/fr/content/accueil-fr?mode=desktop>.

« Manioc - Bibliothèque numérique Caraïbe, Amazonie et Plateau des Guyanes » [en ligne], URL : <http://www.manioc.org/>.

BRUNEL, Pierre, *Dictionnaire des mythes littéraires*, Nouv. éd. augm, éd., Editions du Rocher, 1994, 1504 p.

CASCUDO, Câmara, *Dicionário do folclore brasileiro*, Rio de Janeiro, Instituto Nacional do Livro, 1954.

*Dictionnaire de Géopoétique* [en ligne], URL : <https://www.institut-geopoetique.org/fr/dictionnaire-de-geopoetique/164-n-dictionnaire/#nomadisme>.

*Dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire*, tome 1, 1<sup>ère</sup> partie, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1888.

DIDEROT, Denis et ROND, Jean le D'Alembert (éd.), *L'Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, par une société des gens de Lettres (1751-1772)* [en ligne], 17 vols., Paris, URL : [https://fr.wikisource.org/wiki/Encyclop%C3%A9die,\\_ou\\_Dictionnaire raisonn%C3%A9\\_des\\_sciences,\\_des\\_arts\\_et\\_des\\_m%C3%A9tiers](https://fr.wikisource.org/wiki/Encyclop%C3%A9die,_ou_Dictionnaire raisonn%C3%A9_des_sciences,_des_arts_et_des_m%C3%A9tiers).

## Bibliographie générale

### ▪ Textes de loi et documents parlementaires

« Jules Ferry (28 juillet 1885) : Les fondements de la politique coloniale » [en ligne], URL : <http://www2.assemblee-nationale.fr/decouvrir-l-assemblee/histoire/grands-moments-d-eloquence/jules-ferry-28-juillet-1885>].

« Decreto nº 163, de 16 de Janeiro de 1890 » [en ligne], *Coleção leis do Brasil - 1890*, vol. 1, fasc. 1, 1890, p. 82, URL : <https://www2.camara.leg.br/legin/fed/decret/1824-1899/decreto-163-16-janeiro-1890-518097-publicacaooriginal-1-pe.html>.

« Lei de 20 de outubro de 1823 », *Coleção de Leis do Império do Brasil* [en ligne], 1823, p. 10, URL : [https://www2.camara.leg.br/legin/fed/lei\\_sn/antioresa1824/lei-40978-20-outubro-1823-574639-publicacaooriginal-97736-pe.html](https://www2.camara.leg.br/legin/fed/lei_sn/antioresa1824/lei-40978-20-outubro-1823-574639-publicacaooriginal-97736-pe.html).

MIRANDA, Rodolfo, « Decreto nº 8.072 de 20 de junho de 1910 » [en ligne], nº 8.072, 1910, URL : <https://www2.camara.leg.br/legin/fed/decret/1910-1919/decreto-8072-20-junho-1910-504520-publicacaooriginal-58095-pe.html>.

ANDRADA E SILVA, José Bonifácio de, *Apontamentos para a civilização dos Indios bravos do Império do Brasil* [en ligne], s.l., 1823, URL : <http://acervo.bndigital.bn.br/sophia/index.html>.

ANDRADE, Joaquim Cardoso, *Relatório com que o Exmo Sr. Dr. Joaquim Cardoso de Andrade abriu a 1ª sessão da 19ª legislatura da Assembleia Provincial do Amazonas em 5 de setembro de 1888*, Manaus, Tipografia do Comércio do Amazonas, 1888.

DANIN, José de Araújo Rosa, *Relatório com que o Exm. Sr. Dr. José de Araújo Rosa Danin 1º Vice-Presidente da Província do Pará passou a administração da mesma ao Exm. Sr. Dr. Antônio José Ferreira Braga, Presidente nomeado por Dec. de 22 de julho de 1889*, Pará, Tipografia de A. Frutuoso da Costa, 1889.

PERNAMBUCO, Miguel José d'Almeida, *Relatório com que o Exmo Sr. Dr. Miguel José d'Almeida Pernambuco abriu a 2<sup>a</sup> sessão da 26<sup>a</sup> legislatura da Assembleia Provincial do Pará em 2 de fevereiro de 1889*, Pará, Tipografia de A. F. da Costa, 1889.

■ Périodiques et épistolaire XIX<sup>e</sup> siècle

« A “Revista Brasileira” artigo da direção », *Revista Brasileira*, tome 1, 1895, p. 1-3.

« Acta da 1<sup>a</sup> sessão preparatória », *A imigração*, Rio de Janeiro, décembre 1883.

« Acta da fundação da Sociedade paraense de imigração », *Diário do Gram-Pará*, Belém, 19 novembre 1885.

« Brésil », *Guide Bleu du Figaro et du Petit Journal*, Paris, 1889, p. 170-173.

« Estatutos da sociedade », *A imigração*, Rio de Janeiro, décembre 1883.

BEAUREPAIRE ROHAN, Henrique de, TAUNAY, A. de Escragnolle, SOUZA, Ennes de, [et al.], « Manifesto de 25 novembro », *A Immigração*, Rio de Janeiro, décembre 1883.

BOLIVAR, Símon, « Carta dirigida al Exmo. Señor Gaspar Rodríguez Francia » [en ligne], 1823, URL : <http://www.catedraideologiabolivariana.net/cib/index.php/2012-02-28-13-25-18/documentos-y-manifiestos/112-cartas-con-gaspar-rodriguez-de-francia-et-al-sobre-aime-bonpland>.

CAPRICE, Don, « Le coulisses de la finance », *Gil Blas*, Paris, 6 1884, p. 2.

D., J., « Ouvrages offerts au Congrès », *Compte rendu du Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques*, deuxième session (1889), 1891, p. XXXVII-XLI.

GOELDI, Émile, « Carta-circular », *Boletim do Museu Paraense de História Natural e Entografia*, vol. 1 / 1, 1894, p. 8-10.

HUMBOLDT, Alexander de, « Charles Correspondance Project “Letter no. 534” » [en ligne], 1839, URL : <http://www.darwinproject.ac.uk/DCP-LETT-534>.

*La Tradition. Revue générale des contes, légendes, chants, usages, traditions et arts populaires*, n° 23, éd. Émile Blémont et Henry Carnoy, Paris, 1889.

*Les arts chimiques à l’Exposition Universelle de 1855 (Extrait du globe industriel et artistique)*, Paris, Napoléon Chaix et Cie, 1856.

*Magasin d’education et de récréation*, tome 1, éds. Jean Macé et P.-J Stahl, Paris, J. Hetzel, 1864, (« Bibliothèque d’éducation et de récréation »).

MALTE-BRUN, Conrad, « Discours préliminaire », *Annales des voyages*, vol. 1, 1807, p. 7.

MARTIUS, Carl Friedrich VON, « Como se deve escrever a história do Brasil », *RIHGB*, tome 6, 1844, p. 381-403.

MAZADE, CH de, « Chronique de la quinzaine », *Revue des Deux Mondes*, tome 11, 1857, p. 910.

RIMBAUD, Arthur, « Lettre du Voyant » [en ligne], 1871, URL : [https://fr.wikisource.org/wiki/Lettre\\_de\\_Rimbaud\\_%C3%A0\\_Paul\\_Demery\\_-15\\_mai\\_1871](https://fr.wikisource.org/wiki/Lettre_de_Rimbaud_%C3%A0_Paul_Demery_-15_mai_1871).

#### ■ Articles scientifiques

ALCIDES, Sérgio, « F, L e R : Gândavo e o ABC da colonização », dans *Escritos (Fundação Casa de Rui Barbosa)*, vol. 3, 2010, p. 39-53.

ALÈS, Catherine et POUYLLAU, Michel, « La Conquête de l’inutile. Les géographies imaginaires de l’Eldorado », dans *L’Homme*, vol. 32 / 122, 1992, p. 271-308.

BARBUY, Heloisa, « O Brasil vai a Paris em 1889 : um lugar na Exposição Universal », dans *Anais do Museu Paulista*, vol. 4, n° 1, 1996, p. 211-261.

BORJA, Pedro Sánchez-Pietro de, « Sobre une supuesta evolución circular del español : causa>cabsa>causa (con reflexiones sobre el concepto de ultracorrección) » [en ligne], dans *Pulchre, Bene, Recte. Estudios en homenaje al Professor Fernando González Ollé*, éd. Carmen Saralegui et Manuel Casado, Navarra, EUNSA, 2002, p. 1287-1310, URL : <https://core.ac.uk/download/pdf/58907628.pdf>.

CARVALHO, Marcos, « O Pará e as bases de sua legislação imigratória nos finais do séc. XIX », dans *Um passaporte para a terra prometida*, éd. Fernando de Sousa et al., 2011, p. 137-146.

CHAMBOULEYRON, Rafael, « Como se hace en Indias de Castilla". El cacao entre la Amazonía portuguesa y las Indias de Castilla (siglos XVII y XVIII) », *Revista Complutense de Historia de América*, vol. 40, 2014, p. 23-43.

\_\_\_\_\_, « O plantio de cacau na Amazônia colonial (séculos XVII e XVIII) » [en ligne], 2012, URL : [http://aphes32.cehc.iscte-iul.pt/docs/s8\\_4\\_pap.pdf](http://aphes32.cehc.iscte-iul.pt/docs/s8_4_pap.pdf).

DICK, Maria Vicentina P. A. et SEABRA, Maria Trindade C. S., « Caminhos das águas, povos dos rios : uma visão etnolinguística da toponímia brasileira », dans *Cadernos do CNLF*, Série V, 2002, p. 25-32.

DOMINGUES, Heloisa M. Bertol, « A geografia e o exótico brasileiro » [en ligne], dans *Terra Brasilis*, juillet 2000, URL : <http://journals.openedition.org/terrabrasilis/312>.

ENDERS, Armelle, « Theodore Roosevelt explorateur. Positivisme et mythe de la frontière dans l'expediçao científica Roosevelt-Rondon au Mato Grosso et en Amazonie (1913-1914) », dans *Nuevo Mundo Mundos Nuevos* [en ligne], (« Bibliothèque des Auteurs du Centre »).

FEDI, Laurent, « Lien social et religion positiviste chez les penseurs de la Troisième République » [en ligne], dans *Revue des sciences philosophiques et*

*théologiques*, janvier 2003, p. 127-181, URL : [www.cairn.info/revue-des-sciences-philosophiques-et-theologiques-2003-1-page-127.htm](http://www.cairn.info/revue-des-sciences-philosophiques-et-theologiques-2003-1-page-127.htm)].

FERRETTI, Federico, « Le fonds Reclus-Perron et le contesté franco-brésilien de 1900 : Une carte inédite qui a décidé des frontières du Brésil » [en ligne], dans *Terra Brasilis*, juin 2013, URL : <http://journals.openedition.org/terrabrasilis/766>.

FLÉCHET, Anaïs, « L'exotisme comme objet d'histoire » [en ligne], dans *Hypothèses*, vol. 11 / 1, 2008, p. 15-26, URL : <http://www.cairn.info/revue-hypotheses-2008-1-page-15.htm>.

FONTAINE, Alexandre et MATASCI, Damiano, « Centraliser, exposer, diffuser : les musées pédagogiques et la circulation des savoirs scolaires en Europe (1850-1900) » [en ligne], dans *Revue germanique internationale*, mai 2015, p. 65-78, URL : <http://journals.openedition.org/rgi/1515>.

FRANK, Erwin H., « Viajar é preciso: Theodor Koch-Grünberg e a Völkerkunde alemã do século XIX », dans *Revista de Antropologia*, vol. 48 / 2, décembre 2005, p. 559-584.

GADENNE, Clotilde, « L'Amazonie des voyageurs français (1840-1900) : un regard sur le concept de sauvagerie » [en ligne], dans *Plural Pluriel Revue des cultures de langue portugaise*, 2011, URL : [http://www.pluralpluriel.org/index.php?option=com\\_content&view=article&id=373:lamazonie-des-voyageurs-francais-1840-1900-un-regard-sur-le-concept-de-sauvagerie&catid=81:numero-9-amazonies-bresiliennes&Itemid=55](http://www.pluralpluriel.org/index.php?option=com_content&view=article&id=373:lamazonie-des-voyageurs-francais-1840-1900-un-regard-sur-le-concept-de-sauvagerie&catid=81:numero-9-amazonies-bresiliennes&Itemid=55).

GALLOIS, Lucien, « Le centenaire de la société de géographie de Paris » [en ligne], dans *Annales de Géographie*, vol. 30 / 167, 1921, p. 374-378, URL : [https://www.persee.fr/doc/geo\\_0003-4010\\_1921\\_num\\_30\\_167\\_8906](https://www.persee.fr/doc/geo_0003-4010_1921_num_30_167_8906).

GIUDICELLI, Christian, « Au commencement était le récit », dans *Histoire et imaginaire dans le roman latino-américain contemporain*, 2000, (« Cahiers du G.R.I.A.S »), p. 7-11.

GONDIM, Neide, « L'Amazonie de Jules Verne », dans *Amazonie, sein de la terre*, vol. 27, éd. Philippe Walter, Grenoble, Centre de Recherche sur l'imaginaire, Université de Grenoble 3, 2004, p. 69-76.

GRANGER, Stéphane, « Le Contesté franco-brésilien : enjeux et conséquences d'un conflit oublié entre la France et le Brésil. », dans *Outre-mers*, vol. 98 / 372, 2011, p. 157-177.

HEYMANN, Catherine, « L'Amazonie dans *La Jangada* de Jules Verne », dans *Les langues néo-latines : Hommage à Henri Larose*, 1999, p. 115-127.

KANTOR, Iris, « Cartografia e diplomacia : usos geopolíticos da informação topográfica (1750-1850) », dans *Anais do Museu Paulista: História e Cultura Material*, vol. 17 / 2, décembre 2009, p. 39-61.

KRAUS, Michael, « De la teoría al Indio: experiencias de investigación de Theodor Koch-Grünberg », dans *Maguaré*, 2010, p. 13-36.

LAURIÈRE, Christine, « La Société des Américanistes de Paris : une société savante au service de l'américanisme » [en ligne], dans *Journal de la société des américanistes*, vol. 95 / 95-2, décembre 2009, p. 93-115, URL : <http://journals.openedition.org/jsa/11002>.

LECOURT, Dominique, « De l'encyclopédie des “Lumières” à la Nouvelle Encyclopédie Diderot », dans *L'Encyclopédisme : Actes du Colloque de Caen 12-16 janvier 1987*, Université de Caen, Aux Amateurs de livres, 1991, p. 121-123.

LEMAIRE, Sandrine, « La presse coloniale métropolitaine », dans *La civilisation du journal : histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX<sup>e</sup> siècle*, éd. Dominique Kalifa et al., Paris, Nouveau Monde, 2011, p. 515-521.

LENCLUD, Gérard, « L'ethnologie et le paysage » [en ligne], dans *Paysage au pluriel : Pour une approche ethnologique des paysages*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1995, URL : <http://books.openedition.org/editionsmsh/654>.

LINON-CHIPON, Sophie, « Certificata loquour. Le rôle de l'anecdote dans les récits de voyage (1658-1722) », dans *Roman et récit de voyage*, éd. Philippe Antoine, Paris, Presses de l'Univ. de Paris-Sorbonne, 2001, (« Imago mundi », 1), p. 193-204.

LUCAS, Rémy, « L'émigration française dans la tétralogie romanesque d'Émile Carrey », dans *Les Français au Brésil : XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, éd. Tania Regina de Luca et Laurent Vidal, 2<sup>e</sup> édition augmentée, Paris, Les Indes savantes, 2016, (« Rivages des Xantons »), p. 47-55.

MACHADO, Maria Melena P. T., « Um mitógrafo no Império : a construção dos mitos da história nacionalista do século XIX », dans *Revista Estudos Históricos*, vol. 14 / 25, 2000, p. 73-80.

MAGALHÃES, Justino, « La Méthode Maternelle ou Art de lire de João de Deus (1876) : inventions typographiques et alphabétisation populaire au Portugal » [en ligne], dans *Histoire de l'éducation*, 2013, p. 115-129, URL : <http://journals.openedition.org/histoire-education/2663>.

MÉRIAN, Jean-Yves, « L'Amazonie brésilienne à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle sous le regard de deux explorateurs français : Henri Coudreau et Paul Le Cointe », *Hommes de science et intellectuels européens en Amérique latine (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)*, éd. Joseph M Farré, Françoise Martinez et Itamar Olivares, Université Paris X, Le Manuscrit, 2005, p. 19-36.

\_\_\_\_\_, « L'influence des théories eugénistes sur la politique d'immigration au Brésil dans le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle », dans *Modèles politiques et culturels au Brésil : emprunts, adaptations, rejets*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2003, p. 191-213.

\_\_\_\_\_, « Laïcité, citoyenneté et République au Brésil. De l'Empire à la République, 1870-1891 », dans *La laïcité dans le monde ibérique, ibéroaméricain et méditerranéen : idéologies, institutions et pratiques : actes du colloque tenu à l'Université Paris X-Nanterre, 1-2-3 décembre 2005*, éd. Thomas Gomez, Paris, Publidix, Université de Paris X-Nanterre, 2006, p. 217-234.

MICHAEL KRAUS, « Y cuándo finalmente pueda proseguir, eso sólo lo saben los dioses : Theodor Koch-Grunberg y la exploración del alto río Negro. », dans *Boletim de Antropología, Universida de Antioquia*, vol. 18 / 35, trad. Jonathan Echeverri et Sol Montoya, 2004, p. 192-210.

MOLLIER, Jean-Yves, « Histoire culturelle et histoire littéraire » [en ligne], *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. 103 / 3, 2003, URL : <http://www.cairn.info/revue-d-histoire-litteraire-de-la-france-2003-3-page-597.htm>.

MOUSSA, Sarga, « Le récit de voyage, genre “pluridisciplinaire”. À propos des Voyages en Egypte au XIX<sup>e</sup> siècle » [en ligne], *Sociétés & Représentations*, 2006, p. 241-253, URL : <http://www.cairn.info/revue-societes-et-representations-2006-1-page-241.htm>.

ORLANDI, Eni Pulcinelli, « A língua brasileira » [en ligne], *Ciência e Cultura (SBPC)*, 2005, p. 29-30, URL : <http://cienciaecultura.bvs.br/pdf/cic/v57n2/a16v57n2.pdf>.

PAIVA, Vanilda, « Um século de educação republicana », *Pro-Posições*, vol. 1 / 2, 2016, p. 7-18.

PAYER, Maria Onice et DIAS, Luiz Francisco, « Langue et nationalité au Brésil. Années 1930 et 1940 » [en ligne], dans *Langages*, vol. 32 / 130, 1998, p. 112-124, URL : [https://www.persee.fr/doc/lgge\\_0458-726x\\_1998\\_num\\_32\\_130\\_2161](https://www.persee.fr/doc/lgge_0458-726x_1998_num_32_130_2161).

PONCIONI, Claudia, « A estátua amazônica : “Uma comédia arqueológica”, de Araújo Porto-Alegre », *Brasil/Brazil Revista de literatura brasileira*, vol. 28 / 51, p. 66-84.

QUEFFELEC, Lise, « La construction de l'espace exotique dans le roman d'aventures au XIX<sup>e</sup> siècle », dans *L'Exotisme : actes du colloque de Saint-Denis de la Réunion dirigé par Alain Buisine, Norbert Dodille et Claude Duchet (7-11 mars 1988)*, éd. Alain Buisine, Norbert Dodille et Claude Duchet, 1988, (« Cahiers CRLH-CIRAOI »), p. 353-365.

REBELLO, José Silvestre et RABELLO, Lino Antônio, « Juízo sobre a obra intitulada *Examen critique de l'histoire de la géographie du nouveau continent* par Alexandre Humboldt », dans *Revista do Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro*, 1916, p. 105-108.

REINACH, Adolphe, « L'origine des Amazones : à propos d'une explication nouvelle de la légende amazonienne », dans *Revue de l'histoire des religions*, vol. 67, 1913, p. 277-307.

RIAUDEL, Michel, « Le fleuve palimpseste l'Amazone de Jules Verne, des sources à la fiction », dans *Hommes de science et intellectuels européens en Amérique latine (XIXe-XXe siècles) : actes du colloque international et interdisciplinaire 18, 19, 20 novembre 2004, Université Paris X*, éd. Joseph Farré, Françoise Martinez et Itamar Olivares, Paris, Manuscrit, 2005, p. 397-412.

ROJAS, Daniel Emilio, « Los latinoamericanos de París en el cambio de siglo. Sobre *Die Hauptstadt Lateinamerikas* (2013) de Jens Streckert » [en ligne], dans *Colombia Internacional*, vol. 87, mai 2016, p. 243-259, URL : <https://revistas.uniandes.edu.co/doi/full/10.7440/colombiaint87.2016.10>.

SCHUELER, Alessandra Frota Martinez de et MAGALDI, Ana Maria Bandeira de Mello, « Educação escolar na primeira república: memória, história e perspectivas de pesquisa » [en ligne], *Tempo*, vol. 13 / 26, 2009, p. 32-55, URL : [http://www.scielo.br/scielo.php?script=sci\\_arttext&pid=S1413-77042009000100003&lng=pt&tlang=pt](http://www.scielo.br/scielo.php?script=sci_arttext&pid=S1413-77042009000100003&lng=pt&tlang=pt).

TESTART, Alain, « Les Amazones, entre mythe et réalité », dans *L'Homme* [en ligne], 2002, URL : <http://lhomme.revues.org/12001>.

THÉRENTY, Marie-Ève, « Pour une histoire littéraire de la presse au XIX<sup>e</sup> siècle » [en ligne], *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. 103 / 3, 2003, p. 625-635, URL : <http://www.cairn.info/revue-d-histoire-litteraire-de-la-france-2003-3-page-625.htm>.

THÉRY, Hervé, « Les populations du Brésil, disparités et dynamiques » [en ligne], dans *Espace populations sociétés*, janvier 2015, URL : <http://journals.openedition.org/eps/5733>.

TRAUTMANN-WALLER, Céline, « L'ethnologie d'Adolf Bastian entre mélancolie de la déperdition, comparatisme débridé et universalité inductive », dans *Revue germanique internationale*, janvier 2004, p. 197-212.

VENAYRE, Silvain, « La Belle époque de l'aventure (1890-1920) », dans *Revue d'histoire du XIX<sup>e</sup> siècle* [en ligne], URL : <http://journals.openedition.org/rh19/371>.

\_\_\_\_\_, « La presse de voyage », dans *La Civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX<sup>e</sup> siècle*, éd. Dominique Kalifa, Régnier, Philippe, Marie-Ève Thérenty et Alain Vaillant, Paris, Nouveau Monde, 2011, p. 465-480.

\_\_\_\_\_, « Le voyage, le journal et les journalistes au XIX<sup>e</sup> siècle » [en ligne], dans *Le Temps des médias*, vol. 8 / 1, 2007, p. 46-56, URL : <http://www.cairn.info/revue-le-temps-des-medias-2007-1-page-46.htm>.

\_\_\_\_\_, « Une histoire des représentations : l'aventure lointaine dans la France des années 1850-1940 » [en ligne], dans *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, 2001, URL : <http://journals.openedition.org/chrhc/1856>.

VERDIER, Nicolas, « Les cartes du XVIII<sup>e</sup> siècle : De l'image à la représentation géométrale », dans *Guide de l'écriture des cartes anciennes*, 2009, p. 6-9.

- Chapitres d'ouvrages et thèses

ABREU COELHO, Anna Carolina de, *Barão de Marajó : um intelectual e político entre a Amazônia e a Europa*, thèse en histoire sous la dir. de Maria de Nazaré Sarges, Université Federal do Pará, 2015.

ANTOINE, Philippe, « Le voyage rend causeur », *Quand le voyage devient promenade : écritures du voyage au temps du romantisme*, Paris, Presses de l’Univ. Paris-Sorbonne, 2011, (« Imago mundi »), 20), p. 75-93.

BERTRAND, Alain, *L’archémythes des amazones*, thèse de doctorat en littérature comparée sous la dir. de Pierre Brunel, Université Paris-Sorbonne, 2015.

BETIOLI RIBEIRO, Cristina, *Um norte para o romance brasileiro : Franklin Tavora entre os primeiros folcloristas*, thèse en littérature sous la dir. de Márcia Azevedo de Abreu, Universidade de Campinas, 2008.

BEZERRA, Valeria Cristina, *Entre o nacional e o estrangeiro : José de Alencar e a Constituição da literatura brasileira em cenário internacional*, thèse en littérature sous la dir. de Márcia Azevedo de Abreu, Universidade Estadual de Campinas, 2016.

DESCOLA, Philippe, « Anthropologie de la nature. Cours : Les formes du paysage I », *L’annuaire du Collège de France* [en ligne], 2013, URL : <http://journals.openedition.org/annuaire-cdf/737>.

DORATIOTO, Francisco Fernando Monteoliva, « O Império do Brasil e as grandes potências », *Relações Internacionais : visões do Brasil e da América Latina*, éd. Estevão Chaves de Rezende Martins, Brasília, Fundação Alexandre de Gusmão, 2003, (« Relações internacionais »), p. 133-152.

FIEDERMUTZ-LAUN, Annemarie, « Adolf Bastian, Robert Hartmann et Rudolf Virchow : médecins et fondateurs de l’ethnologie et de l’anthropologie allemandes », *Quand Berlin pensait les peuples : anthropologie, ethnologie et psychologie, 1850-1890*, trad. Pascale Rabault, Paris, CNRS, 2004, p. 61-76.

FRANÇA, Maria do Perpétuo Socorro, « Grupos Escolares no Estado do Pará no Regime Republicano (1899-1905) », *História e Educação na Amazônia*, éds. Marcos André Ferreira Estácio et Lucia Regina de Azevedo Nicida, Manaus, EDUA, UEA Edições, 2016, p. 347-362.

GADENNE, Clotilde, *Le chemin de la Civilisation : Réflexions autour de la perception des Indiens du Brésil par les voyageurs français* [en ligne], thèse de doctorat en littérature sous la direction de Idelette Muzart, Paris Ouest Nanterre la Défense, 2012, URL : <http://www.theses.fr/2012PA100088>.

KANTOR, Iris, « L'appropriation des cartes de d'Anville dans le monde luso-brésilien : mémoire toponymique et stratégie diplomatique dans la région amazonienne », *Une carrière de géographe au siècle des Lumières : Jean-Baptiste d'Anville*, éds. Lucile Haguet et Catherine Hofmann, Oxford, Voltaire Foundation, 2018, (« Oxford University studies in the Enlightenment », 2018, p. 287-303.

KOCH-GRÜNBERG, Theodor, « Mitos e lendas dos Indios Taulipang e Arekuna (éd. orig. Mythen und legender der Taulipang und Arekuna indianer, 1924) », *Revista do museu Paulista*, 7 nouvelle série, trad. Henrique Roenick, 1953, p. 9-202.

LYON-CAEN, Judith, « Lecteurs et lectures : les usages de la presse au XIX<sup>e</sup> siècle », *La civilisation du journal*, éd. Dominique Kalifa, Philippe Régnier et Marie-Ève Thérenty, Paris, Nouveau Monde, 2011, p. 22-60.

MONTEIRO, John Manuel, « As “raças” indígenas no pensamento brasileiro do império » [en ligne], *Raça, ciência e sociedade*, éds. Marcos Chor Maio et Ricardo Ventura Santos, Editora FIOCRUZ, 1996, p. 14-22, URL : <http://books.scielo.org/id/djnty>.

NOVAIS Fernando A. et MELLO E SOUZA, Laura de (éd.), « O que se fala e o que se lê : língua, instrução e leitura », *História da vida privada no Brasil : cotidiano e vida privada na América portuguesa*, vol. 1, São Paulo, Companhia das Letras, 1997.

PENJON, Jacqueline, « Construção de uma paisagem brasileira na “missão francesa” », *Tessituras, interações, convergências*, éd. Sandra Nitrini, São Paulo, Hucitec : Abralic, 2011, p. 257-283.

PONCIONI, Claudia, « Éducation et modernisme dans le Brésil de Getúlio Vargas », *École, culture et nation*, éd. Thomas Gomez, Nanterre, Publidix, 2005, p. 133-160.

ROMANI, Carlo, *Clevelandia, Oiapoque - Aqui começa o Brasil. Trânsitos e confinamentos na fronteira com a Guiana Francesa (1900-1927)*, thèse en histoire sous la dir. de Margareth Rago, Universidade Estadual de Campinas, 2003.

SANJAD, Nelson Rodrigues, *A coruja de Minerva : o museu paraense entre o Império e a República (1866-1907)*, thèse en histoire des Sciences sous la dir. de Marcos Chor Maio, Fundação Casa de Oswaldo Cruz (Fiocruz), 2005.

VENANCIO, Giselle Martins, « Um Brasil para divertir os franceses : *Voyage au Brésil et Deux années au Brésil* de François-Auguste Biard », *Deslocamentos e mediações : a circulação transatlântica dos impressos (1789-1914)*, éd. Claudia Poncioni et Orna Levin, Campinas, Editora Unicamp, 2018, p. 159-192.

▪ Ouvrages

AGUIAR, Cláudio, *Franklin Távora e o seu tempo*, São Caetano do Sul, SP, Brasil, Ateliê Editorial : O Pão, 1997, 380 p., (« Coleção confederada do velho monge ao velho chico », no. 3).

*Álbum do Amazonas (1901-1902). No governo de sua Exa Sr. Dr. Silvério Nery*, Manaus, F. A. Fidanza, 1902.

ALMEIDA, José Maurício Gomes de, *A tradição regionalista no romance brasileiro, 1857-1945*, 2<sup>ème</sup> éd. rev, Rio de Janeiro, RJ, Topbooks, 1999, 328 p.

AMOSSY, Ruth et HERSCHEBERG PIERROT, Anne, *Stéréotypes et clichés*, Paris, éditions Nathan, 1997, (« Lettres et sciences sociales », 128).

ANDRADE, MÁRIO DE, *Macunaíma : o herói sem nenhum caráter*, São Paulo, Oficinas Gráficas de Eugenio Cupolo, 1928.

ANDRADE, Oswald de, *Um homem sem profissão. Memórias e confissões sob as ordens de mamãe*, 3<sup>ème</sup> éd., Rio de Janeiro, Civilização Brasileira, 1976.

ARBOUSSE-BASTIDE, Paul, *Le positivisme politique et religieux au Brésil*, Turnhout, Brepols, 2010, 520 p.

AZEVEDO, J. Lúcio de, *Os Jesuítas no Grão Pará : suas missões e a colonização*, 2<sup>ème</sup>, Coimbra, Imprensa da Universidade, 1930.

BAREL, Ana Beatriz Demarchi, *Um romantismo a oeste : modelo francês, identidade nacional*, 1<sup>ère</sup> éd, São Paulo, SP, Brasil, Annablume : FAPESP, 2002, 314 p.

BELLUZZO, Ana Maria de Moraes, *O Brasil dos viajantes*, São Paulo, Rio de Janeiro, Metalivros ; Odebrecht, 1994.

BENOIT, Sébastien, *Henri Anatole Coudreau, 1859-1899 : dernier explorateur français en Amazonie*, Paris, Harmattan, 2000, (« Recherches et documents. Amériques latines »).

BERGMANN, Frédéric-Guillaume, *Les Amazones dans l'histoire et dans la fable*, Colmar, Imprimerie et lithographie de mme veuve Decke, 1852.

BOSI, Alfredo, *História concisa da literatura brasileira*, São Paulo, Editora Cultrix, 1997.

BOUMEDIENE, Samir, *La colonisation du savoir : une histoire des plantes médicinales du Nouveau Monde (1492-1750)*, Vaulx-en-Velin, Les Éditions des mondes à faire, 2016, 477 p.

BROCA, Brito, *A vida literária no Brasil - 1900*, 4<sup>ème</sup> éd., Rio de Janeiro, J. Olympio, 2004.

BRUNEL Pierre (éd.), *Mythes et littérature*, Université de Paris IV : Paris-Sorbonne, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1994, 165 p., (« Recherches actuelles en littérature comparée », 6).

\_\_\_\_\_, *Mythocritique : théorie et parcours*, 1<sup>ère</sup> éd, Paris, Presses universitaires de France, 1992, 294 p., (« Ecriture »).

BUFFON, Comte de, *Les époques de la nature*, Tome premier, Paris, Imprimerie Royale, 1780.

BYRON, Lord, *Childe Harold's Pilgrimage*, Londres, Johh Murray, 1812.

CANDIDO, Antonio, *Formação da literatura brasileira : momentos decisivos, 2 (1836-1880)*, 9, Belo Horizonte, Editora Itatiaia LTDA, 2000.

CARAION, Marta, *Pour fixer la trace : photographie, littérature et voyage au milieu du XIXe siècle*, Genève, Droz, 2003, 391 p., (« Histoire des idées et critique littéraire », v. 408).

CHATEAUBRIAND, François-René de, *Oeuvres complètes de Chateaubriand. Voyages en Amérique et en Italie (1828)* [en ligne], Tome VI, Nouvelle éd., Nendeln, Liechtenstein, Kraus Reprint, 1975, URL : <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb37228894d>].

*Congrès Littéraire International de Paris (comptes rendus in extenso et documents)*, Paris, Société des gens de lettres, 1878.

CORTESÃO, Jaime, *Alexandre Gusmão e o Tratado de Madrid*, Rio de Janeiro, Ministério das Relações Exteriores, 1950. 2 vol.

\_\_\_\_\_, *História do Brasil nos velhos mapas*, Tome 1, Rio de Janeiro, Instituto Rio Branco, 1965. 2 vol.

\_\_\_\_\_, *A carta de Pêro Vaz de Caminha*, Lisboa, Impr. Nacional-Casa da Moeda, 1994, 250 p., (« Obras completas », 7).

COUDREAU, Henri, *L'État de Pará (États-Unis du Brésil)*, Paris, A. Lahure, 1897.

CUNHA, Euclides da, *À margem da história*, 3<sup>ème</sup> éd., Porto, Lelo & Irmão, 1922.

\_\_\_\_\_, *Amazônia, um paraíso perdido* [en ligne], éd. Arthur Cezar Ferreira Reis, Manaus, Editora Valer : Governo do Estado do Amazonas : EDUA, 2003, URL : <http://books.google.com/books?id=LhcsAAAAYAAJ>.

DE BLAINVILLE, Henri-Marie Ducrotay, *Histoire des sciences de l'organisation et de leurs progrès, comme base de la philosophie*, Tome 2, éd. François-Louis-Michel Maupied, Paris, Classique de Perisse Frères, 1845.

DE CANDOLLE, Augustin Pyrame, *Théorie élémentaire de la botanique ou exposition des principes de la classification naturelle et de l'art de décrire et d'étudier les végétaux*, Paris, Déterville, 1813.

DENIS, Ferdinand, *Le monde enchanté : cosmographie et histoire naturelle fantastiques du moyen âge*, Paris, A. Fournier, 1843.

DIDEROT, Denis, *Pensées sur l'interprétation de la nature*, s.l.n.d, 1754.

DOMINGUES, Ângela, *Quando os índios eram vassalos: colonização e relações de poder no norte do Brasil na segunda metade do século XVIII*, Lisboa, Comissão Nacional Comemorações dos Descobrimentos Portugueses, 2000, 388 p., (« Colecção Outras margens »).

DURKHEIM, Émile et MAUSS, Marcel, « De quelques formes de classification : contribution à l'étude des représentations collectives », *L'Année sociologique* (1896/1897-1924/1925), t. 6, 1902 1901, p. 1-72.

ECO, Umberto, *Lector in fabula : ou la coopération interprétative dans les textes narratifs*, Paris, Grasset et Fasquelle, (traduction française), 1985, 315 p., (« Figures »).

ENDERS, Armelle, *Nouvelle histoire du Brésil*, Paris, Chandigne, 2008, 286 p., (« Série lusitane »).

EWANS, Thomas W., *De la découverte du caoutchouc vulcanisé et de la priorité de son application à la chirurgie civile et militaire et aux opérations dentaires*, Paris, Imprimerie Simon Raçon et Compagnie, 1867.

EYNDE, Laurent van, *La libre raison du phénomène : essai sur la « Naturphilosophie » de Goethe*, Paris, Libr. Philos. Vrin, 1998, 302 p., (« Essais d'art et de philosophie »).

FAVIER, Jean, *De l'or et des épices : naissance de l'homme d'affaires au Moyen Âge*, Paris, Fayard, 1987.

FIOLHAIS, Carlos et SIMÕES, Carlota (éd), *História da ciência luso-brasileira : Coimbra entre Portugal e o Brasil*, Coimbra, Imprensa da Universidade de Coimbra, 2013, 301 p., (« Documentos »).

FULIGNI, Bruno, *Les constituants de l'Eldorado ou la République de Counani*, Bassac, Plein Chant, 1997.

GAMA E ABREU, José Coelho da, « Breve Relatório sobre a Exposição brasileira », dans *O Pará na Exposição Universal de Paris em 1899*, Pará, Typ. de Pereira & Faria, 1890, p. 15-30.

GIDEL, Philippe, *La France et ses colonies* (Classe de Première, préparation à l'examen de l'école de Saint Cyr), Paris, H. Garnier, 1902, 647 p

GOELDI, Emilio A., *Ensaio sobre o Dr. Alexandre R. Ferreira*, Pará, Alfredo Silva & C.ª Editores, 1894.

GONDRA, José Gonçalves et SCHUELER, Alessandra Frota Martinez, *Educação, poder e sociedade no império brasileiro*, São Paulo, SP, Cortez Editora, 2008, 320 p., (« Biblioteca básica da história da educação brasileira »).

GUYON, Claude-Marie, *Histoire des Amazones anciennes et modernes*, Paris, Jean Villette, 1740. 2 vol.

HEMMING, John, *Ouro vermelho : a conquista dos índios brasileiros*, São Paulo, EDUSP, 2007.

\_\_\_\_\_, *Fronteira amazônica : a derrota dos índios brasileiros*, São Paulo, Editora da Universidade de São Paulo, 2009.

HUMBOLDT, Alexander de, *Examen critique de l'histoire et de la géographie du Nouveau Monde*, Tome 1, Paris, A. Pihan de la Forest, 1836.

\_\_\_\_\_, *Tableaux de la nature (Ansichten der Nature, 1808)*, vol. 1, trad. Ferdinand Hoefer, Dernière éd., Publiée à Berlin en 1849, Paris, Firmin Didot frères, 1850. 2 vol.

KALIFA, Dominique, *La véritable histoire de la « Belle Époque »*, Paris, Fayard, 2017, 296 p., (« Fayard Histoire »).

LAVALLÉ, Bernard, *Eldorados d'Amérique : mythes, mirages et réalités*, Paris, Payot, 2011, 296 p., (« Histoire »).

LE COINTE, Paul, *A cultura do cacau na Amazônia*, Rio de Janeiro, Ministério da Agricultura, 1934.

LE HUENEN, Roland, *Le récit de voyage au prisme de la littérature*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2015, 392 p., (« Imago mundi », 27).

LE JEINISEL, Paul, *Livre d'or de l'Exposition*, tome 1, éd. C.-L. Hauard, Paris, L. Boulanger, 1889.

LE TOURNEAU, François-Michel, *L'Amazonie : histoire, géographie, environnement*, Paris, CNRS éditions, 2019, 524 p.

LECOINTRE, Guillaume et LE GUYADER, Hervé, *Classification phylogénétique du vivant*, Paris, Belin, 2002.

LEFEBURE, Antoine, *L'Amazonie disparue : Indiens et explorateurs (1825-1930)*, Paris, La Découverte, 2005.

LEITE, Serafim, *História da Companhia de Jesus no Brasil: Norte, fundações e entradas (séculos XVII-XVIII)*, vol. 3, Rio de Janeiro/Lisboa, Livr. Portugalia/Instituto Nacional do Livro, 1943. 10 vol.

LEJEUNE, Dominique, *Les sociétés de géographie en France et l'expansion coloniale au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Michel, 1993, 236 p., (« Bibliothèque Albin Michel histoire »).

\_\_\_\_\_, *La France de la Belle Époque 1896-1914*, 6<sup>ème</sup> [1<sup>ère</sup> éd. 1991], Paris, Armand Colin, 2011.

LESTRINGANT, Frank, *Le huguenot et le sauvage : l'Amérique et la controverse coloniale en France, au temps des guerres de religion (1555-1589)*, Paris, Aux Amateurs de livres : Diffusion, Klincksieck, 1990, 374 p., (« Littérature des voyages », 5).

\_\_\_\_\_, *L'atelier du cosmographe ou l'image du monde à la Renaissance*, Paris, Michel, 1991, 270 p., (« Bibliothèque de synthèse »).

\_\_\_\_\_, *Le cannibale : grandeur et décadence*, Paris, Perrin, 1994, 319 p., (« Collection Histoire et décadence »).

\_\_\_\_\_, *Jean de Léry ou L'invention du sauvage : essai sur l'Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil*, Paris, Classiques Garnier, 2016, 333 p., (« Etudes et essais sur la Renaissance », 62).

LÉVI-STRAUSS, Claude, « Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss », dans *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF, 1968, (« Bibliothèque de sociologie contemporaine »).

\_\_\_\_\_, *Tristes tropiques*, Paris, Presses pocket, 1984.

LIMA, Sérgio Eduardo M. et COUTINHO, Maria do Carmo Strozzi (éd.), *Pedro Teixeira, a Amazônia e o Tratado de Madrid*, Brasilia, Fundação Alexandre de Gusmão, 2016.

LINNÉ, Carl von, *Philosophie Botanique*, trad. Fr.-A Quesné, Paris, s.é., 1788.

\_\_\_\_\_, *Système de la nature*, trad. Vanderstegen De Putte, D'après la 13<sup>e</sup> éd. latine, Bruxelles, Lemaire, 1793.

LISSARRAGUE, François et SCHMITT-PANTEL, Pauline, « Amazones, entre peur et rêve », dans *Réalité et représentations des Amazones*, Paris, L'Harmattan, 2008.

LOUKOTKA, Čestmír, *Classification of South American Indian languages*, Los Angeles, University of California, 1968.

MARAJÓ, Barão de, *A Amazônia, as províncias do Pará e Amazonas e o governo central do Brasil*, Lisboa, Typografia Minerva, 1883.

MATHÉ, Roger, *L'exotisme*, Paris, Bordas, 1972.

MAURO, Frédéric, SERRÃO Joel et MARQUES, A. H. de Oliveira (éd.), *Nova história da expansão portuguesa*, 1<sup>ère</sup> éd., Lisboa, Editorial Estampa, 1986, 2 p.

MEIRELES FILHO, João Carlos, *Grandes expedições à Amazônia brasileira : 1500-1930*, São Paulo, Metalivros, 2009, 241 p.

MENDES, Amando, *A borracha no Brasil*, São Paulo, Editora Difusão S/A, 1943.

MENDONÇA, Marcos Carneiro de, *A Amazônia na era pombalina : correspondência do Governador e Capitão-General do Estado do Grão-Pará e Maranhão, Francisco Xavier de Mendonça Furtado : 1751-1759*, Tomo I, 2<sup>ème</sup> éd., Brasília, Edições do Senado Federal, 2005. 3 vol.

MIGUEL-PEREIRA, Lucia, *História da literatura brasileira : Prosa de ficção, de 1870 a 1920*, Rio de Janeiro, J. Olympio, 1950, (« Coleção Documentos Brasileiros »).

MINDLIN, Betty, *Fricassée de maris mythes érotiques amazoniens (Moqueca de maridos. Mitos eróticos [1997])*, Paris, Métailié, 2005.

MONOD, E., *L'exposition Universelle de 1889. Grand ouvrage illustré. Historique, encyclopédique, descriptif*, Tome 3, Paris, E. Dentu, 1890.

MONTAIGNE, Michel de, « Sur les cannibales », dans *Les essais : traduction en français moderne du texte de l'édition de 1595*, trad. Guy de Pernon, Éd. numérique, s.l., s.é., 2019.

MOURA, Jean-Marc, *Lire l'exotisme*, Paris, Dunod, 1992, 238 p.

NAVARRO, Eduardo Almeida de, *Curso de língua geral (nheengatu ou tupi moderno). A língua das origens da civilização amazônica*, São Paulo, Paym Gráfica e Editora, 2011.

NORA Pierre (éd.), *Les lieux de mémoire : La République*, vol. 1, Paris, Gallimard, 1984, 674 p.

NUNES, Maria Thetis, *História da educação em Sergipe*, Aracaju, Paz e Terra, 1984.

ORLANDI, Eni Pulcinelli, *Língua brasileira e outras histórias: discurso sobre a língua e ensino no Brasil*, Campinas, RG Editora, 2009.

ORY, Pascal, *L'histoire culturelle*, Paris, P.U.F., 2015.

OTÁVIO, Rodrigo, *Os selvagens americanos perante o direito*, São Paulo, Companhia Editora Nacional, 1946.

PASQUIER, Romain, *Le pouvoir régional*, Paris, Presses de Sciences Po, 2012.

PEREIRA, Lúcia Miguel, *História da literatura brasileira : prosa de ficção de 1870 a 1920*, Rio de Janeiro, José Olympio, 1973.

PIRES DE ALMEIDA, José Ricardo, *L'instruction publique au Brésil*, Rio de Janeiro, Imp. G. Leuzinger & Filhos, 1889.

POIRIER, Philippe, *Les enjeux de l'histoire culturelle*, Paris, Éd. du Seuil, 2004, 435 p., (« Points Histoire », 342).

\_\_\_\_\_ (éd), *L'histoire culturelle : un « tournant mondial » dans l'historiographie ?*, Dijon, Editions Universitaires de Dijon, 2008, 198 p., (« Sociétés »).

PRATT, Mary Louise, *Os olhos do império: relatos de viagem e transculturação*, Bauru, EDUSC, 1999.

PRIORE, Mary Del, *As vidas de José Bonifácio*, Rio de Janeiro, Estação Brasil, 2019, 319 p.

RANGEL, Alberto, *Inferno Verde (Cenas e cenários do Amazonas)*, Genova, Cliches Celluloide Bacigalupi, 1908.

REIS, Artur César Ferreira, *A Amazônia que os portugueses revelaram*, Rio de Janeiro, Ministério da Educação e Cultura, 1956.

*Revue des Traditions Populaires*, tome 4, Paris, Société des traditions populaires, 1889.

RIO, João do, *O momento literário*, Rio de Janeiro, H. Garnier, 1905.

RIO-BRANCO, Miguel Paranhos de, MARIZ, Vasco, *Alexandre de Gusmão e o Tratado de 1750*, Brasília, Fundação Alexandre de Gusmão, 2010, 67 p., (« Fundação Alexandre de Gusmão », 452).

ROCCA, Sophie-Anne, « Exotisme littéraire et mythe amazonien », dans *Amazonie, sein de la terre*, 2004, p. 77-85.

ROUQUIÉ, Alain, *Amérique latine : introduction à l'Extrême-Occident*, Paris, Editions du Seuil, 1998.

SCHWARCZ, Lilia Moritz, *O espetáculo das raças : cientistas, instituições e questão racial no Brasil, 1870-1930*, São Paulo, SP, Companhia das Letras, 1993, 287 p.

SILVA, Joaquim Caetano da, *L'Oyapock et l'Amazone : question brésilienne et française*, t. 1, 3<sup>ème</sup> éd., Paris, A. Lahure, 1899. 3 vols vol.

SOUBLIN, Jean, *Histoire de l'Amazonie*, Paris, Payot, 2000, 338 p., (« Voyageurs \_\_\_\_\_, Cayenne, 1809 : la conquête de la Guyane par les Portugais du Brésil, Paris, Karthala, 2003, 174 p., (« Collection Monde caribéen »)).

TÁVORA, Franklin, *Cartas a Cincinato : estudos críticos por Semprônio*, éd. Eduardo Vieira Martins, Campinas, SP, Brasil, Editora UNICAMP, 2011, 278 p.

\_\_\_\_\_, *O Cabeleira* [en ligne], Édition numérique, Fundação Biblioteca Nacional (FBN), s.l.n.d, 2014, URL : [http://objdigital.bn.br/Acervo\\_Digital/Livros\\_eletronicos/o\\_cabeleira.pdf](http://objdigital.bn.br/Acervo_Digital/Livros_eletronicos/o_cabeleira.pdf).

TEIXEIRA SOARES, Alvaro, *História da formação das fronteiras do Brasil*, 3<sup>ème</sup> éd., Rio de Janeiro, Conquista, 1975.

TOCANTINS, Leandro, *O rio comanda a vida : uma interpretação da Amazônia*, 7 éd., Rio de Janeiro, J. Olympio, 1983, (« Coleção Documentos brasileiros », 193).

TODOROV, Tzvetan, *La conquête de l'Amérique : la question de l'autre*, Paris, Seuil, 1982, 278 p.

\_\_\_\_\_, *Les morales de l'histoire*, Paris, B. Grasset, 1991, 308 p., (« Le Collège de philosophie »).

VESPUCCI, Amerigo, *Mundus Novus*, Paris, [s.n.], 1504.

VILLECHENON, Florence Pinot de, *Les expositions universelles*, Paris, Presses universitaires de France (PUF), 1992.

WEINSTEIN, Barbara, *A borracha na Amazônia: expansão e decadência 1850-1920*, São Paulo, Hucitec, 1993.

WHITE, Kenneth, *L'esprit nomade*, Paris, Grasset, 1987.

WULF, Andrea, *La invención de la naturaleza : el nuevo mundo de Alexander von Humboldt (The Invention of Nature Alexander von Humboldt's New World (2015)*, trad. María Luisa Rodríguez Tapia, Primera edición, Barcelona, Penguin Random House Grupo Editorial, 2016, 578 p., (« Memorias y biografías »).

## Table d'illustrations

Figure 1 : André Thevet, <i>Les Singularitez de la France Antarctique</i> , 1558, p. 77. Disponible sur Gallica.....	31
Figure 2 : André Thevet, <i>Les Singularitez de la France Antarctique</i> , 1558, p. 124. Disponible sur Gallica.....	32
Figure 3 : Jean de Léry, <i>Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil autrement dite Amérique</i> , 1580, p. 107. Disponible sur Gallica.....	37
Figure 4 : Première page du manuscrit qui se trouve à la Bibliothèque National de Espanã. Source : bne.es .....	40
Figure 5 : Page de tire de la première édition de l'œuvre de La Condamine. Source : gallica.fr.....	44
Figure 6 : Affiche « Caoutchouc exposition 1855 », 1855. Source : Gallica.fr ....	56
Figure 7 : Affiche « Pneu Vital ». s.l.s.n, 1910, Paris. Source : Ville de Paris / Bibliothèque Forney .....	58
Figure 8 : Détail de la carte « Partie Nord de l'Amérique méridionale », D'Anville, 1760 .....	85
Figure 9 : Nieuwe caerte van het Wonderbaer ende Gondrijcke Landt Guiana, 1598. Source : BN Digital.....	89
Figure 10 : carte de Théodore de Bry, <i>Americæ pars VIII</i> , p. 3, 1599 .....	90
Figure 11 : Carte de la Terre ferme, du Pérou, du Brésil et du Pays des amazones, Delisle, 1703. Source : Gallica.fr.....	91
Figure 12 : Carte du cours de la rivière des Amazones ou de Maragnon, D'Anville, 1729, Source : Gallica.fr .....	94

Figure 13 : Extrait de <i>Les Colonies françaises, petite encyclopédie coloniale</i> (p. 546), .....	96
Figure 14 : Monts Tumuc-Humac, Henri Coudreau, « Dix ans de Guyane ». BSGP, 1891, p. 457 .....	111
Figure 15 : Le docteur Crevaux dans l'Amérique du Sud.....	118
Figure 16 : Voyage de M. Coudreau. - Il resta une heure un quart avant d'être repêché .....	119
Figure 17 : <i>O Selvagem</i> , Couto Magalhães, page de titre, 1876 .....	122
Figure 18 : <i>Les aventures de Robin Jouet</i> , frontispice de la 1 <sup>ère</sup> éd., 1864 .....	127
Figure 19 : <i>Les aventures de Robin Jouet</i> , 1864, p. 104.....	131
Figure 20 : <i>La Jangada</i> , frontispice, 1881.....	137
Figure 21 : « Et Torrès de reprendre sa poursuite », <i>La Jangada</i> , 1881.....	139
Figure 22 : « Transport des bagages », dans Henri Coudreau, <i>Voyage a Itaboca et a l'Itacayuna</i> , 1898, p.16.....	160
Figure 23 : <i>Voyage au Trombetas</i> , p. 71 .....	166
Figure 24 : Cartographie des écrivains cités par Santa-Anna Nery.....	187
Figure 25 : <i>Revista Brasileira</i> , table des matières, année 1, tome 2, 1879 .....	197
Figure 26 : Inglês de Sousa, <i>O cacaúlista</i> , page de titre, 1 <sup>ère</sup> éd., 1876 .....	212
Figure 27 : José Veríssimo, <i>Cenas da vida Amazônica</i> , page de titre, 1 <sup>ère</sup> éd., 1886 .....	217
Figure 28 : Inglês de Sousa, <i>O Cacaúlista</i> , 2 <sup>ème</sup> éd. 1973, illustration de Rudolf Riehl.....	234

- Figure 29 : Exposição Antropológica Brasileira : artefatos e aspectos da vida indígenas. Photo : Marc Ferrez, 1882. Source : brasiliayanafotografica.bn.br.....240
- Figure 30 : Parecer da Comissão, « apresentado e aprovado em 19 de julho de 1823 », 2p.....251
- Figure 31 : Santa-Anna-Nery, *Le folklore brésilien*, page de titre, 1889 .....258
- Figure 32 : Membres de la Commission brésilienne d'études à l'Exposition Universelle 1889. Arquivo Nacional. Source : brasiliayanafotografica.bn.br .....267
- Figure 33 : Exposition Universelle - recueil iconographique, La Galerie des Industries Diverses. Source : bibliothèques-specialisees.paris.fr .....268
- Figure 34 : Exposição Universal de Paris, Vitória-régia. Arquivo nacional. Source : brasiliayanafotográfica .....270
- Figure 35 : Pavillon Amazone. Arquivo Nacional. Source : brasiliayanafotografica .....271
- Figure 36 : Avenida Eduardo Ribeiro, Source : *Album do Amazonas*, 1902, p. 61 .....273
- Figure 37 : *Le pays des Amazones*, 2<sup>ème</sup> éd., 1899. .....287
- Figure 38 : Édifice scolaire à Manaus, *Le Pays des Amazones*, 1899, p. 282.....291

# Table des matières

<b>INTRODUCTION : POUR UNE IDENTITE AMAZONIENNE.....</b>	<b>9</b>
<b>PARTIE I. DE LA CONSTRUCTION DES IMAGINAIRES SUR L'AMAZONIE.....</b>	<b>21</b>
1. AMAZONIE, GEOHISTOIRE D'UN MYTHE .....	24
1.1 De la découverte du Nouveau Monde à celle de l'Amazonie : <i>Terra incognitae</i> , images du Brésil au XVI <sup>e</sup> siècle .....	24
1.2 Un mythe fondateur : les Amazones avant l'Amazonie .....	39
2. À LA RECHERCHE DE « L'HISTOIRE DE L'AMAZONIE » .....	49
2.1 L'Amazonie et l'imaginaire de la « Terre Promise » (XVII <sup>e</sup> - XIX <sup>e</sup> siècles).....	49
2.2 Les expéditions naturalistes et ethnographiques en Amazonie .....	62
3. CARTOGRAPHIE DU REEL ET IMAGINAIRE GEOGRAPHIQUE.....	73
3.1 Nommer pour exister : cartographie de la nature et du territoire amazonien.....	73
3.2 L'Amazonie des cartes.....	86
<b>PARTIE II. L'AMAZONIE VUE DEPUIS LA FRANCE.....</b>	<b>102</b>
1. LES IMPRIMES FRANÇAIS DU XIX <sup>E</sup> SIECLE .....	106
1.1 L'Amazonie dans la presse .....	106
1.2 L'Amazonie dans le <i>Journal des Voyages</i> .....	115
2. DES ROMANS D'AVENTURE EN AMAZONIE.....	124
2.1 <i>Les aventures de Robin Jouet</i> d'Émile Carrey .....	124
2.2 L'imaginaire amazonien dans <i>La Jangada</i> .....	132
3. L'AMAZONIE DES RECITS DE VOYAGE .....	141
3.1 Un explorateur en perspective : Henri Coudreau en Amazonie .....	141
3.2 Du voyage au récit : l'Amazonie d'Henri Coudreau .....	157
<b>PARTIE III. ÉCRIRE L'AMAZONIE : LES ECRIVAINS AMAZONIENS AU SERVICE DE LA NATION 170</b>	
1. LE NORD COMME IDENTITE.....	174
1.1 Du régionalisme politique au régionalisme des lettres .....	174

1.2 Franklin Távora, la « Littérature du Nord » et l'Amazonie.....	188
<b>2. LES HOMMES DE LETTRES AMAZONIENS ET L'AMAZONIE .....</b>	<b>199</b>
2.1 Trois écrivains amazoniens en perspective.....	200
2.2 Des projets littéraires pour l'Amazonie.....	209
<b>3. L'AMAZONIE DANS LA LITTERATURE DE FICTION .....</b>	<b>221</b>
3.1 Langue et fiction régionaliste.....	221
3.2 La construction d'un paysage amazonien dans la fiction nationale .....	229
<b>4. DE L'ETHNOGRAPHIE AMAZONIENNE AU DROIT DES INDIENS.....</b>	<b>238</b>
4.1 José Veríssimo et l'ethnographie nationale .....	238
4.2 Inglês de Sousa et le droit des « sauvages » .....	248
<b>5. LA CULTURE POPULAIRE AMAZONIENNE COMME BIEN CULTUREL D'EXPORTATION .....</b>	<b>257</b>
5.1 Santa-Anna Nery et le folklore amazonien en France .....	257
5.2 L'Amazonie à l'Exposition Universelle de 1889 .....	265
<b>6. LES HOMMES DE LETTRES AMAZONIENS ET L'APPRENTISSAGE DE LA NATION .....</b>	<b>275</b>
6.1 José Veríssimo, Inglês de Sousa et l'instruction publique .....	275
6.2 Santa-Anna Nery et la propagande de la nation brésilienne en France .....	285
<b>CONCLUSION : CEUX QUI VIENNENT DE « LA-BAS » .....</b>	<b>293</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE.....</b>	<b>303</b>
<b>TABLE D'ILLUSTRATIONS .....</b>	<b>336</b>
<b>INDEX DES NOMS DE PERSONNES .....</b>	<b>341</b>
<b>ANNEXES.....</b>	<b>347</b>

---

## Index des noms de personnes

### A

ABREU Márcia, 134  
AGASSIZ Louis et Elizabeth, 67, 112, 164, 173, 179, 180, 213, 230, 246  
AGUIAR Cláudio, 194  
AIME Bonpland, 45  
ALEMBERT Jean-Baptiste, 76  
ALENCAR José de, 15, 185, 191, 193, 198, 227, 300  
ALMEIDA José Maurício Gomes, 190  
AMALIA Narcisa, 182  
AMOSSY Ruth, 30  
ANDAGOYA Pascual de, 87  
ANDERSON Benedict, 75  
ANDRADE Mário de, 71  
ANDRADE Oswald, 202  
APATOU, 117  
ARAGO François, 66  
ARANHA Graça, 202  
ARARIPE JUNIOR Tristão de Alencar, 214  
ARARIPE Tristão de Alencar, 60, 207  
ARAUJO Oscar de, 203  
ASSIS Machado de, 182, 198, 202, 218, 231  
AZEVEDO Aluísio, 214  
AZEVEDO Artur, 182

### B

BALZAC Honoré de, 209  
BARRETO Mauro Vianna, 213  
BARRETO Tobias, 182, 189  
BASTIAN Adolf Bastian, 68, 69, 70, 71  
BATES Henry Walter, 67, 213  
BEAUREPAIRE-Rohan Vicomte de, 150  
BELLUZZO Ana Maria, 28  
BENETT Léon, 138  
BIANCONI F., 180  
BILAC Olavo, 182  
BLAINVILLE Henri Marie Ducrotay de, 77  
BLACHE Vidal de la, 98  
BLUMENAU Hermann, 150  
BOLIVAR Simon, 66  
BONAPARTE Roland, 259  
BONIFACIO José, 250  
BOUGUER Pierre, 43, 93  
BOUMEDIENE Samir, 63  
BROCA Brito, 202  
BRUNEL Pierre, 42  
BRY Théodore de, 89, 91  
BUFFON Comte de, 66, 77, 79  
BYRON Lord, 158

**C**

CAMINHA PERO VAZ de, 25, 26

CANDIDO Antonio, 185, 186

CANDOLLE Augustin Pyrame de, 74

CARAION Marta, 161

CARLOS VI, 45

CARREY Émile, 104, 124, 125, 128

CARVAJAL Gaspar de, 18, 39, 41

CARVALHO Leôncio de, 278, 279

CASAL Manuel Aires de, 25

CASCUDO Câmara, 47

CASIMIRO José Marques de Abreu, 182

CASSINI Jacques, 43

CASTELO Branco Francisco C., 52

CASTRO ALVES Antônio F. de, 182

CASTRO Ferreira, 302

CAVALCANTI Vicomte de, 266

CHAGAS Pinheiro, 215

CHATEAUBRIAND François-René de, 66, 107, 157

CHERMONT Justo Leite, 281

COLOMB Christophe, 27, 41

COMTE Auguste, 163, 171, 203, 204

CONDORCET Nicolas de, 66

CONSTANT Benjamin, 204, 278

CORTESÃO Jaime, 87

COUDREAU Henri, 19, 67, 99, 104, 105, 106, 117, 119, 120, 123, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 180, 230, 273, 299

COUDREAU Marie-Octavie, 147, 148

CREVAUX Jules, 67, 68, 104, 116, 117, 119, 161, 299

CRULS Luiz, 285

CUNHA Euclides da, 60, 62, 198, 235, 302

CUVIER Georges, 66, 107

**D**

D'ANVILLE Jean-Baptiste, 93

DANIN José, 282

DARWIN Charles, 66, 189, 246

DELISLE Guillaume, 91

DENIS Ferdinand, 46, 183

DESCOLA Philippe, 231

D'HABSBOURG Marie-Léopoldine, 67

DIAS Antônio Gonçalves, 15, 182, 183, 185, 227, 262

DIDEROT Denis, 66, 76

DOLZANI Luiz, 200

DOM Manuel, 25

DOM Pedro I, 67

DOM Pedro II, 107, 121, 178

DURAND Abbé, 112

DURAND Gilbert, 13, 22, 72

DURKHEIM Émile, 75

**E**

ECO Umberto, 220

ENDERS Armele, 249

**F**

FERREIRA Alexandre Rodrigues, 63, 64

FERREIRA Marcela, 209

FERREIRA Reis Artur César, 53, 54, 61

FERRETTI Federico, 99

FERRY Jules, 142, 206

FLATTERS Paul, 143

FRANCE Anatole, 107

FREITAS Alfredo de, 193

FRÖBEL Friedrich Wilhelm, 280

FURTADO Francisco Mendonça, 81, 84

FURTADO Junia Ferreira, 93

**G**

GADENNE Clotilde, 165

GALUZZI Henrique Antonio, 85

GANDAVO Pero de Magalhães, 30

GARNIER Charles, 270

GAY-LUSSAC Joseph Louis, 66

GIUDICELLI Christian, 141

GOBINEAU Arthur de, 189

GODIN Louis, 43

GOELDI Émile, 244, 245

GOETHE Johann Wolfgang von, 66, 158

GONDIM Neide, 9, 14, 27, 28, 136

GOODYEAR Charles, 55

GRENAND Françoise et Pierre, 50

GROS Jules, 116, 117, 155

GRUBER Hugo, 150

GUIGUES Jean, 155

GUIMARÃES Antônio Carlos de Oliveira, 203

GUSMÃO Alexandre, 92

**H**

HAMY Ernest, 144, 241, 242, 259

HARTMANN Robert, 68

HAUSER Walter, 98

HAUSSMANN Baron, 276

HEINE Heinrich, 158

HENRI II, 29

HERDER Johann Gottfried von, 66

HERNDON William Lewis, 180

HETZEL Pierre-Jules, 133

HEYMANN Catherine, 133

HOLANDA Sérgio Buarque de, 211, 232

HOMEM Lopo, 87

HONDIUS Jodocus, 18, 88, 91

HULSIUS Levinus, 89

HUMBOLDT Alexandre von, 45, 65, 66, 107

**I**

IRAPUA Baron d', 150

**J**

JOSÉ I, 81

JUNIOR ARARIPE, 198

JUSSIEU Antoine-Laurent de, 74

JUSSIEU Joseph, 43

**K**

KANT Emmanuel, 66

KANTOR Iris, 80

KOCH-GRÜNBERG Theodor, 47, 71, 72

KOSERITZ Karl Von, 150

**L**

LA CONDAMINE Charles Marie, 43, 45, 55, 93

LAFFITTE Pierre, 204

LE COINTE Paul, 54

LECOURT Dominique, 76

LEJEUNE Dominique, 106

LEMAIRE Sandrine, 103

LEMONNIER Camille, 158

LEMOS Miguel de, 203, 204

LENCLUD Gérard, 231

LERY Jean de, 29, 33, 34, 35, 36

LESTRINGANT Frank, 36, 42, 86

LEVASSEUR Émile, 178, 266

LEVI-STRAUSS Claude, 33, 233

LINNE Carl von, 74, 77, 78, 79

LISSARRAGUE François, 48

LITTRÉ Émile, 189, 246

LYON-Caen Judith, 106

**M**

MACE Jean, 133

MACINTOSH Charles, 55

MAGALHÃES Celso, 198

MAGALHÃES Celso de, 193

MAGALHÃES Couto, 121, 123, 193

MAGALHÃES Domingos José Gonçalves de, 182, 183

MALDONADO Pierre, 93

MALTE-BRUN Conrad, 115, 116

MARAJO Baron de, 153, 174, 176, 177, 266, 271

MARTIUS Carl Friedrich Philipp von, 49, 67, 142

MATHE Roger, 25

MAUPERTUIS P.-L. Moreau de, 43

MAUSS Marcel, 75

MELLO Moraes Filho, 198

MENDES Raimundo Teixeira, 203

MERIAN Jean-Yves, 150

MEYER Hermann, 70

MICHELET Jules, 246

MIGUEL-PEREIRA Lúcia, 232

MINDLIN Betty, 47

MONGE Gaspard, 66, 107

MONTAIGNE Michel de, 34

MONTEIRO John Manuel, 239

PRATT Mary Louise, 65

MONTRAVEL Tardy de, 97

## Q

MUSSET Alfred de, 158

QUARTIER Paul, 155

## N

NABUCO Joaquim, 178, 202

## R

NAPOLÉON I<sup>er</sup>, 45

RALEIGH Walter, 18, 88

NAPOLEON III, 56, 107

RANGEL Alberto, 235, 302

NAVARRO Eduardo de Almeida, 227

RECLUS Élisée, 99, 107

NERY Silvério, 273

REYS Ignacio dos, 93

NETTO Ladislau, 239, 242, 266, 271

RIAUDEL Michel, 140

NEWTON Isaac, 43

RIO BRANCO Baron de, 98, 100, 101, 178, 266

NOGUEIRA RAMOS João de Deus de, 280

ROCHE Joseph-Marie, 145, 146

NUNES Maria Thetis, 279

RODRIGUES João Barbosa, 67

## O

ORELLANA Francisco de, 18

RODRIGUES João Barboza, 193

ORLANDI Eni, 221

ROMANI Carlo, 175

OVIEDO Fernandez de, 88

ROMERO Sílvio, 182, 189, 193, 198, 200, 205, 245, 246

P

RONDON Cândido, 252, 253

PANTEL Pauline, 48

## S

PESTALOZZI Johann Heinrich, 280

SABOIA Baron de, 285

PIZARRO Francisco, 88

SAINT-HILAIRE Geoffroy, 64, 262

POMBAL Marquis de, 53, 82

SALLES Vicente, 210

POMPEIA Raul, 182

SANJAD Nelson, 244

PONCIONI Claudia, 236

SANTA-ANNA Nery, 16, 17, 19, 20, 105, 106, 134, 135, 148, 149, 151, 169, 172, 173, 175, 177, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 193, 195, 199, 205, 206, 207, 208,

PORTO Alegre Araújo, 182

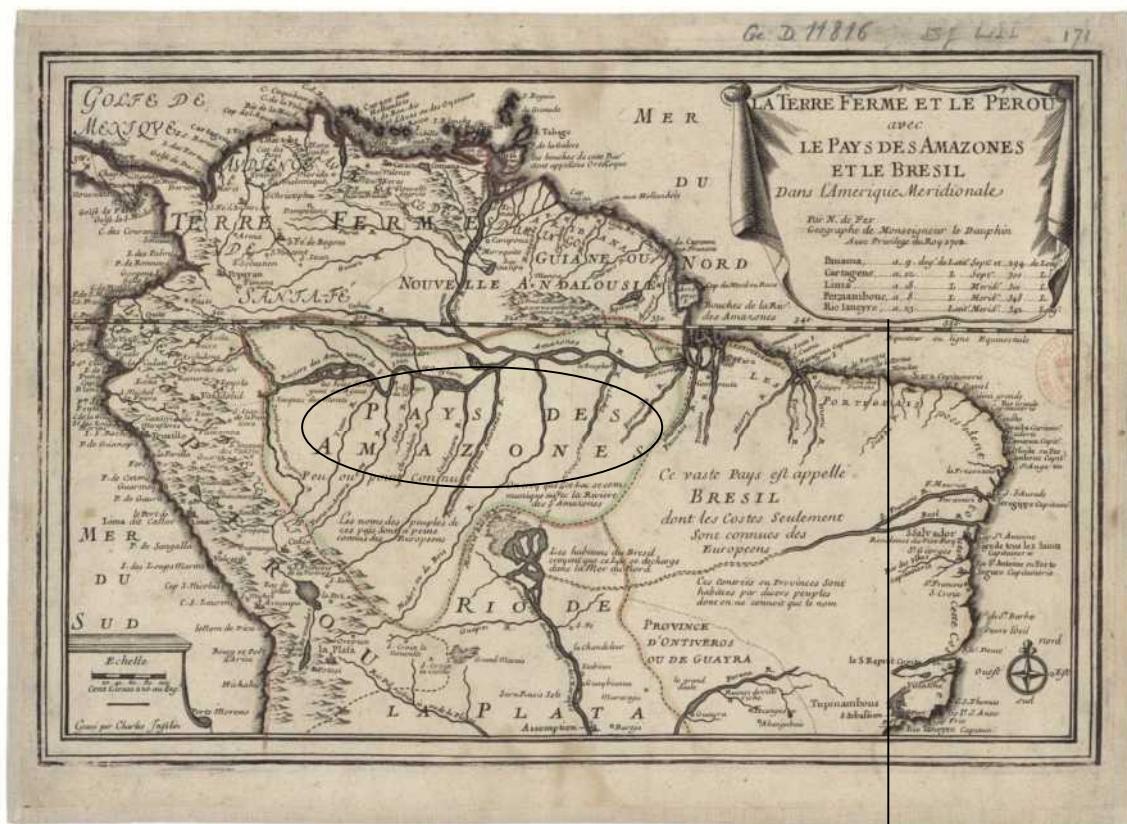
PRADO Eduardo, 177, 266

- 209, 256, 257, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 271, 273, 274, 275, 277, 285, 286, 288, 289, 290, 291, 292, 300, 301
- SCHELLING Joseph von, 66
- SCHWARCZ Lilia Moritz, 200
- SEBILLOT Paul, 260
- SERREC vicomte Le, 97
- SIQUEIRA Clarinda da Costa, 182
- SOARES Teixeira, 92
- SODRE Lauro, 60, 105, 244
- SOUSA Inglês de, 14, 16, 19, 20, 169, 172, 173, 187, 188, 198, 199, 200, 201, 202, 205, 208, 209, 210, 211, 213, 214, 215, 216, 218, 219, 220, 221, 223, 225, 228, 229, 231, 232, 233, 235, 236, 237, 238, 239, 242, 243, 244, 245, 246, 248, 261, 274, 275, 279, 281, 282, 283, 284, 285, 292, 300, 301
- SPENCER Herbert, 163, 189
- SPIX Johann Baptist von, 67, 142
- STEINEN Karl von, 67, 68, 70, 71
- TAUNAY Alfredo d'E., 150, 151
- TAUTPHŒUS Baron de, 150
- TAVORA Franklin, 16, 170, 188, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 198, 216, 231, 245, 246, 300
- TEFE Baron de, 150, 285
- THEVET André, 18, 29, 30, 31, 33
- THIESSE Anne-Marie, 11, 24, 103, 105, 133, 170, 193, 236, 241, 263, 295
- THOMS William John, 172 ; THOUAR Émile-Arthur, 68
- TOCANTINS Leandro, 148, 236
- TODOROV Tzvetan, 26, 27
- TOPINARD Paul, 246, 259
- TOURNEAU François-Michel le, 293
- V**
- VENANCIO Giselle Martins, 38
- VENAYRE Sylvain, 104, 124, 126
- VERDIER Nicolas, 90
- VERISSIMO José, 14, 16, 19, 20, 169, 172, 173, 188, 194, 195, 196, 198, 199, 202, 203, 204, 205, 208, 209, 215, 216, 218, 219, 220, 221, 223, 224, 228, 229, 231, 232, 233, 235, 236, 237, 238, 239, 242, 243, 244, 245, 246, 248, 261, 274, 275, 279, 281, 282, 283, 284, 285, 292, 300, 301
- VERNE Jules, 19, 104, 106, 107, 124, 132, 133, 134, 135, 136, 138, 140, 169, 292
- VIEIRA Antônio, 82, 225
- VILELA Carneiro, 198
- VILLALTA Luiz Carlos, 227
- VILLEGAGNON Nicolas Durand de, 29, 33, 35
- VIRCHOW Rudolf, 68
- W**
- WALLACE Alfred Russel, 180
- WHITE Kenneth, 158
- WICKHAM Henry, 61
- WIENER Charles, 180
- WULF Andrea, 65
- WUNENBURGER Jean-Jacques, 13, 21, 22, 51

# Annexes

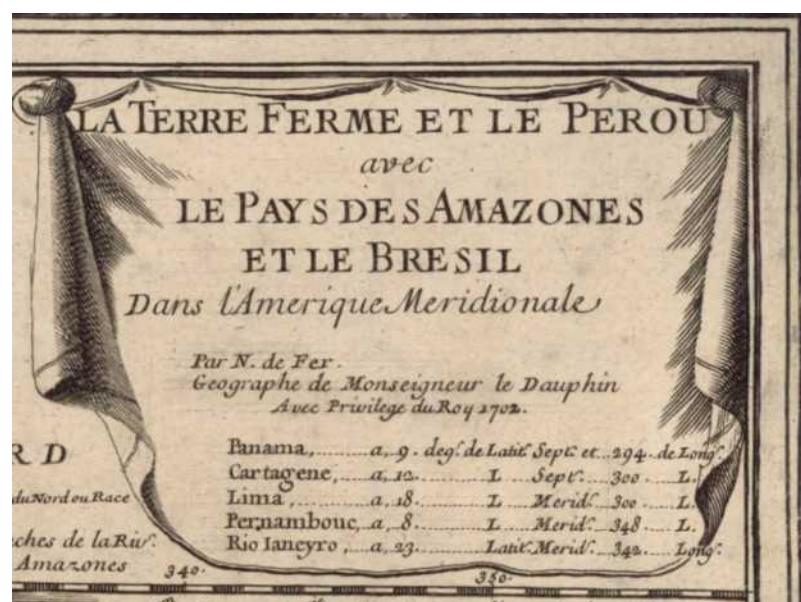
ANNEXE 1 : CARTE DE LA TERRE FERME ET LE PEROU AVEC LE PAYS DES AMAZONES ET LE BRESIL.....	348
ANNEXE 2 : <i>LES SINGULARITES DE LA FRANCE ANTARCTIQUE</i> (1558) .....	349
ANNEXE 3 : EXTRAIT DE LA RELATION DE FREI GASPAR DE CARVAJAL .....	350
ANNEXE 4 : ALVARA REGIO DU 4 AVRIL 1755 .....	352
ANNEXE 5 : PUBLICITE FRANÇAISE « PATIN CAOUTCHOUC-FER ».....	354
ANNEXE 6 : MANUSCRIT DE KARL VON DEN STEINEN .....	355
ANNEXE 7 : <i>VOM RORAIMA ZUM ORINOCO</i> , VOL. 2, TABLE DES MATIERES .....	356
ANNEXE 8 : FRAGMENT DU PLANISPHERE CANTINO 1502.....	357
ANNEXE 9 : CARTE DE LOPO HOMEM.....	358
ANNEXE 10 : NOVA ET EXACTA DELINEATIO AMERICÆ PARTIS AUSTRALIES.....	359
ANNEXE 11 : CARTE DE L'AMERIQUE MERIDIONALE DE D'ANVILLE .....	360
ANNEXE 12 : SENTENCE DU CONSEIL FEDERAL SUISSE .....	361
ANNEXE 13 : « VER, OUVIR E CONTAR » PAR SANTA-ANNA NERY.....	363
ANNEXE 14 : <i>LA JANGADA</i> (CARTES) .....	366
ANNEXE 15 : « A MISSÃO COUDREAU E O TERRITÓRIO CONTESTADO » .....	367
ANNEXE 16 : PHOTOS « MISSION COUDREAU » .....	369
ANNEXE 17 : <i>GUIDE DE L'EMIGRANT, LE BRESIL</i> , PAGES DE TITRE .....	372
ANNEXE 18 : LETTRE DE TÁVORA À VERÍSSIMO (1881).....	374
ANNEXE 19 : DISCURSO DE JOSÉ VERÍSSIMO .....	379
ANNEXE 20 : ÍDOLO AMAZÔNICO ( <i>REVISTA AMAZÔNICA</i> ).....	384
ANNEXE 21 : DEDICACE A ERNEST HAMY .....	385
ANNEXE 22 : « LES POPULATIONS ANCIENNES DU BRESIL » .....	386
ANNEXE 23 : « O SELVAGEM PERANTE O DIREITO » .....	393
ANNEXE 24 : LETTRE DE SANTA-ANNA NERY A JOSE VERISSIMO .....	404

## Annexe 1 : Carte de la Terre Ferme et le Pérou avec le pays des Amazones et le Brésil



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Source : Gallica.fr



Annexe 2 : *Les singularités de la France Antarctique* (1558)

LES  
SINGVLARI-  
TEZ DE LA FRAN-

CE ANTARCTIQUE, AV-

trement nommée Amerique: & de  
plusieurs Terres & Isles de-  
couvertes de nostre  
temps.

Par F. André Thevet, natif d'Angoulesme.



A P A R I S,

Chez les heritiers de Maurice de la Porte, au Clos  
Bruneau, à l'enseigne S. Claude.

1558.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

## Annexe 3 : Extrait de la relation de Frei Gaspar de Carvajal<sup>560</sup>

« En este asiento el Capitán tomó al indio que se había tomado arriba, porque ya le entendía por un vocabulario que había hecho, y le preguntó de dónde era natural: el indio dijo que de aquel pueblo donde le habían tomado ; el Capitán le dijo que cómo se llamaba el señor desa tierra, y el indio le respondió que le llamaba Couynco, y que era gran señor y se señoreaba hasta donde estábamos, que, como dicho tengo, había ciento cincuenta leguas. El Capitán le preguntó qué mujeres eran aquellas [que] habían venido a les ayudar y darnos guerra: el indio dijo que eran unas mujeres que residían la tierra adentro siete jornadas de la costa, y que por ser este señor Couynco sujeto a ellas habían venido a guardar la costa. El Capitán le preguntó si estas mujeres eran casadas : el indio dijo que no. El Capitán le preguntó que de qué manera viven: el indio respondió que, como dicho tiene, estaban la tierra adentro, y que él había estado muchas veces allá y había visto su trato y vivienda, que como su vasallo iba a llevar el tributo cuando el señor lo enviaba. El Capitán preguntó si estas mujeres eran muchas : el indio dijo que sí, y que él sabía por nombre setenta pueblos, y los contó delante de los que allí estábamos, y que en algunos había estado. El Capitán le dijo que si estos pueblos eran de paja : el indio dijo que no, sino de piedra y con sus puertas, y que de un pueblo a otro iban caminos cercados de una parte y de otra y a trechos por ellos puestos guardas porque no pueda entrar nadie sin que pague derechos. El Capitán le preguntó si estas mujeres parían : el indio dijo que sí. El Capitán le dijo que cómo no siendo casadas, ni residía hombre en ellas, se empreñaban : él dijo que estas indias participan con indios en tiempos, y cuando les viene aquella gana juntan mucha copia de gente de guerra y van a dar guerra a un muy gran señor que reside y tiene su tierra junto a la destas mujeres, y por fuerza los traen a sus tierras y tienen consigo aquel tiempo que se les antoja, y después que se hallan preñadas los tornan a enviar a su tierra sin les hacer otro mal ; y después, cuando viene el tiempo en que han de parir, que si paren hijo le matan y le envían a sus padres, y si hija, la crían con muy gran solemnidad y la imponen en las cosas de

---

<sup>560</sup> Disponible sur le site de la Biblioteca Virtual Miguel Cervantes ([www.cervantesvirtual.com](http://www.cervantesvirtual.com)).

la guerra. Dijo más, que entre todas estas mujeres hay una señora que subjeta y tiene todas las demás debajo de su mano y jurisdicción, la cual señora se llama Coñori. Dijo que hay muy grandísima riqueza de oro y plata, y que todas las señoras principales y de manera no es otro su servicio sino oro o plata, y las demás mujeres plebeyas se sirven en vasijas de palo, excepto lo que llega al fuego, que es barro. Dijo que en la cabecera y principal ciudad en donde reside la señora hay cinco casas muy grandes que son adoratorios y casas dedicadas al sol, las cuales ellas llaman Caranain, y en estas casas por de dentro están del suelo hasta medio estado en alto planchadas de gruesos techos aforrados de pinturas de diversos colores, y que en estas casas tienen muchos ídolos de oro y de plata en figura de mujeres, y mucha cantería de oro y de plata para el servicio del sol ; y andan vestidas de ropa de lana muy fina, porque en esta tierra hay muchas ovejas de las del Perú: su traje es unas mantas ceñidas desde los pechos hasta abajo, encima echadas, y otras como manto abrochadas por delante con unos cordones ; traen el cabello tendido en su tierra y puestas en la cabeza unas coronas de oro tan anchas como dos dedos y aquellos sus colores. Dijo más, que en esta tierra, según entendimientos, hay camellos que los cargan y dice que hay otros animales, los cuales no supimos entender, que son del tamaño de un caballo y que tienen el pelo de un jeme y la pata hendida, y que los tienen atados, y que destos hay pocos. Dice que hay en esta tierra dos lagunas de agua salada, de que ellas hacen sal. Dice que tienen una orden que en poniéndose el sol no ha de quedar indio macho en todas estas ciudades que no salga afuera y se vaya a sus tierras : mas dice, que muchas provincias de indios a ellas comarcanas les tienen ellas sujetos y les hacen tributar y que les sirvan, y otras hay con quien tienen guerra, y especial con la que ya dijimos, y los traen para tener que hacer con ellos : éstos dicen que son muy grandes de cuerpo y blancos y mucha gente, y que todo lo que aquí dicho ha visto por muchas veces, como hombre que iba y venía cada día; y todo lo que este indio dijo y más nos habían dicho a nosotros a seis leguas de Quito, porque de estas mujeres había allí muy gran noticia, y por las ver vienen muchos indios el río abajo mil y cuatrocientas leguas ; y así nos decían arriba los indios que el que hubiese de bajar a la tierra de estas mujeres había de ir muchacho y volver viejo. La tierra dice que es fría y que hay muy poca leña, y muy abundosa en todas comidas; también dice otras muchas cosas, y que cada día va descubriendo más, porque es un indio de mucha razón y muy entendido, y así lo son todos los demás [de aquella] tierra, según lo habemos dicho »

## Annexe 4 : Alvará Régio du 4 avril 1755<sup>561</sup>

1755

367

receberem : assim o Mando declarar á Junta dos Tres Estados: E o Duque Regedor o tenha assim entendido, e faça executar pela parte que lhe toca. Lisboa a 18 de Março de 1755. — Com a Rubrica de Sua Magestade.

*Regist. na Casa da Supplicação no Livro XIV. dos Decretos a fol. 286 vers.*

\*\*\*\*\*

**A**TTENDENDO ás affectadas demoras, com que se tem embaraçado as Causas, que correm, sobre a obrigação, que tem, as ordens Religiosas situadas nas Minhas Conquistas de pagarem Dízimos dos fructos das terras, e fazendas, de que usão, e que hum dos modos com que se retardão, he o de se entreporem multiplicados recursos á Coroa, praticandose caluniosamente, e em prejuízo da Minha Real Fazenda, o mesmo meio, que só se introduziu para evitar violências e semelhantes desordens: Sou Servido Ordenar, que daqui em diante senão tome conhecimento no Juizo dos Feitos de Coroa de recurso algum, que se entreponha de Despacho, que se der nas ditas Causas sobre qualquer incidente dellas, e em qualquer Instância, em que correrem. O Duque Regedor o tenha assim entendido, e faça executar. Lisboa a 3 de Abril de 1755. — Com a Rubrica de Sua Magestade.

*Regist. na Casa da Supplicação no Livro XIV. a fol. 285.*

\*\*\*\*\*

**E**U ELREI Faço saber aos que este Meu Alvará de Lei virem, que considerando o quanto convém, que os Meus Reaes dominios da America se povoem, e que para este fim pôde concorrer muito a comunicação com os Índios, por meio de casamentos: Sou Servido declarar, que os Meus Vassallos deste Reino, e da America, que casarem com as Indias della, não ficão com infamia alguma, antes se farão dignos da Minha Real atenção, e que nas terras, em que se estabelecerem, serão preferidos para aquelles lugares, e ocupações, que couberem na graduação das suas pessoas, e que seus filhos, e descendentes serão habeis, e capazes de qualquer emprego, honra, ou Dignidade, sem que necessitem de dispensa alguma, em razão destas alianças, em que serão também compreendidas as que já se acharem feitas antes desta Minha declaração: E outro sim proíbo, que os ditos Meus Vassallos casados com as Indias, ou seus descendentes, sejam tratados com o nome de Caboucos, ou outro semelhante, que possa ser injurioso; e as pessoas de qualquer condição, ou qualidade, que praticarem o contrario, sendo-lhes assim legitimamente provado perante os Ouvidores das Comarcas, em que assistirem, serão por sentença destes, sem appellação, nem agravo, mandados sahir da dita Comarca dentro de hum mez, até merce Mi- nha; o que se executará sem falta alguma, tendo porém os Ouvidores

<sup>561</sup> Disponible sur le site du Projet « O Governo dos Outros. Imaginários Políticos no Império Português (1496-1961) », [En ligne : <http://www.governodosoutros.ics.ul.pt/?menu=arquivo>].

cuidado em examinar a qualidade das provas, e das pessoas, que jura-rem nesta materia, para que se não faça violencia, ou injustiça com es-te pretexto, tendo entendido, que só hão de admittir queixa de injuria-do, e não de outra pessoa: O mesmo se praticará a respeito das Portu-guezas, que casarem com Indios: e a seus filhos, e descendentes, e a todos concedo a mesma preferencia para os Officios, que houver nas ter-ras, em que viverem; e quando succeda, que os filhos, ou descendentes destes matrimonios tenhão algum requerimento perante mim, Me farão a saber esta qualidade, para em razão della mais particularmente os at-tender. E ordeno que esta Minha Real resolução se observe geralmente em todos os Meus dominios da America. Pelo que: Mando ao Vice-Rei, e Capitão General de mar, e terra do Estado do Brazil, Capitães Gene-raes, e Governadores do Estado do Maranhão, e mais Conquistas do Brazil, Capitães Móres dellas, Chancelleres, e Desembargadores das Relações da Bahia, e Rio de Janeiro, Ouvidores geraes das Comar-cas, Juizes de Fóra, e Ordinarios, e mais Justiças dos referidos Esta-dos, cumprão, e guardem o presente Alvará de Lei, e o fação cumprir, e guardar na fórmula que nelle se contém, o qual valerá como Carta pos-to que seu effeito haja de durar mais de hum anno, e se publicará nas ditas Comarcas, e em Minha Chancellaria Mór da Corte, e Reino, on-de se registará, como tambem nas mais partes, em que semelhantes Al-varás se costumão registar; e o proprio se lançará na Torre do Tombo. Lisboa 4 de Abril de 1755. — Com a Assignatura de ElRei, e a do Marquez de Penalva Presidente.

*Regist. na Chancellaria Mór da Corte, e Reino no  
Livro das Leis, a fol. 83, e impr. avulso.*

—————\*

**O**Duque Regedor tenha entendido, que na Repartição da Casa da Supplicação, não pôde servir pessoa alguma, desde o Regedor inclusi-ve, até ao menor Official, ou seja provido de novo, ou reconduzido, sem primeiro tirar Carta, ou Alvará em Meu Nome, e pagar os Direitos no-vos, e velhos, que dever conforme os Regimentos, e regras da Chan-cellaria, ainda que sejam Officiaes nomeados pelo Regedor, Ministros, e outras quaesquer pessoas, que poder tenhão de os nomear e prover, com tanto, que os nomeados ou providos levem ordenado á custa de Minha Fazenda, ou emolumentos á custa das partes: O mesmo Duque o faça assim executar pela parte, que lhe toca, ordenando, que todos os sobredi-tos tirem as referidas Cartas, ou Alvarás no preciso termo de tres me-zes contados da data deste, findos os quaes não poderão servir os respe-tivos lugares, que ocupão, sem que para cessar o exercicio delles, se-ja necessaria nova declaração. Lisboa a 18 de Abril de 1755. — Com a Rnbrisca de Sua Magestade.

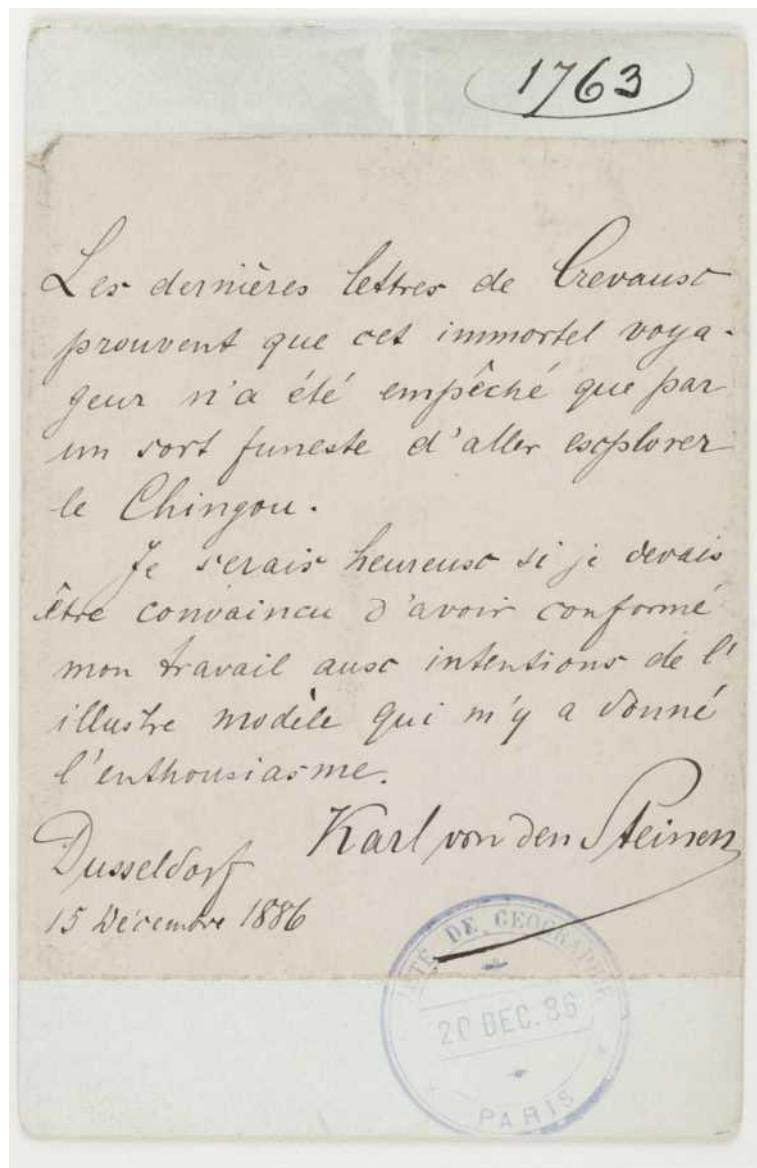
*Regist. na Casa da Supplicação no Livro XIV, dos  
cretos a fol. 285 vers.*

Annexe 5 : Publicité française « Patin caoutchouc-fer »



Source : Gallica.fr

## Annexe 6 : Manuscrit de Karl von den Steinen



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France :

Source : Gallica.fr

Transcription : « Les dernières lettres de Crevaux prouvent que cet immortel voyageur n'a été empêché que par un sort funeste d'aller explorer le Xingu.

Je serais heureux si je devais être convaincu d'avoir conformé mon travail aux intentions de l'illustre modèle qui m'y a donné l'enthousiasme.

Karl von den Steinen

Dusseldorf, le 15 décembre 1886

# Annexe 7 : *Vom Roraima zum Orinoco*, vol. 2, table des matières

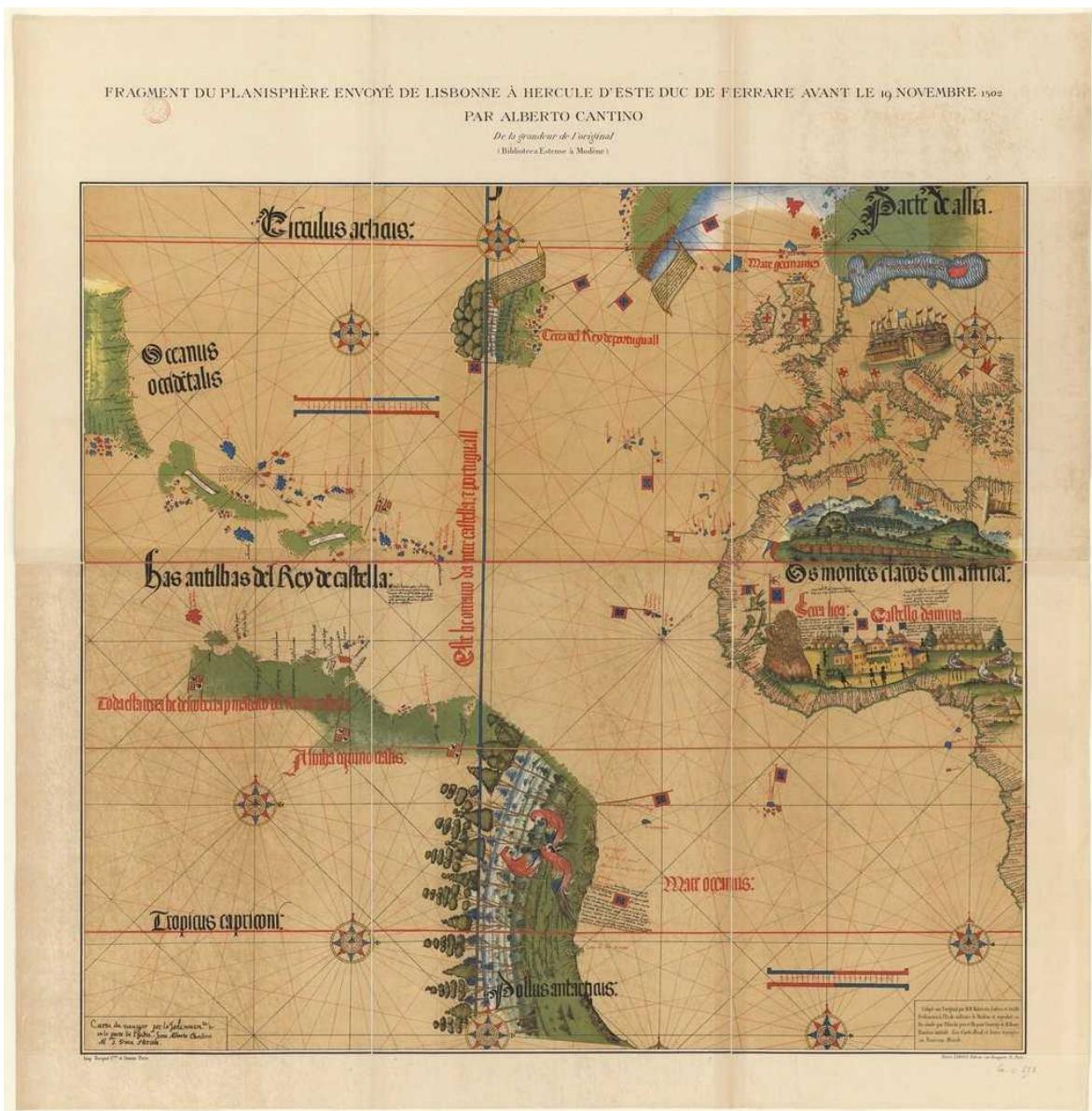
## *Inhalt*

VII

## INHALT.

	Seite
VERZEICHNIS DER ABBILDUNGEN	IX
LITERATUR	IX
LAUTLEHRE	1
BEMERKUNGEN	2
EINFÜHRUNG.	3
MYTHEN UND LEGENDEN	31
1. Der Weltbaum und die große Flut	33
2. Der Weltbaum und die große Flut	36
3. Sinbrand	38
4. Taten des Makunaima.	39
5. Weitere Taten des Makunaima.	40
6. Streiche des Makunaima	42
7. Wie der Stachelrochen und die Giftschlange in die Welt kamen.	45
8. Makunaima und der Jüngling des Samauma-Baumes	46
9. Makunaima in der Schlinge des Piai'ma	47
10. Makunaima und Piai'ma .	48
11. Makunaimas Tod und Wiederbelebung	48
12. Makunaima und Waimesa-podole	50
13. Akalapizeima und die Sonne	51
14. Wie der Mond zum Himmel kam	53
15. Wie der Mond zu seinem schmutzigen Gesicht kam	54
16. Der Mond und seine beiden Frauen.	55
17. Sonnenfinsternis und Mondfinsternis.	55
18. Žiližoaibu wird Tamekan (Plejaden)	55
19a. Žiližoaibu tötet seine Schwiegermutter	60
19b. Wayulale rächt den Tod ihrer Mutter	61
20. Mauai-podole, E'moron-podole, Paui-podole	61
21. Wie die Zauberärzte, der Tabak und andere Zaubermittel in die Welt kamen	63
22. Wie die Fischgifte Aza und Ineg in die Welt kamen	68
23. Wie die Menschen das Feuer erhielten.	76
24. Wie die Menschen die Hängematte erhielten.	76
25. Pu'yito. Wie Tiere und Menschen ihren After bekamen .	77
26. Piai'mas Tod	78
27. Der Besuch im Himmel.	81
28. Eteto. Wie Kasana-podole, der Königsgeier, seinen zweiten Kopf erhielt.	92

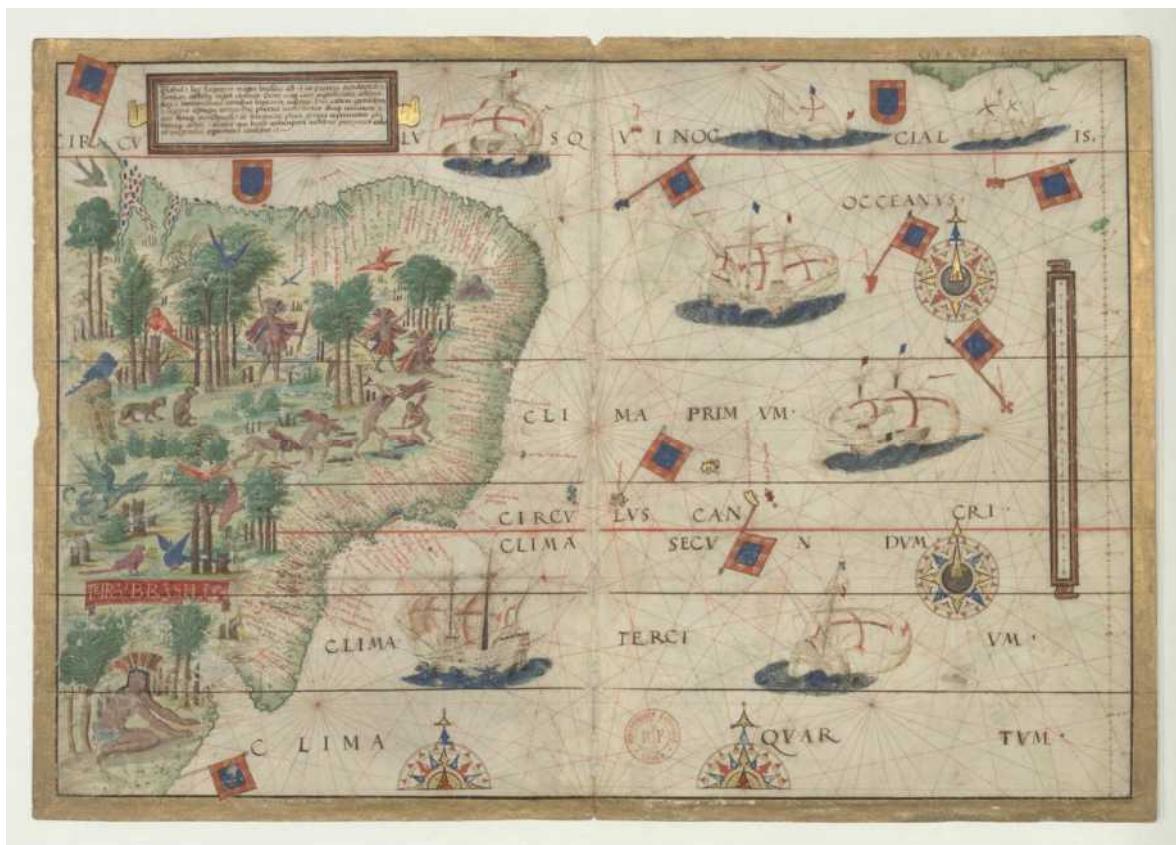
## Annexe 8 : Fragment du Planisphère Cantino 1502



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

En détail la ligne de Tordesillas. Source : Gallica.fr

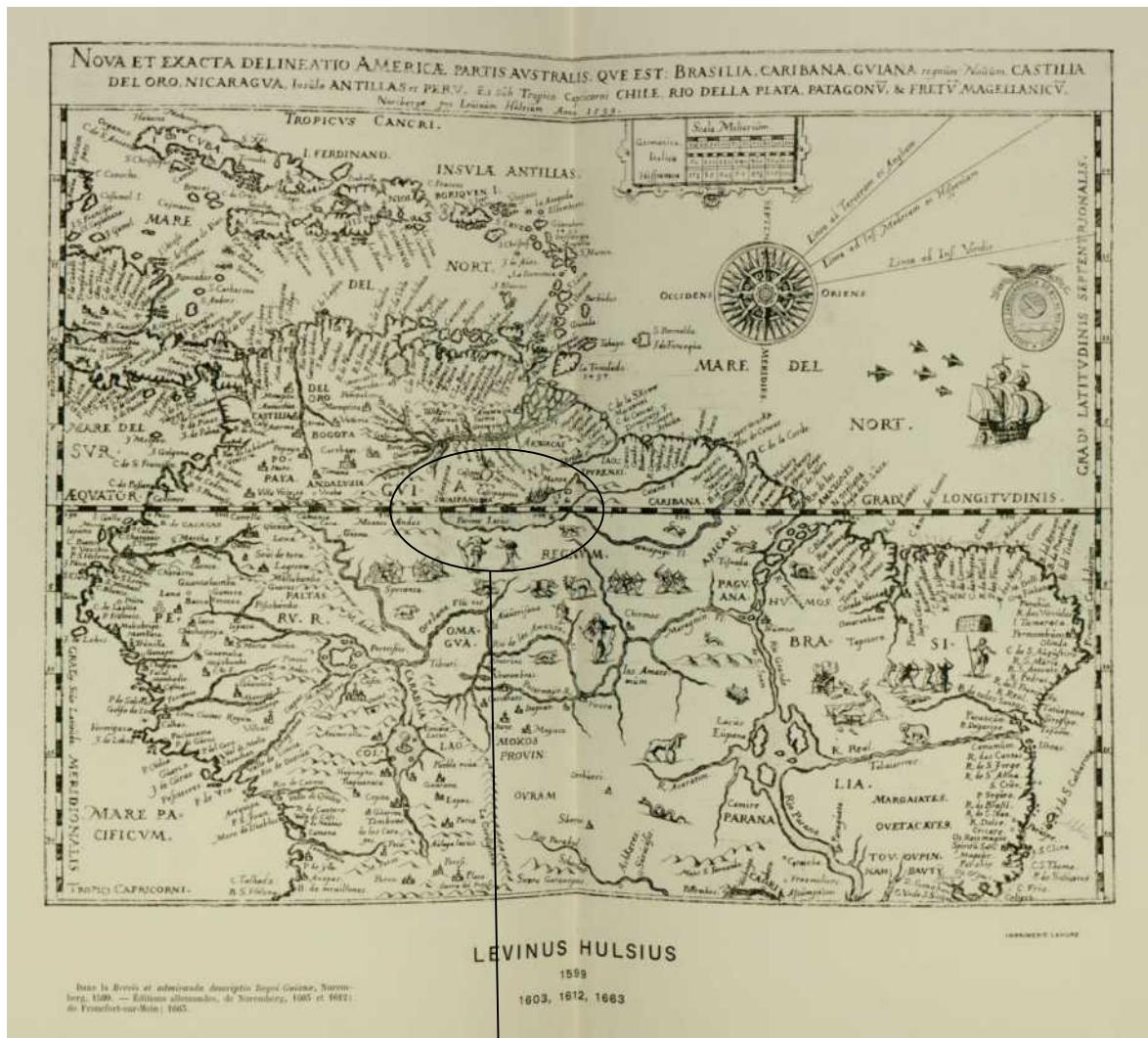
## Annexe 9 : Carte de Lopo Homem



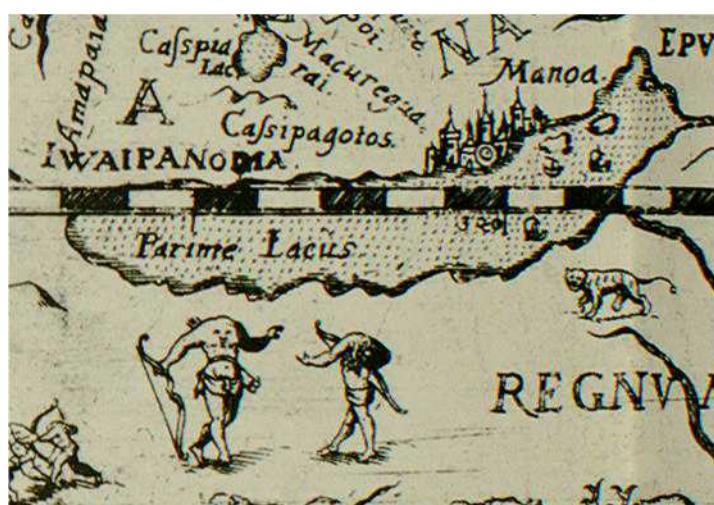
Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Carte contenue dans **Atlas nautique du Monde, dit atlas Miller, 1519**. Source : Gallica.fr

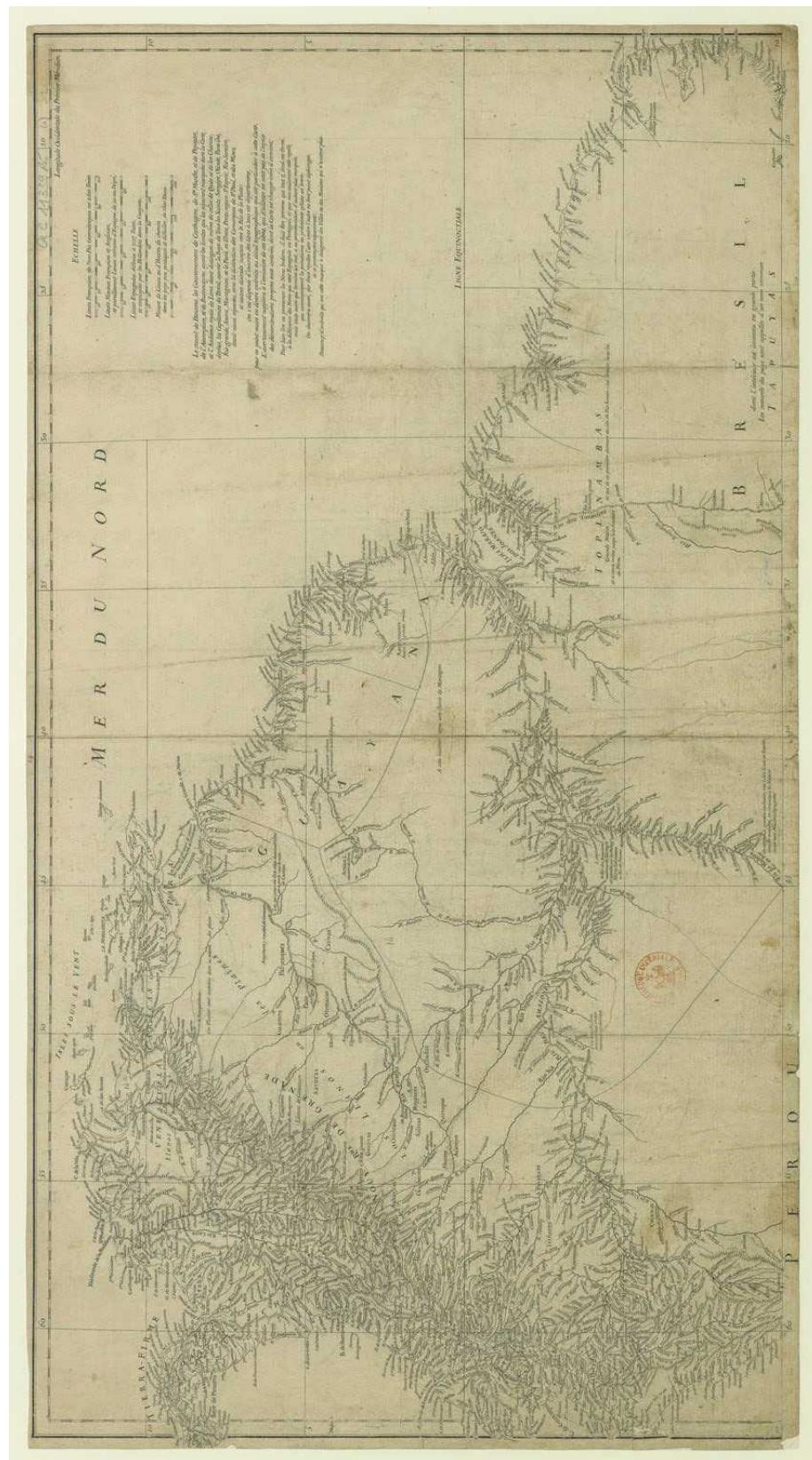
## Annexe 10 : Nova et exacta delineatio americæ partis australies



Source : Gallica.fr

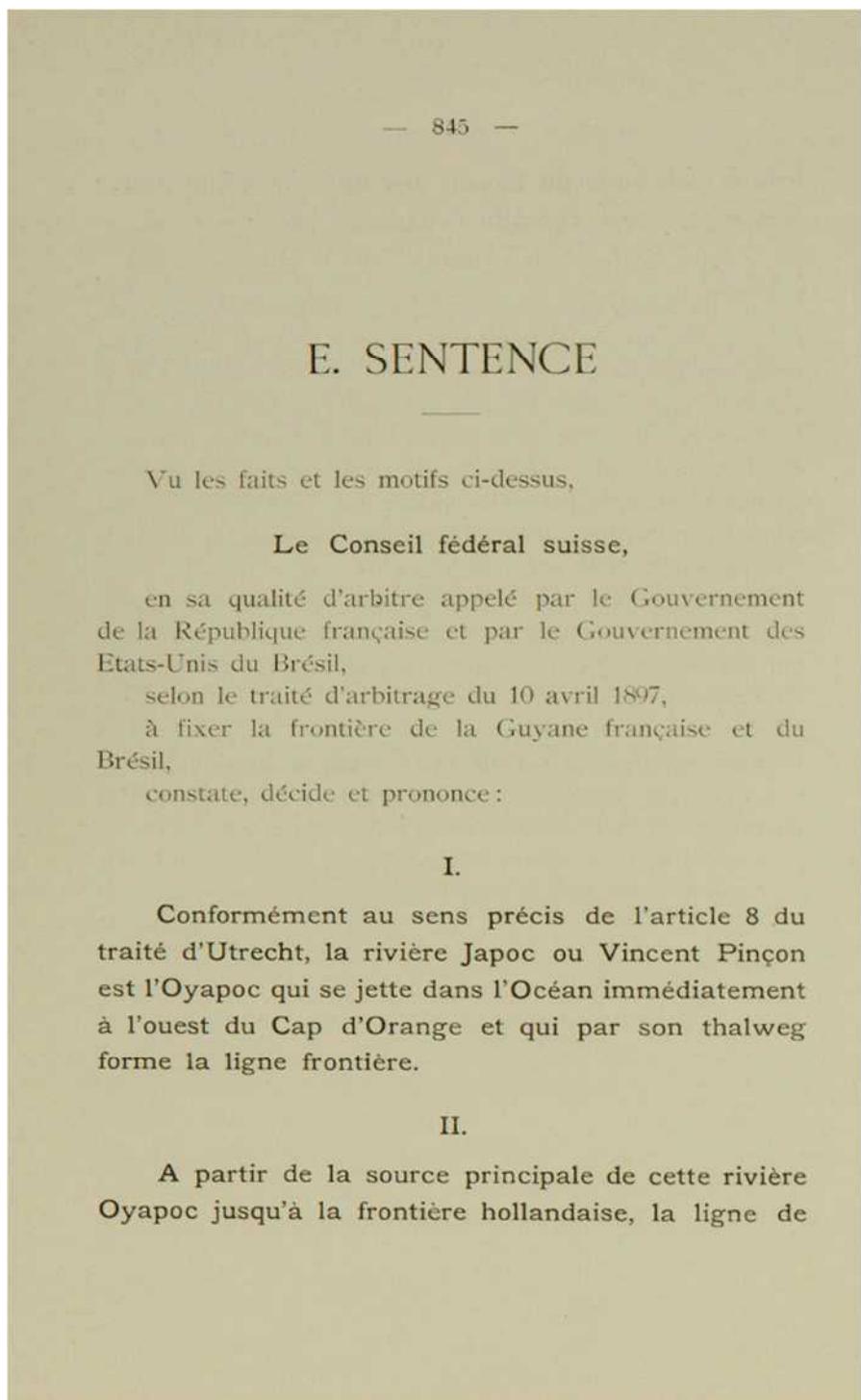


## Annexe 11 : Carte de l'Amérique Méridionale de D'Anville



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

## Annexe 12 : Sentence du Conseil Fédéral Suisse<sup>562</sup>



---

<sup>562</sup> *Sentence du conseil fédéral suisse dans la question des frontières de la Guyane française et du Brésil*, Berne, s.é., 1900.

partage des eaux du bassin des Amazones qui, dans cette région, est constituée dans sa presque totalité par la ligne de faite des monts Tumuc-Humac, forme la limite intérieure.

Ainsi arrêté à Berne dans notre séance du 1<sup>er</sup> décembre 1900.

La présente sentence, revêtue du sceau de la Confédération suisse, sera expédiée en trois exemplaires français et trois exemplaires allemands. Un exemplaire français et un exemplaire allemand seront communiqués à chacune des deux parties par les soins de notre Département politique ; le troisième exemplaire français et le troisième exemplaire allemand seront déposés aux Archives de la Confédération suisse.

Au nom du Conseil fédéral suisse :

*Le Président de la Confédération,*

**Hauser.**

*Le Chancelier de la Confédération,*

**Ringier.**

## Annexe 13 : « Ver, ouvir e contar » par Santa-Anna Nery

Paris, 7 de março de 1881.

[...]

Mas basta de tal assunto. Confesso que resolvi-me dificilmente a falar de tal modo.

Hoje em dia, quem escreve o sol, notando-lhe as manchas, corre o perigo de passar por Zoilo. O incorrigível defeito de nossa raça latina é o gosto de persinificar todas a ideias. A política chama-se o Sr. Fulano. A literatura identifica-se com o Sr. Sicrano. Sentimos absoluta necessidade de adorar alguém. Não podemos viver sem salamaleques. Quem não faz zumbaias, é desprezado. Pode-se zombar de um homem de bem, estudosso e dedicado, só por cingir coroa. Mas não se tem o direito de falar com independência de um literato evolucionista.

Pois bem! É bom que por aí se saiba haver ainda neste mundo de meu Deus quem julgue ser o servilismo tão vil quanto a servidão.

E, para dar mais uma prova desse amor da independência literária, seja-me lícito talar um pouco de Júlio Verne.

Quem há que não conheça o autor de tantas obras populares – As *Vinte mil léguas no fundo do mar*, as *Cinco semana em balão*, a *Volta do mundo em 80 dias*, e tantas outras? Esse nantês, que estreou-se no teatro com meia dúzia de comédias já esquecidas, é um dos autores mais afamados desta terra. Já enriqueceu dois editores, e os seus escritos são traduzidos em todas as línguas e lidos em todos os países... de além mar.

Júlio Verne é um homem feliz. Tomou a si uma especialidade: a de vulgarizador, a de divulgador das ciências.

A Ciência é um monte íngreme, onde ninguém pode chegar sem profundo estudo e aturada perseverança. Já me não lembra o nome desse filósofo que dizia a um

príncipe, seu aluno, o qual se queixava da dificuldade de aprender as matemáticas: - “Alteza Sereníssima, não há estradas reais para chegar ao cume das ciências”.

Júlio Verne, semelhante ao médico de Molière, mudou tudo isso: pegou a ciência, cortou-a em fatias, pôs-lhes manteiga, e serviu-as ao público bem torradas. O público achou-as gostosa, e deu para comê-las. Júlio Verne, a bordo do seu yacht a vapor, o *Saint-Michel*, viu que o negócio era bom, e continuou.

Depois de levar-nos ao fundo dos mares, ao centro da terra, à lua, ao país das pelícias, à ilha misteriosa, às Índias negras, quis fazer ainda mais. Olhou para o mapa, e viu o soberbo Amazonas cobrjando pelo Brasil – Ali está o meu livro, disse ele, e travou da pena para escrever um novo livro: *A Jangada, oitocentas léguas no Amazonas*.

O autor destas linhas é filho do vale do Amazonas. Imaginem, pois, os leitores com que sofreguidão devorou o romance de Júlio Verne! Antes não lesse com tanto afã!

Nunca vi tal acervo de asneiras e frioleiras.

Júlio Verne fez como tantos outros escritores europeus, mormente franceses. Entrou a falar do Brasil e do Amazonas sem estudar nem o Brasil nem o Amazonas. Cortou as fatias, e, como o público está afeito a elas, deu-lhes sem manteiga.

Querem exemplo?

Em 1852, diz ele, já os negros tinham o direito de libertar-se, “já os filhos de escravos nasciam livres.”

Um dos heróis dessa história do arco da velha é certo Torres, capião do mato. Aqui está o seu traje: “Torres estava vestido à moda rudimentar dos corredores das matas; Na cabeça, tinha um chapéu de couro, de abas largas, posto de lado: umas calças de grossa lã, que se perdiam dentro das espessas botas, as quais formavam a parte sólida desse traje: por cima disso, um *poncho* desbotado,

amarelento...”. Na cintura tinha uma mancheta (*sic*), e nas mãos uma enxada para caçar tatus e...coatis!

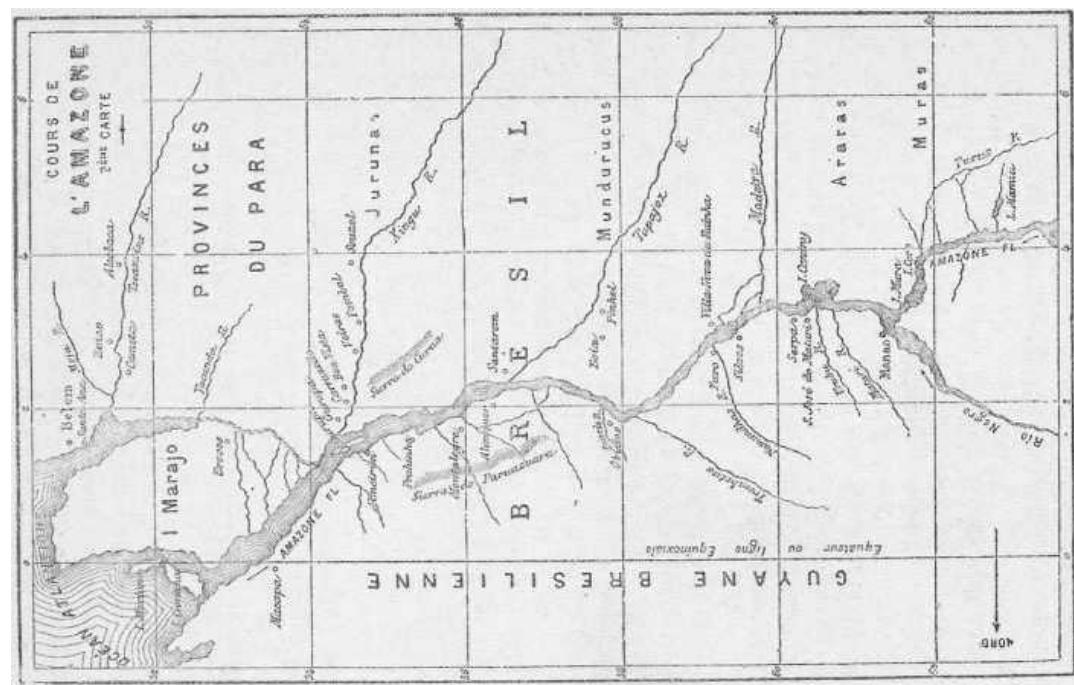
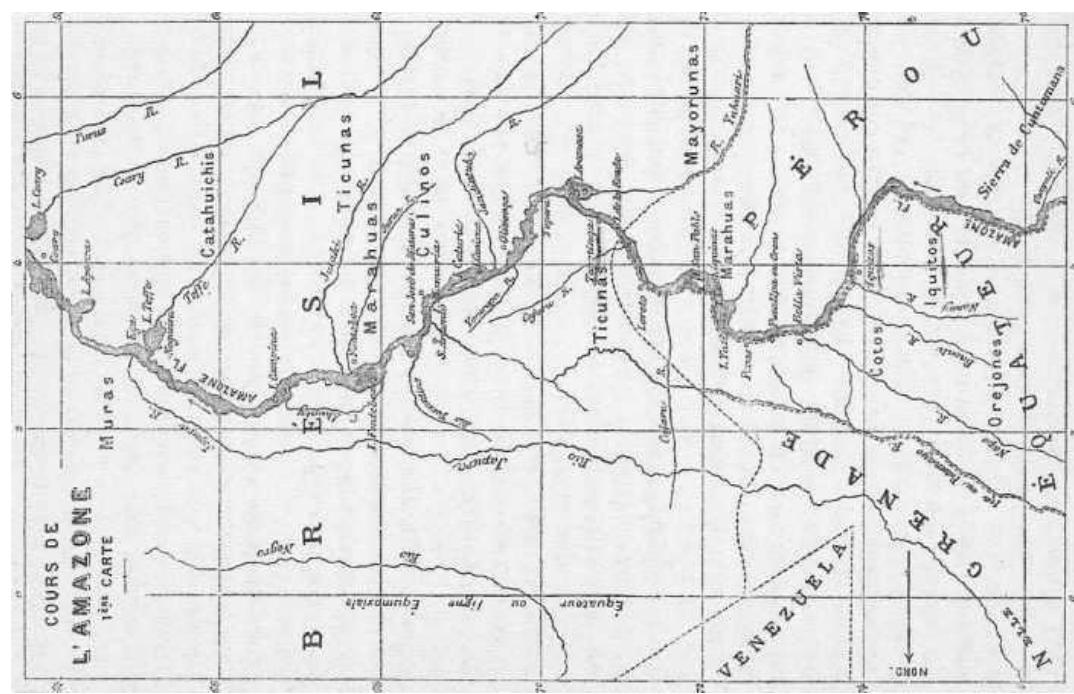
Uma enxada para coatis!

Verdade é que Júlio Verne veste aos dois caçadores brasileiros, com quem topa o tal Sr. Torres, nas brenhas do Amazonas, como vestiria caçadores de faisões do parque de Versalhes. Esses dois conterrâneos meus, dos quais um chama-se Manuel e outro, Benito (?), são dois tipos, que podem correr parelhas com a filha do português Magalhães, outro herói da festa, a qual o nosso Verne deu o nome de Yaquita!

E o convento de Manao (Manaus)! E a faculdade de medicina do Pará!

Júlio Verne tem por si uma desculpa que lhe concedo de boa mente: o seu romance está calçado de boas intenções, como o inferno. Foi escrito para endeusar o vale do Amazonas, e em cada página transluz a sua simpatia para com a nossa terra. Já não é pouco. Mas eu digo sempre com os meus botões: Se todas as obra de Júlio Verne estão recheadas de igual ciência, Deus nos acuda! E com o filósofo que já citei, repito: “Não há estradas reais que levem ao cume da ciência.” Esta não se corta em fatias. O romance científico é um engodo e uma peta. Não se romanceia a ciência.

## Annexe 14 : *La Jangada* (cartes)



## Annexe 15 : « A missão Coudreau e o território contestado », *O Liberal do Pará*, 10/05/1884, p.3

### TRANSCRIÇÃO

#### A missão Coudreau e o território contestado

Em 30 de dezembro do ano passado o *Diário do Grão Pará* biografava o Sr. Henri Coudreau, professor de ciências econômicas e chefe da expedição científica francesa no Amazonas, e informava ao público o caráter exclusivamente pacífico, e altamente civilizador dessa expedição, cujos pormenores haviam sido recolhidos da boca do próprio Sr. Coudreau. E não havia razão para duvidar da sua veracidade, desde que o chefe da missão nos fora mandado apresentar pelo Sr. Vice-cônsul da França, cujo caráter oficial dava garantia suficiente da lealdade do procedimento desse cavalheiro.

Um colega nosso de redação acompanhou ainda o hóspede, que fora recomendado ao *Diário*, aos escritórios de redação das outras folhas da capital, e todas lhe fizeram o acolhimento mais simpático.

Depois, em resposta a um artigo do *Liberal da Vigia*, quebrávamos lanças pela lealdade francesa e limpávamos o Sr. Coudreau de toda responsabilidade nos cômicos acontecimentos ocorridos na muito cômica comuna de Cunani.

Ao mesmo tempo, a gerência da Companhia do Amazonas facultava aos membros da comissão passagens gratuitas em todas as suas linhas de vapores e a imprensa da província vizinha aceitava a recomendação da do Pará e recebia amavelmente os três viajantes.

Vejamos agora até que ponto o Sr. Henri Coudreau e os seus companheiros mereciam as consideração e simpatias de que foram alvo por parte da população paraense.

O *Brésil* de 5 do passado, que se publica em Paris, transcreveu do *Boletim da Sociedade de Geografia Comercial* uma carta

do Sr. J. Roche naturalista da comissão, da qual extraímos os tópicos seguintes:

"Tendo chegado recentemente do Pará, onde ainda sofrí pela provável irrealização do meu fim, tive afinal a dita de um encontro tão feliz quanto inesperado na pessoa do Sr. H. Coudreau, incumbido em Caiena de uma missão econômica e política pelo governo da Guiana, para estudar de perto a famosa questão do território contestado, que o nosso ilustre colega Sr. Deloncle acaba de lançar à tela da discussão, com grande confusão da imprensa brasileira, em especial da do Pará.

O Sr. Coudreau, de volta de uma excursão interessantíssima às regiões do Amapá, no cabo do Norte, chegou ao Pará por via de Macapá, prodigiosamente fornecido de argumentos em favor da questão, e encontrado com o acolhimento cordial e com as demonstrações simpáticas de que foi alvo.

O Sr. Chessé, cujo verdadeiro procedimento no Amapá a metrópole ignora, faz com que o nosso amor próprio de franceses seja ofendido pelos brasileiros.

Ao mesmo tempo, o Brasil persuade-se que a França intente levar as suas armas ao território neutro e prepara-se para defendê-lo. Não é isto um começo de alteração das relações amigáveis e francas que até hoje temos mantido com o Império do Brasil?

Esperamos que o ministério reprimirá as comprometedoras cobiças de glória do incorrigível e ridículo Sr. Chessé."

Cotejando as duas transcrições, fácil é reconhecer no Sr. H. Coudreau o pretenso agrimensor denunciado há meses pelo *Liberal da Vigia*, e enviado para efetuar a conquista, por insinuação, do território contestado.

Longe de nós a ideia de que o Brasil fecha as suas fronteiras, como nos tempos coloniais, ainda àqueles que, em defesa dos próprios direitos, vêm atacar os da nação. Sejam tais ataques, porém, dirigidos com

lealdade e franqueza; apresentam-se como inimigos aqueles que realmente o são, e saberemos recebê-los com esse cavalheirismo que é o apanágio dos povos livres.

Mas quando alguém, nas condições referidas, disfarça o seu verdadeiro caráter, oculta os seus intentos, vem iludir a nossa boa fé sob a capa do interesse científico e zomba ainda, afetando reconhecimento, da hospitalidade daqueles a quem traiu, esse indivíduo deixa de ser para nós um adversário digno, deixa de ser um sábio, por mais extenso que seja o círculo dos seus conhecimentos, e passamos a considerá-lo simplesmente como um – ESPIÃO.

Tendo apresentado ao público e aos nossos colegas de imprensa a missão Coudreau, tal qual a supúnhamos, julgamos também do nosso dever mostrá-la como a conhecemos agora.

Não se segue daí que liguemos mais importância do que até aqui às veleidades conquistadoras do Sr. Chessé. Estude o Sr. Coudreau a seu bel prazer os limites da Guiana. Mas se porventura já chegou para a França a hora das reivindicações, lembrar-lhe-emos que primeiro deverá fazer a da Alsácia-Lorena. É mais recente e não fica tão longe. Será por isso muito mais cômoda... se a Alemanha quiser.

"Quando ela ali chegar, já o ministério a quem diz respeito este negócio terá visto com surpresa os importantes resultados que deste primeiro passo são de esperar, e o governo há de ter recebido volumosa memória que lhe foi dirigida e confirmada com mapas da região, sobre uma questão que, sem dúvida, virá a ocupá-lo dentro de um prazo não muito remoto.

Tendo à nossa disposição todos os navios da Companhia do Amazonas e esperando uma lancha a vapor da munificência do S. M. o Imperador, é nosso intensão subir até as cachoeiras do Amazonas... votando ao Pará depois de uma exploração especial da

margem esquerda, sobre a qual o Sr. Coudreau desenvolveu, pela intuição apoiada em fatos, uma importante particularidade geográfica e política."

Não se pode ser mais claro nem mais francês, na acepção portuguesa da palavra.

Apesar o acolhimento cordial e das demonstrações simpáticas, não hesitam estes Srs. em fazer uso dos vapores subvencionados pelo governo (ilegível) aspirar a servirem-se de uma embarcação do estado, vindo à nossa casa, observar os pontos fracos dela, para a assaltarem em despojarem no momento oportuno.

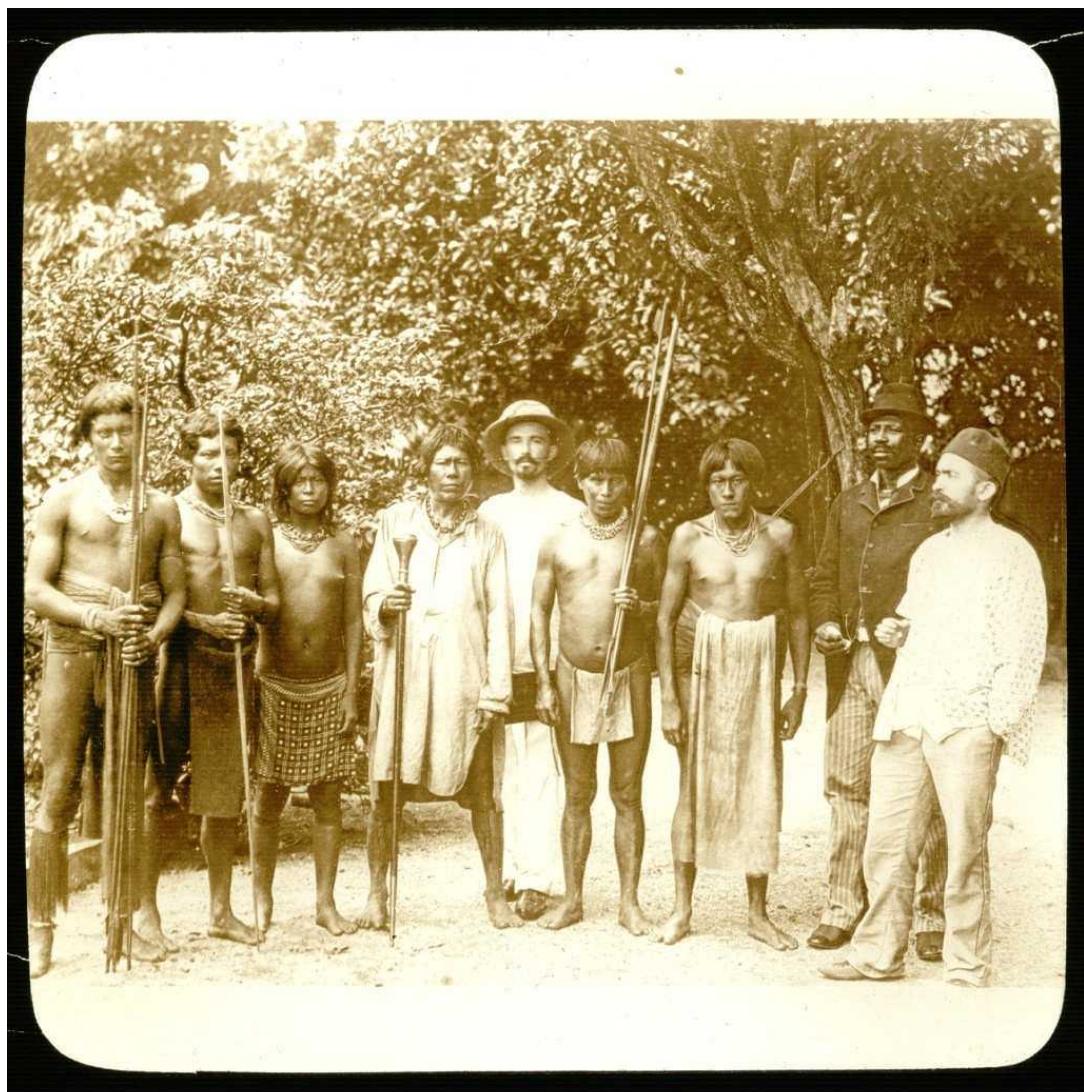
Por detrás, porém, deste Deloncle em ação, encontra-se, e é o que os torna digno de nota, o Sr. Isidore Chessé, governador da Guiana Francesa.

A missão pacífica e civilizadora, que a princípio tinha por fim a descoberta de uma nova via de comunicação para o oceano e a província do Amazonas (*Diário do Grão Pará*, de 20 de novembro) e depois o estudo das condições econômicas, sociais e industriais, da fauna e da flora da Amazônia (*Diário do 30 de dezembro*), sabemos hoje que tinha alcance muito diverso.

O *Réveil de la Guyana* de 13 de março último, referindo-se ao *Liberal da Vigia* e a um artigo nosso, assim se exprime:

"Os nossos leitores recordam-se das críticas feitas por este jornal à expedição imprudente, tão inútil como dispendiosa organizada pelo Sr. Chessé para a conquista, por insinuação, do território contestado. Nós tínhamos, o que era fácil, previsto o descontentamento dos brasileiros, pressentindo as suas recriminações. Ora, eis afinal a missão vivamente atacada pelos nacionais e, em termos poucos lisonjeiro, para o nosso amor próprio nacional."

## Annexe 16 : Photos « Mission Coudreau »



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

**Photo 1 : Coudreau et son escorte / mission H. Coudreau, 1883**



Source: gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

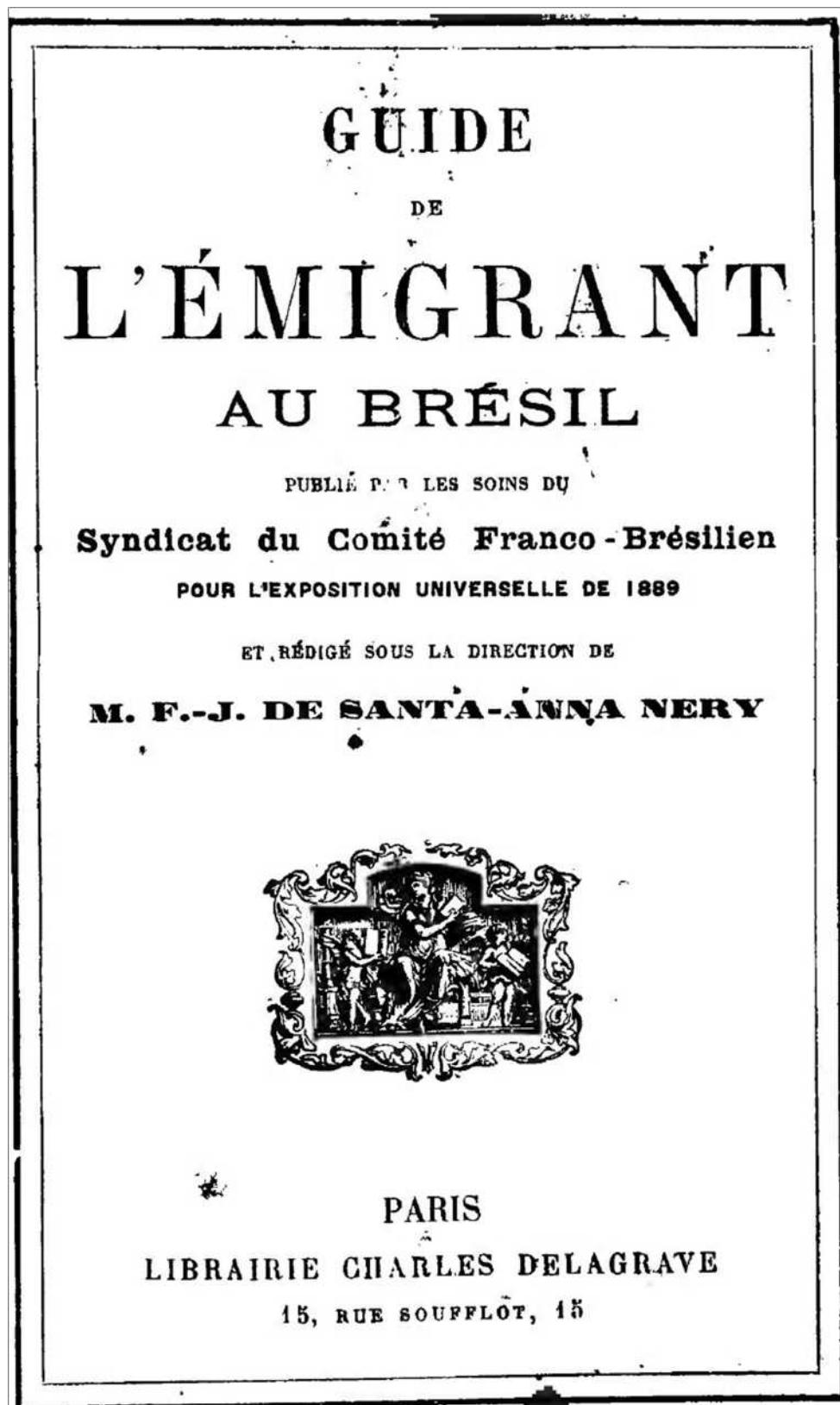
**Photo 2 : Expédition européenne au grand complet / mission H. Coudreau, 1883**



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

**Photo 3 : Indiens civilisés / mission H. Coudreau, 1883**

Annexe 17 : *Guide de l'émigrant, Le Brésil*, pages de titre



# LE BRÉSIL

EN 1889

AVEC UNE CARTE DE L'EMPIRE EN CHROMOLITHOGRAPHIE

DES TABLEAUX STATISTIQUES, DES GRAPHIQUES  
ET DES CARTES

OUVRAGE PUBLIÉ PAR LES SOINS DU  
SYNDICAT DU COMITÉ FRANCO-BRÉSILIEN  
POUR L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS

*Avec la Collaboration de nombreux Écrivains du Brésil*

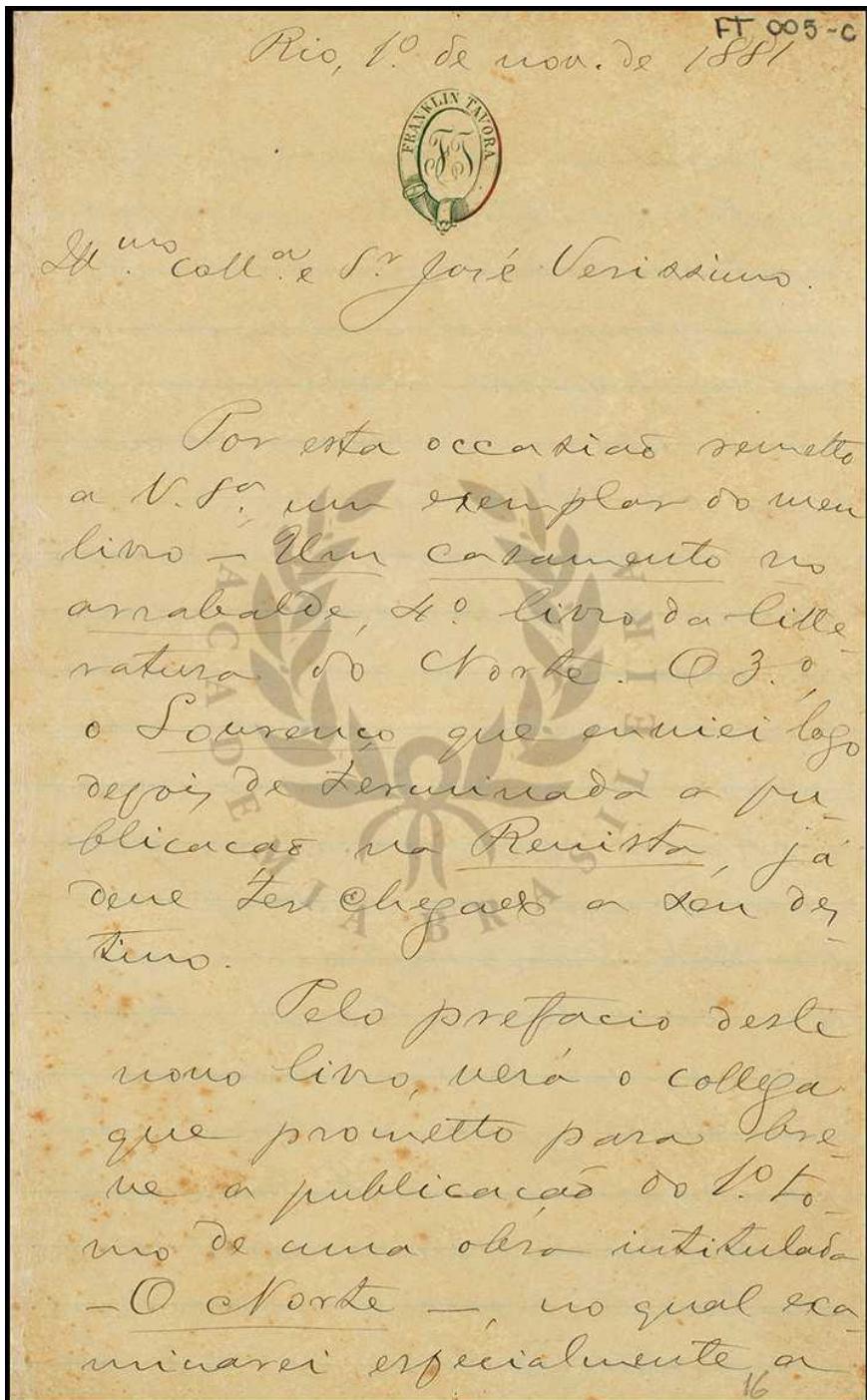
SOUS LA DIRECTION DE  
**M. F.-J. DE SANTA-ANNA NERY**



PARIS  
LIBRAIRIE CHARLES DELAGRAVE  
15, RUE SOUFFLOT, 15

1889  
Tous droits réservés

## Annexe 18 : Lettre de Távora à Veríssimo (1881)<sup>563</sup>



<sup>563</sup> « Lettre de Franklin Távora à José Veríssimo », 1<sup>er</sup>/11/1881, Archives de l'Académie Brésilienne de Lettres, (correspondance passive de José Veríssimo)

Tendência literária, diferente da do Sul, que apresenta várias produções românticas inspiradas nos costumes, paisagens, natureza e geografia, etc. de várias províncias do Norte.

Esta simulação que não é filho do menor artifício ou da verdade, mas de observação e estudo que se une a figuras verdadeiras, mas soprada por autores que são obviamente os exemplares do Sul, em geral imitadores ou literaturas estrangeiras, e por isso mesmo fracos, desde que se trata de apurar as contribuições que mais fielmente representam o inicio nacional.

Conjetura, por isso, que

o meu livro suscitado aqui grande polémica, e que sobre mim especialmente cairão os maiores golpes.

Plenamente concordo com a visão natural, e tendo por mim a ciência moderna que a dignifica um papel importante ao lado do physico, as origens históricas, e a outros grandes factos, sustentando com a energia de que sou capaz a litteratura do Brasil. Convenho notar que por esta palavra quero significar, não que existe uma litteratura no sentido formado, prospera, florescente; isto seria para ooxal; mas que existe uma tendência, uma feição, uma, que não é o singleira

dis, provinciano; que existem  
specímenes inspirados, neta  
teçaõ; que o estímulo entre  
letras do norte e do sul é  
o único meio de aproveitarem  
os escritores do sul os rigores,  
que deixam pelo produto  
extraídos, e se formar-se  
no país um rico patrimônio  
de produções originais.

Estará o collega de acordo  
com estas ideias?

Si estiver, e quiser auxi-  
liar-me com os seus laudos,  
aproveitarei noguele livros,  
muito empeulará a minha  
gratidão.

Res nostra agitur.

Pispolha sempre a

Coll<sup>o</sup> aff<sup>o</sup> e adm<sup>o</sup>.

Franklin Pavor

## Lettre de Távora à Veríssimo (1881), transcription

Rio 1º de nov. de 1881

III<sup>mo</sup> Coll<sup>a</sup> e Sr. José Veríssimo

Por esta ocasião submeto a V. S.<sup>a</sup> um exemplar do meu livro – *Um casamento no arrabalde*, 4º livro da literatura do Norte. O 3º, o *Lourenço*, que enviei logo depois de terminada a publicação na *Revista*, já deve ter chagado a seu destino.

Pelo prefácio deste novo livro verá o colega que prometo para breve a publicação do 1º tomo de uma obra intitulada – *O Norte* –, na qual examinarei especialmente a tendência literária diferente da do Sul que apresentam várias produções nortistas inspiradas nos costumes, paixões, natureza física, etc. de várias províncias do Norte.

Esta divisão, que não é filha do meu arbítrio ou de vaidade, mas de observação e exame que se me afiguram verdadeiras, não agrada por motivos que são óbvios, aos escritores do Sul, em geral imitadores de literaturas estrangeiras e por isso mesmo fracos desde que se trata de apurar as contribuições que mais fielmente representam o meio nacional.

Conjecturo, por isso, que o meu livro desencadeará uma grande polêmica e que sobre mim especialmente cairão os maiores golpes.

Plenamente convencido dessa divisão natural, e tendo por mim a ciência moderna que assinala um papel importante ao meio físico, às origens históricas, sustentarei com a energia de que sou capaz a literatura do Norte. Convém notar que por esta palavra quero significar, não que existe uma literatura nortista formada, próspera, florescente; isto seria paradoxal; mas que existe um tendência, uma feição mais forte, que não é o simples matiz provinciano; que existem espécimes inspirados nesta feição; que o estímulo entre letras do norte e do sul é o único meio de aproveitarem os escritores do sul as riquezas que deixaram pelos produtos estrangeiros, e de formarem no país um rico patrimônio de produções originais.

Estará o colega de acordo com estas ideias?

Se estiver e querer auxiliar-me com as suas luzes que aproveitarei naquele livro, muito empenhará a minha gratidão.

*Res nostra agitur*

Disponha sempre do

Coll<sup>a</sup> aff. e adm<sup>or</sup>

Franklin Távora

# Annexe 19 : Discurso de José Veríssimo

**Jornal do Commercio (RJ) 9/11/1880 p.3, transcription**

## **Discurso pronunciado**

pelo Sr. José Veríssimo de Mattos no Congresso Literário de Lisboa

Srs. Membros do Congresso Literário Internacional de Lisboa. – Eu começo, Senhores, por vos declarar que não sou aqui representante oficial nem do governo, nem de nenhuma associação literário do meu país. Como escritor brasileiro julguei-me com direito a fazer parte de um congresso que se ocupa de uma questão que me é extremamente simpática e aqui estou, e na mesma qualidade levantei-me já para explicar as condições do mercado literário no Brasil, explicação que não podia deixar de dar depois das brilhantes severas, mas justas palavras, do ilustre escritor português, o Sr. Pinheiro Chagas.

Hoje, Senhores, creio do meu dever trazer-vos alguns ligeiros esclarecimentos sobre o estado atual da nossa literatura, as suas condições mercantis, se assim posso dizer, e sobre a maneira porque entre nós se encara propriedade literária.

Como sabeis, meus Senhores, o Brasil foi durante três séculos colônia de Portugal. Isto basta para vos dizer que ele não podia ter uma literatura sua, que os seus escritores eram verdadeiros escritores portugueses e nada mais. Feita a emancipação do país em 1822, o espírito nacional acordou, e como a liberdade é solo fecundo onde crescem as grandes e generosas ideias, a literatura – que não é mais que a manifestação espontânea do sentimento de um povo traduzido de forma estética, a literatura, digo, começou, senão a desenvencilhar-se das estreitas faixas que a uniam aos modelos clássicos da antiga metrópole, ao menos a tomar uma personalidade, a tornar-se uma individualidade. Mas como vós compreendeis muito bem, as condições de um país novo, como o Brasil, de então, com uma população pequena, disseminada e ignorante, não eram as mais próprias para criar e desenvolver um movimento literário fecundo. Assim, no Brasil, a emancipação literária não pôde proceder de perto, a emancipação política. Com efeito, hoje somente, depois que os modernos métodos da grande crítica literária, depois que a

luz nova e brilhante do pensamento moderno penetra nosso país, é que a literatura brasileira pode-se chamar verdadeiramente nacional.

Começou-se a compreender que havia um verdadeiro povo brasileiro, que era preciso estudar e conhecer. Abandonou-se a generosa utopia literário de Gonçalves Dias, o nosso grande poeta que cantava a raça selvagem do país, para estudar as raças cruzadas, o produto dos três grandes elementos estoicos que concorreram para formar a nossa nacionalidade, o brando, o negro e o índio. Desta nova compreensão saíram os mais belos espécimes da nossa literatura, o *Sertanejo*, o *Tronco do Ipê*, o *Gaúcho* de José de Alencar; o *Garimpeiro* e *Maurício*, de Bernardo Guimarães; o *Matuto*, de Franklin Távora, etc. No romance temos, pois, um gênero literário inteiramente nosso e ninguém nos disputará.

Na poesia e no teatro, porém, ficamos portugueses, ou antes franceses, porque com muito raras exceções não são mais os literários portugueses que influem na nossa literatura, mas sim os franceses.

Os nossos dramaturgos inspiraram-se primeiro em Ducis, o imitador de Shakespeare, depois em Victor Hugo e Dumas pai, depois em Dumas filho, Augier e Sardou, como nossos poetas inspiraram-se sucessivamente em Byron, Musset, Hugo, Vigny, Baudelaire, etc. Essa falta de originalidade não é difícil explicar desde que se sabe que se trata de um país novo, sem tradições nem históricas, nem poéticas, nem artísticas, nem literárias, isto é, sem a grande fonte de que nascem as literaturas florescentes e ricas.

Entretanto, senhores, nós temos tido e temos poetas que horariam qualquer literatura ainda as mais ricas, e peço-vos permissão para citar-vos os Gonçalves Dias, Álvares de Azevedo, C. de Abreu, Magalhães de Macedo, Octaviano Rosa, Castro Alves, Junqueira Freire, Varela, Afonso Celso Júnior, Tobias de Menezes, Machado de Assis, Mucio Teixeira, e toda uma pléiade de jovens poetas ricos de inspiração e de vigor, cuja lista seria longa a citar. – A maior parte, porém, dos nossos literatos produz muitíssimo pouco, quase nada. Por quê?

É aqui que se prende a questão que os congressos literários são chamados a resolver. Será por falta de talento e inspiração que os escritores brasileiros

produzem tão pouco? Não o creio, senhores, tanto mais que os vejo desperdiçarem forças extraordinárias e fecundas no nosso jornalismo, literário e político, que é assaz numeroso. A causa, a causa única e verdadeira é a concorrência que lhe fazem os escritores estrangeiros, principalmente os portugueses, e eu vou dizer-vos porquê.

No Brasil, meus Senhores, há muito poucos editores, e esses poucos são estrangeiros. Posso citar de memória o Sr. Garnier, francês; o Sr. Laemmert, alemão; os Srs. Cruz Coutinho e Serafim Alves, portugueses, no Rio de Janeiro; e os Srs. Garrame e De Lalhaicar, franceses, em Pernambuco. O mercado de livros é também feito de uma pequeníssima escala, pois, o provo em geral não sabe ler e lê muito pouco, de sorte que estes editores, muito raro aceitam um trabalho literário, qualquer poesia, romance, drama, estudos literários, etc., para publicar, mesmo de graça, tendo somente os lucros ou prejuízos que houverem, e mais raramente o param e quando o fazem é mal. Por quê? Porque não só, como eu já disse, se lê muito pouco no Brasil, mas ainda porque esses editores, livres de qualquer lei que os embarace, podem com toda a facilidade fazer traduzir ou contrafazer as obras estrangeiras, com a vantagem ainda de poderem escolher as garantidas pelo sucesso obtido no país onde apareceram. Essas traduções, porém, não são feitas pelos nossos bons literários, mas por moços que precisam ganhar a vida e que por quantias verdadeiramente ridículas fazem às pressas essas traduções que não ousam mesmo, em geral, assinar. Esta, Senhores, é a verdade. Vedes, pois em que tristes condições se acha o escritor no nosso país, o que melhor podereis apreciar com os seguintes fatos:

Posso afirmar-vos que 80% dos livros que se publicam no Brasil são editados pelos próprios autores e que o maior editor do país Sr. Garnier, a quem a imprensa periódica chama sempre, aliás com alguma justiça, de benemérito, não edita por ano mais de meia dúzia de obras originais, quando as edita.

Eu mesmo, que tenho neste momento a hora de falar-vos, já publiquei um livro à minha custa, e tendo-o oferecido a diferentes livreiros brasileiros, para que me comprassem alguns exemplares por um preço muito módico, vi-o sempre rejeitado. Hoje tenho um manuscrito para o qual não acho editor no meu país e que não me

atrevo a fazer imprimir à minha custa, porque estou certo, que como o outro sua venda não cobriria as despesas.

Quanto às obras de ciência – essas ainda mais dificilmente acham editor por maior que seja o seu valor, e eu posso citar-vos o fato que se passou com um distinto mestiço brasileiro o Sr. Dr. Saboia, que publicou em francês o seu erudito *Tratado de partos* porque não achou em sua pátria, editor assaz corajoso para editá-lo, entretanto que na França o teve de pronto.

Mas como quereis, Senhores, que esses editores nos comprem os nossos trabalhos, por melhor que eles sejam, quando o acham já feito, e, o que é mais, com sucesso garantido? Como quereis que eles editem um romance, mesmo do nosso maior romancista, se podem contrafazer *O Primo Basílio* do Sr. Eça de Queirós ou fazer traduzir o *Assomoir* do Sr. Zola, a *Viagem à roda do mundo* do Sr. Jules Verne, ou outra qualquer obra que esteja a fazer barulho no velho mundo? Como quereis que o diretor de teatro compre a peça do escritor brasileiro, quando ele a tem muitíssimo mais barata, comprando apenas em uma livraria qualquer exemplar de qualquer obra do Sr. Pinheiro Chagas, do Sr. Eanes, ou uma tradução já feita pelo Sr. Biester ou por outro escritor português?

Vedes, pois, Senhores claramente que se vós sois prejudicados, nós também o somos. Mesmo que não houvesse a razão mais forte e mais elevada da moralidade e da propriedade literárias, esta bastaria para que todos os escritores brasileiros pensassem com Alphonse Kar, repetido anteontem aqui pelo Sr. Pinheiro Chagas, que a propriedade literária é uma propriedade. Se no meu país há opiniões contra isso, eu sou sincero declarando que não as conheço.

Podeis, porém, estar certos, Senhores, que no Brasil ama-se e venera-se a justiça. Nós não somos tanto quanto se pensa um país de selvagens, e se a luz do nosso sol é bastante intensa para clarear as sombrias profundezas das nossas florestas virgens, ela não é ainda assaz clara que baste para alumiar a nossa inteligência. A luz das nobres e grandes ideias, é sempre bem-vinda para nós: apesar da distância temos sentido sempre os estremecimentos gigantescos do pensamento moderno e temos combatido pelos grandes princípios, sociais ou literários, com o mesmo

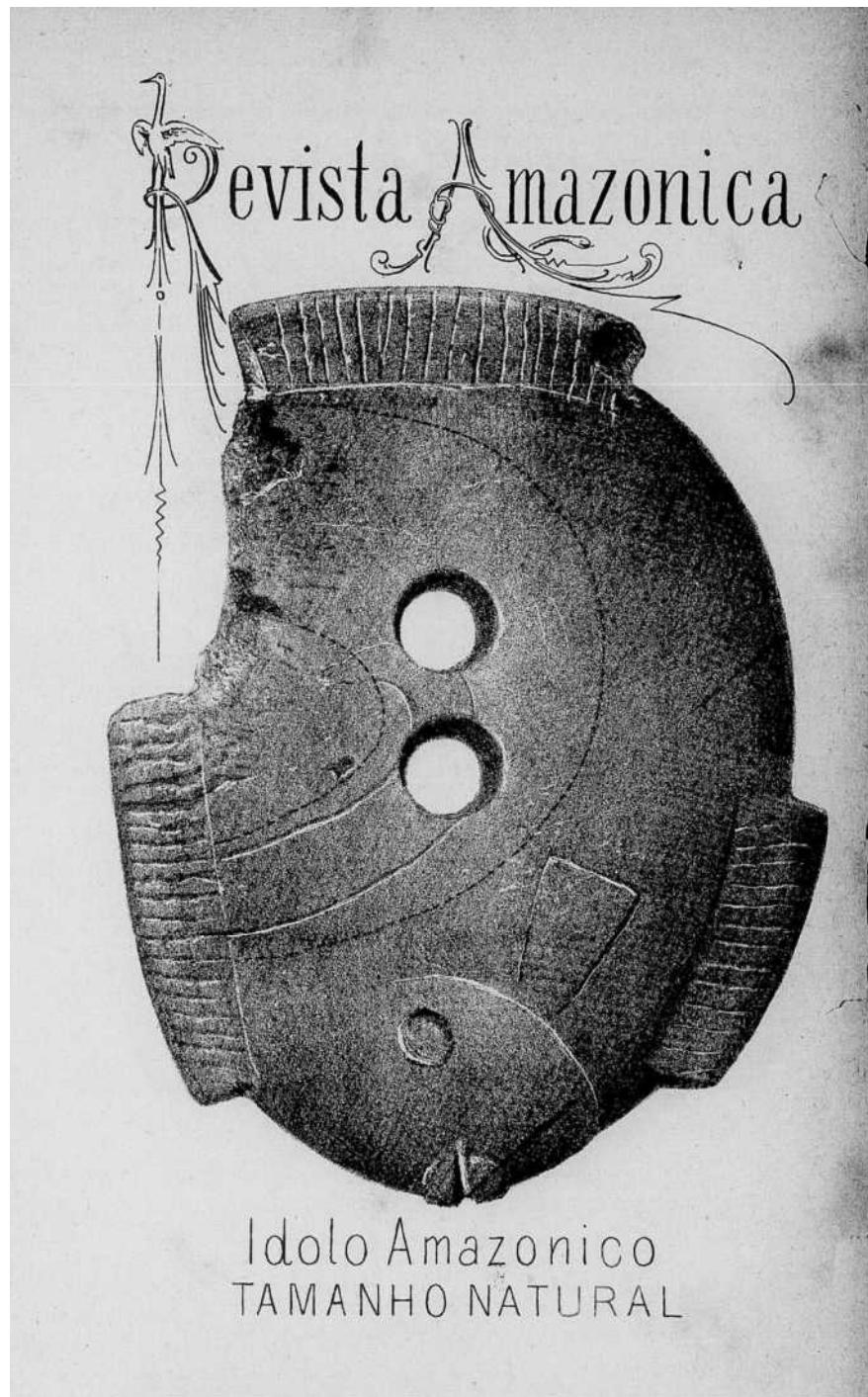
ardor entusiasmado que vós. Nós brasileiros escrevemos, não praticamos a pirataria literária, sofremos a influência honrosa dos grandes escritores de todo o mundo, mas não o roubamos; e vossa obra, Senhores posso afirmá-lo, nos é extremamente simpática e desejamos ardente mente o seu sucesso.

Só me resta, Senhores, terminar, pedindo a vossa esclarecida indulgência para o meu imperfeito trabalho, para as faltas cometidas na bela língua de Voltaire e agradecendo-vos a atenção que me prestastes e de que eu tanto abusei; eu vos agradeço não só no meu nome como no dos meus ilustres compatriotas, de quem, sem ser delegado, tive já felizmente ocasião de defender os interesses, e o que mais é, talvez a honra.

Lisboa, 24 de setembro de 1880.

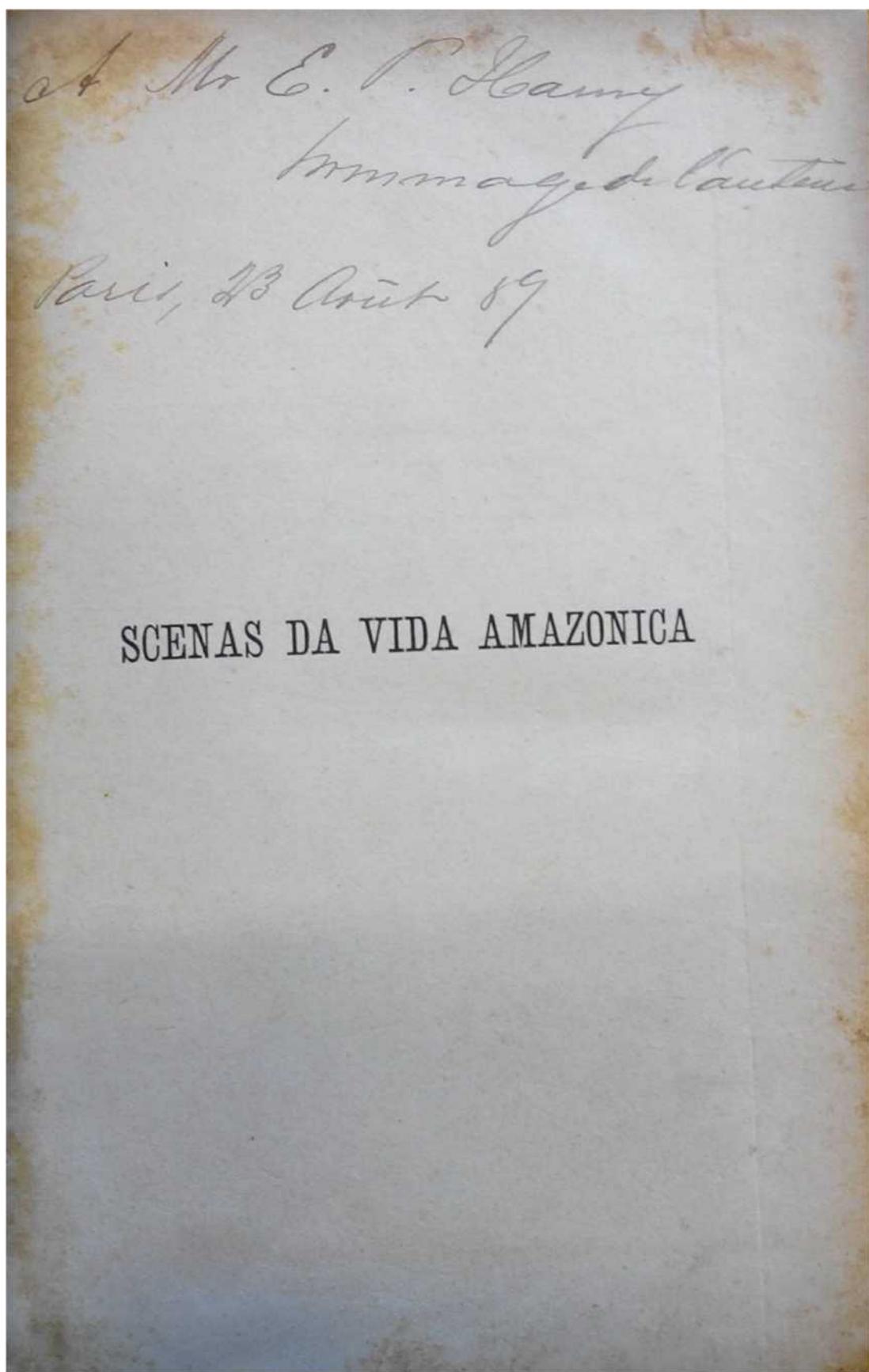
(transcrito do *Diário de Belém.*)

Annexe 20 : Ídolo amazônico (*Revista Amazônica*<sup>564</sup>)

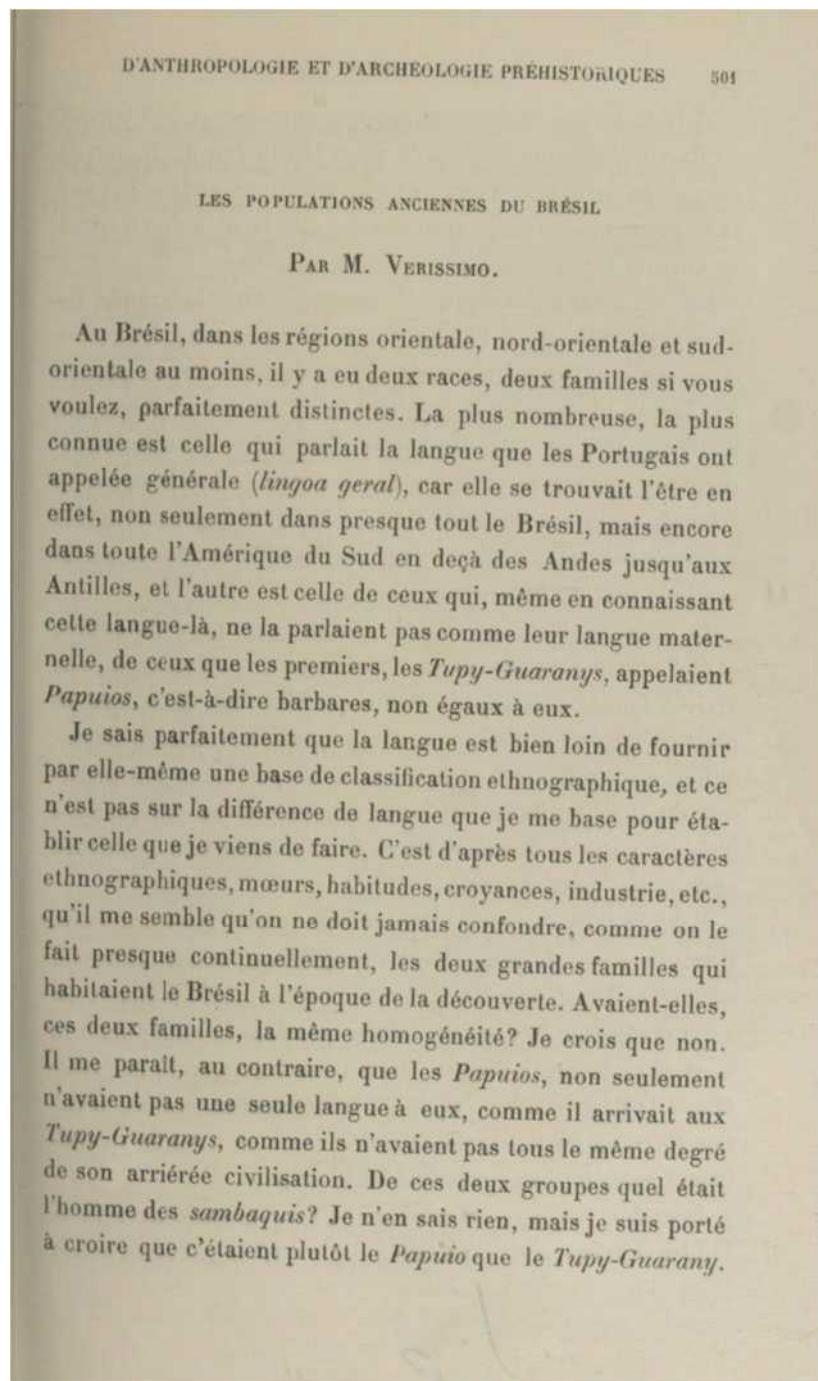


<sup>564</sup> José Veríssimo, « Os ídolos Amazônicos », *Revista Amazônica*, tome 1, n° 1, Pará, 1883, p. 16.

Annexe 21 : Dédicace à Ernest Hamy



## Annexe 22 : « Les populations anciennes du Brésil »<sup>565</sup>



<sup>565</sup> José Veríssimo, « Les populations anciennes du Brésil », *Compte rendu du Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques*, deuxième session (1889), 1891, p. 501-507

Mais en dehors de ces deux groupes ethnologiques il y avait au Brésil, dans une région du pays tout à fait distincte par ses caractéristiques géographiques, voire par sa faune et par sa flore, un autre groupe (je n'ose pas dire race), qu'on ne peut en aucune façon joindre à un des deux autres.

En effet, on trouve dans l'Amazonie, dans la grande île de Marajó surtout, à l'embouchure de l'Amazone, les restes d'une civilisation qui n'a son égale ni dans les autres parties du Brésil, ni dans l'Amérique du Sud, si nous excluons les civilisations d'au delà des Andes. Et cette civilisation rudimentaire elle-même présente des variations. Sur le cours de l'Amazone, en marchant de l'est à l'ouest, elle est assurément inférieure à celle qu'on retrouve à Marajó, et dans la partie est de la Guyane brésilienne.

Je vous présente un vase de Marajó, une urne funéraire, et en l'examinant vous verrez à quel degré de perfection étaient arrivés dans la céramique les gens qui l'ont fait. Mais celui-ci n'est qu'un échantillon isolé. Dans votre merveilleuse Exposition, au pavillon des Amazones établi par le savant directeur du Muséum de Rio de Janeiro, vous pouvez voir quantité d'objets sortis de la même île et dont la perfection de facture et de forme vous étonnera.

Mais, et j'appelle votre attention sur ce fait, sur les rives de l'Amazone ou tout près de ces rives, le long de ses affluents, on trouve aussi des vases comme celui-ci, mais jamais avec cette perfection de dessins, tandis que dans la région dont je vous ai parlé tout à l'heure, entre la rive gauche de l'embouchure de l'Amazone et l'Oyapok, le regretté naturaliste brésilien Ferreira Penna a recueilli des vases et d'autres instruments parfaitement égaux à ceux de Marajó.

Je crains toujours de conclure en ethnographie avec de si faibles données, mais il me semble que d'après ce fait on serait

tenté de croire que l'homme de Marajó doit être venu du nord (de l'Amérique centrale?), suivant la côte est de l'Atlantique.

Je vous présente aussi un autre objet qu'on ne trouve au Brésil que dans l'Amazonie, c'est le célèbre *muirakita* ou amulette de jade, jadéite ou néphrite, sur lequel on a déjà tant parlé.

Celui-ci a la forme d'un crapaud, forme des plus rares. Comme vous savez, Messieurs, d'après certains minéralogistes, il n'existe pas en Amérique et, certes, il n'existe pas, au Brésil, de ces minéraux dont sont faits ces petits objets et même les haches qu'on a trouvées.

Quoi qu'il en soit, on ne peut pas nier l'importance considérable de ces objets au point de vue des origines de l'homme américain et de ses migrations. Et je crois que ces objets en jadéite ou néphrite prouvent au moins que la vallée de l'Amazonie a été envahie et habitée par des peuples venant du Nord, où on trouve aussi les mêmes objets.

La question est très intéressante et très importante et je ne peux faire que l'indiquer. Assurément, la question trop scabreuse des migrations et des origines ne peut être résolue de sitôt et la comparaison et l'étude des objets que nous ont laissés ces peuples, avec la détermination exacte de leur âge et emplacement, peut seule, avec d'autres résultats fournis et par l'anthropologie et par d'autres sciences qui s'y rattachent, résoudre, si on peut arriver là, le problème tant de fois posé, et sur lequel on a fait tant d'hypothèses sans valeur, des origines américaines.

#### DISCUSSION

M. HAMY observe que la figure même représentée par l'objet que montre M. Verissimo suffirait à justifier l'origine septen-

trionale et occidentale qu'il lui attribue. C'est aux Antilles d'une part, dans le Cundinamarca et l'Amérique centrale de l'autre, qu'abondent, en effet, les représentations de la grenouille, qui joue un rôle si important dans l'iconographie mythologique de l'Amérique moyenne. La représentation archéologique ou ethnographique de la grenouille est un des faits qui autorisent le mieux au Nouveau-Monde, suivant la formule adoptée pour notre question VIII, « l'hypothèse de relations ou de migrations préhistoriques ».

M. NETTO, à l'occasion de la communication de M. Verissimo, dit quelques mots des *sambaquis* ou amas de coquilles du Brésil. On les considère généralement comme très anciens, mais l'examen des coquilles qui les composent prouve le contraire : toutes ces coquilles appartiennent à des espèces qui vivent encore de nos jours dans la région. Certains de ces amas se trouvent à trente lieues de la mer, d'autres tout près de la plage. Les plus éloignés semblent être les plus récents, quoique le pays éprouve un soulèvement lent. L'auteur fait passer à ses collègues différents objets en pierre trouvés dans les amas coquilliers : des haches polies (dont on a recueilli plus de deux mille spécimens), des objets en pierre éclatée, un grand fétiche représentant un poisson, un mortier en forme d'oiseau, un autre en forme de poisson, etc. Les auteurs de ces sculptures ne sont pas évidemment les sauvages actuels. Seraient-ce plutôt des tribus de pêcheurs qui venaient trafiquer dans la région ? L'hypothèse est admissible, mais le doute est possible aussi. On prétend que les squelettes humains de ces *kjøkkenmøedding*s sont brisés; c'est là une erreur. Quant aux fétiches, il est douteux qu'ils proviennent du même niveau que les haches polies. En terminant sa communication, M. NETTO aborde la question de l'expansion de la jadéite dans

l'Amérique du Sud, dont il ne s'est pas encore fait une explication suffisante.

M. le baron DE BAYE pense que la question du jade et de la jadéite, basée sur des analyses chimiques et des études minéralogiques, acquiert tous les jours une plus grande importance. L'origine de cette roche est restée un problème pour les savants de l'Europe. A défaut de gisement dans notre partie du monde, les montagnes du Thibet ont été considérées comme ayant fourni cette matière première aux populations néolithiques de nos contrées.

Les savants du Nouveau-Monde ont, depuis une dizaine d'années, fixé leurs regards sur les objets en jadéite recueillis en Amérique. M. Putnam, le savant directeur du *Peabody Museum*, a découvert dans les sépultures précolombiennes des États-Unis, un nombre assez considérable de jadéites taillées. Des analyses ont été faites et elles ont donné des résultats semblables pour les échantillons minéralogiques du Thibet et pour les amulettes exhumées des tombes américaines. M. Putnam a fait aussi analyser une sorte de jadéite rencontrée *in situ* en Amérique, mais cette roche n'a pas été utilisée par les peuples préhistoriques dont M. Putnam a exploré les tombes. C'est ainsi que l'origine asiatique de certains objets précolombiens a été proposée. Nous espérons que les savants américains, dont la présence rehausse l'éclat de cette session, voudront bien nous exposer l'état actuel de la question de la jadéite dans leur pays.

M. le Dr GOSSE estime que la question de la néphrite n'est pas plus avancée en Amérique qu'en Europe, où les origines de certaines pierres dures, employées à l'époque néolithique, sont encore très discutées. Il rappelle les derniers travaux

de M. de Fellemburg et de M. A. B. Meyer sur cette délicate question.

M. G. DE MORTILLET. Dans l'énumération des coquilles qui forment en partie les *sambaquis*, M. Netto a cité l'huître et n'a pas nommé le pétoncle. L'huître, en effet, doit être la coquille prédominante, puisque les *sambaquis* ont aussi été nommés *ostreiras*. Pourtant quelques auteurs ont prétendu que les *sambaquis* étaient surtout composés de pétoncles. M. Netto pourrait-il nous renseigner à ce sujet?

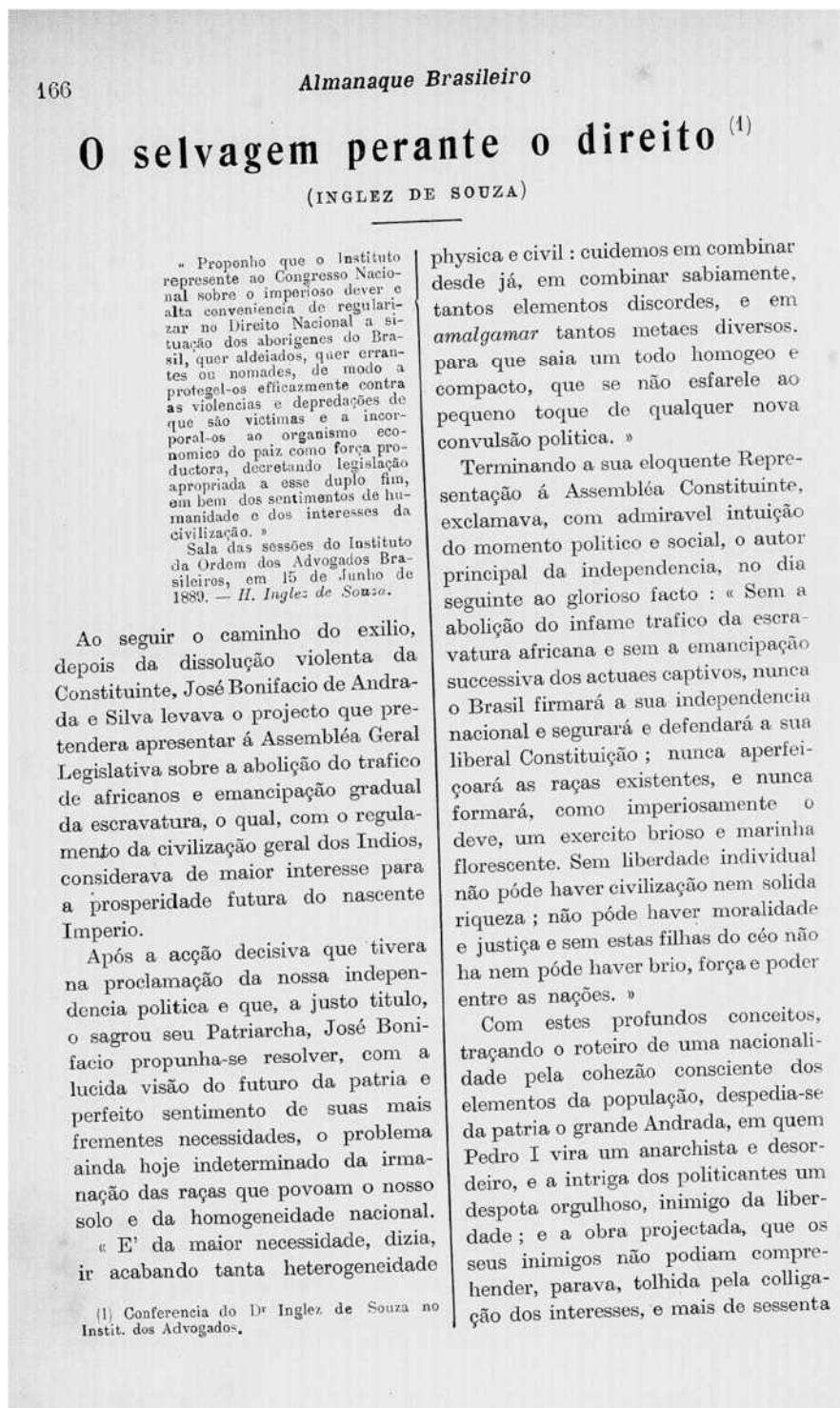
Mais avant, qu'il me permettre de rappeler qu'il n'y a rien d'absolu dans la pierre polie et la pierre taillée. A l'époque néolithique, dite de la pierre polie, il existait encore beaucoup de pierre simplement taillée : cette dernière est même en majorité; aussi les *sambaquis* peuvent ne contenir que de la pierre taillée, sans pour cela être rapprochés des dépôts paléolithiques.

M. NETTO répond qu'il a trouvé des coquilles d'huîtres dans les *sambaquis* et qu'il enverra au Musée du Trocadéro tous les spécimens qu'il a recueillis. Il a même trouvé des pointes de pierre pour percer les huîtres. Quant à l'époque à laquelle on doit rapporter les *sambaquis*, il n'y a point de doute qu'ils appartiennent à l'époque néolithique et la présence des objets en pierre taillée ne change rien à la chose : aujourd'hui même, beaucoup de sauvages emploient encore la pierre taillée et ne sont pas pour cela des hommes paléolithiques.

M. HAMY signale l'existence dans les collections du Muséum d'histoire naturelle (Anthropologie, salle II), d'un squelette humain, à peu près complet, trouvé enfoui dans un *sambaqui*

à Santos, avec des haches polies au tranchant. Des coquilles d'huîtres, choisies pour leur grande taille, avaient été disposées en voûte épaisse et résistante au-dessus du corps. Les huîtres formaient, d'ailleurs, l'immense majorité de ce *sambaqui* de Santos.

## Annexe 23 : « O selvagem perante o direito »<sup>566</sup>



<sup>566</sup> Inglês de Sousa, « O selvagem perante o direito », *Almanaque Brasileiro Garnier*, 1912, p. 166-176.

anos foram preciosos, largo tempo de lutas, de hesitações, de hypocrisias, de desespero e de infamias sem nome, para que a torrente do abolicionismo, vencendo todos os obstaculos, rompendo todos os diques, destruindo todas as oposições, sacrificando todos os interesses legaes — menos os da humanidade e da justiça, produzisse a luz resplendente de 13 de Maio e levasse a Princeza D. Isabel a subscriver, entre sorrisos de sublime leviandade, a lei que abria espaço á propaganda activa, entusiastica e decisiva com que da Garganta de Jabaquara, um dos lugares santos do abolicionismo, o verbo de Silva Jardim, lava candente, abalava o throno dos Braganças.

Cumpria-se assim, após mais de 60 annos, uma parte do programma de José Bonifacio. Os papa-peculios, os malsinados receptadores e ladrões de negros, os *sem vintem*, os doidos, os que queriam levar o paiz á ruina, atacando a propriedade, venciam os ricos e poderosos, arrastando os Governos apavorados e hesitantes.

Que foi feito, porém, do outro projecto que o Patriarcha da Independencia reputava necessario á grandeza da Patria?

Os projectos de remodelação do nosso direito civil não se ocupam dos selvagens, que em numero ainda consideravel vagueiam nas florestas de Mato-Grosso e do Amazonas, de Goyaz e de S. Paulo. O Governo da Republica deixou-os em abandono até agora. Sómente após vinte e dous annos da abolição do elemento servil

cogitou da civilização dos indios e de extinguir-lhes o captiveiro.

A muita gente, isso que acabo de dizer de captiveiro e de indios dará a impressão de estar ouvindo cousas da época do Marquez de Pombal. Pois ainda se captivam indios?

Para os que vivem nos centros populosos, nas capitaes e cidades mais adiantadas, a questão que de longe em longe levanta algum sonhador, é, com effeito, causa de indignação e surpresa. Fallar de escravidão no Brasil depois de 13 de Maio de 1888 parecerá parte de imaginação doentia, fantasia de poeta buscando emoções ou sofrimentos, ou ainda alguma cousa dessa morbida benevolencia brasileira que, á força de repetida, se transformou em axioma, embora desmentida por factos quotidianos.

Aos que se ocupam de matérias graves, de problemas sérios de politica, economia, finanças, industria, saude publica, pôde parecer inopportuno, talvez impertinente, o assumpto que os força a encarar de face uma das chagas mais feias desta requintada civilização de que nos gabamos, pois que, em regra, só nos convém conhecer aquillo que outras nações podem mostrar, para nos não suporem inferiores ao typo *communum* do grupo occidental. Finanças avariadas, politica medieval de oligarchias locaes, agricultura sem braços, contradictoriamente complicada de excessos de produção, corrupção do funcionalismo, preconcio e falseamento de systemas eleitoraes, são males communs aos paizes do velho e do novo

**BEBAM CAXAMBÚ**  
*A soberana das aguas de meza.*

mundo, e que, longe de nos envergonharem, servem para recheio de manifestos, relatorios e *plataformas*, e para os politicos se jogarem uns aos outros como inoffensivos limões de entrudo, conforme se revezam e succedem nos Conselhos do Governo ou nas agruras da oposiçao. Mas nem todas as desgraças da nossa terra se resumem em erros politicos, defeitos administrativos, molestias mais ou menos transitorias, que a mudança do regimen nos trouxe ou aggravou por imprevidencia, ou por serem manifestações fataes do organismo em desequilibrio. Crises economicas e financeiras, vasta e profunda corrupção administrativa, avassalamento da justiça, o empenho dispendo a bel prazer dos cargos publicos, tem-nos visto e atravessado os mais adiantados povos da terra, se é que não constituem vicios elegantes de gente civilizada. Muito mais doloroso é o sofrimento que punge a consciencia nacional, quando se offerece a segurança de padecerem os horrores de uma perseguição deshumana centenas de milhares de patricios nossos, um milhão talvez, antigos donos desta terra, acossados como feras pelos invios sertões onde se refugiaram, ou abatidos e dominados como escravos nas aldeias onde a nossa cobiça os recolheu. E' uma desgraça vergonhosa que exige a attenção das classes dirigentes, despertando por todos os modos a opinião publica. Não se continue a fingir ignorancia desse estado de cousas que nenhum Brasileiro deixará de lamentar, ainda que lhe peze a confissão da culpa. Desta tribuna, neste recinto em que tantas vezes, forte, convicta, eloquente se fez ouvir a voz dos mais autorizados cultores do direito, eu de novo

a publico e proclamo, essa ignominia da nossa civilização bastarda, na convicção de que, concorrendo para tornal-a patente, o Instituto, a que tenho a honra de pertencer, contribue para a obra do saneamento moral do paiz.

A escravidão dos indios é mal antigo que, parece, só se extinguirá quando lhe faltar o alimento e do territorio nacional houver desaparecido o ultimo aborigene. A historia do Brasil colonial, em grande parte consiste na luta entre os colonos, agindo em nome das necessidades da lavoura, e os jesuitas, protectores dos indios em nome da humanidade e da religião, tal como nos ultimos annos do 2º reinado se travou o combate entre os grandes fazendeiros de S. Paulo, Minas e Rio de Janeiro e a phalange abolicionista que forçou a promulgação da lei de 13 de Maio. Menos felizes, porém, do que os seus companheiros e substitutos no trabalho servil, os indios não encontraram o seu Euzebio de Queiroz, o seu Paranhos, o seu Joaquim Nabuco; não tiveram parceiros como Luiz Gama e José do Patrocínio, um contrabandista audaz da liberdade como Antonio Bento, nem para elles as jangadas, deslizando sobre os verdes mares, abriram as grandes vellas como lábaros libertadores. Ao passo que a luta pela alforria do negro foi rapida, brilhante, decisiva, terminando por uma simples lei votada, sancionada e promulgada entre aplausos, flores, abraços e alegrias, a situação dos caboclos permaneceu inalteravel diante da geral indifferença, erguendo-se apenas, de longe em longe, alguma voz isolada, logo acoimada de fantástica e romanesca, para lamentar a sorte dos infelizes abandonados á

exploração e á cobiça dos brancos, sujeitos a duros trabalhos incompatíveis com as suas aptidões naturaes ou deixados á degradação do embrutecimento.

Porque da analogia da situação das duas raças inferiores, uma que os conquistadores encontraram dominando a terra, e outra que os piratas negreiros aqui despejaram, nasceu essa diversidade de tratamento e de interesse em detrimento daquella gente que a poesia de preferencia idealizou? Talvez porque os negros povoaram a costa ou as zonas proximas, aos olhos do estrangeiro que gostamos de lisongear, ao passo que vagando pelos sertões ou nas cabeceiras dos rios interiores, os indios só despertavam a curiosidade scientifica de algum explorador europeu ou americano; ou, quem sabe, porque a escravidão do negro estava escripta na lei e a dos indios é costume e facto, e a nossa hypocrisia se contenta com o invocar o direito para honra da civilização, pouco valendo que a lei se execute ou cesse por desuso. Dir-se-ha que se trata de uma raça inferior, indigna de interesse e que deve ser esmagada se a concurrence vital, segundo a theoria darwinica que Von Ihering, o jurisconsulto imperialista, pretendeu implantar no terreno do direito?

Entre os primeiros colonizadores foi grande questão se o selvagem brasileiro devia ser tratado como homem ou como besta. Segundo o Padre Simão de Vasconcellos, não só os *idiotas* como os *letrados* chega-

ram a ter para si que os indios da America não eram verdadeiramente homens rationaes nem individuos da verdadeira especie humana, pelo que cada qual podia tomal-os para si e servir-se delles da mesma maneira que de um camello, de um cavallo ou de um boi, feril-os, maltratal-os, matal-os, sem injuria alguma, restituicao ou peccado.

Tão arraigada andava essa convicção no animo dos novos senhores da terra sul americana que nada menos foi preciso para abalal-a do que uma bulla do Papa expedida a 9 de Junho de 1537 depois de larga discussão no Tribunal do Summo Pontifice, *ouvidas as informações de uma e outra parte*, e na qual se determinava que os indios eram homens rationaes e livres por natureza. Mas a sentença pontificia, se tirou o pretexto a uma ignorancia visivelmente affectada por incompativel com as luzes do seculo do Renascimento, não impedio que os nossos avós se aferrassem á escravidão dos indios, oppondo uma resistencia tenaz e invencivel aos esforços dos Padres da Companhia e de alguns estadistas, que afinal cediam á grita levantada pelos colonos, dando-nos esse espetáculo de actos de successiva contradicção e antagonismo, em que ora se attendia aos clamores dos jesuitas, ora, a bem da colonização e da agricultura se autorizava a guerra, a destruição e a escravidão dos indios, como ainda no principio do seculo XIX as cartas régias de 13 de Maio — ironia das datas! — 5 de novembro e 2 de Dezembro de 1808 e de 1 de

**PRATARIA " PRINCE " igual á Prata  
DE MAPPIN & WEBB — LONDRES  
Casa Standard**

Abril de 1809 mandavam declarar guerra aos botucudos de Minas Geraes e aos bugres de S. Paulo e levantar bandeiras contra os habitantes do sertão, visto que *não havia meio algum* de civilizar povos barbaros senão ligando-os a uma *escola severa* que os faça conhecer os bens da sociedade. « Que todo o *militiçano* ou *qualquer morador que segurar alguns desses indios* poderá consideral-os por 15 annos como *prisioneiros de guerra*, destinando-os ao serviço que *mais lhe convier* ».

Perdigão Malheiros, no 2º volume do monumental ensaio historico-juridico-social que escreveu sobre a escravidão no Brasil, compendiou os principaes episodios da luta pela liberdade dos aborigenes e os actos legislativos referentes ao assumpto. Entre esses sobresahe a lei de 20 de Março de 1570, em que, apezar da influencia do christianismo e do anathema lançado por Paulo III, se fazem concessões ao captiveiro dos indios comquanto, em principio, se lhes reconheça a liberdade. Essa lei foi logo seguida de uma carta régia que a annullou, mandando manter o antigo systema de resgate. Vieram depois a lei de 11 de Novembro de 1595, que regulou a guerra ao gentio; a de 30 de Julho de 1609 que declarou livres os indios do Brasil e confiou a cathechese delles aos jesuitas; a de 10 de Setembro de 1611 que voltou atrás; a de 6 de Julho de 1755 em que Pombal por odio aos jesuitas, proclamou a liberdade dos indios, sem conseguir que se tornasse em facto.

Depois da proclamação da nossa independencia politica, o espirito liberal reagio contra a perseguição, como prova o projecto de José Bonifacio.

A lei de 27 de Outubro de 1831, do

immortal Governo da Regencia, libertou os indios da escravidão. O acto addicional de 19 de Agosto de 1834 deu ás assembléas provinciaes o direito de promover cumulativamente com a Assembléa Geral e o Governo a cathechese e civilização dos selvagens. Era a liberdade de direito, mas o systema adoptado para a cathechese por meio dos aldeamentos foi a escravidão disfarçada, disciplinada e regulada pelo decreto de 24 de Julho de 1845, que nunca foi revogado.

O decreto de 1845 creou em todas as Províncias um Director Geral de Indios, nomeado pelo Imperador, encarregado de examinar o estado em que se achavam as aldeias, a ocupação dos indios, suas inclinações e profissões, seu desenvolvimento industrial, a população originaria e mestiça, e as causas que influiram no seu progresso ou decadencia; de indagar os recursos que offerecem para a lavoura e commercio, o lugar da situação das aldeias e modo por que os indios grangeam as terras que lhe são dadas. O Director Geral devia mandar proceder a um arrolamento de quatro em quatro annos dos indios aldeiados, e enviar aos errantes missionarios que lhes prégassem a religião de Jesus Christo e as vantagens da vida social, isto é, do adeiamento, onde se promoviam os casamentos com pessoas de outras raças e onde, como no *mir* russo e nos *allmends* suíssos se faziam plantações em commun. O Director era incumbido, emfim, de atrair os indios á religião, de vacinal-os, protegel-os, dirigil-os, animal-os, evitando que fossem constrangidos a serviços particulares ou vexados com serviços militares, ou ainda aberta e desabridamente constrangidos nos seus habitos

e costumes ; mas tambem o decreto fiscalizava-lhes as rendas, applicava-lhes os dinheiros, organizava ou mandava organizar as tabellas dos jornaes que deviam ganhar no serviço das aldeias ou em qualquer serviço publico.

Era a *redução* civil, em que só faltava que, como nas missões do Paraguay a campainha do Jesuita marcasse as horas das refeições, do amor e do trabalho.

Os resultados desta imitação dos processos jesuiticos por homens sem aptidão nem gosto, nem tempo para o officio, vejam-se na obra de Perdião Malheiros :

« Os fructos não têm correspondido á expectativa comquanto não hajam sido de todo perdidos o trabalho e a despeza. Algumas altêm-se mantido embora a custo ; tal é a miseria em outras que nem vestuario ou roupa tinham os indios, sendo necessário ordenar-se que v. g. se repartisse com elles a de uma colonia militar e pagarlhes vestuario em valor de 450\$ como succede com a colonia annexa á militar Urucu'. Actualmente contam-se mais ou menos 67 aldeias com uma população india de vinte e duas mil almas. Outras têm sido abandonadas pelos indios que se confundem na massa geral da população, e assim se tem já declarado oficialmente, dando-se por extintas as aldeias, ou fogem para o sertão, para os seus mucambos preferindo a vida selvagem de inteira e primitiva liberdade aos commodos da vida civilizada, que para elles são verdadeiros incommodos, vexames e constrangimento. »

Quanto aos Directores « cuidam principalmente de tirar delles o maior proveito possivel, não em bem dos mesmos *índios*, das aldeias, do paiz, mas seu proprio ; pouco, ou nada, se importam com o bem estar desses infelizes, seu desenvolvimento, civilização e progresso ; enlevam-se nas honras militares que lhes dá a graduação conferida pelo regimento em discutir se devem ter o tratamento de senhoria ou excellencia e em outras futilidades semelhantes. Abusam, além disso, contra os indios, retendo-os presos correccionalmente mais de seis dias permittidos no regulamento, pretendendo que não possam elles recorrer ao *habeas-corpus*, sendo necesario que o Governo decidisse que este remedio tambem era extensivo, ainda em tal caso, aos indios...

O interesse que o Governo parecia tomar pela civilização dos indios não impedia que a escravidão delles continuasse e que o mesmo Governo della tivesse pleno conhecimento, bem como das hostilidades que os não aldeiados soffriam de particulares e das autoridades. A circular de 9 de Agosto de 1845 dava algumas providencias para que não fossem comprados nem escravizados os seus filhos.

O aviso de 15 de Junho de 1850 reprovava as hostilidades praticadas pelo Presidente de Mato Grosso contra os indios selvagens, que se iam procurar ás matas para os exterminar. Na Bahia foram perseguidos atrozmente em 1864 e no anno seguinte os Chavantes em S. Paulo sofreram verdadeira caçada, que se renova ainda hoje de quando em quando

**BEBAM CAXAMBÚ**  
*A soberana das aguas de meza.*

Para evitar que na Comarca de Coritibanos, Santa Catharina, se desse batida ao bugres, teve de usar de meios energicos o então Juiz de Direito Dr. Antonio Ferreira de Souza Pitanga, appellando para o Código Penal, de que se julgavam escapos os trucidadores dos indios. E quanto aos indios do Amazonas a dura sujeição em que vivem os que trocam a liberdade das selvas pela *civilização* do branco, a compra e venda de tapuyos e todos os horrores da verdadeira escravidão são factos que se não podem seriamente contestar. Ainda ha poucos annos regressando do Amazonas, traçava o Major Gomes de Castro em cōres carregadas, mas verdadeira, a situação do aborigene naquellas paragens. « E' no Uapés que na época do fabrico os seringueiros do Rio Negro vão recrutar os productores da tão disputada gomma elastica. A troco de miseraveis e illusorias retribuições, os pobres indios são indigna e covardemente explorados por essa gente desalmada que a mais torpe ganancia embrutece. E' um resto de escravidão da peior especie que ainda perdura no desventurado Brasil e o avulta criminosamente. Não se pôde imaginar o espantoso numero de indios que annualmente as molestias e misérias de toda a sorte dizimam nessas forçadas incursões pelos pantanosos seringaes e dentro na brutal faina do fabrico da borracha. E nem se diga que a conducta dos indefesos e infelizes patricios possa de algum modo explicar esse atroz e revoltante banditismo. Ao envez disso, como constatamos *de visu*, são elles dotados de indole pacifica e hospitaliera, e só aggridem em defesa dos seus lares assaltados pelos occidentaes. As barbaras scenas de sangue, como

por exemplo a do recente extermínio dos infortunados jauaperis, que teve por triste protagonista o proprio Governo do Estado, não têm tido em regra outra origem. »

O insucesso comprovado das tentativas da catechese era geralmente atribuida ao regulamento de 1845, o qual, segundo declarou á sua Camara o Deputado paraense Dr. Leitão da Cunha, discutindo o orçamento da Agricultura, tem dous defeitos capitales: « O primeiro é que toda a atenção do legislador voltou-se para o aldeamento, isto é, para um estado em que o selvagem já vive em contacto com a gente civilizada, quando precisamente a solicitude do legislador, todos os esforços por elle empregados, deveriam procurar de preferencia tirar o selvagem do meio em que vive, e do estado de barbaria em que se acha. O segundo está em que o sistema de aldeamento contraria de frente aquillo que o indígena mais aprecia, isto é, a sua liberdade, a vida errante dos bosques, fazendo-o passar sem transição desse estado para um regimen de sujeição em que mais se especula com a sua actividade do que se cuida da sua civilização. »

Mas, apezar das reclamações contraria tão deplorável erro de methodo no aproveitamento do selvagem não tratou da reforma desse decreto e só agora tentam os poderes publicos alguma cousa no sentido da catechese mais compativel com a natureza ethnologica, politica e economica do problema.

Não é um typo anthropologico inferior o selvagem brasileiro, descendente directo dos mongoloides americanos que fizeram a civilização mexicana, peruana e amazonica. Percorrendo as gravuras, que ornam a obra

de August Hamilton sobre a Coréa, encontram-se photographias de crianças do povo que dão a illusão perfeita de coromins brasileiros, e retratos antigos do Marechal Yamagata e do Marquez Hirobumi Ito, do bello livro de viagens de Felix Regamey, mostram a identidade dos caractères de raça em homens principaes desse povo que assombrou o occidente europeu pela sua intelligencia e pela sua energia.

Quer na contribuição que o indio brasileiro deu pela mestiçagem para a formação de alguns individuos contados entre os mais intelligentes e moralizados da nossa sociedade, quer no esforço directo que alguns têm posto ao serviço de certas industrias, se demonstra quanto e de que valor será o prudente e avisado aproveitamento de um tal elemento na economia da Nação, além de pôr fim ao espetáculo degradante do aviltamento de uma raça em nome da sciencia e da civilização.

Para isso se tem mostrado impróprios e inserviveis os antigos processos, a catechese pelo aldeamento obrigatorio, religioso ou civil, dirigido por padres capuchos ou por tenentes-coroneis de indios, vistosamente fardados e notoriamente incompetentes, inconscientes mesmo da importancia da sua missão. A passagem do estado nomade para o aldeamento fixo não se pôde operar facilmente, sem o estímulo de vantagens apreciaveis de prompto, e menos ainda com sujeição ao regimen de escola ou de quartel que equivale para o selvagem a uma

escravidão odiosa. Para permanecer num sitio e estabelecer moradia efectiva, o selvagem precisa de ser atraido por alguma cousa que lhe falle ao gosto aventureiro, que as ladainhas da missão, a regularidade, a monotonia das occupações impostas contrariam, assim como o despotismo, as injustiças e os máos tratos do administrador repellem dos centros da civilização esses homens simples e acostumados á liberdade e á independencia. Do modo de entender a catechese nas missões e aldeamentos não provem sómente a desproporção entre o resultado obtido e os sacrificios de dinheiro, de tempo, de trabalho, mas um grande mal que é o augmento da antipathia do selvagem á catechese, sentimento que o transforma em hostilidade ao branco e ao mesmo indio aldeado.

O Dr. Antonio Pitanga, no seu excellente trabalho com que sob o aspecto americano commenorou ha cerca de 11 annos o centenario da Descoberta do Brasil, condemnando o sistema até agora seguido pelo Governo na catechese e civilização de indios, e mostrando inexequivel o projecto positivista de federação imprimica das hordas fetichistas esparssas pelo territorio da Republica, indica algumas medidas que lhe parecem faceis de pôr em prática senão para a solução completa do problema, ao menos para crear um «modus vivendi» com que se possa operar a civilização gradual do selvagem. A primeira medida a adoptar é o reconhecimento legal do territorio

### **Casa Vacheron e Constantin. — GENÈVE**

**Primeiro logar** no Grande Concurso do conservatorio de Kew-Londres ou 94 1/2 pontos sobre 100; 1 1/2 ponto mais que qualquer outro fabricante.

necessario á existencia dos indios pela delimitação de sesmarias correspondentes ás terras por elles actualmente ocupadas, respeitando-se-lhes a posse e o uso e goso das riquezas naturaes alli existentes. Esta tarefa incumbe aos Estados, pois que lhes pertencem as terras chamadas devolutas e as das extintas aldeias que já a lei de 20 de Outubro de 1887 transferio ás provincias. Mas logo se decretarem penas contra as invasões a mão armada das sesmarias indigenas quer para hostilizar o selvagem quer mesmo para exploração dos productos naturaes, e se declarem applicaveis os artigos do Codigo Penal ás violencias commettidas contra a vida, a liberdade, a honra e a propriedade do indio, ainda que isso pareça á primeira vista excusado, porque a verdade é que elle até agora tem sido considerado fóra da lei. Aconselha ainda o Dr. Pitanga a creação de escolas de linguas indigenas e tabas ou aldeias livres, aldeamentos voluntarios, em que se acolham de preferencia os velhos, os invalidos, as crianças e os adolescentes pacificamente chamados, e que virão a ser centros de attracção e approximação das tabas circumvizinhas desde que o respeito severo da vida, da liberdade e da propriedade do selvagem tenha feito desapparecer a desconfiança oriunda de perseguições tradicionaes.

Expondo as condições em que poderia aceitar o encargo que lhe confiara o Sr. Ministro da Agricultura de chefiar os serviços que agora e por iniciativa do mesmo Ministro o Governo da Republica vai felizmente iniciar em beneficio dos selvicos, o abnegado Tenente-Coronel Rondon aduziu ponderações muito judiciosas que,

partindo embora de um ponto de vista diverso do que ditou as palavras do Desembargador Pitanga, consistem essencialmente no respeito aos direitos do selvagem, em uma protecção intelligente que lhe garanta a liberdade de acção, sem pretender forçalos á civilização e á regra, nem a deveres incompatíveis com a sua indole e sistema de vida mas «procedendo sempre com constancia, amizade e sofrimento, conforme as palavras do velho José Bonifacio, Patriarcha da nossa Independencia.»

Quaesquer medidas que os competentes proponham não podem ficar desacompanhadas de uma legislação civil apropriada que regule as relações de direito privado entre os aborigenes, selvagens ou já catechisados, e a gente civilizada, e tambem as suas relações de familia,

A desejada approximação dos indios, a sua catechese, a progressiva incorporação á sociedade brasileira não podem deixar de crear laços e relações diarias, sobretudo em materia de propriedade e de locação de serviços, que carecem ser regulados pelo direito civil, não pelo canon imposto á generalidade dos Brasileiros, mas por disposições especiaes que attendam ao grão de capacidade civil, aos preconceitos arraigados em sentimentos de justiça primitiva, á simplicidade de habitos e a profunda ignorancia das leis em que se acham e ainda por muito tempo se hão de encontrar os aborigenes, mesmo que se amontoem codigos sobre codigos e para o direito brasileiro se transplantem todo o saber juridico da Allemanha e da Italia.

O nosso direito actual attende essa necessidade mas de modo imperfeito e incompleto. No glorioso periodo da

Regencia, a lei de 27 de Outubro de 1831 mandou considerar como orphãos os indios até então em servidão e os entregou ao juizes de orphãos para lhes applicarem as providencias da Ord. do liv. 1, tit. 88. No mesmo sentido foi expedido o decreto de 3 de Junho de 1833, pelo qual foram os referidos juizes encarregados da administração dos bens dos indios, enquanto a Assembléa Geral não dêsse outras providencias a tal respeito. O decreto de 15 de Março de 1842 confirmou aquella disposição. Os indios equiparados aos orphãos gosam das excepções que no direito civil beneficiam os incapazes, instituições de assistência e amparo de que não pode prescindir a justiça social, sob pena de se implantar a iniquidade no terreno da jurisprudencia. Certo as numerosas medidas tomadas no antigo regimen em beneficio dos indios, quer selvagens quer em caminho da civilização pelo aldeamento forçado ou voluntario, eram o fruto de idéas erroneas sobre a verdadeira natureza do problema impiricamente proposto e resolvido ; mas atestavam nobre preocupação da sorte desses infelizes Brasileiros, de que só agora parece querer cuidar a Republica ; e a não ser a cogitação dos positivistas no seu projecto de Constituição, ou alguma voz isolada, sem autoridade oficial, é de crer que os estadistas e homens publicos consideram extinta a raça dos primeiros habitantes do nosso territorio, ou os restantes individuos inteiramente inadaptaveis á nossa civilização, adiantamento e

progresso. Por isso á semelhança daquelles estadistas do Imperio, que queriam resolver a questão do elemento servil não cogitando della, Governo e legisladores republicanos prescindem desse milhão de homens selvagens, sem fallar dos semi-catechizados, ou indios mansos, e passa por elles, como se para todo e sempre houvessem desaparecido do scenario em que brancos e negros se agitam.

« O projecto do Codigo Civil, aprovado pela Camara dos Deputados e em discussão no Senado, termina pela revogação das Ordenações, alvarás, leis, decretos, resoluções, usos e costumes, relativos ás materias do direito civil por elle regulados ; mas, como o projecto não inclue os indios entre os incapazes, segue que desaparece o direito de excepção que até certo ponto os amparava e protegia, e agora, mais do que nunca, a escravidão do indio vai prosperar e crescer até que de toda se extingua essa raça que tantos e tão assinalados serviços prestou á nossa patria.

Que cousa é, com efeito, senão pôr o indio manso ou bravo inteiramente fóra da lei e do direito, sujeitá-lo ao canon infalivel da civilidade moderna, que já tão abstrusa e pesada se torna para o operario das cidades e para as populações rurais? A legitimidade da familia e os direitos sucessorios dependendo das solemnidades legaes do casamento, a propriedade jungida ás complicações de um registro estabelecido na séde da comarca, a obrigação irretroatável, vinculando a actividade humana até ao

## BEBAM CAXAMBÚ

*A soberana das aguas de meza.*

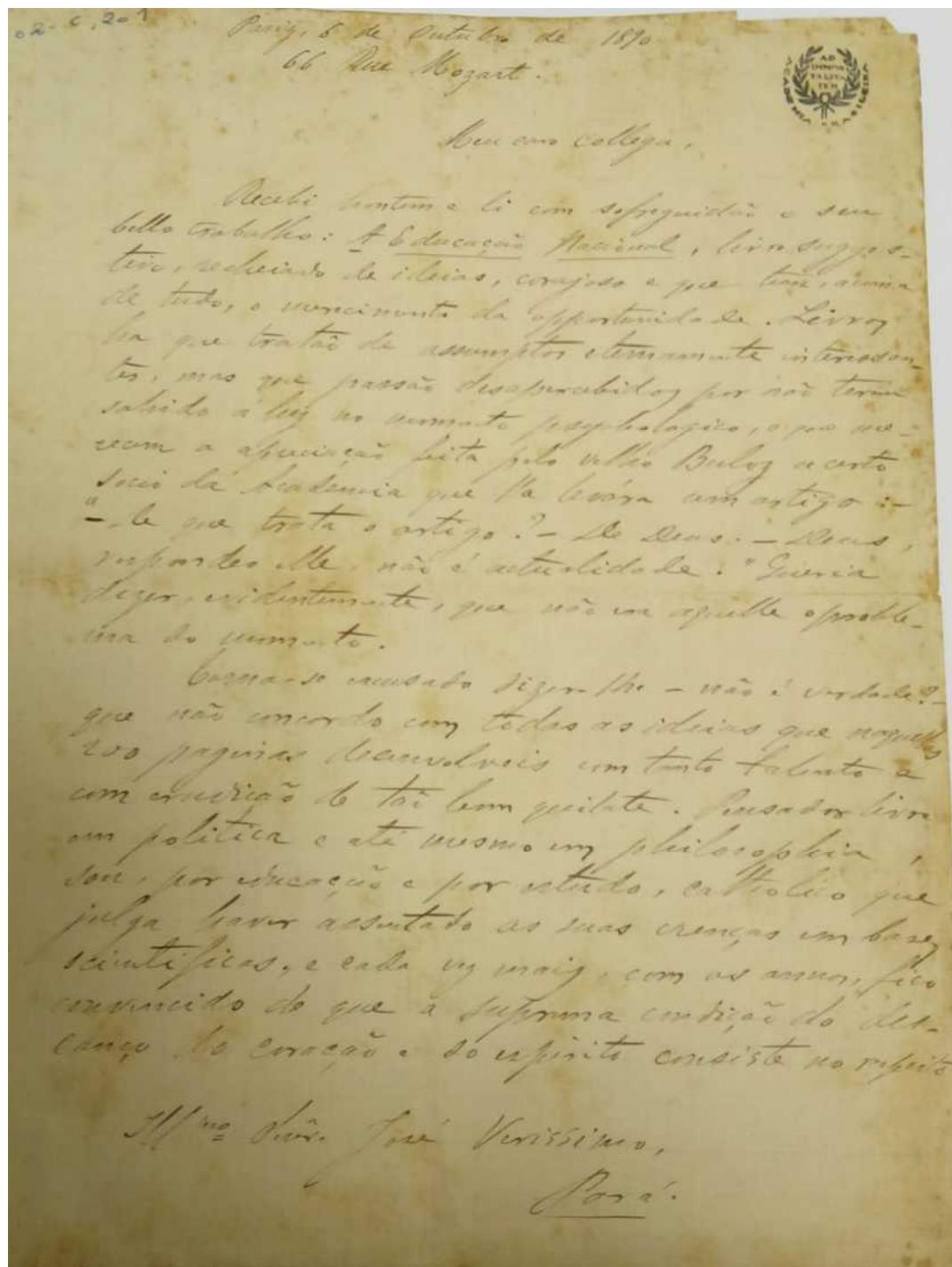
ponto de a inutilizar de todo, importam para o indio na armadilha a que elle não pôde escapar sem perder a liberdade. Em tales condições, a vida civilizada é a escravidão, a miseria, a exploração torpe do indigena, consagrada no Código em nome da ciencia adiantada da Alemanha e da Italia.

Esgote-se o Thesouro publico em despezas de immigração de Calabrezes e Canarinos, formem-se ligas contra a escravidão das Polacas e Austríacas introduzidas por Judeus, rufiões, em torpe sociedade, para o alimento dos alcouces; mas desse milhão de Brasileiros, forçados a escolher entre o nomadismo e a escravidão, ninguem se occupa delle, não cogita o legislador, como de materia vil que, após haver dado ao romantismo de Gonçalves Dias, Alencar e Araripe Junior assunto para fantasias fóra da moda, melhor é que desappareçam antes que da sua sobrevivencia se convença a Europa, para desdouro nosso. Entretanto, os imigrantes europeus, homens e mulheres, que nos chegam para collaborar comosco em toda a sorte de progresso, trazem do seu paiz o conhecimento da vida civil e nos centros populoso, em que vêm estabelecer-se, encontram o apoio de instituições policiadas, todas as garantias de vida e de propriedade que uma Constituição generosissima lhes outorga tão completamente como aos nacionaes, sem fallar na situação

privilegiada que lhes assegura a protecção especial dos seus Governos, vindo através do Atlântico por Ministros e Consules que muitas vezes mais se assignalam pela impertinencia ou exagero das reclamações do que pela sympathia com que nos distinguem; ao passo que o indio, posto longe da protecção do Governo, sem ligas nem associações que por elle se interessem, sem um direito que o tutele, para escapar á tyrannia do branco, não tem outro recurso senão o abrigo das profundas florestas de ignotos sertões, bem distante dessa civilização ingrata que o persegue e mata.

Não se dirá de grande sabedoria política e menos de política humanitaria esse modo de encarar o problema do indianismo, se é que elle se desvenda aos nossos estadistas como questão a resolver. Mas, ao menos, para o ponto de vista especial que deve ocupar o Instituto da Ordem dos Advogados, o direito do selvagem é de natureza a merecer a atenção dos que pretendam vasar em moldes novos a reforma da legislação civil. Não se fará obra completa, mas falla e imprevidente se ficar essa lacuna no Código, aggravando a situação do indio, pela revogação das leis que, embora mal, o protegem, e deixando perpetuar-se a grande miseria desse abandono quiçá mais doloroso do que a iniquidade dos nossos antepassados. »

## Annexe 24 : Lettre de Santa-Anna Nery à José Veríssimo<sup>567</sup>



<sup>567</sup> « Lettre de Santa-Anna Nery à José Veríssimo », 06/10/1890, Archives de l'Académie Brésilienne de Lettres, (correspondance passive de José Veríssimo)

de to velha maxima de solidariedade cristã :  
in massanis unitas, in solidis libertatis.

Essa divulgaria capital não impõe que  
admirar o clero com os trabalhos em prol do  
viciamento moral do povo do Brazil,  
a quem d'umq maior amor depois que se  
achá reposto a maior prisão, — prisão proce-  
dente da ignorância, do subjugamento dos car-  
teiros e dos acaecidos da vida material.

A elevação que se deva dar às massas classes diri-  
gitas, mormente no Norte, onde não ha formação  
sedentária, onde a que resistir está a destruir,  
formou-as paracitos e traças, e preparou  
estas vergonhosas apóstacias, condecoradas  
com o caphemismo de evolução política.

A necessidade da instrução é tal — na  
província de S. Paulo, que passa pela mais adan-  
tada, as últimas artísticas e físicas, verifica  
a existência de 77% analfabetos. — queulti-  
mamente consegui do premoio Dr. estreto peda-  
gógico da Fazenda S. José Charles Delgrado,  
que reuniu dezoys para uma série de livros  
escolares, ditados nas condições da ultima com-  
pulsão usada aqui. Preparam-me um plano  
para a execução desse projeto, e, desde já, fa-  
zendo um anúncio que aquelle ilustre  
sócio está pronto para publicar um con-  
junto de obras de ensino, com tanto que algum  
estado do novo Brazil comprometesse em  
adotar tais livros em suas escolas. O plano  
adotado por elle é vastíssimo, e abrange, não

so os bens propriamente ditos, mas os mappas,  
Cartas, globos, quadros de bicos de objectos etc.  
Neste caso vir realizado tão útil pro-  
jeto.

A Republica só podia tornar-se fonda-  
mente aos difundindo a instrução e exercendo  
a educação. E elle o gosta dos bens pelos  
maiores, e não o dos corruptos pelos corruptos.  
Siga elle o exemplo que, nesse particular, já  
se dão a Suíça, a França e os Estados Unidos.

Homens como o autor da l'Education na-  
cional = muito podem contribuir com o seu  
exemplo para um redator em esse direcção,  
e aliada, num seu collega, porque de que,  
deste seu solitário rebento, partisse, onde  
viria sempre ao Brasil pelos suíços, e  
curios. Na um cordeal aperte de mão, as-  
segurando-me seu "Muito São,"



Porto Alegre 11/11/94.

P.S. - Meu caro am<sup>o</sup>, abrindo esta carta para lhe pedir  
que me mande, pela volta do corredor, todos os come-  
ços que lhe parecerem necessários fazer na costa mu-  
nicipal de Ch. Belafrance relativos ao Estado de Pern.  
Alegro em saber uma comunicação do go<sup>o</sup> do Pern.,  
de que esteja aí a carta minha no final do anexo; os meus  
indícios em serviço para as ultimas comissões. Pode  
me servir a vossa querida terra. Seu,  
S. A. M.



## Lettre de Santa-Anna Nery à José Veríssimo, transcription

Paris, 6 de outubro de 1890

66 rue Mozart

[Destinatário: Ilmo. sr. José Veríssimo, Pará]

Meu caro colega,

Recebi ontem e li com sofreguidão o seu belo trabalho: *A educação nacional*, livro sugestivo, recheado de ideias, corajoso e que tem a ciência de tudo, o merecimento da oportunidade. Livros há que tratam de assuntos eternamente interessantes, mas que passam desapercebidos por não terem saído à luz do momento psicológico, e que merecem a apreciação feita pelo velho Buloz a certo sócio da Academia que lhe levara um artigo: “– De que trata o artigo? – De Deus. – Deus, respondeu ele, não é atualidade.” Queria dizer, evidentemente, que não era aquele o problema do momento.

Torna-se escusado dizer-lhe – Não é verdade? – que não concordo com todas as ideias que naquelas 200 páginas desenvolveis com tanto talento e com erudição de tão bom quilate. Pensador livre em política e até mesmo em filosofia, sou, por educação e por estudo, católico que julga haver assentado as suas crenças em bases científicas, e cada vez mais, com os anos, fico convencido de que a suprema condição do descanso do coração e do espírito consiste no respeito desta velha máxima de sabedoria cristã : *In necessariis unitas, in dubiis libertas*<sup>568</sup>.

Essa divergência capital não impede que admire o afã com que trabalhais em prol do incremento moral do nosso querido Brasil, a quem devemos mais amor depois que se acha exposto a maiores perigos, – perigos procedentes da ignorância, dos rebaixamentos dos caráteres e das necessidades da vida material.

A educação que se deu às nossas classes dirigentes, mormente no Norte, onde não há lavoura sedentária, onde a que existia está a definhar, tornou-as parasitas e

---

<sup>568</sup> In necessariis unitas, in dubiis libertas, in omnibus carita (dans les choses nécessaires l'unité, dans les choses douteuses la liberté, en toutes choses la charité). Formule attribuée à saint Augustin.

fracas, e preparou essas vergonhosas apostasias, condecoradas com o [ilegível] de evolução política.

A necessidade da instrução é tal – na província de São Paulo, que passa pela mais adiantada, as últimas estatísticas oficiais verificam a existência de 77% de analfabetos – que ultimamente consegui do primeiro dos escritores pedagógicos da França, o Senhor Charles Delagrave, que reunisse dados para uma série de livros escolares, editados nas condições dos últimos compêndios usados aqui. Preparou ele um plano para a execução desse projeto, e, desde já, folgo em anunciar-lhe que aquele ilustre escritor está pronto para publicar um conjunto de obras de ensino, com tanto que alguns Estados do novo Brasil se comprometam em adotar tais livros em suas escolas. O plano adotado por ele é vastíssimo, e abrange, não só os livros propriamente ditos, mas os mapas, cartas, globos, quadros de lições de objetos, etc.

Ainda espero ver realizado tão útil projeto.

A República só poderá tornar-se fecunda entre nós difundindo a instrução e assumindo a educação. É ela o governo dos bons pelos melhores, e não o dos corruptos pelas corruptoras. Siga ela os exemplos que, nesse particular, já lhe dão a Suíça, a França e os Estados Unidos.

Homens como o autor da *Educação nacional* muito podem contribuir com o seu exemplo para nos orientarmos nessa direção, e ali está, meu caro colega, porque daqui deste meu solitário recanto parisiense, onde vivo sempre no Brasil pelas saudades, envio-lhe um cordial aperto de mão, assinando-me seu e muito seu,

[Assinatura Santa-Anna Nery]

P.S.: Meu caro amigo, abro esta conta para lhe pedir queira me mandar, pela volto do correio, todas as correções que lhe parecem necessárias fazer na carta mural de Ch. Delagrave relativamente ao Estado do Pará; devo entregar as cartas murais no fim do ano; as suas indicações servirão para as últimas correções. Preste esse serviço à nossa querida terra. Seu,

[iniciais Santa-Anna Nery]

# **Titre : L'Amazonie comme identité, géographie imaginaire et cartographie littéraire au Brésil du XIX<sup>e</sup> siècle : le vécu au service de l'imaginaire**

## **Résumé**

Les imaginaires étrangers et nationaux sur l'Amazonie brésilienne sont le fruit d'un long et imparfait travail de construction historique et littéraire initié par les Européens au XVI<sup>e</sup> siècle. Les premiers textes sur la région rendent compte d'un lieu lointain, exotique et sauvage. Ces représentations demeureront à jamais associées à l'espace amazonien, y compris au XIX<sup>e</sup> siècle lorsque le Brésil entreprend son processus d'émancipation politique et de construction identitaire. Dans ce vaste chantier où est bâtie en même temps l'unité nationale, il convient de comprendre comment les imaginaires étrangers ont pu façonner les imaginaires locaux. Les hommes de lettres amazoniens apporteront une contribution remarquable à ce processus de constitution d'une identité collective. Voulant assurer à l'Amazonie une place importante dans l'architecture nationale, ils font appel aussi bien aux traditions des peuples autochtones qu'aux savoirs des Européens. À travers l'analyse des récits de voyage, de la presse, de la littérature régionaliste, à la lumière de théories scientifiques et de courants littéraires, à la croisée de plusieurs disciplines, nous analysons la formation des imaginaires sur l'Amazonie, la façon dont ils se sont consolidés au fil des siècles et dans quelle mesure des écrivains amazoniens s'en sont approprié pour bâtir une littérature régionaliste.

**Mots clés :** Amazonie, identité nationale, imaginaire, littérature de voyage, littérature régionaliste.

**Title : The Amazon as an identity, imaginary geography and literary cartography in Brazil in the 19<sup>th</sup> century : the experience at the service of imaginary**

## **Abstract**

Foreign and national imaginaries of the Brazilian Amazon are the result of a long and incomplete historical and literary construction started by Europeans in the 16<sup>th</sup> century. The first texts about the region gave accounts of a faraway, exotic and wild place. These representations would be permanently associated to the Amazonian space, in particular during the 19<sup>th</sup> century, when Brazil initiated its process of political emancipation and identity formation. In the vast project of constructing a national identity, it is important to understand how foreign imaginaries shaped the local imaginaries. And the Amazonian writers had a remarkable participation in establishing a collective identity. Wanting to secure a place for the Amazon in the national architecture, they used the traditions of the indigenous people as well as the knowledge of the Europeans. Using the study of travel narratives, of the press, of regionalist literature, through the lens of scientific theories and literary currents, and at the intersection of various disciplines, we will analyze the formation of imaginaries of the Amazon, how they have consolidated throughout the centuries, and to what extent Amazonian writers appropriated them to create a regional literature.

**Keywords :** Amazon, national identity, imaginary, travel writing, literary regionalism,

# Título : A Amazônia como identidade, geografia imaginária e cartografia literária no Brasil do século XIX : a vivência ao serviço do imaginário

## Resumo

Os imaginários estrangeiros e nacionais sobre a Amazônia brasileira são frutos de um longo e imperfeito trabalho de construção histórica e literária, iniciado no século XVI pelos europeus. Os primeiros textos sobre a região dão conta de um lugar distante, exótico e selvagem. Representações que serão associadas para sempre ao espaço amazônico, notadamente no século XIX quando o Brasil inicia seu processo de emancipação política e de construção identitária. No vasto projeto de constituição da identidade nacional, importa compreender como os imaginários estrangeiros modelaram os imaginários locais. Outrossim, os escritores amazônicos tiveram notável participação no estabelecimento de uma identidade coletiva. Buscando assegurar um lugar para a Amazônia na arquitetura nacional, eles recorreram tanto às tradições dos povos autóctones quanto aos saberes dos europeus. Através da análise de narrativas de viagem, da imprensa, da literatura regionalista, à luz de teorias científicas e de correntes literárias, e na intersecção de várias disciplinas, são analisados a formação dos imaginários sobre a Amazônia, de que forma os mesmos se consolidaram ao longo dos séculos e em que medida os escritores amazônicos deles se apropriaram para criar uma literatura regionalista.

**Palavras chave :** Amazônia, identidade nacional, imaginário, literatura de viagem, literatura regionalista.

UNIVERSITE SORBONNE NOUVELLE - PARIS 3  
ED 122 – EUROPE LATINE – AMERIQUE LATINE  
Thèse de doctorat en Études Lusophones  
EA 3421 Centre de Recherche sur les Pays Lusophones  
4 rue des Irlandais 75005 Paris